SCIENCE FICTION

GREG EGAN

L'ÉNIGME DE L'UNIVERS

GREG EGAN

L'Énigme de l'Univers

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR BERNARD SIGAUD

Préface de Gérard Klein

Approved - Approved - Approved - Approved - Approved - Approved
eBook diffusé en DOC, HTML, PDF, EPUB et MOBI
Team AlexandriZ
teamalexandriz.org

LAFFONT

Titre original :
DISTRESS

© Greg Egan, 1995.
© Éditions Robert Laffont, 1997,
pour la traduction française.

PRÉFACE

Je tiens *L'Énigme de l'Univers* pour un des romans littéraires les plus nouveaux de la fin du siècle dernier, non pas certes pour des novations formelles qui sont voisines de zéro, mais pour sa mise en scène d'un problème scientifique, à la fois actuel et d'avenir, élevé au rang de protagoniste.

Certes, on me fera remarquer que l'évocation d'un problème scientifique n'a rien à voir avec la littérature et que celle-ci consiste à employer le mieux possible des mots afin de toucher un lecteur, de l'émouvoir, quoi que cet emploi puisse signifier, à la limite rien d'autre que sa signalisation d'un signifiant sous la forme d'un bruit de lettres. Mais il se trouve précisément qu'une question scientifique peut émouvoir, et profondément, et pas seulement l'intelligence, et que toute la question est de susciter, avec des mots, cette émotion. La littérature consiste à faire exister avec des mots des fantômes, sinon des fantasmes. Ici, c'est d'un fantôme de la science qu'il s'agit.

De telles tentatives sont rares. Dans la littérature dite générale, on peut citer *Le Principe d'incertitude* de Michel Rio[1], roman intéressant mais incomplètement abouti faute d'une fusion complète entre l'argument scientifique et la trame romanesque : des personnages échangeant des propos, même bien informés, sur l'incertitude de Heisenberg ne suffisent pas à créer une attente. Dans la science-fiction elle-même, il est le plus souvent question d'exploits technologiques ou de désirs plus ou moins hâtivement rationalisés dans un cadre pseudo-scientifique.

Rien de tel dans *L'Énigme de l'Univers*. Un des principaux *personnages* du roman est la Théorie du Tout, activement

[1] Seuil, 1993.

recherchée dès nos jours et censée décrire de façon complète la microphysique et par extension écarter tout arbitraire de la naissance de notre univers. Elle y est l'enjeu de conflits passionnés entre des chercheurs, soit qu'ils contestent âprement les exposés de leurs collègues, voire excluent même sa possibilité, soit qu'ils s'en disputent la formulation et la paternité. Elle suscite des oppositions violentes du côté des « irrationnels » tenants des Cultes de l'ignorance qui refusent absolument que les Mystères de la Création Divine soient ainsi divulgués ou profanés. Elle introduit enfin une conclusion surprenante que certains qualifieront d'irrationnelle, voire de mystique, et qui les choquera peut-être venant de Greg Egan. Mais cette conclusion a pour objet principal de nous rappeler que ce qui fait irruption du réel dans la réalité se montre toujours imprévisible et surprenant au point de nous obliger à réviser du tout au tout notre ontologie. Les savants mêmes qui pensaient à la fin du XIXe siècle mettre un point final aux traités de physique devaient en ouvrir au début du vingtième un chapitre entièrement original. On n'a pas fini de l'écrire et il est gros de surprises aussi considérables.

Ainsi Greg Egan introduit-il à peu près successivement dans son roman comme protagoniste la problématique d'une invention théorique de première grandeur, puis comme antagoniste l'opposition forcenée et souvent imbécile que suscite la science là où précisément elle réussit, et il conduit à se demander ce que c'est que l'irrationnel, et enfin comme épilogue les effets pratiques d'un changement de paradigme, d'un dévoilement du réel. On trouvera sans doute mon résumé bien abstrait mais il vise seulement à souligner comment l'objet scientifique est au cœur de l'œuvre de Egan comme la culpabilité peut l'être à celui de *L'Œdipe* de Kinéthon, ou l'obligation de l'honneur à celui du *Cid* de Corneille. L'objet scientifique est ici profondément, voire inextricablement, inséré dans une trame humaine, sociale, au lieu d'être superficiellement appliqué sur une intrigue par le truchement d'un bavardage. C'est là que réside à mes yeux la novation substantielle.

Tâchons d'examiner, sans déflorer le roman, chacun de ces aspects, la Théorie du Tout, l'irrationnel et la démiurgie issue de la connaissance, et par la même occasion, essayons de faciliter sa lecture à ceux qui seraient insuffisamment familiers avec certains développements de la physique.

La Théorie du Tout vise à élucider les derniers – et massifs – points obscurs de la physique après un siècle de révolutions relativiste et quantique. Si l'univers n'est pas arbitrairement construit, ce que la plupart des physiciens se refusent à croire, toutes les grandeurs observées doivent pouvoir être reliées dans une seule théorie ou, si l'on préfère, dans une ultime équation. Les valeurs précises des constantes fondamentales doivent avoir un sens et s'éclairer les unes les autres. Dans l'état actuel de nos connaissances, les particules qui constituent la matière de notre univers sont au nombre de douze, six leptons (électron, muon, tau et trois neutrinos) et six quarks, ce qui, avec leurs antiparticules, constitue un parc de vingt-quatre briques possibles[2]. Pourquoi ce nombre ? Il est déjà remarquable que ce que l'on a appelé le zoo des particules ait pu se réduire à ces douze constituants. Ces particules sont-elles vraiment fondamentales ou bien sont-elles susceptibles de décomposition en sous-constituants encore moins nombreux, comme le pensent certains théoriciens, voire indéfiniment, comme le croient ceux qui suggèrent que la micro-réalité est fractale, avec

---

[2] Sur la question des constituants fondamentaux de la matière, voir l'article clair et récent de Daniel Husson, « Les quarks », *La Recherche*, n° 340, mars 2001. Le lecteur plus exigeant aura avantage à consulter les ouvrages de Michel Bitbol, *Mécanique quantique, une introduction philosophique*, 1997, *L'Aveuglante Proximité du réel*, 1998, et *Physique et philosophie de l'esprit*, 2000, tous publiés chez Flammarion. Leur lecture ne demande guère de connaissances préalables mais une attention certaine. Elle n'est pas indispensable à la compréhension du roman de Greg Egan, quoiqu'elle lui ajoute beaucoup de sel.

pour seule limite la barrière de Planck[3] ? Ces particules sont du reste décrites au moyen de dix-neuf paramètres indépendants, ce qui laisse quelque place à la condensation théorique.

Second problème fondamental non résolu, à vue première sans relation avec le précédent, l'élaboration d'une théorie qui inclurait à la fois la théorie quantique et la relativité, pour l'instant incompatibles dans un même formalisme. Des cinq forces de l'univers devenues quatre depuis la fusion de l'électricité et du magnétisme dans la force électromagnétique, les physiciens théoriciens ont successivement réussi à relier celle-là avec la force faible dans l'interaction électrofaible, puis encore celle-ci avec l'interaction forte grâce à l'électrodynamique quantique ou plus précisément à la chromodynamique quantique dans ce qu'on appelle le « modèle standard ». Mais la gravité, décrite par la relativité générale, leur demeure inconciliable dans un même formalisme. Il n'y a pas encore de gravité quantique. La relativité, aboutissement de la physique classique, marche très bien de son côté, et la théorie quantique la plus raffinée tout aussi bien du sien, mais il est impossible de les réunir dans un même système d'équations.

Cela n'a pas beaucoup d'importance pratique car les discrépances ne se manifesteraient que sur des distances et des durées beaucoup trop courtes pour que nous puissions même les observer. Mais cela représente un scandale pour l'esprit, un scandale logique aussi bien qu'esthétique. Il n'y a aucune *raison* pour que l'univers fonctionne *en dernière instance* selon deux systèmes différents et strictement incompatibles entre eux à une certaine échelle, certes très petite. Tout l'effort des physiciens, toujours couronné de succès, a consisté à réduire le nombre des éléments, des constituants, des forces, présents dans l'univers et à en rendre compte à l'aide d'explications de plus en plus

---

[3] Au moins un physicien a proposé dans un texte de vulgarisation des années 1980 que je n'ai malheureusement jamais retrouvé, que les constituants finals de notre univers étaient un couple binaire, si bien que pour lui notre univers pouvait n'être qu'une sorte de simulation calculée dans un ordinateur cosmique. Si quelqu'un retrouve ce texte…

simples, sinon à comprendre, du moins à écrire. Il apparaîtra intolérable à tout esprit bien né que cette tâche ne puisse être menée à son terme.

Certes quelques pistes s'offrent, celle de la supersymétrie, celle de la théorie des cordes, et celle enfin d'une sorte de fantôme théorique, la théorie M de Witten qui a pour principal inconvénient de n'être pas constituée, dite encore de la Grande Unification, dont on suppose qu'elle pourrait trouver place au noyau du nuage formé par toutes les théories actuellement proposées, sans qu'on puisse en dire beaucoup plus. Mais la supersymétrie décrit des particules impossibles à observer et n'est donc pas directement validable, la théorie des cordes introduit à certaines insuffisances ou contradictions, et la théorie M demeure insaisissable à tous les sens du terme sinon en tant que théorie d'une possible théorie unificatrice[4].

Voilà donc l'enjeu de la Théorie du Tout. Bien qu'ils ne sachent pas comment l'atteindre, les physiciens, dans leur majorité, sont confiants dans l'idée qu'on y parviendra un jour ou l'autre, peut-être sous la forme de l'équation ultime, du moins sous une forme restreinte qui, tout en unifiant toutes les forces, indiquerait en même temps pourquoi il n'est pas possible de construire une théorie complète de l'univers. La physique aurait atteint son but. Serait-ce pour autant la fin de la physique et la fin de la science comme persistent à le répéter des journalistes ignares chaque fois qu'ils abordent le sujet ? Il est vrai que les journalistes sont apocalyptiques dans l'âme et qu'ils adorent annoncer à répétition la fin de quelque chose, par exemple de la science-fiction.

Cette idée que la science puisse être achevée parce que l'on aurait découvert une particule ultime et unifié la relativité générale et la physique quantique, idée à la fois repoussante et tentante pour les tenants de tous les obscurantismes, me révulse tant elle révèle d'ignorance des fonctionnements des sciences et d'insensibilité aux complexités de l'univers. Autant dire

---

[4] Sur la théorie des cordes et la théorie M, voir Brian Greene, *L'Univers élégant*, Laffont, 2000.

qu'après que Magellan eut fait le tour de la Terre, il n'y avait plus rien à découvrir.

À supposer que l'on invente et valide la Théorie du Tout, ce qui ne me semble ni impossible ni certain, cela voudrait seulement dire qu'on aurait atteint un fondement ontologique descriptible avec nos moyens mentaux. Tout le reste ou presque, au dessus, demeurerait à explorer. Ainsi, pour rester dans le microscopique, la physique nucléaire que certains disaient un peu tôt achevée, recèle encore bien des mystères. Nous ne savons pas quelle forme exacte ont les noyaux. Nous sommes incapables de prévoir s'il existe un îlot (voire un continent) d'éléments stables hyperlourds au-delà des éléments artificiels instables que nous savons produire. De même, la théorie de la supraconductivité est incomplète et ne nous permet que des conjectures et des essais empiriques sur l'existence de supraconducteurs à des températures élevées. Il n'est nullement certain qu'une Théorie du Tout nous fournirait instantanément les réponses. Elle nous dirait certes de quelle(s) brique(s) est fait l'univers et selon quelle(s) disposition(s) fondamentale(s) elles s'assemblent pour fournir l'incroyable diversité du réel macroscopique, mais elle ne nous donnerait pas forcément les règles d'assemblages et de combinaisons à des niveaux supérieurs. Plutôt que la fin de la science, une telle découverte serait tout juste le début d'une véritable science, éventuellement non empirique.

Et encore. Au niveau macroscopique, celui de la vie quotidienne, la presque totalité des phénomènes échappent à une description fine. En gros, nous savons bien décrire et prévoir les phénomènes linéaires et plus ou moins bien ceux qui sont décrits par des équations dérivables. Mais la plupart des phénomènes macroscopiques ne sont pas linéaires ni même dérivables. Le fait qu'un phénomène ne soit pas linéaire (c'est-à-dire représentable par la pente d'une droite) signifie souvent que sa sensibilité aux conditions initiales est extrême, si bien que, quelle que soit la précision avec laquelle on connaisse ces conditions, on ne peut pas dire grand-chose de l'évolution du phénomène tout en demeurant dans le cadre d'un déterminisme strict : il suffit d'une décimale de plus pour que les

conséquences soient rapidement autres ; or on ne peut jamais mesurer un paramètre avec une précision infinie.

De même, une courbe est dite dérivable lorsqu'on peut généralement calculer la pente de la droite qui lui est tangente en chacun de ses points. Cette pente fournit de précieuses indications sur un moment du phénomène. Par exemple, l'accélération est la dérivée de la vitesse. Si la vitesse croît, la pente de sa dérivée nous donne la valeur de l'accélération. Si la vitesse est constante, la pente de la dérivée est nulle et l'accélération aussi. Cela dit, beaucoup de courbes ne sont pas dérivables : ainsi quelle est la valeur de la pente de l'angle d'un triangle au point précis où deux de ses côtés se rejoignent ? Et beaucoup de phénomènes ne sont descriptibles que par des fonctions non dérivables. Est-ce à dire qu'ils demeurent inaccessibles à la science ? Certainement pas. Nous nous en tirons généralement en ayant recours au calcul statistique ou en développant de nouveaux instruments mathématiques comme ceux qui permettent de décrire les systèmes non linéaires du type dit chaotique. Mais cela signifie que le champ de la science dans le macroscopique demeure pratiquement illimité même en présence d'une Théorie du Tout, du coup fort mal nommée.

L'énigme de l'univers, c'est qu'avec un nombre de pièces inférieur à celui du jeu d'échecs, et de règles fondamentales probablement plus simples, la complexité des combinaisons dépasse, au sens strict, notre entendement. Ce qui laisse toute la place nécessaire à la curiosité scientifique.

Si une Théorie du Tout est jamais constituée, ou son impossibilité établie, nous aurons seulement atteint un des bords de la connaissance. Il en est d'autres, déjà balisés, qu'explore Hervé Zwirn dans son ouvrage *Les Limites de la connaissance*[5] dont j'extrais ces lignes : « Le sens dans lequel il faut prendre les limites présentées ici est celui-ci que la meilleure approche cognitive de l'Univers que nous possédons, à savoir la science, ne peut atteindre au degré de perfection ultime que nous souhaiterions. Il est donc le symptôme d'une limitation de nos possibilités humaines de connaissance et non

[5] Éditions Odile Jacob, 2000.

pas seulement celui d'une limitation du discours scientifique qui pourrait être dépassée par un moyen alternatif non scientifique comme la magie ou la parapsychologie. »

Et nous voilà déplacés du côté de l'irrationnel, le deuxième personnage de Greg Egan. La difficulté avec l'irrationnel, c'est de le définir. Bien des ouvrages de plus ou moins bons esprits s'y sont affairés, soit pour le défendre, soit pour le combattre. Il ne suffit pas de dire que l'irrationnel c'est le contraire du rationnel ou même qu'il s'établit en dehors du rationnel. En fait, si, comme je le pense, la raison est un effet de communication, il y a toujours en dernière instance du rationnel au fond de l'irrationnel, sans quoi il serait impossible d'en parler et éventuellement de le transmettre. L'être humain n'échappe pas aisément au raisonnement, et les tenants de croyances, irrationnelles aux yeux d'autres, ont toujours de bonnes raisons, au moins personnelles ou de groupe, d'y tenir. Mon hypothèse est que l'irrationnel se ramène toujours à du rationnel, le plus souvent assez pauvrement. On pourrait en tirer la conclusion que l'irrationnel, c'est le rationnel des autres, et c'est bien la mienne mais elle mène, en apparence paradoxalement sous son allure de relativisme, à l'idée que toutes les propositions ne sont pas, et de loin, équivalentes.

Il y a bien entendu dans ce qu'on appelle l'irrationnel place pour l'erreur, l'imposture et le délire. Lorsque quelqu'un soutient contre toute démonstration qu'il détient la méthode de la quadrature du cercle dans un univers plat, il est tout à fait rationnel mais il se trompe quelque part, et il est possible de relever cette erreur. L'imposture obéit de son côté à un motif tout aussi rationnel, la recherche du profit ou du prestige. Lorsqu'un charlatan ou une secte fait croire à des naïfs qu'il est capable de les doter de pouvoirs surhumains, il y a généralement quelqu'un à l'origine de l'imposture qui savait pertinemment qu'il n'en était rien, même si le souvenir ou la trace s'en est perdu. Ou encore un langage symbolique a pu être entendu comme un langage pratique à la suite d'un détournement délibéré ou d'une incompréhension. La question de savoir pourquoi des crédules admettent de telles fables est

complexe à tous points de vue, en particulier psychologiquement, et ne peut être détaillée ici mais elle revient généralement à ce qu'ils n'exigent pas de démonstration des assertions faites ou qu'ils se contentent de démonstrations truquées ou purement verbales.

Le point de départ d'impostures et celui de leur réception par de présumés naïfs peut aussi relever du délire, délire dont il est possible de traiter rationnellement, voire scientifiquement. Pour prendre un exemple fameux, lorsque le président Schreber[6], honorable notable, écrit être une femme qui, engrossée par Dieu, donnera naissance à la race qui sauvera l'humanité, Freud entreprend de montrer qu'il est possible de comprendre ses raisons inconscientes qui ne sont certes pas celles que Schreber allègue[7] : au discours du délirant, on peut substituer un discours structurellement homothétique mais radicalement différent dans ses termes et sa portée. Seuls les cris et les agitations du schizophrène échappent – et encore – à la rationalité d'une explication fine en ce qu'ils sont en deçà de la communication. Et là même, on peut espérer en donner un jour une expression neuropsychologique satisfaisante. De même, le rêve n'échappe pas à la rationalité même si elle est difficile, là, à saisir. Greg Egan fournit pour sa part un petit florilège de l'irrationnel lié à l'erreur, à l'imposture et au délire.

Qu'on ne pense pas pour autant que mon positivisme, tout relatif, va jusqu'à écarter la croyance, bien au contraire. Pour moi, non seulement la croyance est consubstantielle à l'humain, mais son usage est indispensable à ce qui constitue l'humain, l'entretien, l'intersubjectivité, et comme je le montrerai plus loin, à la rationalité même. Un être qui ne croirait rien, qui exigerait que tout lui soit démontré avant de prendre aucune décision, ne pourrait tout simplement pas survivre dans un univers qui est, *en première instance,* incompréhensible.

Ce qui est frappant dans la plupart des discours présumés irrationnels par ceux qui les rejettent en partie ou en totalité,

---

[6] *Mémoires d'un névropathe*, Seuil, 1975.
[7] In *Cinq psychanalyses*, PUF, 1985.

comme l'a bien montré Pierre Lagrange dans sa thèse sur les observations et les théories relatives aux soucoupes volantes, c'est l'exigence extrême, voire excessive et donc défensive[8], de rationalité dans les milieux qui les propagent et les défendent. On peut retenir d'autres exemples de tels discours, comme ceux qui ont trait à la parapsychologie, à la métapsychique (aux revenants), aux astronautes de la préhistoire ou aux supercivilisations disparues, voire au monstre du Loch Ness[9].

Si l'on admet en effet que, de façon irréfutable, des soucoupes volantes ont été observées sans qu'il s'agisse d'illusions, d'erreur de perception ou d'affabulations ou, dit plus vulgairement, qu'il ne peut s'agir que d'objets technologiques d'origine extraterrestre, que des morts se sont exprimés et même manifestés physiquement par le truchement de médiums, que des expériences incontestables de télépathie ou de télékinésie ont fourni des résultats positifs, alors il devient légitime de conduire sur tous ces sujets des discours rationnels. Et c'est bien la prétention de tous ceux qui y ont consacré beaucoup d'efforts, avec la plupart du temps d'autres arrière-pensées, parfois inconscientes.

Mais là où le bât blesse sérieusement, c'est dans l'origine de ces assertions problématiques. La multiplication dans les travaux qui les défendent de citations d'ouvrages antérieurs et de témoignages reproduits en cascade renvoie à la fameuse question de l'homme qui a vu l'homme qui a vu l'homme… Et

---

[8] Bien entendu, cette exigence est très relative au niveau culturel de ceux qui la manifestent. Elle est plutôt limitée dans des cas comme ceux de Jimmy Guieu, de Robert Charroux ou de Guy Tarade entre mille autres, bien qu'ils prétendent – peut-être de bonne foi – tenir de bout en bout un discours rationnel.

[9] Voir sur ce dernier thème, et bien d'autres, l'*Histoire naturelle des Dragons*, de Michel Meurger, Terre de Brume, 2001. Voir aussi *Des hommes, des dieux et des extraterrestres*, de Wiktor Stoczkowski, Flammarion, 1999, ouvrage intéressant mais sur lequel j'aurais à faire de nombreuses réserves.

lorsqu'on tente de remonter cette chaîne[10], on aboutit le plus souvent, sinon toujours, ou bien à une information douteuse, à un trucage délibéré qui a pu abuser les meilleurs esprits scientifiques comme dans de nombreux cas allégués dans la métapsychique et la parapsychologie, à des erreurs statistiques grossières ou à des manipulations délibérées, à des interprétations tendancieuses et à des biais introduits par des préconceptions idéologiques[11], voire, et c'est le cas le plus fréquent, à son interruption pure et simple. À la faveur de la disparition de l'homme qui aurait réellement vu la chose ou la relation, la croyance a été transformée subrepticement, voire grossièrement, en fait indéniable qu'il s'agirait désormais de théoriser, la consistance éventuelle de la théorie postérieure suffisant à démontrer l'authenticité du fait. Dans la plupart des cas supposés résistants et sur lesquels on presse les scientifiques de se prononcer, c'est cette rupture de la chaîne qui est en cause : même si l'on ne met pas en question la sincérité du témoin, l'impossibilité de reconstituer exactement les circonstances de son observation vaut rupture de la chaîne[12].

La reproduction supposée de la démarche scientifique est donc là incomplète. Dans le travail réellement scientifique, la théorie postdictive, qui explique et valide après coup l'observation alléguée, n'est pas acceptée. Selon la démarche scientifique, la théorie appuyée sur des théories antérieures et

---

[10] Lorsqu'elle n'est pas visiblement et outrageusement truquée comme dans les ouvrages de C. Berlitz sur le triangle des Bermudes.

[11] Voir le cas de Rhine, fondateur de la prétendue parapsychologie « scientifique ».

[12] Le cas de l'astrologie est particulièrement flagrant. On nous dit fréquemment que l'astrologie est une très vieille science, ce qui la validerait (?), mais alors il faudrait produire les textes anciens : ils ont malheureusement disparu dans les tourmentes de l'histoire, nous dit-on. Ou bien l'astrologie est une « science » récente, mais alors il faudrait produire les éléments empiriques de sa fondation et de sa validation, ce qui est impossible. Inutile d'aller plus loin.

sur des observations doit être prédictive, c'est-à-dire qu'elle doit permettre des observations ou des expériences inédites qui l'invalideront ou la ratifieront provisoirement. Bien entendu, les théories postdictives jouent un rôle dans l'heuristique de la science[13]. Mais elles ne valent pas démonstration, ni même problématique solide. Au mieux, elles fournissent des conjectures. D'autre part, il est toujours possible de remonter complètement la chaîne jusqu'à l'observation ou à l'expérience décisives. Si quelqu'un doute de la continuité de cette chaîne, il lui est toujours loisible de répéter ou de reproduire l'observation ou l'expérience. Les moyens lui en sont donnés au moins théoriquement par la publication scientifique.

Bien entendu, la croyance, ou plus précisément la confiance, joue un grand rôle dans l'établissement de la chaîne scientifique. En général, les étudiants et les chercheurs croient, quelques fois abusivement, ce qui leur est fourni par les manuels et les articles scientifiques. Cependant la suspicion est toujours présente même si elle met parfois des décennies à s'actualiser. Par exemple, en biologie, il a été longtemps admis à la suite d'expériences de Carel, que les cellules embryonnaires de poulet se reproduisaient indéfiniment dans un milieu adéquat, jusqu'à ce que les travaux de Hayflick démontrent sans conteste qu'elles ne se divisaient qu'une cinquantaine de fois et que l'on découvre finalement que leur prétendue immortalité était due à une supercherie dont Carel était du reste innocent. Dans une discipline aussi incertaine par nature que la paléontologie, les erreurs de bonne foi et aussi les supercheries sont légion et parfois longues à démasquer. Mais la croyance et la confiance sont indispensables à la continuité du travail scientifique. Si tout chercheur devait reproduire la totalité des expériences antérieures à son savoir, il n'aurait jamais le temps de progresser. La police des idées – et le mot n'est pas trop fort – est assurée ici par la collectivité scientifique. Si je crois

---

[13] Un bon exemple en physique d'une théorie postdictive intéressante mais invérifiable dans le paradigme qui l'a fait naître, et donc pour l'instant inutilisable, est celle des mondes divergents d'Everett-Wheeler.

assurément que la non-localité a été établie substantiellement par les expériences d'Alain Aspect en 1982, sans avoir aucunement le moyen de les vérifier, c'est qu'elles ont été répétées sous des formes diverses plus de cent fois, et que la collectivité scientifique dans laquelle j'ai une confiance mesurée y croit.

En résumé, je proposerai que l'irrationalité caractérise dans le meilleur des cas un discours rationnel fondé sur une chaîne intersubjective sans terme défini ou accessible, en bref une rationalité sans terme, ou dans le pire des cas une chaîne dont le terme est un trucage, une erreur ou une illusion, voire un délire ; tandis que la science se fonde sur une rationalité avec termes vérifiables.

Le cas le plus pur de la rationalité sans terme est celui des religions fondées sur une révélation divine. Si l'on admet que cette révélation a bien eu lieu, auprès d'une personne, en un temps et en un lieu précis, même si sa compréhension ou sa transmission a été imparfaite, il n'y a pas lieu de renoncer à la foi. Mais on mesure bien là l'hétérogénéité fondamentale – plutôt que l'incompatibilité – de la religion et de la science. Plus complexe est le cas de doctrines comme celles dérivées du bouddhisme qui sont supposées fondées sur une expérience (que l'on peut qualifier faute de mieux de « psychologique ») obtenue par un homme historique dans des conditions définies et que le postulant peut espérer reproduire pour son compte au terme d'un parcours méthodique, long et difficile, à l'issue incertaine, parcours transmis, enseigné et peut-être perfectionné par une collectivité présumée rationnelle. Le terme éventuel de la chaîne est ici l'expérience personnelle.

Ce qui nous amène à l'étrange – et métaphysiquement séduisante – conclusion du roman de Greg Egan. Comme je l'ai déjà indiqué, certains lecteurs la tiendront, voire la rejetteront, comme irrationnelle, voire mystique. Outre qu'il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'une fiction, d'une science-fiction, et non pas d'une révélation, ceux qui la contesteraient devraient se souvenir de la radicalité des révolutions conceptuelles introduites par la science la plus rigoureuse au cours du siècle

dernier. Plus je pense saisir quelque chose de la physique quantique – tout en me souvenant du mot de Richard Feynman selon lequel celui qui croit y comprendre quelque chose se trompe certainement –, plus je me sens admiratif devant l'audace intellectuelle de ceux qui, comme Bohr, Born, Heisenberg, Pauli, Schrödinger et tant d'autres, ont su abandonner leurs certitudes épistémologiques les mieux établies pour la fonder. Albert Einstein lui-même, le dernier des grands physiciens classiques, qui a été un de ses premiers artisans à travers sa théorie de l'effet photoélectrique qui lui valut le prix Nobel, n'a jamais admis complètement le scandale qu'elle représente.

Il espéra l'entamer à travers le paradoxe Einstein-Podolski-Rosen, résultant d'une expérience de pensée au terme de laquelle soit la relativité (qui dit qu'aucune information ne peut se transmettre plus vite que la lumière) était violée, soit la théorie quantique (selon laquelle on ne peut pas connaître à la fois, avec une précision arbitraire, la vitesse et l'état d'une particule) était incomplète. L'ironie de l'histoire veut que la réalisation effective de cette expérience, conduite notamment par Alain Aspect déjà cité, vérifia les inégalités de Bell et donna raison à la théorie quantique sans introduire de violation de la relativité en faisant appel à la non-séparabilité : dans certaines circonstances, un couple de particules distantes l'une de l'autre continue à se comporter comme si elles étaient instantanément interdépendantes, quelle que soit la distance. Comme disait Einstein, « le Seigneur est subtil, mais il ne trompe pas ».

L'avenir nous apportera-t-il d'autres révolutions aussi profondes ? Il serait tout aussi imprudent de l'attendre que de le nier. La seule chose certaine, c'est que le réel, là où nous croyons y atteindre, s'est toujours montré surprenant et qu'il a fini par invalider à ce jour toutes les théories du passé qui ont dû être remplacées par de nouvelles, et non pas seulement meilleures, théories. La Théorie du Tout, si nous l'atteignions, serait bien la première à être définitivement irréfutable en ce sens qu'elle serait complète au moins à son niveau, faute de quoi elle ne serait pas une Théorie du Tout. La pensée occidentale a toujours été en quête d'un pareil socle

ontologique. Le seul terme d'atome en porte les traces : espoir de trouver l'insécable, l'indivisible ultime, il a fait place au nucléaire, puis au subnucléaire, puis aux particules. Le renoncement à une telle quête reviendrait à l'acceptation de la situation selon laquelle il ne s'agit que d'établir une relation avec un observable. C'est la raison, irrationnelle, je le reconnais, parce qu'impossible à fonder, pour laquelle je ne crois pas trop que nous y parvenions jamais. Comme le note Zwirn, nous sommes trop limités.

Une intelligence quantique parviendrait, elle, à percevoir simultanément tous les états possibles d'une fonction d'onde de probabilité, comme nous pouvons percevoir le contour d'un objet ou un dégradé de couleurs. C'est-à-dire qu'elle aurait conscience de tous les lieux et temps qu'une particule par exemple pourrait occuper entre son émission et sa mesure. Pour notre part, nous ne pouvons guère percevoir et même penser que les états réduits après ce qu'il est convenu d'appeler l'effondrement ou le « collapse » de la fonction d'onde[14]. Une entité qui pourrait « penser » quantique, c'est-à-dire bénéficier de la superposition des états de probabilité dans la fonction d'onde[15] pourrait non seulement percevoir les multiples possibles inclus dans une fonction d'onde de probabilité, mais par exemple – ce qui est la même chose – tous les possibles de l'histoire individuelle ou collective comme un unique objet ou

---

[14] Pour une discussion fine de l'interprétation de l'effondrement de la fonction d'onde qui fait sérieusement problème, voir Bitbol, op. cit.

[15] Les mathématiciens espèrent précisément tirer d'un éventuel ordinateur quantique la solution de problèmes difficilement calculables, voire non calculables en arithmétique discrète, puisqu'une infinité ou à tout le moins un très grand nombre de données (puis de solutions) pourrait se retrouver à l'état de superposition sur un seul objet quantique, par exemple les coups possibles d'une partie d'échecs, ou bien les trajets possibles du fameux voyageur de commerce. Le problème de l'extraction de la solution optimale n'est pas simple.

déroulement. Elle régnerait sur les uchronies[16]. Elle surpasserait très largement l'être omniscient de Laplace qui, connaissant en un instant tous les mobiles et tous les mouvements du monde, pouvait en déduire tous les états passés et futurs de l'univers. Elle ne serait pas pour autant divine mais tout aussi « matérielle » que nous le sommes et sans doute tout autant préoccupée de sa prétention et de sa finitude.

Elle occuperait par nature ce point que Jorge Luis Borges décrit dans sa nouvelle *L'Aleph,* qui se trouve « sous la salle à manger », le « lieu où se trouvent, sans se confondre, tous les lieux de l'univers, vus de tous les angles ». « Mon désespoir d'écrivain, dit Borges. Comment transmettre aux autres l'Aleph infini que ma craintive mémoire embrasse à peine… Le problème central est insoluble : l'énumération, même partielle, d'un ensemble infini. En cet instant gigantesque, j'ai vu des millions d'actes délectables ou atroces ; aucun ne m'étonna autant que le fait que tous occupaient le même point, sans superposition et sans transparence. Ce que virent mes yeux fut simultané : ce que je transcrirai, successif, car c'est ainsi qu'est le langage[17]. » Encore, ce qu'écrit avoir vu Borges n'est-il que la totalité de l'univers et non celle de tous les possibles de cet univers, sans même évoquer tous les possibles de tous les univers possibles.

La physique quantique nous propose d'innombrables énigmes. En voici une, digne de Greg Egan, sur laquelle je sollicite l'avis de mes lecteurs un peu informés.

On sait depuis peu qu'il est techniquement possible de ralentir dans un condensat de Bose-Einstein un photon, et même de l'y immobiliser puis de l'en faire ressortir avec toutes ses propriétés initiales. Disons plus simplement que le condensat permet de geler le photon sans le modifier pour un temps arbitrairement long comme dans un bocal.

---

[16] Voir la préface de *La Machine à différences*, Le Livre de Poche n° 7231.

[17] *L'Aleph*, Gallimard, 1967.

Imaginons que l'on utilise une source comme celle employée dans l'expérience d'Aspect pour produire deux photons appariés, par exemple du point de vue de leur polarisation. Le principe expérimentalement vérifié de non-séparabilité fait que si l'on modifie l'état d'un des photons du couple, l'état de l'autre se trouve instantanément modifié en sens inverse de manière à maintenir la valeur globale du couple, et cela quelle que soit la distance qui les sépare. L'expérience d'Aspect et celles qui ont suivi montrent qu'il n'a pas été possible de transmettre de l'information plus vite que la lumière dans ces dispositifs. La corrélation entre les éléments des paires n'est observable que par comparaison avec un signal de confirmation qui se propage au mieux à la vitesse de la lumière dans un câble tout à fait ordinaire.

Cependant, si l'on enferme chacun des deux photons d'une paire dans un condensat B.E.[18], que l'on conserve sur Terre l'un de ces bocaux et que l'on expédie l'autre au voisinage de Sirius, on a pu mesurer avant ce voyage l'état d'un des photons et donc en déduire celui de l'autre. Le support matériel du photon voyageur n'a pas dépassé la vitesse de la lumière et il a conservé le photon dans son état initial pourvu qu'il ne soit rien arrivé à son jumeau. Une fois arrivé à destination, on peut observer l'état de ce photon. S'il est conforme à la déduction initiale, c'est que l'autre n'a pas changé et qu'aucun message n'a été envoyé par la base terrestre. S'il n'est pas conforme, c'est qu'un message a été envoyé. Bien entendu, en observant le photon du côté de Sirius, on a modifié son état, et donc celui de l'autre élément du couple. Si bien que les gens sur Terre savent instantanément que l'expédition est bien arrivée et qu'elle a été capable d'observer le photon. Et ainsi de suite.

Pour faciliter les communications, rien n'interdit de multiplier les couples de bocaux B.E. de sorte que les corrélations écartent tout risque d'erreur. On a tiré profit du principe de non-séparabilité en le traitant comme une non-localité, sans violer *stricto sensu* la relativité puisque le support

---

[18] Ce que l'on ne savait pas faire à l'époque de l'expérience d'Alain Aspect.

« matériel » de l'information n'a jamais dépassé la vitesse de la lumière. Mais à partir du moment où un tel couple d'« ansibles[19] » est installé, la communication entre eux serait instantanée.

Cherchez l'erreur. Ou bien est-il possible, de façon à respecter à la fois la relativité et la non-séparabilité quantique, de dissocier l'information-état et son support « matériel-énergétique » ? Pourvu que rien de « matériel-énergétique » ne voyage plus vite que la lumière, la relativité est sauve. Pourvu qu'à toute modification de l'état d'une particule du couple corresponde instantanément[20] une modification corrélative de l'autre, la non-séparabilité et donc la physique quantique sont sauves.

Le principe de non-localité, dont les effets ont été dûment observés, me semble aussi contre-intuitif que celui de transmission d'une force à distance proposé contre la raison en son temps par Newton pour rendre compte de la gravitation. On a conservé les équations de Newton, mais non sa représentation qui a été remplacée dans la relativité généralisée d'Einstein par celle de déformation du continuum espace-temps, avec une correction conséquente des susdites équations.

Qu'en sera-t-il de la non-localité ? Demain, c'est toujours l'énigme de l'univers. En attendant, si vous vous lancez dans la fabrication de communicateurs instantanés, n'oubliez pas mes droits d'auteur.

Strange days.

---

[19] Les ansibles ont été introduits comme moyens de communication interstellaire quasi instantanée par Ursula Le Guin dans ses romans du cycle de Hain. Voir *Le Dit d'Aka*, Laffont, 2000.

[20] Cet « instantanément » est approximatif. Disons qu'il n'a jamais été possible de mesurer le décalage dans les changements d'état. Cela dit, l'hypothèse même d'un décalage impliquerait une transmission d'information à une vitesse supraluminique, donc mettrait en cause la non-séparabilité, donc les inégalités de Bell, donc toute la théorie quantique. C'est un risque que je ne prendrai pas.

Gérard KLEIN

Post-scriptum. Pierre Versins est mort le jeudi 19 avril à l'âge de soixante-dix-huit ans. Il restera, entre autres titres de gloire, l'auteur de la monumentale *Encyclopédie de l'utopie et de la science-fiction* qu'il m'arrive souvent de citer dans ces préfaces, et le fondateur de la Maison d'Ailleurs d'Yverdon qui abrite la prestigieuse collection réunie par ses soins et dont il n'existe pas d'équivalent au monde. Il a plus fait que quiconque pour doter la science-fiction de langue française d'une véritable autonomie culturelle.

Sur un registre moins tragique, je tiens à signaler une erreur commise dans une précédente préface, celle de *La Machine à différences*. Le site de Quarante-deux est accessible sur Internet à l'adresse suivante : www.quarante-deux.org et non à celle que j'indiquais qui n'est plus valable. La préface d'*Histoires de la quatrième dimension* n'est pas disponible sur ce site, du moins pas encore, mais beaucoup d'autres le sont.

Merci à Caroline Oakley, Deborah Beale,
Anthony Cheetham, Peter Robinson,
Lucy Blackburn,
Annabelle Ager et Claudia Schaffer.

Il n'est pas vrai que la carte de la liberté soit complète avec l'effacement de la dernière odieuse frontière lorsqu'il nous restera à cartographier les attracteurs du tonnerre et à délinéer les arythmies de la sécheresse pour révéler les dialectes moléculaires de la forêt et de la savane, aussi riches que mille langues humaines, et pour appréhender l'histoire la plus profonde de nos passions, anciennes au-delà de toute mythologie.

Aussi déclaré-je que nulle entreprise ne détient le monopole des nombres que nul brevet ne peut embrasser le zéro et l'un que nulle nation n'est souveraine sur l'adénine et la guanine que nul empire ne règne sur les ondes quantiques.

Et il faut de la place pour tous à la célébration de l'entendement car il y a une vérité qui ne peut s'acheter ni se vendre ni s'imposer par la force, à laquelle on ne peut résister ni se soustraire.

Extrait de *Technolibération,*
de Muteba Kazadi, 2019.

PREMIÈRE PARTIE

1

— Très bien. Il est mort. Allez, parlez-lui.

Le bioéthicien était un(e) laconique jeune asexe avec des nattes rastas blondes et un T-shirt sur lequel, entre deux pubs payées, clignotait le slogan : DITES NON À LA TDT ! Ille contresigna le formulaire de décharge sur le minicom de la légiste puis se retira dans un coin de la salle. Le traumato et l'infirmier poussèrent sur le côté leur chariot de matériel résurrecteur et la légiste s'élança, seringue hypodermique au poing, pour administrer la première dose de neuropréservatif. Inutile avant la mort légale – massivement toxique pour plusieurs organes dans un intervalle de quelques heures –, ce cocktail d'antagonistes du glutamate, d'inhibiteurs calciques et d'antioxydants arrêterait presque immédiatement les changements biochimiques les plus destructeurs dans le cerveau de la victime.

L'assistant de la légiste la suivait de près, poussant une table roulante chargée de toute la panoplie de la réanimation post mortem : un plateau d'instruments chirurgicaux jetables, plusieurs casiers de matériel électronique, une pompe artérielle alimentée par trois réservoirs en verre gros comme des distributeurs de sodas et quelque chose qui ressemblait à une résille tissée en fil supraconducteur gris.

Lukowski, l'inspecteur de la brigade criminelle, était juste à côté de moi.

— Si tout le monde était équipé comme vous, Worth, murmura-t-il d'un ton rêveur, nous ne serions jamais obligés d'en arriver là. Nous pourrions tout simplement refaire passer le film du crime du début jusqu'à la fin. Comme lorsqu'on ausculte la boîte noire d'un avion.

Je répondis sans quitter la table d'opération des yeux ; je pouvais très facilement gommer nos voix mais je voulais une

séquence continue de la légiste en train de brancher l'alimentation sanguine de substitution.

— Si tout le monde avait des prises vidéo sur le nerf optique, vous ne croyez pas que les assassins se mettraient à attaquer à la hache le cadavre de leurs victimes pour récupérer les puces mémoire ?

— Quelquefois. Mais le ou les assassins n'ont pas pris le temps d'esquinter le cerveau de ce type, pas vrai ?

— Attendez qu'ils aient vu le documentaire.

L'assistant de la légiste pulvérisa une enzyme dépilatoire sur le crâne de la victime puis balaya les cheveux noirs coupés ras en deux revers de ses mains gantées. Lorsqu'il les laissa tomber dans une pochette à prélèvement en plastique, je me rendis compte que les cheveux restaient agglutinés au lieu de se disperser comme dans la poubelle du coiffeur : plusieurs couches de peau étaient venues avec. L'assistant colla la « résille » – écheveau d'électrodes et d'interféromètres quantiques à supraconduction – sur le crâne nu et rose. La légiste finit de vérifier l'alimentation en sang puis pratiqua une incision dans la trachée et y inséra un tube relié à une petite pompe pour remplacer les poumons affaissés. Rien à voir avec la respiration ; c'était purement pour aider la vocalisation. Il était possible de capter les impulsions neurales émises en direction du larynx et de synthétiser les sons désirés par des procédés purement électroniques mais, apparemment, la voix était toujours moins brouillée si le sujet pouvait éprouver quelque chose qui ressemble à la rétroaction tactile et auditive normale produite par une colonne d'air en vibration. L'assistant plaça un bandage rembourré sur les yeux de la victime ; en de rares cas, la peau du visage pouvait recouvrer le sens du toucher et, puisque les cellules rétiniennes n'étaient délibérément pas ranimées, une espèce quelconque de lésion oculaire temporaire était le mensonge le plus simple pour expliquer cette cécité pragmatique.

Je réfléchis à nouveau à un commentaire possible. *En 1888, les chirurgiens de la police photographièrent les rétines d'une des victimes de Jack l'Éventreur dans le futile espoir de*

pouvoir découvrir le visage de l'assassin embaumé dans les pigments photosensibles de l'œil humain…

Non. Trop prévisible. Et trop trompeur : la résurrection n'était pas un processus destiné à extraire des informations à partir d'un cadavre passif. Mais quelles seraient les autres références ? Orphée ? Lazare ? « La momie ambulante » ? « Le cœur révélateur » ? *Reanimator* ? Rien dans le mythe ni la fiction n'avait vraiment préfiguré la vérité. Il valait mieux éviter les comparaisons spécieuses. Laisser le cadavre parler de lui-même.

Un spasme traversa le corps de la victime. Un stimulateur cardiaque temporaire forçait son cœur endommagé à battre ; il fonctionnait à des niveaux de puissance qui empoisonneraient toutes les fibres musculaires cardiaques avec des sous-produits électrochimiques en quinze ou vingt minutes au maximum. Se substituant au flux issu des poumons, un ersatz de sang était pompé dans l'oreillette gauche ; il circulait une seule fois seulement dans le corps avant d'être extrait via les artères pulmonaires puis éliminé. Un système ouvert était, à court terme, moins problématique qu'une recirculation. Les blessures occasionnées par le couteau à l'abdomen et au thorax, à moitié réparées, laissaient suinter un filet ténu de liquide écarlate dans les canaux de drainage de la table d'opération. Spectacle peu ragoûtant, mais qui ne présentait aucun danger réel : une quantité de sang cent fois supérieure était extraite à chaque seconde, et ce, délibérément. Toutefois, personne ne s'était soucié de retirer les larves chirurgicales ; elles continuaient donc de travailler comme si de rien n'était. Elles cautérisaient chimiquement et recousaient les petits vaisseaux avec leurs mandibules, nettoyaient et désinfectaient les plaies, reniflaient à droite et à gauche à la recherche de tissus nécrosés et de caillots à consommer.

Maintenir l'alimentation du cerveau en oxygène et en substances nutritives était une tâche essentielle mais qui n'inverserait pas la détérioration qui s'était déjà produite. Les véritables catalyseurs de la résurrection étaient les milliards de liposomes – capsules de drogue microscopiques faites à partir de membranes lipidiques – transfusés avec le sang de

substitution. Une protéine clef incrustée dans la membrane déverrouillait la barrière hématoencéphalique, permettant donc aux liposomes de s'extirper comme des taupes des capillaires cérébraux et de se répandre dans l'espace interneural. D'autres protéines obligeaient la membrane elle-même à fusionner avec la paroi cellulaire du premier neurone convenable qu'elle rencontrait et dégorgeaient un ensemble complexe de machines biochimiques destinées à refaire le plein d'énergie de la cellule, à éponger quelques-uns des détritus des atteintes ischémiques et à protéger l'organe contre le choc de la réoxygénation.

D'autres liposomes étaient taillés sur mesure pour d'autres types de cellules : fibres musculaires des cordes vocales, de la mâchoire, des lèvres, de la langue ; récepteurs de l'oreille interne. Tous contenaient des drogues et des enzymes aux effets similaires : arraisonner la cellule moribonde et la forcer brièvement à rassembler ses ressources pour une ultime et insoutenable explosion d'activité.

La résurrection n'était pas une réanimation poussée à des extrêmes héroïques. La résurrection n'était autorisée que lorsque la survie à long terme du malade n'était plus prise en considération, car toutes les méthodes qui auraient pu aboutir à ce résultat avaient déjà échoué.

La légiste jeta un coup d'œil à un écran de contrôle sur le chariot à instruments. Je suivis son regard ; des tracés d'ondes montraient des rythmes cérébraux erratiques et des histogrammes fluctuants qui mesuraient les toxines et les produits de décomposition en cours d'élimination. Lukowski s'avança, plein d'espoir. Je lui emboîtai le pas.

L'assistant pressa un bouton sur un clavier numérique. La victime tressauta et toussa du sang – dont une certaine quantité du sien, sombre et plein de caillots. Les tracés d'ondes accusèrent un pic puis s'arrondirent, devinrent plus périodiques.

Lukowski prit la main de la victime et la serra – geste que je trouvai cynique bien que, pour autant que je sache, il ait pu refléter une authentique impulsion de compassion. Je jetai un coup d'œil au bioéthicien. Son T-shirt affichait maintenant LA

CRÉDIBILITÉ EST UNE MARCHANDISE. Impossible de savoir si c'était un message payé ou une opinion personnelle.

— Daniel ? dit Lukowski. Danny ? Vous m'entendez ?

Il n'y eut pas de réaction physique manifeste mais les ondes cérébrales dansèrent. Daniel Cavolini était un étudiant en musique de dix-neuf ans. On l'avait trouvé vers onze heures du soir, saignant et inconscient, dans un coin de la gare de Town Hall ; il avait encore sa montre, son minicom et ses chaussures sur lui – peu vraisemblable dans le cas d'une agression aveugle qui aurait mal tourné. Ça faisait deux semaines que je m'accrochais aux basques de la « crime » dans l'attente d'un truc de ce genre. Des mandats de résurrection n'étaient délivrés que si les faits indiquaient que la victime serait en mesure d'identifier son agresseur ; il y avait peu de chances d'obtenir le signalement verbal valable d'un inconnu, et encore moins un portrait robot facial du tueur. Lukowski avait réveillé un magistrat dès l'instant où le pronostic avait été définitif.

La chair de Cavolini prenait une bizarre teinte cramoisie à mesure que les cellules ressuscitées, de plus en plus nombreuses, se mettaient à absorber de l'oxygène. La molécule vectrice, bizarrement colorée, du sang synthétique était plus efficace que l'hémoglobine mais, comme toutes les autres drogues de résurrection, elle était en fin de compte toxique.

L'assistant de la légiste appuya sur d'autres touches. Cavolini tressauta et toussa à nouveau. C'était une acrobatie périlleuse : de petits chocs au cerveau étaient nécessaires pour restaurer les rythmes cohérents majeurs, mais un excès d'interférences extérieures risquait d'effacer les restes de la mémoire à court terme. Même après la mort légale, les neurones pouvaient demeurer actifs au tréfonds du cerveau, maintenant en circulation pendant plusieurs minutes les représentations de souvenirs récents sous forme de configurations de décharges. La résurrection pouvait restaurer temporairement l'infrastructure neurale nécessaire pour extraire ces vestiges mais, s'ils avaient déjà complètement disparu – ou s'ils avaient été noyés par les efforts dépensés pour les recouvrer –, l'interrogatoire était inutile.

— Tout va bien, maintenant, Daniel, dit Lukowski d'un ton apaisant. Vous êtes à l'hôpital. Vous êtes hors de danger. Mais il faut que vous me disiez qui vous a fait ça. Dites-moi qui avait le couteau.

Un chuchotement rauque émergea de la bouche de Cavolini : une voyelle aspirée, presque inaudible, et puis le silence. Ma peau se hérissa sous une horreur macabre et prévisible – mais j'eus également un stupide accès d'exultation, à croire qu'une partie de moi-même refusait d'accepter que ce signe de vie *ne soit pas* un signe d'espoir.

Cavolini essaya à nouveau, et cette seconde tentative fut plus soutenue. Son exhalaison artificielle, détachée du contrôle de la volonté, donnait l'impression qu'il cherchait à reprendre son souffle ; l'effet était pathétique alors qu'en réalité Cavolini n'était pas du tout à court d'oxygène. Sa diction était si hachée et tortueuse que je n'arrivais pas à distinguer le moindre mot. Mais une batterie de capteurs piézoélectriques était collée à sa gorge et reliée à un ordinateur. Je me tournai vers l'écran.

Pourquoi je vois rien ?

— Vous avez des bandages sur les yeux, dit Lukowski. Il y a eu deux vaisseaux sanguins de sectionnés, mais on est en train de les réparer ; il n'y aura pas de dommages permanents, je vous le promets. Alors… restez allongé, sans bouger, et détendez-vous. C'est tout. Et racontez-moi ce qui s'est passé.

Quelle heure il est ? S'il vous plaît. Faut que je téléphone chez moi. Faut que je les prévienne…

— Nous avons parlé à vos parents. Ils sont déjà en route, ils seront ici dès que possible.

C'était la stricte vérité mais, même s'ils se pointaient dans les quatre-vingt-dix secondes, ils n'auraient pas le droit d'entrer dans la salle d'op.

— Vous attendiez le train pour rentrer chez vous, n'est-ce pas ? Vous attendiez le train de vingt-deux heures trente pour Strathfield. Mais vous n'êtes pas monté dedans. Que s'est-il passé ?

Je vis le regard de Lukowski dévier sur un graphique, au-dessous de la fenêtre de transcription, où une demi-douzaine de courbes enregistrant l'amélioration des paramètres vitaux

étaient prolongées par des projections informatiques en pointillé. Toutes les courbes projetées atteindraient leur sommet au bout d'environ une minute avant de retomber rapidement.

Il avait un couteau.

Le bras droit de Cavolini se mit à se convulser et ses muscles faciaux flasques s'animèrent pour la première fois dans une grimace de douleur.

Ça fait toujours mal. Aidez-moi, je vous en supplie.

Le bioéthicien jeta calmement un coup d'œil à quelques chiffres affichés sur l'écran mais ne daigna pas intervenir. Tout anesthésique efficace étoufferait trop l'activité neurale pour permettre la poursuite de l'interrogatoire. C'était tout ou rien, abandonner ou continuer.

— L'infirmière va vous chercher des calmants, dit doucement Lukowski. Tenez bon, mon vieux, ça ne va pas être long. Mais dites-moi : *qui avait le couteau ?*

Leurs visages étaient à présent luisants de sueur ; le bras de Lukowski était écarlate jusqu'au niveau du coude. Je me dis : si tu trouvais quelqu'un en train de crever sur le trottoir dans une mare de sang, tu poserais les mêmes questions, non ? Et tu dirais les mêmes mensonges rassurants ?

— C'était qui, Danny ?

Mon frère.

— Votre frère avait le couteau ?

Non, pas lui. Je me rappelle pas ce qui s'est passé. Demandez-moi plus tard. J'ai la tête trop brouillée maintenant.

— Pourquoi avez-vous dit que c'était votre frère ? C'était lui, ou c'était pas lui ?

Bien sûr que c'était pas lui. Dites à personne que j'ai dit ça. Ça ira si vous arrêtez de m'embrouiller. Est-ce que je peux avoir les calmants maintenant ? S'il vous plaît.

Ses traits se mirent à alterner détente et raideur, donnant l'impression d'une séquence de masques, d'une souffrance stylisée, abstraite. Il commença à hocher la tête d'avant en arrière ; faiblement, au début, puis avec une vitesse et une énergie démentes. Je présumai qu'il subissait un genre de crise :

les drogues de résurrection hyperstimulaient une voie neurale lésée quelconque.

Puis il tendit la main droite et arracha le bandeau.

Sa tête cessa immédiatement de s'agiter ; peut-être que sa peau était devenue hypersensible et que le contact du bandeau était devenu une irritation intolérable. Il cilla plusieurs fois puis plissa les yeux sous les lumières vives de la salle. Je voyais ses pupilles se contracter, ses yeux bouger délibérément. Il leva légèrement la tête et examina Lukowski puis baissa les yeux sur son propre corps et ses insolites ornements : la tresse aux couleurs vives du stimulateur cardiaque ; les lourdes tubulures en plastique qui acheminaient le sang ; les entailles du couteau pleines de larves luisantes. Personne ne bougea, personne ne parla tandis qu'il considérait les aiguilles et les électrodes enfouies dans sa poitrine, la bizarre marée rose qui s'écoulait de sa personne, ses poumons détruits, ses voies respiratoires artificielles. L'écran de contrôle était derrière lui mais tout le reste pouvait être appréhendé d'un seul coup d'œil. En quelques secondes, il *comprit* : je voyais le poids de cette révélation descendre sur lui.

Il ouvrit la bouche puis la referma. Son expression fluctua rapidement ; derrière la douleur il y eut un éclair de pure stupéfaction puis une compréhension presque amusée de l'absolue étrangeté – voire la perverse virtuosité – de l'exploit médical auquel il avait été soumis. L'espace d'un instant, il eut vraiment l'air béat d'admiration devant une farce sanglante – méchante mais géniale – dont il avait été la victime.

Puis il énonça distinctement, d'une voix entrecoupée de hoquets robotiques forcés :

— Je… ne… crois… pas… que… ce… soit… une… bonne… i… dée… Je… ne… veux… plus… par… ler.

Il ferma les yeux et retomba sur la table. Ses paramètres vitaux chutaient rapidement.

Lukowski se tourna vers la légiste. Il était blême mais étreignait toujours la main du jeune homme.

— Comment les rétines pouvaient fonctionner ? Qu'est-ce que vous avez fait, imbécile ! Espèce de…

Il leva sa main libre comme pour la frapper mais se ravisa. Le T-shirt du bioéthicien affichait : L'AMOUR ÉTERNEL EST UN PETIT TRÉSOR… FAIT À PARTIR DE L'ADN DE L'ÊTRE CHER. La légiste ne céda pas un pouce de terrain.

— Il a fallu que vous le poussiez à bout ! hurla-t-elle à l'adresse de Lukowski. Vous n'avez pas arrêté de le tarabuster avec son frère pendant que ses hormones de stress grimpaient tout droit dans la zone rouge !

Je me demandai qui avait décidé ce qu'était un taux d'adrénaline normal pour un sujet mort des suites d'un coup de couteau mais détendu par ailleurs. Quelqu'un derrière moi cracha un long chapelet d'obscénités incohérentes. Je me retournai et découvris l'auxiliaire médical qui avait dû accompagner Cavolini depuis l'ambulance : je ne m'étais même pas rendu compte qu'il était encore dans la salle. Il fixait le plancher, les poings serrés, secoué par la colère.

Lukowski me tira par le coude, m'éclaboussant de sang synthétique. Il chuchota comme un souffleur de théâtre, à croire qu'il espérait que ses propos échappent à la bande-son.

— Vous pouvez filmer le prochain cas, d'accord ? Un truc comme ça s'est encore jamais produit – *jamais* –, et si vous montrez aux gens une bavure comme il en arrive une fois sur un million comme si c'était…

— Je crois, suggéra doucement le bioéthicien, que les recommandations de la commission Taylor sur l'usage facultatif de moyens de contention disent clairement que…

Scandalisé, l'assistant de la légiste se retourna vers l'asexe.

— Qui vous a demandé votre avis ? La procédure, c'est pas votre rayon, pauvre…

Une alarme à déchirer les tympans résonna quelque part dans les entrailles électroniques de l'appareillage de résurrection. L'assistant de la légiste se pencha sur les instruments et tabassa les touches du pavé numérique comme un enfant frustré attaquant un jouet cassé jusqu'à ce que le bruit cesse.

Dans le silence qui suivit, je faillis fermer les yeux, invoquai **Witness**, arrêtai l'enregistrement. J'en avais assez vu.

C’est alors que Daniel Cavolini reprit conscience et se mit à hurler.

Je les regardai le bourrer de morphine et attendis que les drogues de résurrection l’achèvent pour de bon.

2

Il était à peine cinq heures lorsque je descendis la colline où se dressait la gare d'Eastwood. Le ciel était blême et incolore. Vénus pâlissait lentement à l'est, mais la rue elle-même avait déjà exactement son aspect diurne. Sauf qu'elle était inexplicablement déserte. Mon compartiment avait été vide lui aussi. C'était l'heure du dernier humain sur Terre.

Les oiseaux s'appelaient – bruyamment – dans le bush luxuriant qui bordait le couloir ferroviaire et dans le dédale d'espaces boisés tissé au sein de la banlieue environnante. Beaucoup de ces parcs ressemblaient à des forêts primitives, mais tous les arbres, tous les arbustes étaient génétiquement modifiés : à tout le moins résistants à la sécheresse et à l'incendie, ils ne perdaient ni branches ni écorce ni feuilles superflues et inflammables. Le tissu végétal mort était résorbé par autophagie ; j'avais vu le processus décrit en accéléré par enchaînement de prises image par image (une des rares techniques photographiques que je n'aie jamais pratiquées moi-même) : une branche mordorée et flétrie qui se rétracte intégralement dans le tronc vivant. La plupart des arbres généraient une modeste quantité d'électricité – issue en dernière analyse du soleil, bien que la chimie soit complexe et que la libération de l'énergie emmagasinée se poursuive vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Des racines spécialisées cherchaient les supraconducteurs souterrains qui serpentaient dans les parcs pour apporter leur contribution. Un courant de deux volts un quart était sans doute tout ce qu'il y avait de plus inoffensif, mais sa transmission efficace exigeait une résistance nulle.

Certains animaux avaient été modifiés eux aussi ; les pies étaient dociles même au printemps, les moustiques dédaignaient le sang des mammifères et la plupart des serpents

venimeux étaient incapables de faire du mal à un enfant humain. De menus avantages par rapport à leurs cousins naturels, liés à la biochimie de la végétation modifiée, garantissaient la suprématie des nouvelles espèces dans cette microécologie – et de menus handicaps les empêchaient de proliférer s'ils venaient à s'échapper pour envahir l'une des réserves authentiquement sauvages implantées loin de toute habitation humaine.

Je louais un petit pavillon dans un groupe de quatre, sis au milieu d'un jardin à entretien nul, lequel fusionnait harmonieusement avec le fragment de forêt qui s'insinuait jusqu'au fond d'une voie en impasse. J'avais beau habiter là depuis huit ans, depuis mon premier contrat avec SeeNet, j'avais encore l'impression d'être un intrus. Eastwood n'était qu'à dix-huit kilomètres du centre de Sydney, ce qui – même si de moins en moins de gens avaient des raisons de s'y rendre – semblait exercer une influence inexplicable sur les prix de l'immobilier ; je n'aurais jamais eu les moyens d'acheter le pavillon, dussé-je attendre un siècle. Le loyer (tout juste abordable) n'était qu'un opportun sous-produit des systèmes complexes de fraude fiscale mis en œuvre par le propriétaire – et ce n'était probablement qu'une question de temps avant qu'un frémissement d'ailes de papillon sur les marchés financiers mondiaux ne rende les réseaux légèrement moins généreux, ou mon propriétaire légèrement moins soucieux de se trouver matière à déductions, et que je me retrouve cinquante kilomètres à l'ouest dans la grande banlieue d'où j'étais sorti.

Je m'approchai prudemment. La maison aurait dû faire figure de sanctuaire après les événements de la nuit, mais j'hésitai devant la porte d'entrée, clef en main, pendant environ une minute.

Gina était debout, habillée et en plein petit déjeuner. Je ne l'avais pas vue depuis la veille à la même heure ; c'était comme si je n'étais pas parti du tout.

— Alors, ce filmage ? dit-elle.

Je lui avais envoyé un message depuis l'hôpital pour lui expliquer que nous avions finalement *eu de la chance*.

— Je ne veux pas en parler.

Je me réfugiai dans le séjour et me laissai choir dans un fauteuil. L'action de m'asseoir sembla repasser en différé dans mon oreille interne : je descendais, descendais et redescendais, encore et encore. Je fixai le motif de la moquette et l'illusion disparut lentement.

— Andrew ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Elle me suivit dans la pièce.

— Il y a eu un pépin ? Tu vas être obligé de refilmer ?

— J'ai dit que je ne veux pas…

Je me repris. Je levai les yeux sur elle et me forçai à me concentrer. Elle était perplexe mais pas encore en colère. *Règle numéro trois : lui dire tout, même si c'est désagréable, à la première occasion. Que tu en aies envie ou non. La moindre rétention d'information sera interprétée comme une exclusion délibérée et prise comme un affront personnel.*

— Je ne vais pas être obligé de refaire une prise. C'est terminé.

Je lui relatai ce qui s'était passé.

Gina avait l'air malade.

— Et il y avait dans ce qu'il a dit quelque chose qui vaille la peine d'être… *extrait ?* demanda-t-elle. Est-ce que l'allusion à son frère avait le moindre sens ? Peut-être qu'il avait une lésion cérébrale et qu'il délirait, tout simplement ?

— Ce n'est pas encore clair. Manifestement, le frère a un passé de violent : il était en liberté surveillée pour avoir agressé sa mère. Ils l'ont amené pour l'interroger… mais il se pourrait que tout ça ne serve à rien. Si la victime avait perdu ses souvenirs à court terme, elle aurait pu inventer de toutes pièces une reconstruction de l'agression à coups de couteau en donnant le rôle de l'assassin à la première personne capable d'un tel crime qui lui soit venue à l'esprit. Et, lorsque Cavolini avait modifié sa version des faits, il se peut très bien qu'il n'ait pas essayé de couvrir son frère mais qu'il se soit tout bonnement rendu compte qu'il était amnésique.

— Et même si c'est vraiment son frère qui l'a tué, dit Gina, aucun jury ne va accepter comme preuve deux mots instantanément rétractés. S'il y a inculpation, elle n'aura rien à voir avec la résurrection.

Il était difficile de contester ce raisonnement ; je fus obligé de lutter pour retrouver un minimum de recul.

— Dans ce cas précis, non. Mais il y a eu des cas où ça a fait toute la différence. La seule parole de la victime n'aura peut-être aucune valeur au tribunal, mais on a jugé pour meurtre des gens qui, sans cela, n'auraient jamais été soupçonnés. Des cas où les preuves qui les ont effectivement fait condamner ont été rassemblées uniquement parce que la déposition recueillie lors de la résurrection a mis les enquêteurs sur la bonne piste.

Gina balaya mes arguments.

— Ça s'est peut-être produit une ou deux fois, mais ça n'en vaut toujours pas la peine. On devrait interdire toute cette procédure, c'est obscène.

Elle hésita.

— Mais tu ne vas pas te servir de cette prise, hein ?

— Bien sûr que je vais m'en servir.

— Tu vas montrer un homme en train d'agoniser sur une table d'opération, surpris au moment où il se rend compte que tout ce qui vient de le ramener à la vie est assuré de le tuer ?

Elle parlait calmement ; elle semblait plus incrédule que scandalisée.

— Qu'est-ce que tu veux que j'utilise, alors ? Une dramatisation où tout se passe comme prévu ?

— Non. Mais pourquoi pas une dramatisation où tout tourne mal, exactement comme ça c'est passé la nuit dernière ?

— *Quoi ?* Ça s'est déjà passé, et je l'ai déjà filmé. À qui profiterait une reconstruction ?

— À la famille de la victime, pour commencer.

Peut-être. Mais est-ce que la reconstruction ménagerait vraiment leurs sentiments ? Et personne n'allait les forcer à regarder le documentaire, dans un cas comme dans l'autre.

— Sois raisonnable, dis-je. Ce truc-là, c'est de la dynamite ; je ne peux pas le balancer comme ça à la poubelle. Et j'ai absolument le droit d'en faire ce que je veux. J'avais les autorisations nécessaires – celle des flics, celle de l'hôpital. Et je vais obtenir la permission de la famille…

— Tu veux dire que les avocats du réseau vont les intimider juste assez pour leur faire signer un genre de décharge « dans l'intérêt du public ».

Je ne pouvais rien répondre à cela : c'était exactement ce qui allait se passer.

— C'est toi qui viens de déclarer que la résurrection est obscène, dis-je. Et tu voudrais qu'on l'interdise ? Ça ne peut qu'aider ta cause. C'est à peu près la dose de frankenscience qui ferait plaisir au premier luddite venu.

Gina eut l'air piquée au vif ; je n'arrivais pas à voir si elle simulait ou non.

— J'ai un doctorat en science des matériaux, espèce de plouc, alors ne me traite pas de…

— Je ne t'ai traitée de rien du tout. Tu sais bien ce que je veux dire.

— S'il y a un luddite ici, c'est toi. Tout ce projet commence à ressembler à de la propagande édéniste. « *Intox ADN !* » C'est quoi, le sous-titre ? « Le cauchemar biotechnologique ? »

— Presque.

— Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi tu ne pouvais pas inclure au moins un reportage positif…

— On a déjà parlé de tout ça, dis-je d'un ton las. Ce n'est pas moi qui décide. Les réseaux n'achèteront rien s'il n'y a pas un point de vue. Dans ce cas précis, le côté pile de la biotech. Voilà le sujet choisi, voilà de quoi ça parle. Ce n'est pas prévu pour être « équilibré ». L'équilibre embrouille les gens du marketing ; on ne peut pas faire mousser un sujet qui contient deux messages contradictoires. Mais, au moins, ça neutralisera peut-être les concerts de louanges à l'adresse du génie génétique dont tout le monde a la bouche pleine ces derniers temps. En plus – quand on y ajoute tout le reste – ça fait bien le tour de la question. En ajoutant ce que tous les autres ont laissé de côté.

Gina n'en démordait pas.

— Tu parles d'une philosophie ! « Notre recherche du sensationnel équilibre leur recherche du sensationnel. » C'est faux. Ça ne fait que polariser l'opinion. Qu'est-ce qu'il y a contre une présentation calme et raisonnée des faits – qui contribuerait peut-être à faire mettre hors la loi la résurrection

et quelques autres atrocités flagrantes – en évitant de ressortir le thème des transgressions-contre-la-nature et autres conneries ? Qui montrerait les excès, mais en les replaçant dans le contexte ? Tu devrais aider les gens à se prononcer en connaissance de cause sur ce qu'ils doivent exiger des autorités de tutelle. *Intox ADN* aurait plutôt tendance à les inciter à aller poser une bombe dans le labo biotechnologique le plus proche.

Je me pelotonnai au creux du fauteuil, la tête posée sur les genoux.

— D'accord, j'abandonne. Tout ce que tu dis est vrai. Je suis un tâcheron manipulateur, antiscientifique et démago.

Elle fronça les sourcils.

— Antiscientifique ? Je n'irai pas jusque-là. Tu es vénal, paresseux et irresponsable… mais tu n'es pas encore tout à fait mûr pour les Sectes Ignorantes.

— Ta foi est touchante.

Elle me caressa les côtes avec un coussin, affectueusement, je crois, puis retourna à la cuisine. Je me couvris le visage des mains et la pièce commença à basculer.

J'aurais dû jubiler. *C'était terminé*. Cette résurrection était la dernière séquence de filmage pour *Intox ADN*. Plus de milliardaires paranos qui mutent en écologies bipèdes autonomes. Plus de compagnies d'assurances qui élaborent des implants actuariels contrôlant au jour le jour régime alimentaire, exercice physique et exposition aux agents polluants, le tout pour recalculer inlassablement les date et cause de décès les plus probables du porteur. Plus d'Autistes Volontaires qui assaillent les législateurs pour avoir le droit de se faire mutiler chirurgicalement le cerveau afin de pouvoir finalement atteindre l'état que la nature ne leur avait pas tout à fait accordé…

J'allai dans mon atelier et déroulai l'ombilic en libres optiques fixé latéralement sur la console de montage. Relevant ma chemise, je retirai de mon nombril quelques innommables débris puis extirpai avec mes ongles le capuchon couleur chair, démasquant un bref tube en acier inoxydable qui se terminait par un port laser opalescent.

— Encore en train de pratiquer des actes contre nature avec cette machine, hein ? me lança Gina depuis la cuisine.

Trop fatigué pour songer à une réplique intelligente, je branchai les connecteurs d'un coup sec et la console s'illumina.

L'écran montra l'intégralité de la séquence à mesure qu'elle se chargeait. Huit heures de filmage en soixante secondes d'un tourbillon en grande partie incompréhensible. N'empêche que je détournai les yeux. Je n'avais pas tellement envie de revivre un quelconque épisode, si bref soit-il, des événements de la nuit passée.

Gina se risqua dans la pièce avec des toasts sur un plateau ; j'appuyai sur une touche pour occulter l'image.

— Je veux toujours savoir comment tu peux avoir quatre mille téraoctets de RAM dans ta cavité péritonéale et pas de cicatrices visibles, dit-elle.

Je baissai les yeux sur la prise.

— Et ça, alors ? Tu crois que c'est invisible ?

— C'est trop petit, dit-elle. Des puces de huit cents téraoctets ont trente millimètres de largeur. J'ai vérifié dans le catalogue du fabricant.

— Sherlock a encore frappé. Ou devrais-je dire Shylock ? Les cicatrices, ça s'efface, non ?

— Oui. Mais… aurais-tu oblitéré les marques de ton rite de passage le plus important ?

— Épargne-moi le baratin anthropologique.

— Je n'ai pas de théorie de rechange.

— Je ne confirme ni ne démens quoi que ce soit.

Elle laissa son regard déraper sur l'écran vide et glisser jusqu'au poster de *Repo Man* sur le mur au-dessus de la console : un motard de la police debout derrière une épave de voiture. Elle me fit un clin d'œil et indiqua d'un geste la légende : NE REGARDEZ PAS DANS LE COFFRE !

— Pourquoi pas ? dit-elle. Qu'est-ce qu'il y a dans le coffre ?

— Tu ne peux plus te retenir, pas vrai ? Tu vas être obligée de regarder le film.

— Ouais, c'est ça.

La console bipa. Je me déconnectai. Gina me considéra d'un air curieux ; mon expression faciale avait dû me trahir.

— Alors, dit-elle, c'est comme le sexe, ou alors plutôt comme la défécation ?

— Plutôt comme la confession.

— Mais tu ne t'es jamais confessé de ta vie.

— Non, mais j'ai vu ça au cinéma. Cela dit, je plaisantais. Ça ne ressemble à rien du tout.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre puis m'embrassa sur la joue, y déposant des miettes de pain grillé.

— Faut que je me sauve. Essaie de dormir un peu, idiot. Si tu voyais ta tronche…

Je restai assis à l'écouter s'affairer dans la maison. Il lui fallait quatre-vingt-dix minutes tous les matins pour se rendre en train à la station expérimentale, à l'ouest des Blue Mountains, où la CSIRO – l'Organisation de recherche scientifique et industrielle du Commonwealth – mettait au point une turbine éolienne. Toutefois, je me levais habituellement à la même heure. C'était mieux que se réveiller tout seul.

Et je l'aime pour de bon. Et si je me concentre, si je respecte les règles, il n'y a pas de raison que ça ne dure pas. La barre des dix-huit mois – mon record de stabilité – se profilait déjà à l'horizon, mais il n'y avait rien à craindre. Nous passerions au travers. Facile.

Gina réapparut.

— Alors, tu as combien de temps pour monter tout ça ?

— Ah ! Trois semaines, exactement. Y compris aujourd'hui.

Je n'avais pas vraiment voulu qu'on me le rappelle.

— Aujourd'hui ne compte pas. Essaie de dormir un peu.

Nous nous embrassâmes. Elle partit. Je pivotai sur mon siège pour faire face à l'écran vide.

Rien n'était terminé. J'allais devoir regarder Daniel Cavolini mourir cent fois de plus avant de pouvoir finalement me dessaisir de sa personne.

Je claudiquai jusqu'à la chambre à coucher et me déshabillai. J'accrochai mes affaires dans la penderie nettoyante et la mis en marche. Les polymères des divers tissus expulsèrent toute leur humidité dans une discrète exhalaison mouillée puis rassemblèrent le reste des salissures et de la sueur séchée en

une fine poussière lâche qu'ils évacuèrent électrostatiquement. Je la regardai descendre lentement dans le réceptacle ; elle était toujours du même bleu déconcertant, sans doute en rapport avec la taille des particules. Je pris une douche rapide puis grimpai dans le lit.

Je réglai l'alarme sur deux heures de l'après-midi.

— Dois-je préparer une dose de mélatonine qui vous remettra en forme pour demain soir ? demanda le robopharm à côté du réveil.

— Ouais, d'ac.

Je mis le pouce dans le tube à prélèvements ; il y eut une piqûre à peine perceptible lors de la prise de sang. Des modèles non invasifs à résonance magnétique nucléaire étaient commercialisés depuis deux ans mais étaient encore inabordables.

— Voulez-vous quelque chose pour vous aider à vous endormir maintenant ?

— Oui.

Le robopharm commença à bourdonner doucement tandis qu'il créait un sédatif spécialement adapté à mon état biochimique du moment et dosé pour correspondre à la durée de sommeil envisagée. Le synthétiseur interne utilisait une batterie de catalyseurs programmables – dix millions d'enzymes électroniquement reconfigurables attachées à une puce à semi-conducteurs. Immergée dans une petite cuve de molécules précursives, la puce pouvait synthétiser quelques milligrammes de n'importe laquelle des dix mille drogues qu'elle avait en mémoire. Ou, du moins, de celles pour lesquelles je disposai d'un logiciel et aussi longtemps que je continuerai à verser la redevance utilisateur.

La machine dégorgea un petit comprimé, encore tiède.

— Parfumé à l'orange après une nuit agitée ! m'exclamai-je en y plantant les dents. Tu tiens tes promesses !

Je m'allongeai et attendis que la drogue agisse.

J'avais observé l'expression sur le visage de l'autre, mais ses muscles étaient agités de spasmes incontrôlables. J'avais entendu sa voix, mais le souffle qui la portait n'était pas le sien.

Je n’avais véritablement aucun moyen de savoir ce qu’il avait éprouvé.

Ce n’était pas « La momie ambulante » ni « Le cœur révélateur ».

Plutôt « L’enterrement prématuré ».

Mais je n’avais pas le droit de pleurer sur Daniel Cavolini. J’allais vendre sa mort au monde entier.

Comme Lukowski l’avait fait remarquer, ça n’aurait jamais pu m’arriver à moi.

3

J'avais vu une fois une Moviola des années 1950 – dans une vitrine de musée. Le celluloïd format trente-cinq millimètres décrivait un tortueux circuit dans les entrailles de la machine, allant et venant entre deux bobines entraînées par courroies et montées sur des bras verticaux derrière le minuscule écran de contrôle. Chuintement pleurnichard du moteur, crissement des engrenages, vrombissement des pales d'obturateur digne d'un hélicoptère : l'audiovisuel de la machine en action qui passait sur un écran au-dessus de la vitrine avait évoqué un dispositif de broyage plutôt qu'un outil de montage.

L'idée était alléchante. *Je suis navré… mais cette scène est à jamais perdue. La Moviola l'a dévorée.* La procédure de rigueur avait été, bien sûr, de ne travailler qu'avec un contretype de l'original (lequel était habituellement un négatif indéchiffrable, de toute façon) – mais l'idée qu'un pignon en rupture d'alignement puisse transformer en confettis des mètres de précieux celluloïd m'était restée à jamais ancrée dans la tête comme un fantasme somptueusement délictueux.

Vieille de trois ans, ma console de montage Affine Graphics modèle 2052 était incapable de détruire quoi que ce soit. Tous les plans que je chargeais étaient gravés en mémoire non effaçable sur deux puces indépendantes ; de plus, une version chiffrée était automatiquement envoyée à des banques d'archives de Mandela, Stockholm et Toronto. Toute décision de montage ultérieure n'était qu'une redisposition de références à un original intouchable. Je pouvais prélever dans le métrage brut (et c'était bien du *métrage* – seuls les dilettantes recouraient à de prétentieux néologismes comme « octage ») aussi sélectivement que je le désirais. Je pouvais paraphraser, substituer et improviser. Mais pas une seule image de l'original

ne pouvait être détériorée ni intervertie, ne risquait d'être irréparable ni irrécupérable.

Je n'enviais pas vraiment mes confrères de l'ère analogique : la minutie artisanale de leur travail m'aurait rendu fou. La décision humaine représentait l'étape la plus lente du montage numérique, et j'avais appris à prononcer un jugement correct déjà au dixième ou au douzième essai. Le logiciel pouvait infléchir les cadences d'une scène, repérer au quart de poil l'insertion d'un plan, enrichir la bande-son, supprimer les passants indésirables, voire déplacer des immeubles s'il le fallait. Le travail mécanique était intégralement pris en compte et il n'y avait plus rien pour vous distraire du contenu.

Tout ce que j'avais à faire pour *Intox ADN* était de transformer quatre-vingts heures de temps réel en cinquante minutes significatives.

J'avais filmé quatre sujets et je savais déjà dans quel ordre les monter : une progression du gris au noir. Ned Landers, la biosphère qui marche. L'implant actuariel HealthGuard. Le groupe de pression des Autistes Volontaires. Et la résurrection de Daniel Cavolini. Les gens de SeeNet voulaient des excès, des transgressions, de la frankenscience. Je n'avais eu aucune peine à leur donner exactement ce qu'ils voulaient.

Landers avait fait fortune dans l'informatique traditionnelle, pas dans la biotech. Sur sa lancée, il avait toutefois acheté plusieurs sociétés de génétique moléculaire, très portées sur les recherches et développements, pour qu'elles l'aident à réussir sa transformation personnelle. Il m'avait supplié de le filmer à l'intérieur d'un dôme géodésique étanche rempli de dioxyde de soufre, d'oxydes d'azote et de composés du benzyle, moi en combinaison pressurisée, lui en maillot de bain. Nous avions bien essayé, mais des résidus cancérogènes huileux n'arrêtaient pas d'encrasser la face externe de mon hublot. Nous avions donc été obligés de nous rencontrer une deuxième fois dans le centre-ville de Portland. Tout prometteur qu'ait été le dôme délétère, le ciel bleu immaculé de l'État qui talonnait la Californie en matière de suppression réglementaire des émissions de tous les agents polluants connus s'était avéré être un décor bien plus surréel.

— Je n'ai pas du tout besoin de respirer si je n'en ai pas envie, m'avait confié Landers, entouré d'une abondance visible d'air pur et propre.

Cette fois, je l'avais persuadé de faire l'interview dans un petit parc gazonné en face du modeste siège du Groupe NL. (Des enfants jouaient au foot à l'arrière-plan mais la console détecterait tout problème de continuité et proposerait, dans la plupart des cas, d'y remédier d'une seule frappe au clavier.) Landers allait sur ses cinquante ans mais on lui en aurait donné vingt-cinq. Avec son physique robuste, ses cheveux blonds, ses yeux bleus et sa peau d'un rose lumineux, il ressemblait plus à la version Hollywood d'un fermier du Kansas (dans une année faste) qu'à un riche excentrique dont le corps grouillait d'algues génétiquement modifiées et de gènes non humains. Je l'observais sur l'écran à plasma de la console et l'écoutais sur de simples haut-parleurs stéréo. J'aurais pu basculer l'enregistrement directement sur mes nerfs optiques et auditifs mais la plupart des téléspectateurs utiliseraient un écran et un casque – et je devais m'assurer que le logiciel avait effectivement construit un réseau de pixels rectiligne, plausible et continu à partir de la sténo visuelle hautement compressée de mes propres rétines.

« Les symbiontes qui vivent dans mon système sanguin peuvent retransformer indéfiniment le gaz carbonique en oxygène. Ils prennent un peu d'énergie solaire à travers ma peau puis libèrent tout le glucose superflu – mais ce n'est pas suffisant pour me permettre de vivre ; il leur faut donc une source d'énergie de rechange lorsqu'ils sont dans l'obscurité. C'est alors qu'entrent en scène les symbiontes de mon estomac et de mes intestins ; j'en ai trente-sept types différents dont les combinaisons viennent à bout de n'importe quoi. Je peux manger de l'herbe. Je peux manger du papier. Je pourrais me nourrir de vieux pneus, si je trouvais un moyen de les couper en morceaux assez petits pour les avaler. Si demain la faune et la flore disparaissaient intégralement de la face de la Terre, je pourrais survivre en mangeant des pneus pendant mille ans. J'ai une carte qui donne l'emplacement de tous les dépôts de vieux pneus dans la partie continentale des États-Unis. Ils sont en

majorité promis au recyclage biologique mais j'ai engagé des actions en justice pour m'assurer qu'un certain nombre de ces décharges subsistent. En plus de mes raisons personnelles, j'estime qu'elles font partie d'un héritage que nous nous devons de conserver intact pour les générations futures. »

Je revins en arrière et insérai quelques plans au microscope des algues et bactéries modifiées qui résidaient dans son sang et son tube digestif puis un plan de la carte des décharges de pneus qu'il avait affichée à mon intention sur son minicom. Je manipulai une animation que j'avais préparée – un schéma de ses cycles personnels du carbone, de l'oxygène et de l'énergie – mais je ne savais pas encore précisément où la placer.

Je lui avais soufflé : « Vous êtes donc immunisé contre la famine et les extinctions massives – mais les virus, alors ? Et s'il y avait une guerre biologique ou quelque épidémie accidentelle ? » J'effaçai mes paroles ; elles étaient redondantes et je préférais me mettre en avant le moins possible. Le changement de sujet ayant en fait abouti à un genre de fausse conclusion, je synthétisai un plan de Landers en train de dire : « En plus d'utiliser des symbiontes », calculé pour s'enchaîner avec les paroles qu'il avait réellement prononcées : « Je suis en train de remplacer progressivement dans mon corps les lignées cellulaires qui ont le plus grand potentiel d'infection virale. Les virus sont faits d'ADN ou d'ARN ; leur structure chimique fondamentale est celle de tous les autres organismes de la planète. Voilà pourquoi ils peuvent parasiter des cellules humaines afin de se reproduire. Mais on peut fabriquer de l'ADN et de l'ARN à partir d'une chimie totalement inédite – avec des paires de bases non standard qui prennent la place des paires normales. C'est un nouvel alphabet pour le code génétique : au lieu d'apparier la guanine avec la cytosine, l'adénine avec la thymine – au lieu d'avoir G avec C, A avec T –, on peut avoir X avec Y, W avec Z. »

Je modifiai ses paroles après « thymine » pour lui faire dire : « On peut leur substituer quatre molécules qui n'existent absolument pas dans la nature. » Le sens était le même et la démonstration était plus claire. Mais lorsque je repassai la séquence, elle sonnait faux et je retournai donc au texte original.

Tous les journalistes paraphrasaient ; si j'avais carrément refusé d'employer cette technique, je serais au chômage. Le truc, c'était de le faire honnêtement – ce qui était à peu près aussi difficile que d'imposer le même critère au processus de montage *in toto*.

J'insérai quelques plans d'archives, représentations moléculaires de l'ADN ordinaire montrant tous les atomes des bases appariées qui reliaient les brins de la double hélice ; j'étiquetai un exemple de chaque base en identifiant ses éléments par un code de couleurs. Landers avait refusé de préciser quelles bases non standard il utilisait mais j'avais trouvé nombre de possibilités dans la littérature. À l'aide du logiciel graphique, je substituai quatre nouvelles bases plausibles aux anciennes figurant sur l'hélice et réitérai le zoom avant et la rotation lente du premier plan sur cette portion hypothétique d'ADN Landers. Puis j'enchaînai sec sur Landers en train de dire :

« Une simple substitution base pour base dans l'ADN ne suffit évidemment pas. Les cellules ont besoin de quelques enzymes toutes neuves pour synthétiser les nouvelles bases – et la plupart des protéines qui interagissent avec l'ADN et l'ARN ont besoin d'être adaptées à ce changement, donc les gènes correspondant à ces protéines doivent être *traduits* et non pas seulement récrits avec le nouvel alphabet. »

J'improvisai quelques graphiques pour illustrer ce propos, piratant l'exemple de certaine protéine fixatrice internucléaire dans un des articles des revues scientifiques que j'avais consultées mais en redessinant les molécules dans un style différent pour éviter d'enfreindre les lois sur le copyright. « Nous n'avons pas encore pu nous occuper de tous les gènes humains qui nécessiteraient une traduction, mais nous avons créé quelques lignées cellulaires spécifiques qui fonctionnent à merveille avec des minichromosomes ne contenant que les gènes dont ils ont besoin.

« Soixante pour cent des cellules souches de ma moelle osseuse et de mon thymus ont été remplacées par des versions utilisant le néo-ADN. Les cellules souches donnent naissance aux cellules sanguines, cellules du système immunitaire

comprises. Il m'a fallu remettre temporairement mon système immunitaire en état d'immaturité afin d'assurer une transition harmonieuse – j'ai été obligé de subir à nouveau intégralement quelques-unes des phases de la délétion clonale enfantine afin d'éliminer tout ce qui aurait pu déclencher une réponse auto-immunitaire – mais, en gros, disons que je peux maintenant me shooter au virus du sida non dilué et en rigoler.

— Mais il existe un vaccin parfaitement efficace…

— Bien sûr. »

J'avais supprimé ma question et fait dire à Landers : « Bien sûr, il y a un vaccin pour ça. » Puis : « Et, de toute façon, j'ai des symbiontes qui me fournissent un second système immunitaire, indépendant du premier. Mais qui peut prévoir la prochaine calamité qui va nous tomber dessus ? Je serai paré, quoi qu'il en soit. Non pas en anticipant des caractéristiques spécifiques – ce que personne ne pourrait jamais faire – mais en m'assurant que plus une cellule vulnérable de mon corps ne puisse converser biochimiquement avec aucun virus présent sur Terre.

— Et à long terme ? Il a fallu une infrastructure considérable et onéreuse pour vous fournir toutes ces protections. Et si la technologie en question ne survivait pas assez longtemps pour que vos enfants et petits-enfants puissent en profiter ? »

Intervention parfaitement redondante. Au panier, donc.

« À long terme, évidemment, je projette de modifier les cellules souches qui produisent mes spermatozoïdes. Mon épouse Carol a déjà commencé un programme de prélèvement d'ovules. Et, une fois que nous aurons traduit l'intégralité du génome humain et remplacé les vingt-trois chromosomes du spermatozoïde et de l'ovule… tout ce que nous aurons fait sera héréditaire. Tout enfant issu de nous utilisera du néo-ADN à l'état pur – et tous les symbiontes se transmettront à l'enfant dans la matrice de sa mère.

« Nous traduirons également le génome des symbiontes – dans un troisième alphabet génétique – pour les protéger des virus et éliminer tout risque d'échange de gènes accidentel. Ils seront nos récoltes et nos troupeaux, notre patrimoine, notre royaume inaliénable, à jamais vivants dans notre sang.

« Et nos enfants seront une nouvelle espèce vivante. Plus qu'une nouvelle espèce – un nouveau règne. »

Dans le parc, les joueurs de foot poussèrent des hourras : quelqu'un venait de marquer un but. Je ne touchai pas à la bande-son.

Soudain, Landers afficha un sourire radieux comme s'il contemplait cette étrange Arcadie pour la toute première fois.

« Voilà ce que je suis en train de créer. *Un nouveau règne.* »

Assis devant la console dix-huit heures par jour, je me forçais à vivre comme si le monde s'était réduit non pas aux dimensions de l'atelier lui-même mais aux instants et aux lieux saisis pendant le filmage. Gina me laissa tranquille : elle avait survécu au montage de *Sexualisation à saturation* et savait donc exactement à quoi s'attendre.

— Je n'ai plus qu'à faire comme si tu étais en voyage, dit-elle gaiement. Et comme si la bosse sous les couvertures était une grosse bouillotte.

Mon robopharm programma un petit timbre transdermique collé sur mon épaule à libérer des doses soigneusement échelonnées et calibrées, soit de mélatonine, soit d'un de ses inhibiteurs – renforçant ou affaiblissant ainsi le signal biochimique habituel produit par ma glande pinéale, redessinant l'onde sinusoïdale normale de ma vigilance en un plateau suivi par un profond, un très profond ravin. Je m'éveillais chaque matin après cinq heures d'un sommeil paradoxal enrichi, les yeux grands ouverts et bourré d'énergie comme un enfant hyperactif, ma tête tourbillonnant au milieu de mille rêves en voie de désintégration (dont la plupart étaient des remixages complexes du montage de la journée précédente). Je n'émettais pas le moindre bâillement avant onze heures quarante-cinq, mais, quinze minutes plus tard, je m'éteignais comme une chandelle. La mélatonine est une hormone circadienne naturelle, beaucoup plus sûre et plus précise dans ses effets que de grossiers stimulants comme la caféine ou les amphétamines. (J'avais essayé la caféine deux ou trois fois ; elle me faisait croire que j'étais concentré et plein d'énergie mais bousillait complètement mon jugement. L'usage répandu de la

caféine expliquait pas mal de choses à propos du XXe siècle.) Je savais que lorsque je décrocherais de la mélatonine je subirais un bref épisode d'insomnie nocturne et de torpeur diurne – une surcorrection du cerveau tentant de neutraliser le rythme imposé. Mais les effets secondaires des autres substances étaient pires.

Carol Landers n'avait pas voulu d'interview, et c'était dommage : bavarder avec la prochaine Ève mitochondriale eût été le scoop du siècle. Quant à savoir si actuellement elle utilisait ou non les symbiontes, Landers s'était refusé à tout commentaire sur la question. Peut-être attendait-elle de voir s'il continuerait à s'épanouir ou s'il subirait l'explosion démographique de quelque souche bactérienne mutante et succomberait au choc toxique.

J'avais été autorisé à parler à quelques-uns des cadres supérieurs travaillant pour Landers, dont les deux généticiens qui assuraient l'essentiel des recherches et développements. Ils se montrèrent réticents lorsqu'on en vint à sortir un tant soit peu du cadre strict des détails techniques, mais leur attitude globale semblait être que tout traitement librement choisi qui contribuait à préserver la santé d'un individu – et qui ne représentait aucune menace pour la population en général – était, éthiquement parlant, inattaquable. Ils avaient raison sur ce point, au moins en ce qui concernait le danger biologique : travailler avec le néo-ADN signifiait qu'il n'y avait aucun risque de recombinaison accidentelle. Même s'ils avaient déversé les produits de leurs expériences ratées dans la rivière la plus proche, aucun microorganisme naturel n'aurait pu récupérer les gènes et s'en servir.

Une mise en pratique de la vision qu'avait Landers de la famille survivaliste idéale allait toutefois exiger plus que des recherches et développements. Procéder à des modifications héréditaires de n'importe quel gène humain était alors illégal aux États-Unis (et dans la plupart des autres pays) – sauf si elles étaient sur la liste réduite des quelques douzaines de « réparations autorisées » pour éradiquer des maladies comme la myopathie primitive progressive et la librose cystique. Une loi pouvait toujours être abrogée, évidemment, bien que le chef des

juristes spécialisés en biotech employés par Landers soutienne qu'une modification des seules paires de bases – voire la traduction de quelques gènes pour tenir compte du changement – ne violerait pas vraiment l'esprit anti-eugéniste de la législation existante. Elle ne changerait pas les caractéristiques externes des enfants (taille, corpulence, pigmentation). Elle n'influencerait pas leur QI ni leur personnalité. Lorsque j'avais soulevé la question de leur possible stérilité (en dehors d'un inceste), il avait pris une position intéressante, affirmant que ce ne serait pas inévitablement la faute de Ned Landers si les *enfants d'autres personnes* étaient stériles dans leurs rapports avec les siens. Après tout, il n'y avait pas d'individus stériles, seulement des couples stériles.

Un expert en la matière de l'université Columbia m'avait dit que c'était entièrement bidon : remplacer des chromosomes entiers, quels que soient les effets phénotypiques, serait illégal, un point c'est tout. Un autre expert, à l'université de Washington, avait été moins catégorique. Si j'en avais eu le temps, j'aurais probablement pu rassembler une centaine de citations de respectables juristes exprimant toutes les nuances d'opinion possibles sur la question.

J'avais parlé à un certain nombre de détracteurs de Landers, dont Jane Summers, conseillère en biotechnologie indépendante basée à San Francisco et membre éminent de BMRS, l'association des Biologistes moléculaires pour la responsabilité sociale. Six mois plus tôt (s'exprimant dans le magazine en ligne semi-public de BMRS que mon collecteur de données épluchait toujours diligemment), elle avait prétendu détenir la preuve que plusieurs milliers de riches individus, aux États-Unis et ailleurs, étaient en train de faire traduire leur ADN, un type de cellule après l'autre. Landers, disait-elle, était simplement le seul à s'être manifesté au grand jour – fonctionnant comme une sorte de leurre : un excentrique isolé désamorce la controverse en répandant l'image d'un fantasme individuel ridicule (bien que quasi héroïque). Si ces recherches avaient été dénoncées dans les médias sans qu'un individu particulier leur ait été associé, c'eût été la parano générale : on

n'aurait pu assigner de limites à l'effectif supposé de l'élite anonyme qui projetait de divorcer d'avec la biosphère. Mais puisque la chose était dans le domaine public et circonscrite au seul et inoffensif Ned Landers, il n'y avait vraiment rien à craindre.

Cette théorie tenait passablement debout. L'ennui, c'est que Summers avait eu du mal à trouver des preuves. À contrecœur, elle m'avait mis en rapport avec une source « industrielle » qui aurait été impliquée dans des travaux de traduction génique pour le compte d'un employeur entièrement différent. Or ladite source avait nié en bloc. Pressée de fournir d'autres indices, Summers s'était répandue en déclarations évasives. Soit elle n'avait jamais disposé de preuves solides, soit elle avait conclu un accord avec un(e) autre journaliste pour évincer la concurrence. C'était frustrant mais, en fin de compte, je n'avais jamais eu ni le temps ni les moyens d'enquêter sur ce sujet à titre personnel. S'il y avait réellement une cabale de généticiens séparatistes, je serais simplement obligé de lire le reportage exclusif du *Washington Post* comme tout le monde.

Je conclus avec un pot-pourri d'autres commentateurs – bioéthiciens, généticiens, sociologues – dont la plupart refusaient de donner la moindre importance à l'affaire. « M. Landers a le droit de vivre sa vie et d'élever ses enfants comme bon lui semble. Nous ne persécutons pas les Amish pour leur consanguinité, leur bizarre technologie, leur désir d'indépendance. Pourquoi le persécuter, lui, pour ce qui serait essentiellement les mêmes "crimes" ? »

La version définitive du documentaire durait dix-huit minutes. Dans la version diffusée, il n'y aurait de la place que pour douze minutes. Je taillai et tranchai sans pitié, résumant et simplifiant – veillant à faire un travail professionnel mais sans trop m'inquiéter pour la perte de détail. La plupart des émissions en temps réel sur SeeNet n'avaient d'autre but que de concentrer la pub pour le réseau et lui garantir des comptes rendus dans quelques-uns des médias plus traditionnels. *Intox ADN* était prévu pour vendredi à vingt-trois heures ; la grande majorité des téléspectateurs se brancheraient sur la version intégrale et interactive quand ils le voudraient. En plus d'avoir

un fil conducteur légèrement plus long, la version interactive serait truffée de détours facultatifs embrayant sur d'autres sources : tous les articles des revues spécialisées que j'avais consultées pour ma propre recherche (et tous les articles qu'ils citaient à leur tour) ; d'autres articles et reportages sur Landers (et sur la théorie du complot de Jane Summers) ; les textes de loi américains et internationaux en la matière et même des pistes menant au bourbier des précédents potentiellement pertinents.

Le soir du cinquième jour de montage – dans les temps, donc, ce qui justifiait une modeste jubilation –, je comblai les dernières lacunes et visionnai le segment une ultime fois. J'essayai de faire abstraction de tous mes souvenirs du filmage, de tous mes préjugés, et de prendre connaissance du reportage comme un téléspectateur de SeeNet qui n'aurait encore rien vu sur le sujet (hormis quelques annonces trompeuses pour le documentaire lui-même).

Landers se révélait contre toute attente sympathique. Je croyais avoir été plus dur avec lui. Je croyais lui avoir fourni toutes les occasions de se ridiculiser avec son très sérieux exposé de ses surréelles ambitions. Au lieu de quoi il faisait bien plus joyeux luron que rabat-joie ; on avait même l'impression qu'il appréciait toutes les plaisanteries. *Se nourrir de vieux pneus ? Se shooter au virus du sida ?* Je le regardai, stupéfait. Je n'arrivai pas à déterminer s'il y avait là véritablement une trace d'ironie délibérée, un soupçon d'autocritique dans sa manière qui m'avait inexplicablement échappé la première fois – ou si le sujet même du documentaire empêchait tout simplement un téléspectateur sain d'esprit d'interpréter autrement ses propos.

Et si Summers avait raison ? Et si Landers était un leurre, un paravent, un bouffon superbement efficace ? Et si des milliers parmi les individus les plus riches de la planète projetaient réellement de s'accorder à eux-mêmes et à leur descendance un isolement génétique parfait et une immunité virale absolue ?

Qu'est-ce que cela changerait ? Les nantis s'étaient toujours coupés de la racaille, d'une manière ou d'une autre. Les taux de

pollution continueraient à décliner, que les symbiontes des algues périment ou non l'air pur. Et quiconque choisirait de marcher sur les traces de Landers ne serait pas une grande perte pour le patrimoine génétique humain.

Seule une petite question restait sans réponse, et j'essayai de ne pas trop y penser.

Une immunité virale absolue… contre quoi ?

4

Les gens de Delphic Biosystems s'étaient montrés bien trop généreux. Non seulement ils avaient fait en sorte que je rencontre dix fois plus de leurs spécialistes en relations publiques que je n'aurais jamais pu en interviewer dans le temps imparti, mais ils m'avaient arrosé de ROM bourrées de micrographiques alléchants et d'éblouissantes animations. Le logiciel interprétait les organigrammes de leur implant HealthGuard comme des fantasmes à l'aérographe : invraisemblables machines chromées, tapis roulants d'un noir de jais convoyant d'un sous-processus à l'autre des pépites de « données » argentées et incandescentes. Des schémas moléculaires de protéines en pleine interaction étaient drapés d'équidensités électroniques à la beauté fragile et totalement superflue, aurores boréales roses et bleues qui fondaient et fusionnaient, transformant le plus humble mariage chimique en une fantasia microcosmique. J'aurais pu y rajouter du Wagner – ou du Blake – et fourguer le tout aux membres de Renaissance Mystique pour qu'ils se le repassent en boucle chaque fois qu'ils voudraient tomber en catalepsie dans une numinique incompréhension.

N'empêche que j'arrivai péniblement à bout de tout ce fatras, et bien m'en prit, en fin de compte. Enterrés sous cette masse de techno-porno et de science psychédélique se trouvaient quelques plans récupérables.

L'implant HealthGuard utilisait la toute dernière puce doseuse programmable : une batterie de protéines complexes agglutinées au silicium, comparable sous bien des aspects à un synthétiseur de robopharm mais conçue pour compter les molécules et non les fabriquer. La génération de puces précédente avait utilisé une multitude d'anticorps hautement spécialisés, des protéines fourchues implantées en damier dans

le semi-conducteur comme des parcelles juxtaposées de cent cultures différentes. Quand une molécule de cholestérol, d'insuline ou de n'importe quoi atterrissait par hasard sur la parcelle correcte et entrait en collision avec un anticorps compatible, elle s'attachait à lui assez longtemps pour que l'infime différence de potentiel soit détectée, puis enregistrée dans un microprocesseur. Au bout d'un certain temps, ce relevé de collisions aléatoires indiquait le taux de chaque substance dans le sang.

Les nouveaux capteurs recouraient à une protéine qui ressemblait plus à une plante carnivore dotée d'un cerveau qu'à la matrice passive et spécialisée d'un anticorps. Dans son état réceptif, la « dosagine » était une molécule longiligne en forme de cloche, un tube s'évasant en un large entonnoir. Cette configuration était métastable : la répartition de la charge sur la molécule la rendait prodigieusement sensible, comme un piège à ressort. Tout objet suffisamment volumineux heurtant la surface interne de l'entonnoir déclenchait une onde déformante, rapide comme l'éclair, qui engloutissait et empaquetait l'intrus. Le microprocesseur, voyant le piège refermé, pouvait alors sonder la molécule captive en recherchant une forme de la dosagine qui l'emprisonnerait encore plus étroitement. Il n'y avait plus de collisions inutiles et mal assorties – plus de molécules d'insuline s'écrasant sur des anticorps du cholestérol avec un résultat nul sur le plan de l'information. La dosagine identifiait à tous les coups ce qui l'avait touchée.

C'était une percée technique qui valait la peine d'être diffusée, d'être expliquée, d'être *démystifiée*. Quelles que soient les implications sociales de l'implant HealthGuard, elles ne pouvaient pas être présentées abstraitement, séparées de la technologie qui avait rendu ce dispositif possible, et vice versa. Une fois que les gens cessaient de comprendre comment fonctionnaient en réalité les machines qui les entouraient, le monde qu'ils habitaient commençait à se déliter en un paysage onirique dépourvu de sens. La technologie échappait à leur contrôle, ne se discutait plus et ne suscitait que la haine ou l'adoration, la dépendance ou l'aliénation. Arthur C. Clarke avait suggéré que toute technologie suffisamment avancée serait

impossible à distinguer de la magie. Il songeait alors à une éventuelle rencontre avec une civilisation extraterrestre, mais si un journaliste scientifique avait une responsabilité entre toutes, c'était bien d'empêcher la loi de Clarke de s'appliquer à la technologie humaine vue par les humains.

(Nobles sentiments… et moi qui fourguais de la frankenscience parce que c'était le créneau à occuper ! Je mis du baume sur ma conscience – ou l'engourdis temporairement – avec des platitudes sur la théorie du cheval de Troie, changer le système de l'intérieur, etc.)

Je chargeai dans la console le graphique de la dosagine en action fourni par Delphic Biosystems et supprimai la décoration superflue pour qu'on puisse voir clairement ce qui se passait. Je virai le commentaire dégoulinant et en rédigeai un moi-même. La console le servit avec le profil de diction que j'avais choisi pour toute la narration d'*Intox ADN,* cloné à partir d'échantillons d'une actrice anglaise nommée Juliet Stevenson. Contrairement aux accents britanniques contemporains, la prononciation d'un « anglais standard » depuis longtemps disparu demeurait aisément compréhensible d'un bout à l'autre de l'univers anglophone. Cela dit, tout téléspectateur qui désirait entendre une voix différente pouvait retraduire à volonté ; j'écoutais souvent des émissions doublées dans des accents régionaux que j'avais le plus de mal à comprendre – États du sud-est des USA, Irlande du Nord, partie est de l'Afrique centrale –, histoire de me faire l'oreille au cas où.

Hermès – mon logiciel de communication – était programmé pour envoyer paître le monde entier, ou presque, pendant que je travaillais au montage. Lydia Higuchi, productrice déléguée à la création chez SeeNet pour le Pacifique Ouest, était l'une des rares exceptions. Ce fut mon minicom qui sonna, mais je basculai l'appel sur la console elle-même : l'écran était plus grand et plus net – et la caméra surchargeait son signal avec AFFINE GRAPHICS EDITOR MODEL 2052-KL et un code de synchro. Pas très subtil, peut-être, mais ce n'était pas l'effet recherché.

Lydia n'y alla pas par quatre chemins :

— J'ai vu la version finale de ton travail sur Landers. C'est bien. Mais je veux te parler de ce qui vient après.

— L'implant HealthGuard ? Il y a un problème ?

Je ne cachai pas mon irritation. Elle avait vu des extraits du métrage brut, elle avait vu toutes mes notes de postproduction. Si elle voulait changer quelque chose, elle s'y prenait beaucoup trop tard, merde !

— Andrew, dit-elle en riant, prends un peu de recul. Il ne s'agit pas de ce qui vient après dans *Intox ADN*, mais de ce qui vient après tout court.

Je la reluquai comme si elle avait négligemment évoqué la possibilité d'un départ imminent pour une autre planète.

— Ne me fais pas ce coup à moi, Lydia, s'il te plaît. Tu sais bien que je suis incapable de penser rationnellement à quoi que ce soit d'autre en ce moment.

Elle hocha la tête, compatissante, mais dit :

— Je présume que tu te tiens au courant de la nouvelle maladie dont on parle. Je me trompe ? Ce n'est plus du bruit, de l'anecdote. Il y a des informations officielles émanant de Genève, Atlanta, Nairobi.

J'eus un pincement à l'estomac.

— Tu veux dire le Syndrome de Stress Anxiogène Définitif ?

— *D-stress* pour les intimes.

Elle semblait savourer ce terme, à croire qu'elle l'avait déjà annexé à son vocabulaire de sujets télégéniques. Mon moral descendit encore plus bas.

— Mon collecteur de données, dis-je, s'est branché sur toutes les informations accessibles sur le sujet, mais je n'ai pas eu le temps de mettre mes connaissances à jour.

Et franchement, en ce moment…

— On a déjà diagnostiqué quatre cents cas, Andrew. C'est une progression de trente pour cent en six mois.

— Comment peut-on *diagnostiquer* quelque chose quand on n'a aucune idée de ce que c'est ?

— Par élimination.

— Tu parles ! Moi, je crois que c'est des conneries.

Elle mima un bref amusement sarcastique.

— Un peu de sérieux ! C'est une maladie mentale absolument inédite. Peut-être contagieuse. Peut-être causée par un pathogène échappé d'un laboratoire militaire…

— Peut-être tombée d'une comète. Peut-être une punition envoyée par Dieu. C'est prodigieux ce qu'on peut trouver comme possibilités, non ?

— Quelle qu'en soit l'origine, dit-elle en haussant les épaules, elle se répand. On signale maintenant des cas partout sauf dans l'Antarctique. C'est du cinq colonnes à la une… au moins. La Direction a pris sa décision hier soir : nous allons faire réaliser un reportage spécial de trente minutes sur le D-stress… indice de perception maximal… promotion éclair… culminant dans des diffusions synchrones aux heures de grande écoute en couverture mondiale.

En jargon télématique, « synchrone » était un terme trompeur qui signifiait même date et même heure locale pour tous les téléspectateurs.

— En couverture mondiale ? demandai-je. Dans le monde anglophone, tu veux dire ?

— Je veux dire le monde tout court. Nous sommes en train de ficeler des accords pour la vente aux réseaux non anglophones.

— Hum… très bien.

Lydia sourit, impatiente, les lèvres serrées.

— Tu joues les timides, Andrew ? Faut-il que je te l'écrive noir sur blanc ? Nous voulons te confier le sujet. Tu es notre spécialiste de la biotech, le choix est logique. Et tu vas nous faire un travail super. Alors… ?

Je portai la main à mon front et tentai de comprendre pourquoi je me sentais si claustrophobe.

— J'ai combien de temps pour me décider ?

Elle se fendit d'un sourire sensiblement plus large, ce qui signifiait qu'elle était prise au dépourvu, agacée, ou les deux.

— On le programme pour le 24 mai, dit-elle, donc dans dix semaines à partir de lundi. Il faudra que tu démarres la préproduction à la minute où tu auras terminé *Intox ADN*. Il nous faut donc ta réponse dès que possible.

Règle numéro quatre : discuter de tout projet avec Gina d'abord. Qu'elle avoue ou non un jour être scandalisée si tu oubliais de la consulter.

— Demain matin, dis-je.

Lydia n'était pas contente.

— Très bien, dit-elle tout de même.

Je serrai mentalement les dents.

— Et si je dis non, il y a autre chose en préparation ?

Lydia prit ouvertement l'air étonné.

— Ça va pas, non ? Une diffusion mondiale aux heures de grande écoute ! Tu vas gagner cinq fois plus avec ça qu'avec *Sexualisation à saturation*.

— J'en suis conscient. Et j'apprécie la chance qui m'est donnée, crois-moi. Je veux simplement savoir si… s'il y a un autre choix.

— Tu pourrais toujours aller jouer les chercheurs de piécettes sur la plage avec un détecteur de métaux.

Elle s'adoucit en voyant ma réaction. Légèrement.

— Il y a un autre projet sur le point d'entrer en préproduction. Sauf que je l'ai presque promis à Sarah Knight.

— Tu me dis ce que c'est.

— T'as entendu parler de Violet Mosala ?

— Bien sûr. C'est un… une physicienne ? Une physicienne sud-africaine ?

— Deux sur deux. Impressionnant. Sarah est une fan ; elle m'a cassé les oreilles avec son idole pendant une heure.

— C'est quoi, le projet, alors ?

— Un portrait de Mosala… qui a vingt-sept ans et a eu le prix Nobel il y a deux ans… Mais tu savais tout ça, hein ? Interviews, biographie, appréciations des confrères, blablabla. Sa recherche est purement théorique, alors il n'y a pas grand-chose à en montrer à part des simulations informatiques ; elle nous a d'ailleurs proposé ses propres graphiques. Mais le cœur de l'émission sera la conférence du Centenaire d'Einstein…

— C'était pas dans les années 1970 ?

Lydia me lança un regard incinérant.

— Ah, rectifiai-je. Le centenaire de sa mort. Charmant.

— Mosala assiste à la conférence. Le dernier jour, trois des meilleurs spécialistes mondiaux de physique théorique sont censés présenter des versions concurrentes de la Théorie de Tout. Et tu dois deviner du premier coup qui est la grande favorite.

Je serrai les dents et réprimai le besoin de dire : *C'est pas une course de chevaux, Lydia. Il s'écoulera peut-être cinquante ans avant qu'on sache quelle TDT était la bonne.*

— Alors, c'est quand, la conférence ?

— Du 5 au 18 avril, dit-elle.

Je pâlis.

— Ça fait trois semaines à partir de lundi, constatai-je.

Lydia resta un instant songeuse puis eut l'air satisfaite.

— T'as pas vraiment le temps, c'est ça ? Sarah se prépare depuis des mois…

— Il y a cinq secondes, répliquai-je d'un ton acerbe, tu me parlais de démarrer la préproduction de D-stress dans moins de trois semaines.

— Tu pourrais prendre le train en marche pour l'autre truc. Qu'est-ce que tu connais à la physique moderne ?

— *Assez !* m'indignai-je pour la forme. Et je ne suis pas stupide. Je peux rattraper mon retard.

— Quand ?

— Je vais bosser contre la montre. Je vais finir *Intox ADN* avant la date prévue. L'émission sur Mosala est programmée pour quand ?

— Au début de l'an prochain.

Ce qui voulait dire huit mois entiers de santé mentale relative… une fois que la conférence serait terminée.

Lydia jeta un coup d'œil superflu à sa montre.

— Je ne te comprends pas. Un spécial D-stress avec un maximum de pub serait l'aboutissement logique de tout ce que tu as fait depuis cinq ans. Après ça, tu pourrais songer à laisser tomber la biotech. Et qui je vais prendre à ta place ?

— Sarah Knight ?

— Arrête tes sarcasmes.

— Je lui dirai que tu as dit ça.

— Dis ce que tu veux. Je me fiche de ce qu'elle a fait en politique, elle n'a fait qu'une seule émission scientifique, et c'était sur la cosmologie ésotérique. C'était bien, oui, mais pas assez bien pour la propulser dans un truc comme ça. Elle a gagné une semaine avec Violet Mosala mais pas une demi-heure de grande écoute sur le virus mondial numéro un.

Personne n'avait encore *trouvé* de virus associé au D-stress ; je n'avais pas vu d'infos depuis une semaine, mais mon collecteur de données m'aurait averti s'il y avait eu une percée de cette importance. Je commençais à avoir l'impression désagréable que si je ne réalisais pas l'émission moi-même elle serait sous-titrée : *Comment un pathogène échappé d'un laboratoire militaire est devenu le sida mental du XXIe siècle*.

Pure vanité. Qu'est-ce que je croyais ? Que j'étais la seule personne de la planète capable de dégonfler les rumeurs et d'endiguer l'hystérie qui entouraient le D-stress ?

— Je n'ai pas encore pris de décision, dis-je. Il faut que j'en parle avec Gina.

Lydia était sceptique.

— Ouais, c'est ça. T'en « parles avec Gina » et tu me rappelles demain matin.

Elle jeta un nouveau coup d'œil à sa montre.

— Écoute, cette fois, faut que je m'en aille. Il y a vraiment des gens chez nous qui ont du *travail* à faire.

Scandalisé, j'ouvris la bouche pour protester. Elle sourit tendrement et braqua deux doigts sur moi.

— J'ai pigé. Z'avez pas le sens de l'humour, vous autres *auteurs**[21]. Salut.

Je me détournai de la console et restai assis à contempler mes poings serrés, tentant de débrouiller ce que je ressentais, ne serait-ce que pour pouvoir le mettre de côté en bloc et retourner à *Intox ADN*.

Quelques mois auparavant, j'avais vu aux infos une brève séquence sur un sujet atteint de D-stress. J'étais dans une chambre d'hôtel, à Manchester, en train de zapper entre deux

---

[21] Les termes en italique suivis de l'astérisque sont en français dans le texte. *(N.d.T.)*

rendez-vous. Une jeune femme – l'air en bonne santé mais les cheveux ébouriffés – gisait sur le dos dans le couloir d'un immeuble résidentiel de Miami. Elle agitait les bras furieusement, lançait les jambes dans toutes les directions, secouait la tête d'avant en arrière et se convulsait de tout le corps. Pourtant, cela n'évoquait pas le résultat d'une quelconque dysfonction neurologique grossière : le tout semblait trop coordonné, trop délibéré.

Et avant que la police et les infirmiers puissent l'immobiliser ou plutôt l'immobiliser suffisamment pour lui faire une piqûre et lui injecter une dose massive d'un paralysant légal comme Kamizol ou Medusa – ils avaient essayé les atomiseurs, mais en vain –, elle s'était débattue et avait hurlé comme un animal à l'agonie, comme une enfant dans une colère solipsiste, comme une adulte tenaillée par le désespoir le plus noir.

Incrédule, j'avais regardé et écouté toute la scène, et lorsque, Dieu merci, on l'avait mise dans un état comateux et emmenée de force, je m'étais démené pour me convaincre qu'il n'y avait eu là rien d'extraordinaire : une sorte de crise d'épilepsie, une sorte de colère psychotique, au pis un genre quelconque de douleur physique insupportable dont la cause serait rapidement identifiée et supprimée.

Ce qui était intégralement faux. Les victimes du D-stress avaient rarement des antécédents de troubles mentaux ou neurologiques et ne montraient aucune trace de blessure ou de maladie. Et personne n'avait la moindre idée de la manière dont on pouvait s'attaquer à la cause de leurs souffrances : le seul « traitement » couramment pratiqué consistait en une sédation massive et soutenue.

Je saisis mon minicom et touchai l'icône de **Sisyphus**, mon collecteur de données.

— Prépare un rapport sur Violet Mosala, la conférence du Centenaire d'Einstein et les progrès réalisés les dix dernières années dans les Théories du Champ Unifié. J'aurai besoin de le digérer entièrement en, disons… cent vingt heures. C'est faisable ?

Il y eut une pause, le temps que **Sisyphus** télécharge les sources appropriées et les examine. Puis il demanda :

— Tu sais ce que c'est qu'un MTT ?

— Un Module de Transfert Télématique ?

— Non. Dans le contexte, un MTT est un Modèle Toutes Topologies.

L'expression était vaguement familière ; j'avais probablement survolé un bref article sur ce sujet cinq ans auparavant.

Il y eut une autre pause, tandis que **Sisyphus** téléchargeait et évaluait du matériau contextuel plus élémentaire. Puis il dit :

— Cent vingt heures suffiraient pour écouter et approuver. Pas pour poser des questions intelligentes.

Je gémis.

— Combien de temps pour… ?

— Cent cinquante.

— Vas-y.

Je touchai l'icône du robopharm et dis :

— Recalcule mes doses de mélatonine. Donne-moi deux heures supplémentaires de lucidité maximale par jour, dès maintenant.

— Jusqu'à quand ?

La conférence débutait le 5 avril ; si à cette date je n'étais pas encore un spécialiste de Violet Mosala, ce serait trop tard. Mais je ne pouvais prendre le risque de me couper des cadences imposées de la mélatonine – et de rebondir dans des rythmes de sommeil erratiques – en plein filmage.

— Le 18 avril.

— Vous allez le regretter, dit le robopharm.

Ce n'était pas un avertissement standardisé – c'était une prédiction fondée sur cinq ans de connaissances biochimiques intimes. Mais je n'avais pas vraiment le choix – et si je passais la semaine qui suivait la conférence à souffrir d'arythmie circadienne aiguë, ce serait désagréable mais je n'en mourrais pas pour autant.

Je fis quelques calculs de tête. Sans trop savoir comment, je venais de matérialiser cinq ou six heures de temps libre à partir du néant.

C'était un vendredi. J'appelais Gina à son travail. *Règle numéro six : sois imprévisible. Mais pas trop souvent.*

— Au diable *Intox ADN,* dis-je. Tu veux aller danser ?

5

C'était Gina qui avait eu l'idée de descendre dans les profondeurs de la ville. Les Ruines ne recelaient aucun attrait pour moi – et il y avait une bien meilleure vie nocturne plus près de chez nous – mais (règle numéro sept) ça ne valait pas la peine de se disputer pour si peu. Lorsque le train s'arrêta à la gare de Town Hall et que l'escalier mécanique nous emporta, plus haut que le quai où Daniel Cavolini avait été poignardé, je fis le vide dans mon cerveau et souris.

Gina me prit le bras et dit :

— Il y a quelque chose ici que je ne ressens nulle part ailleurs. Une énergie, une vibration. Tu ne sens rien, toi ?

Je balayai d'un regard circulaire le carrelage noir et blanc des murs de la gare, à l'épreuve des graffiti et littéralement antiseptique.

— Pas plus qu'à Pompéi.

Le centre démographique du Grand Sydney se situait à l'ouest de Parramatta depuis au moins un demi-siècle – et avait déjà probablement atteint Blacktown – mais la décadence du centre-ville historique n'avait commencé pour de bon que dans les années trente, lorsque bureaux, cinémas et théâtres, galeries et musées physiques étaient tous tombés en désuétude à peu près à la même époque. Si la plupart des immeubles résidentiels étaient reliés par des fibres optiques à large bande passante depuis les années dix, il avait fallu quand même deux décennies de plus pour que les réseaux arrivent à maturité. L'édifice branlant fait de normes incompatibles, de matériel peu performant et de systèmes d'exploitation archaïques assemblés de bric et de broc en fin de siècle par les dinosaures de l'informatique et des télécommunications avait été rasé dans les années vingt, et c'est alors seulement – après des années de matraquage publicitaire prématuré et de réactions bien

méritées de cynisme et de dérision – que l'usage de réseaux pour les loisirs et le télétravail put dépasser le stade de la torture psychologique pour se transmuter en une solution de rechange naturelle et pratique à quatre-vingt-dix pour cent des déplacements physiques.

Nous émergeâmes sur George Street. La rue était loin d'être déserte mais j'avais vu des films datant de l'époque où l'Australie était deux fois moins peuplée et qui ridiculisaient ces maigres foules. Gina regarda en l'air et ses yeux piégèrent les lumières : beaucoup des vieilles tours de bureaux étincelaient encore, leurs fenêtres décorées de revêtements luminescents bon marché qui restituaient pour les touristes le rayonnement solaire accumulé. « Ruines » était bien sûr une appellation ironique – il y avait très peu de traces de vandalisme et encore moins d'outrages du temps – mais ici nous étions *tous* touristes, venus baver devant les monuments que nous avaient laissés non pas nos ancêtres mais des frères et sœurs aînés.

Rares étaient les immeubles transformés pour un usage résidentiel : il n'y avait jamais eu de synergie entre l'architecture et l'économie et certains militants pour la préservation des sites urbains avaient activement manifesté leur opposition. Il y avait bien sûr des squatters – environ deux mille, sans doute, éparpillés d'un bout à l'autre de ce qu'on appelait encore le Quartier des affaires – mais ils ne faisaient que parachever l'ambiance post-apocalyptique. Le théâtre et la musique en direct survivaient dans les lointaines banlieues – pièces modestes jouées dans des salles minuscules ou concerts colossaux qui remplissaient des stades – mais le théâtre conventionnel passait en RV sur les réseaux et en temps réel. (On prévoyait que l'Opéra aux fondations pourrissantes basculerait dans le port de Sydney en 2065 – agréable perspective, bien que je soupçonne qu'un groupuscule quelconque de rabat-joie dopés à la saccharine réunisse les fonds pour sauver cette inutile icône au dernier moment.) La vente au détail présentielle – ou ce qu'il en restait – s'était depuis longtemps déplacée vers les centres régionaux. Il y avait encore quelques hôtels ouverts à la périphérie de la ville, mais dans son cœur mort ne subsistaient plus que restaurants et

boîtes de nuit échelonnés entre les tours vides comme des stands de marchands de souvenirs dispersés entre les pyramides de la Vallée des Rois.

Nous nous dirigeâmes vers le sud et pénétrâmes dans ce qui avait jadis été le quartier chinois, ainsi que l'attestaient les façades décoratives croulantes des bazars sans clients, même si la cuisine n'était plus à la hauteur.

Gina me poussa doucement du coude et attira mon attention sur un groupe de gens qui remontait tranquillement vers le nord, dans l'autre sens et de l'autre côté de la rue. Lorsqu'ils nous eurent croisés, elle me dit :

— C'en étaient… ?

— Des quoi ? Des asexes ? Je crois bien.

— J'ai toujours des doutes. Il y a des nat's qui sont exactement comme ça.

— Justement ! Il y a toujours un doute. Mais pourquoi avons-nous jamais cru pouvoir découvrir quelque chose d'intéressant chez un inconnu au premier coup d'œil ?

« Asexe » n'était en fait rien d'autre qu'un terme général recouvrant un groupe étendu de philosophies, de styles vestimentaires, de modifications cosmético-chirurgicales et de profonds changements biologiques. La seule chose qu'un(e) asexe ait obligatoirement en commun avec un(e) autre était l'idée que ses paramètres sexuels (neuraux, endocriniens, chromosomiques et génitaux) ne regardaient qu'ille-même et habituellement (mais pas toujours) ses amant(e)s, probablement son médecin et, quelquefois, un(e) ou deux ami(e)s intimes. Il y avait pour la personne concernée toute une gamme de réponses concrètes à cette attitude : cocher la case « A » sur les formulaires de recensement – le strict minimum –, se choisir un prénom asexe, puis se faire réduire les seins ou la pilosité corporelle, modifier le timbre de la voix ou resculpter le visage, demander un ensachement (opération consistant à rendre rétractables les organes génitaux masculins), voire aller jusqu'au bout, jusqu'à l'asexualité, l'hermaphrodisme ou l'exotisme physiques et/ou neuraux complets.

— Pourquoi perdre son temps à lorgner les gens en essayant de deviner ? dis-je. Natmâle, natfem, asexe… quelle importance ?

— Tu me prends pour une bigote, ou quoi ? protesta Gina avec un regard mauvais. Je suis curieuse, c'est tout.

— Excuse-moi, dis-je en lui pressant la main. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Toi, dit-elle en se dégageant, tu as eu un an pour ne penser qu'à ça, en étant aussi voyeur et indiscret que tu le voulais. Et en étant payé pour ! Je n'ai vu le documentaire qu'une fois terminé. Je ne vois pas pourquoi je serais censée être parvenue à une opinion définitive sur la migration sexuelle uniquement parce que c'est toi qui as envoyé le générique sur le thème en question.

Je me penchai et l'embrassai sur le front.

— Pourquoi tu fais ça ?

— Parce que tu es la spectatrice idéale, qualité que je place au-dessus et au-delà de toutes tes autres et nombreuses vertus.

— Je crois que je vais vomir.

Nous obliquâmes dans une rue encore plus tranquille. Vers l'est, direction Surry Hills. Un jeune homme farouche passa à grandes enjambées, puissamment musclé et probablement facialement sculpté… mais, une fois de plus, pas moyen de se prononcer. Gina me lança un coup d'œil, encore furieuse mais incapable de résister à sa curiosité.

— Là alors, à supposer qu'il soit ultramâle, je comprends encore moins, dit-elle. Si quelqu'un veut être baraqué comme ça… d'accord. Mais pourquoi le visage aussi ? Ce n'est pas comme si on risquait sans cela de le prendre pour autre chose qu'un natmâle.

— Non… mais se faire prendre pour un natmâle serait une insulte parce qu'il a émigré de cette catégorie aussi sûrement que n'importe quel(le) asexe. Tout l'intérêt d'être ultramâle est de se distancer des faiblesses que l'on perçoit chez les mâles naturels contemporains. De déclarer que leur « identité consensuelle » – arrête de rigoler – est tellement moins masculine que la vôtre que vous appartenez réellement à un autre sexe. De dire : le premier natmâle venu ne peut plus

jamais parler en mon nom, pas plus qu'une femme ne pourrait le faire.

Gina fit semblant de s'arracher les cheveux.

— En ce qui me concerne, aucune *femme* ne peut parler au nom de toutes les *femmes*. Mais je ne me sens pas obligée de me faire sculpter ultra- ou infrafem pour le prouver !

— Oui… exactement. Je suis du même avis. Chaque fois qu'un crétin de père-la-raideur pond un manifeste « au nom de » tous les hommes, je préférerais de beaucoup le traiter d'enfoiré que déserter le genre natmâle et lui laisser croire qu'il parle pour tous ceux qui restent. Mais… c'est bien la raison la plus répandue que les intéressés avancent pour justifier la migration sexuelle : ils en ont marre des figures de proue autoproclamées de la politique sexuellement sectorisée et des arrogants gourous de Renaissance Mystique qui prétendent les représenter. Et marre d'être épinglés pour des délits intersexuels réels ou imaginaires. Si tous les hommes sont violents, égoïstes, dominateurs, autoritaires… qu'est-ce qu'on peut faire à part s'ouvrir les veines ou migrer de mâle à inframâle ou asexe ? Si toutes les femmes sont des victimes faibles, passives, irrationnelles…

Gina me rappela à l'ordre d'un coup sur le bras.

— Maintenant, tu caricatures les caricaturistes. Je ne crois pas qu'il y ait des gens qui parlent comme ça.

— C'est uniquement parce que tu n'évolues pas dans les milieux qu'il faut. Ou plutôt que tu évolues dans les milieux comme il faut. Mais je croyais que tu avais regardé l'émission. Des gens que j'ai interrogés m'ont tenu exactement ces propos, mot pour mot.

— Alors c'est la faute des médias qui leur font de la publicité.

Nous étions arrivés devant le restaurant, mais nous nous attardâmes dehors.

— C'est partiellement vrai, dis-je. Je ne sais pas quelle est la solution, toutefois. La personne qui proclame bien haut « Je ne représente que moi-même » captera-t-elle un jour autant d'attention médiatique qu'un type qui prétend s'exprimer au nom de la moitié de la population ?

— Quand des gens comme toi la leur accorderont.

— Tu sais que ce n'est pas aussi simple que ça. Et puis… imagine ce qui se serait passé avec le féminisme ou – tant qu'on y est – le mouvement pour les droits civiques si personne n'avait jamais le droit de parler « au nom » d'un groupe quelconque sans le consentement certifié unanime dudit groupe ? D'accord, certains des illuminés actuels sont comme des parodies des anciens leaders, mais ça ne veut pas dire que nous en serions là où nous en sommes si les producteurs des journaux télévisés avaient dit :

« Désolé, révérend Luther King, désolé, miss Germaine Greer, désolé, monsieur Charles Perkins[22], mais si vous ne pouvez pas éviter ces généralisations excessives et circonscrire vos déclarations à votre cas personnel, nous allons être obligés de vous couper l'antenne. »

Gina me considéra d'un air sceptique.

— C'est de l'histoire ancienne. Et tu soutiens ce point de vue uniquement pour échapper à tes propres responsabilités.

— Bien sûr. Mais il reste que… la migration sexuelle est *politique* à quatre-vingt-dix pour cent. Certains reportages la traitent encore comme une sorte d'imitation à la mode, gratuite et décadente, du changement de sexe chez les transsexuels. Mais la plupart des migrants sexuels ne dépassent pas le stade d'asexe superficiel(le). Pas question, pour eux(elles), de sauter le pas ; ils(elles) n'ont aucune raison de le faire. Leur migration est une manière de protestation, comme démissionner d'un parti politique ou renoncer à sa citoyenneté… ou déserter le champ de bataille… mais quant à savoir si le processus va se stabiliser à un niveau modéré quelconque et ébranler suffisamment les idées reçues pour supprimer la raison d'être de la migration, ou si la population finira par se répartir également entre les sept catégories sexuelles dans une génération ou deux, alors là, c'est trop me demander.

— Sept sexes, dit Gina avec une grimace. Et tous perçus comme monolithiques. Tout le monde stéréotypé au premier coup d'œil. Sept catégories au lieu de deux, ce n'est pas un progrès !

---

[22] Activiste aborigène australien. *(N.d.T.)*

— Non. Mais peut-être qu'à la longue il n'y aura plus qu'asexe, ultramâle et ultrafem. Ceux qui voudront être classés dans une catégorie le seront, et les autres resteront mystérieux.

— Mais non ! À la longue, nous n'aurons plus que des corps RV et serons alternativement explicites et mystérieux, au gré de notre fantaisie.

— Super ! On commence quand ?

Nous entrâmes. Goûts Contre Nature était un grand magasin reconverti, caverneux mais brillamment éclairé, où l'on avait dégagé de l'espace en découpant simplement un vaste trou elliptique au milieu de chaque étage. J'agitai mon minicom devant le tourniquet ; une voix confirma notre réservation et ajouta : « Table 519, Cinquième niveau. »

— Cinquième niveau, dit Gina avec un sourire salace. Jouets en peluche et sous-vêtements féminins.

Je levai les yeux vers les autres dîneurs – une majorité de couples ultramâle-ultrafem.

— Tiens-toi tranquille, péquenaude, ou sinon la prochaine fois on va bouffer à Epping !

L'établissement était aux trois quarts plein, au moins, mais la capacité d'accueil était plus réduite qu'elle ne le paraissait ; la majeure partie de l'espace était occupée par l'évidement central. Dans ce qui restait de chaque étage, des serveurs humains en smoking slalomaient entre les tables chromées ; tout me semblait archaïque et stylisé, presque digne des Marx Brothers. Je n'étais pas fanatique de Cuisine Expérimentale ; nous allions en fait servir de cobayes et goûter des produits de l'ingénierie biologique qui, s'ils étaient médicalement sains, n'avaient pas été autrement testés. Gina m'avait fait remarquer que le repas serait tout de même subventionné par les producteurs. Je n'en étais pas si sûr : la Cuisine Expérimentale était tellement devenue à la mode ces derniers temps qu'elle pouvait probablement, même au prix fort, attirer un échantillon statistiquement significatif de consommateurs pour chacune de ses nouveautés.

Des menus clignotèrent sur le dessus de la table lorsque nous prîmes nos places… et les prix semblèrent confirmer mes doutes quant à une subvention.

— « Salade de haricots cramoisis » ? maugréai-je. La couleur ne m'intéresse pas, je veux savoir quel *goût* ça a. La dernière chose que j'ai mangée ici et qui ressemblait à un haricot d'Espagne avait exactement le goût de chou bouilli.

Gina prit son temps, appuyant l'index sur les noms d'une douzaine de plats pour visionner le produit fini et des pleines pages de données sur la conception des ingrédients.

— Si tu regardes bien, tu peux déduire toutes les informations que tu cherches. Une fois que tu sais quels gènes ils ont déplacés et pourquoi, tu peux prédire sans trop d'erreur le goût et la texture.

— Vas-y. Éblouis-moi avec ta science.

Elle appuya sur la case CONFIRMATION COMMANDE.

— Le truc vert avec des feuilles aura le goût de pâtes parfumées aux épinards, mais le fer qu'il contient sera absorbé par ton corps aussi facilement que le fer hématique de la chair animale et laissera l'épinard sur le carreau. Les trucs jaunes qui ressemblent à du maïs auront le goût d'un croisement entre la tomate et le poivron vert épicé à l'origan, mais les éléments nutritifs et la saveur seront moins sensibles aux mauvaises conditions de stockage et à une cuisson excessive. Et la purée bleue aura presque le goût du parmesan.

— Pourquoi bleue ?

— Il y a un pigment bleu, une enzyme photo-activée dans les nouvelles lactobaies autofermentées. On pourrait le supprimer au stade de la fabrication, or il se trouve que nous le métabolisons directement en vitamine D, ce qui est moins dangereux que de la fabriquer de la manière habituelle, avec des UV sur la peau.

— De la bouffe pour des gens qui ne voient jamais le soleil. Comment y résister ?

Je commandai la même chose.

Le service était rapide… et les prédictions de Gina s'avérèrent plus ou moins exactes. L'ensemble était même tout à fait agréable.

— Tu gaspilles ta matière grise avec les turbines éoliennes, dis-je. Tu pourrais être en train de concevoir la collection de printemps pour United Agronomics.

— Ça alors ! Merci. Mais je reçois déjà toute la stimulation intellectuelle que je peux encaisser.

— Et comment se porte Big Harold, au fait ?

— Il ressemble encore beaucoup à Little Harold, et pour un bon moment encore, on dirait.

Little Harold était le prototype au millième d'une turbine prévue pour deux cents mégawatts.

— Nous découvrons des modes de résonance chaotique qui ont échappé aux simulations. Comme c'est parti, on dirait que nous allons être obligés de réexaminer la moitié des a priori du modèle logiciel.

— J'ai toujours du mal à comprendre ça. Tu connais toute la physique de base, les équations fondamentales de la dynamique des fluides aérienne, tu as accès à un temps de calcul illimité…

— Alors comment on peut se planter ? Parce qu'on ne peut pas calculer molécule par molécule le comportement de milliers de tonnes d'air en mouvement dans une structure complexe. Toutes, oui, *toutes* les équations de flux global sont des approximations, et nous opérons délibérément dans une région où les approximations les mieux comprises se cassent la gueule. Il n'y a pas de nouvelle physique magique qui entre en scène ; nous sommes au contraire dans une zone trouble entre deux ensembles d'a priori simplificateurs. Et, jusqu'ici, le meilleur nouvel ensemble d'a priori intermédiaires n'est ni simple ni commode. Ni même correct, en fin de compte…

— Désolé.

Gina haussa les épaules.

— C'est frustrant, mais il y a là-dedans assez de frustrations intéressantes pour m'empêcher de devenir folle.

Je sentis une pointe de regret : je comprenais si peu de chose à cette partie de sa vie. Elle m'avait expliqué le maximum de ce que j'étais capable de suivre mais je n'arrivais toujours pas à me représenter vraiment ce qui tourbillonnait dans sa tête lorsqu'elle était assise devant sa station de travail en train de jongler avec des simulations de turbulences, ou lorsqu'elle grimpait dans le tunnel de la soufflerie pour affiner les réglages de Little Harold.

— J'aimerais que tu me laisses filmer un peu tout ça.

Gina me foudroya du regard.

— Pas question, monsieur Frankenscience. Pas avant que tu m'aies dit catégoriquement si les turbines éoliennes œuvrent pour le Bien ou pour le Mal.

Je me hérissai.

— Tu sais bien que ça ne dépend pas de moi. Et ça évolue continuellement. On publie chaque année de nouvelles études, les solutions de rechange sont autant de modes passagères…

— *Solutions de rechange ?* coupa-t-elle d'un ton amer. Planter des forêts d'arbres photovoltaïques sur dix mille fois plus de surface par mégawatt, c'est du vandalisme environnemental, si tu veux mon avis.

— Je ne conteste pas. Je pourrais toujours faire un documentaire du genre « La Turbine de l'Avenir »… et si je ne peux pas le vendre immédiatement, j'attendrai que… le vent tourne, voilà tout.

— Tu ne peux pas te permettre un coup de cœur comme ça.

— C'est vrai. Je serais obligé de l'intercaler entre deux filmages.

— À ta place, dit Gina en riant, je n'essaierais pas. Tu n'arrives déjà pas à trouver le temps pour…

— Quoi ?

— Rien. Laisse tomber.

Elle agita la main, retirant sa remarque. J'aurais pu insister mais ç'aurait été perdre mon temps.

— En parlant de filmage… commençai-je.

Et je lui décrivis les deux projets que Lydia m'avait présentés. Gina m'écouta patiemment, mais lorsque je demandai son opinion, elle sembla prise au dépourvu.

— Si tu ne veux pas faire *D-stress*… alors ne le fais pas. Ça ne me regarde vraiment pas.

Piqué au vif, je répliquai :

— Ça t'affecte toi aussi. Ça ferait beaucoup plus d'argent.

Gina prit un air offensé.

— Tout ce que je veux dire, rectifiai-je, c'est que nous aurions les moyens de partir en vacances, par exemple. Nous pourrions aller outre-mer la prochaine fois que tu as un congé. Si c'est bien ce que tu voulais.

— Je ne prends pas de congé avant dix-huit mois, dit-elle d'un ton hautain. Et je peux payer mes vacances moi-même.

— Ça va. Je n'ai rien dit.

Je tendis le bras pour lui prendre la main ; elle recula, irritée.

Nous mangeâmes en silence. Les yeux dans mon assiette, je repassai les règles dans ma tête et tentai de déterminer à quel moment j'avais gaffé. Avais-je violé une sorte de tabou touchant l'argent ? Nous avions chacun notre compte bancaire et payions chacun la moitié du loyer, mais nous nous étions plus d'une fois mutuellement dépannés et nous nous faisions de somptueux petits cadeaux. Qu'aurais-je dû faire ? Continuer comme prévu et faire *D-stress* – uniquement pour le fric – et à ce moment-là seulement lui demander dans quoi nous pourrions ensemble mettre cet argent pour que la chose en vaille la peine ?

Peut-être lui avais-je donné l'impression que je croyais qu'elle s'attendait à me dicter le choix de mes contrats et l'avais-je offensée en refusant apparemment de reconnaître l'indépendance qu'elle m'accordait. La tête me tournait. En vérité, je ne savais absolument pas ce qu'elle pensait. *C'était trop dur, trop glissant*. Et je ne pouvais imaginer ce que je pourrais bien dire pour commencer à rectifier cette impression sans prendre le risque d'aggraver encore la situation.

— Alors, ça se passe où, cette grande conférence ? dit-elle au bout d'un moment.

J'ouvris la bouche puis me rendis compte que je n'en avais aucune idée. Je saisis mon minicom et consultai en vitesse le rapport que **Sisyphus** m'avait préparé.

— Ah ! Sur Anarchia.

— *Anarchia* ? dit-elle en riant. Tu es grillé sur la biotech… et ils t'expédient sur la plus grande île de corail modifié du monde ?

— Je ne fuis que la biotechnologie malfaisante. Anarchia incarne le Bien.

— Vraiment ? Va raconter ça aux gouvernements qui l'ont mise sous embargo. Tu es sûr qu'on ne va pas te jeter en prison quand tu rentreras ?

— Je ne vais pas trafiquer avec les méchants anarchistes. Je ne vais même pas les filmer.

— *Anarcho-syndicalistes*, s'il te plaît ! Bien qu'ils ne se fassent même pas appeler comme ça, pas vrai ?

— Qui ça, « ils » ? Ça dépend à qui tu poses la question.

— Tu aurais dû caler un segment sur Anarchia dans *Intox ADN*. Embargo ou pas, ces gens-là prospèrent, et le tout grâce à la biotechnologie. Histoire de contrebalancer la séquence du cadavre parlant.

— Mais alors, je n'aurais pas pu appeler ça *Intox ADN*, hein ?

— Exactement, dit-elle en souriant.

Je ne savais pas précisément ce que je lui avais fait mais, en tout cas, elle m'avait pardonné. Je sentis mon cœur battre à tout rompre, comme si j'avais été arraché au dernier moment du bord d'un précipice.

Le dessert que nous avions choisi avait un goût de neige et de carton. Nous n'en remplîmes pas moins obligeamment les questionnaires affichés sur le dessus de la table avant de partir.

Nous remontâmes George Street vers le nord jusqu'à Martin Place. Une boîte de nuit appelée la Salle de Tri était installée dans l'ancien immeuble des Postes. On y entendait du *ndjari,* une musique zimbabwéenne multicouches, hypnotique, percutante sans être répétitive, qui laissait des éclats de rythme au fond du cerveau comme des marques d'ongles qui vous labourent la chair. Gina dansait, extasiée, et la musique était si forte que toute conversation était quasi impossible. Heureusement. Je ne risquais pas de commettre d'impair en ce lieu sans paroles.

Nous partîmes juste après une heure du matin. Dans le train qui nous ramenait à Eastwood, nous restâmes assis dans un coin de la voiture à nous embrasser comme des adolescents. Je me demandai comment les gens de la génération de mes parents avaient jamais pu conduire leurs précieuses automobiles dans un état pareil. (Mal, sans aucun doute.) Le trajet durait dix minutes – c'était presque trop court. Je voulais que tout se développe aussi lentement que possible. Je voulais que ça dure des heures.

Nous nous arrêtâmes une douzaine de fois en descendant de la gare. Nous restâmes devant la porte d'entrée si longtemps que le système de sécurité nous demanda si nous avions perdu nos clefs.

Lorsque nous nous déshabillâmes et tombèrent ensemble sur le lit, ma vision cahota et je crus à un simple effet secondaire de la passion. Lorsque mes bras s'engourdirent, je compris ce qui était en train de m'arriver.

J'avais dépassé mes limites avec les inhibiteurs de la mélatonine, épuisant des réserves de neurotransmetteurs dans la région de l'hypothalamus qui contrôlait la vigilance. J'avais emprunté trop de temps et le plateau de la courbe était en train de s'effondrer.

— J'arrive pas à le croire, dis-je, accablé. Excuse-moi.

— Pourquoi ?

J'avais encore une érection.

Je me forçai à me concentrer, je tendis le bras et appuyai sur une touche du robopharm.

— Donne-moi une demi-heure, demandai-je.

— Non. Les limites de sécurité…

— Quinze minutes, implorai-je. C'est une urgence.

Le robopharm hésita, le temps de consulter la domotique.

— Il n'y a pas d'urgence. Vous êtes au lit, vous ne risquez rien et la maison n'est menacée en aucune manière.

— T'es viré. T'es recyclé.

Gina semblait plus amusée que déçue.

— Tu vois ce qui arrive quand on transgresse les limites naturelles ? J'espère que tu es en train d'enregistrer ça pour *Intox ADN*.

Le sarcasme ne la rendait que mille fois plus désirable… mais je sombrais déjà dans des microsommeils.

— Tu me pardonnes ? dis-je piteusement. Peut-être que… demain, on pourrait…

— Je ne crois pas. Demain, tu vas bosser jusqu'à une heure du matin. Et moi, je n'attends pas.

Elle me prit par les épaules, me fit rouler sur le dos puis s'agenouilla sur moi.

Je protestai en gémissant. Elle se pencha et m'embrassa sur la bouche, tendrement.

— Allez ! Tu ne veux quand même pas gaspiller cette occasion unique, non ?

Elle tendit la main et caressa mon sexe ; je le sentis répondre à ce contact, mais c'est à peine s'il semblait encore faire partie de ma personne.

— Violeuse, murmurai-je. Nécrophile.

Je voulais faire un long et sérieux discours sur la sexualité et la communication, seulement Gina était décidée à réfuter intégralement ma thèse avant même que je puisse commencer.

— C'est pas *Intox ADN*, c'est *La Panne des sens,* résumai-je.

— C'est un oui ou un non ?

— Ne t'arrête pas.

Je n'essayai même plus d'ouvrir les yeux. Quelque chose de vaguement agréable commença de se produire, mais mes sens battaient en retraite, mon corps partait en tourbillonnant dans le vide.

J'entendis une voix, à des années-lumière de là, me parler tout bas de « beaux rêves ».

Mais je plongeai dans le noir sans rien sentir. Et je rêvai de profondeurs océaniques et silencieuses.

De descendre en chute libre dans des ténèbres liquides. Seul.

6

J'avais entendu dire que Londres avait beaucoup souffert de l'avènement de la télématique mais faisait moins ville fantôme que Sydney. Si les Ruines y étaient plus vastes, elles étaient en revanche bien plus diligemment exploitées ; même les tours en verre et aluminium construites pour les banquiers et les agents de change au début du millénaire et les dernières rotatives « haute technologie » qui avaient « révolutionné » la presse (avant de devenir complètement démodées) avaient reçu l'estampille « historique » et avaient été prises en charge par l'industrie touristique.

Je n'avais cependant pas eu le temps de visiter les tombeaux feutrés qu'étaient devenus Bishopsgate ou Wapping. J'avais pris un vol direct pour Manchester, qui semblait florissante. À en croire l'histoire encapsulée par **Sisyphus**, l'équilibre entre le prix de l'immobilier et les coûts de l'infrastructure avait penché en faveur de cette métropole dans les années vingt, et des milliers d'entreprises du secteur information – au personnel en grande partie non présentiel mais qui avait également besoin d'un petit bureau au centre-ville – avaient quitté le sud du pays pour s'y implanter. Ce renouveau industriel avait aussi renforcé le secteur de la recherche, et l'université de Manchester était sans conteste reconnue pour être le numéro un mondial dans au moins une douzaine de domaines, dont la neurolinguistique, la chimie néoprotéinique et l'imagerie médicale de pointe.

Je visionnai le métrage que j'avais filmé dans le centre-ville grouillant de piétons, de bicyclettes et de quadricycles et sélectionnai quelques brefs plans d'atmosphère. J'avais moi-même loué une bicyclette dans l'un des dépôts automatisés devant la gare de Victoria ; pour dix euros, je l'avais une journée à ma disposition. C'était une Whirlwind d'un modèle récent, une belle machine : légère, élégante, pratiquement

indestructible et fabriquée sur place – ou presque – à Sheffield. Elle pouvait si nécessaire simuler une trottinette (option ridicule mais qui flattait le masochisme des puristes) mais il n'y avait aucune liaison mécanique entre les pédales et les roues ; c'était essentiellement une motocyclette électrique à propulsion humaine. Des spires supraconductrices noyées dans le châssis faisaient office de réserve d'énergie à court terme, répartissant harmonieusement les efforts exigés du cycliste et tirant pleinement parti des freins à récupération d'énergie. Rouler à quarante kilomètres-heure n'exigeait pas plus d'effort qu'une marche à pied rapide et les déclivités étaient quasi insignifiantes, l'énergie dépensée à la montée étant presque compensée par celle gagnée à la descente. La machine devait bien valoir deux mille euros, mais le système de navigation, les balises et les verrouillages étaient tellement proches de l'inviolabilité absolue qu'il m'aurait fallu une petite usine et un doctorat en cryptographie pour la dérober.

Les tramways urbains allaient presque partout, mais les pistes cyclables couvertes aussi ; j'avais donc enfourché la Whirlwind pour me rendre à mon rendez-vous de l'après-midi.

James Rourke était responsable des relations médias pour l'association des Autistes Volontaires. Personnage maigre et anguleux qui avait à peine dépassé la trentaine, il m'avait, en chair et en os, donné l'impression d'être douloureusement maladroit. Avec un contact oculaire médiocre et un langage corporel étouffé, il était doué pour l'expression verbale mais loin d'être télégénique.

Or, en l'observant sur l'écran de la console, je me rendis compte à quel point je m'étais trompé. Ned Landers avait mis au point une prestation éblouissante, si parfaitement lisse qu'elle avait supprimé toute interrogation sur ce qui se passait derrière cette façade. Rourke ne s'était aucunement donné en spectacle, et l'effet était à la fois passionnant et profondément troublant. Succédant immédiatement aux porte-parole de Delphic Biosystems, élégants et sûrs d'eux (dentition et épiderme signés Masarini, Florence, sincérité signée Operant Conditioning SARL), il arracherait pour ainsi dire le

téléspectateur à sa rêverie avec la brutalité d'un coup de pied en pleine tête.

J'allais être obligé de lui arrondir les angles, d'une manière ou d'une autre.

J'avais moi-même un cousin totalement autiste, Nathan. Je ne l'avais rencontré qu'une seule fois, lorsque nous étions enfants. Nathan était l'une de ces heureuses exceptions qui ne souffraient d'aucune autre lésion cérébrale congénitale et, à l'époque, il habitait encore chez ses parents à Adelaide. Il m'avait montré son ordinateur et m'en avait énuméré toutes les caractéristiques, donnant l'impression d'être à peine différent de n'importe quel autre technophile enthousiaste de treize ans qui découvre un nouveau jouet. Seulement, lorsqu'il avait commencé à me faire la démonstration de ses programmes favoris – d'abrutissants jeux de cartes en solitaire, de bizarres jeux de mémoire et puzzles géométriques qui ressemblaient plus à des tests d'intelligence ardus qu'à toute activité récréative que je puisse imaginer –, mes commentaires sarcastiques lui étaient passés au-dessus de la tête. J'étais là à l'insulter, de plus en plus méchamment, tandis qu'il contemplait l'écran en souriant. Il ne me tolérait pas. Il m'avait oublié.

J'avais passé trois heures à interviewer Rourke dans son petit appartement ; AV n'avait pas de « siège » à Manchester ni ailleurs. L'association était présente dans quarante-sept pays – presque un millier de membres dans le monde – mais seul Rourke avait bien voulu me parler, et uniquement parce que c'était sa fonction.

Il n'était pas totalement autiste, bien sûr. Mais il m'avait montré des tomographies de son cerveau.

Je refis passer le métrage brut.

« Vous voyez cette petite lésion dans le lobe frontal gauche ? » Il y avait un minuscule espace sombre, une faille infime dans la matière grise, au-dessus de la flèche du curseur. « Maintenant, comparez-la avec la même région chez un autiste total de vingt-neuf ans. » Nouvel espace sombre, trois à quatre fois plus vaste. « Et ici, un sujet non autiste du même âge et du même sexe. » Pas de lésion du tout. « La pathologie n'est pas toujours aussi évidente – la structure peut être malformée

plutôt que visiblement absente – mais ces exemples montrent clairement que nos revendications ont un fondement physique précis. »

Le cadrage bascula du minicom à son visage. **Witness** fabriquait une transition en douceur d'un « angle de prise de vue » fixe à l'autre tout comme il escamotait par lissage les saccades, ces mouvements rapides des pupilles balayant et rebalayant sans relâche la scène même lorsque le regard était subjectivement fixé.

Je dis : « Personne ne contesterait que vous avez une lésion dans la même région du cerveau. Mais pourquoi ne pas reconnaître qu'il ne s'agit que d'une lésion bénigne et en rester là ? Pourquoi ne pas vous estimer heureux de pouvoir encore fonctionner en société et mener votre vie ?

— C'est une question compliquée. Pour commencer, ça dépend de ce que vous entendez par « fonctionner ».

— Que vous pouvez vivre en dehors des établissements spécialisés. Que vous pouvez occuper des emplois qualifiés. »

L'occupation principale de Rourke était assistant de recherche au service d'un universitaire linguiste, pas vraiment un emploi protégé.

Il dit : « Bien sûr. Si nous ne le pouvions pas, nous serions considérés comme autistes intégraux. C'est là le critère qui définit l'« autisme partiel » : nous pouvons survivre dans la société ordinaire. Nos handicaps ne sont pas insurmontables – et nous pouvons habituellement simuler nombre d'aptitudes manquantes. Parfois, nous arrivons même à nous convaincre que nous sommes normaux. Un certain temps seulement.

— Un certain temps ? Vous avez des emplois, de l'argent, vous êtes indépendants. Qu'est-ce qu'il vous faut de plus pour *fonctionner* ?

— Des relations interpersonnelles.

— Vous voulez dire des relations sexuelles ?

— Pas obligatoirement. Mais ce sont les plus difficiles. Et les plus… éclairantes. »

Il pressa une touche sur son minicom et une carte neurale complexe s'afficha. « Tout le monde – ou presque tout le monde – essaie instinctivement de comprendre d'autres êtres

humains. De deviner à quoi ils pensent. D'anticiper leurs actions. De… « les connaître ». Les gens élaborent des modèles symboliques d'autrui dans leur cerveau, à la fois pour servir de représentations cohérentes associant toutes les informations réellement observables – propos, gestes, actions passées – et pour les aider à émettre des suppositions éclairées sur les aspects impossibles à connaître directement : motivations, intentions, émotions. » Tandis qu'il parlait, la carte neurale disparut progressivement pour faire place à un diagramme fonctionnel modélisant la « tierce personne » : un réseau complexe de blocs portant les noms de traits objectifs et subjectifs.

« Chez la plupart des gens, tout cela se produit avec un effort conscient minimal, voire sans effort du tout : il y a là comme une *faculté innée* de modéliser autrui. Elle se perfectionne à l'usage au cours de l'enfance – et un isolement total entraverait son développement de la même manière que l'obscurité totale atrophierait les centres visuels. Sauf dans le cas de sévices aussi extrêmes, l'éducation n'a pas d'influence. L'autisme ne peut être causé que par une lésion cérébrale congénitale ou, ultérieurement, par des atteintes physiques au cerveau. Il y a des facteurs de risque génétique impliquant une sensibilité aux infections virales *in utero,* mais l'autisme lui-même n'est pas une simple maladie héréditaire. »

J'avais déjà filmé un expert en blouse blanche qui disait à peu près la même chose, mais la connaissance détaillée que les Autistes Volontaires avaient de leur propre état formait un élément crucial du documentaire. En plus, l'explication de Rourke était plus claire que celle du neurologue.

« La structure cérébrale impliquée occupe une région réduite du lobe frontal gauche. Les détails spécifiques décrivant des sujets individuels sont dispersés d'un bout à l'autre du cerveau – comme tous les souvenirs – or cette structure est *le seul endroit* où ces détails soient automatiquement intégrés et interprétés. Si elle est endommagée, les actions d'autrui peuvent encore être perçues et remémorées, mais en perdant leur signification particulière. Elles ne génèrent pas le même type d'implications « évidentes » ; elles ne sont plus immédiatement

compréhensibles. » La carte neurale réapparut, avec une lésion, cette fois. Une fois de plus, elle fut changée en un diagramme fonctionnel à présent visiblement perturbé, surchargé de douzaines de lignes en pointillé illustrant les connexions perdues.

Rourke poursuivit : « La structure en question a probablement commencé à évoluer vers sa forme humaine moderne chez les primates, bien qu'elle ait eu des précurseurs chez les mammifères primitifs. Elle a été identifiée et étudiée pour la première fois – chez les chimpanzés – par un neurologue du nom de Lamont en 2014. La version humaine correspondante a été cartographiée quelques années plus tard.

« Peut-être que le premier rôle crucial de l'aire de Lamont fut de contribuer à rendre la tromperie possible, d'apprendre comment dissimuler vos vraies motivations en comprenant la manière dont les autres vous perçoivent. Si vous savez comment *donner l'impression* d'être servile ou serviable – quelles que soient vos intentions –, vous avez plus de chances de dérober de la nourriture ou de baiser en vitesse la compagne de quelqu'un d'autre. Mais c'est alors que… la sélection naturelle aurait fait monter les enchères et favorisé ceux qui pourraient détecter la supercherie. Une fois le mensonge inventé, plus question de faire marche arrière. Le développement aurait fait boule de neige. »

Je dis : « Donc les autistes intégraux ne peuvent mentir – ni détecter le mensonge chez autrui. Mais les autistes partiels… ?

— Certains le peuvent, d'autres non. Ça dépend des lésions spécifiques. Nous ne sommes pas tous identiques.

— D'accord. Et en ce qui concerne les relations ? »

Rourke détourna les yeux, à croire que le sujet lui était intolérablement douloureux, mais il poursuivit sans hésitation, comme un orateur volubile qui prononce un exposé bien rodé : « Réussir à modéliser autrui avec succès peut aider la coopération tout comme la tromperie. L'*empathie* peut agir pour améliorer la cohésion sociale à tous les niveaux. Or, à mesure que les premiers humains évoluaient vers une monogamie plus affirmée – du moins par rapport à leurs ancêtres immédiats –, le groupe tout entier des processus

mentaux intervenant dans la *formation de couples* se serait inextricablement compliqué. L'empathie envers le partenaire reproducteur finit par acquérir un statut particulier : son existence pourrait, en certaines circonstances, être aussi cruciale que la vôtre pour la transmission de vos gènes.

« Bien entendu, la plupart des animaux protègent instinctivement leurs jeunes ou leurs partenaires à leurs risques et périls ; l'altruisme est une très ancienne stratégie comportementale. Mais comment l'*altruisme instinctif* pourrait-il être rendu compatible avec la conscience de soi humaine ? Dès lors qu'un ego commença de poindre – un sens croissant du moi au premier plan de toute action –, comment fut-il empêché de porter ombrage à tout le reste ?

« La réponse est que l'évolution a inventé l'*intimité*. L'intimité permet de rattacher tout ou partie des qualités irrésistibles associées à l'ego – le modèle du moi – aux modèles d'autrui. Et de le rendre non seulement possible mais agréable, plaisir renforcé par le sexe mais ne se limitant pas à l'acte, comme l'orgasme. Et même pas, chez les humains, limité aux partenaires sexuels. L'intimité est simplement la croyance – récompensée par le cerveau – que vous *connaissez* les gens que vous aimez presque de la même manière que vous vous connaissez vous-même. »

Le verbe « aimer » avait choqué au milieu de toute cette sociobiologie. Mais Rourke l'avait employé sans la moindre trace d'ironie ou d'affectation : comme s'il avait fondu en un seul langage, sans solution de continuité, les vocabulaires de l'émotion et de l'évolution.

Je dis : « Et même un autisme partiel rend cela impossible ? Parce que vous ne pouvez pas modéliser qui que ce soit assez bien pour ne serait-ce que commencer à le *connaître* vraiment ? »

Rourke ne croyait pas aux réponses par oui ou par non. « Là encore, nous ne sommes pas tous identiques. Quelquefois, la modélisation est suffisamment précise – aussi précise que chez tout le monde – mais elle n'est pas récompensée : les régions de l'aire de Lamont qui donnent aux sujets une bonne impression de l'intimité et les portent à la rechercher activement sont

absentes. Ces sujets sont considérés comme « froids », « distants ». Parfois, c'est l'inverse : les sujets sont portés à rechercher l'intimité, mais leur modélisation est si médiocre qu'ils ne peuvent jamais espérer la trouver. Il se pourrait qu'il leur manque les aptitudes sociales pour former des relations sexuelles durables – ou alors, même s'ils sont suffisamment intelligents et doués de ressources pour circonvenir les problèmes sociaux, il se peut que le *cerveau lui-même* estime le modèle erroné et refuse de le récompenser. Ainsi la pulsion n'est-elle jamais satisfaite… parce qu'il est physiquement impossible qu'elle le soit. »

Je dis : « Les relations sexuelles sont difficiles pour tout le monde. On a suggéré que vous avez seulement inventé un syndrome neurologique qui vous permet d'abdiquer votre responsabilité pour des problèmes que tout le monde doit normalement affronter. »

Rourke fixa le plancher puis eut un sourire indulgent. « Et nous devrions tout simplement nous ressaisir et faire encore un effort ?

— Soit ça, soit avoir des autogreffes pour rectifier les dégâts. »

Un petit nombre de neurones et de cellules gliales pouvaient être retirés sans danger du cerveau, rétro-cultivés jusqu'au stade embryonnaire, recultivés en milieu tissulaire puis réinjectés dans la région atteinte. Des gradients d'hormones témoins artificiellement maintenus pouvaient faire croire aux cellules qu'elles étaient retournées dans le cerveau en développement et les guider dans une nouvelle tentative pour élaborer les connexions synaptiques nécessaires. Le taux de succès n'était pas remarquable chez les autistes intégraux mais, pour des sujets atteints de lésions relativement modestes, il avoisinait les quarante pour cent.

« Les Autistes Volontaires ne s'opposent pas à cette solution. Tout ce pour quoi nous faisons campagne est la légalisation de l'autre possibilité.

— L'agrandissement de la lésion ?

— Oui. Jusqu'à excision complète de l'aire de Lamont.

— *Pourquoi ?*

— Là encore, c'est une question complexe. Chaque individu a ses raisons. Pour commencer, je dirais qu'en principe nous devrions disposer de la gamme de choix la plus étendue possible. Comme les transsexuels. »

C'était une allusion à un autre type de chirurgie cérébrale qui avait été en son temps fortement controversé : le RSN – réalignement sexuel neural. Des sujets nés avec une contradiction entre leurs sexes neural et physique avaient pu faire resculpter leur corps – avec une précision croissante – pendant presque un siècle. Dans les années vingt, toutefois, une autre solution avait été disponible : changer le sexe du cerveau, modifier la carte neurale physiquement « câblée » de l'image corporelle pour qu'elle coïncide avec le corps en chair et en os existant. Beaucoup de gens – dont de nombreux transsexuels – avaient passionnément fait campagne contre la légalisation du RSN, craignant une politique d'opérations forcées, voire de gestes chirurgicaux pratiqués sur des enfants en bas âge. Dès les années quarante, cependant, cette technique était déjà généralement acceptée comme une solution légitime, librement choisie par environ vingt pour cent des transsexuels.

J'avais pour *Sexualisation à saturation* interviewé des gens qui se faisaient opérer pour des réalignements sexuels de tout type. Un homme neuralement mâle né avec un corps féminin avait proclamé d'un ton extatique après avoir été resculpté natmâle : « Ça y est ! Je suis libre, j'ai gagné ! » Et un autre, qui avait opté pour un RSN, s'était regardée dans la glace et, en voyant son visage inchangé, avait dit : « C'est comme si j'étais sortie d'un rêve, d'une sorte d'hallucination et que je puisse maintenant me voir telle que je suis. » À en juger par la réaction du public à *SAS*, la référence au RSN susciterait une sympathie énorme – si on pouvait la conserver.

Je dis : « L'aboutissement de l'une ou l'autre des opérations sur les transsexuels est un homme ou une femme sain de corps et d'esprit. Ce n'est pas vraiment comparable avec le fait de devenir autiste. »

Rourke répliqua : « Mais nous souffrons nous aussi d'un décalage, exactement comme les transsexuels. Non pas entre le corps et le cerveau, mais entre la pulsion vers l'intimité et

l'incapacité à l'atteindre. Personne – à part quelques intégristes religieux – ne serait assez cruel pour dire à un transsexuel qu'il sera tout simplement obligé d'apprendre à vivre avec ce qu'il est et qu'une intervention médicale relèverait d'une perverse autosatisfaction.

— Mais personne ne vous empêche d'opter pour l'intervention médicale. L'autogreffe est légale. Et le taux de succès ne peut que progresser.

— Et, comme je l'ai déjà dit, les AV ne s'y opposent pas. Pour certaines personnes, c'est le bon choix.

— Mais comment se pourrait-il jamais que ce soit le *mauvais choix* ? »

Rourke hésita. Nul doute qu'il avait rédigé ses propos jusqu'au dernier mot et qu'il s'était entraîné à les réciter. Mais voilà, il était au cœur du sujet. S'il voulait avoir le moindre espoir de gagner des partisans à sa cause, il fallait qu'il fasse comprendre au public pourquoi il *ne voulait pas* être guéri.

Il dit en pesant ses mots : « De nombreux sujets autistes intégraux souffrent de lésions cérébrales supplémentaires et de diverses sortes d'arriération mentale. En général, nous ne sommes pas dans ce cas. Si étendues que soient les lésions qui touchent notre aire de Lamont, nous sommes pour la plupart assez intelligents pour appréhender notre propre état. Nous *savons* que les non-autistes sont capables de croire qu'ils sont parvenus à l'intimité. Mais nous autres AV avons décidé que nous pourrions avantageusement nous passer de cette aptitude.

— Pourquoi « avantageusement » ?

— Parce que c'est une aptitude à se tromper soi-même. »

Je dis : « Si l'autisme est un manque de compréhension d'autrui… et qu'une guérison de la lésion puisse vous accorder cette compréhension perdue… »

Rourke me coupa la parole : « Mais quelle est la proportion de compréhension réelle par rapport à une *illusion de compréhension* ? L'intimité est-elle une forme de connaissance, ou n'est-elle qu'une croyance rassurante mais erronée ? L'évolution ne se soucie pas de savoir si nous appréhendons ou non la vérité, sauf au sens le plus pragmatique. Et il peut y avoir des faussetés tout aussi pragmatiques. Si le cerveau a besoin de

nous donner une impression exagérée de notre capacité à nous connaître mutuellement – de rendre la formation de couples compatible avec la conscience de soi –, il mentira effrontément, autant qu'il le faudra, pour que cette stratégie réussisse. »

Je m'étais tu, ne sachant que répondre. Je regardai Rourke qui attendait que je poursuive. Il avait beau sembler plus gauche et plus timide que jamais, il y avait dans son expression quelque chose qui me glaça le sang. Il croyait sincèrement que son état lui avait permis une intuition que nul individu ordinaire ne pouvait partager et, même s'il n'avait pas vraiment *pitié* de nous et de notre aptitude préprogrammée à nous tromper nous-mêmes allègrement, il ne pouvait s'empêcher de croire qu'il avait une vision plus large et plus précise du problème.

Je dis, d'une voix hachée : « L'autisme est une… maladie… tragique, débilitante. Comment pouvez-vous la rendre… *romantique* au point de n'en faire qu'un genre de… style de vie marginal mais viable ? » Rourke réfuta poliment : « Je ne fais rien de tel. J'ai rencontré plus d'une centaine d'autistes intégraux et des membres de leur famille. Je *sais* à quel point ils souffrent. Si je pouvais faire disparaître la maladie du jour au lendemain, je le ferais.

« Mais nous avons nos propres vécus, nos propres problèmes et nos propres aspirations. Nous ne sommes *pas* des autistes complets et l'excision – chez des adultes – de l'aire de Lamont ne nous rendra pas semblables à ceux qui sont nés ainsi. La plupart d'entre nous ont appris à compenser en modélisant autrui consciemment, explicitement, ce qui requiert bien plus d'efforts que l'aptitude innée correspondante, mais, lorsque nous perdrons le peu qui nous en reste, nous ne serons pas démunis. Ni « égoïstes », ni « sans pitié » ni « incapables de compassion » ni rien de tout ce que les murdochs se complaisent à nous reprocher. Et si on nous accorde l'intervention chirurgicale que nous avons demandée, cela ne se traduira pas par une perte d'emploi, encore moins par un besoin de traitement en milieu spécialisé. Cela ne coûtera donc rien à la communauté… »

Irrité, je dis : « Le coût est le dernier des problèmes. Vous parlez de vous débarrasser délibérément – chirurgicalement – de quelque chose… de *fondamental pour l'humanité*. »

Rourke leva les yeux du sol et hocha la tête calmement, comme si j'avais enfin exprimé une opinion sur laquelle nous étions totalement d'accord.

Il dit : « Exactement. Et nous vivons depuis des décennies avec une vérité *fondamentale* concernant les relations humaines, vérité que nous choisissons de ne pas abandonner pour les effets rassurants d'une greffe cérébrale. Tout ce que nous voulons faire à présent est d'aller jusqu'au bout de ce choix. D'arrêter d'être punis pour avoir refusé de nous laisser tromper. »

Tant bien que mal, je donnai à l'interview sa forme définitive. Paraphraser James Rourke me faisait peur ; avec la plupart des gens, il était assez facile de juger ce qui était honnête en matière de retouche et ce qui ne l'était pas, mais ici j'étais en terrain glissant. Je n'étais même pas sûr que la console puisse le simuler d'une manière convaincante : lorsque j'avais essayé, le langage corporel avait sonné complètement faux, comme si les options implicites du logiciel (normalement utilisées pour donner consistance à un profil gestuel quasi complet prélevé sur le sujet) étaient intégralement déployées pour combler le vide. Finalement, je ne modifiai rien du tout, me contentant d'extraire les meilleures répliques, de les mettre en relief dans un autre contexte et de faire appel au commentaire en dernier recours.

Je demandai à la console de m'afficher un diagramme des segments que j'avais utilisés dans le montage final, fragments dispersés sur toute la longue séquence linéaire du métrage brut. Chaque prise – chaque séquence de filmage non coupée – était clairement « indexée » : étiquetée avec la date et le lieu plus une image témoin au début et à la fin. Il y avait quelques prises dont je n'avais rien extrait du tout ; je les visionnai une dernière fois afin de m'assurer que je n'avais rien oublié d'important.

Il y avait une séquence où Rourke me faisait visiter ce qui lui servait de bureau : un coin de son deux-pièces. J'avais remarqué

une photo de lui – probablement à dix-sept ou dix-neuf ans – avec une fille à peu près du même âge.

Je lui avais demandé qui c'était.

« Mon ex-femme. »

Debout sur une plage noire de monde, sans doute méditerranéenne, ils se tenaient par la main et essayaient de regarder l'appareil – mais ils avaient été surpris, n'avaient pu se retenir d'échanger à la dérobée des regards de conspirateurs. Sexuellement marqués, mais aussi… pleins de connivence. Si ce n'était pas de l'intimité, c'en était une excellente imitation.

Parfois, nous arrivons même à nous convaincre que nous sommes normaux. Un certain temps seulement.

« Vous étiez mariés depuis combien de temps ?

— Presque un an. »

J'étais curieux, bien sûr, mais je n'avais pas insisté. *Intox ADN* était un documentaire scientifique et non quelque reportage salace ; la vie privée du sujet ne me regardait pas.

Il y avait aussi une conversation informelle avec Rourke le lendemain de l'interview. Nous nous promenions sur le campus universitaire juste après que j'eus filmé quelques minutes de Rourke dans son travail : aider un ordinateur à écrémer les réseaux mondiaux utilisant l'hindi pour repérer des mutations vocaliques (ce qu'il faisait habituellement chez lui, mais je cherchais désespérément un changement de décor, même s'il fallait déformer la réalité). L'université de Manchester comportait huit campus séparés dispersés d'un bout à l'autre de la ville ; nous étions dans le plus récent, où les architectes paysagistes avaient planté une débauche de végétation génétiquement modifiée. Même l'herbe était d'une profusion et d'une verdure incroyables ; les premières secondes, même pour moi, ce plan eut tout l'air d'une image composite maladroitement truquée : un ciel filmé en Angleterre au-dessus d'un sol filmé au Brunei.

Rourke dit : « Vous savez, je vous envie. Avec les AV, je suis forcé de me concentrer sur une zone de changement restreinte. Mais vous, dans votre travail, vous avez du recul et un point de vue global sur tout.

— Sur quoi ? Vous voulez dire sur les percées en biotechnologie ?

— En biotechnologie, en imagerie médicale, en IA… tout, quoi. Tout ce qui compte dans la lutte pour les deux idées-forces.

— Les deux idées-forces ? »

Il eut un sourire énigmatique. « La grande et la petite. Ce que l'histoire retiendra de notre siècle. Une lutte pour deux mots. Deux définitions.

— Je n'ai aucune idée de ce dont vous parlez. »

Nous traversions une forêt miniature au milieu de la cour principale ; dense et exotique, aussi rebelle et menaçante que n'importe quelle jungle peinte par les surréalistes.

Rourke se tourna vers moi : « Qu'est-ce que vous pouvez proposer de plus condescendant aux gens avec qui vous n'êtes pas d'accord ou que vous ne comprenez pas ?

— Je n'en sais rien. Quoi par exemple ?

— De les guérir. Voilà la première idée-force. La *santé*.

— Ah bon.

— La technologie médicale va passer à l'état de supernova. Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué. Alors, à quoi va servir toute cette puissance ? Au maintien – ou à la création – de la « santé ». Mais qu'est-ce que la « santé » ? Oubliez les conneries évidentes sur lesquelles tout le monde est d'accord. Une fois que le dernier virus, le dernier parasite et le dernier oncogène auront été éradiqués, quel sera le but ultime de la « guérison » ? Que nous jouions tous notre rôle préprogrammé dans quelque « ordre naturel » édéniste – il s'arrêta pour montrer d'un geste ironique les orchidées et les lys qui fleurissaient tout autour de nous – et recouvrions l'état auquel notre biologie est le mieux adaptée : une vie de chasseurs et de cueilleurs qui meurent à trente ou quarante ans ? C'est ça ? Ou alors… permettre l'accès à tous les modes d'existence possibles ? Quiconque se donne le droit de définir la frontière entre la *santé* et la *maladie* a… tous les droits. »

Je dis : « Vous avez raison : le mot est trompeur, le sens est ambigu et sera probablement toujours sujet à contestation. »

Je ne pouvais pas critiquer *condescendant* non plus ; les membres de Renaissance Mystique proposaient constamment de « guérir » la population mondiale de sa « torpeur psychique » et de nous transformer en êtres humains « parfaitement équilibrés ». C'est-à-dire en répliques parfaites d'eux-mêmes, avec les mêmes croyances, les mêmes priorités, les mêmes névroses et superstitions.

« Alors, c'est quoi, l'autre idée-force ? »

Il inclina la tête et me regarda d'un air rusé. « Vous ne pouvez vraiment pas deviner ? Alors, voici un indice. Quelle est l'attitude la plus paresseuse – intellectuellement parlant – à laquelle vous puissiez songer pour avoir raison dans une discussion ?

— Vous allez être obligé de me dire ça noir sur blanc. Je ne suis pas très doué pour les devinettes.

— Dire que votre adversaire manque d'*humanité*. »

Je m'étais tu, brusquement saisi de honte – ou du moins gêné –, et me demandais jusqu'où au juste j'avais pu l'offenser par certains de mes propos tenus la veille. Le problème, quand on revoit des gens après l'interview, c'est qu'ils ont souvent, dans l'intervalle, réfléchi à la conversation jusque dans ses moindres détails et conclu qu'ils n'ont pas fait bonne impression.

Rourke dit : « C'est la plus ancienne arme sémantique qui soit. Songez à toutes les catégories de gens qui ont été classés comme *non humains* dans diverses cultures à diverses époques. Des gens d'autres tribus. Des gens avec une autre couleur de peau. Les esclaves. Les femmes. Les malades mentaux. Les sourds. Les homosexuels. Les Juifs. Les Bosniaques, les Croates, les Serbes, les Arméniens, les Kurdes… »

Je répliquai : « Vous ne croyez pas qu'il y a une légère différence entre envoyer quelqu'un à la chambre à gaz et employer l'expression au sens figuré ?

— Bien sûr. Mais supposons que vous m'accusiez de « manquer d'humanité ». Qu'est-ce que ça veut dire, en réalité ? Qu'est-ce que je suis censé avoir fait ? Tué quelqu'un de sang-froid ? Noyé un petit chien ? Mangé de la viande ? Être resté insensible à la *Cinquième Symphonie* de Beethoven ? Ou

simplement ne pas avoir – ou ne pas chercher à avoir – une vie affective en tous points identique à la vôtre ? N'avoir pu partager toutes vos valeurs et aspirations ? »

Je n'avais pas répondu. Des cyclistes vrombissaient dans la jungle obscure derrière moi ; il avait commencé à pleuvoir, mais la couverture de feuillage nous protégeait.

Rourke poursuivit d'un ton jovial : « La réponse est : « N'importe laquelle des raisons ci-dessus. » Voilà pourquoi c'est foutrement paresseux. Mettre en question l'« humanité » de quelqu'un, c'est le mettre dans le même sac que les tueurs en série – ce qui vous économise la peine d'avoir à dire quoi que ce soit d'intelligent sur leurs opinions. Et vous permet d'annexer un vaste consensus imaginaire, une majorité scandalisée massée derrière vous, prête à vous soutenir jusqu'au bout. Lorsque vous prétendez que les Autistes Volontaires essaient de se débarrasser de leur *humanité,* non seulement vous définissez ce mot comme si vous aviez quelque droit divin de le faire… mais vous sous-entendez que tous les autres habitants de la planète – excepté les réincarnations d'Adolf Hitler et de Pol Pot – sont d'accord avec vous jusqu'au moindre détail. »

Il ouvrit les bras et déclama à l'intention des arbres : « *Posez ce scalpel, je vous en supplie… au nom de toute l'humanité !* »

Je dis piteusement : « D'accord. Peut-être que j'aurais dû formuler deux ou trois choses différemment, hier. Je n'avais pas l'intention de vous insulter. »

Amusé, Rourke secoua la tête : « Je ne vous en tiens pas rigueur. C'est une bataille, après tout, et je peux difficilement espérer une reddition instantanée. Vous êtes loyal à une définition étroite de la santé, et peut-être même que vous croyez sincèrement que tout le monde partage votre conviction. Je suis partisan d'une définition plus large. Convenons de n'être point d'accord. Et je vous reverrai dans les tranchées. »

Étroite ? J'avais ouvert la bouche pour réfuter cette accusation mais, sur le coup, je n'avais su comment me défendre. Qu'aurais-je pu dire ? Que j'avais déjà fait un documentaire présentant les migrants sexuels sous un jour sympathique ? (Tu parles d'une magnanimité !) Et qu'à présent

j'étais obligé de le contrebalancer par un reportage de frankenscience sur les Autistes Volontaires ?

Il avait donc eu le dernier mot (en temps réel, au moins). Il m'avait serré la main et nous nous étions quittés.

Je repassai le tout intégralement, une fois de plus. Rourke était remarquablement éloquent – et presque charismatique à sa manière insolite – et tout ce qu'il avait dit était pertinent. Mais sa terminologie personnelle, ses bouffées de délire… tout cela était trop bizarre, trop pagailleux et trop antagoniste.

Je n'utilisai pas la séquence, ni ne la citai.

J'avais enchaîné sur un autre rendez-vous à l'université ; un après-midi avec le légendaire GRIMM, le Groupe de recherches en imagerie médicale de Manchester. Ç'eût été dommage de laisser passer une occasion pareille, d'autant plus que la visualisation, après tout, était derrière l'identification définitive de l'autisme partiel.

Je survolai la séquence. Pas mal de bonnes choses – de quoi probablement monter un sujet valable de cinq minutes pour l'un des magazines de SeeNet – mais il était clair à présent que la démonstration concise que Rourke lui-même avait présentée sur son minicom avait fourni toutes les tomographies cérébrales dont *Intox ADN* avait réellement besoin.

La principale expérience que j'avais filmée impliquait une étudiante, une volontaire qui lisait de la poésie en silence tandis que le tomodensitographe affichait sous l'image de son cerveau le texte du vers à mesure qu'il était lu. Il y avait trois sous-titres, calculés séparément à partir des données visuelles primaires, des structures verbales reconnues et des représentations sémantiques finales du cerveau… et parfois ces dernières ne coïncidaient que brièvement avec les autres avant que le sens précis des mots se diffuse en un nuage d'associations. Le tout était certes étrangement prenant mais n'avait rien à voir avec l'aire de Lamont.

Vers la fin de la journée, l'un des chercheurs – Margaret Williams, chef de l'équipe de développement logiciel – avait suggéré que je grimpe moi-même dans la cavité utérine du tomodensitographe. Peut-être voulaient-ils me rendre la monnaie de ma pièce – m'examiner et m'enregistrer avec leurs

appareils tout comme je l'avais fait avec eux les quatre heures précédentes. Williams avait manifestement insisté comme si elle croyait que ce n'était là que justice.

Elle dit : « Vous pourriez enregistrer le point de vue oculaire du sujet. Et nous pourrions jeter un coup d'œil à toutes vos options cachées. »

J'avais poliment refusé. « Je ne sais pas ce que les champs magnétiques risquent de faire à l'instrumentation.

— Rien du tout, je vous le promets. Les effets devront être essentiellement optiques, et il y aura des déflecteurs pour tout le reste. Vous passez votre temps à prendre l'avion, hein ? Vous franchissez les portiques de contrôle comme tout le monde ?

— Oui, mais…

— Nos champs ne sont pas plus puissants. Nous pourrions même essayer de lire de l'activité de votre nerf optique via le tomodensitographe, histoire de comparer les données avec ce que vous en avez vous-même enregistré.

— Je n'ai pas le module de téléchargement sur moi. Il est resté à l'hôtel. »

Elle pinça les lèvres, frustrée, brûlant manifestement d'envie de me dire d'obéir sans protester et de grimper dans le tomodensitographe. « Dommage. Et j'imagine que vous auriez des problèmes avec la garantie si nous bricolions notre propre câble et notre propre interface ?

— J'en ai peur. Le logiciel enregistrerait l'usage d'un matériel non agréé, et j'aurais de gros ennuis à la prochaine révision annuelle. »

Mais elle n'était pas prête à renoncer pour autant. « Tout à l'heure, vous parliez des Autistes Volontaires. Si vous vouliez quelque chose de spectaculaire pour illustrer *ça*… nous pourrions visualiser votre propre aire de Lamont tandis que vous vous repasseriez mentalement une séquence de plusieurs personnes différentes. Nous pourrions enregistrer le résultat et vous le repasser. Vous pourriez alors montrer à vos téléspectateurs une copie en temps réel du processus lui-même. Et non pas quelque prétentieuse animation. De la chair et du sang pris sur le vif. Les neurones en train de pomper des ions calcium, les synapses en train de décharger. Nous pourrions

même transformer l'architecture neurale en un diagramme fonctionnel, le calibrer, élaborer une symbolique des traits pertinents. Nous avons les logiciels… »

Je dis : « C'est très aimable à vous. Mais… il faudrait que je sois tombé bien bas dans la profession pour me mettre à faire de ma personne le sujet de mes propres documentaires ! »

7

Deux semaines avant la date prévue pour la conférence du Centenaire d'Einstein, j'avais signé un contrat avec SeeNet pour *Violet Mosala : Championne de la Symétrie*. Tout en gribouillant ma signature sur le document électronique avec le stylet du minicom, j'essayai de me persuader qu'on m'avait confié ce boulot parce que j'avais les compétences nécessaires – et pas seulement parce que j'avais fait valoir mon ancienneté et demandé une faveur. Nul doute que Sarah Knight manquait d'expérience : elle avait cinq ans de moins que moi et avait accompli le plus clair de sa carrière dans le journalisme politique. Le fait qu'elle soit de son propre aveu une « fan » de Violet Mosala aurait même pu se retourner contre elle : personne, chez SeeNet, n'aurait voulu d'une hagiographie débordante d'admiration. Il n'empêchait qu'en dépit de tout mon prétendu professionnalisme j'avais seulement jeté un coup d'œil au rapport élaboré par **Sisyphus** et que je n'avais pas encore la moindre idée de ce dans quoi je m'engageais.

En vérité, les détails ne m'intéressaient pas ; tout ce qui comptait, c'était de mettre *Intox ADN* derrière moi et de m'éloigner en vitesse et au maximum de *D-stress*. Après douze mois passés à me plonger dans les pires excès de la biotechnologie, l'univers immaculé de la physique théorique resplendissait à mes yeux comme un paradis anesthésié où tout était froid et abstrait, et glorieusement dénué de conséquences… image qui fusionnait parfaitement avec le flocon de corail blanc qu'était Anarchia s'élevant des eaux bleues du Pacifique telle une étoile fractale parfaite. Une part de moi-même comprenait parfaitement que j'allais être déçu si je prenais au sérieux ces somptueux mirages – et je m'efforçais même d'imaginer les scénarios les plus désagréables qui risqueraient de me ramener sur Terre. *Je pourrais par exemple être victime d'une*

pneumonie ou d'une malaria à résistance polymédicamenteuse, souche contre laquelle les indigènes seraient immunisés. Des robopharms sophistiqués capables d'analyser les organismes pathogènes en cause et d'élaborer illico un traitement seraient, grâce au boycott, indisponibles, et je serais trop affaibli pour reprendre l'avion et regagner le monde civilisé… Ce scénario n'avait rien d'impossible : le boycott avait, au fil des années, tué des centaines de personnes.

Cela dit, tout valait forcément mieux que de se retrouver face à face avec une victime du D-stress.

Je laissai un message pour Violet Mosala. Je présumai qu'elle était encore chez elle au Cap, bien que le logiciel qui répondit à sa place restât absolument muet là-dessus. Je me présentai, la remerciai d'avoir bien voulu accepter de consacrer son temps à notre projet et me répandis en clichés polis. Je ne dis rien pour l'encourager à me rappeler : je savais qu'il ne faudrait pas beaucoup de conversation en temps réel pour révéler mon ignorance complète de sa vie et de ses travaux. *Attraper la pneumonie, la malaria… passer pour un parfait imbécile.* Aucune importance. Je ne pensais qu'à une chose : prendre la fuite.

Je m'étais trituré les méninges pour « me forcer à revivre la résurrection de Daniel Cavolini » – mais j'aurais dû savoir depuis le début à quel point c'était absurde. Un montage n'était jamais une recréation du passé, mais plutôt un genre d'autopsie. Je travaillai sur la séquence avec détachement et, au fil des heures passées à la restructurer, l'anticipation des réactions du téléspectateur – qui la verrait intégralement pour la première fois – devenait de plus en plus une affaire de calcul et d'instinct, et de moins en moins un prolongement de ce que j'aurais pu moi-même ressentir devant l'événement. Même le montage final, superficiellement fluide et direct, fut pour moi comme une résurrection *post mortem* d'une résurrection *post mortem.* Il s'était passé quelque chose, mais tout était fini : même en supposant que la technologie ait réussi à créer une brève illusion de vie, celle-ci n'était pas plus capable de sortir de

l'écran et de marcher dans la rue que n'importe quel autre cadavre tressautant.

Le frère de Daniel, Luke, avait été inculpé du meurtre… et avait déjà plaidé coupable. Je me branchai sur le serveur des archives judiciaires et survolai le métrage enregistré lors des trois audiences qui avaient déjà eu lieu. Le magistrat avait ordonné une expertise psychiatrique qui avait conclu que Luke Cavolini souffrait d'accès sporadiques de « colère injustifiée », lesquels ne lui avaient jamais fait suffisamment perdre le contact avec la réalité pour qu'on le déclare malade mental et le soigne contre son gré. Il était compétent et coupable, comprenait précisément ce qu'il avait fait – et il avait même eu un « mobile » : une querelle, la nuit précédente, à propos d'une veste qu'il avait empruntée à Daniel. Il finirait dans une prison ordinaire et en prendrait pour au moins quinze ans.

L'enregistrement du procès était du domaine public, mais nous n'avions plus le temps d'en reprendre le moindre métrage dans la version diffusée. Je rajoutai donc un bref post-scriptum à la séquence de la résurrection, me tenant à l'énoncé strict des faits : les chefs d'inculpation, l'accusé qui plaide coupable. Je ne parlai pas de l'expertise psychiatrique : je ne voulais pas semer le trouble dans les esprits. La console lut mes propos sur un plan fixe de Daniel Cavolini en train de hurler.

— Fondu au noir, lui dis-je. Envoie le générique.

C'était le mardi 23 mars à seize heures zéro sept.

Intox ADN était terminé.

Je laissai un mot pour Gina dans l'entrée et montai à Epping me faire vacciner en prévision du voyage. Des scientifiques d'Anarchia diffusaient des « bulletins météo » locaux – à la fois météorologiques et épidémiologiques – sur les réseaux mondiaux et, malgré tous les autres actes bizarres d'ostracisme politique, les organes intéressés de l'ONU traitaient ces données exactement comme si elles avaient émergé d'un État membre en odeur de sainteté. Et, de fait, si aucune vaccination contre la pneumonie ou la malaria n'était indiquée, il y avait eu récemment des flambées de plusieurs souches inédites d'adénovirus, dont aucune ne mettait en danger la vie des

malades mais qui toutes étaient potentiellement débilitantes, assez pour me gâcher mon séjour. Alice Tomasz, mon médecin traitant, téléchargea des séquences pour quelques petits peptides qui simulaient les protéines virales de surface appropriées, synthétisaient leur ARN puis en intégraient les fragments à un adénovirus sur mesure, inoffensif. Tout ce processus prit environ dix minutes.

— J'ai aimé *Sexualisation à saturation,* dit Alice tandis que j'inhalais le vaccin vivant.

— Merci.

— Mais, quand même, ce truc à la fin, où… Elaine Ho a parlé de « sexualité et évolution »… Vous y avez sincèrement cru ?

Ho avait fait remarquer que les humains avaient passé quelques millions d'années à inverser les extrêmes primitivement manifestés par les mammifères – dimorphisme sexuel et différences comportementales. Nous avions, au cours de l'évolution, développé des bizarreries biochimiques qui *perturbaient* activement les programmes génétiques primitifs des voies neurales sexuellement spécifiques ; les programmes séparés étaient encore héréditairement transmis, mais des effets hormonaux à l'intérieur de la matrice les empêchaient de se réaliser complètement, avec pour conséquences essentielles une « masculinisation » du cerveau de chaque embryon femelle et une « féminisation » du cerveau de chaque mâle. (Il y avait homosexualité lorsque le processus allait – très légèrement – plus loin que la normale.) Dans une perspective à long terme, même si nous adoptions un point de vue édéniste et refusions absolument le génie génétique, les sexes étaient déjà en train de converger. La nature se manipulait elle-même, que nous la manipulions ou non.

— On avait trouvé que c'était une bonne idée pour conclure l'émission. Et tout ce qu'elle avait dit était vrai, n'est-ce pas ?

Alice ne voulait pas s'engager.

— Alors, sur quoi travaillez-vous en ce moment ?

Je ne pouvais pas me résoudre à assumer la paternité d'*Intox ADN*… mais j'avais tout aussi peur de mentionner Violet Mosala, au cas où mon propre médecin se révélerait en savoir plus que moi sur sa TDT en cours d'élaboration. Ce n'était pas une crainte

sans fondement : Alice était tellement bien informée sur tout que c'en était indécent.

— Sur rien, dis-je. C'est vrai. Je suis en vacances.

Elle regarda à nouveau mon dossier sur l'écran de son bureau : il devait y avoir là des données provenant de mon robopharm.

— Ça vous fera du bien. Mais ne vous reposez pas trop activement.

Je me sentis tout bête, surpris en flagrant délit de mensonge, mais, lorsque je sortis du cabinet médical, cela n'avait plus d'importance. La chaussée était tavelée par les ombres des feuilles, la brise du sud était douce et fraîche. *Intox ADN* était terminé et je me sentais déchargé d'un grand poids, comme si une maladie mortelle m'avait accordé un sursis. Epping était un paisible centre-ville de banlieue : un médecin, un dentiste, un petit supermarché, un fleuriste, un coiffeur et deux restaurants (non expérimentaux). Pas de Ruines : le secteur commercial avait été rasé au bulldozer quinze ans auparavant et remplacé par une forêt génétiquement modifiée. Pas de panneaux d'affichage (bien que les T-shirts publicitaires compensent presque cette absence). Les rares dimanches après-midi où nous n'avions rien d'autre à faire, Gina et moi montions là-haut sans raison précise et restions assis à côté de la fontaine. Et, lorsque je rentrerais d'Anarchia – avec huit mois entiers à ma disposition pour mettre au point *Violet Mosala* –, ces journées seraient plus fréquentes qu'elles ne l'avaient été depuis longtemps.

Lorsque j'ouvris la porte, Gina était debout dans l'entrée, comme si elle attendait mon retour. Elle semblait agitée. Affolée.

— Qu'est-ce qui se passe ? dis-je en m'approchant d'elle.

Elle recula, les bras levés, presque comme pour repousser un agresseur.

— Andrew, je sais que ce n'est jamais le bon moment. Mais j'ai attendu…

Il y avait trois valises au fond du couloir.

Le monde m'abandonna. Tout le décor recula d'un pas.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? dis-je.

— Ne te mets pas en colère.

— Je ne suis pas en colère. – Et c'était vrai. – Je ne comprends pas, c'est tout.

— Je t'ai donné toutes les chances d'arranger les choses. Et toi, tu as continué comme si de rien n'était.

Mon sens de l'équilibre commençait à me jouer des tours ; j'avais l'impression de tanguer violemment tout en sachant que j'étais parfaitement immobile. Gina avait l'air malheureuse. Je lui ouvris les bras, comme si je pouvais la réconforter.

— Tu ne pouvais pas me dire que ça n'allait pas entre nous ? demandai-je.

— Parce que j'aurais dû ? Tu es aveugle ou quoi ?

— Peut-être.

— Tu n'es plus un enfant, non ? Tu n'es pas stupide.

— Sincèrement, je ne sais pas ce que je suis censé avoir fait.

Elle eut un rire amer.

— Mais non ! Bien sûr que non. Tu as tout simplement commencé à me traiter comme un genre de… de pénible obligation. Pourquoi y trouverais-tu quelque chose à redire ?

— J'ai commencé à te traiter… quand ça ? Tu veux dire ces trois dernières semaines ? Le montage, tu sais ce que c'est, et depuis toujours. Je croyais…

— Je ne parle pas de ton *boulot* de merde ! hurla Gina.

Je voulais m'asseoir par terre, histoire de retrouver mon aplomb, de refaire le point, mais j'avais peur que mon geste soit compris de travers.

— Reste pas là à boucher le passage, dit-elle froidement. Tu m'énerves.

— Qu'est-ce que tu crois que je vais faire ? Te prendre en otage ?

Elle ne répondit pas. Je la bousculai pour entrer dans la cuisine. Elle se retourna, se planta sur le seuil et me fit face. Je ne savais pas quoi lui dire. Je ne savais pas par où commencer.

— Je t'aime.

— Je t'avertis : commence pas.

— Si j'ai déconné, laisse-moi une chance de me racheter. Je m'appliquerai…

— Quand tu t'appliques, y a rien de plus merdique. La tension est tellement évidente.

— J'avais toujours cru que je…

Mes yeux rencontrèrent les siens : sombres, expressifs, invraisemblablement beaux. Même à cet instant, ce spectacle balaya toutes mes pensées et émotions et changea une partie de moi-même en un enfant désespérément entiché d'elle. Je m'étais quand même toujours concentré, j'avais toujours fait attention. *Comment les choses en étaient-elles arrivées là ?* Quels indices m'avaient échappé ? Je voulais lui demander des dates, des heures, des lieux.

Gina se détourna et dit :

— C'est trop tard pour changer quoi que ce soit. J'ai trouvé quelqu'un d'autre. Je sors avec quelqu'un d'autre depuis trois mois. Si tu ne t'en es pas aperçu… alors quel genre de message il te fallait ? Il fallait peut-être que je l'amène à la maison et qu'on baise devant toi ?

Je fermai les yeux. Je ne voulais pas entendre ça ; ce n'était rien que du bruit qui compliquait tout.

— Ce que tu as fait, ça m'est égal, dis-je lentement. Nous pouvons encore…

Elle se rapprocha d'un pas et cria :

— Moi, ça me fait quelque chose ! Espèce de crétin égoïste ! Ça me fait quelque chose !

Les larmes lui ruisselaient sur le visage. Sous les efforts que je faisais pour comprendre la situation, je mourais d'envie de la prendre dans mes bras ; je n'arrivais toujours pas à croire que j'étais la cause de toute sa douleur.

— Regarde-toi donc ! cracha-t-elle. C'est moi qui viens de t'annoncer que j'ai baisé avec quelqu'un d'autre dans ton dos ! C'est moi qui pars ! Et ça me fait quand même mille fois plus mal que tout ce qui pourra jamais te faire mal…

J'aurais dû réfléchir à ce que je fis ensuite, j'aurais dû le préparer, mais je ne me rappelle pas m'être tourné vers l'évier et avoir cherché un couteau, je ne me rappelle pas avoir déboutonné ma chemise. N'empêche que je me retrouvai debout près du seuil de la cuisine en train de me tracer des sillons sur l'estomac avec la pointe de la lame.

— T'as toujours voulu des cicatrices, dis-je calmement. En voilà, des cicatrices.

Gina se jeta sur moi et me fit tomber. J'éloignai le couteau, le poussai sous la table. Avant que je puisse me relever, elle s'assit sur ma poitrine et commença à me gifler et à me bourrer de coups de poing.

— Tu crois que ça fait mal ? Tu crois que c'est la même chose ? Tu sais même pas la différence, hein ? *Hein ?*

Allongé sur le plancher, j'évitai de la regarder tandis qu'elle s'acharnait sur mon visage et mes épaules. Je ne sentais rien du tout, j'attendais simplement que ça passe. Mais lorsqu'elle se leva et commença à s'éloigner et à tourner dans la cuisine en pleurnichant, j'eus brusquement envie de lui faire mal pour de bon.

— Qu'est-ce que tu croyais ? dis-je d'une voix égale. Je ne peux pas pleurer sur commande comme toi. Mon taux de prolactine n'est pas à la hauteur.

Je l'entendis tramer les valises dans le couloir. J'eus une vision : je la suivais jusque sur le pas de la porte, lui proposais de porter quelque chose, lui faisais une scène. Mais mon désir de revanche s'était déjà évanoui. Je l'aimais, je voulais la reprendre… et tout ce que je pouvais imaginer pour essayer de le lui prouver semblait promis à lui faire du mal, à tout envenimer.

La porte d'entrée se referma en claquant.

Je me pelotonnai sur le plancher. Je saignais comme un cochon – et je serrai les dents tout autant contre la puanteur métallique et une impression d'incontinence incontrôlable que contre la douleur – mais je savais que je ne m'étais pas coupé profondément. Je ne m'étais pas tranché une artère dans une crise de folie furieuse déclenchée par la jalousie : tout au long de cette scène, je savais exactement ce que je faisais.

Étais-je censé avoir honte ? Honte de n'avoir pas tout cassé dans la maison, de ne m'être pas éventré ou de ne pas avoir tenté de la tuer ? Je sentais encore le mépris cuisant de Gina – et si, auparavant, je n'avais jamais vraiment su ce qu'elle pensait, j'avais compris au moins une chose lorsqu'elle m'avait jeté au sol : parce que je n'avais pas succombé à l'émotion, parce

que je n'avais pas perdu mon sang-froid… j'étais, à ses yeux, un peu moins qu'humain.

J'enveloppai d'une serviette mes blessures superficielles et racontai ensuite au robopharm ce qui s'était passé. Il bourdonna plusieurs minutes durant puis exsuda un mélange d'antibiotiques, de coagulant et d'adhésif collagénique. Cette pâte sécha sur ma peau comme un bandage bien ajusté.

Le robopharm n'avait pas d'œil mais je me tins dans le champ du téléphone et lui montrai le résultat.

— Évitez les transits intestinaux énergiques, dit-il. Et essayez de ne pas rire trop fort.

8

— On m'a envoyé, dit Angelo d'un ton lugubre.

— Alors, tu ferais mieux d'entrer.

Il me suivit dans le couloir jusqu'au séjour.

— Comment vont les petites ? demandai-je.

— Bien. Elles m'épuisent.

Maria avait trois ans, Louise, deux ans. Angelo et Lisa travaillaient tous les deux à leur domicile – dans des bureaux insonorisés – et se relayaient pour s'occuper des enfants. Angelo était un mathématicien employé par une université télématique déclarée au Canada ; Lisa était chimiste spécialiste des polymères et travaillait pour une société qui produisait aux Pays-Bas.

Angelo et moi étions amis depuis l'université mais ce ne fut qu'après la naissance de Louise que je fis la connaissance de sa sœur. Gina avait rendu visite à la mère et à la fille à l'hôpital ; j'étais tombé amoureux d'elle dans l'ascenseur avant même de savoir qui elle était.

Une fois assis, Angelo dit prudemment :

— Je crois qu'elle veut seulement savoir comment tu vas.

— Je lui ai envoyé dix messages en dix jours. Elle sait exactement comment je vais.

— Elle a dit que tu t'es arrêté brusquement.

— *Brusquement ?* Dix gestes d'humiliation rituelle, c'est tout ce qu'elle aura si elle ne répond pas.

Je n'avais pas voulu donner l'impression d'être aigri, mais Angelo commençait déjà à avoir l'air d'un négociateur laissé en rade sur le champ de bataille. J'éclatai de rire.

— Dis-lui tout ce qu'elle veut entendre. Dis-lui que je suis dévasté… mais que je me remets rapidement. Je ne veux pas qu'elle se sente insultée… mais je ne veux pas qu'elle se sente coupable non plus.

Il eut un sourire ambigu, comme si je venais de taire une plaisanterie d'un goût douteux.

— Elle le prend mal.

Je serrai les poings et dis lentement :

— Je le sais, et je le prends mal moi aussi, mais tu ne crois pas qu'elle se sentirait mieux si tu lui disais que… Qu'est-ce qu'elle a dit de répondre si je te demandais s'il y avait la moindre chance qu'elle revienne ?

— Elle a dit de dire que non.

— Évidemment. Mais… est-ce qu'elle le pensait vraiment ? Qu'est-ce qu'elle t'a dit de répondre si je te demandais si elle le pensait vraiment ?

— Andrew…

— Laisse tomber.

Long silence embarrassé. J'envisageai de demander où elle était, avec qui elle était, mais je savais qu'il ne me le dirait pas. Et puis je ne tenais pas vraiment à le savoir.

— Je suis censé prendre l'avion pour Anarchia demain.

— Ouais. Je suis au courant. Bonne chance.

— Il y a un autre journaliste qui serait disposé à prendre en charge le projet. Je n'aurais qu'à passer un simple coup de téléphone…

Il secoua la tête.

— Tu n'as aucune raison de faire ça. Ça ne changerait rien du tout.

Nouveau silence. Au bout d'un moment, Angelo fouilla dans une poche de sa veste et en tira une petite fiole de comprimés en plastique.

— J'ai des DZB.

— Avant, tu prenais pas cette saloperie.

Il leva les yeux, blessé.

— Ces trucs sont inoffensifs. J'aime bien décrocher de temps en temps. Qu'est-ce qu'il y a de mal à ça ?

Les désinhibiteurs n'étaient pas toxiques, n'engendraient pas d'accoutumance. Ils créaient une légère sensation de bien-être et augmentaient l'effort nécessaire à la pensée réfléchie, un peu comme une dose modérée d'alcool ou de cannabis mais sans en avoir tous les effets indésirables. Leur concentration dans le

sang était autolimitée – au-dessus d'un certain niveau, la molécule catalysait sa propre destruction –, si bien qu'ingérer tout un flacon revenait à avaler un seul DZB.

Angelo me présenta la fiole. Je pris de mauvaise grâce un comprimé et le gardai au creux de la main.

Si l'alcool avait déjà presque disparu des usages de la bonne société quand j'avais dix ans, sa fonction de « lubrifiant de la convivialité » semblait toutefois ne recueillir, rétrospectivement, que des appréciations positives et sans réserves, et seules la violence et les atteintes organiques qu'il induisait étaient considérées comme pathologiques. Mais la potion magique qui l'avait remplacé me semblait une dilution du vrai problème. La cirrhose, les lésions cérébrales, divers cancers et les pires accidents de circulation et crimes causés en état d'ivresse avaient été, Dieu merci, supprimés… mais je n'en étais pas encore pour autant disposé à admettre que des êtres humains soient physiquement incapables de communiquer ou de se détendre sans l'aide de drogues psychoactives.

Angelo avala un comprimé et dit, d'un ton de remontrance :

— Allez, ça ne va pas te tuer. Toutes les cultures humaines connues ont fait usage d'un type quelconque de…

Je fis le geste de mettre l'objet dans ma bouche mais le gardai dans la main. *Rien à foutre de toutes les cultures humaines connues*. Je sentis une pointe fugace de culpabilité devant ma duplicité, mais je n'avais pas la force d'entamer une discussion. De plus, ma malhonnêteté était bien intentionnée. Je pouvais plus ou moins imaginer ce que Gina avait dit à son frère : *Donne-lui des DZB, il n'y a que comme ça qu'il se mettra à parler*. Elle avait envoyé Angelo ici dans l'espoir que je me déboutonnerais, que je viderais mon cœur et que je *guérisse*. Le geste était touchant – de la part du frère comme de la sœur – et le moins que je puisse faire en retour était de réduire le nombre de mensonges qu'il devrait lui raconter pour lui faire croire qu'elle avait un tant soit peu réussi.

Le regard d'Angelo devint légèrement vitreux à mesure que la drogue fermait diverses voies neurales dans son cerveau. Il me vint à l'idée que James Rourke aurait dû ajouter une troisième idée-force contestée à sa liste : l'honnêteté. Freud

avait encombré la culture occidentale avec l'idée bizarre que les expressions les moins réfléchies étaient toujours, comme par magie, les plus sincères – que la réflexion n'ajoutait rien et que le moi se contentait de censurer quand il ne mentait pas. C'était une idée conçue avant tout par commodité : il avait identifié la partie de l'esprit la plus facile à circonvenir – avec des « trucs » comme la libre association – et avait alors déclaré « honnête » le produit de tout ce qui restait.

Mais, à présent que mes paroles étaient chimiquement sanctifiées et allaient enfin être prises au sérieux, j'allai droit au but :

— Écoute : tu dis à Gina que je vais m'en tirer. Je suis désolé de lui avoir fait du mal. Je sais que j'ai été égoïste. Je vais essayer de changer. Je tiens encore à elle… mais je sais que c'est fini.

Je cherchai encore d'autres clichés mais, en vérité, elle n'avait pas besoin d'en savoir plus.

Angelo hocha ostensiblement la tête comme si je venais de dire quelque chose de profond et d'inédit.

— Avant, je n'arrivais pas à comprendre pourquoi tu ne restais jamais longtemps avec une femme. Je croyais que tu n'avais pas de chance, tout simplement. Mais tu as raison : tu es un salaud et un égoïste. Une seule chose t'intéresse, ton travail.

— Exact.

— Alors, qu'est-ce que tu vas faire ? Te trouver une nouvelle carrière ?

— Non. Vivre tout seul.

— Mais c'est pire, dit-il avec une grimace. Ça te rend deux fois plus égoïste.

— Vraiment ? dis-je en riant. Tu veux bien m'expliquer pourquoi ?

— Parce que tu n'essaies même pas !

— Et si *essayer* revient à détruire les autres ? Et si je suis lassé de faire du mal aux gens et que je choisisse d'en rester là ?

Cette idée simple semblait le plonger dans la confusion. Il s'était mis aux DZB tard dans sa vie ; il en avait le cerveau plus brouillé qu'un sujet qui aurait développé une tolérance à la drogue dès l'adolescence.

— J'ai cru sincèrement que je pourrais rendre quelqu'un heureux, dis-je. Et me rendre heureux aussi. Mais, après la sixième tentative, je crois que j'ai démontré que je ne le peux pas. Alors je prononce le serment d'Hippocrate : *Mal ne feras*. Qu'y a-t-il de mal à cela ?

Angelo me lança un regard sceptique.

— J'arrive pas vraiment à t'imaginer en train de vivre comme un moine.

— Décide-toi : d'abord, je suis égoïste, ensuite, je suis pieux. Et j'espère que tu ne mets pas en doute mes talents masturbatoires.

— Non, mais il y a un petit problème avec les fantasmes sexuels : ils ne vous font que plus désirer la réalité physique de la chose.

Je haussai les épaules.

— Je pourrais toujours devenir asexe neural.

— Très drôle.

— Bon, la possibilité est toujours là, en dernier recours.

Je commençais déjà à en avoir marre de tout ce stupide rituel mais, si je mettais Angelo à la porte trop tôt, je prendrais le risque qu'il rende à Gina un rapport moins que satisfaisant sur ma catharsis. Peu importaient les détails – il aurait le droit de les garder pour lui – mais il fallait qu'il soit capable de dire sans perdre la face que nous avions continué à dénuder nos âmes jusqu'au petit matin blême.

— Tu prétendais toujours que tu ne te marierais jamais, dis-je. La monogamie était pour les faibles. Les relations sexuelles éphémères, c'était plus honnête, et c'était mieux pour toutes les parties concernées…

Angelo rit mais serra les dents.

— J'avais *dix-neuf ans* quand j'ai dit ça. Qu'est-ce que tu dirais si j'exhumais quelques-uns de tes merveilleux films de la même époque ?

— Si tu en as des copies, ton prix sera le mien…

Cela semblait inconcevable, mais j'avais passé quatre ans de ma vie – et dépensé des milliers de dollars gagnés avec tout un assortiment de travaux à temps partiel – à produire une demi-douzaine de drames expérimentaux incurablement prétentieux.

Ma version sous-marine post-kabuki de *En attendant Godot* était peut-être la pire création de toute l'ère de la vidéo numérique.

Angelo fixa la moquette, brusquement songeur.

— Quand même, j'y croyais. À l'époque. Tout le concept de la famille…

Il frissonna.

— … C'était comme si on était enterré vivant. Je ne pouvais rien imaginer de pire.

— Alors, tu as grandi. Félicitations.

Il me foudroya du regard.

— Tu déconnes et tu trouves ça spirituel.

— Excuse-moi.

Il n'avait pas l'air de plaisanter. Je l'avais piqué au vif.

— Personne ne *grandit* jamais, dit-il. C'est un des mensonges les plus écœurants qui circulent. On change. On trouve des accommodements. On échoue dans des situations qu'on n'a pas voulues… et on fait contre mauvaise fortune bon cœur. Mais n'essaie pas de me dire que c'est là un genre de… glorieuse ascension préprogrammée vers la *maturité affective*. C'est faux.

— Il s'est passé quelque chose ? demandai-je, gêné. Entre Lisa et toi ?

Il secoua la tête comme pour s'excuser.

— Non. Tout va bien. La vie est merveilleuse. Je les aime toutes les trois. Mais…

Il détourna les yeux, se raidissant visiblement de tout son corps.

— … Uniquement parce que je deviendrais fou si je ne les aimais pas. Uniquement parce que *je suis obligé de faire en sorte que ça marche*.

— Mais tu y arrives. Ça marche.

— Oui !

Il fronça les sourcils, frustré de voir que je n'avais pas compris.

— Et ce n'est pas si difficile que ça, plus maintenant. C'est une pure habitude. Mais… avant, je croyais qu'il y aurait autre chose. Je croyais que si on évoluait en… donnant de la valeur à

une chose, puis à une autre, c'était parce qu'on avait appris quelque chose de nouveau, ou mieux compris quelque chose. *Et ce n'est pas du tout comme ça !* Je donne de la valeur à ce dont je ne peux pas me débarrasser. Et voilà toute l'histoire. On fait de nécessité vertu. On sanctifie ce à quoi on ne peut pas échapper.

« Oui, j'aime Lisa, et j'aime les petites… mais c'est parce qu'actuellement je ne peux pas mieux organiser ma vie. Il n'y a pas de raison plus profonde que ça. Si je ne peux contester aucune des opinions que j'ai exprimées quand j'avais dix-neuf ans, c'est parce qu'actuellement je ne suis pas *plus* avancé. Je ne suis pas *plus* sage. Voilà ce qui me hérisse : tous ces mensonges prétentieux à la con sur la *croissance* et la *maturité* dont on nous a gavés. Personne n'a jamais eu le cran d'avouer que l'« amour » et le « sacrifice » n'étaient que ce qu'on faisait pour ne pas devenir fou quand on se retrouvait acculé dans un autre genre d'impasse.

— Tu déconnes complètement. J'espère que tu ne prends pas de DZB en société. »

Il eut l'air vexé un instant, puis il comprit : je lui promettais de me taire. De ne pas lui resservir ça quand il serait dégrisé.

Je l'accompagnai à la gare juste avant minuit. La brise était chaude, dix mille étoiles scintillaient.

— Bonne chance pour Anarchia.

— Bonne chance pour ton compte rendu.

— Ah ! Je vais dire à Gina que…

Il se tut, fronçant les sourcils comme un aphasique.

— Tu trouveras bien quelque chose.

— Ouais.

Je regardai le train jusqu'à ce qu'il disparaisse, en me disant : elle m'a bien aidé, finalement. En fait, je nous ai oubliés tous les deux pendant un certain temps. Et elle survivra. Et moi aussi. Et demain, je serai dans une île du Pacifique Sud… et j'essaierai, au culot, de tenir deux semaines avec Violet Mosala.

Acculé dans un autre genre d'impasse.

Qu'aurais-je pu demander de plus ?

DEUXIÈME PARTIE

9

Anarchia, île vivante et artificielle, était ancrée à un guyot – volcan éteint submergé, au sommet aplati – innommé au milieu du Pacifique. Située à trente-deux degrés de latitude sud, elle se trouvait au nord des nations polynésiennes et en dehors de leurs zones d'approvisionnement océaniques, dans des eaux incontestablement internationales. (Nonobstant de ridicules surenchères territoriales de squatters antarctiques.) Lointaine, peut-être, mais à quatre mille kilomètres seulement de Sydney : un vol direct aurait pris moins de deux heures.

Assis dans la salle de transit à Phnom Penh, j'essayais de dénouer les muscles de ma nuque. La climatisation était glaciale, l'humidité pénétrait l'immeuble sans rencontrer de résistance apparente. Je songeai à m'aventurer dans la ville – que je n'avais jamais vue de mes propres yeux –, mais je ne disposais que de quarante minutes entre les deux vols et il en faudrait probablement vingt pour obtenir le visa nécessaire.

Je n'avais jamais compris pourquoi le gouvernement australien était un partisan aussi véhément du boycott d'Anarchia. Depuis vingt-trois ans, les ministres des Affaires étrangères successifs déliraient sur son « influence déstabilisatrice sur la région », alors qu'en fait elle avait contribué à relâcher considérablement les tensions en acceptant plus de rescapés de l'effet de serre que n'importe quelle autre nation de la planète. Il était certes vrai que les créateurs d'Anarchia avaient enfreint d'innombrables lois internationales et utilisé sans permission des milliers de séquences ADN brevetées… mais une nation fondée sur l'invasion et le massacre collectif (actes modestement regrettés dans un traité signé deux cent cinquante ans plus tard) aurait bien du mal à prétendre se trouver sur un terrain moral plus élevé.

Il était clair qu'Anarchia était mise à l'index pour des raisons purement politiques. Mais aucun responsable politique ne se sentait obligé d'expliciter ces raisons.

J'étais donc assis dans la salle de transit, ankylosé après quatre heures de vol dans la mauvaise direction, et j'essayais de lire les sections de la leçon de physique préparée par **Sisyphus** que j'avais survolées la première fois. Elles s'affichaient dans une surbrillance bleue accusatrice : l'analyse des mouvements pupillaires avait été d'une humiliante exactitude.

Au moins deux mesures généralisées antagonistes peuvent s'appliquer à T, *l'espace de tous les espaces topologiques à base numérale. La mesure de Perrini* [*Perrini, 2012*] *et la mesure de Saupe* [*Saupe, 2017*] *sont l'une et l'autre définies pour tous les sous-ensembles bornés de* T *et sont équivalentes lorsqu'elles se limitent à* M *– l'espace des filtres paracompacts n-dimensionnels de Hausdorff – mais donnent des résultats contradictoires pour des ensembles d'espaces plus exotiques. Toutefois, la signification physique éventuelle de ce désaccord demeure obscure…*

Impossible de me concentrer. J'abandonnai, fermai les yeux et tentai de sommeiller, mais une sieste semblait biochimiquement exclue. Je fis le vide dans mon esprit et essayai de me détendre. Finalement, mon minicom sonna et m'annonça ma correspondance pour Dili : il avait capté l'information via l'émetteur infrarouge de la salle quelques secondes avant le début des annonces audio multilingues. Je me dirigeai vers le portique de contrôle et, avant de le franchir, me rappelai le tomodensitographe, à Manchester, qui avait extrait un poème du cerveau d'une étudiante. Nul doute que dans vingt ans des pirates de l'air sans armes verraient leurs intentions détectées aussi facilement qu'un explosif ou un couteau. La mémoire de mon passeport contenait les détails de mes anomalies internes suspectes afin d'assurer au personnel de sécurité alarmé que je n'étais pas câblé pour exploser… et le jour viendrait peut-être où des gens victimes de rêves indésirables de

folie furieuse à vingt mille mètres d'altitude auraient besoin de certificats d'innocuité analogues.

Il n'y avait pas de vols directs pour Anarchia au départ du Cambodge. La Chine, le Japon et la Corée étaient tous pour le boycott ; le Cambodge s'était donc aligné sur ses principaux partenaires commerciaux afin d'éviter de les contrarier. L'Australie faisait de même, mais son châtiment enthousiaste des « anarchistes » allait plus loin que ne l'exigeait la *realpolitik*. Il y avait toutefois des vols pour Dili au départ de Phnom Penh, et, de là, je pourrais finalement gagner ma destination.

L'impossibilité d'une liaison Sydney-Dili n'était un mystère pour personne. Après que l'Indonésie eut procédé à l'annexion de Timor-Oriental en 1976, elle en avait partagé les bénéfices – les champs pétrolifères du détroit de Timor – avec son discret partenaire, l'Australie. En 2036, avec un demi-million de morts à Timor-Oriental et des puits de pétrole devenus inutiles – les *hydrocarbures* étant des molécules que les algues génétiquement modifiées fabriquaient à partir du rayonnement solaire, dans toutes les formes et tailles, pour dix fois moins cher que le prix du lait –, le gouvernement indonésien, plus sous la pression de ses propres citoyens que sous celle d'un quelconque de ses alliés, avait finalement, et bien malgré lui, accédé aux demandes d'autonomie de la province de Timor-Timur. L'indépendance formelle avait suivi en 2040. Or, quinze ans plus tard, les actions en justice contre les voleurs de pétrole n'avaient pas encore abouti.

J'embarquai par l'ombilic et rejoignis mon siège. Quelques minutes plus tard, une femme vêtue d'un sarong rouge vif et d'un corsage blanc s'assit à côté de moi. Nous échangeâmes sourires et hochements de tête.

— Vous n'allez pas croire le cirque que je suis obligée de faire. Une fois par siècle, mes confrères tiennent une conférence hors réseau, et il a fallu qu'ils choisissent l'endroit le plus inaccessible de la Terre.

— Vous voulez dire Anarchia ?

— Vous aussi ? dit-elle avec un regard compatissant.

J'opinai du chef.

— Mon pauvre. Et vous venez d'où ?

— De Sydney.

Vu son accent, elle venait avec une quasi-certitude de Bombay, mais elle dit :

— Je viens de Kuala Lumpur. Ça a donc été pire pour vous. Je suis Indrani Lee.

— Andrew Worth.

Nous nous serrâmes la main.

— Évidemment, dit-elle, je ne vais pas présenter de communication. De plus, le compte rendu des travaux sera disponible en ligne le lendemain de la fin de la conférence. Mais… si on ne se déplace pas, on est privé de tous les potins, n'est-ce pas ?

Elle m'adressa un sourire de conspirateur et dit :

— Les gens meurent d'envie de parler hors réseau, en sachant qu'il n'y aura ni archives ni enregistrements prétextes à audits. Quand arrive l'heure des face-à-face, ils sont prêts à vous déballer tous leurs secrets en cinq minutes. C'est la vérité, non ?

— Je l'espère. Je suis journaliste, je couvre la conférence pour SeeNet.

Confession risquée, certes, mais je n'avais aucune intention d'essayer d'imiter un spécialiste de la TDT.

Lee ne manifesta pas de signes de dédain. L'avion entama son ascension quasi verticale. Je voyageais en classe économique dans la rangée centrale mais mon écran me montra Phnom Penh qui s'éloignait en dessous de nous : un stupéfiant amalgame de styles, depuis les temples de pierre (authentique et simulée) envahis par les lianes jusqu'à la céramique noire étincelante en passant par le style colonial français défraîchi (vrai et *faux**). L'écran de Lee commença à afficher un audiovisuel des procédures d'urgence ; les nombreux vols suffisamment récents accomplis sur des avions identiques me dispensaient d'y prêter attention.

Lorsque l'AV fut terminé, je dis :

— Puis-je me permettre de vous demander quelle est votre spécialité ? Je sais, la TDT, manifestement, mais de quelle école… ?

— Je ne suis pas physicienne. Ce que je fais est bien plus proche de votre propre type d'activité.

— Vous êtes journaliste ?

— Je suis sociologue. Ou, si vous voulez le profil exact de mes recherches, j'étudie la dynamique des idées contemporaines. Alors… si la physique est sur le point de toucher à sa fin, je me suis dit que je ferais mieux d'être sur place pour assister à l'événement.

— Vous voulez être là pour rappeler aux savants qu'« ils ne sont en réalité que des prêtres et des conteurs » ?

J'avais voulu plaisanter – son commentaire était teinté d'ironie et j'avais essayé d'adopter le même ton – mais mes paroles retentirent comme une accusation.

Elle me lança un regard réprobateur.

— Je n'appartiens pas à une quelconque Secte Ignorante. Et je crains que vous n'ayez vingt ans de retard si vous pensez que la sociologie est une sorte de terrain d'élection pour Science Humilions ! et Renaissance Mystique. Chez les universitaires, ces gens se recrutent à présent dans les départements d'histoire.

Son expression s'adoucit jusqu'à une sorte de résignation lasse.

— Il n'empêche que c'est toujours nous qui sommes dans le collimateur. C'est incroyable : des chercheurs en médecine continuent de me jeter à la face deux études bâclées datant des années 1980, comme si j'en étais personnellement responsable.

Je m'excusai ; d'un geste de la main, elle balaya mon embarras. Une table roulante automatique nous offrit nourriture et rafraîchissements ; je déclinai la proposition. C'était absurde, mais la première partie de mon voyage en zigzag vers Anarchia m'avait laissé plus mal en point que n'importe quel vol traversant sans escale toute l'étendue du Pacifique.

Tandis que la luxuriante jungle vietnamienne cédait la place à une eau grise et agitée, nous échangeâmes quelques banalités au sujet du paysage et de nouvelles commisérations sur l'épreuve d'endurance imposée aux participants. Malgré ma gaffe, j'étais intrigué par la profession de Lee, et je finis par trouver le courage d'aborder à nouveau le sujet.

— Qu'est-ce qui vous attire là-dedans, au point de consacrer votre temps à étudier les physiciens ? Je veux dire… si c'était la science elle-même, vous seriez vous-même physicienne. Vous ne resteriez pas sur la touche à observer les savants.

Elle secoua la tête.

— N'est-ce pas précisément ce que vous avez vous-même l'intention de faire pendant les deux semaines à venir ?

— Oui… mais mon travail est très différent du vôtre. Au fond, je ne suis qu'un technicien des communications.

Elle me lança un regard qui semblait vouloir dire : *Je reviendrai là-dessus plus tard.*

— Les physiciens qui participent à cette conférence, dit-elle, seront là pour faire avancer les TDT, pas vrai ? Pour mettre les mauvaises au panier et peaufiner les bonnes. Ils ne s'intéressent qu'au résultat final : une théorie qui fonctionne, qui cadre avec les données connues. Voilà leur travail, voilà leur vocation. D'accord ?

— Plus ou moins.

— Bien sûr, ils sont *conscients* de tous les processus qu'ils mettent en œuvre pour le faire, au-delà des mathématiques proprement dites : communication ou rétention des idées, gestes de coopération ou manifestations de rivalité. Ils pourraient difficilement ignorer les aspects politiques, l'existence de coteries et d'alliances.

Elle sourit dans une proclamation d'innocence.

— Je n'emploie aucun de ces termes au sens péjoratif. La physique n'est pas *discréditée* – ainsi que ne cessent de l'affirmer des groupes comme Culture d'Abord – sous prétexte que des facteurs tout à fait ordinaires tels que le népotisme, la jalousie et, à l'occasion, des actes d'une extrême violence jouent un rôle dans son histoire. Mais on ne peut pas vraiment s'attendre à ce que les *physiciens eux-mêmes* perdent leur temps à transcrire tout ça pour la postérité. Ils veulent purifier et polir leurs petites pépites de théorie pour ensuite raconter des mensonges succincts et élégants sur la manière dont ils les ont découvertes. Et pourquoi pas ? Et, à un certain niveau, ça ne change rien : on peut évaluer la plupart des théories

scientifiques sans rien savoir de leurs origines humaines détaillées.

« Mais mon travail à moi est de mettre la main sur un maximum d'éléments de la véritable histoire. Non pas dans le but de « détrôner » la physique. Mais dans son propre intérêt, en tant que discipline à part entière, domaine scientifique séparé. Et croyez-moi, ajouta-t-elle en affectant un ton de reproche, nous autres sociologues n'envions plus les physiciens pour leurs équations. Nous n'allons pas tarder à les distancer sur ce terrain. Les physiciens n'arrêtent pas de fusionner leurs équations ou de les jeter à la poubelle. Nous continuons à en inventer de nouvelles, tout simplement.

— Mais comment, dis-je, vous sentiriez-vous s'il y avait des métasociologues pour regarder par-dessus votre épaule et enregistrer tous vos compromis douteux au jour le jour ? Qui vous empêcheraient de faire passer vos propres mensonges élégants ?

— J'aurais horreur de ça, évidemment, avoua Lee sans hésiter. Et j'essaierais de tout dissimuler. Mais c'est bien la règle du jeu, non ?

« Les savants s'en tirent facilement, avec leur spécialité, sinon avec moi. L'univers ne peut rien cacher : oubliez le stupide anthropomorphisme victorien qui voulait « extorquer ses secrets à la Nature ». L'univers ne peut mentir, il fait ce qu'il fait, voilà tout.

« C'est exactement le contraire chez les humains. Il n'y a rien à quoi nous consacrions plus de temps, d'énergie et de ruse que la dissimulation de la vérité. »

Vu d'en haut, Timor-Oriental était un dense patchwork de champs le long de la côte avec, sur les hauteurs, ce qui ressemblait à une jungle et une savane indigènes. Une douzaine de feux minuscules piquetaient les montagnes mais les trous d'épingle noircis sous les traînées de fumée étaient insignifiants à côté des cicatrices laissées par d'anciennes mines à ciel ouvert. Nous descendîmes en spirale au-dessus de l'île et virâmes à cent quatre-vingts degrés sur une trajectoire hélicoïdale : des

centaines de petits villages basculèrent dans notre champ de vision puis se dérobèrent.

Les champs ne montraient pas de pigments identificateurs (sans parler des logotypes de la biotech de quatrième génération) ; visiblement, du moins, les fermiers refusaient la tentation de la fraude et n'utilisaient que de vieilles cultures dont le brevet d'exploitation avait expiré. L'agriculture dirigée vers l'exportation avait pratiquement disparu ; même le Japon hyperurbanisé était en mesure de nourrir sa population. Seuls les pays les plus pauvres, incapables de payer les licences d'exploitation des cultures dernier cri, se démenaient pour arriver à l'autarcie. Timor-Oriental importait ses produits alimentaires d'Indonésie.

Il était tout juste midi lorsque nous atterrîmes dans la minuscule capitale. Pas d'ombilic : nous traversâmes à pied le bitume surchauffé. Le timbre de mélatonine collé sur mon épaule, préprogrammé par mon robopharm, me poussait doucement mais inexorablement vers le fuseau horaire d'Anarchia, en avance de deux heures sur celui de Sydney… mais Dili était à deux heures en sens inverse. Violemment mis en présence de l'aveuglant soleil de midi, je souffris du décalage horaire pour la première fois de ma vie et me rendis compte à quel point le timbre était d'ordinaire étrangement efficace, lorsque je pouvais descendre à Francfort ou Los Angeles sans avoir le moins du monde l'impression d'avoir été floué par la médecine. Je me demandai ce qui se serait passé si j'avais fait synchroniser servilement mon horloge hypothalamique avec les fuseaux horaires locaux tout au long de la boucle absurde de ma trajectoire dans les airs. L'impression aurait-elle été meilleure, ou pire… ou juste d'une inquiétante normalité, démontrant alors qu'une partie de ma perception du temps relevait d'un phénomène biologique des plus simples ?

L'immeuble d'un seul étage qui tenait lieu d'aérogare était bondé ; il y avait là plus de gens venus accompagner ou accueillir des passagers que je n'en avais jamais vu à Bombay, Shanghai ou Mexico et plus de personnel en uniforme que je n'en avais vu dans aucun autre aéroport de la planète. Je fis la queue derrière Indrani afin d'acquitter les deux cents dollars de

la taxe de transit pour la liaison Dili-Anarchia sur laquelle l'île exerçait un quasi-monopole. C'était du racket pur et simple… mais il était difficile de critiquer cet opportunisme. Sinon, comment un pays aussi petit était-il censé trouver les moyens de se procurer les devises étrangères dont il avait besoin pour acheter sa nourriture ? Je pianotai sur mon minicom et **Sisyphus** répondit : avec d'énormes difficultés.

Timor-Oriental ne détenait aucun des rares minéraux exotiques qu'il fallait encore extraire pour satisfaire la demande mondiale après l'avènement du recyclage, et l'île avait été depuis longtemps dépossédée de tout ce qui aurait pu être utile à l'industrie locale. Le commerce du bois de santal indigène était interdit par les lois internationales et, de toute façon, les plantations d'espèces génétiquement modifiées produisaient un bois de meilleure qualité à un moindre coût. Deux multinationales de l'électronique avaient construit des usines de montage à Dili pendant une brève période où le mouvement indépendantiste avait semblé écrasé, mais elles avaient toutes fermé dans les années vingt, lorsque l'automatisation avait fini par revenir moins cher que l'exploitation des indigènes les plus démunis. Ne restaient donc plus que le tourisme et la culture. Mais combien d'hôtels pouvait-on remplir à Dili ? (Deux petits ; trois cents lits au total.) Et combien de gens pouvaient gagner leur vie sur les réseaux mondiaux comme écrivains, musiciens ou graphistes ? (Quatre cent sept.)

Théoriquement, Anarchia avait les mêmes problèmes de base, et d'autres encore. Mais Anarchia avait été hors la loi depuis le début, puisque son territoire même avait été construit sur une biotech piratée. Et personne là-bas ne connaissait la faim.

Ça devait être l'effet du décalage horaire, mais je pris lentement conscience que la plupart des gens dans l'aéroport n'étaient pas là pour accueillir des amis, après tout. Ce que j'avais pris pour des bagages et des cadeaux était de la marchandise ; ces gens étaient des négociants et leurs clients : touristes, voyageurs et indigènes. Il y avait deux boutiques officielles plutôt ringardes dans un coin de l'aérogare… mais l'édifice tout entier semblait servir de marché couvert.

Toujours dans la file, je fermai les yeux et sollicitai **Witness** ; une séquence de mouvements pupillaires réveilla le logiciel dans mes tripes, qui généra l'image d'un tableau de bord et l'injecta dans mon nerf optique. Je contemplai la case LIEU dans le tableau de bord, qui indiquait encore SYDNEY ; elle se vida obligeamment. Je mimai une dactylographie sur plan vertical et tapai DILI. Puis je regardai DÉBUT ENREGISTREMENT bien en face : les mots apparurent en surbrillance et j'ouvris les yeux.

Witness confirma : « Dili, dimanche 4 avril 2055, 4 : 34 : 17 TU. » *Bip !*

Les douanes récupérèrent la taxe de transit, et, apparemment, leur matériel était en panne. Au lieu que nos minicoms s'occupent de tout via un bref échange d'infrarouges, nous fûmes obligés de signer des papiers, de montrer nos cartes d'identité physique et de recevoir une carte d'embarquement en carton avec un coup de tampon officiel. Je m'attendais un peu à quelques mesquines humiliations lorsque l'occasion se présenterait mais la fonctionnaire de service, une Papoue à la voix douce, dont l'épaisse chevelure crépue débordait sous la casquette, m'adressa le même sourire patient qu'elle avait adressé à tous les autres et contrôla mes documents tout aussi rapidement.

Je me promenai dans l'aérogare sans vraiment chercher à acheter quoi que ce soit, me contentant de filmer la scène pour mes carnets de route. Les gens criaient et marchandaient en portugais, en bahasa, en anglais et, d'après **Sisyphus**, en tetum et en vaiqueno, langues locales qui jouissaient d'une lente résurrection. La climatisation fonctionnait probablement, mais la chaleur corporelle de la foule devait presque en compenser les effets : au bout de cinq minutes, j'étais en nage.

On vendait des tapis, des T-shirts, des ananas, des tableaux à l'huile, des statues de saints. Je passai près d'un étal de poisson séché et fus obligé de me concentrer pour empêcher mon estomac de chavirer ; l'odeur ne m'incommodait pas, mais la vue d'animaux morts proposés à la consommation me traumatisait plus que ne l'avait jamais fait un cadavre humain, quand bien même j'avais plus d'une fois affronté ce spectacle.

Les cultures génétiquement modifiées pouvaient atteindre voire dépasser toutes les capacités nutritives de la viande ; il existait encore en Australie un commerce de viande de petite envergure, mais il était discret et puissamment aseptisé par des procédés esthétiques.

J'aperçus sur un présentoir une rangée de ce qui semblait être des vestes Masarini, proposées au dixième du prix qu'elles auraient coûté à New York ou à Sydney. J'agitai mon minicom dans leur direction ; j'en trouvai une à ma taille, interrogeai l'étiquette cousue dans le col et confirmai mon approbation d'une sonnerie. Mais j'avais des doutes.

— Les puces d'authentification sont d'origine ou alors… ? demandai-je à l'adolescent émacié qui veillait sur la collection.

Il m'adressa un sourire innocent, sans rien dire. J'achetai la veste puis arrachai l'étiquette et rendis la puce au gamin.

— Tu pourras t'en resservir un jour, tant que tu y es…

Je tombai sur Indrani devant un stand de logiciels.

— Je crois que j'ai repéré quelqu'un d'autre qui va à la conférence, dit-elle.

— Où ça ?

Je fus partagé entre l'excitation et la panique ; s'il s'agissait de Violet Mosala elle-même, je n'étais pas encore prêt à l'affronter.

En suivant le regard de Lee, j'aperçus une Européenne âgée qui se disputait avec un marchand de foulards. Son visage m'était vaguement familier mais, de profil, je n'arrivais pas à l'identifier.

— Qui est-ce ?

— Janet Walsh.

— Non. Vous plaisantez.

Mais c'était bien elle.

Janet Walsh était une romancière anglaise, une habituée des prix littéraires et l'un des membres les plus en vue de Science Humilions ! Elle avait pour la première fois connu la célébrité dans les années vingt avec *Les Ailes du désir* (« une fable délicieusement espiègle et incisive » – *The Sunday Times*), roman se déroulant chez des « extraterrestres » qui se trouvaient ressembler exactement aux humains… à cette

différence près que les mâles naissaient avec de grandes ailes de papillon qui leur poussaient sur le pénis et étaient nécessairement et douloureusement sectionnées lorsqu'ils perdaient leur virginité. Les extraterrestres femelles (dépourvues d'hymen) étaient toutes brutales et féroces. Après avoir été violé et maltraité par tout le monde d'un bout à l'autre du roman, le héros découvre un procédé magique pour faire repousser ses ailes perdues – sur ses épaules – et s'envole sur fond de soleil couchant. (« Bouscule allègrement tous les stéréotypes sexuels » – [*Playboy*].)

Depuis, Walsh s'était spécialisée dans des contes moraux traitant des méfaits de la « science masculine » (*sic*), activité mal définie mais invariablement calamiteuse, à laquelle même les femmes pouvaient s'adonner si elles étaient suffisamment détournées du droit chemin, bien qu'apparemment cela ne justifie pas un changement d'étiquette. J'avais cité son commentaire le plus vigoureux dans *Sexualisation à saturation :* « Si la science est arrogante, portée à la démesure, dominatrice, réductionniste, profiteuse, spirituellement appauvrie et déshumanisante, comment pourrait-elle être autre chose que *masculine* ? »

— *Pourquoi ?* dis-je. Qu'est-ce qu'elle fait ici ?

— Vous n'êtes pas au courant ? Mais vous étiez probablement en déplacement : je l'ai vu sur le réseau juste avant de partir. Un des murdochs l'a engagée comme envoyée spéciale pour couvrir la Conférence Einstein. Planet Niouze, je crois.

— *Janet Walsh* va faire un reportage sur l'avancement des Théories de Tout ?

Même pour Planet Niouze, c'était surréel. Encore plus fort qu'envoyer des membres de la famille royale britannique couvrir les famines et des vedettes de feuilleton couvrir les rencontres au sommet.

— « Reportage » n'est peut-être pas le terme exact, dit sèchement Lee.

J'hésitai.

— Est-ce que je peux vous demander quelque chose ? Je… avant mon départ, je n'ai jamais vraiment eu l'occasion d'examiner la réaction des sectes par rapport à la conférence.

Sisyphus avait dû relever tous les articles sur le sujet, mais j'avais demandé un rapport réduit au strict minimum.

— Sauriez-vous par hasard si elles ont ou non montré beaucoup d'intérêt ?

Lee me considéra avec stupéfaction.

— Elles affrètent des vols directs d'un bout à l'autre de la planète depuis une semaine. Si Walsh fait le grand détour, à la dernière minute, c'est pour sauvegarder les apparences dans l'intérêt de son employeur, se présenter sous le masque de l'impartialité. Anarchia va être envahie par ses disciples. *Janet Walsh !* ajouta-t-elle joyeusement. Voilà qui donne tout son prix à ce voyage !

Je me sentis quelque peu trahi.

— Mais vous avez dit que vous n'étiez pas…

— Mais je ne suis pas une disciple ! s'indigna-t-elle en fronçant les sourcils. Janet Walsh est un de mes violons d'Ingres. Le jour, j'étudie les rationalistes. La nuit, j'étudie leurs adversaires.

— Comme c'est… manichéen !

Walsh acheta le foulard et commença à s'éloigner du stand sans se diriger tout à fait vers nous. Je tournai la tête pour éviter d'être reconnu. Nous nous étions rencontrés une fois, lors d'une conférence de bioéthique en Zambie. Je n'en gardais pas un bon souvenir.

— Alors ça va être pour vous les vacances studieuses idéales ? dis-je en riant gauchement.

— Pour vous aussi, non ? dit-elle, décontenancée. Vous avez dû désespérément souhaiter quelque chose de plus qu'avoir à filmer quelques séminaires soporifiques. Maintenant, vous allez avoir Violet Mosala contre Janet Walsh. La Physique contre les Sectes Ignorantes. Peut-être même des émeutes dans les rues : l'anarchie qui débarque enfin sur Anarchia. Que pourriez-vous demander de plus ?

Refoulé des espaces aériens de l'Australie, de l'Indonésie et de la Papouasie-Nouvelle-Guinée, l'appareil immatriculé au

Portugal mit le cap au sud-ouest pour traverser l'océan Indien. La mer était gris-bleu, battue par les vents et menaçante, bien que le ciel reste limpide. Nous allions contourner entièrement le continent australien et ne reverrions pas la terre avant d'arriver à destination.

J'étais assis à côté de deux Polynésiens d'âge moyen en costume strict qui bavardaient bruyamment et incessamment en français. Heureusement, leur dialecte ne m'était pas familier, si bien que je pouvais presque les ignorer ; l'avion ne diffusait rien d'intéressant dans les écouteurs et, en l'absence de signal, le casque était loin de valoir des boules Quies.

Sisyphus pouvait se brancher sur le réseau via l'infrarouge et la liaison satellite de l'avion et j'envisageai de télécharger les informations sur la présence des sectes à Anarchia qui m'avaient échappé. Or j'allais bientôt être sur place : toute anticipation semblait relever du masochisme. Je me forçai à me concentrer à nouveau sur le sujet des Modèles Toutes Topologies.

Le concept des MTT était assez facile à énoncer : on considérait que l'univers possédait, à son niveau le plus profond, un mélange de toutes les topologies mathématiquement possibles.

Même dans les plus anciennes théories quantiques de la gravitation, le « vide » de l'espace-temps avait été envisagé comme une masse bouillonnante de trous de ver virtuels et autres distorsions topologiques encore plus exotiques qui palpitaient entre le néant et l'existence. La surface apparemment lisse des choses au niveau macroscopique et dans le cadre temporel humain n'était que l'état moyen visible d'un invisible charivari de complexité. En un sens, c'était comme de la matière ordinaire : à l'œil nu, une feuille de plastique flexible ne trahissait rien de sa microstructure – molécules, atomes, quarks – mais le fait de connaître l'existence de ces éléments constitutifs permettait de calculer les propriétés physiques de la substance globale : son module d'élasticité, par exemple. L'espace-temps n'était pas fait d'atomes. On pouvait cependant en appréhender les propriétés en imaginant qu'il « se construisait » à partir d'une hiérarchie de déviations sans cesse

plus complexes par rapport à la continuité et à la courbure modérée de son état apparent. La théorie quantique de la gravitation avait expliqué pourquoi l'espace-temps observable, étayé par un nombre infini de nœuds et détours invisibles, se comportait comme il le faisait en présence de la masse (ou de l'énergie) : s'incurvant exactement de la manière requise pour produire la force gravitationnelle.

Les théoriciens des MTT s'efforçaient de généraliser ce résultat afin d'expliquer l'« espace total » à dix dimensions (relativement) sans accidents de la Théorie standard du Champ Unifié – dont les propriétés rendaient compte des *quatre forces à la fois* : l'interaction forte, l'interaction faible, la gravitation et la force électromagnétique – en tant que résultat net d'un nombre infini de structures géométriques complexes.

Neuf dimensions spatiales (dont six étroitement enroulées sur elles-mêmes) et un seul temps n'étaient que l'impression donnée par l'espace total si on ne l'examinait pas de trop près. Toutes les fois qu'interagissaient deux particules subatomiques, il y avait toujours une chance que l'espace total qu'elles occupaient se comporte, lui, comme une partie d'une hypersphère à douze dimensions, ou d'un tore à treize dimensions, ou d'un huit à quatorze dimensions ou de pratiquement n'importe quoi.

En fait, tout comme un seul proton pouvait circuler sur deux trajectoires différentes en même temps, un nombre quelconque de ces possibilités pouvait prendre effet simultanément et « interférer les unes avec les autres » pour produire le résultat final. Neuf espaces et un temps n'étaient qu'une moyenne.

Deux grandes questions divisaient encore les théoriciens des MTT.

Qu'entendait-on exactement par « toutes » topologies ? Quel niveau de bizarrerie pouvaient au juste atteindre les possibilités contribuant à l'espace total moyen ? Pouvaient-elles être circonscrites à celles capables de se former avec une feuille tordue et nouée d'un plastique à plus de trois dimensions, ou pouvaient-elles inclure des états plus comparables à une poignée (infinie, peut-être) de grains de sable dispersés où des

idées comme le « nombre de dimensions » et la « courbure de l'espace-temps » cessaient d'avoir cours ?

Et comment devrait-on précisément calculer l'effet moyen de toutes ces structures différentes ? Comment devrait-on *écrire et effectuer* la somme d'un nombre infini de possibilités lorsque viendrait le moment de tester la théorie, c'est-à-dire de faire une prédiction et de calculer une quantité physique tangible susceptible d'être mesurée par une expérience ?

À un certain niveau, la réaction manifeste à ces questions était : « Utilisons tout ce qui donne les réponses correctes. » Or pareilles démarches n'étaient pas faciles à trouver… et certaines étaient plutôt tirées par les cheveux. Les sommes infinies étaient réputées pour être soit récalcitrantes, soit par trop flexibles. J'en écrivis un exemple, très éloigné des véritables équations tensorielles des MTT, mais assez bon pour illustrer ce propos :

Soit $S = 1 - 1 + 1 - 1 + 1 - 1 + 1 - \ldots$
Donc $S = (1 - 1) + (1 - 1) + (1 - 1) + \ldots$
$= 0 + 0 + 0 \ldots$
$= 0$

Mais $S = 1 + (- 1 + 1) + (- 1 + 1) + (- 1 + 1) \ldots$
$= 1 + 0 + 0 + 0 \ldots$
$= 1$

C'était un « paradoxe » mathématiquement naïf ; la réponse correcte était simplement que cette séquence infinie particulière n'aboutissait par addition à aucune somme définie. Les mathématiciens seraient toujours parfaitement satisfaits d'un tel verdict et connaîtraient toutes les règles nécessaires pour éviter les pièges ; de plus, un logiciel pourrait évaluer même les cas les plus difficiles. Cependant, lorsque la théorie chèrement acquise par certain physicien commencerait à produire des équations d'une ambiguïté similaire, et que le choix se fera entre la rigueur mathématique stricte qui donne une théorie sans aucune puissance de prédiction… ou un peu de transgression pragmatique des règles qui produit une série de beaux résultats

en accord parfait avec toutes les expériences…, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que certains soient tentés. Après tout, le gros des démarches suivies par Newton pour calculer les orbites des planètes avait plongé les mathématiciens de l'époque dans des accès de rage apoplectique.

L'approche de Violet Mosala était controversée pour une raison très différente. Elle avait reçu le prix Nobel pour avoir rigoureusement démontré une douzaine de théorèmes essentiels à la topologie générale, théorèmes qui avaient bien vite fini par inclure une boîte à outils mathématique incontournable pour les physiciens des MTT, oblitérant les pierres d'achoppement et résolvant les ambiguïtés. Mosala avait fait plus que n'importe qui pour donner des bases solides à cette discipline et lui fournir les moyens de faire des progrès soigneusement mesurés. Même ses détracteurs les plus acharnés convenaient que ses *mathématiques* étaient d'une méticulosité irréprochable.

L'ennui, c'est qu'elle donnait à ses équations trop d'informations sur le monde.

Le test ultime d'une TDT consistait à répondre à des questions du style : « Quelle est la probabilité qu'un neutrino de dix giga-électron-volts lancé en direction d'un proton stationnaire ricoche sur un quark *down* et émerge sous un angle donné ? »… voire tout simplement : « Quelle est la masse de l'électron ? » En substance, Mosala introduisait toutes ces questions avec la condition préalable : « Étant donné que *nous savons* que l'espace a, grosso modo, quatre dimensions et que l'espace total a, grosso modo, dix dimensions et que le matériel utilisé pour procéder à l'expérience est composé, approximativement, des éléments suivants… »

Ses partisans disaient qu'elle mettait les choses dans leur contexte, un point c'est tout. Aucune expérience n'avait lieu dans l'isolement total ; la mécanique quantique le rabâchait depuis cent trente ans. Demander à une TDT de prédire la probabilité d'observer un événement microscopique, sans stipuler par ailleurs qu'« il y a un univers et qu'il contient, entre autres, le matériel nécessaire pour détecter l'événement en

question », serait aussi absurde que demander : « Si vous tirez une bille d'un sac, quelle est la probabilité qu'elle soit verte ? »

Ses détracteurs disaient qu'elle employait un raisonnement circulaire, tenant pour acquis dès le début tous les résultats qu'elle essayait de démontrer. Les éléments qu'elle intégrait à ses calculs comprenaient *tellement* de détails sur la physique connue de l'appareillage expérimental qu'ils finissaient – indirectement mais inévitablement – par vendre la mèche.

Je n'étais pas vraiment qualifié pour prendre parti, mais il me semblait que les adversaires de Mosala étaient hypocrites, car ils pratiquaient la même démarche sous une autre apparence : les solutions qu'ils proposaient faisaient toutes appel à un a priori cosmologique. Ils déclaraient qu'« avant » le Big Bang et la création du temps (ou « jouxtant » l'événement, pour éviter le paradoxe) il n'y avait eu qu'un « proto-espace » parfaitement symétrique, dans lequel toutes les topologies avaient un poids égal… et le « résultat moyen » de la plupart des quantités physiques familières aurait été infini. Le « protoespace » était quelquefois considéré comme étant « infiniment chaud » ; il pouvait s'envisager comme le genre de chaos parfaitement équilibré que deviendrait l'espace-temps s'il se déversait en lui une quantité d'énergie telle que, littéralement, tout deviendrait possible. Tout et son contraire ; le résultat net était que rien ne s'était passé du tout.

Or une fluctuation locale quelconque avait perturbé cet équilibre de manière à susciter le Big Bang. À partir de ce minuscule incident, notre univers avait pris explosivement naissance. Une fois l'événement arrivé, la mixture originelle « infiniment chaude » et infiniment objective des topologies avait été forcée de devenir de plus en plus tendancieuse, car « température » et « énergie » avaient désormais un sens, et, dans un univers en expansion qui se refroidissait, la plupart des anciennes symétries « chaudes » auraient été aussi instables que du métal fondu jeté dans un lac. Et quand elles s'étaient refroidies, les formes en lesquelles elles s'étaient figées avaient comme par hasard penché pour des topologies proches de certain espace à dix dimensions, celui qui donnait naissance à

des particules telles que les quarks et les électrons et à des forces telles que la gravitation et l'électromagnétisme.

Selon cette logique, la seule manière correcte de résumer toutes les topologies était d'incorporer le fait que notre univers avait – par hasard – émergé du proto-espace d'une certaine manière. Les détails de la symétrie rompue devaient être introduits « manuellement » dans les équations… parce qu'il n'y avait pas de raison qu'ils puissent avoir été foncièrement différents. Et s'il semblait que la physique résultant de cet accident soit improbablement propice à la formation d'étoiles, de planètes et de vie… alors, cet univers n'était qu'un univers parmi un grand nombre d'autres issus de la condensation du proto-espace, chacun doté d'un ensemble différent de forces et de particules. Si tous les ensembles possibles avaient été essayés, il n'était guère surprenant qu'au moins l'un d'eux se soit révélé favorable à la vie.

C'était le bon vieux principe anthropique, l'indispensable sauce qui avait sauvé mille cosmologies. Et je ne pouvais pas vraiment le contester, même si tous les autres univers étaient destinés à rester éternellement hypothétiques.

Mais les méthodes de Violet Mosala ne semblaient ni plus ni moins circulaires. Ses adversaires étaient obligés d'« affiner » quelques paramètres de leurs équations afin de prendre en compte l'univers particulier que « notre » Big Bang avait créé. Mosala et ses partisans se contentaient de décrire des expériences réelles dans le monde réel si complètement qu'ils « montraient aux équations » exactement la même chose.

Il me semblait que les deux groupes de physiciens admettaient tant bien que mal qu'ils n'arrivaient pas tout à fait à expliquer comment l'univers s'était construit… sans mentionner le fait qu'ils étaient à l'intérieur, en train de chercher cette explication.

L'appareil entra dans l'obscurité et le silence remplit la cabine. Les écrans s'éteignirent, un par un, à mesure que les passagers s'assoupissaient ; tous avaient fait un long voyage, d'où qu'ils soient partis. Je regardai les bancs de nuages s'assombrir derrière nous – crépuscule rapide et violent,

métallique et meurtri – puis sollicitai un plan de vol lorsque nous mîmes le cap au nord-est, juste après avoir perdu de vue la Nouvelle-Zélande. Je songeai à des sondes spatiales en route pour Vénus sur orbite excentrée via Jupiter. C'était comme si nous avions été obligés de faire ce grand détour pour accroître suffisamment notre vélocité : comme si Anarchia se déplaçait trop vite pour qu'on puisse y aborder autrement.

Une heure plus tard, l'île apparut finalement devant nous, telle une pâle étoile de mer échouée. Six bras descendaient en pente douce d'un plateau central ; le long de leurs flancs, une roche grise cédait la place à des bancs de coraux qui, formant d'abord une masse d'affleurements compacts, s'amenuisaient jusqu'à une présence en dentelle qui perçait à peine la surface de l'eau. Une légère bioluminescence bleue ourlait les circonvolutions des récifs, contenue dans une succession d'autres teintes : les équidensités d'une carte des fonds vivante. Un petit nuage de lucioles clignotantes orange était blotti au creux des deux bras les plus proches ; je ne pouvais dire s'il s'agissait de bateaux ancrés dans le port ou de quelque entité plus exotique.

Sur l'île même, un éparpillement de lumières suggérait le quadrillage ordonné d'une ville. Je sentis brusquement monter l'inquiétude en moi. Anarchia était aussi belle que n'importe quel atoll, aussi spectaculaire que n'importe quel transatlantique… mais sans avoir aucune des qualités rassurantes de l'un ni de l'autre. *Comment pouvais-je être sûr que ce bizarre artefact n'allait pas se désagréger dans la mer ?* J'étais habitué à me tenir sur du roc vieux d'un milliard d'années ou à voyager dans des engins à l'échelle modestement humaine. J'étais déjà né quand cette île tout entière n'était encore qu'un nuage de minéraux dérivant sur plus de la moitié du Pacifique et, quand on la voyait d'avion, il ne paraissait plus invraisemblable que l'océan surgisse un beau jour par un millier de pores et de canaux invisibles pour la dissoudre et la reprendre intégralement.

Toutefois, lorsque nous descendîmes, la terre se déploya autour de nous, rues et immeubles apparurent et mon sentiment d'insécurité se dissipa. Un million de personnes

s'étaient installées sur l'île et avaient confié leur vie à sa solidité. S'il était humainement possible de maintenir ce mirage à la surface des eaux, alors je n'avais rien à craindre.

10

L'avion se vida lentement. Les passagers se bousculaient pour descendre, ensommeillés et irritables ; beaucoup serraient contre eux coussins et petites couvertures comme des enfants encore debout après l'heure normale du coucher. Il n'était que neuf heures du soir ici – et l'horloge corporelle de la plupart de ces gens aurait été d'accord – mais nous étions encore tous abrutis, épuisés et pleins de courbatures. Je me tournai de tous côtés pour chercher Indrani mais ne pus la repérer dans la cohue.

Il y avait un portique de contrôle au bout de l'ombilic mais pas de personnel en vue ni de dispositif manifestement destiné à interroger mon passeport. Si Anarchia n'imposait pas de restrictions à l'immigration, et encore moins à l'entrée de visiteurs temporaires, elle interdisait certaines importations. À côté du portique, un panneau multilingue proclamait :

Vous êtes libres d'essayer d'introduire des armes
Nous serons libres d'essayer de les détruire
DIRECTION DE L'AÉROPORT D'ANARCHIA

J'hésitai. Si mon passeport n'était pas déchiffré et que l'homologation de mes implants ne soit pas prise en considération… qu'est-ce que cette machine pourrait me faire ? Incinérer pour cent mille dollars d'électronique, et griller une grande partie de mon tube digestif par-dessus le marché ?

Je savais que c'était de la parano : je ne pouvais guère être le premier journaliste à mettre le pied sur l'île. Et le message s'adressait probablement à des visiteurs venus de certaines îles privées sud-américaines – « havres de liberté » établis par de prétendus « réfugiés politiques » fuyant la réforme des lois sur la possession des armes à feu menée à bien aux États-Unis dans les années vingt –, dont certains avaient tenté à maintes

occasions de persuader Anarchia de s'aligner sur leur mode de pensée particulier.

Je me retins néanmoins d'avancer pendant plusieurs minutes, dans l'espoir qu'une personne en uniforme apparaisse pour me tranquilliser. Ma compagnie d'assurances avait refusé de m'offrir toute forme de couverture que ce soit tant que je serais à Anarchia, et, lorsque mon banquier s'apercevrait que j'avais séjourné ici, il ne serait pas content : il possédait encore la plupart des puces enfouies dans mes tripes. Légalement parlant, je n'avais pas à prendre ce risque.

Personne ne se présenta. Je franchis le portique. L'armature du scanner, desserrée, trembla légèrement tandis que mon corps captait une infime portion du flux magnétique, l'entraînait vers l'avant puis la laissait revenir au repos comme un élastique – mais aucun faisceau de micro-ondes n'échauda mon abdomen et aucune alarme ne retentit.

Le portique donnait accès à une aérogare moderne, pas très différente de toutes celles que j'avais vues dans de petites villes européennes, avec leur architecture aux lignes épurées et leurs sièges déplaçables que les groupes de voyageurs redisposaient en cercle. Il n'y avait que trois compagnies aériennes représentées, et toutes affichaient des versions de leur logotype bien plus petites que d'ordinaire, à croire qu'elles ne voulaient pas trop se faire remarquer. Quand j'avais réservé mon vol pour Anarchia, je n'avais trouvé sur le réseau aucune liaison ouvertement annoncée ; j'avais été obligé d'envoyer une demande précise pour obtenir des informations. La Fédération européenne, l'Inde et plusieurs pays d'Afrique et d'Amérique latine se contentaient d'appliquer l'embargo minimal demandé par l'ONU sur certains produits de haute technologie. Ces compagnies aériennes fonctionnaient entièrement dans le cadre réglementaire de leurs pays d'origine. Il n'empêchait qu'irriter les gouvernements du Japon, de la Corée, de la Chine et des États-Unis – sans parler des multinationales de la biotech – comporterait toujours un risque. Le fait de commettre *discrètement* l'infraction ne cacherait rien mais représentait sans aucun doute un geste d'obéissance et atténuait le besoin

réellement ressenti d'un châtiment exemplaire des pays collaborateurs.

Je récupérai ma valise, m'arrêtai près du convoyeur à bagages et tentai de me repérer. Je regardai les autres passagers de l'avion se disperser, les uns accueillis par des amis, les autres continuant seuls. La plupart s'exprimaient en anglais ou en français ; ici, pas de langue officielle, mais près des deux tiers de la population avaient émigré d'autres îles du Pacifique. Choisir de vivre à Anarchia était peut-être, en fin de compte, une décision politique – et certains rescapés de l'effet de serre préféraient apparemment se faire interner des années en Chine dans l'espoir d'être finalement acceptés dans ce paradis des entreprises – mais je n'avais aucun mal à imaginer qu'après avoir vu l'océan engloutir sa maison on trouve un attrait particulier à un mini-continent autoréparé (et dont la surface était en train d'augmenter). Anarchia symbolisait une inversion de la fatalité : le soleil et la biotechnologie passaient en marche arrière le film catastrophe planétaire. C'était mieux que pester contre la tempête. Fidji et Samoa commençaient enfin à créer de nouvelles îles, mais elles n'étaient pas encore habitables et les deux gouvernements payaient ce privilège plusieurs millions de dollars en licences d'exploitation et honoraires d'experts. Leur dette ne serait pas éteinte avant le XXIIe siècle.

Théoriquement, un brevet ne durait que dix-sept ans. Or les industriels de la biotechnologie avaient perfectionné la stratégie consistant à solliciter à nouveau l'enregistrement du même produit sous un angle différent lorsque la date d'expiration pointait à l'horizon ; d'abord pour la séquence ADN d'un gène et toutes ses applications… ensuite pour la séquence correspondante d'amino-acides… enfin pour la *forme* et la *fonctionnalité* de la protéine entièrement assemblée, quelle qu'en soit la composition chimique précise. Je ne pouvais me résoudre à nier la gravité du pillage de savoir, sous prétexte que c'était un délit sans victime – j'avais toujours été convaincu par l'argument selon lequel personne ne voudrait gaspiller de l'argent en Recherche et Développement s'il était impossible de faire breveter les formes de vie génétiquement modifiées – mais il y avait quelque chose d'insensé dans le fait que les outils les

plus puissants contre la famine, que les outils les plus puissants contre les atteintes écologiques, que les outils les plus puissants pour lutter contre la *pauvreté*… soient au-dessus des moyens de tous ceux qui en avaient le plus besoin.

Je commençais à traverser l'aérogare pour gagner la sortie lorsque je vis Janet Walsh avancer dans la même direction, et je me laissai distancer. Elle était accompagnée d'un groupe d'une demi-douzaine de personnes, mais un homme marchait à quelques mètres à l'extérieur de son entourage ; sa démarche souple était bien rodée et il ne quittait pas Walsh des yeux. Je reconnus immédiatement la technique, et le praticien un instant plus tard : David Connolly, un photographe qui travaillait pour Planet Niouze. Walsh avait besoin d'une deuxième paire d'yeux, évidemment : elle n'aurait jamais accepté de les laisser mettre toute cette vilaine technologie déshumanisante à l'intérieur de son propre corps… et, pis encore, son point de vue l'aurait éliminée de toutes les séquences. À quoi bon employer une célébrité comme reporter si elle n'était pas sur l'écran ?

Je la suivis d'assez loin pour ne pas me faire remarquer. Un groupe de trente ou quarante de ses partisans se tenait devant l'aérogare dans la chaleur de l'air nocturne, brandissant des banderoles luminescentes – plus télégéniques dans l'obscurité relative qu'elles ne l'auraient été à l'intérieur – qui clignotaient en même temps, alternant entre SCIENCE HUMILIONS !, BIENVENUE JANET ! et NON À LA TDT ! Ils l'acclamèrent à l'unisson lorsqu'elle franchit les portes. Elle se détacha du halo de ses compagnons pour serrer des mains et recevoir des baisers ; Connolly prit du recul pour enregistrer toute la scène.

Walsh prononça un petit discours, mèches grises au vent. Je ne pus prendre en défaut ses aptitudes à faire face à la caméra ou à la foule : elle avait le chic pour sembler digne et pleine d'autorité sans être sérieuse ni distante. Et je fus obligé d'admirer son endurance : elle faisait preuve de plus d'énergie après ce vol interminable que je n'aurais pu en rassembler si ma vie avait été en danger.

— Je veux vous remercier tous et toutes d'être venus ici pour m'accueillir ; je suis vraiment touchée par votre générosité. Et je veux vous remercier d'avoir entrepris le long et pénible voyage

jusqu'à cette île pour prêter vos voix à notre modeste chant de protestation contre les forces de l'arrogance scientifique. Se rassemblent ici des gens qui croient pouvoir effacer jusqu'aux dernières traces de dignité humaine, pouvoir tarir jusqu'aux dernières gouttes de spiritualité, pouvoir écraser jusqu'au dernier sous le poids de leur « progrès intellectuel » tous les précieux mystères qui nous font vivre – nous broyer en une seule équation qu'ils écriront sur un T-shirt comme un vulgaire slogan. Des gens qui croient qu'ils peuvent prendre toutes les merveilles de la nature et tous les secrets du cœur et dire : « Et voilà. Il n'y a rien d'autre. » Eh bien, nous sommes ici pour leur dire…

— NON ! rugit la petite foule.

À côté de moi, quelqu'un rit doucement.

— Mais s'ils ne peuvent pas t'enlever ta précieuse dignité, Janet, alors pourquoi faire tant d'histoires ?

Je me retournai. Celui qui avait parlé était un(e) asexe d'une vingtaine d'années. Ille inclina la tête et sourit, avec des dents blanches étincelantes tranchant sur sa peau noire, des yeux aussi sombres que ceux de Gina et des pommettes hautes qui devaient manifestement être celles d'une femme – sauf que ce n'était évidemment pas le cas. Ille était vêtu(e) d'un ample T-shirt noir passé sur un jean noir ; des points lumineux clignotaient au hasard sur le tissu, comme s'il était censé afficher une image quelconque mais que les données n'arrivaient plus.

— Un vrai moulin à paroles ! dit-ille. Savez-vous qu'elle a travaillé pour D-R-D ? On s'attendrait à une rhétorique un peu plus tranchante, avec des références pareilles.

Ille prononçait *ré-fé-rences* avec un accent ironique, jamaïcain, peut-être ; D-R-D était Dayton-Rice-Daley, la plus importante agence publicitaire du monde anglophone.

— Vous êtes Andrew Worth ?

— Oui. Comment avez-vous… ?

— Venu filmer Violet Mosala.

— Exact. Est-ce que vous… travaillez avec elle ?

Ille avait l'air presque un peu trop jeune même pour être étudiant(e) en doctorat. Mais Violet Mosala elle-même n'avait-elle pas eu son doctorat à vingt ans ?

— Je ne l'ai jamais rencontrée, dit-ille en secouant la tête.

Je n'arrivais toujours pas à décrire son accent, à moins que le terme exact soit « transatlantique » : à mi-chemin entre Kingston et Luanda. Je posai ma valise et lui tendis la main. Ille la serra fermement.

— Je suis Akili Kuwale.

— Vous êtes ici pour la Conférence Einstein ?

— Pour quoi d'autre ?

Je haussai les épaules.

— Il doit bien se passer d'autres choses sur Anarchia.

Ille ne répondit pas.

Walsh était déjà loin et ses admirateurs étaient en train de se disperser. Je jetai un coup d'œil à mon minicom et dis :

— Carte des transports en commun.

— L'hôtel n'est qu'à deux kilomètres, dit Kuwale. À moins que cette valise ne soit plus lourde qu'elle n'en a l'air… ce serait tout aussi facile d'y aller à pied, n'est-ce pas ?

Ille n'avait pas de bagage, pas de sac à dos, rien ; ille avait dû arriver plus tôt puis revenir à l'aéroport. Pour me rencontrer ? J'avais sérieusement envie de m'allonger et je ne pouvais pas m'imaginer ce qu'ille voulait me dire qui ne puisse pas attendre jusqu'au matin – ni ne puisse se dire dans un tramway – mais c'était probablement une raison de plus pour l'apprendre.

— Bonne idée, dis-je. Un peu d'air frais ne me ferait pas de mal.

Kuwale semblait savoir où ille allait ; je rangeai donc mon minicom et le suivis. La nuit était chaude et humide, mais une brise continuelle atténuait la touffeur. Anarchia n'était pas plus proche des tropiques que ne l'était Sydney ; en général, il devait y faire plus frais.

La topographie du centre de l'île me rappela Sturt, une néopole terrestre d'Australie-Méridionale construite à peu près à l'époque où Anarchia avait été ensemencée. Il y avait de larges rues pavées et des constructions basses, pour la plupart de petits immeubles résidentiels de tout au plus six étages avec des

boutiques au rez-de-chaussée. Tout ce qui était visible était construit en roche corallienne, forme de calcaire renforcée par des polymères organiques qui en assuraient l'étanchéité et « cultivée » dans les carrières autoreconstituantes des récifs intérieurs. Toutefois, aucun des immeubles n'avait la blancheur délavée du corail : des minéraux à l'état de traces produisaient toutes les couleurs du marbre : des gris, des verts et des bruns soutenus et, plus rarement, des cramoisis sombres se nuançant jusqu'au noir.

Les gens autour de nous étaient décontractés et ne se pressaient pas, à croire qu'ils n'étaient dehors que pour se promener tranquillement sans but défini. Je ne vis pas de bicyclettes, mais il devait y en avoir quelques-unes sur l'île ; les lignes de tramways ne se prolongeaient qu'à mi-chemin des pointes de l'étoile, à cinquante kilomètres du centre.

— Sarah Knight était une grande admiratrice de Violet Mosala, dit Kuwale. Je crois qu'elle aurait fait un bon reportage. Du travail soigné. Consciencieux.

Ça m'en bouchait un coin.

— Vous connaissez Sarah ? m'enquis-je.

— Nous avons été en contact.

— Qu'est-ce que ça signifie ? dis-je avec un rire las. Sarah Knight est une fan de Mosala… et moi pas. *Et alors ?* Je ne suis pas quelque disciple d'une Secte Ignorante venu ici pour la descendre en flammes ; je vais être objectif quand même.

— Là n'est pas la question.

— C'est la seule question dont je suis disposé à m'entretenir avec vous. Pourquoi vous imaginez-vous que vous êtes concerné(e) par la manière dont ce film va être tourné ?

— Je n'imagine rien de tel. Le documentaire n'a pas d'importance.

— D'accord. Merci.

— Sans rancune. Mais ce n'est pas de cela que je veux parler.

Nous parcourûmes quelques mètres, sans rien dire. J'attendais de voir si le fait de rester muet et de feindre l'indifférence allait susciter chez ille une violente réaction révélatrice. Il n'en fut rien.

— Alors, dis-je, qu'est-ce que vous faites ici exactement ? Vous êtes journaliste, physicien… ou quoi ?

Je faillis dire : *disciple d'une Secte Ignorante* ; mais même un membre de groupes concurrents comme Renaissance Mystique ou Culture d'Abord n'aurait jamais tourné en ridicule la profonde sagesse de Janet Walsh.

— Je suis un observateur intéressé.

— Ah oui ? Tout s'explique.

Ille m'adressa un grand sourire élogieux, comme si je venais de faire une plaisanterie. Je distinguais à présent la façade de l'hôtel au loin, droit devant. Je l'avais déjà vue dans l'audiovisuel communiqué par les organisateurs de la conférence.

Kuwale reprit son sérieux.

— Vous allez passer pas mal de temps avec Violet Mosala dans les deux semaines à venir. Peut-être plus de temps que n'importe qui. Nous avons essayé de lui faire parvenir des messages, mais vous savez qu'elle ne nous prend pas au sérieux. Alors… est-ce que vous seriez au moins disposé à ouvrir l'œil ?

— Pourquoi ?

Ille fronça les sourcils puis regarda autour d'ille d'un air inquiet.

— Faut-il que je vous le dise noir sur blanc ? Je suis AC. AC *tendance modérée*. Nous ne voulons pas qu'on lui fasse du mal. Et je ne sais pas à quel point vous sympathisez avec nous, ni jusqu'à quel point vous seriez prêt à nous aider, mais tout ce que vous auriez à faire, c'est de…

Je l'arrêtai d'un geste de la main.

— De quoi parlez-vous ? *Vous ne voulez pas qu'on lui fasse du mal ?*

Kuwale eut l'air désemparé(e) puis brusquement méfiant(e).

— « AC tendance modérée » ? insistai-je. C'est censé me dire quelque chose ?

Ille ne répondit pas.

— Et si Violet Mosala ne vous prend pas au sérieux, pourquoi quelqu'un d'autre devrait-il le faire ?

Kuwale était manifestement en train de se poser sérieusement des questions sur moi. J'aurais bien voulu savoir ce qu'ille s'était imaginé avant.

— Sarah Knight, dit-ille d'un ton méprisant, n'a jamais été d'accord avec quoi que ce soit, pas *expressément*, mais, au moins, elle comprenait ce qui se passait. Quel genre de journaliste êtes-vous donc ? Ça ne vous arrive jamais de chercher des informations ? Ou alors vous vous contentez d'empoigner une mamelle électronique et de voir ce qui en sort quand vous la *sucez* ?

Ille s'éloigna brusquement et se dirigea vers une rue transversale.

— Je ne sais pas lire les pensées des autres ! lui criai-je. Pourquoi ne pas me dire ce qui se passe ?

Je m'arrêtai et le regardai disparaître dans la foule. J'aurais pu le suivre, exiger des réponses, mais je commençais déjà à soupçonner que je pouvais deviner la vérité. Kuwale était un(e) fan de Mosala, mis(e) en présence des disciples des sectes venus par avions entiers se moquer de son idole. Et bien que, littéralement, il ne soit pas impossible qu'un membre encore plus perturbé de Science Humilions ! ou de Renaissance Mystique veuille du mal à Violet Mosala… il était hautement vraisemblable que ce n'était là qu'un fantasme élaboré par Kuwale.

J'appellerais Sarah Knight le lendemain matin ; elle avait déjà dû probablement recevoir une douzaine de messages bizarres signés Kuwale et l'avait envoyé promener en répondant : *Ce n'est même plus moi qui m'en occupe. Allez voir le trouduc qui m'a piqué ce boulot, Andrew Worth. Voici une photo récente.* Je ne pouvais guère lui en vouloir ; c'était une revanche somme toute modérée.

Je continuai d'avancer vers l'hôtel, à bout de forces, en somnambule.

— Que signifient les initiales A.C. ? demandai-je à **Sisyphus**.

— Dans quel contexte ?

— N'importe quel contexte. En plus d'*appellation contrôlée* et *automobile-club*.

Il y eut une longue pause. Je levai les yeux vers le ciel et repérai la ligne ténue de points régulièrement espacés, dérivant lentement vers l'est sur fond d'étoiles, qui me reliait encore au monde que je connaissais.

— Il y a cinq mille dix-sept autres significations dans les argots des métiers et des sous-cultures et dans les appellations enregistrées pour des entreprises, organisations charitables et organisations politiques.

— Dans ce cas… n'importe quoi pourrait convenir vu la manière dont Akili Kuwale en a parlé il y a quelques minutes.

Mon minicom gardait en mémoire vingt-quatre heures d'audio.

— Kuwale est probablement asexe, ajoutai-je.

Sisyphus digéra la conversation, relut sa liste et déclara :

— Les trente sens les plus plausibles sont : Absolute Control, une agence de sécurité fidjienne qui travaille dans tout le Pacifique ; Asexe Catholique, un groupe basé à Paris qui milite pour une réforme de la politique de l'Église catholique romaine envers les migrants sexuels ; Advanced Cartography, une firme sud-africaine spécialisée dans la décompression des données satellitaires…

J'écoutai les trente choix jusqu'au bout, puis les trente suivants, mais les correspondances étaient tellement fantaisistes que ce n'était plus que du bruit.

— Alors, quelle est la signification qui cadre parfaitement mais ne figure dans aucune base de données respectable ? Quelle est l'unique réponse que je ne puisse pas recevoir de ma mamelle électronique préférée ?

Sisyphus ne daigna pas répondre.

Je faillis m'excuser mais me repris à temps.

11

Je m'éveillai à six heures trente, quelques secondes avant que mon alarme ne sonne. Je surpris des fragments d'un rêve en train de refluer, images de vagues s'écrasant sur du corail et du calcaire en pleine désintégration, ambiance peut-être menaçante, mais qui se dissipa rapidement. Le soleil inonda la pièce, réfléchi par les murs lisses et gris argent en roche corallienne polie. On parlait dans la rue en bas ; je n'arrivais pas à distinguer les mots, mais le ton était détendu, aimable, civilisé. Si c'était ça l'anarchie, c'était mieux que se réveiller au son des sirènes des voitures de police à Shanghai ou à New York. Je me sentis plus reposé et optimiste que je ne l'avais été depuis bien longtemps.

Et j'allais finalement rencontrer le sujet de mon film.

La nuit précédente, j'avais reçu un message de l'assistante de Mosala, Karin De Groot. Mosala donnait une conférence de presse multimédia à huit heures ; ensuite, elle serait occupée pendant la plus grande partie de la journée, en commençant à neuf heures, lorsque Henry Buzzo, de Caltech, présenterait une communication dont il affirmait qu'elle remettrait en cause une classe entière de MTT. Entre la conférence de presse et l'intervention de Buzzo, toutefois, j'aurais enfin une chance de discuter du documentaire avec l'intéressée. Bien que je ne sois pas obligé de conclure quoi que ce soit sur Anarchia – j'aurais la possibilité de questionner Mosala à loisir une fois qu'elle serait rentrée au Cap –, j'avais commencé à me demander si j'allais devoir couvrir son séjour ici comme n'importe quel autre journaliste présent.

Je songeai à prendre un petit déjeuner, mais, après m'être forcé à manger pendant le vol Dili-Anarchia, je n'avais pas retrouvé mon appétit. Alors je restai couché à lire, une fois de plus, la fiche biographique de Mosala tout en revérifiant mon

plan de filmage provisoire pour les deux semaines à venir. La pièce était fonctionnelle, presque monacale comparée à la plupart des chambres d'hôtel… mais elle était propre, moderne, lumineuse et pas chère. J'avais dormi dans des lits moins confortables, dans des chambres au décor plus somptueux mais plus triste pour deux fois plus cher.

C'était trop beau, et de loin. Un cadre paisible et un sujet non traumatisant : qu'avais-je fait pour mériter cela ? Je n'avais même pas découvert qui Lydia avait envoyé au charbon pour filmer *D-stress* à ma place. Qui passerait ses journées dans un hôpital psychiatrique de Miami ou de Berne tandis qu'on supprimait les tranquillisants à une victime en camisole de force après l'autre pour tester l'action sur le syndrome d'une substance non sédative quelconque ou pour obtenir des tomographies d'une neuropathologie vierge d'effets pharmacologiques ?

Furieux, je repoussai cette image. Je n'étais pas responsable du D-stress ; je n'avais pas créé cette maladie. Et je n'avais forcé personne à prendre ma place.

Avant de partir pour la conférence de presse, j'appelai à contrecœur Sarah Knight. Ma curiosité quant à Kuwale s'était presque entièrement éteinte – ce serait sûrement une triste histoire, sans surprises – et la perspective d'affronter Sarah pour la première fois depuis que je lui avais piqué *Violet Mosala* n'avait rien d'excitant.

Cette corvée me fut épargnée. Il n'était que six heures moins dix à Sydney et ce fut un service de gestion d'appels qui décrocha. Soulagé, je laissai un bref message puis me dirigeai vers l'escalier.

L'auditorium principal, plein à craquer, bourdonnait de mille conversations impatientes. J'avais imaginé des centaines de contestataires envoyés par Science Humilions ! massés devant l'entrée de l'hôtel ou faisant le coup de poing contre les vigiles et les physiciens dans les couloirs, or il n'y avait pas un seul manifestant en vue. Je m'arrêtai sur le seuil et il me fallut un certain temps pour repérer Janet Walsh dans le public mais, une fois que je l'eus localisée, je n'eus aucune peine à effectuer une triangulation pour découvrir Connolly dans l'un des

premiers rangs : parfaitement placé pour se tourner alternativement vers Walsh et Mosala avec un minimum de torticolis.

Je m'assis au fond de la salle et invoquai **Witness**. Des caméras électroniques couvriraient le public depuis la scène et je pourrais acheter le métrage aux organisateurs de la conférence s'il y avait quoi que ce soit d'utilisable.

Marian Fox, présidente de l'Union internationale de Physique théorique, prit la parole pour présenter Mosala. Elle prononça tous les termes élogieux que quiconque aurait employés à sa place : *respectée, exemplaire, dévouée, exceptionnelle*. Je ne doutais point qu'elle soit parfaitement sincère… mais le langage de la réussite me semblait toujours se déliter en une parodie de lui-même. Combien de personnes sur la planète pouvaient être *exceptionnelles ?* Combien pouvaient être *uniques ?* Je ne voulais pas que Mosala soit décrite comme n'étant pas différente du plus médiocre de ses collègues mais ces clichés flatteurs ne signifiaient rien. Ils se privaient eux-mêmes de sens.

Mosala monta sur le podium, essayant de conserver sa grâce sous les hyperboles ; une partie du public applaudit à tout rompre et plusieurs spectateurs se levèrent. Je me promis de demander à Indrani quand et pourquoi ces étranges rituels d'adulation – observés quasi universellement vis-à-vis des acteurs et des musiciens – avaient commencé à s'appliquer à une poignée de savants célèbres. Je soupçonnai que c'était entièrement la faute des Sectes Ignorantes ; elles s'étaient tellement démenées pour intéresser le grand public à leur cause qu'il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'elles aient fini par susciter des passions opposées tout aussi véhémentes. Et il y avait des tas de couches sociales où les sectes faisaient partie du décor ; il ne pouvait donc pas y avoir de plus grand acte de rébellion que d'idolâtrer un physicien.

Mosala attendit que le silence revienne.

— Merci, Marian. Et merci à vous tous d'assister à cette séance. Il me faut brièvement expliquer ce que je fais ici. Je participerai à un certain nombre de tables rondes traitant de questions techniques pendant toute la durée de la conférence.

Et, bien entendu, je serai heureuse de débattre des problèmes soulevés par la communication que je présente le 18, après que je l'aurai présentée. Mais le temps manque toujours en ces occasions et nous tenons à ce que les questions ne débordent pas du cadre de la discussion, ce qui, je le sais, est souvent frustrant pour les journalistes qui aimeraient aborder un éventail plus large de sujets.

« Aussi le comité d'organisation a-t-il persuadé un certain nombre d'orateurs de tenir des conférences de presse multimédias où ces restrictions ne s'appliqueront pas. Ce matin, c'est mon tour. Si vous avez donc quoi que ce soit à me demander qui risquerait d'être hors sujet dans les séances ultérieures… le moment est venu. »

Mosala donnait l'impression d'être détendue, de ne pas vouloir s'imposer ; elle avait manifestement le trac dans toutes les apparitions antérieures que j'avais visionnées – surtout lors de la cérémonie des Nobel – mais, si elle n'était pas encore endurcie par l'expérience, elle était incontestablement plus à l'aise. Elle avait une voix profonde et vibrante – qui pourrait électriser des auditoires si jamais elle se décidait à prononcer des discours – mais elle parlait sur le ton de la conversation, sans effets oratoires. Ce qui laissait bien augurer de *Violet Mosala,* le film. L'embarrassante vérité était que certains sujets étaient incapables d'occuper l'écran du téléspectateur moyen pendant cinquante minutes. Ils ne « passaient » pas et ressortaient déformés comme un son trop fort ou trop faible pour être correctement enregistré. Mosala – j'en étais sûr à présent – survivrait aux limitations du média. À supposer que je ne déconne pas complètement.

Les premières questions émanèrent des journalistes scientifiques des services d'information non spécialisés… qui ressuscitèrent diligemment toutes les vieilles idées fausses : *Une Théorie de Tout signifiera-t-elle la fin de la science ? Une TDT rendra-t-elle l'avenir totalement prévisible ? Une TDT viendra-t-elle à bout de tous les problèmes non résolus de la physique et de la chimie, de la biologie et de la médecine… de l'éthique et de la religion ?*

Mosala traita tous ces sujets avec patience et concision.

— Une Théorie de Tout est seulement la formulation mathématique la plus simple que nous puissions trouver qui résume intégralement l'ordre sous-jacent à l'univers. Avec le temps, si une TDT candidate survit à un examen théorique et une vérification expérimentale soutenus, nous devrions progressivement nous persuader qu'elle représente *un noyau de compréhension*… à partir duquel – en principe, au sens le plus idéalisé qui soit – tout ce qui nous entoure pourrait être expliqué.

« Mais cela ne rendra pas tout « totalement prévisible » pour autant. L'univers est rempli de systèmes que nous comprenons complètement – systèmes aussi simples que deux planètes en orbite autour d'une étoile – où la mathématique est chaotique ou récalcitrante et où des prédictions à long terme seront toujours impossibles à calculer.

« Et cela ne veut pas dire « la fin de la science ». La science est bien plus que la recherche d'une TDT ; elle est l'élucidation des rapports entre les ordres de l'univers à tous les niveaux. Atteindre les fondations ne signifie pas qu'on touche le plafond. Il y a des douzaines de problèmes dans la dynamique des fluides – sans parler de la neurobiologie – qui nécessitent de nouvelles démarches ou de meilleures approximations et non la description précise, ultime de la matière à l'échelle subatomique. »

J'imaginai Gina devant son poste de saisie. Et je l'imaginai dans sa nouvelle maison, en train d'énumérer tous ses problèmes et ses petits triomphes devant son nouvel amant. Je fus ébranlé un instant, mais cela me passa.

— Lowell Parker, *Atlantica*. Professeur Mosala, vous dites qu'une TDT est « la plus simple formulation de l'ordre sous-jacent à l'univers ». Mais tous ces concepts ne sont-ils pas culturellement déterminés ? « Simplicité » ? « Ordre » ? Jusqu'à la gamme des formulations à la disposition des mathématiciens contemporains ?

Parker était un jeune homme grave avec un accent de Boston ; *Atlantica* était un magazine en ligne de haut niveau essentiellement produit, à temps partiel, par des universitaires de la côte Est.

— Assurément, répondit Mosala. Et les équations par lesquelles nous décrirons une TDT ne seront pas uniques. Elles seront comme… disons, les équations de Maxwell pour l'électromagnétisme. Il y a une demi-douzaine de manières correctes de les écrire – on peut changer les constantes de place, utiliser des variables différentes… elles peuvent même s'exprimer soit en trois, soit en quatre dimensions. Les physiciens et les ingénieurs ne sont toujours pas d'accord pour dire quelle formulation est la plus simple – parce que cela dépend vraiment de ce à quoi vous les destinez : pour concevoir une antenne radar, calculer le comportement du vent solaire ou décrire l'histoire de l'unification de l'électrostatique et du magnétisme. Elles n'en donnent pas moins toutes des résultats identiques dans n'importe quel calcul particulier – parce que toutes décrivent la même chose : l'électromagnétisme lui-même.

— On a souvent dit la même chose à propos des différentes religions, n'est-ce pas ? dit Parker. Toutes expriment les mêmes vérités fondamentales, universelles – mais seulement d'une manière différente selon le lieu et l'époque. Admettriez-vous que ce que vous faites se place essentiellement dans la même tradition ?

— Non, je crois que c'est faux.

— Mais vous avez admis que des facteurs culturels déterminent l'acceptabilité de la TDT. Comment alors pouvez-vous affirmer que ce que vous faites est plus « objectif » que la religion ?

Mosala hésita, puis dit, prudemment :

— Supposons que demain tous les êtres humains jusqu'au dernier soient éliminés de la surface de la planète et que nous attendions quelques millions d'années jusqu'à ce que se développe la prochaine espèce dotée d'un ensemble de cultures religieuses et scientifiques. Que croyez-vous que ces nouvelles religions auraient de commun avec les anciennes – celles de notre époque ? Je soupçonne que les seuls points communs seraient certains principes éthiques qu'on peut faire remonter à des influences biologiques partagées : la reproduction sexuée, l'éducation des enfants, les avantages de l'altruisme, la

conscience de la mort. Et si la biologie était très différente, il se pourrait qu'il n'y ait absolument aucune ressemblance.

« Mais si nous attendions jusqu'à ce que cette nouvelle culture scientifique se dote de sa propre TDT, je crois alors que – pour différente qu'elle soit « sur le papier » – ce serait une théorie dont les deux cultures pourraient démontrer qu'elle est à tous égards mathématiquement équivalente à notre TDT… tout comme le premier étudiant en physique venu peut prouver que toutes les formes des équations de Maxwell décrivent exactement la même chose.

« Voilà la différence. Les savants peuvent commencer par avoir de féroces divergences, mais ils convergent vers un consensus quelle que soit leur culture. Participent à cette conférence des physiciens de plus de cent pays différents. Leurs ancêtres d'il y a trois mille ans auraient peut-être eu vingt ou trente explications mutuellement contradictoires pour n'importe quel phénomène imaginable du monde naturel. Or il n'y a que *trois* TDT mutuellement exclusives en concurrence ici. Et dans vingt ans, sinon moins, je parie qu'il n'en restera plus qu'une. »

Parker ne sembla pas se satisfaire de cette réponse mais se rassit.

— Lisbeth Weller, Grüne Weisheit. Il me semble que toute votre démarche vis-à-vis de ces problèmes reflète un mode de pensée masculin, occidental, réductionniste et relevant du lobe gauche du cerveau.

Weller était une grande femme austère qui avait l'air sincèrement peinée et perplexe.

— Comment pouvez-vous concilier cela avec votre lutte en tant qu'Africaine contre l'impérialisme culturel ?

— Quel intérêt aurais-je, dit Mosala d'une voix égale, à me dessaisir des outils intellectuels les plus puissants que je possède sous le bizarre prétexte qu'ils seraient la propriété d'un groupe quelconque, masculin, occidental ou autre ? Comme je l'ai déjà dit, l'histoire de la science est celle d'une convergence vers une compréhension commune de l'univers – et je ne suis pas disposée à être exclue de cette convergence pour aucune raison que ce soit. Quant aux « modes de pensée relevant du

lobe gauche », je crains que ce ne soit un concept plutôt démodé, et réductionniste. Personnellement, je me sers de tout l'organe.

Les admirateurs applaudirent bruyamment, mais cette liesse retomba plaintivement. L'ambiance était en train de changer ; de devenir tendue, de se polariser. Weller était une disciple avouée de Renaissance Mystique et, bien que la plupart des journalistes dans la salle ne soient affiliés à aucune secte, la minorité nourrissant de forts sentiments antiscientifiques pouvait quand même faire sentir sa présence.

— William Savimbi, Proteus Information. Vous parlez favorablement d'une convergence d'idées qui ne respecte pas les cultures ancestrales, comme si votre propre héritage n'avait pour vous aucune importance. Est-il exact que vous ayez reçu des menaces de mort de la part du Front de défense culturelle panafricain après que vous avez déclaré publiquement que vous ne vous considériez pas comme une Africaine ?

Proteus était la branche sud-africaine d'une grande entreprise familiale canadienne ; Savimbi était un homme aux cheveux gris, solidement bâti, qui parlait avec une familiarité décontractée, comme s'il suivait Mosala depuis quelque temps déjà.

Mosala s'efforça visiblement de contenir sa colère. Elle fouilla dans une de ses poches et en tira son minicom puis commença à taper au clavier.

Sans s'interrompre, elle dit :

— Monsieur Savimbi, si vous trouvez la technologie de votre profession trop intimidante, vous devriez peut-être chercher quelque chose de moins exigeant. *Ceci* est la citation tirée de la dépêche Reuters originale émise à Stockholm le 10 décembre 2053. Et il ne m'a fallu que quinze secondes pour la retrouver.

Elle brandit la tablette électronique et sa voix enregistrée dit : « Je ne me réveille pas tous les jours en me disant : « Je suis femme et africaine, comment cela devrait-il se refléter dans mon travail ? » Je ne pense pas du tout comme ça. Est-ce que par hasard on a déjà demandé au Dr Wozniak si le fait d'être européen avait influencé son approche de la synthèse des polymères ? »

Il y eut encore des applaudissements – plus généralisés, cette fois – mais je sentis monter une discrète vague d'hostilité. Mosala commençait visiblement à être troublée et, malgré le capital de sympathie dont elle disposait – en principe – chez les journalistes, il ne faisait aucun doute qu'ils seraient enchantés de la voir perdre son sang-froid à la suite d'une provocation.

— Janet Walsh, Planet Niouze. Ms Mosala, peut-être pourriez-vous m'expliquer quelque chose. Cette Théorie de Tout dont vous n'arrêtez pas de parler, qui va résumer la vérité ultime sur l'univers… je trouve ça absolument prodigieux, mais j'aimerais vous entendre dire sur quoi exactement elle se fonde.

Mosala devait savoir qui était Walsh mais elle ne laissa transparaître aucun signe d'hostilité.

— Toute TDT est une tentative pour trouver une explication plus profonde à ce qu'on appelle la Théorie standard du Champ Unifié. Elle a été achevée à la fin des années vingt et a survécu jusqu'ici à tous les tests expérimentaux. À proprement parler, la TSCU est déjà une « Théorie de Tout » : elle rend compte de manière unitaire de toutes les forces de la nature. Mais c'est une théorie très touffue, très arbitraire, fondée sur un univers à dix dimensions avec des tas de bizarreries qu'il est difficile d'accepter sans discussion. La plupart d'entre nous croient qu'il y a une explication sous-jacente plus simple qui attend simplement d'être découverte.

— Mais, dit Walsh, cette TSCU que vous essayez de supplanter, sur quoi était-elle elle-même fondée ?

— Sur un certain nombre de théories plus anciennes dont chacune, séparément, rendait compte d'une ou de deux des quatre forces fondamentales. Mais si vous voulez savoir d'où venaient ces théories antérieures, je vais être obligée de passer en revue cinq mille ans d'histoire scientifique. La réponse courte est, en dernière analyse, qu'une TDT sera fondée sur des observations de tous les aspects du monde et la recherche de régularités significatives dans ces observations.

— *C'est tout ?* fit Walsh en simulant une allègre incrédulité. Alors, nous sommes tous des savants, hein ? Nous utilisons tous nos sens, nous faisons tous des observations. Et nous détectons tous des régularités. Je discerne des configurations dans les

nuages au-dessus de chez moi chaque fois que je vais me promener dans le jardin.

Elle sourit – d'un sourire modeste, autodépréciateur.

— C'est un début, dit Mosala. Mais il y a deux démarches puissantes, au-delà de ce genre d'observations, qui ont fait toute la différence. Procéder à des expériences délibérées, contrôlées, au lieu de se contenter d'observer la nature en action. Et procéder à des observations quantitatives : faire des mesures et essayer de trouver des régularités et des configurations dans les chiffres.

— Comme la numérologie ?

Mosala secoua la tête et dit, d'un ton patient :

— Pas n'importe quelles configurations. Pas la configuration pour elle-même. Il faut d'abord avoir une hypothèse bien définie et il faut savoir comment la tester.

— Vous voulez dire… utiliser toutes les méthodes statistiques appropriées, et cætera ?

— Exactement.

— Mais, *supposons* qu'on utilise les méthodes statistiques appropriées… vous estimez que toute la vérité sur l'univers s'exprime dans des configurations que vous pouvez détecter en épluchant une liste de nombres infinie ?

Mosala hésita ; elle se demandait probablement si le tortueux processus consistant à expliquer quoi que ce soit de plus subtil serait pire qu'accepter ce résumé caricatural de l'œuvre de toute sa vie.

— Plus ou moins.

— Tout est dans les nombres ? Les nombres ne mentent jamais ?

— Non, jamais, lâcha Mosala, abandonnant toute patience.

— Voilà qui est très intéressant, dit Walsh. Parce qu'il y a quelques mois je suis tombée sur une idée ridicule – répugnante ! – qui se répandait sur quelques-uns des réseaux d'extrême droite européens. J'ai pensé qu'elle méritait d'être proprement – scientifiquement ! – réfutée. J'ai donc acheté un petit logiciel de statistiques et lui ai demandé de tester l'hypothèse selon laquelle une certaine portion – un certain *quota* – des prix Nobel décernés depuis 2010 a été

explicitement réservée, pour des raisons politiques, à des citoyens des nations africaines.

Il y eut un instant de silence stupéfait puis une vague d'exclamations scandalisées déferla dans la salle. Walsh brandit son minicom et continua, haussant le ton par-dessus les clameurs :

— Et la réponse était qu'il y avait quatre-vingt-quinze pour cent de chances…

Une demi-douzaine de personnes dans le parterre des admirateurs bondirent sur leurs pieds et commencèrent à l'injurier ; les deux hommes à ma droite et à ma gauche se mirent à siffler. Walsh poursuivit, avec une expression étonnée, comme si elle n'arrivait pas à saisir ce qui motivait tout ce tapage :

— La réponse était qu'il y avait *quatre-vingt-quinze chances sur cent que cela soit vrai.*

Une douzaine d'auditeurs se levèrent encore pour l'insulter. Quatre journalistes quittèrent violemment l'auditorium. Walsh resta debout à sourire innocemment en attendant une réponse. Je vis Marian Fox amorcer un mouvement vers le podium ; d'un geste, Mosala lui signifia de rester où elle était.

Mosala commença à pianoter sur son minicom. Les huées et les sifflets s'atténuèrent progressivement puis tout le monde se rassit, sauf Walsh.

Le silence n'avait pas pu durer plus de dix secondes mais il fut assez long pour que je me rende compte que mon cœur battait à tout rompre. Je voulais casser la gueule à quelqu'un. Walsh n'était pas raciste mais était experte en manipulation. Elle avait hérissé tout le monde ; si elle avait eu deux cents disciples vociférants brandissant des pancartes au fond de l'auditorium, elle n'aurait pas mieux réussi à déchaîner les passions.

Mosala leva les yeux et sourit aimablement.

— La renaissance scientifique africaine a été examinée en détail dans plus d'une trentaine d'articles en dix ans. Je serais heureuse de vous en donner les références si vous ne pouvez pas les chercher vous-même. Vous verrez qu'il y a plusieurs hypothèses plus élaborées pour expliquer l'augmentation

prononcée du nombre d'articles émanant de savants africains et acceptés par les comités de contrôle scientifique des revues spécialisées, la fréquence de citation desdits articles, le nombre de brevets enregistrés… et le nombre de prix Nobel en physique et en chimie.

« En ce qui concerne votre propre spécialité, toutefois, je crains que vous ne soyez démunie. Je ne peux trouver une seule étude qui propose une explication de rechange à la *probabilité à quatre-vingt-quinze pour cent* que, depuis le début, un quota de prix Booker ait été réservé à une minorité intellectuellement contestée et clairement définie : des nègres qui auraient dû rester dans la publicité. »

Une explosion d'hilarité ébranla l'auditorium. Walsh resta quelques secondes debout puis se rassit avec une dignité remarquable, sans aucun signe de repentir ni de honte ni d'inquiétude. Je me demandai si elle n'avait pas tout simplement voulu que Mosala lui réplique sur le même ton. Planet Niouze trouverait à coup sûr moyen de déformer cet échange en une victoire pour Walsh : MISE EN PRÉSENCE DES FAITS, LA PRIX NOBEL DE PHYSIQUE INSULTE LA GRANDE ROMANCIÈRE. Mais la plupart des médias diraient que Mosala avait fait preuve d'une remarquable retenue en répondant à une provocation délibérée.

Il y eut encore quelques questions – toutes inoffensives et modérément techniques – puis la séance fut levée. Je gagnai l'arrière de la scène, où m'attendait Karin De Groot.

De Groot était incontestablement infrafem – apparence qui n'était pas « à moitié » androgyne, mais bien plus tranchée. Tandis qu'ultrafems et ultramâles exagéraient des traits faciaux sexuels bien établis et que les asexes les éliminaient, les premiers infrafems et inframâles avaient modélisé le système visuel humain et découvert des groupes de paramètres totalement inédits qui les distingueraient au premier coup d'œil, mais sans les rendre tous homogènes.

Elle me serra la main puis me conduisit dans l'une des petites salles de réunion de l'hôtel.

— Allez-y doucement avec elle, dit-elle tranquillement. Elle vient de passer un mauvais quart d'heure.

— Je ne peux pas imaginer que quelqu'un d'autre aurait pu mieux s'en tirer.

— Je ne voudrais pas avoir Violet comme ennemie ; elle ne riposte jamais sans avoir étudié son coup jusqu'au bout. Mais ça ne signifie pas qu'elle soit dure comme pierre.

La table et les sièges étaient faits pour douze personnes, mais seule Mosala m'attendait là. J'escomptais presque trouver un garde du corps – mais, tout de même, elle avait beau avoir ses fans, elle n'était pas exactement dans la même classe que les vedettes du rock. Et, nonobstant les sinistres intuitions de Kuwale, cette protection rapprochée était probablement inutile.

Mosala m'accueillit chaleureusement.

— Je regrette que nous n'ayons pu faire cela plus tôt, mais je crains de n'avoir pas réservé le temps nécessaire. Après toutes ces réunions avec Sarah Knight, j'avais supposé que la phase préparatoire était complètement terminée.

Toutes ces réunions avec Sarah Knight ? La préproduction n'aurait jamais dû aller aussi loin sans l'aval de SeeNet.

— Désolé de vous faire tout recommencer, dis-je. Il y a toujours un peu de chevauchement quand un projet est confié à un nouveau réalisateur.

Mosala hocha la tête, l'esprit ailleurs. Nous réexaminâmes à tête reposée le déroulement de la conférence en comparant nos notes. Mosala demanda de ne pas être filmée pendant plus de cinquante pour cent de la durée des séances auxquelles elle participerait.

— Je deviendrais folle si vous m'observiez en permanence, si vous me surpreniez en train de faire la grimace chaque fois que je ne suis pas d'accord.

J'en convins, seulement il fallut discutailler pour définir ces fameux cinquante pour cent : je voulais absolument des plans la montrant en train de réagir chaque fois que ses recherches seraient explicitement abordées.

Nous décidâmes de faire trois interviews de deux heures chacune, dont la première aurait lieu mercredi après-midi.

— J'ai toujours du mal, dit Mosala, à comprendre à quoi vous voulez en venir avec cette émission. Si le sujet, c'est les

TDT, pourquoi ne pas couvrir toute la conférence au lieu de braquer les projecteurs sur moi ?

Je haussai les épaules.

— Les téléspectateurs trouvent une théorie plus accessible si elle leur arrive toute ficelée comme l'œuvre d'un individu déterminé. Du moins, c'est ce dont sont persuadés les responsables des réseaux… qui ont dû finir par persuader toutes les tranches d'audience elles aussi.

SeeNet était la contraction de *Science, Education and Entertainment Network*. Mais le S initial était souvent traité comme une source de gêne incapable d'être par elle-même intéressante et qui exigeait un maximum d'habillage.

— Avec un portrait, nous pouvons cependant aborder des problèmes plus vastes, sur la base de la manière dont ils affectent la vie quotidienne de tout un chacun. Les Sectes Ignorantes, par exemple.

— Vous ne croyez pas qu'elles ont déjà assez de pub comme ça ? dit sèchement Mosala.

— Si, mais, en général, sous leur propre perspective. Le portrait pourrait être une occasion de les montrer aux gens avec votre regard.

— Vous voulez, dit-elle en riant, que je dise à votre public ce que je pense des sectes ? Vous n'aurez plus de temps pour le reste une fois que je serai lancée.

— Vous pourriez vous limiter aux trois principales.

Mosala hésita. De Groot me lança un regard d'avertissement mais je passai outre.

— Culture d'Abord ? suggérai-je.

— Culture d'Abord est la plus lamentable des trois. C'est l'ultime refuge des gens qui cherchent désespérément à se prendre pour des « intellectuels »… tout en demeurant de parfaits illettrés sur le plan scientifique. La plupart ont tout simplement la nostalgie d'une ère où un tiers de la planète était contrôlé par des gens pour qui une instruction *civilisée* se définissait par le latin, l'histoire militaire européenne et les vers de mirliton d'une poignée d'écoliers anglais grandis trop vite.

Je jubilais.

— Renaissance Mystique ?

— Ceux-là, dit Mosala avec un sourire ironique, sont au départ animés des meilleures intentions, n'est-ce pas ? Ils disent que la plupart des gens sont aveugles au monde qui les entoure, que ce sont des somnambules, des zombies, coincés entre un travail banal et un divertissement soporifique. Je ne pourrais mieux le dire. Ils disent vouloir que tous les gens de la planète « se syntonisent » avec l'univers dans lequel ils vivent et partagent la terreur respectueuse qui les saisit en face de sa profonde étrangeté : les dimensions spatio-temporelles vertigineuses de la cosmologie, les complexités infiniment renouvelées de la biosphère, les bizarres paradoxes de la mécanique quantique.

« D'accord… tout cela m'inspire à moi aussi une terreur mêlée de respect – de temps en temps – mais les gens de Renaissance Mystique traitent cette réaction comme *une fin en soi*. Et ils veulent que la science se retienne d'enquêter sur tout phénomène qui les fait planer à l'état brut, inexpliqué… au cas où ils n'arrivent plus à en tirer la même jouissance une fois qu'il est mieux compris. En dernière analyse, ils ne s'intéressent pas à l'univers, pas plus que les gens qui se font une idée romantique de la vie animale dans un monde à la Disney sans la moindre goutte de sang… ou les gens qui nient l'existence de la détérioration de l'environnement parce qu'ils ne veulent pas changer leur mode de vie. Les partisans de Renaissance Mystique n'ont besoin de la vérité que si elle les arrange, si elle *suscite les émotions qu'il faut*. S'ils étaient honnêtes, ils n'auraient qu'à se planter une électrode dans le cerveau à un endroit quelconque, là où ça leur fait croire qu'ils sont en état d'épiphanie permanente… parce que, finalement, c'est tout ce qu'ils recherchent. »

Voilà qui n'avait pas de prix : aucun scientifique de la stature de Mosala ne s'était jamais vraiment déchaîné contre les sectes ainsi. Pas en public.

— Science Humilions ! ?

La colère flamba dans les yeux de Mosala.

— La pire secte, et de loin. La plus condescendante, la plus cynique. Janet Walsh n'est qu'une tacticienne et une figure de proue ; la plupart des véritables dirigeants sont bien plus

instruits. Et, dans leur sagesse collective, ils ont décidé que la fleur fragile de la culture humaine ne peut tout bonnement plus survivre à de nouvelles révélations sur la vraie nature des *êtres humains,* ou sur la manière dont l'univers fonctionne en réalité.

« S'ils se dressaient contre les abus de la biotechnologie, je serais à fond derrière eux. S'ils prenaient position contre la recherche militaire, je le serais encore. S'ils parlaient au nom d'un système de valeurs cohérent qui rendrait les vérités scientifiques les plus impitoyables moins aliénantes pour le commun des mortels… sans nier lesdites vérités… je n'aurais rien à leur reprocher.

« Mais quand ils décrètent que *toute connaissance* – au-delà d'une limite qu'ils se réservent de définir – est un anathème contre la civilisation et la santé mentale et qu'il revient à quelque élite culturelle autoproclamée de générer un ensemble de mythes « affirmatifs de la vie » fabriqués maison pour remplacer *le savoir*… pour doter l'existence humaine d'une signification convenablement valorisante – et politiquement commode –, ils ne sont plus que des censeurs et manipulateurs sociaux de la pire espèce. »

Je remarquai soudain que les bras minces de Mosala, étalés sur la table devant elle, étaient animés de tremblements : elle était beaucoup plus en colère que je ne l'avais cru.

— Il est presque neuf heures, dis-je, mais nous pourrions reprendre cette discussion après la communication de Buzzo, si vous avez le temps. Non ?

De Groot lui toucha le coude. Les deux femmes se penchèrent l'une vers l'autre et s'entretinrent longuement *sotto voce*.

— Nous avons une interview programmée pour mercredi, n'est-ce pas ? dit Mosala. Désolée, mais je n'ai pas le temps avant.

— Bien sûr. C'est normal.

— Et les commentaires que je viens de faire sont strictement confidentiels. Pas question de vous en servir.

Je tombai de haut.

— Vous parlez sérieusement ?

— Ceci était censé être une réunion pour mettre au point notre programme de filmage. Rien de ce que j'ai dit ici n'était prévu pour être rendu public.

— Mais, implorai-je, je replacerai tous ces propos dans leur contexte : Janet Walsh a pris la peine de vous insulter – et vous avez gardé votre sang-froid et votre réserve pendant la conférence de presse – mais, ensuite, vous avez exprimé vos opinions en détail. Où est le mal ? Ou alors, est-ce que vous voulez que Science Humilions ! se mette à censurer Violet Mosala ?

Elle ferma les yeux un instant, puis dit posément :

— Ce sont mes opinions, c'est vrai, et j'ai le droit de les avoir. J'ai également le droit de décider qui les entend et qui ne doit pas les entendre. La situation est déjà assez bordélique comme ça et je ne veux pas encore jeter de l'huile sur le feu. Alors, s'il vous plaît, respectez mes désirs et dites-moi que vous n'utiliserez rien de tout ce qui s'est dit ici.

— Nous ne sommes pas obligés de discuter de ça tout de suite. Je peux vous envoyer un premier jet…

D'un geste, Mosala repoussa la suggestion.

— J'ai signé un accord avec Sarah Knight, aux termes duquel je pouvais opposer mon veto sur n'importe quoi et immédiatement sans avoir à me justifier.

— Si c'est le cas, vous avez un accord avec elle, personnellement, pas avec SeeNet. Tout ce que SeeNet a de vous est l'autorisation de filmage habituelle.

Mosala n'avait pas l'air enchantée.

— Vous savez ce que j'avais l'intention de vous demander ? Sarah a dit que vous expliqueriez pourquoi vous avez été obligé de prendre en charge le projet si précipitamment. Après tout le travail qu'elle avait investi dedans, elle ne m'a rien laissé d'autre qu'un message de dix secondes pour dire : « Je ne m'occupe plus du documentaire, Andrew Worth est le nouveau réalisateur, il vous expliquera pourquoi. »

— Sarah, dis-je en pesant mes mots, vous a peut-être donné une impression trompeuse. SeeNet ne l'avait jamais officiellement choisie pour faire le documentaire. Et c'est SeeNet qui a pris contact avec vous et qui a préparé le terrain

dès le départ, et non Sarah. Ça n'a jamais été un projet qu'elle développerait en réalisatrice indépendante pour le leur proposer ensuite. C'était un projet SeeNet qu'elle *voulait* réaliser, et c'est pour cela qu'elle a investi personnellement tellement de temps à essayer de faire en sorte que cela arrive.

— Mais pourquoi cela n'est-il pas arrivé, justement ? dit De Groot. Toutes ces recherches, tous ces préparatifs, tout cet enthousiasme… c'était en pure perte. Pourquoi ?

Qu'est-ce que je pouvais dire ? Que j'avais piqué le projet à la seule personne qui méritait vraiment de s'en charger… pour avoir des vacances tous frais payés dans le Pacifique-Sud, loin des tensions de la frankenscience sérieuse ?

— Les responsables des réseaux, dis-je, vivent dans un monde à part. Si je pouvais comprendre comment ils prennent leurs décisions, je serais probablement avec eux sur leur nuage à l'heure qu'il est.

De Groot et Mosala me toisèrent d'un regard muet et incrédule.

12

TechnoLalia, principal rival de SeeNet, insistait pour qualifier Henry Buzzo de « gourou respecté de la physique transmillénariste » et insinuait souvent qu'il devrait prendre sa retraite le plus tôt possible et laisser le champ libre à des collègues plus jeunes qui méritaient des clichés plus dynamiques comme *wunderkinder* ou *enfants terribles** « surfant sur la *nouvelle vague** n-dimensionnelle du proto-espace ». (Lydia traitait TL d'hypergadget, « tout dans la frime et rien dans le cerveau ». Je ne pouvais la contredire là-dessus, mais j'avais souvent peur que SeeNet ne se dirige vers un destin similaire.) Buzzo avait partagé le prix Nobel 2036 avec sept autres architectes de la Théorie standard du Champ Unifié mais tentait lui aussi de la démolir ou, du moins, de la dépasser. Ce qui me rappela deux physiciens du début du XXe siècle : J.J. Thomson, qui avait établi l'existence des électrons en tant que particules distinctes, et George Thomson, son fils, qui avait démontré qu'ils pouvaient aussi se comporter comme des ondes. C'était un élargissement de la vision et non une contradiction, et il ne faisait pas de doute que Buzzo espérait accomplir une prouesse semblable en l'espace d'une seule génération.

Buzzo était un homme de haute taille, chauve, puissamment ridé, qui, à quatre-vingt-trois ans, ne montrait aucun signe de fragilité. C'était un orateur plein d'entrain qui semblait faire jaillir des étincelles dans le public des spécialistes des MTT… mais même ses plaisanteries abstruses, qui les faisaient se tordre de rire, me passaient par-dessus la tête. Son introduction contenait force expressions familières et des tas d'équations que j'avais déjà vues mais, dès qu'il commença à *faire des choses* avec lesdites équations, je fus complètement largué. De temps en temps, il affichait des graphiques : des tubes gris-blanc

enchevêtrés, avec des surfaces quadrillées en vert où serpentaient des lignes géodésiques rouge vif. Jaillissant d'un point, des trios de vecteurs fléchés mutuellement perpendiculaires s'épanouissaient puis tournaient autour d'une boucle ou d'un nœud, ne cessant de basculer et de se déformer en chemin. Mais, chaque fois que je commençais à avoir l'impression de comprendre ces diagrammes, Buzzo agitait négligemment la main en direction de l'écran et disait quelque chose comme : « Je ne peux pas vous montrer l'aspect le plus crucial – ce qui se passe dans le faisceau de référents linéaires – mais je suis sûr que vous pouvez tous vous le représenter : imaginez simplement l'incrustation de cette surface dans douze dimensions… »

Assis à la gauche de Mosala, avec deux sièges (vides) entre elle et moi, j'osais à peine jeter un coup d'œil de son côté. Lorsque je le fis, elle continua de fixer Buzzo mais son expression se durcit. Je ne pouvais pas imaginer les moyens qu'elle me soupçonnait d'avoir employés pour décrocher le contrat (corruption ? chantage ? *sexe* ? Si seulement SeeNet avait pu être aussi ludiquement byzantin !). Mais les moyens utilisés n'avaient en fait pas d'importance : l'injustice du résultat était évidente.

— Donc cette intégrale de la trajectoire, disait Buzzo, nous donne un invariant !

Son dernier schéma explicite rempli de tubes noués devint brusquement flou, se transformant en une brume amorphe gris-vert qui symbolisait le passage d'un espace-temps particulier à sa généralisation dans le proto-espace, mais les trois vecteurs qu'il avait envoyés faire le tour de l'univers simulé restèrent en place. Dans un Modèle Toutes Topologies, les « invariants » étaient des quantités physiques dont on pouvait démontrer qu'elles étaient indépendantes par rapport à des valeurs comme la courbure de l'espace-temps dans la région intéressée, voire le nombre de dimensions qu'elle possédait ; trouver des invariants était le seul moyen de faire émerger une quelconque physique tant soit peu cohérente de la troublante indétermination du proto-espace. J'attachai mon regard aux vecteurs inflexibles de Buzzo ; je n'étais pas entièrement perdu, après tout.

— Mais ça, c'est évident. Maintenant, on passe aux choses sérieuses : imaginez qu'on étende le même opérateur à des espaces où la courbure de Ricci est *alocalement définie*…

Là, j'étais perdu.

Je songeai sérieusement à rappeler Sarah et à lui demander si elle était disposée à reprendre *Violet Mosala*. J'aurais pu lui remettre le métrage que j'avais filmé jusque-là, régler les problèmes administratifs avec Lydia puis aller m'enterrer humblement quelque part pour me remettre – du départ de Gina, d'*Intox ADN* – sans avoir à simuler une quelconque convalescence. Je m'étais dit que je ne pouvais me permettre d'arrêter de travailler, ne serait-ce qu'un mois… mais c'était une question d'habitude et non de survie économique et, en l'absence d'un autre locataire pour partager le loyer, j'allais de toute façon être obligé de déménager. *D-stress* m'aurait maintenu sous les tranquilles frondaisons d'Eastwood pendant un an ou plus mais, quoi que je fasse maintenant, je reprenais la direction de la grande périphérie.

Je ne sais pas ce qui m'empêcha de quitter cette conférence incompréhensible et d'échapper au dégoût justifié de Mosala. L'orgueil ? L'obstination ? L'inertie ? Peut-être que c'était la simple présence des sectes. Les tactiques de Walsh ne pouvaient que devenir plus immondes et mon abandon du projet n'en aurait que plus des airs de trahison. J'avais cédé aux exigences de SeeNet qui voulait de la frankenscience dans *Intox ADN ;* j'avais ici l'occasion de me racheter en montrant au monde quelqu'un qui se dressait contre les sectes. Et ce n'était pas comme si la rhétorique allait céder la place à la violence, quoi qu'en pense Kuwale. Il s'agissait de physique à haut niveau d'abstraction et non de biotechnologie et, même à la conférence de bioéthique en Zambie, c'était, comme d'habitude, Image Divine et non Science Humilions ! qui avait lapidé les orateurs avec des embryons de singes et aspergé de sang humain les journalistes hostiles. Aucun groupe intégriste religieux n'avait daigné s'intéresser à la conférence du Centenaire d'Einstein ; les TDT soit dépassaient leur compréhension, soit ne méritaient même pas leur mépris.

— C'est absurde, dit doucement Mosala.

Je la regardai prudemment. Elle souriait. Elle se tourna vers moi, oubliant momentanément tous ses sujets d'hostilité, et chuchota :

— Il se trompe ! Il croit avoir trouvé un moyen de mettre au rancart les topologies à points isolés ; il a concocté un isomorphisme qui les décrit toutes dans un ensemble de mesure zéro. Mais il se trompe de *mesure*. Dans ce contexte, c'est la mesure de Perrini qu'il doit utiliser, pas celle de Saupe !

Je n'avais que la plus vague idée de ce dont elle parlait. Les topologies à points isolés étaient des « espaces » où rien ne touchait rien, en vérité. Une « mesure » était une sorte de généralisation de la longueur, comme une surface ou un volume de dimensions complexes… mais qui incluait des abstractions *beaucoup* plus délirantes. Lorsqu'on effectuait une sommation sur l'ensemble de toutes les topologies, on multipliait chaque contribution à la somme infinie par une « mesure » de la « grandeur » de chaque topologie… un peu comme si on pondérait la moyenne mondiale d'une statistique quelconque selon la population de chaque pays ou selon sa superficie, son PNB ou toute autre mesure de son importance relative.

Buzzo croyait avoir trouvé le moyen d'aborder le calcul de toute quantité physique réelle qui rendrait égale à zéro la contribution effective de tous les univers de points isolés.

Mosala croyait qu'il se trompait.

— Alors, dis-je, vous allez l'interpeller quand il aura terminé ?

Elle se retourna vers l'estrade en souriant toute seule.

— Attendons la suite. Je ne veux pas le mettre dans l'embarras. Et quelqu'un d'autre finira sûrement par repérer l'erreur.

Arriva le moment des questions. Je mis ma compréhension limitée du sujet en état d'alerte et tentai de déterminer si l'un des problèmes soulevés était, sous une autre forme, la faille signalée par Mosala mais conclus que non. Lorsque la séance se termina sans qu'elle ait pris la parole, je lui demandai carrément :

— Pourquoi ne lui avez-vous rien dit ?

— Je pourrais me tromper, répliqua-t-elle, irritée, il faudra que je réfléchisse au problème. La question n'est pas anodine ; il se peut qu'il ait eu de bonnes raisons de faire ce choix.

— C'était le prélude à sa communication de dimanche en huit, non ? Histoire de préparer le terrain pour son chef-d'œuvre ?

Buzzo, Mosala et Yasuko Nishide devaient présenter leurs TDT rivales – dans l'ordre alphabétique – le dernier jour de la conférence.

— C'est exact.

— Donc… s'il s'est trompé dans le choix de sa mesure, il se pourrait qu'il se casse la figure en beauté ?

Mosala laissa peser sur moi un regard dur. Je me demandai si elle avait finalement réussi à m'enlever tout pouvoir de décision : si elle me refusait toute coopération, me plantant là sans rien à filmer, sans raison de rester.

— J'ai déjà assez de problèmes, dit-elle froidement, à déterminer quand mes propres techniques sont valides ; je n'ai pas le temps de servir d'expert pour les travaux des autres.

Elle jeta un coup d'œil à son minicom.

— Je crois que c'est là tout ce que nous étions convenus de filmer pour la journée. Si vous voulez bien m'excuser, je dois déjeuner avec quelqu'un.

Je vis Mosala se diriger vers l'un des restaurants de l'hôtel ; je fis donc demi-tour et sortis de l'immeuble. Le ciel de midi était éblouissant ; à l'ombre des auvents, les bâtiments conservaient leurs teintes subtiles mais, sous les feux du plein soleil, ils évoquaient les plus vieux quartiers de certaines villes d'Afrique du Nord, avec leurs pierres blanches sur fond de ciel bleu. Une brise, chaude mais pas désagréable, apportait de l'est le parfum de l'océan.

Je marchai au hasard des petites rues jusqu'à ce que j'arrive à une place dégagée. En son centre, un petit espace circulaire, d'une vingtaine de mètres de diamètre, couvert d'une herbe luxuriante – sauvage, jamais tondue – et parsemé de petits palmiers. C'était la première végétation que je voyais sur Anarchia, à part les plantes en pots dans l'hôtel. Ici, la terre était un luxe ; tous les minéraux nécessaires se trouvaient dans

l'océan, à l'état de traces, mais essayer de fournir à l'île assez d'humus pour l'agriculture aurait signifié ratisser plusieurs milliers de fois l'étendue d'eau requise par la chaîne alimentaire à base d'algues et de plancton qui satisfaisait intégralement les mêmes besoins.

Je contemplais ce modeste bout de verdure et, plus je le contemplais, plus ce spectacle me démoralisait. Il me fallut encore un moment pour comprendre pourquoi.

L'île tout entière était un *artefact,* exactement comme n'importe quelle construction en métal et verre. Elle était entretenue par des organismes génétiquement modifiés mais dont les ancêtres à l'état sauvage étaient aussi éloignés d'eux que les gisements de minerai antédiluviens l'étaient d'un alliage de titane étincelant. Ce parc minuscule, qui n'était en réalité qu'une plante en pot hypertrophiée, aurait dû me le signifier impitoyablement et faire voler en éclats l'illusion : il n'y avait sous mes pieds rien d'autre que le toit d'une vaste machine.

Mais non.

J'avais découvert Anarchia vue d'avion, étendant ses vrilles au sein du Pacifique, aussi organiquement belle que n'importe quelle créature vivante de la planète. Je savais que chaque brique et chaque tuile de cette ville avaient été cultivées à partir de la mer et non cuites dans un four. L'île tout entière semblait si « naturelle », à l'aune de ses propres références, que c'étaient *l'herbe et les arbres* qui avaient l'air artificiels. Cette parcelle de nature sauvage – « authentique » – semblait ajoutée, venue d'un autre monde.

Je m'assis sur un banc – en roche corallienne mais plus molle que le pavage au sol ; plus polymère que minéral ? – à moitié ombragé par l'une des sculptures (ironiques ?) en forme de palmier qui entouraient la place. Aucun des autochtones ne marchait sur l'herbe ; je me retins donc d'avancer. Je n'avais pas retrouvé mon appétit, alors je restai sur mon banc à laisser refluer sur moi l'air chaud et le spectacle de la foule.

Bien malgré moi, je me rappelai mon ridicule fantasme d'interminables dimanches après-midi oisifs en compagnie de Gina. Pourquoi avais-je un jour imaginé qu'elle veuille rester assise avec moi près d'une fontaine à Epping jusqu'à la fin de sa

vie ? Comment avais-je pu croire si longtemps qu'elle était heureuse… alors que, finalement, toutes les émotions que j'avais éveillées chez elle avaient été ignorées et invisibles, étouffées et prises au piège ?

Mon minicom bipa. Je le tirai délicatement de ma poche et **Sisyphus** annonça :

— Les statistiques épidémiologiques de l'OMS pour mars viennent d'être publiées. Les cas de D-stress signalés sont actuellement au nombre de cinq cent vingt-trois. L'augmentation est de trente pour cent par rapport au mois dernier.

Un graphique apparut sur l'écran.

— Il y a eu plus de cas signalés en mars que dans l'ensemble des six mois précédents.

— Je ne me rappelle pas avoir demandé ce genre d'information, dis-je mollement.

— Le 7 août de l'an dernier. À vingt et une heures quarante-trois.

La chambre d'hôtel à Manchester.

— Tu as dit : « Préviens-moi si un jour les chiffres se mettent à décoller pour de bon. »

— D'ac. Continue.

— Il y a eu aussi vingt-sept nouveaux articles publiés dans les revues scientifiques depuis ta dernière demande.

Une liste de titres apparut.

— Tu veux entendre les résumés ?

— Pas vraiment.

Je levai les yeux de l'écran et aperçus un homme travaillant devant un chevalet de l'autre côté de la place. Un Européen trapu, la cinquantaine passée, le visage ridé et bronzé. N'étant pas en train de manger, j'aurais dû employer judicieusement mon temps à me repasser la communication d'Henry Buzzo ou à potasser diligemment quelque ouvrage de physique. Après avoir envisagé cette perspective pendant quelques minutes, je me levai et fis le tour de la place pour aller voir l'œuvre en voie d'achèvement.

Le tableau était un instantané impressionniste de la place. Ou partiellement impressionniste ; si les « palmiers » et l'herbe

étaient comme des taches de lumière verte réfléchies sur une vitre gondolée à travers laquelle on voyait le reste de la scène, les immeubles et le trottoir étaient rendus aussi sobrement qu'ils auraient pu l'être par l'ordinateur du premier architecte venu. Le tout était exécuté sur du Transition, matériau qui changeait de couleur sous l'action d'un stylet électrique. Différents voltages et fréquences forçaient chaque type d'ion métallique incrusté à migrer vers la surface du polymère blanc à des vitesses différentes ; un peu comme de la peinture à l'huile qui viendrait de nulle part… et j'avais entendu dire que créer une teinte particulière pouvait être tout autant de l'art que de mélanger les couleurs sur une palette. L'effacement n'exigeait en revanche aucun effort : l'inversion du voltage faisait disparaître tous les pigments.

— Cinq cents dollars, dit l'artiste sans s'arrêter pour m'accorder un regard.

Il avait un accent rural australien.

— Si je veux me faire arnaquer, dis-je, autant que ce soit par un insulaire, ce me semble.

Il me foudroya d'un regard blessé totalement insincère.

— Avec dix ans de présence, qu'est-ce que je suis, alors ? Qu'est-ce qu'il vous faut ? Un *certificat de citoyenneté* ?

— Dix ans ? Je m'excuse.

Dix ans, cela signifiait qu'il était pratiquement un pionnier. Anarchia avait été ensemencée en 2032, mais il lui avait fallu presque une décennie pour devenir habitable et autonome. J'étais surpris ; les fondateurs et la plupart des premiers occupants étaient venus des États-Unis.

— Je m'appelle Andrew Worth, dis-je. Je suis ici pour la Conférence Einstein.

— Bill Munroe. Je suis ici pour la lumière.

Il ne me tendit pas la main.

— Je n'ai pas les moyens d'acheter le tableau. Je vous invite à déjeuner, si ça vous intéresse.

Il me regarda d'un air revêche.

— Vous êtes journaliste.

— Je couvre la conférence. Rien d'autre. Mais je suis intrigué… par l'île.

— Alors, informez-vous. Tout est sur les réseaux.

— Oui, mais les informations se contredisent. Je n'arrive pas à déterminer ce qui est de la propagande et ce qui ne l'est pas.

— Alors, qu'est-ce qui vous fait croire que tout ce que je pourrais vous dire soit plus digne de confiance ?

— Face à face avec vous, je saurai.

— Pourquoi moi ? soupira-t-il en posant son stylet. Très bien. Vive la bouffe et l'anarchie. Par ici.

Il commença à traverser la place.

Je ne bougeai pas.

— Vous n'allez pas laisser ça !

Il continuait d'avancer et je dus donc le rattraper.

— Cinq cents dollars, plus le chevalet et le stylet… Et vous croyez que les gens ne vont pas y toucher ?

Il me regarda, irrité, puis pivota et agita son minicom en direction du chevalet qui émit un bref hurlement à déchirer les tympans. Quelques passants se retournèrent avec des regards interrogateurs.

— Vous n'avez pas de pastilles-alarmes là d'où vous venez ?

Je me sentis rougir.

Munroe choisit un café en plein air d'apparence modeste et commanda une concoction blanche et brûlante au comptoir automatique. L'odeur de poisson me donnait la nausée, bien que cela n'implique pas nécessairement que ce fût jadis la chair d'un quelconque vertébré. Je n'en perdis pas moins tout l'appétit, si modéré soit-il, que j'avais pu susciter pour l'occasion.

Tandis que je confirmai du pouce le paiement du repas, il me dit :

— Je sais ce que vous pensez : vous êtes profondément troublé par l'utilisation du crédit international comme moyen d'échange, par l'existence de restaurants gérés en libre entreprise, par mon attachement éhonté à la propriété individuelle et par toutes les autres marques du capitalisme que vous voyez autour de vous.

— Je ne suis pas le premier à vous entendre. Quelle est la réponse habituelle à la question habituelle ?

Munroe alla poser son assiette sur une table d'où il pouvait surveiller son chevalet.

— Anarchia est bien une démocratie capitaliste, dit-il. Et une démocratie socialiste libérale. Et une union de collectifs. Et plusieurs centaines d'autres choses pour lesquelles je ne trouve pas de nom.

— Vous voulez dire… que les gens d'ici choisissent de se comporter comme ils le feraient dans ces types de sociétés ?

— Oui, mais ça va plus loin. La plupart des gens adhèrent à des collectifs qui sont *effectivement* ces types de sociétés. Les gens veulent la liberté du choix mais ils veulent aussi un minimum de stabilité. Ils concluent donc des accords qui leur donnent un cadre dans lequel organiser leur vie, accords qui peuvent se résilier, évidemment… mais, d'ailleurs, la plupart des démocraties permettent l'émigration. Si soixante mille membres d'un collectif sont d'accord pour investir une portion de leur revenu – sujet à vérification – dans un fonds commun pour la santé, l'enseignement et l'aide sociale, utilisé selon les politiques mises au point en détail par des comités de délégués élus… ils n'ont peut-être pas de parlement ni de chef de l'État mais, à mon avis, ça ressemble quand même à une démocratie socialiste.

— Un « gouvernement » librement choisi n'est donc pas interdit. Mais – en général – vous êtes anarchistes ou pas ? N'y a-t-il pas ici des lois universelles auxquelles tout le monde doit se plier ?

— Il y a une poignée de principes approuvés par une grande majorité des habitants. Des idées fondamentales sur le rejet de la violence et de la coercition. Ces principes sont appliqués partout et quiconque les conteste ferait mieux de ne pas venir ici. Mais je ne vais pas ergoter sur l'appellation : on pourrait très bien dire qu'il s'agit de lois.

« Alors, sommes-nous ou non des anarchistes ? dit-il avec une indifférence feinte. *Anarchie* signifie « pas de chef » et non « pas de lois »… mais personne sur Anarchia ne passe des nuits blanches à méditer sur la sémantique du grec ancien, ni sur les écrits de Bakounine, de Proudhon ou de Godwin. Pardon, je retire ça : à peu près le même pourcentage de la population que

vous trouveriez à Beijing ou à Paris s'intéresse passionnément à chacun de ces sujets. Mais il vous faudra interviewer un de ces individus si vous voulez connaître leur opinion.

« Personnellement, je trouve que le mot est trop chargé de résonances historiques pour être sauvé de l'oubli. Ce ne serait pas une grande perte. La plupart des mouvements anarchistes du XIXe et du XXe siècle ont achoppé, tout comme les marxistes, sur la question de savoir comment prendre le pouvoir des mains de la classe dirigeante. Sur Anarchia, le problème fut réglé très simplement. En 2025, six employés d'une firme californienne de biotechnologie appelée EnGeneUity disparurent avec toutes les informations dont ils avaient besoin pour fabriquer le germe. La plupart de ces données étaient le fruit de leurs propres travaux, à défaut d'être leur propriété. Ils prélevèrent aussi quelques cellules modifiées dans diverses cultures, mais en trop petit nombre pour que leur absence se remarque. Lorsqu'on finit par savoir qu'Anarchia était en train de croître, il y avait déjà quelques centaines de personnes qui habitaient ici par roulement et ç'aurait été une mauvaise opération de relations publiques que de stériliser sommairement le site.

« Telle a été notre « révolution ». C'est mieux que de vivre au rythme des cocktails Molotov.

— Sauf qu'avec ce vol, vous avez un boycott sur les bras.

— Sûr que le boycott fait mal, dit Munroe en haussant les épaules. Mais Anarchia sous embargo, c'est encore mieux que l'autre solution : une île possédée par une société, dont chaque mètre carré est propriété privée. Il est déjà assez grave que toutes les cultures vivrières de la planète soient exploitées sous licence. Imaginez qu'il en soit de même pour le sol sous vos pieds.

— D'accord. La technologie vous a donc fourni un raccourci pour une nouvelle société ; tous les vieux modèles avaient perdu leur pertinence. Pas d'invasion, de génocide, pas d'insurrection sanglante, pas de réformes démocratiques glaciales. Mais arriver ici est la partie la plus facile. Je ne comprends toujours pas ce qui empêche l'île de tomber en déliquescence.

— De petits organismes invertébrés.

— Politiquement parlant, je voulais dire. »

Munroe avait l'air déconcerté.

— Qu'est-ce qui pourrait nous démolir ? L'arrivée de l'anarchie ?

— La violence. Le pillage. La voyoucratie.

— Pourquoi prendre la peine d'aller au milieu du Pacifique pour des trucs qu'on peut faire dans n'importe quelle grande ville du monde ? Vous croyez peut-être que nous nous sommes donné toute cette peine rien que pour pouvoir jouer à *Robespierre chez les Robinson* ?

— Intentionnellement, non. Mais quand ça se passe à Sydney, on envoie les forces de l'ordre. Quand ça se passe à Los Angeles, on envoie la Garde nationale.

— Nous avons une milice bien entraînée qui a le consentement quasi unanime de la population pour protéger les personnes et les ressources vitales en cas d'urgence. « Ressources vitales », dit-il en grimaçant, « état d'urgence ». Ça vous rappelle le pays, pas vrai ? Sauf que la « situation critique » invoquée ne s'est jamais présentée.

— D'accord. *Mais pour quelle raison ?*

Munroe se massa le front et me toisa comme si j'étais un enfant obstiné.

— La bonne volonté ? L'intelligence ? Quelque autre bizarre force extraterrestre ?

— Vous plaisantez.

— Il y a quelques évidences. Les gens débarquent ici avec un niveau d'idéalisme légèrement plus élevé que la moyenne. Ils *veulent* qu'Anarchia réussisse, sinon ils ne seraient pas venus – à part peut-être le besogneux *agent provocateur* de service. Ils sont prêts à coopérer. Ce qui ne veut pas dire habiter dans des dortoirs, faire comme si tout le monde était votre famille étendue et aller aux corvées en chantant des hymnes communautaires entraînants, bien qu'il y ait un peu de ça. Mais ils sont disposés à être plus flexibles et plus tolérants que l'individu moyen qui cherche à s'expatrier… parce que c'est là tout l'intérêt de l'opération.

« La fortune et le pouvoir sont moins concentrés. Ce n'est peut-être qu'une question de temps, mais, avec tant de pouvoir si fortement décentralisé, il est très difficile d'*acheter*. Eh oui,

nous avons la propriété privée, mais l'île, les récifs et les eaux territoriales sont en commun. Les collectifs qui récoltent et traitent la nourriture échangent leurs productions contre de l'argent mais n'ont pas de monopole ; il y a beaucoup de gens qui se nourrissent directement de la mer. »

Frustré, je regardai la place autour de moi.

— D'accord. Si vous n'êtes pas en train de vous massacrer ni de faire des émeutes dans les rues, c'est que personne ne meurt de faim et que personne n'est scandaleusement riche… pas encore. Mais croyez-vous sincèrement que ça va durer ? La prochaine génération n'aura pas choisi d'être ici. Qu'est-ce que vous allez faire des jeunes ? Leur prêcher à tous la tolérance et prier pour que tout se passe bien ? Ça n'a encore jamais marché. Une expérience de ce style sur deux s'est terminée dans la violence, a été neutralisée ou absorbée… ou a été abandonnée pour donner naissance à un État.

— Bien sûr, nous essayons de transmettre à nos enfants nos propres valeurs, comme tous les parents de la planète. Et avec à peu près le même succès. Mais, au moins, la plupart des enfants d'ici apprennent la sociobiologie très tôt.

— La *sociobiologie* ?

— Croyez-moi, dit-il avec un grand sourire, c'est plus utile que Bakounine. Les gens ne se mettront jamais d'accord sur la manière détaillée dont la société devrait être organisée. Et pourquoi, d'ailleurs ? Mais, à moins que vous ne soyez un Édéniste qui croit à un état « naturel » d'utopie gaïenne auquel nous devrions tous retourner, l'adoption de toute forme de civilisation que ce soit équivaut à choisir un type quelconque de réaction culturelle – autre que l'acceptation passive – au fait que nous sommes effectivement des animaux ayant certaines pulsions comportementales innées. Et, que cette réaction implique le plus subtil des compromis ou l'opposition la plus véhémente, elle contribue à désigner exactement ce avec quoi nous essayons de composer ou contre quoi nous nous dressons.

« Si les gens comprennent les forces biologiques qui agissent sur eux-mêmes et sur tous les individus qui les entourent, ils ont alors au moins une chance d'adopter des stratégies intelligentes pour obtenir ce qu'ils veulent avec un minimum de

conflits… au lieu d'avancer à l'aveuglette avec pour seuls guides des mythes romantiques et l'autosuggestion légués par quelque défunt philosophe politique. »

Je pris le temps de digérer ça. J'avais connaissance d'innombrables prescriptions détaillées pour de ridicules utopies « scientifiques » et de projets directeurs pour des sociétés organisées sur des bases prétendument « rationnelles »… mais c'était la première fois que j'entendais qui que ce soit recommander la *diversité* tout en reconnaissant l'existence de *forces biologiques*. Au lieu de se servir de la sociobiologie pour tenter de justifier une rigide doctrine politique qui s'imposerait d'en haut, du marxisme à la famille nucléaire en passant par la pureté raciale et le séparatisme sexuel (« nous *devons* vivre ainsi parce que la *nature humaine* l'exige »), Munroe suggérait que les gens pouvaient mettre à profit la connaissance de soi propre à l'espèce pour prendre de meilleures décisions quant à leur sort.

Une *anarchie informée*. L'idée était alléchante mais je me sentis encore obligé d'être sceptique.

— Tous les gens ne vont pas laisser leurs enfants apprendre la sociobiologie ; il doit y avoir, même ici, quelques intégristes culturels et religieux qui la trouveront trop dangereuse. Et… qu'adviendra-t-il des colons adultes ? Si quelqu'un a vingt ans en débarquant sur Anarchia, il va encore vivre soixante ans de plus. Il aura largement le temps de perdre son idéalisme. Vous pensez vraiment que tout l'édifice restera debout tandis que la première génération vieillira en perdant ses illusions ?

Munroe était stupéfié.

— Mais qu'est-ce que ça peut faire, ce que je pense ? Si le sujet vous intéresse vraiment, en bien ou en mal, vous n'avez qu'à explorer l'île, parler aux gens, juger par vous-même.

— Vous avez raison.

Seulement, je n'étais pas ici pour explorer l'île, ni pour me former une opinion sur son avenir politique. Je jetai un coup d'œil à ma montre ; il était plus d'une heure. Je me levai.

— Il se passe quelque chose en ce moment même, dit Munroe, que vous aimeriez peut-être voir. Ou même… essayer. Vous êtes pressé ?

J'hésitai.

— Ça dépend.

— Je suppose qu'on pourrait dire que c'est ce qui se rapproche le plus, ici, d'une cérémonie pour les nouveaux résidents.

Mon enthousiasme ne devait pas être évident ; Munroe éclata de rire.

— Pas d'hymnes, pas de serments, pas de parchemins dorés, je vous le promets. Et puis, non, ce n'est pas *obligatoire,* c'est apparemment devenu la mode pour les nouveaux arrivants. Les simples touristes sont bienvenus, eux aussi.

— Vous allez me dire ce que c'est, ou dois-je le deviner ?

— Je peux vous dire que ça s'appelle la plongée subinsulaire. Mais il faut vraiment que vous le voyiez pour savoir ce que ça veut dire.

Munroe plia son chevalet et m'accompagna ; je le soupçonnai de prendre un plaisir secret à jouer les guides gauchistes chevronnés. Nous restâmes dans l'encadrement de la porte pour capter la brise tandis que le tram se dirigeait vers la pointe nord de l'île. Devant nous, la voie était à peine visible : deux tranchées parallèles creusées dans le roc avec, au milieu, le ruban gris du supraconducteur, presque complètement dissimulé sous une couche de fine poussière crayeuse.

Au bout d'une quinzaine de kilomètres, il ne restait plus que nous comme passagers.

— Qui finance l'entretien de ces engins ? demandai-je.

— Le prix des billets en couvre une partie. Les collectifs paient le reste.

— Alors, qu'est-ce qui se passe quand les membres d'un collectif décident de ne pas payer ? De resquiller ?

— Alors, tout le monde le sait.

— D'accord, mais s'ils n'ont vraiment pas les moyens d'apporter leur quote-part ? Et s'ils sont pauvres ?

— Les finances de presque tous les collectifs sont dans le domaine public. Ce n'est jamais obligatoire, mais une volonté de secret paraît louche. N'importe quel habitant d'Anarchia peut prendre son minicom et voir si un collectif est en train de

concentrer toute la fortune de l'île ou de la siphonner outre-mer. Et agir en conséquence comme bon lui semble.

Nous avions laissé derrière nous le centre habité. Il y avait des bâtiments ressemblant à des usines et des dépôts dispersés autour de la voie du tram, mais la roche corallienne nue, plate mais légèrement inégale, remplissait progressivement le paysage. Le calcaire apparaissait dans toutes les couleurs que j'avais vues dans la ville, zébrant l'étendue de motifs qui n'avaient manifestement pas d'origine géologique, gouvernés qu'ils étaient par la diffusion de différentes sous-espèces de bactéries lithophiles. Le sol n'était cependant pas propice à la lithoculture : le noyau interne de l'île était trop sec et trop dur, trop dévascularisé. Plus loin vers l'extérieur, la roche était beaucoup plus poreuse et gorgée d'eau riche en calcium et en organismes modifiés nécessaires à sa reconstitution. Les lignes de tramway ne se prolongeaient pas jusqu'à la côte car le sol devenait trop meuble pour supporter le poids des véhicules.

J'invoquai **Witness** et commençai à enregistrer ; au train où allaient les choses, j'allais avoir plus de métrage touristique pour mon usage personnel que de matériau pour le documentaire, mais je ne pouvais y résister.

— Dites, c'est pour la lumière que vous êtes venu ici ? demandai-je.

Munroe secoua la tête.

— Pas vraiment. Il fallait que je prenne de la distance, c'est tout.

— Vous éloigner, donc, mais de quoi ?

— De tout le bruit. De l'hypocrisie. De tous les *Australiens professionnels*.

— Ah !

J'avais entendu ce terme pour la première fois quand j'étudiais l'histoire du cinéma ; il avait été forgé pour décrire les réalisateurs de films grand public des années 1970 et 1980. Comme l'avait dit un historien : « Ils ne possédaient pas de traits distinctifs hormis leur nationalité ; ils n'avaient rien à dire ni rien à faire à part assener à leur public un vocabulaire claustrophobe de mythes et de symboles nationalistes fatigués tout en proclamant bien haut qu'ils "définissaient le caractère

national” et incarnaient personnellement “une nation qui trouve sa voix”. » Je crus que c’était probablement un jugement sévère jusqu’au jour où je vis certains de leurs films. C’étaient pour la plupart d’assommants mélodrames et opéras-brousse coloniaux ou récits de guerre à l’eau de rose. Le nadir de cette période, toutefois, était probablement une comédie ratée dans laquelle Albert Einstein, fils d’un producteur de pommes australien, découvre la fission des « atomes de bière » et tombe amoureux de Marie Curie.

— J’avais toujours cru, dis-je, que les arts visuels étaient sortis depuis longtemps de cette ornière. Surtout dans votre spécialité.

— Je ne parle pas de l’*art*, dit Munroe avec un regard mauvais. Je parle de toute la culture dominante.

— Allons ! Il n’y a plus de « culture dominante ». Le filtre est plus puissant que l’émetteur.

C’était du moins le slogan chéri des réseaux ; je n’étais pas encore sûr de l’avoir adopté.

Pour Munroe, pas question.

— Très zen. Essayez d’exporter de la biotech médicale australienne vers Anarchia et vous verrez bien vite qui commande.

Qu’est-ce que j’aurais pu répondre ?

— Ça ne vous fatigue jamais de vivre dans une société qui parle d’elle-même, inlassablement, et, en général, pour mentir ? Qui définit toute qualité positive – la tolérance, l’honnêteté, la loyauté, l’équité – comme « typiquement australienne » ? Qui prétend encourager la diversité mais ne peut jamais s’arrêter de déblatérer sur son « identité nationale » ? Vous n’en avez jamais marre de cette interminable parade de bouffons qui s’arrogent le droit de parler en votre nom : politiciens, intellectuels, célébrités, commentateurs qui vous définissent et vous caractérisent dans les moindres détails… depuis votre « sens de l’humour australien » jusqu’à votre « iconographie subconsciente collective » de mes deux… et qui ne sont que des menteurs et des voleurs ?

Je fus un instant pris de court mais, à la réflexion, c’était là une description reconnaissable de la culture politique et

universitaire la plus courante ou simplement la plus bruyante. Je haussai les épaules.

— Tous les pays ont, quelque part, leur petite dose de chauvinisme et de connerie. C'est presque aussi grave aux USA. Mais c'est à peine si je le remarque encore, surtout pas sur place. Je suppose que j'ai appris à le filtrer, la plupart du temps.

— Alors, bravo. Moi, je ne pourrais jamais.

Le tram continua de glisser dans un doux sifflement de poussière déplacée. Munroe avait raison : les nationalistes – politiques et culturels – qui prétendaient être la voix de la nation pouvaient retirer la parole à ceux qu'ils « représentaient » tout aussi efficacement que des sexistes prétendant parler au nom de leur sexe. Une poignée d'individus qui prétendaient parler au nom de quarante millions, voire quarante milliards, de personnes exerceraient toujours un pouvoir démesuré par le seul fait de le revendiquer.

Alors, quelle était la solution ? *Émigrer à Anarchia ? Devenir asexe ?* Ou se contenter de s'enterrer dans un coin balkanisé du réseau en essayant de croire que tout ça n'avait pas d'importance ?

— J'aurais, dit-il, cru que décoller de Sydney suffirait à inciter n'importe qui à vouloir partir pour de bon. La preuve physique de l'absurdité des nations.

Je ris sèchement.

— Presque. Se montrer mesquin et rancunier envers les habitants de Timor-Oriental est compréhensible ; imaginez que vous ayez souillé les baïonnettes de nos partenaires commerciaux pendant toutes ces années et que vous ayez ensuite eu la témérité de retourner votre veste et de nous intenter un procès. S'il y a des problèmes avec Anarchia, je ne vois pas où ils sont. Aucun des brevets EnGeneUity n'était possédé par des Australiens, n'est-ce pas ?

— Non.

— Alors, pourquoi en faire tout un plat ? Même Washington ne fait pas l'effort de punir Anarchia aussi… complètement.

— J'ai une théorie là-dessus, dit Munroe.

— Ah bon ?

— Réfléchissez. Quel est le plus grand mensonge que se raconte à elle-même la classe dominante politico-culturelle ? Où est la plus grande disparité entre l'image et la vérité ? Quels sont les attributs dont tout Australien professionnel qui se respecte se vante le plus – et possède le moins ?

— Si c'est une plaisanterie freudienne de bas étage, je vais être très déçu.

— La méfiance envers l'autorité. L'indépendance d'esprit. Le non-conformisme. Qu'est-ce qu'ils pourraient donc trouver de plus menaçant qu'une île pleine d'anarchistes ?

13

Nous quittâmes le terminus et nous dirigeâmes à pied vers le nord ; le terrain plat conservait encore les empreintes ténues de tubes renflés et ramifiés : le corail des rivages datant d'une décennie, incomplètement digéré. L'échelle temporelle rendait ce spectacle curieusement dérangeant, un peu comme si on découvrait par hasard des artefacts fossiles typiques des années quarante – vieux modèles ringards de minicoms, chaussures bizarres naguère à la pointe de la mode – convertis en simples contours minéralisés. J'avais beau avoir l'impression de sentir la roche céder sous mes pieds plus que le pavage dense et desséché de la ville, nous ne laissions pas d'empreintes visibles derrière nous. Je m'arrêtai et m'accroupis pour tâter le sol, me demandant s'il serait humide au toucher ; il ne l'était pas, mais il y avait probablement sous la surface une peau plastifiée qui limitait l'évaporation.

Au loin, une vingtaine de personnes s'étaient rassemblées autour d'un portique haut de plusieurs mètres que jouxtait un gros treuil motorisé. Un minibus vert aux pneus boudins surdimensionnés était garé à côté. Une demi-douzaine de bannes orange vif étaient accrochées au portique ; je les entendais claquer sous la brise. Un câble orange montait du treuil, passait sur une poulie accrochée au portique puis plongeait verticalement – sans doute dans un trou caché à notre vue par les spectateurs.

— On est en train de les faire descendre dans une sorte de puits de service ? dis-je.

— Exactement.

— Quelle charmante coutume ! Bienvenue sur Anarchia, ô voyageur fourbu et famélique… et maintenant, visite des égouts !

— Erreur, grogna Munroe.

Lorsque nous nous rapprochâmes, je vis que tous les membres du groupe fixaient attentivement le trou sous le portique. Deux personnes regardèrent brièvement de notre côté et une femme esquissa un salut de la main. Je lui répondis de même et elle sourit nerveusement puis se retourna vers l'entrée dissimulée.

— On dirait, chuchotai-je (alors qu'ils pouvaient à peine nous entendre), une catastrophe minière. Ils attendent l'identification des corps qu'on est en train de remonter à la surface.

— Il y a toujours une certaine tension. Mais… soyez patient.

De loin, j'avais cru que les participants étaient habillés sans recherche ni concertation mais, de près, il était clair qu'ils étaient presque tous en costume de bain, bien que certains aient aussi des T-shirts. D'autres portaient des combinaisons de véliplanchistes. Certains étaient manifestement décoiffés ; un homme avait visiblement les cheveux mouillés.

— Ils plongent dans quoi, alors ? Dans le réseau d'adduction d'eau ?

L'eau de mer était dessalée dans des bassins spécialisés au milieu des récifs et l'eau douce était pompée vers l'intérieur des terres pour suppléer à l'eau recyclée.

— Ça serait un exploit, dit Munroe. Aucune des conduites d'eau n'est plus large que le bras.

Je m'arrêtai à distance respectueuse du groupe avec l'impression très nette d'être un intrus. Munroe continua et se fraya doucement un passage dans le cercle extérieur des spectateurs ; aucun ne sembla s'en offusquer ni ne nous prêter attention, à l'un comme à l'autre. Je finis par me rendre compte que les bannes claquaient et frissonnaient sans aucune mesure avec la douce brise qui soufflait de l'est. Je m'approchai et sentis l'attaque d'une brise fraîche et puissante qui montait du tunnel lui-même, portant avec elle une odeur de renfermé, minérale et chargée d'humidité.

Scrutant la scène par-dessus les épaules des gens, je constatai que l'embouchure du tunnel était coiffée d'une structure haute d'une cinquantaine de centimètres ressemblant à un puits miniature construit en roche corallienne sombre ou

en biopolymère à haute résistance, munie d'une fermeture étanche dont l'iris était ouvert. Le treuil, à quelques mètres de là, semblait à présent monstrueux, beaucoup trop gros et trop « industriel » pour être impliqué dans quelque sport futile. Le câble était plus épais que ce à quoi je m'attendais ; je songeai à en estimer la longueur totale mais les flasques du tambour dissimulaient le nombre de spires enroulées sur l'axe. Le moteur lui-même était silencieux, si l'on exceptait le sifflement de l'air sur les coussinets magnétiques, mais le câble crissait en se bobinant sur le tambour et le portique grinçait quand le câble tirait sur la poulie.

Personne ne parlait. Ce n'était apparemment pas le moment de poser des questions.

Soudain j'entendis un halètement, presque un sanglot. Il y eut un bourdonnement de voix et tout le monde tendit impatiemment le cou. Une femme émergea du tunnel, fermement accrochée au câble, bouteilles d'air comprimé sur le dos, masque de plongée remonté sur le front. Elle était mouillée mais l'eau ne ruisselait plus : la surface devait donc être à une certaine profondeur.

Le treuil s'arrêta. La femme décrocha un filin de sécurité qui reliait le harnais au câble ; les gens tendirent les bras pour l'aider à franchir le rebord du puits et à prendre contact avec le sol. Je m'avançai et vis une petite plate-forme circulaire – grossière cage de tubes en plastique – sur laquelle elle s'était tenue. Il y avait aussi une torche à double faisceau fixée au câble à environ un mètre et demi au-dessus de la plate-forme.

La femme avait l'air hébétée. Elle s'éloigna un peu du groupe, presque en chancelant, puis s'assit sur le rocher et leva les yeux au ciel, encore à bout de souffle. Puis elle retira les bouteilles et le masque, lentement et méthodiquement, et s'allongea sur le dos. Elle ferma les yeux, tendit les bras, la paume des mains vers le bas, les doigts écartés sur le sol.

Un homme et deux adolescentes s'étaient séparés des autres ; ils se tenaient à côté de la femme et la regardaient d'un air anxieux. Je commençais à me demander si elle avait besoin de soins médicaux – et j'étais sur le point de demander discrètement à **Sisyphus** de me rafraîchir la mémoire sur les

symptômes de crise cardiaque et sur les gestes qui sauvent – lorsqu'elle bondit sur ses pieds avec un sourire radieux. Elle commença à s'entretenir avec ses proches d'une voix excitée dans ce que j'estimai être une langue polynésienne ; je ne comprenais pas un traître mot de ce qu'elle disait mais elle semblait pleine d'allégresse.

La tension retomba et tout le monde se mit à rire et à parler. Munroe se tourna vers moi.

— Il y a huit personnes avant vous dans la queue, mais ça vaut le coup d'attendre, je vous le promets.

— Je n'en sais rien. Je ne sais pas ce qu'il y a en bas, mais ce n'est pas couvert par mon assurance.

— Je doute que votre assurance couvre un trajet en tram sur Anarchia.

Un jeune homme maigre en short à fleurs criard passait le harnais de plongée que la femme avait abandonné. Je me présentai ; il semblait anxieux mais ne refusa pas de parler. Il s'appelait Kumar Rajendra ; c'était un étudiant indo-fidjien en génie civil ; il était à Anarchia depuis moins d'une semaine. Tirant une caméra-pastille de mon portefeuille, je lui expliquai ce que je voulais. Il jeta un coup d'œil aux gens rassemblés autour du trou – comme s'il se demandait s'il avait besoin de la permission de l'un ou de l'autre – puis fut finalement d'accord pour descendre avec la caméra. Lorsque je la fixai sur le haut du masque de plongée, où elle était perchée comme un troisième œil, je remarquai un léger résidu calcaire sur le plastique transparent du hublot.

Une femme âgée en combinaison étanche vint vérifier que le détendeur était correctement monté puis énuméra les procédures d'urgence. Rajendra l'écouta d'un air solennel. Je me reculai et contrôlai la réception sur mon minicom. La caméra émettait dans les domaines ultrasonique, radio et infrarouge. Et si aucun de ces signaux n'arrivait à passer, elle avait une mémoire de quarante minutes.

Munroe s'approcha de moi, exaspéré.

— Vous êtes cinglé. Ça ne sera pas la même chose. Pourquoi enregistrer la plongée de quelqu'un d'autre quand vous pourriez le faire vous-même ?

Pas de chance. Même sur Anarchia, j'avais trouvé quelqu'un qui voulait que je *ferme ma gueule et fasse ce qu'on me demandait*.

— Je vais peut-être le faire, dis-je. Mais, comme ça, je sais exactement ce qui m'attend. Et puis, encore une fois… je ne suis qu'un touriste, non ? Alors, mon expérience d'une cérémonie pour nouveaux habitants ne serait pas tellement authentique.

— *Authentique* ? dit Munroe en roulant les yeux. Décidez-vous : vous couvrez la Conférence Einstein ou vous jouez les Margaret Mead dans *Mœurs et sexualité sur Anarchia* ?

— Ça se discute. Si j'ai finalement deux émissions pour le prix d'une… c'est tout bénéfice.

Rajendra enjamba la margelle du puits, empoigna le câble puis mit le pied sur la plate-forme ; elle s'inclina, en équilibre précaire, jusqu'à ce qu'il se soit centré. La brise des profondeurs faisait gonfler son short et flotter verticalement ses cheveux – mais ce spectacle était plus vertigineux que comique. Rajendra avait l'air d'un cascadeur qui aurait oublié son parachute ou d'un fou en équilibre sur l'aile d'un avion. Il attacha enfin le filin de sécurité mais l'impression de chute libre demeura.

J'étais surpris de voir Munroe s'enthousiasmer pour ce qui, à mes yeux, n'était qu'un rituel d'union par le courage, qu'une épreuve initiatique parmi tant d'autres. Même si on n'était pas forcé de participer, et même si les risques étaient minimes… ce n'était plus tellement l'île des anarchistes et non-conformistes. Quelqu'un démarra le dévidage du câble. Les amis de Rajendra, debout, puis à genoux au bord du puits, tendirent le bras pour lui taper sur l'épaule lorsqu'il commença à descendre et l'encouragèrent de vive voix ; il disparut avec un sourire nerveux. Je jouai des coudes pour me mettre moi aussi aux premières loges et brandis le minicom au-dessus du puits pour maintenir une liaison à vue. La mémoire de la caméra-pastille serait probablement plus que suffisante, mais je ne pouvais résister à l'attraction du direct. Je n'étais pas le seul ; les gens se bousculaient pour apercevoir l'écran.

Munroe me héla de derrière la foule.

— Et l'*authenticité,* alors ? Vous vous rendez compte que vous êtes en train de changer l'expérience pour tout le monde ?

— Pas pour le plongeur.

— Oh, d'accord, il n'y a que ça qui compte. Saisir l'ultime image fugitive de la réalité… avant de la détruire à jamais. Espèce d'ethnovandale ! De toute façon, ajouta-t-il presque en plaisantant, vous vous trompez. Ça change aussi la perspective du plongeur.

Le tunnel avait environ deux mètres de diamètre ; ses parois étaient passablement cylindriques, tout comme la roche superficielle était passablement plane : trop beau pour être le produit d'un processus géologique mais trop grossier pour avoir été fait à la machine. Si la morphogenèse d'Anarchia était un processus complexe que je n'avais jamais étudié en détail, je savais au moins que des interventions humaines explicites avaient été requises pour de nombreux points de détail. Que ce tunnel se soit formé inopinément à l'intersection de certains gradients de marqueurs chimiques, parce que des bactéries lithophiles avaient compris le signal et activé tous les gènes nécessaires – ou qu'on le leur ait plus vivement suggéré en vidant un seau de catalyseur à la surface –, c'était à coup sûr plus excitant qu'attaquer la roche pendant un ou deux mois avec une foreuse à pointe diamant.

Je regardai le double reflet des faisceaux de la torche diminuer progressivement dans l'obscurité et l'image correspondante de la roche grenue gris-vert défiler sur l'écran. Il y avait d'autres traces de corail ancestral et des aperçus fugitifs de squelettes de poissons piégés par le compactage des récifs. Et je fus, encore une fois, étrangement frappé par l'étrange compression de l'échelle temporelle particulière à l'île. L'idée que les profondeurs souterraines appartiennent à des ères inimaginablement reculées était si fortement enracinée qu'il fallait faire des efforts constants pour se préparer à voir des bouteilles de jus de fruits ou des pneus de voiture – datant certes d'avant Anarchia mais qui auraient très vraisemblablement dérivé jusque-là et auraient été incorporés au mélange initial lors de la formation de la roche.

Les minéraux décoratifs commencèrent à s'estomper, inutiles qu'ils étaient à une profondeur où ils seraient rarement visibles. La respiration de Rajendra s'accéléra et il leva les yeux

vers la surface ; des gens qui regardaient l'écran l'appelèrent et lui firent signe ; leurs bras étaient des silhouettes décharnées à moitié englouties dans le cercle éblouissant de lumière solaire. Il détourna les yeux puis regarda directement vers le fond ; même si la structure de la plate-forme n'était pas vraiment un obstacle, ni la lumière artificielle ni celle du soleil ne pénétraient très loin. Il sembla retrouver son calme. J'avais envisagé de lui demander de commenter la plongée en direct mais, à présent, je me félicitais de n'en avoir rien fait : ç'aurait été un fardeau injustement imposé.

La paroi du tunnel devint visiblement humide ; Rajendra tendit la main et laissa courir ses doigts sur le liquide crayeux. L'eau et les éléments nutritifs pénétraient partout dans l'île (même au centre, bien que la couche superficielle, sèche et dure, y atteigne son épaisseur maximale). Peu importait que la roche ne soit jamais extraite – et le fait que le tunnel reste « brut » montrait que cette région avait été explicitement programmée contre une reprise de la croissance. Les lithophiles demeuraient indispensables ; il fallait à tout prix éviter la mort de la roche mère centrale.

Je commençai à discerner des bulles minuscules en formation dans le liquide qui suintait de la paroi puis, encore plus profond, une effervescence visible. Au-delà des bords du guyot, Anarchia n'était plus soutenue – et un porte-à-faux de calcaire d'un seul tenant sur quarante kilomètres, renforcé ou non par des biopolymères, aurait craqué instantanément. Le guyot tenait opportunément lieu d'ancre et supportait une partie de la charge mais la majeure partie de l'île devait forcément *flotter,* tout simplement. Anarchia était composée aux trois quarts d'air ; la roche mère centrale était une fine écume minéralisée, plus légère que l'eau.

Or l'air contenu dans l'écume était sous pression ; la pression de la roche au-dessus de lui et – au-dessous du niveau de la mer – la pression de l'eau environnante qui essayait de s'infiltrer de force. Il y avait une déperdition d'air constante par diffusion à l'intérieur de la roche ; le vent qui s'échappait violemment du tunnel était l'accumulation des fuites sur

plusieurs centaines de mètres carrés mais la même chose se produisait ailleurs sans être aussi spectaculaire.

Les lithophiles empêchaient Anarchia de s'affaisser comme un poumon crevé et de couler comme une éponge noyée. Nombre d'organismes naturels étaient doués pour produire du gaz mais avaient tendance à excréter des produits qu'on n'aimerait pas voir se dégager du sol en grande quantité, comme le méthane ou l'hydrogène sulfureux. Les lithophiles consommaient de l'eau et du gaz carbonique (essentiellement dissous) pour produire des hydrocarbones et de l'oxygène (pour l'essentiel non dissous) et, comme ils fabriquaient des hydrocarbones « pauvres en oxygène » (comme le désoxyribose), ils libéraient plus d'oxygène qu'ils n'en prenaient dans le gaz carbonique et augmentaient d'autant la pression.

Tout cela exigeait de l'énergie et des matières premières ; les lithophiles, vivant dans l'obscurité, avaient besoin d'être nourris. Les substances nutritives qu'ils consommaient et les produits qu'ils excrétaient faisaient partie d'un cycle qui s'étendait jusqu'aux récifs et même au-delà ; en dernière analyse, c'était le soleil rayonnant sur des eaux lointaines qui leur fournissait l'énergie initiale.

La surface ne tarda pas à mousser et bouillonner, crachant vers la caméra une pluie de gouttelettes calcaires. Et je finis par comprendre que je m'étais trompé sur toute la ligne : la plongée n'avait rien à voir avec les notions édénistes de « tribalisme moderne ». Le courage nécessaire n'avait qu'une importance secondaire. L'essentiel était de descendre au milieu de l'exhalaison tangible de la roche et de voir de ses propres yeux ce qu'Anarchia était réellement, d'appréhender la machinerie cachée qui maintenait l'île à flot.

La main de Rajendra entra dans le champ lorsqu'il prit l'embout du tuba et ouvrit le détendeur : tout ce liquide suintant devait évidemment s'accumuler au fond du tunnel. Rajendra regarda brièvement vers le fond, révélant ce qui ressemblait à une eau sombre et sulfureuse en proie à une ébullition volcanique mais qui, en réalité, était probablement glaciale et presque inodore. Munroe avait raison sur un point : il fallait vraiment être sur place. En outre, le courant d'air devait être

plus faible à ce niveau qu'à la surface du sol car l'essentiel de la roche poreuse contribuant au flux ascendant total se situait au-dessus. Rajendra n'aurait aucune peine à remarquer cette différence mais la simple vue de gaz s'échappant sous une pression toujours plus grande suggérait exactement le contraire.

Lorsque la caméra commença à s'immerger, l'image papillota puis passa en basse résolution. Même à travers l'eau trouble et turbulente, je discernais encore sporadiquement la paroi du tunnel – ou, du moins, le mur de bulles qui jaillissait de la roche. Ce spectacle insolite avait de quoi désorienter : c'était presque comme si l'eau était tellement acide qu'elle dissolvait le calcaire en direct sous mes yeux… mais, une fois de plus, cette impression aurait été instantanément démentie si j'avais été moi-même au fond du trou, en train de nager dans cet élément.

La résolution chuta à nouveau puis le nombre d'images par seconde diminua et le direct devint une succession de plans fixes rapidement enchaînés tandis que la caméra s'efforçait de maintenir le contact. Le son, lui, passait assez bien, même si j'avais du mal à apprécier la distorsion avec le bruit des bulles éclatant contre le masque. Rajendra regarda vers le bas et l'écran montra dix mille perles d'oxygène jaillissant dans l'eau opalescente ; la visibilité s'arrêtait au niveau de ses genoux. Je crus l'entendre inspirer fortement et se raidir pour se préparer à toucher le fond… et je faillis envoyer le minicom plonger après lui.

Une image montra un poisson rouge vif qui fixait directement la caméra d'un air inquiet. Dans le plan suivant, il avait déjà disparu.

Je me tournai vers ma voisine.

— Vous avez vu ?

Elle avait vu… mais ne semblait pas du tout surprise. J'eus des picotements sur tout le corps. *Quelle était l'épaisseur de la roche sur laquelle nous nous tenions ? Quelle était la longueur du câble ?*

Lorsque Rajendra émergea du dessous de l'île, il émit un son qui aurait pu exprimer n'importe quoi, de l'exubérance à la terreur ; avec un tube en plastique dans la bouche et toutes les

autres complications acoustiques, tout ce que je pus distinguer fut un bruit d'étouffement assourdi. Quand il descendit dans l'océan subinsulaire, l'eau s'éclaircit autour de lui. Je vis tout un banc de minuscules poissons blafards franchir le faisceau de la torche au loin, suivis par une mante d'au moins un mètre d'envergure, la bouche étirée en un rictus planctophage permanent. Ébranlé, je levai les yeux de l'écran. *Tout ça sous mes pieds ! C'était impossible !*

Le treuil s'arrêta. Rajendra leva les yeux vers Anarchia, inclina la torche sur son pivot et la fit osciller.

Une eau laiteuse bouillonnait en une couche qui s'accrochait à la face subinsulaire. De fines particules de calcaire ? J'étais troublé : pourquoi ne tombaient-elles pas, tout simplement ? Même dans l'enchaînement stroboscopique des images, je pouvais constater que cette brume était en mouvement constant et refluait en cadence vers la roche cachée. Je distinguais aussi des bulles gazeuses entraînées à quelques mètres vers le bas par quelque courant secondaire avant de s'échapper et de retrouver la brume. Rajendra balaya la scène du faisceau de la torche, qu'il tenait plus fermement ; elle était manifestement difficile à manipuler et je devinais sa frustration, mais, au bout de quelques minutes, son acharnement fut payant.

Un remous plus brutal que la moyenne injecta un courant ascendant d'eau claire dans la couche laiteuse supérieure, qui s'ouvrit un instant comme un rideau. Lumière et caméra figèrent cet événement, révélant une roche bossuée sporadiquement, peuplée de bernacles et de pâles anémones à la corolle feuillue. Dans l'image suivante, la scène était floue, pas encore brouillée par la brume de particules blanches mais froissée et gauchie par la distorsion. Nous avions d'abord vu la roche à travers de l'eau pure ; nous la voyions à présent à travers l'eau et l'air.

Une mince lentille d'air restait collée contre la paroi subinsulaire, maintenue par le flot régulier d'oxygène qui se dégageait de la roche poreuse.

Cet air conférait à l'eau une surface qui pouvait porter des vagues. Chaque vague s'écrasant au loin sur les récifs envoyait sa jumelle plonger sous l'île.

Rien d'étonnant à ce que l'eau soit trouble. Le dessous d'Anarchia était constamment raboté par une gigantesque lime au tranchant liquide et irrégulier. Les vagues érodaient le rivage mais s'arrêtaient au moins à la limite des hautes eaux. L'agression se poursuivait sous la terre ferme, jusqu'au bord du guyot.

Je me tournai encore vers ma voisine, une amie de Rajendra.

— Ces détritus calcaires, ces particules aussi minuscules doivent perdre tout leur oxygène, toute leur flottabilité. Pourquoi alors ne tombent-elles pas, tout simplement ?

— Elles tombent. Les blanches viennent de diatomées génétiquement modifiées. Elles récupèrent le calcium de l'eau, le minéralisent puis migrent vers le haut et s'incrustent dans la roche lorsque les vagues les plaquent dessus. Les polypes coralliens ne peuvent pas pousser dans l'obscurité, alors les diatomées sont le seul mécanisme de réparation disponible.

Elle sourit, hyperlucide ; elle était descendue se rendre compte par elle-même.

— Voilà ce qui empêche l'île de partir en morceaux : un simple petit brouillard de calcium qui se dissipe dans les profondeurs et quelques trillions de créatures microscopiques dont les gènes leur indiquent comment l'utiliser.

Le treuil commença à rembobiner. Il n'y avait personne à proximité ; le plongeur devait disposer d'une télécommande – qui m'avait échappé –, à moins que l'opération soit préprogrammée, que la plongée soit intégralement calculée à l'avance pour limiter le risque de mal des caissons. Rajendra leva la main devant son visage et nous fit signe. Les gens rirent et plaisantèrent tandis qu'il amorçait sa remontée ; rien à voir avec l'ambiance du début.

— Vous avez un minicom ? demandai-je à ma voisine.

— Dans le bus.

— Vous voulez le logiciel de communications ? Vous pourriez garder la caméra…

Elle hocha la tête, enthousiasmée.

— Bonne idée. Merci !

Elle alla chercher le minicom.

La caméra ne m'avait coûté que dix dollars mais, vérification faite, le droit de copie pour le logiciel s'élevait à deux cents dollars. Je ne pouvais guère revenir sur ma proposition, toutefois. Lorsque la femme revint, j'approuvai la transaction et les machines conversèrent en infrarouge. Elle serait obligée de payer pour toute copie supplémentaire mais le programme pouvait être transféré et effacé gratuitement, et transmis à d'autres groupes de plongeurs.

Lorsque Rajendra émergea, il se mit à pousser des cris de joie. Dès qu'il se fut libéré du filin de sécurité, il fonça dans la plaine, les bouteilles d'air comprimé encore sur le dos, avant de se plier en deux et de s'effondrer, à bout de souffle. Je ne savais s'il jouait ou non la comédie – ça n'avait pas l'air d'être son genre – mais, lorsqu'il se débarrassa de l'équipement de plongée, tout émoustillé, il avait un sourire de dément amoureux et il tremblait.

L'adrénaline ? Oui, mais il n'avait pas seulement plongé pour le frisson. Il était revenu sur la terre ferme… mais ça ne serait plus pareil à présent qu'il avait vu ce qu'il y avait en dessous : à présent qu'il avait *traversé à la nage* les fondations ténues de l'île.

Voici ce que les habitants d'Anarchia avaient en commun : non seulement l'île elle-même mais la connaissance personnelle de son secret : ils se tenaient sur un rocher que les fondateurs avaient fait surgir de l'océan par cristallisation, qui était constamment en train de se redissoudre et ne perdurait qu'au travers d'un processus de réparation permanent. La généreuse nature n'avait rien à voir là-dedans ; c'était l'effort conscient des humains et leur coopération qui avaient édifié Anarchia, et même la vie génétiquement programmée qui lui conservait son intégrité ne pouvait être considérée comme un don divin ni comme infaillible ; sa stabilité pouvait être perturbée de mille manières : des organismes mutants pouvaient apparaître, des organismes concurrents pouvaient entrer en action, des phages pouvaient éliminer les bactéries, un changement de climat pouvait modifier des équilibres vitaux. Toute cette complexe machinerie devait être contrôlée, devait être comprise.

À la longue, la discorde pouvait littéralement envoyer l'île par le fond. Si le fait que personne sur Anarchia ne *veuille* que sa société se désintègre n'était pas une garantie d'harmonie… il contribuait peut-être à faire prendre conscience aux habitants que la terre sous leurs pieds risquait de connaître le même sort.

Et, s'il était naïf de voir dans cette prise de conscience un genre de panacée, elle avait un avantage indéniable sur toutes les mythologies artificielles de l'*idée de nation*.

Elle était conforme à la vérité.

Je recopiai intégralement le contenu de la mémoire de la caméra afin de pouvoir visionner la séquence en haute résolution. Lorsque Rajendra se fut un peu calmé, je lui demandai sa permission d'utiliser le métrage aux fins de télédiffusion ; il était d'accord. Je n'avais pas de projet défini mais je pouvais toujours, au minimum, insérer en douce ce matériau dans la version interactive de *Violet Mosala*.

Munroe m'accompagna jusqu'au terminus, chevalet plié et toile roulée sur l'épaule.

— Peut-être que j'essaierai moi-même une fois la conférence terminée, dis-je d'un ton penaud. Maintenant, ça m'a l'air trop… intense. Je ne veux pas être distrait, c'est tout. J'ai un travail à faire.

— La décision vous revient entièrement, dit-il en simulant l'étonnement. Ici, vous n'avez pas besoin de justifier quoi que ce soit à qui que ce soit.

— Ouais, absolument. Et je suis mort et je suis monté au ciel.

Au terminus, j'appuyai sur le bouton d'appel ; la borne prédit une attente de dix minutes.

Munroe garda un moment le silence puis dit :

— Je suppose que vous disposez de toutes les informations à usage interne sur tous les participants à la conférence ?

— Pas exactement, dis-je en riant. Mais je ne crois pas que je rate grand-chose. Des feuilletons avec des savants comme vedettes sont tout aussi barbants que les autres. Je me fiche pas mal de qui baise qui ou de qui pique les idées géniales de qui.

— Eh bien, dit-il avec un froncement de sourcils aimable, moi aussi… mais ça ne me gênerait pas de savoir si la rumeur qui circule sur Violet Mosala a le moindre fondement.

J'hésitai.

— Vous pensez à quelle rumeur en particulier ? Il y en a tellement.

Mon numéro était pitoyable ; j'aurais mieux fait de jouer la franchise et d'avouer que je n'avais aucune idée de ce dont il parlait.

— Il n'y a qu'une seule question sérieuse, non ?

Je haussai les épaules. Munroe avait l'air irrité, comme s'il croyait que j'étais insincère et non que je me contentais d'essayer de cacher mon ignorance.

Je dis franchement :

— Violet Mosala et moi-même n'échangeons pas vraiment nos secrets intimes. Au train où vont les choses, je devrai m'estimer heureux si j'arrive au bout de la conférence en ayant couvert correctement toutes ses apparitions publiques. Même si je suis obligé de passer les six mois qui suivent à lui courir après entre deux rendez-vous au Cap, histoire d'étoffer un peu.

Munroe hocha la tête avec un sourire sinistre et satisfait, comme un cynique dont les opinions viennent d'être confirmées.

— Le Cap ? Très bien. Merci.

— Pour quoi ?

— Je n'y avais jamais cru… je voulais seulement entendre un démenti de la bouche de quelqu'un bien placé pour le savoir. Violet Mosala – prix Nobel de physique, inspiratrice de millions de gens, Einstein du XXIe siècle, architecte de la TDT qui a le plus de chances de réussir… – « abandonne » son pays – juste au moment où la paix au Natal commence à avoir l'air plus solide que jamais –, non pas pour Caltech, ni pour Bombay, ni pour le CERN, ni pour Osaka… mais pour rejoindre la racaille sur *Anarchia* ?

— Zéro chance sur un million.

14

De retour à l'hôtel, en montant à ma chambre, je demandai à **Sisyphus** :

— Tu peux me nommer un groupe d'activistes politiques dont les initiales sont A.C. et qui aurait manifesté de l'intérêt pour une éventuelle émigration de Violet Mosala sur Anarchia ?

— Non.

— Allons ! A comme anarchie…

— Il y a deux mille soixante-treize organisations avec « anarchie » ou un terme équivalent dans leur intitulé, mais toutes contiennent plus de deux mots.

— D'accord.

Peut-être que AC était déjà une abréviation, comme us pour USA. Seulement, s'il fallait en croire Munroe, aucun anarchiste sérieux n'utiliserait jamais le mot anarchie lui-même.

J'essayai une autre tactique.

— Posons A pour Afrique ou africain, C pour culture ou culturel… avec un nombre quelconque d'autres initiales.

— Il y a deux cent sept intitulés correspondant à ces critères.

Je fis défiler la liste ; AC ne semblait constituer une abréviation plausible pour aucun de ces sigles. Mais un nom ne m'était pas inconnu ; je me repassai une section de la bande-son de la conférence de presse du matin :

« William Savimbi, Proteus Information. Vous parlez favorablement d'une convergence d'idées qui ne respecte pas les cultures ancestrales, comme si votre propre héritage n'avait pour vous aucune importance. Est-il exact que vous ayez reçu des menaces de mort de la part du Front de défense culturelle panafricain après que vous avez déclaré publiquement que vous ne vous considériez pas comme une Africaine ? »

Mosala avait replacé la citation dans son contexte mais n'avait pas répondu à la question. Si la petite phrase en question

avait suffi pour susciter des menaces de mort, qu'est-ce que des rumeurs de « défection » – fondées ou non – pourraient bien lui attirer comme ennuis ?

Je n'en avais aucune idée ; je connaissais encore moins la politique culturelle sud-africaine que la théorie des MTT. Mosala ne serait sûrement pas la première célébrité scientifique à quitter le pays, mais elle serait l'une des plus prestigieuses – et la première à émigrer sur Anarchia. C'était une chose de courir après la gloire et l'argent dans le cadre d'une institution de renommée internationale, or il serait difficile d'interpréter un départ pour Anarchia (qui ne pouvait offrir ni la gloire ni l'argent) comme autre chose qu'un renoncement délibéré à sa citoyenneté.

Je fis halte sur le palier et contemplai ma mamelle électronique inutile.

— AC ? AC modéré ?

Sisyphus resta silencieux. *Pour mystérieux que soit ce groupuscule, Sarah Knight avait réussi à le contacter.* Je commençais à avoir des crampes d'estomac chaque fois que je songeais au tort que je lui avais causé. Il était clair qu'elle s'était méticuleusement préparée à cette mission, qu'elle avait fait des recherches sur toutes les polémiques autour de Mosala et, comme elle venait de la politique, où rien de ce qui passait sur les réseaux n'était vrai, elle s'était probablement déplacée pour rencontrer tous les intéressés en personne. Quelqu'un avait dû lui parler des rumeurs et la mettre sur la piste qui menait à Kuwale – sous le sceau du secret, évidemment. Je lui avais piqué le contrat, froidement, et à présent je ne pouvais même pas dire si j'étais en train de faire un documentaire sur une physicienne anarchiste émigrée… ou si je prenais la proie pour l'ombre et que le seul danger qui menace quiconque sur Anarchia consistait à se laisser tenter de donner à Janet Walsh des leçons de professionnalisme qu'elle aurait dû recevoir depuis longtemps.

J'ordonnai à **Hermès** d'appeler tous les hôtels de l'île et de s'enquérir de la présence d'un(e) certain(e) Akili Kuwale.

En vain.

Une fois dans ma chambre, je réglai l'isolation phonique des fenêtres au maximum et essayai de me forcer à travailler un peu. Le lendemain matin, je devais filmer une intervention d'Helen Wu, principale partisane de la thèse selon laquelle la méthodologie de Mosala était à la limite de la logique circulaire. Avant de me laisser convaincre par Munroe de filmer les plongeurs subinsulaires, j'avais prévu de passer tout l'après-midi à lire les articles antérieurs de Wu ; j'avais un retard énorme à rattraper.

Mais d'abord…

Je passai en revue les bases de données appropriées (dédaignant l'aide de **Sisyphus** et prenant ainsi trois fois plus de temps). Le Front de défense culturelle panafricain se révéla être une association informelle de cinquante-sept groupes traditionalistes radicaux émanant de vingt-trois pays, dotée d'un conseil des représentants qui se réunissait chaque année pour choisir des stratégies et publier des proclamations. Le FDCPA lui-même existait depuis vingt ans ; il était apparu dans le sillage du renouveau du débat traditionaliste au début des années trente, lorsqu'un certain nombre d'universitaires et d'activistes, essentiellement en Afrique centrale, avaient commencé à évoquer le besoin de « rétablir la continuité » avec le passé précolonial. Les mouvements politiques et culturels du siècle précédent – de la *négritude** de Senghor à la Conscience Noire sous toutes ses formes en passant par l'« authenticité » de Mobutu – furent condamnés comme étant corrompus, assimilationnistes ou manifestement préoccupés par la réaction au colonialisme et à l'occidentalisation. La réaction correcte au colonialisme – selon les plus bruyants des nouveaux traditionalistes – était de l'exciser totalement de l'histoire : de viser à se comporter, dans sa postérité, comme s'il n'avait jamais existé.

Manifestation la plus extrême de cette philosophie, le FDCPA adoptait une ligne politique sans compromis et très peu populiste. Ses membres décriaient l'islam comme une religion d'envahisseurs, tout comme le christianisme ou le syncrétisme. Ils s'opposaient à la vaccination, à l'ingénierie biologique appliquée à l'agriculture, aux communications électroniques. Si

ce groupe ne se résumait certes pas à un catalogue d'influences étrangères (ou locales, mais insuffisamment anciennes) auxquelles il renonçait explicitement, il aurait pu avoir du mal à se différencier des autres sans cette liste de cibles. La plupart des politiques préconisées par les gens du FDCPA – un plus grand usage officiel des langues indigènes, un soutien plus important aux formes de culture traditionnelles – étaient déjà des priorités pour la plupart des gouvernements ou étaient exigées par divers groupes de pression. La *raison d'être** du FDCPA consistait apparemment à être plus puriste que tout le monde. Lorsque le vaccin antimalaria le plus efficace qui soit sur la planète – fondé sur des recherches menées dans cette superpuissance impérialiste bien connue qu'était la Colombie – fut fabriqué à Nairobi, la condamnation de son emploi comme « une trahison criminelle des pratiques curatives traditionnelles » sonna pour moi comme une pure perversion intégriste.

Si Violet Mosala avait choisi d'émigrer à Anarchia, j'aurais cru que ces gens-là auraient été heureux de se débarrasser d'elle. Elle avait peut-être fait figure d'héroïne sur la moitié d'un continent mais, pour le FDCPA, elle n'aurait jamais pu être autre chose qu'une traîtresse. Et je ne trouvai nulle part trace de menaces de mort ; les allusions de Savimbi n'auraient donc été que pure exagération médiatique ; la réalité n'avait peut-être pas impliqué autre chose qu'un appel anonyme à sa rédaction.

Je n'en poursuivis pas moins mes laborieuses recherches. La mystérieuse faction de Kuwale s'était-elle révélée en prenant une position antagoniste ? Les oppositions déclarées au FDCPA ne manquaient certes pas – celles des traditionalistes plus modérés, de nombreux corps professionnels, d'organisations pluralistes et de ceux qui se faisaient appeler *technolibérateurs**.

Sans parler de la non-concordance des initiales, je ne voyais pas vraiment un membre de l'Union africaine pour le progrès de la science accoster des journalistes dans les aéroports et leur demander de jouer à titre privé les gardes du corps d'une physicienne mondialement connue. Et tant que les membres de la Ligue pluraliste africaine organisaient des programmes

d'échanges pour étudiants, des tournées d'art dramatique et de danse, des expositions présentielles et en ligne d'un bout à l'autre de la planète, et menaient des campagnes agressives contre l'isolationnisme culturel et le traitement discriminatoire des minorités ethniques, religieuses et sexuelles… je doutais qu'il leur reste beaucoup de temps pour se préoccuper de Violet Mosala.

Le défunt Muteba Kazadi avait forgé le terme de *technolibération** pour signifier à la fois le pouvoir donné aux humains par une technologie libératrice et la « libération » de la technologie elle-même de toute emprise restrictive. Muteba avait été ingénieur en communication, poète, vulgarisateur scientifique – et ministre du Développement au Zaïre à la fin des années trente. Je visionnai quelques-uns de ses discours, plaidoyers mesurés pour « l'utilisation du savoir au service de la liberté » ; il avait appelé à la suppression des brevets protégeant les cultures génétiquement modifiées, à la déprivatisation des ressources de communication et au droit d'accès universel à l'information scientifique. Tout en soutenant le pragmatisme manifeste de la « biologie libérée » (bien que le Zaïre n'ait jamais joué les renégats ni utilisé des cultures sans payer les droits d'exploitation), il avait dit qu'à long terme les nations africaines auraient besoin de participer à la recherche pure dans tous les secteurs de la science fondamentale, affirmation extraordinaire à une époque où pareilles activités étaient foncièrement mal vues dans les pays les plus riches de la planète et impensables dans le cadre des priorités immédiates de son propre gouvernement.

Ses trois biographes s'accordaient pour relever son excentricité : un penchant vers la métaphysique nietzschéenne, la cosmologie ésotérique et les hypothèses de conspirations spectaculaires, notamment la vieille théorie selon laquelle El Nido de Ladrones, le repaire génétiquement modifié construit par les trafiquants de drogue sur la frontière entre le Pérou et la Colombie, avait été anéanti à la bombe H en 2035, non pas parce que la forêt modifiée était devenue incontrôlable et menaçait de submerger intégralement le bassin de l'Amazone, mais parce qu'une espèce quelconque de virus neuroactif

« dangereusement libérateur » y avait été inventée. Cet acte obscène avait fait des milliers de morts – et il était tout à fait possible que la répulsion unanime qu'il avait suscitée ait épargné à Anarchia un destin similaire – mais j'estimais que l'explication la plus prosaïque était de loin la plus vraisemblable.

De doctes commentateurs issus des quatre coins de l'Afrique affirmaient que l'héritage de Muteba était encore vivace et que de fiers *technolibérateurs** étaient actifs sur tout le continent et au-delà. J'eus toutefois du mal à repérer ses descendants intellectuels directs ; des centaines d'universitaires et de groupes politiques, et des dizaines de milliers d'individus citaient Muteba comme source d'inspiration – et bien des gens qui s'étaient élevés contre le FDCPA dans des forums en ligne s'étaient explicitement donné l'étiquette de *technolibérateurs** – mais chacun semblait avoir adapté cette philosophie à des ensembles de priorités différents. Il ne faisait pour moi aucun doute que tous auraient été horrifiés à la pensée qu'il arrive quelque chose à Violet Mosala mais je n'en savais pas pour autant qui parmi eux aurait pu se décider à veiller sur elle.

Vers sept heures, je me préparai à descendre. Sarah Knight ne m'avait pas encore rappelé et je ne pouvais guère lui reprocher de m'ignorer. Une fois de plus, je songeai à lui proposer de reprendre le projet, mais je me dis que j'avais trop tardé et qu'elle avait probablement accepté une autre mission. À dire vrai, plus les complications entourant Mosala démentaient le fantasme que j'avais eu de me réfugier dans les abstractions « sans conséquences » des TDT, plus j'avais du mal à m'imaginer en train de me retirer. Si c'était cela la réalité derrière le mirage, alors j'étais obligé de la regarder en face.

Je me dirigeais vers le restaurant principal lorsque j'aperçus Indrani Lee qui débouchait d'un couloir menant au hall de l'hôtel. Elle était avec un petit groupe mais ses compagnons étaient en train de se séparer avec force reparties et mises au point de dernière seconde, à croire qu'ils venaient d'émerger d'une longue réunion agitée et n'avaient plus envie de se voir

mais ne pouvaient tout à fait se résigner à terminer la discussion non plus. Je m'approchai ; elle me vit et me salua de la main.

— Je vous ai perdue de vue quand nous avons changé d'avion. Comment ça se passe pour vous ?

— Bien, très bien !

Elle semblait heureuse et pleine d'entrain ; manifestement, la conférence était à la hauteur de ses espérances.

— Mais vous, ajouta-t-elle, vous n'avez pas l'air d'être dans votre assiette.

— Quand vous étiez étudiante, est-ce qu'il vous est jamais arrivé de passer un examen où toutes les questions du sujet et toutes les questions que vous aviez potassées jusqu'à l'aube… avaient tellement peu de chose en commun qu'elles auraient très bien pu se rapporter à deux matières différentes ?

— Plusieurs fois. Mais qu'est-ce qui a déclenché cette impression de *déjà-vu** ? Est-ce que les maths vous passent par-dessus la tête ?

— Oui, mais là n'est pas le problème.

Je jetai un coup d'œil circulaire ; personne dans le hall ne risquait de surprendre notre conversation, mais je ne voulais pas, autant que possible, contribuer à nourrir les rumeurs entourant Mosala.

— Vous aviez l'air pressée, dis-je. Peut-être que je vais vous ennuyer avec toutes mes tribulations dans l'avion qui nous ramènera à Phnom Penh.

— Pressée, moi ? Non, je sortais pour prendre un peu l'air. Si vous êtes libre vous-même, vous pouvez vous joindre à moi.

J'acceptai avec reconnaissance. J'avais prévu d'aller dîner mais je n'avais toujours pas vraiment d'appétit – et puis il m'était venu à l'idée que Lee la sociologue aurait peut-être quelques informations sur la *technolibération** qu'elle serait disposée à partager avec moi.

Or, lorsque nous franchîmes les portes, je fus à même de voir ce qu'elle avait en fait voulu dire quand elle parlait d'aller « prendre l'air ». Les gens de Renaissance Mystique avaient décidé de se montrer et occupaient la chaussée devant l'hôtel. Leurs banderoles proclamaient : EXPLIQUER C'EST DÉTRUIRE ! RÉVÉRONS LE NUMEN ! DITES NON À LA TDT ! Leurs T-shirts

affichaient C.G. Jung, Teilhard de Chardin, Joseph Campbell, Fritjof Capra, le défunt fondateur de la secte Günter Kleiner, l'artiste-installateur Sky Alchemy – et même Einstein tirant la langue.

Personne ne scandait de slogans ; après le coup de semonce contestataire de Janet Walsh, Renaissance Mystique avait opté pour une ambiance de carnaval avec mimes, jongleurs, cracheurs de feu, chiromanciennes et cartomanciennes. Des feux de Bengale tournoyants projetaient partout des ombres oscillantes bleu foncé et donnaient à la rue des couleurs océanes. Des autochtones perplexes négociaient les obstacles de ce parcours avec des mines lasses et résignées ; on ne leur avait pas demandé leur avis avant d'installer un cirque sous leur nez. Pour autant que je puisse le constater, seuls de rares participants à la conférence, reconnaissables à leur badge, profitaient de ce divertissement gratuit ou donnaient la pièce aux musiciens ambulants et diseuses de bonne aventure.

L'un des adeptes qui avaient détourné l'effigie du brave Albert chantait « Puff, le Dragon magique » en s'accompagnant sur un synthé de marque courante comme son T-shirt ; l'un et l'autre avaient des ports de programmation IR. Je m'arrêtai devant lui avec un sourire appréciatif tout en invoquant un logiciel que j'avais écrit plusieurs années auparavant puis pianotai discrètement quelques instructions. Tandis que nous prenions le large, son synthé devint muet – tous les volumes à zéro – et Einstein cracha une bulle qui proclamait : « Jusqu'ici, l'expérience justifie notre conviction que la nature est la réalisation des idées mathématiques les plus simples qui se puissent concevoir. »

Lee m'adressa un regard de reproche.

— Allons ! dis-je. Il l'avait cherché.

Plus loin dans la rue, une petite troupe de théâtre était à mi-parcours d'une version compressée du *Marchand de glace est passé*, récrite dans l'idiome vernaculaire RM contemporain. Une femme en costume de clown s'arrachait les cheveux en déclamant :

— Que n'ai-je pu me syntoniser psychiquement ! Tous les membres de mon clan-réseau seraient demeurés plus proches

du numen secourable si seulement j'avais respecté leur besoin de nourrir leur autonarration impulsée par l'imaginaire !

Des images de larmes ruisselaient sur ses joues.

Je me tournai vers Lee.

— Bon, je suis convaincu, dis-je. J'adhère dès demain. Quand je pense que je prenais la fragile beauté du couchant pour la réduire à un vilain jargon technique !

— Si vous trouvez ça pénible, vous devriez écouter leur *Mahabharata* condensé en cinq minutes de psychoblabla jungien.

Elle frissonna.

— Mais l'original reste intact, non ? Et ils ont le droit d'avoir leur propre… *interprétation*… autant que les autres.

À l'entendre, elle n'en était pas tellement convaincue.

— Je ne sais pas ce que ces gens espéraient gagner en débarquant ici, dis-je d'une voix lasse. Quand bien même ils perturberaient la conférence, toutes les recherches ont déjà été menées ; tout va être affiché sur les réseaux, de toute façon. Et si le concept de TDT les choque autant que ça… ils peuvent toujours fermer les yeux, non ? Ils ont bien ignoré toutes les autres découvertes scientifiques qui ne correspondaient pas à leurs sévères *exigences spirituelles*.

Lee secoua la tête.

— Ils défendent leur territoire. Vous devez en être conscient. Une TDT revendique en fait la souveraineté sur l'univers et tous les gens qu'il contient. Si des juristes réunis en conférence à New York se proclamaient maîtres du cosmos, ne seriez-vous pas tenté de vous déplacer pour leur faire un pied de nez, à tout le moins ?

— La physique, gémis-je, n'a aucune prétention à la *souveraineté*. Surtout pas ici, où on n'a pas d'autre but que de chercher la seule donnée concernant l'univers que physiciens et technologues n'auront *jamais* le pouvoir de changer. Recourir à de grossières métaphores politiques comme « souveraineté » ou « impérialisme » n'est que rhétorique creuse ; aucun des participants à cette conférence n'envoie de troupes pour annexer l'interaction faible à l'interaction forte. Il n'est pas

question de *réglementer* ni d'*appliquer* l'unification, mais de la *cartographier*.

— Ah, dit Lee d'un ton solennel, le pouvoir des *cartes*.

— Oh, arrêtez, vous savez exactement ce que je veux dire ! C'est comme une carte du ciel, et non comme une carte du… Kurdistan. Et sans constellations dessinées ni étoiles nommément identifiées.

Lee afficha un sourire narquois, comme si elle avait à l'esprit une liste plus longue – bien plus longue – d'attributs à charge culturelle manifeste et ne me lâcherait pas les baskets avant que je les aie éliminés jusqu'au dernier.

— D'accord, dis-je, oublions la métaphore ! Mais il n'en reste pas moins que c'est exactement la même TDT qui sous-tend l'univers – et garde en vie ces sectes de jongleurs et de cracheurs de charabia –, que les méchants physiciens réductionnistes aient ou non le droit de la découvrir.

— Mais non, pas si l'on en croit les Anthrocosmologistes, dit Lee avec un sourire conciliant. Mais, évidemment, oui, les lois de la physique sont bien ce qu'elles sont, et la moitié des adeptes de Renaissance Mystique l'admettraient, dans un jargon suffisamment évasif et hypothétique. La plupart acceptent que l'univers se gouverne lui-même d'une façon… *systématique*. Mais ils sont toujours profondément choqués par une formulation mathématique explicite de ce système.

« Vous dites qu'ils devraient se satisfaire de l'ignorance individuelle au lieu d'essayer de mettre la TDT entièrement hors de portée des humains. Et, évidemment, ils continueront de croire à tout ce qui leur plaira, même si une TDT réussie est annoncée ; jusqu'ici, ils n'ont jamais laissé l'orthodoxie scientifique se mettre en travers de leur chemin. Mais les croyances qu'ils ont choisi d'avoir leur enjoignent de *ne pouvoir* ignorer le fait que les physiciens – et les généticiens, et les neurobiologistes – creusent de plus en plus profond sous les pieds *de tout le monde* et ramènent à la surface tout ce qu'ils peuvent trouver là-bas… et ce qu'ils trouvent influencera pour de bon, à long terme, toutes les cultures de la planète.

— Et c'est une raison suffisante pour venir ici intimider des innocents avec le cadavre mutilé d'Eugene O'Neill ?

— Soyez juste : si vous leur accordez le droit de croire ce qu'ils veulent, cela doit inclure le droit de se sentir menacés. »

La pièce touchait à son terme ; l'un des acteurs récitait un monologue sur la nécessité de ne manifester que de la compassion envers les pauvres savants qui auraient perdu le contact avec l'âme de Gaïa.

— Alors, dis-je, qu'est-ce que c'est pour vous la prétention de connaître *la volonté divine de la Terre elle-même,* sinon une annexion territoriale tout aussi globale mais libellée en termes plus amicaux et plus flous ?

Lee m'adressa un froncement de sourcils perplexe.

— Mais les RM sont évidemment comme tous les autres ; ils veulent définir le monde dans leurs propres termes. Ils veulent fixer les paramètres, ils veulent dicter toutes les règles. Naturellement, ils ont développé une stratégie complexe pour tenter d'occulter cela – par exemple, se décrire comme « généreux », « ouverts » et « accueillants » – mais je n'insinue certes pas qu'ils soient plus humbles, plus vertueux ou plus tolérants que le rationaliste le plus fanatique. J'essaie simplement d'expliquer de mon mieux leurs croyances à un non-spécialiste comme vous.

— Avec votre propre schéma explicatif universel ?

— Exactement. Telle est mon ingrate fonction : spécialiste, guide et interprète de toutes les sous-cultures terrestres : la lourde tâche des sociologues. Sinon, qui d'autre pourrait s'en charger ?

Elle sourit solennellement et dit :

— Je suis après tout la seule personne objective de la planète.

Nous continuâmes de nous promener dans la nuit chaude, laissant carrément le carnaval derrière nous. Au bout d'une minute ou deux, je me retournai. De loin, c'était un spectacle bizarre, aplati par la perspective et encadré par les immeubles environnants : une flamboyante attraction foraine incrustée au beau milieu d'une ville qui vaquait à ses occupations habituelles et qui s'était exhaussée de l'océan, molécule par molécule, *et le savait*. Par comparaison, les rues adjacentes semblaient certainement vulgaires et sans couleur, pleines qu'elles étaient de piétons ordinaires : personne n'était habillé en arlequin,

personne ne jonglait ni n'avalait de sabres, mais le souvenir de la plongée de cet après-midi et de ce qu'elle m'avait révélé de l'île suffisait pour réduire à l'insignifiance l'exotisme affecté de la secte et son activisme désespérément chaleureux.

Je me rappelai brusquement ce qu'Angelo avait dit la nuit avant mon départ de Sydney. *On sanctifie ce à quoi on ne peut pas échapper*. Peut-être que c'était là l'essentiel pour Renaissance Mystique. La majeure partie de l'univers était effectivement restée inexplicable pendant la majeure partie de l'histoire humaine, et les RM avaient hérité de cette branche culturelle qui avait obstinément fait une vertu de cette contrainte. Ils avaient désossé – ou passé à la moulinette culturelle, en une sorte de pseudo-pluralisme – le bagage historique de la plupart des religions spécifiques et autres systèmes de croyances qui avaient, en leur temps, fait de même… puis avaient gonflé ce qui restait pour en faire l'essence de l'Humanité et de la Santé. *Sanctifier le mystère, c'est être « pleinement humain ». Négligez cela, et vous êtes amoindris : « sans âme », « du lobe gauche », « réductionniste »… et en grand besoin d'être « guéris »*.

James Rourke aurait dû être là. La bataille pour les deux idées-forces faisait rage.

Lorsque nous repartîmes vers l'hôtel, je m'aperçus que je voulais poser à Lee une question que j'avais failli oublier.

— Qui sont les Anthrocosmologistes ?

Ce terme aurait dû apparemment avoir une signification pour moi mais, hormis de vagues déductions étymologiques, il n'en avait pas.

Lee hésita.

— Je doute que vous vouliez vraiment le savoir. Si Renaissance Mystique vous met en colère…

— C'est une Secte Ignorante ? Je n'en ai jamais entendu parler.

— Ce n'est pas une Secte Ignorante. Et le terme de « secte » est bien sûr terriblement péjoratif ; bien que je l'emploie au sens vulgaire comme tout le monde, je ne le devrais pas, en fait.

— Pourquoi ne pas me dire à quoi ces gens croient, pour que je puisse moi-même décider jusqu'à quel point je peux être intolérant et condescendant envers eux ?

Elle sourit mais avec un air sincèrement peiné, comme si je lui demandais de trahir une confidence.

— Les AC sont extrêmement susceptibles quant à… la manière dont on les représente. C'était déjà assez difficile de les persuader de bien vouloir me parler, et ils ne veulent toujours pas me laisser publier quoi que ce soit à leur sujet.

Les AC ! Je feignis d'être indigné et tentai de masquer ma jubilation.

— Vous « laisser » publier ? Qu'est-ce que ça signifie ?

— J'ai accepté certaines conditions à l'avance et je suis obligée de tenir parole si je veux qu'ils continuent à coopérer. Ils ont promis que je pourrai, le moment venu, tout afficher sur les réseaux mais, en attendant, je suis à l'essai pour une période indéterminée. Révéler des informations à un journaliste détruirait instantanément et intégralement la relation que j'ai avec eux.

— Je n'ai pas l'intention de publier quoi que ce soit sur eux. Cette conversation est strictement confidentielle, je le jure. Je suis curieux, c'est tout.

— Alors, ça ne vous gênera pas d'attendre quelques années, non ?

Quelques années ?

— Très bien, disons que je suis plus que curieux.

— Et pourquoi ?

Je réfléchis : je pouvais lui parler de Kuwale et lui demander de ne rien révéler de cette rencontre pour éviter d'alimenter encore des spéculations indésirables autour de Mosala. Seulement, comment pouvais-je lui demander de trahir une confidence tout en la suppliant d'en respecter une autre ? Ce serait de l'hypocrisie pure. De plus, si elle était vraiment disposée à échanger des secrets avec moi, que vaudrait sa parole ?

— Qu'est-ce qu'ils ont contre les journalistes, d'ailleurs ? La plupart des sectes meurent d'envie de recruter de nouveaux membres. Quel genre d'éthique…

Lee me considéra d'un œil soupçonneux.

— Inutile de me baratiner pour m'extorquer d'autres indiscrétions. C'est entièrement ma faute si le nom m'a échappé, mais c'est fini, l'affaire est classée. Les Anthrocosmologistes sont un non-sujet.

— Allons ! dis-je en riant. C'est absurde ! Vous en faites partie, n'est-ce pas ? Pas de poignées de mains secrètes mais votre minicom envoie des messages IR codés : *Je suis Indrani Lee, Grande Prêtresse de l'Ordre Révéré et Sacré…*

Elle fit mine de me gifler du dos de la main ; je me reculai juste à temps.

— Ils n'ont certainement pas de *prêtresses*, dit-elle.

— Vous voulez dire qu'ils sont sexistes ? Tous des hommes ?

— *Ou* des prêtres, lâcha-t-elle en fronçant les sourcils. Et je n'en dirai pas plus.

Nous continuâmes notre promenade en silence. Je sortis mon minicom et adressai à **Sisyphus** plusieurs regards lourds de sens. La dénomination en clair de la secte n'avait cependant pas ouvert une caverne d'Ali Baba regorgeant de données : aucune des recherches sur « Anthrocosmologistes » n'avait donné de résultat.

— Je vous présente mes excuses, dis-je. Plus de questions, plus de provocations. Et si j'avais vraiment besoin d'entrer en contact avec eux mais que je ne puisse pas vous dire pourquoi ?

Il en fallait plus pour l'ébranler.

— Ça m'a l'air invraisemblable.

J'hésitai, puis dis :

— Quelqu'un du nom de Kuwale essaie d'entrer en contact avec moi. Ça fait des jours qu'ille m'envoie des messages énigmatiques. Mais ille n'est pas venu(e) à un rendez-vous prévu pour hier soir, alors je veux seulement savoir ce qui se passe.

C'était presque entièrement faux mais je n'étais pas disposé à avouer que j'avais gâché une occasion parfaite de découvrir ce qu'étaient les AC. Quoi qu'il en soit, Lee resta impassible ; si elle avait déjà entendu ce nom, elle n'en laissa rien paraître.

— Est-ce que vous ne pouvez pas leur transmettre un message, leur dire que je veux leur parler ? Leur donner le droit

de décider eux-mêmes s'ils doivent m'envoyer promener ou non ?

Lee s'immobilisa. Une adepte juchée sur des échasses allongea le bras et lui jeta à la figure une pile de tracts comestibles, l'édition spéciale RM du *Journal de la Conférence Einstein* en version non électronique. Irritée, Lee la chassa d'un geste de la main.

— C'est beaucoup me demander, dit-elle. S'ils se froissent et que je perde cinq années de travail…

Vous ne perdriez pas cinq années de travail ; vous seriez finalement libre de publier. Mais ce n'aurait pas été très diplomate de ma part que de présenter la chose ainsi.

— C'est Kuwale, dis-je, qui a prononcé pour la première fois devant moi le terme *Anthrocosmologiste*, et pas vous. Vous n'êtes donc même pas obligée de leur dire que vous avez avoué être en rapport avec eux. Dites simplement que je vous ai demandé ça plus ou moins au hasard, que j'ai demandé à un peu tout le monde à la conférence et que vous étiez du nombre.

Elle hésita.

— Kuwale faisait allusion à… des actes violents, dis-je. Alors, qu'est-ce que je suis censé faire ? Oublier ce qu'ille a dit ? Ou commencer à naviguer par mes propres moyens dans le système bizarre qu'Anarchia doit utiliser pour traiter des *disparitions suspectes* ?

Lee me lança un regard qui semblait signifier qu'elle ne prenait rien de tout cela au sérieux puis elle dit cependant, à contrecœur :

— Si je leur dis que vous avez parlé à tort et à travers, je ne crois pas qu'ils pourront retenir ça contre moi.

— Merci.

Elle n'avait pas l'air rassurée.

— Des actes *violents* ? Contre qui ?

Je secouai la tête.

— Ille ne me l'a pas dit. Je veux dire… il se peut qu'il n'y ait rien derrière, mais je suis quand même obligé de remonter la piste.

— Je veux tout savoir, quand vous y aurez réussi.

— D'accord, c'est promis.

Nous étions revenus au niveau de la troupe de comédiens qui jouait à présent une fable laborieuse mettant en scène un enfant cancéreux… dont la vie ne pouvait être sauvée que si on l'empêchait d'apprendre la vérité stressante et immunosuppressive. Mazette ! De la vraie science ! Sauf que les effets du stress sur le système immunitaire étaient pharmacologiquement contrôlables depuis trente ans.

Je restai là un instant à les regarder, jouant l'avocat du diable contre mes propres premières impressions, essayant de me persuader qu'il y avait peut-être une quelconque intuition réelle cachée derrière l'intrigue : quelque vérité éternelle qui transcendait les contingences médicales dépassées.

S'il y en avait une, sincèrement, je n'arrivai pas à la trouver. Ces clowns austères auraient très bien pu être des envoyés d'une autre planète, à en croire tout ce qu'ils me disaient du monde que nous étions censés partager.

Et si j'avais tort et qu'ils aient raison ? Si tout ce que je prenais pour affectation spécieuse n'était en fait que sagesse lumineuse ? Si ce conte de fées maladroit et sentimental exprimait la vérité la plus intime sur le monde ?

Alors, c'était plus grave que d'avoir simplement tort. J'étais victime d'une illusion absolue. J'étais perdu au-delà de toute rédemption – enfant trouvé chu d'une autre cosmologie à la logique totalement différente, et qui n'avait aucunement sa place dans celle-ci.

Il n'y avait pas de compromis possible, il n'était pas question de construire des passerelles. On ne pouvait avoir « à moitié raison ». Les gens de Renaissance Mystique proclamaient inlassablement qu'ils avaient trouvé l'« équilibre parfait » entre le mysticisme et la rationalité, comme si l'univers avait attendu cette confortable détente avant de décider comment se comporter, et était franchement soulagé de voir que les adversaires étaient enfin parvenus à un règlement à l'amiable qui ménagerait les délicates sensibilités culturelles de tous et laisserait suffisamment s'exprimer toutes les opinions. Excepté évidemment l'opinion que les idéaux humains d'équilibre et de compromis, pour louables qu'ils soient dans les sphères

politique et sociale, n'avaient absolument rien à voir avec la manière dont se comportait l'univers lui-même.

Science Humilions ! pouvait dénoncer comme « tyrans du scientisme » tous ceux qui exprimaient cette opinion, Renaissance Mystique pouvait les traiter de « victimes d'un engourdissement psychique » qui avaient besoin d'être « guéries »… or, même si les sectes avaient raison, *le principe lui-même* ne pouvait être dilué, réconcilié avec ses contraires, ramené au bercail. Il était soit vrai, soit faux – ou alors, la vérité et la fausseté n'avaient pas de sens et l'univers était un flou incompréhensible.

Enfin, de l'empathie ! me dis-je. Si elle était réciproque à quelque degré que ce soit, si les RM se sentaient aussi aliénés et dépossédés par la perspective d'une TDT que je l'étais à la pensée que *leurs* idées loufoques puissent façonner le sol sous *mes* pieds… alors j'avais finalement compris pourquoi ils étaient venus ici.

Les acteurs s'inclinèrent. Quelques spectateurs, en majorité d'autres adeptes déguisés, applaudirent. Je soupçonnai un happy-end mais j'avais cessé de suivre l'action. Je sortis mon minicom et virai vingt dollars à celui qu'ils avaient placé par terre devant eux. Même des jungiens en costume de clown étaient obligés de manger : Premier Principe de la Thermodynamique.

Je me retournai vers Indrani Lee.

— Dites-moi franchement : êtes-vous vraiment la seule personne à pouvoir se distancier de toutes les cultures, de tous les systèmes de croyances, de toutes les sources de préjugés et de confusion, et à apercevoir la vérité ?

— Évidemment, dit-elle en hochant la tête modestement. Pas vous ?

De retour à ma chambre, je fixai d'un regard absent la première page de l'article le plus controversé qu'Helen Wu ait publié dans la *Physical Review* et tentai de rassembler les éléments qui m'indiqueraient comment Sarah Knight aurait pu tomber par hasard sur les Anthrocosmologistes au cours de ses recherches pour *Violet Mosala*. Peut-être Kuwale avait-ille

entendu parler du projet et l'avait-ille contactée, tout comme ille m'avait contacté moi-même.

Mais comment aurait-ille pu en entendre parler ?

Sarah venait de la politique, mais elle avait déjà réalisé un documentaire scientifique pour SeeNet. Je consultai la programmation. Le titre était *Le Ciel à bout de bras*… et le sujet était la cosmologie ésotérique. Le film ne serait pas diffusé avant juin mais résidait dans les archives privées de SeeNet, auxquelles j'avais un accès illimité.

Je visionnai le tout. L'éventail allait des théories quasi orthodoxes (mais probablement invérifiables) : univers quantiques parallèles (qui auraient divergé d'un Big Bang unique), Big Bangs multiples se condensant à partir du proto-espace avec des constantes physiques différentes, univers « se reproduisant » via des trous noirs et transmettant des physiques « mutantes » à leur progéniture… jusqu'à des concepts plus exotiques et plus fantaisistes : le cosmos comme automate cellulaire, comme sous-produit fortuit d'une mathématique platonique désincarnée, comme « nuage » de nombres aléatoires doté de forme par la seule vertu du fait qu'une des formes possibles se trouvait contenir des observateurs conscients.

Il n'y avait aucune allusion aux Anthrocosmologistes mais peut-être Sarah les avait-elle gardés en réserve pour un futur projet – espérant avoir d'ici là gagné leur confiance et s'être assuré leur coopération. À moins qu'elle ne les ait gardés pour *Violet Mosala,* s'il y avait un lien substantiel entre elle et les AC : si le fait que Kuwale révère à la fois ce groupe et la physicienne était plus qu'une coïncidence.

J'envoyai **Sisyphus** explorer jusque dans les moindres recoins la version interactive du *Ciel à bout de bras* mais il n'y avait ni références secrètes ni promesses de nouvelles révélations. Et aucune base de données publique de la planète ne contenait une seule entrée sur les AC. Toutes les sectes employaient des gestionnaires d'image pour tenter d'influencer à leur profit leur représentation médiatique… mais une invisibilité totale suggérait une discipline extraordinaire et non une coûteuse entreprise de relations publiques.

La secte de l'Anthrocosmologie au sens de *connaissance humaine de l'univers* ? L'appellation n'était pas immédiatement explicite. Au moins Renaissance Mystique, Science Humilions ! et Culture d'Abord ne laissaient aucun doute sur leurs objectifs.

Elle contenait tout de même l'une des deux idées-forces. Pas étonnant qu'il y ait chez eux des factions opposées – des AC modérés et des extrémistes.

Je fermai les yeux. Je crus entendre l'île respirer, exhaler sans trêve, et l'océan souterrain nettoyer le roc sous mes pieds.

J'ouvris les yeux. Si près du centre, j'étais encore au-dessus du guyot. Sous la roche corallienne, basalte et granit descendaient sans solution de continuité jusqu'au fond de l'océan.

D'où le sommeil tendit les bras pour me prendre quand même.

15

J'arrivai de bonne heure pour la communication d'Helen Wu. L'auditorium était presque désert, mais Mosala était arrivée et étudiait attentivement quelque chose sur son minicom. Je m'installai en laissant un siège entre elle et moi. Elle ne leva pas les yeux.

— Bonjour.

Elle me regarda et répondit froidement :

— Bonjour.

Puis elle se remit à visionner. Si je continuais à la filmer ainsi, le public conclurait que tout le documentaire avait été réalisé sous la menace d'une arme.

Le langage corporel pouvait toujours se corriger au montage.

Mais là n'était pas la question.

— Je vous fais une proposition, dis-je. Je vous promets de ne rien utiliser de ce que vous avez dit hier sur les sectes si vous êtes d'accord pour me donner quelque chose de moins spontané ultérieurement.

Elle réfléchit sans détacher les yeux de l'écran.

— Très bien. C'est honnête.

Elle leva les yeux sur moi une deuxième fois et ajouta :

— Je ne veux pas être impolie, mais j'ai vraiment besoin de terminer ce travail.

Elle me montra son minicom : elle était à la moitié d'un des articles de Wu dans la *Physical Review*, datant d'environ six mois.

Je ne dis rien mais je dus momentanément avoir l'air scandalisé.

— Il n'y a que vingt-quatre heures dans une journée, dit Mosala, sur la défensive. Bien sûr, il y a des mois que j'aurais dû lire ça, mais…

Elle eut un geste d'impatience.

— Je peux vous filmer en train de le lire ?

— Pour que tout le monde le sache ? dit-elle, horrifiée.

— « La lauréate du Nobel de physique rafraîchit ses connaissances », dis-je. Ça montrerait que vous avez quelque chose de commun avec nous autres simples mortels.

Je faillis ajouter : c'est ce que nous appelons *humanisation*.

— Vous pourrez commencer à filmer quand la conférence débutera. C'est ce qui est dit dans le programme sur lequel nous nous sommes mis d'accord. Vu ?

— Vu.

Elle poursuivit sa lecture en m'ignorant totalement, cette fois-ci ; toute sa prétention et son hostilité avaient disparu. Je sentis une vague de soulagement passer sur moi : à nous deux, nous avions probablement sauvé le documentaire. Sa réaction par rapport aux sectes devait absolument être prise en compte mais elle avait le droit de l'exprimer d'une manière plus diplomatique. C'était un compromis simple et évident ; je regrettai seulement de ne pas y avoir songé plus tôt.

Je regardai à la dérobée le minicom de Mosala pendant qu'elle lisait (mais sans enregistrer). Elle invoquait une sorte d'utilitaire chaque fois qu'elle trouvait une équation : des fenêtres s'épanouissaient sur l'écran, pleines de vérifications algébriques et d'analyses détaillées des liens logiques de l'argumentation de Wu. Je me demandai si je n'aurais pas moi-même pu mieux comprendre les articles de Wu avec ce type de logiciel. Probablement pas : certaines notations affichées dans les fenêtres « explicatives » me semblaient encore plus mystérieuses que le texte original.

J'étais en mesure de suivre dans leurs grandes lignes la plupart des thèmes abordés à la conférence mais Mosala, avec un minimum d'assistance informatique, pouvait pénétrer jusqu'au niveau où les mathématiques soit survivaient à un examen rigoureux, soit s'effondraient complètement. Pas de rhétorique enjôleuse, pas de métaphores persuasives, pas d'appels à l'intuition : rien qu'une séquence d'équations dont chacune menait *ou non* inexorablement à la suivante. Réussir cet examen ne prouvait rien, évidemment ; un enchaînement impeccable de raisonnements n'aboutissait qu'à une élégante

fiction si les prémisses en étaient, physiquement, inexactes. Il était vital de tester les liens eux-mêmes, cependant, afin de vérifier chaque maille du réseau logique qui associait une possibilité à l'autre.

J'avais l'impression que chaque théorie et ses conséquences logiques – chaque ensemble de lois générales et les possibilités particulières qu'elles dictaient – formaient un tout indivisible. Les lois universelles du mouvement et de la gravitation établies par Newton, les orbites elliptiques idéalisées de Kepler et nombre de modèles particuliers (pré-einsteiniens) du système solaire faisaient tous partie du même tissu d'idées, de la même couche de raisonnement à haute densité. Aucune de ces théories ne s'était révélée entièrement correcte, si bien que toute la couche de la cosmologie newtonienne avait été arrachée (l'ongle glissait sous le coin qui se décollait lorsque les vélocités approchaient la vitesse de la lumière) pour qu'on puisse aller plus profond… et le même phénomène s'était reproduit une demi-douzaine de fois depuis. Le truc consistait à savoir précisément ce qui constituait chaque couche, à desceller chaque ensemble interconnecté d'idées falsifiées et de prédictions démenties – ni plus ni moins – jusqu'à ce qu'on atteigne une couche qui soit sans faille, cohérente à l'intérieur d'elle-même… et qui cadre avec toutes les observations disponibles sur le monde réel.

Voilà ce qui distinguait Violet Mosala (de la moitié de ses confrères, sans aucun doute, tout comme des chroniqueurs scientifiques de troisième zone et qu'aucune dose d'*humanisation* ne pourrait jamais changer) : si une TDT candidate ne correspondait pas aux données de l'expérience ou se désagrégeait sous le poids de ses propres contradictions, Violet Mosala, elle, avait la capacité d'en suivre la logique jusqu'au bout et d'en retirer toute la magnifique enveloppe erronée comme une couche intacte d'épiderme mort.

Et si ce n'était pas un échec de toute beauté ? *Si la TDT en question se révélait être sans défauts ?* À la voir analyser les arguments mathématiques complexes de Wu comme s'ils étaient couchés dans la prose la plus limpide, je pouvais bien l'imaginer, le jour venu – que la TDT soit la sienne ou non –, en

train de délimiter patiemment les conséquences de la théorie à tous les ordres de grandeur, tous les niveaux d'énergie et de complexité et de faire de son mieux pour tisser l'univers en un tout indivisible.

L'auditorium commença à se remplir. Mosala termina l'article juste au moment où Wu arrivait sur le podium.

— Quel est le verdict ? chuchotai-je.

Mosala était pensive.

— Je crois que sa théorie est en gros correcte. Elle n'a pas tout à fait prouvé ce qu'elle a décidé de prouver – pas encore. Mais je suis presque certaine qu'elle est sur la bonne voie.

Je n'en revenais pas.

— Mais ça ne vous inquiète pas ?

— Patience, dit-elle en portant un doigt à ses lèvres. Écoutons-la jusqu'au bout.

Helen Wu vivait en Malaisie mais travaillait depuis trente ans pour l'université de Bombay. Elle était aussi coauteur d'au moins une douzaine d'articles influents, dont deux avec Buzzo et un avec Mosala mais, pour d'obscures raisons, elle n'avait jamais obtenu le même statut de quasi-célébrité. Elle était probablement tout aussi ingénieuse et imaginative que Buzzo, et peut-être même aussi rigoureuse et méticuleuse que Mosala – mais elle avait apparemment mis plus de temps pour atteindre les limites de la spécialité (qu'on ne découvrait en fait toujours que rétrospectivement), et avait eu moins souvent la chance de choisir des problèmes qui avaient abouti à des résultats généraux spectaculaires.

L'essentiel de la communication était carrément hors de ma portée. J'enregistrais scrupuleusement chaque mot, chaque graphique, mais je n'avais qu'une chose en tête : comment paraphraser le message en éliminant le vocabulaire technique ? Avec un dialogue interactif, peut-être ?

Choisissez un nombre entre dix et mille. Ne me dites pas de quel nombre il s'agit.

[Disons… 575]

Additionnez les chiffres.

[17]

Additionnez ces derniers chiffres.
[8]
Ajoutez 3.
[11]
Retranchez le résultat du nombre initial.
[564]
Additionnez les chiffres.
[15]
Divisez par 9 et trouvez le reste.
[6]
Portez-le au carré.
[36]
Ajoutez 6.
[42]
Le nombre que vous avez à l'esprit maintenant est… 42 ?
[Oui !]
Maintenant, essayez avec un autre nombre…

Le résultat final était évidemment garanti être le même chaque fois ; toutes les étapes précises de ce vulgaire truc pour briller en société n'étaient qu'une manière exagérément détournée d'exprimer que X moins X serait toujours égal à zéro.

Wu suggérait que toute la démarche qu'employait Mosala pour construire une TDT revenait à peu près au même : toutes les équations s'annulaient. À une échelle plus grandiose et d'une manière beaucoup moins évidente. Mais, en fin de compte, une tautologie restait une tautologie.

Wu parlait calmement tandis que les équations coulaient à flots sur le grand écran derrière elle. Pour mettre en lumière ces connexions, pour court-circuiter une partie du travail de Mosala avec une autre, Wu avait été obligée de démontrer une demi-douzaine de nouveaux théorèmes en mathématiques pures – résultats difficilement obtenus mais dont chacun avait son utilité. (Ce n'était pas là l'opinion du non-spécialiste que j'étais : j'avais cherché dans les bases de données des citations de ses travaux antérieurs, qui avaient préparé le terrain à son exposé.) Et voilà ce qui était pour moi extraordinaire : qu'une reformulation aussi riche et si complexe de « X moins X égale

zéro » soit tout bonnement possible. C'était comme si une corde soigneusement torsadée qui s'écartait de la rectitude plusieurs centaines de milliers de fois s'était révélée n'être pas *nouée* du tout mais être une simple boucle, élégamment disposée mais, en fin de compte, susceptible d'être intégralement défaite. Peut-être que cela ferait une meilleure métaphore et, dans la version interactive, des téléspectateurs munis de gants dynamiques pourraient mettre la main à la pâte et se prouver que le « nœud » n'était en réalité qu'une simple boucle camouflée.

Or il n'était pas possible d'empoigner deux équations tensorielles de Mosala et de tirer carrément dessus pour découvrir comment elles étaient associées. Il fallait défaire le faux nœud en imagination (à l'aide d'un logiciel, mais l'informatique ne peut pas tout faire). De subtiles erreurs étaient toujours possibles. Tout était dans les détails.

Wu termina son exposé et commença à répondre à des questions. Le public était subjugué ; il n'y eut que deux demandes hésitantes de clarification, qui ne sous-entendaient ni acceptation ni rejet.

Je me tournai vers Mosala.

— Vous pensez toujours qu'elle est sur la bonne voie ?

Elle hésita puis dit :

— Oui, je le crois.

Autour de nous, l'amphithéâtre se vidait. Du coin de l'œil, je voyais les regards s'attarder sur Mosala tandis que les gens passaient devant nous. Rien d'excessif là-dedans – pas d'adolescents au bord de l'évanouissement qui mendiaient des autographes – mais il y avait d'indiscutables manifestations furtives d'engouement, de respect, d'adoration. Si je reconnus certains des admirateurs dont le soutien avait été si manifeste lors de la conférence de presse, je n'avais pas ne serait-ce qu'entrevu fugitivement Kuwale nulle part dans l'hôtel. S'ille s'inquiétait tant que ça du sort de Mosala, pourquoi n'était-ille pas là ?

— Qu'est-ce que cela signifie pour votre TDT ? poursuivis-je. Si Wu a raison ?

— Peut-être que cela renforce ma position, dit Mosala avec un sourire.

— Pourquoi ? Je ne comprends pas.

Elle jeta un coup d'œil à son minicom.

— C'est un problème compliqué. Nous pourrions peut-être aborder la question demain ?

Mercredi après-midi : la première interview prévue.

— Bien sûr.

Nous commençâmes à sortir de l'hôtel ensemble. Mosala avait manifestement un autre rendez-vous ; c'est maintenant ou jamais, me dis-je.

— Je voulais vous dire quelque chose. Je ne sais pas si c'est important, mais…

Elle semblait déconcentrée, mais elle dit :

— Continuez.

— Lorsque je suis arrivé, j'ai été accueilli à l'aéroport par une personne du nom d'Akili Kuwale.

Elle ne réagit pas et je poursuivis donc :

— Ille a dit qu'ille était « Anthrocosmologiste tendance modérée », et…

Mosala gémit doucement, ferma les yeux et s'immobilisa. Puis elle se tourna vers moi.

— Mettons les choses au clair *une bonne fois pour toutes* : si vous faites ne serait-ce qu'une allusion aux Anthrocosmologistes dans ce documentaire, je vous…

— Je n'en ai pas la moindre intention.

Elle me toisa d'un air furieux et incrédule.

— Vous croyez qu'ils *me laisseraient faire*, même si je voulais ? ajoutai-je.

Elle resta inflexible.

— Je ne sais pas ce qu'ils pourraient faire. Que voulait cette personne de vous, si ce n'était de la publicité gratuite pour leurs idées délirantes ?

— Ille semblait avoir l'impression que vous couriez un danger quelconque.

J'envisageai de soulever la question de l'émigration à Anarchia mais Mosala était déjà tellement proche du point de combustion spontanée que j'estimai que c'était là un risque inutile.

— Eh bien, dit-elle d'un ton acide, vous voyez comment sont les Anthrocosmologistes et leur sollicitude est très touchante mais je ne suis pas en danger, n'est-ce pas ?

Elle désigna d'un geste l'auditorium vide comme pour souligner l'absence d'assassins embusqués.

— Alors, ils peuvent souffler, vous pouvez les oublier et nous pouvons tous les deux nous remettre au travail. Vu ?

Je hochai la tête stupidement. Elle commença à s'éloigner ; je la rattrapai.

— Écoutez, je ne leur ai pas couru après. J'ai été abordé à ma descente de l'avion par cet énigmatique personnage qui a fait des allusions obscures à votre sécurité. J'ai cru que vous aviez le droit d'en être informée ; c'est aussi simple que ça. Je ne savais pas qu'ille faisait partie de votre secte la plus détestée. Et si le sujet est tabou, alors… d'accord. Je ne reprononcerai plus leur nom en votre présence.

Mosala s'arrêta et son expression se radoucit.

— Je vous présente mes excuses. Je ne voulais pas vous passer un savon. Mais si vous saviez le genre d'*absurdités pernicieuses* qu'ils… Mais qu'importe. Vous dites que l'affaire est classée ?

Elle sourit aimablement.

— Alors ce n'est plus la peine d'en discuter, non ? conclut-elle.

Elle s'approcha de la porte puis se retourna et me cria :

— Bon… je vous verrai demain après-midi. Nous pourrons finalement nous entretenir de quelques sujets sérieux. Et c'est *ça* qui m'intéresse.

Je la regardai s'éloigner puis me réfugiai dans la salle vide et m'assis au premier rang en me demandant comment j'avais bien pu me persuader que je pourrais « expliquer » Violet Mosala au monde. Moi qui n'avais même pas su ce que pensait mon amante en partageant sa vie semaine après semaine, quelle sorte de ridicules erreurs de jugement allais-je commettre avec cette inconnue survoltée et capricieuse… dont la vie tournait autour de mathématiques que je pouvais à peine comprendre ?

Mon minicom bipa avec insistance. Je le tirai de ma poche ; **Hermès** avait déduit que la conférence était terminée et un

signal audio était à présent acceptable. Il y avait un message pour moi de la part d'Indrani Lee :

— Andrew, vous n'allez peut-être pas complètement apprécier la nature de ce scoop, mais un représentant des gens dont nous avons parlé hier soir a accepté de s'entretenir avec vous. Confidentiellement, bien entendu. 27, Chomsky Avenue. Ce soir neuf heures.

Je portai la main à mon estomac et tentai de ne pas rire.

— Je n'y vais pas, dis-je. Je ne prends pas ce risque. Et si Mosala s'en aperçoit ? Bien sûr que je suis curieux, mais le jeu n'en vaut pas la chandelle, c'est tout.

Au bout de quelques secondes, **Hermès** demanda :

— Est-ce une réponse à l'émetteur du message ?

Je secouai la tête.

— Non. Et ce n'est même pas la vérité non plus.

L'adresse que m'avait donnée Lee n'exigeait qu'un petit trajet à pied depuis la ligne de tramway nord, en passant par ce qui ressemblait – presque – à un morceau de banlieue bourgeoise près de chez moi… sauf qu'il n'y avait pas de végétation, ostentatoire ou pas, rien que des cours pavées relativement grandes et, par-ci par-là, des statues kitsch. Pas de clôtures manifestement électrifiées non plus. L'air était glacial ; l'automne se faisait sentir ici, après tout. L'éblouissant corail d'Anarchia était totalement trompeur : les cousins naturels de ses polypes génétiquement modifiés n'auraient pas prospéré si loin des tropiques.

Sarah Knight, me dis-je, avait été en contact avec les Anthrocosmologistes et Mosala n'en avait jamais eu vent. Elle n'aurait sûrement pas parlé de Sarah en termes si chaleureux si elle s'était doutée qu'il y avait eu un genre de marché passé entre elle et Kuwale. C'était une pure hypothèse, mais qui tenait debout : ses recherches pour *Le Ciel à bout de bras* avaient dû mener Sarah jusqu'aux AC, qui étaient au moins une partie de la raison pour laquelle elle s'était tant démenée pour arracher le contrat de *Violet Mosala*. Et peut-être que les Anthrocosmologistes avaient maintenant décidé de me proposer un marché du même genre. *Aidez-nous à surveiller Violet*

Mosala et nous vous donnerons une exclusivité mondiale : la première couverture médiatique de la secte la plus secrète de la planète.

Mais pourquoi se faisaient-ils un devoir de protéger Mosala, au juste ? Quel rôle les spécialistes de la TDT jouaient-ils dans les projets des Anthrocosmologistes ? Celui de gourous respectés ? De vieux fous indignes qui avaient besoin d'être protégés de leurs ennemis par une élite secrète d'admirateurs dévoués ? Sanctifier les savants serait déjà mieux que sanctifier l'ignorance, mais j'imaginais très bien que Mosala trouverait encore plus irritant de s'entendre dire qu'elle était un genre de médium précieux – mais, en fin de compte, naïf et impuissant – pour des intuitions mystiques que de s'entendre dire qu'elle avait besoin d'être *humiliée* ou *guérie*.

Le numéro 27 était une maison à un étage en roche corallienne gris argent imitant le granit. Elle était vaste sans être somptueuse. Il était logique que les AC épris de solitude louent quelque chose en banlieue ; c'était certainement plus discret que de prendre des chambres dans un hôtel grouillant de journalistes. Une chaude lumière jaune brillait derrière les fenêtres commutées en opalescence, configuration délibérément accueillante. Je franchis la grille non verrouillée, pris mon courage à deux mains et sonnai. Si les gens de Renaissance Mystique pouvaient se déguiser en clowns et parler d'« autonarrations impulsées par l'imaginaire » en pleine rue et aux yeux de tous, je n'étais pas sûr d'être paré pour découvrir une secte dont les pratiques exigeaient le huis clos.

Mon minicom émit un piaulement bref et doux comme un jouet d'enfant empalé sur un couteau. Je le tirai de ma poche ; l'écran était vide – c'était la première fois que je le voyais ainsi. La porte s'ouvrit et une femme vêtue avec élégance me sourit et me tendit la main en disant :

— Vous devez être Andrew Worth. Je suis Amanda Conroy.

— Enchanté de faire votre connaissance.

Sans cesser d'agripper mon minicom, je lui serrai la main. Elle jeta un coup d'œil à la machine morte.

— Il ne sera pas endommagé mais, comprenez-vous, tout ceci est *strictement* confidentiel.

Elle avait un accent américain de la côte Ouest et une peau d'une blancheur lactée impudiquement artificielle, lisse comme le marbre poli. Elle aurait pu avoir n'importe quel âge entre trente et soixante ans.

J'entrai à sa suite et, après un couloir à l'épaisse moquette, me retrouvai dans le séjour. Il y avait une demi-douzaine de tapisseries grand format, abstraites et colorées. Elles m'évoquaient le style pseudo-primitif brésilien – œuvre d'une école d'artistes irlandais à la mode – mais je n'avais aucun moyen de savoir s'il s'agissait ou non d'« originaux » : des « remixages » studieusement racoleurs du ghetto-art de São Paulo des années vingt, estimés à cent mille fois le prix de l'authentique objet brésilien. L'écran mural de quatre mètres de diagonale n'était certainement pas donné, toutefois, pas plus que le dispositif caché qui avait changé mon minicom en brique. Je n'envisageai même pas d'essayer d'invoquer **Witness** ; je pouvais me féliciter d'avoir transmis le métrage du matin à ma console de remixage en Australie avant de quitter l'hôtel.

Nous étions apparemment seuls dans la maison.

— Asseyez-vous, je vous en prie, dit Conroy. Puis-je vous offrir quelque chose ?

Elle s'approcha d'un petit distributeur de boissons dans un coin de la pièce. Je jetai un coup d'œil à la machine et déclinai la proposition. C'était un synthétiseur à vingt mille dollars, essentiellement un robopharm surdimensionné qui aurait pu servir n'importe quoi, depuis un jus d'orange jusqu'à un cocktail d'amines neuroactives. Sa présence sur Anarchia me surprit – je n'avais pas eu l'autorisation d'amener mon propre robopharm démodé – mais, comme je n'avais pas mémorisé en détail la résolution de l'ONU, je ne savais pas quelles technologies au juste étaient interdites universellement et lesquelles n'étaient interdites que dans les exportations en provenance de l'Australie.

Conroy s'assit en face de moi. Elle était calme mais resta un instant pensive. Puis elle dit :

— Akili Kuwale est un(e) ami(e) très cher(ère) et une personne étonnante mais ille est un peu fantasque.

Elle m'adressa un sourire désarmant.

— Je ne peux imaginer l'impression que vous avez de nous après qu'ille vous a fait marcher avec ces absurdes histoires de cape et d'épée.

Elle posa encore une fois un regard appuyé sur mon minicom.

— Je suppose que notre exigence d'une stricte confidentialité n'arrange pas les choses non plus, mais il n'y a rien de sinistre là-dedans, je vous l'assure. Vous êtes bien placé pour apprécier le pouvoir qu'ont les médias de prendre un groupe de gens et de donner une représentation déformée d'eux et de leurs idées pour satisfaire… un nombre quelconque de priorités politiques.

J'allais répondre – pour abonder dans son sens, en fait – mais elle me coupa.

— Je ne suis pas en train d'essayer de diffamer votre profession, mais nous avons vu ce phénomène se produire tellement de fois avec d'autres groupes que vous ne devriez pas être surpris de constater que nous le considérons comme une conséquence inévitable de l'entrée dans le domaine public.

« Nous avons donc fait le choix difficile, pour préserver notre autonomie, de refuser totalement d'être représentés par des personnes extérieures. Nous ne voulons pas qu'on nous décrive au grand public, objectivement ou malhonnêtement, favorablement ou autrement. Et si nous n'avons pas d'image publique, le problème de sa distorsion disparaît. Nous sommes ce que nous sommes.

— Vous m'avez pourtant demandé de venir ici. »

Conroy hocha la tête, comme à regret.

— C'était vous faire perdre votre temps et risquer d'aggraver encore plus la situation. Mais avions-nous un autre choix ? Akili a éveillé votre curiosité et nous ne pouvions guère attendre de vous que vous en restiez là. Alors… je suis disposée à discuter de nos idées avec vous directement plutôt que vous laisser solliciter des tierces personnes et élaborer votre impression sur la base de leurs racontars. Mais tout cela doit rester entre nous.

Je m'agitai sur mon siège.

— Vous ne voulez pas que j'attire encore plus l'attention sur vous en posant des questions à des interlocuteurs mal choisis,

alors vous allez y répondre vous-même rien que pour me faire taire ?

Je m'attendais à ce que ce commentaire brutal soit accueilli par des démentis chagrinés et un flot d'euphémismes, mais Conroy répondit calmement :

— C'est exact.

Indrani Lee avait dû me prendre au mot : *dites simplement que je vous ai demandé ça plus ou moins au hasard, que j'ai demandé à un peu tout le monde à la conférence et que vous étiez du nombre*. Si les AC croyaient que cette histoire d'« informateur disparu » improvisée en hâte pour Lee était en train de circuler chez tous les journalistes et physiciens présents à Anarchia, il n'était pas étonnant qu'ils m'aient convoqué sans plus attendre.

— Pourquoi êtes-vous disposée à me faire confiance ? demandai-je. Qu'est-ce qui pourrait m'empêcher d'utiliser tout ce que vous allez dire ?

Conroy écarta les mains.

— Rien. Mais pourquoi le feriez-vous ? J'ai visionné vos réalisations précédentes ; il est clair que des groupes quasi scientifiques comme le nôtre ne vous intéressent pas. Vous êtes ici pour couvrir la prestation de Violet Mosala à la Conférence Einstein, ce qui, sans détour ni distractions, doit déjà représenter une performance de votre part. Il est peut-être impossible de faire l'impasse sur Renaissance Mystique ou Science Humilions ! : ils accaparent l'écran chaque fois qu'ils en ont l'occasion. Pas nous. Et sans images de nous – à moins que vous ne preniez la peine de les fabriquer –, qu'est-ce que vous pourriez mettre dans votre documentaire ? Une interview de cinq minutes avec vous-même en train d'évoquer notre rencontre ?

Je ne savais quoi répondre ; elle avait raison sur toute la ligne. Pour couronner le tout, il y avait l'antipathie de Mosala et le risque pour moi de perdre sa coopération si j'étais surpris à m'aventurer un tant soit peu dans ce territoire.

En outre, je ne pouvais m'empêcher d'avoir un peu de sympathie pour les positions des AC. J'avais l'impression que presque tous les gens que j'avais rencontrés ces dernières

années – depuis les migrants sexuels qui fuyaient les définitions de la politique sexuelle imposées par autrui jusqu'aux réfugiés comme Bill Munroe chassés par l'hypocrisie nationaliste – en avaient assez de voir d'autres s'arroger le pouvoir de les interpréter. Même les Sectes Ignorantes et les spécialistes de la TDT s'en voulaient mutuellement pour des raisons similaires, quand bien même, en fin de compte, ils contestaient la définition d'un concept infiniment plus vaste que leurs propres identités.

— Je ne peux guère vous proposer un vœu de secret inconditionnel, dis-je prudemment. Mais j'essaierai de respecter vos désirs.

Conroy sembla se satisfaire de cette proposition. Peut-être avait-elle soupesé toutes les éventualités avant même que nous nous rencontrions et décidé qu'un entretien d'information entre quatre murs était un pis-aller acceptable, même si elle n'en pouvait tirer aucune garantie.

— L'anthrocosmologie, commença-t-elle, n'est à vrai dire que la forme moderne d'une idée ancienne. Je ne vais toutefois pas vous faire perdre votre temps en énumérant ce qui nous rapproche et nous éloigne de divers philosophes de la Grèce classique, du monde islamique primitif, de la France du XVIIe siècle ou de l'Allemagne du XVIIIe siècle… vous pouvez vous-même aller chercher toutes les données historiques anciennes, si cela vous intéresse vraiment. Je commencerai par un homme dont vous avez sûrement entendu parler : un physicien du XXe siècle qui s'appelait John Wheeler.

Je confirmai d'un signe de tête que ce nom ne m'était pas inconnu, bien que tout ce que je puisse sur le moment me rappeler au sujet de Wheeler était qu'il avait joué un rôle de pionnier dans la théorie des trous noirs.

— Wheeler, poursuivit Conroy, était un fervent partisan de l'idée d'un univers participatoire : un univers façonné par les habitants qui l'observent et l'expliquent. Il avait une métaphore favorite pour ce concept. Vous connaissez le jeu des vingt questions ? Une personne pense à un objet et l'autre pose des questions à réponse « oui » ou « non » jusqu'à ce qu'elle trouve de quoi il s'agit.

« Or il y a une autre manière de pratiquer ce jeu. Pour commencer, vous ne choisissez pas d'objet du tout. Vous vous contentez de répondre par oui ou par non, plus ou moins au hasard, mais avec l'obligation de ne pas contredire les réponses précédentes. Si vous avez dit que l'« objet » était entièrement bleu, vous ne pouvez pas changer d'avis plus tard et dire qu'il est rouge… alors même que vous n'en avez encore aucune idée précise. Mais, à mesure que le nombre des questions augmente, la nature de l'éventuel « objet » est de plus en plus étroitement circonscrite.

« Wheeler suggéra que l'*univers lui-même* se comportait comme cet objet non défini et n'accédait à l'existence d'objet spécifique que par un processus d'interrogation similaire. Nous faisons des observations, nous procédons à des expériences, bref, nous posons des questions sur la nature de l'« objet ». Nous recevons des réponses – certaines plus ou moins aléatoires – mais elles ne se contredisent jamais absolument. Et, plus nous posons de questions… plus la forme de l'univers se précise.

— Vous voulez dire… que c'est comme lorsqu'on fait des mesures à l'échelle microscopique ? Certaines propriétés des particules subatomiques n'existent pas avant d'avoir été mesurées – et la mesure obtenue a des composantes aléatoires –, mais, si on mesure la même chose une deuxième fois, on obtient le même résultat ? »

De la vieille science, solidement établie et inattaquable.

— C'était sûrement, ajoutai-je, le genre de chose que Wheeler avait dû avoir à l'esprit ?

— C'est l'exemple type, confirma Conroy. Il remonte à Niels Bohr, évidemment, qui fut son professeur à Copenhague dans les années 1930. La mesure quantique a certainement servi d'inspiration à tout le modèle. Wheeler et ses successeurs ont porté la chose plus loin, cependant.

« La mesure quantique concerne des événements microscopiques individuels qui se produisent ou ne se produisent pas – au hasard, mais selon des probabilités déterminées par un ensemble de lois *préexistantes*. Celles qui régiraient… chaque coup de pile ou face, sans tenir compte de la

forme de la pièce, ni des probabilités qu'on établit après un certain nombre de lancers. Il n'est pas difficile de voir qu'une pièce n'est ni en position pile ni en position face tant qu'elle est encore en l'air et qu'elle tourbillonne… mais que se passe-t-il s'il ne s'agit même pas d'une *pièce déterminée* ? Et si en réalité il *n'y avait pas* de lois préexistantes qui régissent le système que l'on va mesurer… pas plus qu'il n'y a de réponses préexistantes à aucune de ces mesures ?

— Vous me le dites, avouai-je prudemment. »

En venant ici, je m'attendais à recevoir dès le début la ration habituelle de discours ésotériques : un charabia plein de mages et de sorcières ou le besoin urgent de redécouvrir la sagesse perdue des alchimistes. La stratégie consistant à prendre la mécanique quantique et à déformer les frontières de son étrangeté anti-intuitive au gré de la philosophie de la secte était beaucoup plus dure à suivre. Dans les mains d'un charlatan à la suave éloquence, la mécanique quantique pouvait devenir assez floue pour être à peu près n'importe quoi, depuis le fondement « scientifique » de la télépathie jusqu'à la « preuve » du bouddhisme zen. De toute façon, même si je ne pouvais déterminer à quel moment précis Conroy était passée de la science conventionnelle au fantastique anthrocosmologique, ça n'avait guère d'importance : je pouvais retracer tout ce cheminement plus tard, quand j'aurais récupéré ma mamelle électronique et pourrais solliciter l'avis des experts.

Conroy sourit en constatant mon énervement et poursuivit dans le langage de la science :

— Ce qui s'est passé, historiquement parlant, c'est que la physique a fusionné avec la *théorie de l'information*. Ou que, du moins, des tas de gens ont exploré cette union pendant un certain temps. Ils ont essayé de découvrir s'il y avait un sens à envisager d'élaborer non pas seulement un espace-temps d'événements microscopiques mais toute la mécanique quantique sous-jacente et toutes les diverses équations du champ (non encore unifié)… à partir de rien d'autre qu'un flux de « oui » et de « non ». Comme disait Wheeler, « arriver à l'*id* à partir du *bit* ».

— On dirait que c'est encore une de ces belles idées qui sont restées lettre morte. Personne, à la conférence, n'a fait allusion à quoi que ce soit d'approchant.

— La physique informationnelle, concéda Conroy, a perdu pratiquement toute importance lorsque la Théorie standard du Champ Unifié est née des cendres des supercordes. Qu'est-ce que la géométrie de l'espace total à dix dimensions avait à voir avec des séquences d'éléments binaires ? Pas grand-chose. La géométrie a pris le relais. Et a été depuis lors la démarche la plus fertile qui soit.

— Où se situent les Anthrocosmologistes, alors ? Vous avez vos propres TDT concurrentes fondées sur la « physique informationnelle » et que la communauté scientifique refuse de prendre au sérieux ?

— Pas vraiment ! dit Conroy en riant. Nous ne pourrions ne serait-ce qu'envisager d'être dans la course, et nous n'en avons pas l'intention. Buzzo, Mosala et Nishide peuvent se disputer le prix entre eux. L'un d'eux finira forcément par trouver une TDT impeccable, j'en suis persuadée.

— Et alors… ?

— Revenons au vieux modèle de l'univers selon Wheeler. Les lois de la physique émergent de configurations – de répétitions cohérentes – décelées dans des données aléatoires. Or, si un événement n'a pas lieu à moins d'être observé… alors une loi n'existe pas à moins qu'elle ne soit comprise. Mais c'est répondre par avance à la question, n'est-ce pas ? *Comprise par qui ?* Qui décide du sens de « cohérent » ? Qui décide quelle forme peut prendre une « loi » ou ce qui constitue une « explication » ?

« Si l'univers succombait instantanément à la première explication humaine venue… nous vivrions dans un monde où la cosmologie de l'âge de pierre serait littéralement vraie. Ou alors… ce serait comme les vieilles caricatures de la vie éternelle – un paradis séparé pour chaque religion antagoniste – avant même la mort. Mais le monde n'est pas comme cela. Quel que soit le nombre des opinions divergentes, nous nous retrouvons quand même lorsqu'il s'agit de débattre de la nature de la réalité. Nous ne partons pas faire sécession

dans des univers individuels où notre propre explication personnelle est l'ultime vérité. Eh non. »

J'eus la vision très nette des comédiens de Renaissance Mystique, guidés par C.G. Jung – déguisé en Joueur de flûte de Hameln –, en train de descendre par un trou de ver psychédélique dans un tout autre cosmos où nul rationaliste ne pouvait les suivre.

— Cela ne vous suggère-t-il pas que l'univers puisse ne pas être participatoire, après tout ? dis-je. Que les lois pourraient carrément être des principes fixes indépendants des sujets qui les comprennent ?

— Non, dit Conroy en me souriant gentiment, comme si elle trouvait cette suggestion naïve et surannée. Toute la relativité et toute la mécanique quantique réfutent l'idée d'une quelconque toile de fond immuable : un temps absolu, une Histoire absolue… des lois absolues. Mais je crois que cela suggère en revanche qu'il faut reformuler rigoureusement et intégralement l'idée de *participation* à l'aide des mathématiques de la théorie de l'information et analyser différentes possibilités avec le plus grand soin.

Difficile de la contredire sur ce point.

— Mais dans quel but ? Si vous n'êtes pas dans la course pour la découverte d'une TDT réussie… ?

— L'essentiel est de comprendre les moyens par lesquels la science des TDT peut *donner naissance* à une TDT active. Comprendre comment la connaissance des équations peut ancrer fermement la réalité qu'elles décrivent – si fermement que nous n'ayons même pas l'espoir de voir ce qu'il y a derrière elles, d'entrevoir le processus qui les y maintient.

— Si vous avouez que nous ne pouvons espérer y parvenir, dis-je en riant, alors vous venez de basculer dans la métaphysique.

Conroy ne se laissa pas démonter.

— Certainement. Mais nous croyons que c'est quand même réalisable dans un esprit scientifique : en appliquant la logique et en utilisant les outils mathématiques appropriés. Voilà ce qu'est l'Anthrocosmologie : la vieille approche de la théorie de l'information, ressuscitée sous la forme d'une démarche

extérieure à la physique. Il se peut qu'elle ne soit pas nécessaire à la découverte de la TDT elle-même, mais je crois qu'elle peut justifier l'existence même d'une TDT.

Je me penchai en avant – je crois que je souriais, presque sans le vouloir –, fasciné en dépit de mon scepticisme. Parmi toutes les pseudosciences à l'usage des sectes, celle-ci au moins était une foutaise de haute volée.

— Mais comment, dans le détail ? Laquelle parmi les possibilités que vous avez « analysées avec le plus grand soin » peut conférer à une théorie le moindre pouvoir qui n'existe pas déjà dans la nature ?

— Imaginez cette cosmologie, dit Conroy. Ne vous souciez plus de démarrer l'univers avec un Big Bang minutieusement réglé pour créer des étoiles, des planètes, une vie intelligente… et une culture capable de tirer un sens de tout cela. Au lieu de quoi, prenez comme « point de départ » le fait qu'il y a un être vivant humain capable d'expliquer tout un univers sous l'angle d'une théorie unique. Mettez tout à l'envers et *posez comme unique donnée* l'existence de cette personne.

— Comment peut-elle être *l'unique donnée* ? dis-je d'un ton acerbe. Vous ne pouvez pas avoir un être vivant humain… et rien d'autre. Et si l'on pose que cette personne est capable d'expliquer l'univers, alors il faut qu'il y ait un univers *à expliquer*.

— Exactement.

Conroy sourit calmement, sagement, mais le poil se hérissa sur ma nuque et brusquement je sus ce qu'elle allait dire ensuite.

— De cette personne l'univers « croît » par le pouvoir de son explication ; il s'extériorise dans toutes les directions et dans les deux sens du temps. Au lieu d'être éjecté du proto-espace par explosion – au lieu d'être inexplicablement « suscité » au commencement du temps –, il se cristallise tranquillement autour d'un être humain unique.

« Voilà pourquoi l'univers obéit à une *loi unique* – une Théorie de Tout. Tout s'explique par une seule personne, être unique que nous appelons la Clef. Tout être et toute chose existent parce que la Clef existe. Le modèle cosmologique fondé

sur le Big Bang peut aboutir à absolument n'importe quoi : un univers de poussière froide, un univers de trous noirs, un univers de planètes mortes. Mais la Clef *a besoin* de tout ce que l'univers contient en réalité – les étoiles, les planètes, la vie – afin d'expliquer sa propre existence. Et la Clef n'en a pas seulement besoin : elle peut *rendre compte* de tout, trouver un sens à tout, sans failles, sans erreurs, sans contradictions.

« Voilà pourquoi il est possible que des milliards de gens *se trompent*. Voilà pourquoi nous ne vivons pas avec la cosmologie de l'âge de pierre ni même avec la physique newtonienne. La plupart des explications ne sont tout bonnement ni assez puissantes ni assez riches ou cohérentes pour faire accéder un univers à l'existence – et expliquer un esprit capable de contenir pareille explication. »

Cloué sur mon siège, je fixais Conroy. Je ne voulais pas l'insulter mais je ne trouvais rien de poli à lui répondre. J'entendais enfin un pur discours ésotérique : elle aurait tout aussi bien pu me dire que Violet Mosala et Henry Buzzo étaient les incarnations d'un couple de déités hindoues antagonistes, ou que l'Atlantide remonterait du fond de l'océan, ou que les étoiles tomberaient du ciel lorsque l'Équation Finale serait écrite.

Sauf que, dans ce cas, je doute que j'aurais ressenti le même picotement désagréable sur ma nuque et mes avant-bras. Elle avait serré d'assez près les rivages de la science, et sur un parcours assez long pour me désarmer quelque peu.

— Nous ne pouvons pas assister à l'émergence de l'univers, poursuivit-elle. Nous en faisons partie, nous sommes prisonniers de l'espace-temps créé par l'acte explicatif. Tout ce à quoi nous pouvons espérer assister, dans la progression du temps, est qu'une personne devienne la première à contenir la TDT dans son esprit, à en saisir les conséquences et – invisiblement, imperceptiblement – *nous comprenne tous jusqu'à nous faire exister*.

Elle rit brusquement, rompant le charme.

— Ce n'est qu'une théorie. Les mathématiques qui sont derrière sont parfaitement correctes, seulement la réalité n'est pas vérifiable, de par sa nature même. Donc, nous pourrions évidemment nous tromper.

« Mais vous pouvez à présent comprendre pourquoi une personne comme Akili – qui croit, trop passionnément, peut-être, que nous pourrions avoir raison – désire être certain(e) que rien de fâcheux n'arrive à Violet Mosala. »

Je repartis à pied vers le sud, plus loin que nécessaire, et me dirigeai vers un arrêt de tram un peu plus près du centre que celui où j'étais descendu. J'avais besoin de passer un moment sous les étoiles, de reprendre contact avec le sol. Même si Anarchia n'était pas exactement la terre ferme.

J'avais été grandement soulagé par les révélations de cette soirée : elles semblaient tout recouvrir et donner finalement un sens à toutes les distractions qui m'avaient empêché de faire mon travail.

Les AC étaient d'inoffensifs hurluberlus et, tout amusant qu'il eût été de leur accorder une notule dans *Violet Mosala,* les ignorer – comme ils le voulaient, comme Mosala le voulait – ne remettrait guère en question l'intégrité de tout le documentaire. Pourquoi offenser les deux parties au nom du journalisme intrépide – en réalité, juste pour faire ricaner une seconde l'audience ciblée par SeeNet ?

Et Kuwale était totalement parano ; c'était compréhensible, voire justifié. La vie d'une Clef potentielle n'était pas à prendre à la légère. Même si l'univers ne risquait pas de s'effondrer pour autant : si vous mouriez avant d'avoir « tout expliqué jusqu'à l'existence », alors, manifestement, il reviendrait à quelqu'un d'autre de le faire, et ce n'était pas vous, tout simplement. Ce qui n'excluait pas toutefois un grand respect envers les candidats (encore potentiels) à la création, et les rumeurs d'une émigration de Mosala avaient dû suffire pour que Kuwale commence à voir ramper partout des ennemis sortis de la roche corallienne.

J'attendis le tram dans une rue déserte et contemplai à travers l'air froid et limpide une éblouissante profusion d'étoiles et de satellites. Les élucubrations élégamment perverses de Conroy me tournaient encore dans la tête. Je me dis : Si Mosala est vraiment la Clef, c'est une bonne chose qu'elle traite les AC avec un pareil mépris. Si son explication de l'univers

comprenait une TDT conventionnelle, et rien d'autre, alors tout allait bien. Mais si elle avait pris l'Anthrocosmologie au sérieux… voilà qui l'aurait sûrement arrachée à la toile densément tissée d'explications qu'elle était censée filer pour nous tous, non ? Une Théorie de Tout n'était pas une Théorie de Tout s'il existait un autre niveau, une couche de vérité sous-jacente.

Et c'était déjà suffisamment difficile d'avoir à créer votre propre univers pour s'envelopper dedans : vos propres ancêtres (nécessaires pour expliquer votre propre existence), vos milliards de cousins humains (conséquence logique inévitable, tout comme les cousins plus éloignés des règnes animal et végétal), votre propre planète pour vous soutenir, votre propre soleil pour tourner autour – et d'autres planètes, soleils et galaxies, moins manifestement essentiels à la survie… mais qui permettaient peut-être d'élaborer une TDT relativement simple (pouvant résider dans l'esprit d'un seul individu) au lieu d'une version plus tordue et moins gourmande en matière cosmique. Expliquer tous ces éléments jusqu'à l'existence serait déjà assez difficile ; vous ne voudriez pas être obligé de *créer le pouvoir de les créer* par-dessus le marché : d'être contraint d'expliquer jusqu'à l'existence l'Anthrocosmologie qui vous avait permis d'expliquer le reste jusqu'à l'existence.

Sage séparation des pouvoirs. Laissons la métaphysique à d'autres.

Je montai dans le tram. Deux des voyageurs m'accueillirent avec le sourire et bavardèrent un moment… sans que personne sorte une arme et demande de l'argent.

En remontant la rue vers l'hôtel, je fis défiler quelques documents sur mon minicom, histoire de vérifier que rien n'avait été perdu durant sa neutralisation. J'avais préparé une liste de questions à poser aux Anthrocosmologistes ; je les relus pour voir comment je m'en étais tiré. Je n'avais oublié qu'un seul sujet. Pas si mal que ça pour quelqu'un d'habitué à une béquille électronique permanente, mais irritant quand même.

Kuwale avait dit qu'ille était « AC modéré ». Alors, si toute la délirante métaphysique dont Conroy m'avait abreuvé relevait du

courant *modéré* de l'Anthrocosmologie… à quoi devaient croire les extrémistes ?

Mon contentement commençait à s'effriter. Je n'avais entendu qu'une seule version de la doctrine AC. Conroy avait pris sur elle de parler pour tous les autres courants mais cela ne prouvait pas qu'ils étaient tous d'accord entre eux. À tout le moins, il me faudrait parler encore avec Kuwale… mais j'avais des priorités plus intéressantes que faire la planque devant la maison dans l'espoir qu'ille s'y pointe.

De retour dans ma chambre, je chargeai **Hermès** de passer au crible les annuaires de télécommunications du monde entier. Il y avait plus de sept mille autres Kuwale, avec des adresses principales dans une douzaine de pays, mais pas d'Akili. Ce qui signifiait que c'était probablement un surnom, un diminutif, un *nom d'asexe** à usage privé. Sans même savoir de quel pays ille était originaire, il serait impossible d'affiner les recherches.

Je n'avais pas filmé ma conversation avec Kuwale – mais je fermai les yeux, invoquai **Witness** puis l'option portrait-robot et tâtonnai jusqu'à ce que j'aie manifestement son visage en face de moi sous forme numérique, dans ma mémoire intestinale tout comme dans mon esprit. Je branchai la fibre ombilicale et transférai l'image sur mon minicom puis cherchai dans les bases de données mondiales des services de presse un nom ou un visage correspondant. Tout le monde n'avait pas son quart d'heure de célébrité mais, avec neuf millions de magazines en ligne sans but lucratif en plus de tous les médias commerciaux, il n'était pas vraiment indispensable d'être célèbre pour être archivé. Vous gagnez un concours agrotechnologique au fin fond de l'Angola, vous marquez le but décisif pour la plus obscure des équipes de foot jamaïcaines, et…

C'eût été trop beau. Nouvel échec de la mamelle électronique. Et qui me coûtait trois cents dollars.

Alors, où étais-je censé le chercher, sinon sur les réseaux ? Dans le vaste monde. Mais je ne pouvais pas ratisser les rues d'Anarchia.

J'invoquai à nouveau **Witness** et lui confiai le portrait-robot pour une recherche permanente en temps réel. Si Kuwale ne faisait ne serait-ce qu'apparaître à la périphérie de mon champ

de vision – que j'enregistre ou non, que je m'en aperçoive ou non –, **Witness** me préviendrait.

16

Karin De Groot me conduisit dans la suite de Violet Mosala. Malgré la différence de volume, l'appartement donnait la même impression d'austérité ensoleillée que ma propre chambre individuelle. Une lucarne ajoutait encore espace et lumière mais même ce détail n'arrivait pas à créer l'impression d'opulence qu'il aurait pu créer dans un autre immeuble, un autre pays. Sur Anarchia, aucune construction, pour grandiose qu'elle soit, ne me semblait somptueuse, mais je ne pouvais dire dans quelle mesure ce jugement était le produit de l'architecture elle-même et dans quelle mesure il m'était inspiré par ma connaissance de la politique et de la biotechnologie qui se cachaient sous chaque surface.

— Violet n'en a pas pour longtemps, dit De Groot. Asseyez-vous donc. Elle parle avec sa mère, mais je lui ai déjà rappelé qu'elle avait cette interview. Deux fois.

Il était trois heures du matin en Afrique du Sud.

— Il est arrivé quelque chose ? Je peux repasser plus tard.

Je ne voulais pas débarquer au milieu d'une crise familiale.

— Tout va bien, me rassura De Groot. Wendy a des heures bizarres, c'est tout.

Je m'assis dans un des fauteuils regroupés près du centre de la pièce ; ils avaient l'air d'avoir été abandonnés dans cette configuration après une réunion. Une sorte de table ronde de minuit… entre Mosala, Helen Wu et quelques autres confrères, histoire de se roder les méninges ? *Qu'importe, j'aurais dû être là pour les filmer*. Il allait falloir que j'insiste plus pour imposer ma présence, sinon Mosala me tiendrait à l'écart jusqu'au bout. Mais il fallait que je gagne sa confiance d'une manière ou d'une autre… sinon mon insistance ne ferait que m'exclure encore plus. Il était clair que Mosala ne cherchait pas tellement la publicité et était à mille lieues de la vouloir à tout prix comme

un politicien ou un écrivain mineur. Tout ce que je pouvais lui offrir, c'était une chance de faire comprendre ses recherches au public.

De Groot resta debout, une main sur le dossier d'une chaise.

— Alors, comment avez-vous fait sa connaissance ? demandai-je.

— J'ai répondu à une annonce. Je ne connaissais pas Violet personnellement avant d'accepter ce travail.

— Mais vous avez quand même une formation scientifique ?

— Exact, confirma-t-elle avec un sourire. Ma formation ressemble probablement plus à la vôtre qu'à celle de Violet : j'ai une licence de science et de journalisme.

— Vous avez déjà travaillé comme journaliste ?

— J'ai été chroniqueur scientifique pour Proteus pendant six ans. L'aimable M. Savimbi est mon successeur.

— Je vois.

Je tendis l'oreille ; je pouvais tout juste entendre Mosala dans la pièce à côté, encore en train de parler.

— Lundi, Savimbi avait parlé de *menaces de mort*, dis-je sans élever la voix… il y avait du vrai là-dedans ?

De Groot me considéra d'un œil soupçonneux.

— Ne parlez pas de ça. Je vous en prie. Vous voulez vraiment faire le maximum pour rendre la vie difficile à Violet ?

— Non, protestai-je, mais mettez-vous à ma place. Vous ignoreriez complètement le problème ? Je ne veux pas jeter de l'huile sur le feu… mais, si quelque groupe de maniaques de la pureté ethnique est en train d'adresser des menaces de mort contre les plus grands savants africains, ne croyez-vous pas que cela mérite une discussion sérieuse ?

— Mais c'est faux, dit impatiemment De Groot. Pour commencer, la citation de Stockholm a été reprise et déformée par un magazine en ligne du Volksfront, selon lequel, bizarrement, Violet aurait dit que le Nobel ne lui appartenait pas, qu'il « n'appartenait pas à l'Afrique » mais appartenait en réalité à « la culture intellectuelle blanche » pour laquelle elle n'était qu'une figure de proue politiquement avantageuse. Cette « information » a été reprise et diffusée ailleurs, mais personne n'aurait cru une seule seconde qu'elle soit autre chose qu'un

ridicule acte de propagande. Quant aux gens du FDCPA, ils n'ont jamais ne serait-ce que reconnu l'existence de Violet.

— D'accord. Mais alors, qu'est-ce qui a conduit Savimbi à émettre si vite une conclusion fausse ?

De Groot jeta un coup d'œil en direction de la porte.

— Des allusions obscures de cinquième main.

— Allusions à quoi ? Pas seulement à l'article tendancieux lui-même. Savimbi ne pouvait guère être naïf à ce point.

De Groot se pencha vers moi avec une expression angoissée, déchirée entre la discrétion et le désir de m'éclairer.

— Il y a eu une effraction chez elle. D'accord ? Il y a quelques semaines. Un cambrioleur. Un adolescent armé.

— Ah bon ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Elle a été blessée ?

— Non, elle a eu de la chance. Son alarme s'est déclenchée – il en avait désactivé une, mais elle en avait une deuxième au cas où – et une voiture de police se trouvait par hasard dans les parages. Le cambrioleur a raconté à la police qu'on l'avait payé pour faire peur à Mosala. Mais il ne pouvait pas donner de noms, bien entendu. C'était juste un prétexte lamentable.

— Alors, pourquoi Savimbi prendrait-il cela au sérieux ? Et pourquoi des « allusions de cinquième main » ? Il a sûrement eu connaissance de toute l'affaire, non ?

— Violet a renoncé aux poursuites. C'est idiot, mais c'est le genre de choses qu'elle fait. Donc, il n'y a pas eu de convocation au tribunal, pas de version officielle des faits. Mais il a dû y avoir une fuite chez les gens de la police…

Mosala entra dans la pièce et nous nous saluâmes. Elle jeta un regard intrigué à De Groot, qui était encore si près de moi qu'il devait être évident que nous avions fait de notre mieux pour éviter qu'on surprenne notre conversation.

— Comment va votre mère ? proposai-je pour meubler.

— Elle va très bien. Seulement, elle est en pleine négociation avec Thought Craft et elle ne peut pas dormir beaucoup.

Wendy Mosala dirigeait l'une des plus grosses entreprises de logiciels africaines ; elle l'avait édifiée en trente ans par ses propres moyens, en partant de zéro.

— Elle cherche à décrocher la licence des clonelets **Kaspar** deux ans avant leur mise sur le marché, et si tout se passe bien…

Elle se reprit.

— Mais tout cela est strictement confidentiel, d'accord ?

— Bien sûr.

Kaspar était la prochaine génération de logiciels pseudo-intelligents, que des chercheurs de Toronto essayaient de faire sortir d'un stade infantile prolongé. Contrairement à **Sisyphus** et à ses nombreux cousins – qui avaient été créés tout armés pour la vie, conçus pour être instantanément « adultes » –, **Kaspar** passait par une phase d'apprentissage plus anthropomorphe que tout ce qui avait déjà pu être tenté. Personnellement, je trouvais ça un peu inquiétant… et je n'étais pas sûr de vouloir un clonelet – une copie de l'original réduite à l'essentiel – en résidence dans mon minicom et asservi à quelque tâche mineure si le logiciel complet avait passé un an à chanter des comptines et à jouer aux cubes.

De Groot nous laissa. Mosala se laissa tomber dans un fauteuil en face de moi, illuminée par le soleil entrant à flots par la lucarne. Le coup de téléphone semblait lui avoir remonté le moral, mais, sous cet éclairage dur, elle avait l'air fatiguée.

— Vous êtes prête à commencer ?

Elle hocha la tête et sourit à contrecœur.

— Plus tôt nous commencerons, plus tôt nous finirons.

J'invoquai **Witness**. Le rayon de soleil se déplacerait perceptiblement au cours de l'interview, mais tout pourrait être ramené aux valeurs de réflectance au montage puis recalculé avec un ensemble fixe de sources lumineuses plus flatteuses.

— C'est votre mère qui vous a donné l'idée de vous intéresser à la science ?

Mosala fronça les sourcils et dit d'une voix dégoûtée :

— Je n'en sais rien ! C'est votre mère qui vous a donné l'idée de trouver une intro aussi lamentable…

Elle s'arrêta et réussit à avoir l'air contrite et courroucée à la fois.

— Excusez-moi. On peut recommencer ?

— Pas la peine. Ne vous tracassez pas pour la continuité ; ce n'est pas votre problème. Continuez de parler, c'est tout. Et si vous êtes au milieu d'une réponse et que vous changiez d'avis, vous n'avez qu'à vous arrêter et recommencer.

— D'accord.

Elle ferma les yeux et inclina dans le rayon de soleil un visage plein de lassitude.

— Ma mère. Mon enfance. *Mes modèles*.

Elle rouvrit les yeux.

— Est-ce qu'on ne peut pas considérer toutes ces conneries comme déjà connues et passer à la TDT ? implora-t-elle.

— Je sais que c'est des conneries, dis-je d'un ton patient, et vous savez que c'est des conneries, mais si les responsables des réseaux ne voient pas le quota réglementaire d'*influences formatrices durant l'enfance*… ils vous feront passer à trois heures du matin, suite à un changement de programme de dernière minute, tout en ayant vendu ce créneau comme un spécial maladies cutanées antibiorésistantes.

SeeNet (qui s'arrogeait évidemment le droit de s'exprimer au nom de tous ses téléspectateurs) avait un plan type strict pour les portraits : tant de minutes pour l'enfance, tant de minutes pour la politique, tant de minutes pour les partenaires actuels, etc. – un genre de grille à compléter pour codifier les êtres humains, un formulaire qui vous donnait l'illusion de les avoir compris. Une sorte de version externe de l'aire de Lamont.

— Trois heures du matin ? dit Mosala. Vous parlez sérieusement, ou quoi ?

Elle réfléchit puis dit :

— D'accord. Si c'est comme ça… je peux bien jouer le jeu.

— Alors, parlez-moi de votre mère.

Je résistai à l'envie de dire : « Vous êtes libre de répondre plus ou moins au hasard, du moment que vous ne vous contredisez pas. »

Elle improvisa sans un accroc, dévidant *Ma vie en 2 minutes 35 secondes* sans la moindre trace d'ironie.

— Ma mère m'a donné une instruction. Sans m'envoyer à l'école. Elle m'a branchée sur les réseaux, elle m'a fait utiliser un collecteur de données pour adultes quand j'avais sept ou huit ans. Elle m'a ouvert… toute la planète. J'avais de la chance : nous en avions les moyens et elle savait exactement ce qu'elle faisait. Mais elle ne m'a pas *orientée* vers la science. Elle m'a donné les clefs de ce terrain de jeux géant et m'a laissé faire.

J'aurais tout aussi bien pu me diriger vers la musique, les beaux-arts, l'histoire… n'importe quoi. Je n'ai pas été poussée dans une direction ou une autre. J'ai seulement été libérée.

— Et votre père ?

— Mon père était dans la police. Il a été tué quand j'avais quatre ans.

— Ça a dû vous traumatiser. Mais croyez-vous que perdre un de ses parents si jeune ait pu vous donner l'énergie, l'indépendance… ?

Mosala m'assena un regard où il y avait plus de pitié que de colère.

— *Mon père* a été tué d'une balle dans la tête par un tireur embusqué lors d'un meeting politique, où il contribuait à assurer la protection de vingt mille personnes dont il trouvait les idées foncièrement répugnantes. Et – ce qui suit est confidentiel, d'ailleurs, quoi que cela puisse faire à votre *créneau* – c'était quelqu'un que j'aimais, et que j'aime toujours ; il n'était pas un assemblage d'engrenages manquants dans mon horloge psychodynamique. Il n'était pas *une absence à compenser*.

Je sentis la honte me monter au visage. Je baissai discrètement les yeux sur mon minicom et sautai plusieurs questions tout aussi idiotes. Je pouvais toujours étoffer l'interview avec des souvenirs de camarades de classe… des séquences d'archives des écoles du Cap dans les années trente… n'importe quoi.

— Vous avez dit quelque part que vous étiez déjà une mordue de la physique à l'âge de dix ans : vous saviez que c'était ça que vous vouliez faire pour le reste de votre vie, pour des raisons purement personnelles, pour satisfaire votre curiosité. Mais quand croyez-vous avoir commencé d'envisager le champ plus vaste dans lequel opère la science ? Quand avez-vous commencé à prendre conscience des facteurs économiques, sociaux et politiques ?

Mosala répondit calmement, à nouveau pleinement maîtresse d'elle-même :

— Environ deux ans plus tard, je suppose. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à lire Muteba Kazadi.

Elle n'en avait jamais parlé dans aucune des interviews antérieures que j'avais visionnées et j'avais de la chance d'être tombé par hasard sur ce nom au cours de mes recherches sur le FDCPA, sinon je serais vraiment passé pour un imbécile. *Muteba qui ?*

— Vous avez donc été influencée par la *technolibération** ?

— Évidemment.

Elle fronça légèrement les sourcils, stupéfaite, comme si je lui avais demandé si elle avait jamais entendu parler d'Albert Einstein. Je ne savais même pas si elle était sincère, ou si elle essayait carrément et cyniquement de coopérer en déballant les clichés attendus par SeeNet mais, somme toute, c'était là le prix que je payais pour lui avoir demandé de jouer le jeu.

— Muteba a formulé le rôle de la science plus clairement que quiconque à l'époque. En une ou deux phrases, il pouvait… *incinérer* les moindres doutes qui me restaient encore avant de piller toute la réserve planétaire de culture et de science et d'y prendre exactement ce que je voulais.

Elle hésita puis se mit à réciter :

Lorsque Léopold II sortira du tombeau
En disant : « Le remords me ronge, reprenez
Cet ivoire, ce caoutchouc et cet or non belges ! »
Alors je renoncerai à mes gains africains mal acquis
Et pieusement abandonnerai le calcul intégral et toute sa postérité
À… je ne sais qui, car Newton et Leibniz
Sont tous les deux morts sans enfants.

Je ris. Elle dit posément :

— Mais vous n'avez aucune idée de ce que c'était que d'entendre cette *unique voix sensée* trancher sur le bruit ambiant. La réaction traditionaliste, antiscientifique n'a pas vraiment touché l'Afrique du Sud avant les années quarante mais, lorsqu'elle l'a fait, des tas de personnalités qui avaient jusque-là tenu des propos parfaitement sensés se sont alors effondrées d'une manière ou d'une autre… jusqu'à ce que la science soit en quelque sorte ou bien la « propriété » légitime de

« l'Occident » – dont l'Afrique pouvait de toute façon se passer –, ou bien une simple arme d'assimilation et de génocide culturels.

— C'est exactement ainsi qu'elle a été utilisée.

Mosala me toisa d'un regard féroce.

— Tu parles ! La science a été mise au service de toutes les mauvaises intentions imaginables. Raison de plus pour remettre le pouvoir qu'elle donne à autant de gens que possible, aussi rapidement que possible, au lieu de la laisser aux mains de quelques-uns. Ce n'est *pas* une raison pour s'échapper dans le fantasme et déclarer : la connaissance est un artefact culturel, il n'y a pas de vérité universelle, seuls le mysticisme, l'obscurité et l'ignorance nous sauveront.

Elle tendit la main, fit le geste de prendre une poignée de néant et dit :

— Il n'y a pas de vide *masculin* ou *féminin*. Il n'y a pas d'espace-temps *belge* ou *zaïrois*. Habiter cet univers n'est pas une prérogative culturelle ni un mode de vie librement choisi. Et rien ne m'oblige à pardonner ni à oublier un seul exemple d'esclavage, de pillage, d'impérialisme ou de patriarcat pour être physicienne ou aborder cette discipline avec tous les outils intellectuels dont je peux avoir besoin. Tous les savants élargissent leur perspective en montant sur un tas de cadavres et, franchement, peu m'importe leur appareil génital, leur langue ou la couleur de leur peau.

J'essayai de ne pas sourire ; tout cela était hautement utilisable. Impossible de savoir lesquels de ces slogans étaient sincères et lesquels relevaient d'une mise en scène délibérée – où finissait l'emballage télégénique que j'avais demandé et où commençaient les véritables passions de Mosala – mais alors, il se pouvait qu'elle ait elle-même du mal à faire la différence.

J'hésitai. J'avais noté comme sujet suivant : *rumeurs d'émigration ?* C'était logiquement le moment de soulever le problème, mais cette progression pourrait être reconstruite au montage. Je ne voulais pas courir le risque de torpiller l'interview avant d'avoir mis en boîte beaucoup plus de matériau.

Je sautai la question et me retrouvai en terrain moins glissant :

— Je sais que vous ne voulez pas révéler votre TDT dans tous ses détails avant votre communication du 18, mais peut-être pourriez-vous esquisser grossièrement cette théorie par rapport à ce qui a déjà été publié ?

Mosala se détendit visiblement.

— Bien sûr. Bien que la principale raison pour laquelle je ne peux vous donner tous ces détails soit que je ne les connais pas moi-même. J'ai intégralement choisi le cadre mathématique. Toutes les équations générales sont définies. Mais l'obtention des résultats spécifiques que je recherche nécessite un volume important de calculs par superordinateur, qui se poursuivent encore en ce moment même. Cela dit, sauf catastrophes imprévues, ils devraient être achevés quelques jours avant le 18.

— D'accord. Alors, parlez-moi du cadre mathématique.

— Cette partie est extrêmement simple. Contrairement à Henry Buzzo et Yasuko Nishide, je ne cherche pas un moyen de réduire l'aspect « coïncidence » de « notre » Big Bang. Buzzo comme Nishide estiment qu'un nombre infini d'univers ont dû naître du proto-espace – se condensant à partir de cette symétrie parfaite avec différents ensembles de lois physiques. Et cherchent tous les deux à réévaluer la probabilité qu'un univers « plus ou moins comme le nôtre » soit inclus dans cet ensemble infini. Il est relativement facile de trouver une TDT dans laquelle notre univers est possible mais fantastiquement improbable. Buzzo et Nishide définissent une TDT réussie comme une théorie qui garantit qu'il y a *tellement* d'univers similaires au nôtre que nous ne sommes pas improbables du tout – que nous ne sommes pas quelque miraculeux impact en plein dans le mille d'une cible métacosmique mais rien qu'un point ordinaire sur une cible beaucoup plus grande.

— Un peu comme si on prouvait, à partir de principes d'astrophysique fondamentaux, que des milliers de planètes dans la galaxie devraient avoir une vie fondée sur le carbone et l'eau, et pas seulement la Terre.

— Oui et non. Parce que… certes, la probabilité de l'existence d'autres planètes semblables à la Terre peut être calculée à

partir de la seule théorie, mais elle peut aussi être validée par l'observation. Nous pouvons observer des milliards d'étoiles, nous avons déjà déduit l'existence de quelques milliers de planètes extrasolaires… et nous finirons un jour par en visiter quelques-unes et par *trouver* une autre vie à base d'eau et de carbone. Mais, bien qu'il y ait une infinité de cadres élégants pour assigner des probabilités à d'hypothétiques *autres univers,* il n'y a aucun espoir de les observer ni de les visiter, aucune méthode concevable pour vérifier la théorie. Je ne crois donc pas que nous *devions* choisir une TDT sur cette base.

« Tout l'intérêt qu'il y a à dépasser la Théorie standard du Champ Unifié est que, primo, c'est une belle pagaille, secundo, qu'on est obligé d'introduire dans les équations dix paramètres complètement arbitraires pour qu'elles fonctionnent. Fondre l'espace total dans le proto-espace – en visant un Modèle Toutes Topologies – fait l'économie de la laideur et de la nature arbitraire de la TSCU. Mais poursuivre alors en bricolant la manière dont on l'intègre sur toute la gamme des topologies du proto-espace – en excluant sans raison valable certaines topologies, en rejetant une mesure et en en adoptant une nouvelle chaque fois qu'on n'aime pas les réponses qu'on reçoit – me semble être une démarche rétrograde. Et, au lieu de « régler » la machine TSCU sur dix paramètres arbitraires, on a maintenant une jolie boîte noire sans commandes visibles, apparemment autonome, alors qu'en réalité vous l'ouvrez pour en arracher tous les composants internes qui vous déplaisent, et avec à peu près le même résultat.

— D'accord. Alors, comment contournez-vous l'obstacle ?

— Je crois qu'il nous faut emprunter une voie difficile et déclarer que les probabilités n'ont pas d'importance. Oublions l'ensemble hypothétique d'autres univers. Oublions la nécessité de peaufiner le Big Bang. Cet univers-ci existe bien. La probabilité de notre existence est de *cent pour cent*. Prenons-la comme un a priori au lieu de nous contorsionner en tentant de fabriquer des présuppositions qui s'ingénient à dissimuler cette certitude. »

Oublions la nécessité de peaufiner le Big Bang. Prenons notre existence comme une donnée. Les parallèles avec le

boniment d'Amanda Conroy la nuit précédente étaient frappants mais je n'en étais guère surpris. Tout le *modus operandi* de la pseudo-science était de coller le plus étroitement possible au langage et aux idées de la science orthodoxe du jour, bref, d'adapter le camouflage approprié. Les AC avaient dû lire tous les articles publiés par Mosala, mais une similarité de style ne pouvait guère conférer à leurs idées la même légitimité. Et s'ils partageaient manifestement sa véhémente répulsion pour le fantasme voulant que chaque culture puisse d'une manière ou d'une autre habiter la cosmologie de son choix, je ne doutai pas un seul instant que Mosala soit infiniment plus dégoûtée par leur propre solution, dans laquelle un spécialiste de la TDT jouait les monarques absolus. Pis qu'un espace-temps belge ou zaïrois : un cosmos selon Buzzo, Mosala ou Nishide.

— Alors, dis-je, vous tenez l'univers pour acquis. Vous refusez de faire violence aux mathématiques pour qu'elles se conforment au désir réellement perçu de prouver la « vraisemblance » de ce qui nous entoure. Mais vous n'en revenez pas pour autant à la TSCU et ses réglages préliminaires.

— Non. J'introduis des descriptions complètes des expériences.

— Vous choisissez le Modèle Toutes Topologies le plus général possible, mais vous cassez la symétrie parfaite en donnant une probabilité de cent pour cent à l'existence de diverses configurations de matériel expérimental, c'est bien ça ?

— Oui. Est-ce que je peux juste…

Elle se leva, alla dans la chambre puis revint avec son minicom.

— Voici un exemple, dit-elle en orientant l'écran vers moi. C'est une simple expérience avec un accélérateur de particules : un faisceau de protons et un faisceau d'antiprotons entrent en collision avec une certaine énergie résultante et on utilise un détecteur pour capturer tous les positrons éventuellement émis à partir du point de collision sous un certain angle dans une certaine gamme d'énergies. L'expérience elle-même se fait sous une forme ou une autre depuis quatre-vingts ou quatre-vingt-dix ans.

L'animation montra le schéma architectural d'un anneau d'accélération de dimension industrielle et fit un zoom avant sur l'un des points où des faisceaux de particules en rotation contraire se croisaient et répandaient leurs débris dans des détecteurs sophistiqués.

— Maintenant, je n'essaie même pas de modéliser intégralement cette installation – élément d'un appareil de dix kilomètres de diamètre – au niveau subatomique, atome par atome, comme si j'étais obligée de partir d'un genre de TDT en blanc, « naïve », qui réussirait tant bien que mal à me dire que tous les aimants supraconducteurs produiraient certains champs avec des effets mesurables, que les parois du tunnel se déformeraient d'une certaine manière sous l'effet des contraintes qui leur sont imposées et que protons et antiprotons tourneraient dans des directions opposées. *Je sais déjà* toutes ces choses. Je leur attribue donc une probabilité de cent pour cent. Je prends ces faits établis comme une sorte d'*ancre*... ensuite je descends au niveau de la TDT, au niveau des sommes infinies pour toutes les topologies. Je calcule les conséquences de mes présuppositions... et je les suis en remontant par tous les niveaux jusqu'au niveau macroscopique, afin de prédire les résultats ultimes de l'expérience : combien de fois par seconde le détecteur de positrons enregistrera un événement.

Les graphiques réagissaient à sa narration, plongeant en zoom avant, à partir d'un schéma de la batterie de détecteurs zébrée de trajectoires de particules, dans l'écume du vide lui-même, à trente-cinq puissances de dix au-delà de la portée de la vision, dans le chaos de trous de vers ondulants et de déformations multidimensionnelles repérées par code de couleurs selon leur classification topologique, nid violemment agité de serpents aux teintes vives qui se fondaient dans une blancheur floue au centre de l'écran, où ils se déplaçaient et se transformaient trop vite pour que l'œil puisse les suivre. Mais ces convulsions par ailleurs parfaitement symétriques étaient forcées de reconnaître l'existence certaine de l'accélérateur, des aimants et du détecteur, processus que suggérait la dominante bleue acquise par la blancheur panchromatique... et puis le champ s'élargit en zoom arrière jusqu'à l'échelle humaine pour

montrer l'empreinte de cette polarisation submicroscopique sur le comportement final et visible des circuits du détecteur.

Bien entendu, cette animation était à quatre-vingt-dix pour cent une métaphore, une débauche colorée de licence poétique, ce qui n'empêchait pas qu'un superordinateur, quelque part dans le monde, soit en train d'effectuer laborieusement les calculs sérieux et très peu métaphoriques à côté desquels ces images passeraient facilement pour des élucubrations stylisées.

Après avoir survolé à la hâte des articles scientifiques incompréhensibles et m'être morfondu sur les mathématiques quasi impénétrables des MTT, je crus que j'avais finalement trouvé par quel bout prendre la philosophie de Mosala et je me lançai :

— Donc, au lieu d'envisager le proto-espace comme quelque chose dont tout l'univers peut dériver d'un seul coup… vous le voyez plus comme un *lien* entre le genre d'événements que nous pouvons observer avec nos seuls sens. Quelque chose qui cimente l'ensemble particulier d'objets macroscopiques que nous trouvons dans le monde. Qui abolit distances et niveaux énergétiques pour faire un pont entre une étoile pleine d'hydrogène en fusion et un œil humain plein de molécules de protéines froides… ainsi l'étoile et l'œil peuvent-ils coexister et s'affecter mutuellement… parce que, au niveau le plus profond, ils cassent de la même manière la symétrie du proto-espace.

Cette description eut l'heur de plaire à Mosala.

— Un lien, un pont. Exactement.

Elle se pencha vers moi, tendit le bras et me prit la main ; je baissai les yeux et me dis : je suis dans le champ, alors cette prise est inutilisable.

— Sans proto-espace comme médiation entre nous, dit-elle, sans un mélange infini de topologies pour nous représenter tous par un seul et fugitif défaut de symétrie, personne ne pourrait ne serait-ce que se *toucher*.

« Et c'est *ça* la TDT. Et même si je me trompe sur toute la ligne – et si Buzzo se trompe, et que Nishide se trompe et que rien n'est résolu pendant mille ans –, je sais quand même qu'elle est là derrière et qu'elle attend d'être découverte. Parce

qu'il y a *forcément* quelque chose qui nous permet de nous toucher. »

Nous fîmes une pause et Mosala demanda qu'on nous envoie un repas froid. Après trois jours passés sur l'île, je n'avais toujours pas d'appétit mais n'en mangeai pas moins quelques-uns des sandwiches qu'elle me proposa sur le plateau qui avait émergé du monte-charge. Mon estomac commença à protester – bruyamment – dès que j'avalai la première bouchée, contredisant quelque peu mes bonnes intentions.

— Vous savez que Yasuko n'est pas encore arrivé ? dit Mosala. Seriez-vous par hasard au courant de ce qui le retient ?

— Hélas, non. J'ai laissé trois messages à sa secrétaire à Kyoto pour essayer de mettre au point une interview, et tout ce que j'ai eu comme réponse, c'est la promesse qu'il prendra contact avec moi « très bientôt ».

— Bizarre.

Elle pinça les lèvres, manifestement inquiète mais refusant de donner un tour sinistre à la conversation.

— J'espère qu'il ne lui est rien arrivé. J'avais entendu dire qu'il avait été malade quelque temps, au début de l'année, mais il avait assuré aux organisateurs qu'il viendrait ici, donc il devait s'attendre à être en assez bonne santé pour faire le voyage.

— Un voyage à Anarchia est plus… qu'un voyage.

— Très juste. Il aurait dû faire semblant d'être membre de Science Humilions ! et monter en fraude dans un de leurs charters.

— Il aurait peut-être eu plus de chance avec Renaissance Mystique. Il ne cache pas qu'il est bouddhiste, donc ils lui pardonnent presque de travailler sur les TDT. Du moment qu'il ne leur rappelle pas qu'il a écrit un jour que *Le Tao de la physique* était au zen ce qu'un texte de biologie créationniste était au christianisme.

Mosala commença à se masser la nuque, comme si l'évocation du voyage en avait ranimé les symptômes d'inconfort.

— J'aurais bien emmené Pinda, si le vol avait duré moins longtemps. Elle aurait adoré être ici. Elle m'aurait laissée à mes

barbantes conférences et aurait tiré son père par la manche pour aller explorer les récifs.

— Quel âge a-t-elle ?

— Trois ans et des poussières.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre et dit, d'une voix pleine de regret :

— Il n'est que quatre heures du matin, chez nous. Je ne peux pas compter sur elle pour m'appeler avant deux ou trois bonnes heures.

Encore une occasion de mettre la question de l'émigration sur le tapis, mais je me retins, une fois de plus.

Nous poursuivîmes l'interview. Le rayon de soleil qui traversait la lucarne s'était déplacé vers l'est et Mosala était presque une silhouette plaquée contre la fenêtre et le bleu éblouissant du ciel. Lorsque j'invoquai à nouveau **Witness**, il s'introduisit dans mes rétines et effectua quelques réglages qui me permirent d'enregistrer les détails fins du visage de Mosala malgré le contre-jour.

Je passai à la question de l'analyse d'Helen Wu.

— Ma TDT, expliqua Mosala, prédit le résultat de diverses expériences sur la base d'une description de l'appareillage mis en œuvre : de détails qui « trahissent » toute la physique moins que fondamentale qu'une TDT – comme certaines personnes le voudraient à tout prix – est censée tirer du néant par ses propres moyens. Mais le décodage de pareils indices n'est pas une mince affaire. Ni vous ni moi ne pouvons jeter un coup d'œil à un accélérateur de particules au repos et prédire, instantanément, le résultat de toute expérience qui puisse être faite avec cette machine.

— Mais un superordinateur le peut s'il est programmé avec votre TDT. Alors, est-ce que c'est bien, mal, ou sans importance ? Êtes-vous coupable de logique circulaire ou non ?

Mosala elle-même n'était pas sûre du verdict.

— Helen et moi-même avons évoqué ensemble la question et essayé d'en trouver le sens exact. Je dois avouer qu'au début je détestais ce qu'elle faisait… et puis que j'ai ignoré l'essentiel de ses recherches ultérieures. À présent, toutefois… je commence à les trouver très passionnantes.

— Pourquoi ?

Elle hésita. Il était clair que ses idées sur la question étaient trop neuves, trop peu formées ; elle ne tenait vraiment pas à en dire plus. Mais j'attendis patiemment, sans lui souffler, et elle finit par céder.

— Demandez-vous ceci : si Buzzo ou Nishide peuvent trouver une TDT pour laquelle l'univers tout entier est plus ou moins implicite dans une description détaillée du Big Bang – détails déduits *hic et nunc* à partir d'observations de l'abondance en hélium, de la densité des amas galactiques, du rayonnement cosmique résiduel, etc. –, personne ne les accuse *eux* de recourir à une logique circulaire. Introduire à volonté les résultats d'« expériences télescopiques » ne choque apparemment personne. Alors, pourquoi est-il plus « circulaire » d'avoir une TDT dans laquelle l'univers est implicite dans les détails de dix expériences contemporaines de physique des particules ?

— D'accord, mais Helen Wu n'est-elle pas en train de dire que vos équations n'ont virtuellement *aucun contenu physique* ? Je veux dire… aucune quantité de mathématiques pures ne pourrait jamais produire la loi de la gravitation de Newton parce qu'il n'y a pas de raison purement mathématique pour que la loi des carrés inverses ne puisse pas être remplacée par une loi différente. Elle est entièrement fondée sur la manière dont l'univers se trouve fonctionner. Wu n'est-elle pas en train d'essayer de démontrer que votre TDT ne s'appuie sur *rien* qui existe dans ce monde-ci, bref, qu'elle s'effondre en une masse d'affirmations sur les nombres qui doivent forcément être vraies ?

— Oui ! dit Mosala, frustrée. Mais même si elle a raison… lorsque ces « affirmations qui doivent forcément être vraies » sont couplées à des expériences réelles et tangibles – qui sont tout à fait « de ce monde-ci » –, la théorie cesse d'être pure mathématique… de la même manière que la symétrie pure du proto-espace cesse d'être symétrique.

« Newton a trouvé la loi des carrés inverses en analysant des *observations astronomiques existantes*. En traitant le système solaire comme je traite un accélérateur de particules, en disant :

« Nous connaissons au moins cela pertinemment. » Plus tard, cette loi fut utilisée pour élaborer des prédictions, et ces prédictions se révélèrent être exactes. D'accord… mais où réside précisément le *contenu physique* dans tout ce processus ? Dans la loi des carrés inverses elle-même… ou dans les mouvements constatés des planètes dont cette équation a été déduite au départ ? Parce que dès lors que vous cessez de traiter la loi de Newton comme un a priori extérieur à tout ce spectacle telle une vérité éternelle, et regardez le… *le lien, le pont*… entre toutes les différentes planètes en orbite autour d'étoiles différentes, coexistant dans le même univers et forcées d'être mutuellement cohérentes… ce que vous faites commence à ressembler beaucoup plus à de la mathématique pure. »

Je commençais à entrevoir ce qu'elle suggérait.

— C'est un peu comme si on disait que… le principe général selon lequel « des gens forment des clans sur les réseaux avec d'autres gens avec qui ils ont quelque chose en commun » n'a rien à voir avec ce que ces gens ont en commun. C'est exactement le même processus qui rapproche les… fans de Jane Austen ou les étudiants en génétique des guêpes, par exemple.

— C'est ça, dit Mosala. Jane Austen « appartient » à tous les gens qui la lisent et non au principe sociologique qui leur suggère de se rassembler pour discuter de ses livres. Et la loi de la gravitation « appartient » à tous les systèmes qui lui obéissent et non à une TDT qui prédit qu'ils se rassembleront pour former un univers.

« Et peut-être que la Théorie de Tout devrait « s'effondrer en une masse d'affirmations sur les nombres qui doivent forcément être vraies. » Peut-être que le proto-espace lui-même n'est que simple arithmétique, simple logique… ce qui ne nous laisse aucun choix à faire quant à sa structure.

— Je crois, dis-je en riant, que même le public de SeeNet aurait peut-être quelques problèmes à se fourrer *ça* dans la tête. »

Moi, sûrement.

— Écoutez, il se peut qu'Helen et vous mettiez un certain temps à tirer tout cela au clair. Nous pourrons toujours, si

nécessaire, faire une mise à jour quand vous serez rentrée au Cap.

Mosala accepta, soulagée. Si elle était disposée à jeter des idées à droite et à gauche, elle ne voulait manifestement pas prendre officiellement position. Pas encore.

Avant que je perde courage, je demandai :

— Vous croyez que vous habiterez encore au Cap dans six mois ?

Je m'étais préparé au genre de réaction explosive qu'avait déclenchée le mot *Anthrocosmologiste,* mais Mosala se contenta d'observer sèchement :

— Bon, je ne pensais pas que cela puisse rester secret longtemps. Je suppose qu'on ne parle que de cela à la conférence.

— Pas vraiment. C'est un autochtone qui m'en a parlé.

Elle hocha la tête, à peine surprise.

— Il y a des mois que je suis en pourparlers avec les collectifs universitaires de l'île. Donc tout le monde ici doit être au courant. Ils ne sont pas tellement branchés sur la *confidentialité,* ces anarchistes, dit-elle en grimaçant un sourire. Mais qu'est-ce qu'on peut attendre de pillards de brevets et d'ennemis de la propriété intellectuelle ?

— Qu'est-ce qui vous attire ici, alors ?

— Vous pouvez cesser d'enregistrer, s'il vous plaît ? dit-elle en se levant.

Je m'exécutai.

— Quand tous les détails auront été réglés, je ferai une déclaration publique, mais je ne veux pas qu'une remarque improvisée sur le sujet commence déjà à circuler.

— Je comprends.

— Qu'est-ce qui m'attire chez les pillards de brevets et ennemis de la propriété intellectuelle ? Leur illégalité même. Anarchia est une nation de renégats qui se moquent des lois sur l'exploitation de la biotech.

Elle se tourna vers la fenêtre et étendit les bras.

— Regardez-les ! Ce ne sont pas les gens les plus riches de la planète mais, ici, personne ne meurt de faim. Personne. On ne

peut pas en dire autant de l'Europe, du Japon, de l'Australie, sans parler de l'Angola, du Malawi…

Elle m'observa un instant, comme si elle essayait de déterminer si j'avais vraiment arrêté de filmer. De voir si elle pouvait vraiment me faire confiance.

J'attendis. Elle continua.

— En quoi cela me concerne ? Mon pays ne se porte pas si mal que cela. Je ne suis pas vraiment menacée de malnutrition, hein ?

Elle ferma les yeux et laissa échapper un gémissement.

— Ce n'est pas très facile pour moi de le dire, mais… que cela me plaise ou non, le prix Nobel m'a donné un certain pouvoir. Si j'émigre à Anarchia – et que je donne les raisons de mon geste – cela fera du bruit. Cela aura forcément un impact dans certains milieux.

Elle hésita à nouveau.

— Je sais garder un secret, dis-je.

— Je crois le savoir, dit-elle avec un mince sourire.

— Alors, quel genre d'impact voulez-vous avoir ?

Elle traversa la pièce et s'approcha de la fenêtre.

— C'est une sorte de geste politique… contre les traditionalistes comme les gens du FDCPA ?

— Non, non, pas du tout ! dit-elle en riant. Bon… peut-être que ça sera ça aussi, par coïncidence. Mais là n'est pas la question.

Elle se raidit.

— J'ai des assurances. Et de la part d'un certain nombre de personnes haut placées. On m'a promis que si j'émigre à Anarchia… non pas parce que j'ai de l'importance, mais *parce que cela fera du bruit,* et que cela créera un prétexte… le gouvernement sud-africain renoncera unilatéralement dans les six mois à toutes les sanctions frappant l'île.

J'en eus la chair de poule. Un pays isolé ne compterait peut-être pas, seulement… l'Afrique du Sud était le partenaire commercial principal de trente autres nations africaines.

— Les habitudes de vote à l'ONU, dit calmement Mosala, ne le montrent pas, mais le fait est que la faction antisanctions n'est *pas* une minuscule minorité. S'il existe à présent toutes

sortes de solidarités entre blocs et d'accords superficiels, c'est parce que chacun croit qu'il ne peut pas gagner et que personne ne veut offenser personne.

— Mais si quelqu'un donnait une petite impulsion là où il faut, il ou elle pourrait déclencher une avalanche, c'est ça ?

— Peut-être.

Elle eut un rire gêné.

— C'est de la folie des grandeurs, non ? En vérité, j'ai la nausée jusqu'au trognon chaque fois que j'y pense… et, de toute façon, je ne crois pas qu'il se passera quoi que ce soit de spectaculaire.

— Une seule personne pour casser la symétrie. Pourquoi pas ?

Elle secoua la tête fermement.

— Il y a eu d'autres tentatives pour infléchir le vote, qui toutes ont échoué. Tout vaut la peine d'être tenté, mais il faut que je garde les pieds sur terre.

Plusieurs pensées me tournaient dans la tête en même temps, bien que ce qui pourrait arriver si les lois sur l'exploitation de la biotech s'effondraient pour de bon et dans le monde entier soit une perspective presque trop lointaine pour qu'on l'envisage. Il n'en restait pas moins que le documentaire était plus utile à Mosala que je ne l'aurais jamais imaginé… et qu'elle m'avait raconté tout ça pour que j'en sois conscient, pour me donner le pouvoir qu'elle voulait que je mette à son service, pour s'assurer que son émigration fasse des vagues à coup sûr.

Il était également clair que tout ce projet – pour donquichottesque qu'il soit – serait extrêmement mal vu dans certains milieux.

Était-ce là ce que conjecturait Kuwale ? Que ce ne seraient ni les Sectes Ignorantes, ni les intégristes du FDCPA, ni même les nationalistes sud-africains proscientifiques qui seraient scandalisés par la « désertion » de Mosala mais de puissants défenseurs du *statu quo* biotechnologique ? *Et si le jeune cambrioleur « payé pour lui faire peur » avait dit la vérité, après tout…*

Mosala s'approcha d'une petite table et se versa un verre d'eau.

— Maintenant, vous connaissez tous mes secrets les plus intimes, alors je déclare cette interview terminée.

Elle leva son verre et déclama sans se prendre aucunement au sérieux :

— *Vive la technolibération* !*

— *Vive**.

— D'accord, il y a des rumeurs, dit-elle sur un ton plus sérieux. Peut-être que la moitié des habitants d'Anarchia savent exactement de quoi il retourne, mais je ne veux toujours pas que ces rumeurs se confirment avant que certains arrangements, certaines promesses aient beaucoup plus de consistance.

— Je comprends.

Et je me rendis compte, avec un certain étonnement, qu'à un point quelconque de notre conversation j'avais un tant soit peu réussi à gagner sa confiance. Bien sûr, elle se servait de moi, mais elle avait dû croire que mon cœur était là où il le fallait et que je la laisserais se servir de moi.

— La prochaine fois que vous débattrez de la circularité avec Helen Wu jusqu'aux aurores, dis-je, vous ne croyez pas que je pourrais…

— Être présent ? Et enregistrer ?

Elle semblait trouver l'idée louche mais elle dit :

— Très bien. Du moment que vous promettez de ne pas vous endormir avant nous.

Elle me raccompagna jusqu'à la porte et nous échangeâmes une poignée de main.

— Soyez prudente, dis-je.

Elle arbora un sourire serein, légèrement amusée par ma sollicitude, à croire qu'elle n'avait pas un seul ennemi au monde.

— Ne vous inquiétez pas. Je le serai.

17

Je fus réveillé par un appel juste après quatre heures. La sonnerie s'amplifia et monta dans l'aigu jusqu'à pénétrer mes rêves à la mélatonine et éclairer *a giorno* les ténèbres de mon crâne. L'espace d'un instant, la simple révélation de ma lucidité fut un choc indicible ; j'étais aussi furieux qu'un nouveau-né. Puis j'allongeai le bras et cherchai à tâtons mon minicom sur la table de nuit. Je plissai les yeux devant l'écran, temporairement aveuglé par sa luminosité.

L'appel émanait de Lydia. Je faillis refuser de le prendre, m'imaginant qu'elle avait, pour une raison ou une autre, mal calculé le décalage horaire puis je m'éveillai suffisamment pour m'apercevoir que c'était également le milieu de la nuit pour elle. Sydney n'avait que deux heures de retard sur Anarchia. Géographiquement, sinon politiquement parlant.

— Andrew, dit-elle, je suis désolée de te déranger, mais j'ai pensé que tu avais le droit d'entendre ceci en temps réel.

Elle avait un air sinistre tout à fait inhabituel et, bien que je fusse trop groggy pour ne serait-ce qu'essayer de deviner ce qui allait suivre, il était manifeste que ça n'allait pas être agréable.

— D'accord, dis-je d'une voix enrouée. Vas-y.

J'essayai de ne pas imaginer de quoi j'avais l'air, les yeux bouffis de sommeil, bouche bée devant la caméra. Lydia semblait être dans une pièce assombrie, le visage uniquement éclairé par l'image sur l'écran… celle de mon visage !… uniquement éclairé par son image à elle. *Était-ce possible !* Je me rendis soudain compte que j'avais un mal de tête carabiné.

— Il va falloir remonter *Intox ADN* en supprimant la séquence Landers. Si tu avais le temps, bien sûr que je te demanderais de le faire toi-même, mais je présume que ce n'est pas possible. Alors, je vais confier le boulot à Paul Kostas ; il a été un de nos monteurs d'actualités, mais il bosse maintenant

en indépendant. Je t'enverrai son montage final et, si tu contestes fortement quoi que ce soit, tu auras la possibilité de le changer. Simplement, n'oublie pas que ça doit passer dans moins de deux semaines.

— Très bien… c'est très bien.

Je connaissais Kostas ; il ne mutilerait pas le documentaire.

— Mais pourquoi, au fait ? Il y a eu une entourloupette juridique ? Ne me dis pas que Landers nous fait un procès.

— Non. Nous avons été dépassés par les événements. Je ne vais pas essayer de t'expliquer ; je t'ai envoyé une bande-annonce du bureau de San Francisco. Tout ça sera dans le domaine public dès ce matin, mais…

Elle était trop fatiguée pour préciser sa pensée, mais je compris ; elle ne voulait pas que j'apprenne la vérité comme le téléspectateur moyen. Un quart d'*Intox ADN* plus quelque trois mois de travail de ma part venaient d'être rendus inutilisables, mais Lydia faisait de son mieux pour sauvegarder quelques vestiges de ma dignité professionnelle. Comme ça, j'aurais au moins quelques heures d'avance sur les masses.

— J'apprécie ce que tu fais pour moi, dis-je. Et je te remercie.

Nous nous souhaitâmes une bonne nuit et je visionnai la « bande-annonce » : un ensemble de séquences filmées et de textes monté à la va-vite pour mettre au courant les autres bureaux de SeeNet et leur donner le choix entre attendre le produit fini livrable sous peu et monter le matériau brut eux-mêmes pour diffuser leur propre version. Il y avait là essentiellement des communiqués de presse du FBI plus quelques documents d'archives.

Ned Landers, ses deux généticiens en chef et trois cadres supérieurs de son entreprise venaient d'être arrêtés à Portland. Neuf autres personnes – qui travaillaient pour une société totalement distincte – avaient été arrêtées à Chapel Hill, en Caroline du Nord. Du matériel de laboratoire, des échantillons biochimiques et des archives informatiques avaient été saisis sur les deux sites à la suite de descentes de police au petit matin. Ils avaient tous les quinze été inculpés de violation des lois fédérales sur la sécurité biotechnologique mais pas à cause des recherches abondamment médiatisées de Landers sur le néo-

ARN et les symbiontes. Dans le laboratoire de Chapel Hill, d'après l'acte d'inculpation, des employés avaient manipulé des virus infectieux à base d'ARN naturel et ce, en secret, sans aucune autorisation. Landers avait financé le tout par des voies détournées.

La destination de ces virus restait inconnue ; données et échantillons restaient encore à analyser.

Les accusés n'avaient fait aucune déclaration ; leurs avocats leur conseillaient le silence. Il y avait quelques plans d'extérieur du laboratoire de Chapel Hill, entouré de barrières installées par la police. Tout le métrage de Landers lui-même était relativement ancien ; le plus récent avait été cannibalisé à partir de mon entretien avec lui (pas complètement inutile, après tout).

L'absence de détails était frustrante, mais les implications étaient déjà claires. Landers et ses collaborateurs avaient élaboré une immunité parfaite pour eux-mêmes, au-delà des pouvoirs spécifiques de n'importe quel vaccin, de n'importe quelle drogue, sans avoir besoin de craindre que des souches mutantes évoluent jusqu'à déjouer leurs défenses… tout en fabriquant des virus nouveaux capables de contaminer le reste de l'humanité. Je contemplai l'écran, où demeurait le plan fixe final du reportage : Landers, tel que je l'avais vu moi-même en chair et en os, souriant à la vision de son *règne* tout neuf. Et, même si je répugnais à accepter la conclusion qui s'imposait… quel usage pouvait-il bien avoir d'un virus humain inédit si ce n'était pour un genre de *sélection* ?

Je piquai un sprint jusqu'à la salle de bains pour y rendre le maigre contenu de mon estomac. Puis je m'agenouillai à côté de la cuvette, suant et frissonnant, glissant dans des microsommeils et manquant de perdre l'équilibre. La mélatonine voulait me reprendre, or j'avais du mal à me convaincre que j'avais fini de vomir. Hypocondriaque surmédicalisé, j'aurais bien consulté immédiatement mon robopharm, si je l'avais eu, pour avoir un diagnostic précis et une solution instantanée et optimale. M'imaginant en train de mourir étouffé dans mon sommeil, j'envisageai d'arracher le timbre transdermique collé sur mon épaule, mais cette tentative

symbolique pour céder aux forces circadiennes naturelles aurait mis des heures avant de produire le moindre effet et m'aurait ensuite transformé, au mieux, en zombie pour le reste de la conférence.

Je vomis volontairement une minute ou deux et rien d'autre n'émergea. J'allai donc me recoucher en titubant.

Ned Landers était allé plus loin que les migrants sexuels, les anarchistes, les Autistes Volontaires. *Nul homme n'est une île,* disait John Donne. *Regardez-moi !* disait Landers. Et pourtant, il n'était apparemment pas encore allé assez loin. Il s'était encore senti bousculé, menacé, assiégé. Un règne biologique ne lui suffisait pas ; il avait aspiré à plus d'espace vital que n'en pourrait offrir même cet infranchissable fossé génétique.

Et il y était presque arrivé. Voilà ce que lui avait donné la connaissance de soi propre à l'espèce humaine : une définition précise, moléculaire de l'Humanité… qu'il pouvait personnellement transcender avant de la retourner contre tous les gens qui demeuraient dans son étreinte.

Vive la technolibération !* Pourquoi pas un million de Ned Landers ? Pourquoi ne pas laisser tous les illuminés solipsistes et paranoïaques autoproclamés sauveurs de groupe ethnique exercer le même pouvoir ? Le paradis pour vous-même et votre clan, l'apocalypse pour les autres.

C'était là le fruit d'une totale compréhension du monde.

Ça va pas ? C'est le goût qui te plaît pas ?

Je me tins l'estomac à deux mains et glissai mes genoux sous mon menton ; la nausée changea de caractère sans pour autant disparaître. La pièce bascula, mes membres s'engourdirent, je luttai pour atteindre le vide total.

Et si j'avais creusé plus profond, si j'avais fait mon boulot correctement, j'aurais pu être celui qui aurait démasqué Landers, qui l'aurait neutralisé…

Gina me toucha la joue et m'embrassa tendrement. Nous étions à Manchester, dans le laboratoire d'imagerie du GRIMM. J'étais nu, elle était habillée.

— Grimpe dans le scanner, dit-elle. Tu peux bien faire ça pour moi, non ? Je veux que nous soyons plus proches,

beaucoup plus proches l'un de l'autre, Andrew. Alors j'ai besoin de voir ce qui se passe à l'intérieur de ton cerveau.

Je commençai à m'exécuter… puis j'hésitai, brusquement inquiet à la pensée de ce qu'elle pourrait découvrir.

— Ne discute plus, dit-elle en m'embrassant une fois encore. Si tu m'aimes, tu vas te taire et faire ce que je dis.

Elle me força à m'allonger et ferma le panneau de la machine. *Ce* scanner était plus qu'un tomodensitographe : il me ratissa avec des lasers ultraviolets. Je n'éprouvai aucune douleur mais les rayons arrachèrent le tissu vivant, couche par couche, avec une implacable précision. Toute la peau, toute la chair qui dissimulaient mes secrets se vaporisèrent en une brume rouge tout autour de moi, et puis la brume commença à se dissiper…

Je rêvai que je m'éveillais en hurlant.

À sept heures trente, j'interviewai Henry Buzzo dans l'une des salles de réunion de l'hôtel. Charmant et éloquent, c'était un orateur-né mais il ne voulait pas vraiment parler de Violet Mosala ; il voulait raconter des anecdotes sur des grands savants défunts.

— Bien sûr, Steve Weinberg a essayé de prouver que je m'étais trompé sur le gravitino, mais je l'ai bien vite remis à sa place…

SeeNet, pour ne parler que de lui, avait consacré trois documentaires long métrage à Buzzo, au fil des années, mais il y avait apparemment encore des noms célèbres qu'il lui fallait absolument citer devant la caméra avant de mourir.

Je n'étais pas dans un état d'esprit très charitable ; les trois heures de sommeil qui m'étaient restées après l'appel de Lydia avaient été aussi reposantes qu'un coup sur la tête. Je menai l'interview comme un automate, simulai la fascination et tentai, sans trop y croire, d'orienter la conversation dans une direction susceptible de produire un peu de matériau réellement utilisable.

— D'après vous, quelle place dans l'histoire aura celui ou celle qui découvrira la TDT ? Ne serait-ce pas là la forme ultime de l'immortalité scientifique ?

Buzzo devint modeste jusqu'à l'autohumiliation.

— Il n'y a pas d'immortalité pour les savants. Même pas pour les plus grands. Newton et Einstein sont encore célèbres aujourd'hui, mais pour combien de temps encore ? Shakespeare les enterrera probablement tous les deux… et peut-être même Adolf Hitler aussi.

Je n'eus pas le courage de l'informer que les noms qu'il venait de citer n'étaient déjà plus si fameux.

— Les théories de Newton et d'Einstein ont été pourtant entièrement englouties, dis-je. Absorbées dans des systèmes plus vastes. Je sais, vous avez déjà gravé votre nom sur une TDT qui s'est révélée être provisoire, mais tous les architectes de la TSCU avaient dit alors qu'elle n'était qu'une étape. Ne croyez-vous pas que la prochaine TDT sera la bonne : la théorie finale qui durera éternellement ?

Buzzo avait beaucoup plus réfléchi à la question que moi.

— Cela se *pourrait*, dit-il. Certainement. Je peux imaginer un univers dans lequel nous ne pouvons plus sonder plus avant, dans lequel des explications plus profondes sont littéralement, physiquement, impossibles. Mais…

— Votre propre TDT décrit pareil univers, non ?

— Oui. Mais elle pourrait être juste sur tout le reste et se tromper sur ce point-là. C'est la même chose pour celles de Mosala et de Nishide.

— Alors, dis-je d'un ton aigre, quand serons-nous fixés là-dessus, d'une manière ou d'une autre ? Quand serons-nous sûrs d'avoir touché le fond ?

— Eh bien… si *moi* j'ai raison, alors vous n'aurez jamais la certitude que j'ai raison. Ma TDT ne permet pas de prouver qu'elle soit définitive et complète même si elle est effectivement définitive et complète.

Buzzo sourit de toutes ses dents, enchanté à la perspective de léguer à la postérité un héritage aussi pervers, et poursuivit :

— Le seul type de TDT qui puisse réduire un tant soit peu l'incertitude serait une TDT qui *exige* sa propre finalité, qui fasse de ce trait un élément absolument central.

« Newton a été avalé et digéré, Einstein a été avalé et digéré… et la vieille TSCU va subir le même sort dans quelques

jours. Toutes ces théories étaient des systèmes fermés, elles étaient toutes vulnérables. La seule TDT dont on puisse garantir qu'elle soit réfractaire à ce processus serait une TDT qui se défendrait activement – qui tournerait son regard vers l'extérieur pour décrire non pas seulement l'univers mais aussi toutes les théories de rechange imaginables qui puissent d'une manière ou d'une autre la démoder – et dont on puisse démontrer qu'elle les rende toutes fausses en même temps. »

Il secoua la tête allègrement.

— Mais il n'y a rien de tel dans ce qu'on va vous proposer ici. Si vous voulez une certitude absolue, allez donc voir les gens de l'autre bord.

L'autre bord commençait juste devant l'entrée principale de l'hôtel : le carnaval de Renaissance Mystique tenait encore le haut du pavé. Je sortis quand même dans la rue : j'avais un besoin urgent d'air pur s'il me fallait être plus qu'à demi conscient pour la communication sur les logiciels de MTT à laquelle Mosala devait assister. Le ciel était éblouissant et l'air était déjà chaud ; Anarchia semblait incapable de se décider soit à se résigner à un automne tempéré, soit à tenir bon dans l'espoir d'un été indien. Le soleil me remonta le moral – légèrement –, mais je me sentais encore diminué, assommé, terrassé.

Je slalomai entre les stands et les tentes légères, esquivant jongleurs à boules de cristal et antipodistes sur échasses. La plupart des attractions étaient aussi impressionnantes ; seules les mélopées lancinantes des chanteurs ambulants me donnaient vraiment l'impression d'avancer en terrain hostile. Alors que les membres de Science Humilions ! s'étaient montrés à chaque conférence de presse et s'étaient ingéniés à retrouver l'ambiance de l'affrontement entre Walsh et Mosala, ceux de RM étaient restés agréablement inoffensifs par comparaison. Je commençai à soupçonner une stratégie délibérée : opposer une bonne secte à une méchante secte pour augmenter leur attraction combinée. Science Humilions ! n'avait rien à perdre en affichant son extrémisme ; le départ de quelques rares adeptes écœurés par la tactique de Walsh (et qui étaient très

vraisemblablement allés rejoindre RM) serait plus que compensé par un apport de groupes comme Sagesse Celtique et Lumière Saxonne, équivalents nord-européens du FDCPA, mais en plus influents.

Je me rappelai un épisode d'une des biographies de Muteba Kazadi que j'avais consultées : lorsqu'une journaliste de la BBC lui avait demandé sur un ton de reproche pourquoi il avait décliné une invitation à prendre part à un rituel de fertilité luanda, il lui avait poliment suggéré de rentrer en Angleterre et de reprocher à deux ou trois ministres d'avoir négligé de célébrer le solstice à Stonehenge. Dix ans plus tard, une demi-douzaine de membres du Parlement avaient apparemment pris Kazadi au mot. Mais ce n'étaient pas des ministres. Pas encore.

Je m'arrêtai pour regarder la troupe de comédiens RM prête à jouer à Massacrons les Classiques. Après quelques vers en jargon biotech obscur impossibles à localiser mais étrangement familiers, le poil se hérissa sur ma nuque. Ils s'étaient emparés de l'affaire des virus Landers et en jouaient maintenant leur propre version, hâtivement rédigée. De plus, la plupart de leurs descriptions de la biochimie personnelle modifiée de Landers sortaient tout droit d'*Intox ADN ;* les rédacteurs de SeeNet avaient dû piller le segment supprimé pour disposer d'un minimum de références techniques instantanées lorsqu'ils avaient monté la version finalement diffusée.

Rien de tout cela n'aurait dû me surprendre, mais la vitesse avec laquelle des événements qui s'étaient produits à des milliers de kilomètres avaient été recyclés sous forme de parabole instantanée était déjà déconcertante ; entendre mes propres paroles me revenir aux oreilles dans une boucle de rétroaction frôlait le surréel.

Un comédien qui jouait l'un des agents du FBI envoyés récupérer les archives informatiques de Landers se tourna vers le public (trois personnes) et proclama :

— Ce savoir pourrait tous nous détruire ! Il nous faut détourner les yeux !

— Oui, répondit son compagnon d'une voix funèbre, mais ce n'est là folie que d'un seul homme ! Les mêmes mystères sacrés sont énoncés dans dix millions d'autres machines ! Tant que ces

fichiers ne seront pas effacés jusqu'au dernier… aucun d'entre nous ne pourra dormir tranquille !

Le sang m'afflua au cerveau et ma gorge se serra. Impossible de nier qu'en plein milieu de la nuit, désorienté et souffrant, j'avais totalement partagé cette impression.

Et maintenant ?

Je continuai ma promenade. Je n'avais pas de temps à perdre avec Landers ou RM ; suivre Violet Mosala se révélait déjà être à la limite du possible. Le documentaire était en train de changer de nature sous mes yeux et, même si sa physique abstruse planait à des hauteurs glorieuses, Mosala était empêtrée dans tant de complications politiques que je n'arrivais plus à les dénombrer.

Sarah Knight avait-elle eu vent des intentions d'émigration de Mosala ? Si oui, cela aurait rendu le projet mille fois plus attrayant pour elle que n'importe quel marché passé avec les Anthrocosmologistes. *Mais aurait-elle caché pareil argument de vente à SeeNet ?* Peut-être, si elle avait voulu vendre le projet à un autre réseau. Mais, dans ce cas, pourquoi n'était-elle pas ici, en train de m'évincer pour réaliser *Violet Mosala : Technolibératrice** ? Ou peut-être que Mosala lui avait fait jurer de garder le secret et qu'elle avait tenu parole, quitte à perdre le contrat ?

J'en devenais dingue : même en son absence, Sarah semblait toujours avoir une étape d'avance sur moi. J'aurais dû à tout le moins lui demander de collaborer : il eût valu la peine de partager la rémunération avec elle et de la mettre au générique comme coréalisatrice rien que pour découvrir ce qu'elle savait.

Un graphique rouge vif clignota au-dessus de mon champ visuel : un petit cercle au centre d'une mire avec collimateur. Je m'immobilisai, perplexe. Lorsque je déplaçai mon regard, la cible s'accrocha à un visage dans la foule. Celui d'une personne en costume de clown qui distribuait des brochures RM.

Akili Kuwale ?

C'était l'opinion de **Witness**.

Le clown portait un masque en maquillage actif, pour l'instant un damier vert et blanc. À cette distance, ille aurait pu être d'un sexe quelconque, asexe inclus ; ille avait la carrure et

la taille requises, et ses traits étaient assez ressemblants, pour autant que je puisse en juger avec des carrés peints par-dessus. La chose n'était pas impossible, mais je n'étais pas convaincu.

Je m'approchai.

— Demandez l'*Archétype Quotidien* ! criait-ille. Toute la vérité sur les dangers de la frankenscience !

L'accent, même si je ne pouvais le localiser géographiquement, était reconnaissable entre tous, et ce boniment de crieur de journaux était tout aussi ironique que les observations de Kuwale sur Janet Walsh.

Je m'approchai du clown ; ille me regarda sans montrer de réaction.

— Combien ? dis-je.

— La vérité ne coûte rien… mais un dollar pour la cause serait bienvenu.

— Quelle cause ? RM ou AC ?

— Nous avons tous notre rôle à jouer, dit-ille calmement. Je fais semblant d'être RM. Vous faites semblant d'être journaliste.

Dur !

— D'accord. J'avoue que je ne sais pas la moitié de ce que sait Sarah Knight… mais je suis sur la bonne voie. Et j'arriverai au but plus vite avec votre aide.

Kuwale me considéra avec une méfiance non dissimulée. Le damier sur son visage se transforma soudain en losanges bleus et rouges – vision déconcertante, bien que le regard de l'asexe, inchangé d'un bout à l'autre de la transition, n'en rendait que plus éclatant son mépris envers moi.

— Prenez une brochure et foutez le camp ! Qu'est-ce que vous attendez ? Lisez ça et bouffez-le, dit-ille en me donnant l'opuscule.

— J'ai déjà avalé assez de mauvaises nouvelles pour la journée. Et la Clef…

— Ah, fit-ille avec un sourire sardonique. Amanda Conroy vous convoque à un *entretien au coin du feu* et vous croyez tout savoir.

— Si je croyais tout savoir, pourquoi vous supplierais-je de me raconter ce qui m'a échappé ?

Ille hésita.

— Dimanche soir, insistai-je, vous m'avez demandé d'ouvrir l'œil. Dites-moi pourquoi, dites-moi ce que je dois chercher et j'ouvrirai l'œil. Je ne veux pas qu'il arrive quoi que ce soit de fâcheux à Mosala, pas plus que vous. Mais j'ai besoin de savoir exactement de quoi il retourne.

Kuwale réfléchit, encore sur la défensive mais manifestement tenté(e) de céder. Mis à part les confrères de Mosala ou Karin De Groot – avec qui ille n'avait aucune chance –, j'étais probablement la personne la plus proche de son idole avec qui ille puisse entrer en contact.

— Si vous travailliez pour l'autre bord, spécula-t-ille, pourquoi feriez-vous semblant d'être aussi incompétent ?

— Je ne suis même pas sûr, enchaînai-je sans relever l'insulte, de savoir qui sont les gens de *l'autre bord*.

Kuwale jeta l'éponge.

— Retrouvez-moi devant cet immeuble dans une demi-heure.

Ille me prit le poignet et écrivit une adresse dans la paume de ma main ; ce n'était pas la maison où j'avais rencontré Conroy. Dans une demi-heure, j'étais censé filmer Mosala assistant à une conférence – une de plus –, mais je pouvais me permettre quelques plans-réaction de Mosala en moins dans le stock destiné au montage final ; le documentaire n'en mourrait pas et Mosala me saurait probablement gré de la laisser pour une fois tranquille.

Avant de me quitter, Kuwale me plaqua dans la main une brochure enroulée. Je faillis m'en débarrasser puis me ravisai. Ned Landers était en couverture ; des boulons saillaient sur son cou tandis que, dans un effet à la M.C. Escher, il allongeait le bras en dehors du cadre du portrait pour se peindre lui-même. LE MYTHE D'UN SELF-MADE-MAN, disait le titre. Ce qui était au moins plus spirituel que tout ce que les murdochs pourraient trouver. Mais, lorsque je feuilletai l'article à l'intérieur… il n'y était pas question de contrôler ni de restreindre l'accès aux données du génome humain, on n'y évoquait pas la résistance opposée par les États-Unis et la Chine à l'inspection par une commission internationale de sites possédant du matériel pour la synthèse de l'ADN, on n'y faisait aucune suggestion pratique

que ce soit pour empêcher un nouveau Chapel Hill. Hormis un appel pour que toutes les cartographies de l'ADN humain soient « effacées et remises en inconnaissance » – à peu près aussi utile que de supplier les Terriens d'oublier la vraie forme de la planète –, il n'y avait là que baratin pseudo-mystique : le danger de toucher aux mystères essentiels, le « besoin humain » d'un ineffable secret de la vie, le viol technologique de l'âme collective.

Si les gens de Renaissance Mystique voulaient parler au nom de toute l'humanité, définir les frontières exactes du savoir et dicter – ou censurer – les vérités les plus profondes de l'univers… ils allaient être obligés de revoir leur copie.

Je fermai les yeux et ris de soulagement et de gratitude. Maintenant que le moment était passé, je pouvais l'avouer : l'espace d'un instant, j'avais presque cru qu'ils auraient pu faire de moi un adepte. J'avais presque imaginé que j'aurais pu finir par entrer dans leur tente de recrutement à quatre pattes, la tête basse dans une humilité appropriée (enfin !), en proclamant : « J'étais aveugle, mais à présent je vois ! J'étais psychiquement insensible, mais à présent je suis syntonisé ! J'étais tout yang et pas du tout yin – hiérarchique et linéaire, je pensais du lobe gauche – mais à présent je suis prêt à embrasser l'Équilibre Alchimique entre le Rationnel et le Mystique ! Vous n'avez qu'à prononcer le Mot… et je serai Guéri ! »

L'adresse que m'avait donnée Kuwale était celle d'une boulangerie. À l'exception des produits de luxe importés, toute l'alimentation sur Anarchia venait de la mer, mais les protéines et les amidons contenus dans les nodules des algues modifiées qui prospéraient en lisière des récifs étaient absolument identiques à ceux contenus dans n'importe quel grain de blé et dégageaient la même odeur lors de la cuisson au four. Cet arôme familier me donna une faim atroce, mais la pensée d'avaler ne serait-ce qu'une bouchée de pain frais suffit à me donner la nausée. J'aurais dû alors me rendre compte que j'étais physiquement malade, au-delà de la fatigue consécutive au voyage, au-delà de l'interruption de mon sommeil médicalisé, au-delà de ma tristesse d'avoir perdu Gina, au-delà du stress

que j'éprouvais à être plongé dans une sombre histoire sans espoir d'en sortir. Mais je n'avais pas mon robopharm pour décider de la réalité de cette maladie, je ne faisais pas confiance aux médecins autochtones, je n'avais pas le temps d'être malade. Je me dis donc que tout ça était dans ma tête et que le meilleur remède était de ne pas y penser.

Kuwale apparut, sans costume de clown, juste à temps pour m'empêcher de vomir ou de tomber dans les pommes. Ille passa sans même m'accorder un regard, tout(e) rayonnant(e) d'énergie nerveuse. Je le suivis – et commençai à enregistrer –, résistant à l'envie de crier son nom et de saboter la solennité du roman d'espionnage impliqué par son manège.

Je le rattrapai et marchai à côté d'ille.

— Au fait, que signifie « AC modéré » ? demandai-je.

Kuwale me regarda de biais, tendu(e) et irrité(e), mais daigna me répondre :

— Nous ne savons pas qui est la Clef. Nous admettons que nous risquons de ne jamais le savoir avec certitude. Mais nous respectons toutes les personnes qui semblent être des candidats vraisemblables.

Tout ce discours était modéré et raisonnable jusqu'à en être obscène.

— « Respectons » ou « révérons » ?

Ille roula les yeux.

— La Clef est une personne comme une autre. La première à appréhender totalement la TDT. Mais cela ne signifie pas pour autant qu'un milliard d'autres après elle ne puissent pas y arriver. Il faut que quelqu'un soit le premier ; c'est aussi simple que ça. La Clef n'est pas – ni de près, ni de loin – un « dieu » ; la Clef n'a même pas besoin de savoir qu'elle a créé l'univers. Tout ce qu'elle a à faire, c'est de l'*expliquer*.

— Tandis que des gens comme vous restent en retrait et expliquent cet acte de création ?

Kuwale balaya cette suggestion d'un geste de la main, laissant entendre qu'ille n'avait pas de temps à perdre avec du pinaillage métaphysique.

— Alors, dis-je, pourquoi tant vous inquiéter pour Violet Mosala si, tout compte fait, elle n'a rien de particulier, cosmiquement parlant ?

Ille n'en revenait pas.

— Une personne doit-elle être une sorte de divinité surnaturelle pour mériter de ne pas être tué ? Dois-je tomber à genoux et adorer cette femme comme la Déesse Mère de l'Univers pour me soucier de savoir si elle est en vie ou si elle est morte ?

— Allez lui dire en face qu'elle est la *Déesse Mère de l'Univers* et vous regretterez bien vite de ne pas être mort(e) vous-même.

Kuwale sourit de toutes ses dents.

— Et je l'aurai mérité. Mais je sais, ajouta-t-ille stoïquement, qu'elle place les AC encore au-dessous des Sectes Ignorantes ; le fait même que nous refusions d'évoquer la divinité ne nous rend que plus sournois à ses yeux. Elle nous tient pour des parasites qui se nourrissent de la science : qui suivent les recherches des théoriciens de la TDT, se les approprient, les déforment… et ce, sans même avoir l'honnêteté de parler le langage des antirationalistes.

Ille haussa légèrement les épaules.

— Elle nous méprise. Mais je la respecte quand même. Et, qu'elle soit ou non la Clef… c'est l'une des plus grandes physiciennes de sa génération, c'est une force puissante pour la *technolibération**… pourquoi aurais-je besoin de la déifier pour trouver sa vie précieuse ?

— D'accord.

Cette attitude décontractée semblait beaucoup trop belle pour être sincère, mais elle ne contredisait pas tout ce que j'avais pu entendre de la bouche de Conroy.

— Ça, c'est les AC modérés, dis-je. Maintenant, parlez-moi des hérétiques.

Kuwale poussa un gémissement.

— Les permutations sont… infinies, dit-ille. Imaginez n'importe quelle variation qui vous plaira, et il y aura certainement quelqu'un sur la planète pour la considérer comme la vérité. Nous n'avons pas fait breveter

l'Anthrocosmologie. Il y a dix milliards de gens dans le monde, et ils sont tous capables de croire ce qu'ils veulent, pour proches qu'ils soient de nous sur le plan métaphysique, pour éloignés qu'ils soient en esprit.

Ille esquivait purement et simplement la question. Mais, si j'avais voulu insister, je n'en aurais pas eu le temps. Kuwale aperçut devant nous un tram qui commençait à quitter son arrêt et se mit à courir derrière. Je me démenai pour rester à sa hauteur ; nous réussîmes tous les deux à monter en marche mais il me fallut un certain temps pour reprendre mon souffle. Nous allions vers l'ouest, en direction de la côte.

Le tram n'était qu'à moitié plein ; Kuwale n'en demeura pas moins debout entre les portes, accroché(e) à une colonne de maintien, le buste penché dans le vent.

— Si je vous montre les gens que vous devrez reconnaître, dit-ille, est-ce que vous me préviendrez si vous les voyez ? Je vais vous donner un numéro pour me contacter et un algorithme de chiffrement, et tout ce que vous aurez à faire, c'est…

— Un instant, dis-je. Qui sont ces gens ?

— Ils sont dangereux pour Violet Mosala.

— Vous voulez dire que vous les soupçonnez d'être dangereux.

— Je sais qu'ils le sont.

— D'accord. Alors, qui sont-ils ?

— Qu'est-ce que ça changerait si je vous donnais leurs noms ? Ça ne vous dirait absolument rien.

— Non, mais vous pouvez me dire pour qui ils travaillent. Quel gouvernement, quelle firme de biotechnologie…

Son visage se durcit.

— J'en ai trop dit à Sarah Knight. Je ne vais pas faire deux fois la même erreur.

— Pourquoi « trop » ? Elle vous a trahi(e) ? Elle a parlé à… SeeNet ?

— Non ! dit Kuwale avec un regard féroce.

Je ne comprenais plus.

— Sarah m'a raconté ce qui s'est passé avec SeeNet. Vous avez tiré les ficelles à droite et à gauche… et hop ! elle avait

travaillé pour des prunes. Elle était furieuse, mais elle n'était pas surprise. Elle a dit que c'est pareil dans tous les réseaux. Et elle ne vous en tenait pas vraiment rigueur ; elle a dit qu'elle était prête à vous transmettre tout ce qu'elle savait si vous étiez d'accord pour lui rembourser ses frais sur votre budget de recherche, et qu'elle garderait le silence.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Je lui ai donné le feu vert pour qu'elle vous dise tout ce qu'elle savait sur les AC. Pourquoi croyez-vous que j'ai fait tout ce cirque à l'aéroport ? Si j'avais su que vous n'étiez encore au courant de rien, vous croyez que je vous aurais abordé comme ça ?

— Non.

Ça au moins, ça tenait debout.

— Mais pourquoi aurait-elle dit qu'elle allait me donner ces informations puis changé d'avis ensuite ? Je n'ai pas eu de nouvelles d'elle. Elle ne répond pas à mes appels…

Kuwale me regarda dans les yeux, triste et honteux puis, brusquement, douloureusement sincère.

— Et elle ne répond pas aux miens.

Nous descendîmes du tram à un arrêt en bordure d'un petit complexe industriel puis nous dirigeâmes vers le sud-est. Si nous étions surveillés par des professionnels, ces incessants déplacements ne changeraient rien mais, si Kuwale croyait que nous pourrions ainsi parler plus librement sans courir de risques, j'étais disposé à le suivre.

Pendant un moment, je ne pus admettre qu'il soit arrivé quelque chose à Sarah ; elle avait toutes les raisons de souhaiter nous voir l'un et l'autre disparaître de son existence, désir qu'auraient satisfait quelques mots à l'adresse de son logiciel de communication. Elle aurait pu, brièvement, nourrir le fantasme magnanime de me mettre dans le coup malgré ce que je lui avais fait, par pure solidarité journalistique – comme quoi nous réunissions nos efforts pour ce reportage historique sur Violet Mosala, cette histoire qu'il fallait ab-so-lu-ment raconter, blablabla –, et puis changer d'avis le lendemain matin dès que la consolation chimique aurait cessé d'agir.

De plus, je commençais à avoir des doutes quant au danger que courait Mosala elle-même.

Je me tournai vers Kuwale.

— Si les commanditaires de la biotech venaient à assassiner pour de bon Violet Mosala, elle deviendrait une martyre instantanée pour la cause de la *technolibération**. Et elle ferait, même à l'état de cadavre, une aussi bonne mascotte, un aussi bon prétexte pour le gouvernement sud-africain quand il voudrait mener la croisade antiboycott à l'ONU.

— Peut-être, concéda-t-ille. Si les manchettes disaient la vérité.

— Comment la nouvelle pourrait-elle être étouffée ? On ne pourrait pas tellement compter sur le silence des partisans de Mosala.

— Vous savez à *qui* appartiennent la plupart des médias ? demanda Kuwale avec un sourire féroce.

— Oui, je sais, alors arrêtez cette parano à la con. À cent groupes différents, mille individus différents…

— Cent groupes différents, dont la plupart possèdent aussi d'importantes entreprises de biotech. Mille individus différents, dont la plupart siègent au conseil d'administration d'au moins un acteur principal de cette industrie, d'AgroGenèse à Vivo-Tech.

— C'est vrai, mais il y a d'autres intérêts en jeu, d'autres priorités. Ce n'est pas aussi simple que vous voulez le laisser entendre.

À présent, nous étions seuls sur une vaste étendue de roche corallienne plate mais non pavée, préparée mais non encore aménagée ; quelques petits engins de terrassement étaient regroupés au loin mais semblaient inactifs. Munroe m'avait dit que personne n'avait le droit de posséder du terrain sur Anarchia – pas plus qu'on ne pouvait posséder l'air – mais que rien, par ailleurs, n'empêchait les gens d'en clôturer et accaparer des surfaces importantes. Le fait qu'ils choisissent de *ne pas* agir en ce sens m'inquiétait fortement ; cela me semblait un exercice d'abstinence contre nature – un consensus en équilibre instable prêt à basculer dans une orgie de revendications foncières avec création *de facto* de titres suivies

d'une réaction indignée – probablement violente – de la part de ceux qui n'étaient pas arrivés les premiers.

Et pourtant… *Pourquoi s'exiler au bout du monde rien que pour jouer à la guéguerre sous les cocotiers ?* Aucune société ne choisit délibérément de s'autodétruire. Et si un touriste ignorant était capable d'imaginer à quel point une ruée sur la terre serait désastreuse, les habitants d'Anarchia avaient dû eux-mêmes étudier la question en détail et mille fois plus sérieusement.

J'ouvris les bras pour embrasser le panorama de l'île hors la loi.

— Si vous croyez vraiment que les multinationales de la biotech peuvent commettre un meurtre sans être inquiétées, dites-moi pourquoi elles n'ont pas transformé Anarchia en boule de feu.

— Le bombardement d'El Nido a rendu cette solution à jamais inutilisable. Il faut un gouvernement pour faire ça à votre place, et actuellement aucun gouvernement ne prendrait le risque de déchaîner une réprobation mondiale.

— Pourquoi ne pas l'avoir sabotée, alors ? Si EnGeneUity ne peut pas trouver un moyen de dissoudre sa propre création dans la mer d'où elle est sortie, alors les Beach Boys mentaient.

— Les Beach Boys ?

— « Les biotechnologistes californiens sont les meilleurs du monde », citai-je. C'était bien une de leurs productions, non ?

— Les gens d'EnGeneUity sont en train de vendre des copies d'Anarchia d'un bout à l'autre du Pacifique, dit Kuwale. Pourquoi saboteraient-ils leur meilleur modèle de démonstration, leur meilleure publicité, autorisée ou non ? Ils ne l'ont peut-être pas fait exprès, mais la vérité est qu'Anarchia ne leur a rien coûté… tant que personne d'autre ne se met à les pirater.

Je n'étais pas convaincu, mais cette discussion ne débouchait sur rien.

— Vous voulez me montrer votre galerie de tueurs à gages industriels ? Et puis m'expliquer, très soigneusement, ce que vous avez exactement l'intention de faire si je vous dis que j'en ai repéré un ? Parce que si vous croyez que je veux être impliqué

dans un meurtre, même pour la défense de la Clef elle-même, même sur Anarchia, vous vous…

— Il n'est pas question de recourir à la violence. Tout ce que nous voulons, c'est surveiller ces gens, rassembler les renseignements nécessaires puis prévenir les services de sécurité de la conférence dès que nous aurons quelque chose de concret.

Son minicom bipa. Ille s'immobilisa, le tira de sa poche, contempla l'écran quelques secondes puis se déplaça méthodiquement d'une douzaine de mètres vers le sud.

— Ça vous gênerait de me dire ce que vous faites ? demandai-je.

Kuwale sourit fièrement.

— Le système qui assure la sécurité de transmission de mes données est relié au GPS. Les fichiers les plus confidentiels ne peuvent être ouverts, même avec les mots de passe et signatures vocales corrects, à moins que vous ne soyez exactement à l'endroit qu'il faut, lequel change d'heure en heure. Et je suis le seul(e) à savoir exactement comment il change.

Je faillis demander : Pourquoi ne pas apprendre par cœur une longue liste de mots de passe au lieu de repères cartographiques ? Question stupide. Le *Global Positioning System* existait, alors pourquoi ne pas s'en servir ? Et un système de sécurité plus tortueux était meilleur, non pas parce qu'il était plus sûr mais parce que sa complexité même était une fin en soi. La technophilie était comme n'importe quelle autre esthétique ; inutile de demander *pourquoi*.

Kuwale et moi n'avions qu'une demi-génération de différence et nos conceptions du monde se recoupaient probablement à quatre-vingts pour cent, mais ille avait poussé beaucoup plus loin tout ce à quoi nous croyions tous les deux. La science et la technologie semblaient lui avoir donné tout ce qu'ille pouvait désirer : un moyen d'échapper au champ de bataille empoisonné de la sexualité, un mouvement politique qui valait la peine qu'on se batte pour lui et même une quasi-religion, suffisamment délirante à sa manière mais qui, au moins, contrairement à la plupart des autres croyances bien disposées envers la science, n'était pas une synthèse forcée de la

physique moderne et de quelque relique historique poussiéreuse comme les niaiseries du Bouddhisme Quantique ou de l'Église Révisionniste du Big Bang Judéo-Chrétien.

Je le regardai bricoler avec le logiciel, attendant quelque conjonction de satellites et d'horloges atomiques, et me demandai : *Aurais-je été plus heureux si j'avais choisi les mêmes orientations qu'ille ?* En tant qu'asexe, pour m'épargner une douzaine de liaisons malheureuses. En tant que *technolibérateur**, pourvu d'un zèle idéologique qui m'aurait protégé des moindres doutes que je puisse avoir quant à Nagasaki ou Ned Landers. En tant qu'Anthrocosmologiste, disposant d'une explication définitive pour toute chose, qui m'aurait donné une étape d'avance même sur les théoriciens de la TDT et m'aurait vacciné contre les religions concurrentes en prévision de ma vieillesse.

Aurais-je été plus heureux ?

Peut-être. Mais, de toute façon, le bonheur était surévalué.

Le logiciel de Kuwale bipa victoire. Je le rejoignis et acceptai via la liaison infrarouge entre nos deux minicoms les données qu'ille venait de débloquer.

— Ça vous embêterait de me dire comment vous connaissez l'existence de ces gens ? Ou comment je suis censé vérifier ce que vous dites sur eux ?

— C'est ce que Sarah Knight m'a demandé.

— Je ne suis pas surpris. Maintenant, c'est *moi* qui vous le demande.

Kuwale feignit de m'ignorer : l'affaire était classée. Ille désigna mon abdomen avec son minicom.

— Mettez tout là-dedans, m'ordonna-t-ille avec le plus grand sérieux, dès que vous en aurez l'occasion. C'est la sécurité totale pour les données. Veinard !

— Ouais. Tandis qu'un des tueurs d'EnGeneUity tourne en rond sur Anarchia avec votre minicom en essayant de retrouver les coordonnées géographiques exactes, les autres gagneront du temps en m'ouvrant le ventre.

— C'est ça, dit Kuwale en riant. Vous n'êtes peut-être pas très bon comme journaliste, mais tout n'est pas perdu, nous ferons de vous un martyr révolutionnaire.

Ille montra du doigt l'autre côté de l'étendue de roche corallienne aux reflets vert et argent sous le soleil matinal.

— Nous devrions rentrer en ville séparément. Si vous allez par là, vous allez tomber en vingt minutes sur la ligne de tram sud-ouest.

— D'accord.

Je n'avais pas la force de discuter. Toutefois, lorsqu'ille se tourna pour partir, je lui dis :

— Avant que vous disparaissiez, est-ce que je peux vous poser une dernière question ?

— Ça ne coûte rien d'essayer.

— Pourquoi faites-vous ça ? Je ne comprends toujours pas. Vous dites que cela vous est égal que Violet Mosala soit la Clef ou non. Mais, même si c'est un être humain tellement important que sa disparition serait une tragédie mondiale… pourquoi vous sentez-vous personnellement responsable de son sort ? Elle *sait* exactement ce qui l'attend en émigrant à Anarchia. Elle est adulte, elle ne manque pas de ressources et dispose de plus d'influence politique que ni vous ni moi ne pourrons jamais espérer en avoir. Elle n'est pas désemparée, elle n'est pas stupide… et si elle savait ce que vous êtes en train de faire, elle vous étranglerait probablement de ses propres mains. Alors… pourquoi ne pas la laisser se débrouiller toute seule ?

Kuwale hésita et baissa les yeux. J'eus l'impression d'avoir enfin touché un point sensible ; ille avait l'air de chercher les mots avec lesquels ille pourrait se délivrer de son fardeau.

Le silence se prolongeait, mais j'attendis patiemment. *Sarah Knight lui avait soutiré toute l'histoire, n'est-ce pas ? Il n'y avait pas de raison que je ne puisse pas en faire autant.*

Kuwale leva les yeux et répondit négligemment :

— Comme je l'ai déjà dit : ça ne coûte rien d'essayer.

Ille me tourna le dos et s'éloigna.

18

En attendant le tram, je visionnai les données que Kuwale m'avait transmises. Dix-huit visages, mais pas de noms. Les images étaient des portraits tridimensionnels normalisés où l'arrière-plan était supprimé et l'éclairage homogénéisé comme sur des photos d'identité judiciaire. Douze hommes et six femmes d'âges et d'ethnies divers. Ce nombre était bizarrement élevé ; Kuwale n'avait pas laissé entendre qu'ils étaient tous réellement présents sur Anarchia mais comment, au juste, pouvait-ille avoir obtenu les portraits des *dix-huit* tueurs à gages des multinationales qui seraient le plus vraisemblablement envoyés sur l'île ? Quelle sorte de source, quelle sorte de fuite, quelle sorte de piratage de données auraient pu fournir cette information précise, et rien de plus ?

Quoi qu'il en soit, je n'avais aucune intention de prévenir les AC que j'avais repéré l'un de ces visages dans la foule, pas tellement par crainte de risquer ma peau en prenant le parti de *technolibérateurs** extrémistes contre de puissants intérêts industriels, mais surtout parce que je ne pouvais m'empêcher de soupçonner Kuwale de planer complètement, d'être un fan de Mosala au moins aussi paranoïaque que je l'avais d'abord imaginé, sinon plus. Faute de pouvoir aucunement vérifier son histoire, je ne me voyais guère en train de déchaîner une vengeance de nature non précisée sur un parfait inconnu qui se serait aventuré trop près de Violet Mosala. Autant que je sache, c'était là une collection d'adeptes des Sectes Ignorantes photographiés à la descente de leur charter. Le fait que Mosala ne manque pas d'ennemis potentiels ne prouvait pas que Kuwale sache qui ils étaient ni qu'ille m'ait dit la vérité sur quoi que ce soit.

Même la version de l'Anthrocosmologie qu'on m'avait jusqu'à présent servie semblait bien trop raisonnable et

dépourvue de passion pour être authentique. *La Clef n'est qu'une personne parmi tant d'autres, à vrai dire… toute notre sollicitude envers Violet Mosala est justifiée par ses nombreuses autres qualités.* Pourquoi prendre la peine d'inventer une secte qui élève quelqu'un au statut de Cause Première de Toute Chose pour ensuite considérer ce fait comme insignifiant ? Kuwale avait trop protesté.

Lorsque j'arrivai à l'hôtel, la communication sur les logiciels MTT était déjà presque terminée et je m'assis donc dans le hall en attendant que Mosala émerge de l'auditorium.

Plus j'y réfléchissais, moins j'étais disposé à me fier en tout ou partie à ce que Kuwale et Conroy m'avaient dit. Or je savais qu'il me faudrait peut-être des mois pour découvrir la vérité sur les Anthrocosmologistes. À part Indrani Lee, il n'y avait qu'une seule personne qui puisse vraisemblablement détenir les réponses, et j'étais excédé jusqu'à la nausée d'être tenu dans l'ignorance par pur orgueil stupide.

J'appelai Sarah. Si elle était en Australie, il faisait déjà grand jour sur la côte Est… mais ce fut le système répondeur habituel qui décrocha.

Je lui laissai un nouveau message. Je ne pouvais me résoudre à tout avouer noir sur blanc : *J'ai profité de ma position chez SeeNet. Je t'ai piqué le projet et je ne le méritais pas. C'était mal et je le regrette.* Au lieu de quoi je lui proposai de participer à *Violet Mosala* dans le rôle qui lui plairait, selon toutes modalités sur lesquelles nous pourrions nous entendre.

Je me déconnectai, escomptant tirer un minimum de soulagement de cette tentative tardive pour faire amende honorable. Or ce fut une puissante impression de malaise qui s'abattit sur moi. Je regardai autour de moi dans le hall brillamment éclairé et contemplai les éblouissantes flaques de soleil sur les élégants motifs blanc et or du sol carrelé – plus Spartiate que jamais dans son style insulaire –, comme si j'espérais que la lumière elle-même entre à flots dans mes yeux et dissipe le brouillard de panique qui assaillait mon cerveau.

En vain.

Je restai assis, la tête dans les mains, incapable de trouver un sens à la terreur que je ressentais. *La situation n'était pas*

désespérée à ce point. Il y avait encore bien trop d'énigmes non résolues à mon gré, mais moins que quatre jours auparavant.

J'avançais dans mes recherches, non ?

Je restais dans le coup.

À peine.

L'espace qui m'entourait sembla se dilater. Le hall de l'hôtel, le carrelage ensoleillé reculèrent ; le décalage était infinitésimal, mais il était impossible de l'ignorer. Je jetai un coup d'œil à l'horloge de mon minicom, le cerveau vidé par la peur ; la conférence de Mosala devait se terminer dans trois minutes mais le temps semblait s'étirer devant moi comme un vide impossible à franchir. Il fallait que j'entre en contact avec quelqu'un, ou quelque chose.

Avant que je puisse changer d'avis, j'ordonnai à **Hermès** d'appeler **Caliban**, l'interface usager d'un consortium de pirates. Un visage d'androgyne ricanant apparut dans un enchaînement fluide de mutations qui modifiaient ses traits, seconde par seconde, à mesure qu'il parlait ; seul le blanc de ses yeux restait constant, comme s'ils me regardaient derrière un masque infiniment malléable.

— Perturbation signalée, requérant. Il y a de la glace sur les lignes.

De la neige se mit à tourbillonner autour des visages ; leur teint privilégiait les gris et les bleus.

— Rien n'est clair, rien n'est facile.

— Arrête ton baratin.

Je transmis l'identifiant de télécommunications de Sarah Knight.

— Qu'est-ce que tu peux me dire là-dessus pour… cent dollars ?

Caliban loucha et dit :

— Le Styx est gelé à bloc.

Du givre se forma sur ses lèvres et cils continuellement renouvelés.

— Cent cinquante.

Caliban ne sembla pas impressionné mais **Hermès** matérialisa une fenêtre montrant une demande de virement ; je l'approuvai, à contrecœur.

Un plein écran de texte vert, facétieusement flou, vint illuminer les visages logiciels.

— Ce numéro appartient à Sarah Alison Knight, citoyenne australienne, résidence principale 17 E Parade Avenue, Lindfield, Sydney. Natfem, date de naissance 4 avril 2028.

— Je sais tout ça, minable ! Elle est où, maintenant, précisément ? Et quand a-t-elle pour la dernière fois accepté un appel en personne ?

Le texte vert s'effaça et **Caliban** frissonna.

— Les loups hurlent dans les steppes. Les rivières souterraines se changent en glaciers.

Je me retins de gaspiller d'autres invectives.

— Je vais te donner encore cinquante dollars.

— Veines de glace compacte sous le roc. Rien ne bouge, rien ne change.

Je serrai les dents.

— Cent.

Mon budget de recherche fondait à toute allure et sans aucun rapport avec *Violet Mosala*. Mais il fallait que je sache.

Des symboles orange dansèrent sur la chair grise et **Caliban** annonça :

— Notre Sarah a accepté un appel pour la dernière fois – en personne, à ce numéro – dans le lobe satellitaire métropolitain central de Kyoto, Japon, à 10 : 23 : 14 Temps Universel, le 26 mars 2055.

— Et où est-elle, maintenant ?

— Aucun matériel ne s'est connecté au réseau sous cet identifiant depuis l'appel ci-dessus désigné.

Traduction : elle n'avait pas utilisé son minicom pour contacter qui que ce soit ni consulter un service quelconque. Elle n'avait pas ne serait-ce que visionné un bulletin d'information ni téléchargé un clip vidéo de trois minutes. À moins que…

— Cinquante sacs, à prendre ou à laisser, pour son nouvel identifiant de télécommunications.

Caliban les prit et sourit.

— Fausse piste. Elle n'a pas de nouveau numéro, pas de nouveau compte.

— Ça sera tout, dis-je mollement. Merci.

Caliban simula l'étonnement devant cette courtoisie imprévue et m'envoya un baiser d'adieu.

— À la prochaine. Et n'oublie pas, requérant : les données *veulent* leur liberté !

Pourquoi Kyoto ? Je ne voyais pas le rapport, sauf avec Yasuko Nishide. Ce qui signifiait quoi ? Qu'elle avait quand même prévu de couvrir la Conférence Einstein après tout, mais avec un documentaire concurrent sur un théoricien concurrent ? Et que la seule raison qui l'empêchait d'être sur Anarchia était la maladie de Nishide ?

Mais pourquoi était-il impossible de la joindre ? La sinistre conclusion que Kuwale n'avait pas formulée ne tenait pas debout. Pourquoi les multinationales de la biotech s'attaqueraient-elles à Sarah Knight si elle avait clairement manifesté son intention de lâcher Violet Mosala pour un autre physicien, totalement apolitique celui-là ?

Des gens commencèrent à traverser le hall, s'entretenant avec des voix excitées. Je levai les yeux. L'auditorium au bout du couloir était en train de se vider. Mosala et Helen Wu sortirent ensemble ; je vins à leur rencontre.

Mosala rayonnait.

— Andrew ! Vous ne savez pas ce que vous avez manqué ! Serge Bischoff vient de publier un algorithme inédit qui va m'économiser des *jours* en temps de calcul !

— *Nous* économiser des jours à tous, s'il te plaît ! corrigea Helen Wu.

— Bien sûr, dit Mosala.

Puis elle me souffla :

— Helen ne sait pas encore qu'elle est de mon côté, que ça lui plaise ou non. Au fait, j'ai un résumé de la communication, vous voulez le lire ?

— Non, dis-je d'une voix atone.

Je me rendis compte à quel point je devais sembler brusque mais je me sentais tellement défoncé, tellement déconnecté que ça m'était vraiment égal. Mosala me regarda, curieuse, l'air plus inquiète qu'irritée.

Wu nous laissa.

— Vous avez eu d'autres nouvelles de Nishide ? demandai-je.

— Ah, fit Mosala, soudain sérieuse. On dirait qu'il ne va pas pouvoir participer à la conférence, après tout. Sa secrétaire a pris contact avec les organisateurs ; on a été obligé de l'hospitaliser. Une pneumonie. Comme la dernière fois.

Elle ajouta d'une voix triste :

— Si ça continue comme ça… je ne sais pas. Il se peut qu'il prenne sa retraite définitivement.

Je fermai les yeux ; le sol commença à basculer.

— Vous êtes souffrant ? demanda une voix lointaine. Andrew ?

J'imaginai mon visage chauffé à blanc.

J'ouvris les yeux. Et je crus que j'avais finalement compris ce qui se passait.

— Est-ce que je peux vous parler ? demandai-je. S'il vous plaît.

— Bien sûr.

La sueur commença à me couler sur les joues.

— Ne vous mettez pas en colère. Écoutez-moi jusqu'au bout.

Mosala se pencha en avant, les sourcils froncés. Elle hésita puis posa la main sur mon front.

— Vous êtes brûlant. Il faut que vous voyiez un médecin, tout de suite.

— Mais écoutez-moi ! lui criai-je d'une voix cassée. *C'est tout ce que je vous demande !*

Tout le monde nous regardait. Mosala ouvrit la bouche, indignée, prête à me remettre à ma place, mais elle changea d'avis.

— Allez-y. Je vous écoute.

— Vous avez besoin de tests de dépistage sanguins, d'un… examen micropathologique complet… le grand jeu, quoi. Actuellement, vous n'avez pas de symptômes, mais… même si vous ne sentez rien… *faites-le*… il n'y a aucun moyen de savoir combien de temps peut durer la période d'incubation.

Je dégoulinais de sueur, je tenais à peine sur mes jambes ; chaque inspiration emplissait mes poumons de feu.

— Qu'est-ce que vous croyez qu'ils allaient faire ? Envoyer une équipe de tueurs avec des mitraillettes ? Je doute… qu'ils

aient vraiment voulu me rendre malade… mais le truc a dû muter pendant le voyage. Il était programmé pour votre génome… mais il a dû… perdre l'adresse en route, et, dis-je en riant, s'est retrouvé dans mon sang. Dans mon cerveau.

Je me pliai en deux et tombai à genoux. Une convulsion me traversa tout le corps, comme un spasme péristaltique qui tentait d'expulser la chair de ma peau. Des gens criaient autour de moi, mais je n'arrivais pas à saisir ce qu'ils disaient. Je m'efforçai de relever la tête mais, lorsque j'y parvins, brièvement, des ecchymoses noires et violettes s'épanouirent d'un bout à l'autre de mon champ de vision.

Je cessai de lutter. Je fermai les yeux et m'allongeai sur le carrelage frais et accueillant.

Longtemps, sur mon lit d'hôpital, je ne prêtai aucune attention à mon environnement. Je m'agitais dans un enchevêtrement de draps trempés de sueur, laissant le monde demeurer dans un flou miséricordieux. Je ne sollicitai aucune information des gens qui m'entouraient ; dans mon délire, je croyais détenir toutes les réponses.

Ned Landers était derrière tout ça. Il avait profité de notre rencontre pour me contaminer avec un de ses virus secrets. Et maintenant, parce que j'avais fait tout ce chemin pour lui échapper… bien qu'Helen Wu ait prouvé que le monde entier n'était qu'une boucle et que tout revenait au même point… maintenant j'étais frappé par l'arme secrète de Landers contre Violet Mosala, Andrew Worth et tous ses autres ennemis.

J'avais le D-stress.

Un grand Fidjien en blouse blanche m'enfonça un goutte-à-goutte dans le coude. Je secouai le bras pour m'en débarrasser ; il m'immobilisa.

— Vous ne savez donc pas que ça ne sert à rien ? marmonnai-je d'une voix triomphante. Qu'il n'y a pas de traitement ?

Le D-stress n'était nullement aussi pénible que je l'avais imaginé. Je ne hurlais pas comme la bonne femme de Miami, hein ? J'avais la nausée, j'étais fébrile mais j'étais sûr de me

diriger vers une forme quelconque d'oubli, somptueuse et indolore.

— Maintenant, je suis parti pour toujours ! dis-je en souriant au Fidjien. Je suis déjà là-bas !

— Je ne crois pas, dit-il. Je crois que vous êtes allé là-bas et que vous êtes en train de revenir.

Je secouai la tête dans un geste provocant puis me mis à crier de surprise et de douleur. Mes entrailles étaient secouées de spasmes et je les vidais sous moi, impuissant, dans un bassin que je n'avais même pas remarqué. J'essayai de m'arrêter. En vain. Mais ce n'était pas tant l'incontinence qui m'horrifiait que l'inconsistance. Ce n'était plus de la diarrhée, c'était de l'eau.

Les spasmes finirent par s'arrêter, mais je continuai de frissonner.

Je suppliai l'infirmier de me fournir une explication.

— Qu'est-ce qui m'arrive ?

— Vous avez le choléra. Un choléra antibiorésistant. Nous pouvons limiter la fièvre et vous maintenir en état d'hydratation, mais il faudra que la maladie suive son cours. Alors, vous en avez pour longtemps.

19

Une fois la première vague de délire retombée, j'essayai de faire le point calmement en m'armant de données objectives. Je n'étais pas un nouveau-né, je n'étais pas vieux. Je ne souffrais pas de malnutrition, d'infestation par des parasites, d'un affaiblissement du système immunitaire ni d'aucun autre facteur de complications. J'étais soigné par un personnel compétent. Mon état était surveillé en permanence par un matériel sophistiqué.

Je me dis que je n'allais pas mourir.

La fièvre et la nausée, absentes dans le choléra « classique », signifiaient que j'avais le biotype de Mexico, signalé pour la première fois à la suite du tremblement de terre de 15, répandu ensuite depuis longtemps sur le reste de la planète. Il pénétrait dans le système sanguin comme dans l'intestin, produisant une gamme plus large de symptômes et présentant un plus grand risque pour la santé. Néanmoins, des millions de gens lui survivaient chaque année, et souvent dans des circonstances bien pires : sans antipyrétiques pour réduire la fièvre, sans électrolytes intraveineux, sans antibiotiques du tout – ce qui dispensait de parler de résistance aux médicaments. Les plus grands hôpitaux de métropoles comme Santiago ou Bombay étaient à même de séquencer intégralement la souche de *Vibrio cholerae* en question et de concevoir et synthétiser une drogue *de novo* en l'espace de quelques heures. La plupart des sujets qui contractaient la maladie, toutefois, n'avaient absolument aucun espoir de recevoir ce traitement miracle pour nantis. Ils se contentaient de survivre à l'essor et à l'effondrement de l'empire bactérien qu'abritait leur corps. Ils s'en sortaient.

Pourquoi pas moi ?

Il n'y avait qu'une toute petite faille dans ce scénario lucide et optimiste : la plupart des malades n'avaient aucune raison de

soupçonner que leurs entrailles contenaient une arme génétique qui avait explosé prématurément à l'avant-dernier stade de sa mise en batterie au lieu d'atteindre sa cible. Programmée pour simuler une souche naturelle de choléra aussi fidèlement que possible, mais programmée pour pousser le camouflage de symptômes vraisemblables assez loin pour tuer une femme de vingt-sept ans, en bonne santé, qui recevrait les meilleurs soins que puisse fournir Anarchia.

La salle était propre, claire, spacieuse, calme. Je passai la plupart de mon temps isolé des autres malades derrière des paravents, mais ces cloisons blanches translucides laissaient suffisamment passer le jour… et, même quand ma peau était en feu, la légère bouffée de chaleur rayonnante atteignant mon corps était étrangement réconfortante, comme une étreinte familière.

Les antipyrétiques semblaient déjà produire leur effet en fin d'après-midi du premier jour. Je surveillai la courbe sur le moniteur à mon chevet ; ma température était encore pathologique, mais le risque immédiat de lésion cérébrale était écarté. J'essayai d'avaler des liquides, mais sans rien pouvoir retenir, alors j'humectai mes lèvres et ma gorge desséchées et laissai le goutte-à-goutte intraveineux faire le reste.

Rien ne pouvait empêcher les crampes et les spasmes intestinaux. Lorsqu'ils survenaient, c'était comme une possession démoniaque, comme si j'étais chevauché par un dieu vaudou : l'étreinte obscène et velue d'un être vigoureux et non humain prisonnier de ma chair. Je ne pouvais croire qu'un seul muscle de la poupée de chiffon que j'étais devenu puisse encore avoir autant de force. J'essayai de conserver mon calme – d'accepter comme inévitable chacune des brutales convulsions, de garder mon esprit braqué sur la ferme conviction que *cela aussi passerait* – mais, à chaque fois, le déferlement de la nausée balayait mon stoïcisme laborieusement construit comme un château de cartes sous un raz de marée et me laissait tout frissonnant et sanglotant, persuadé que j'étais finalement en train de mourir et croyant presque que c'était ce que je désirais par-dessus tout : une libération instantanée.

Mon timbre de mélatonine avait été retiré ; le sommeil abyssal qu'il générait était devenu trop dangereux. Mais je n'arrivais pas ne fût-ce qu'à commencer de sentir la différence entre les rythmes erratiques du sevrage de la mélatonine et mon état par ailleurs naturel : de longues périodes de stupeur paralytique à demi consciente coupées de rêves brefs et violents – et des moments de lucidité panique chaque fois que je croyais que mes intestins étaient sur le point d'éclater et de m'emporter dans une marée rouge et gris.

Je me dis que j'étais plus fort et plus patient que le mal. Des générations de bactéries pouvaient bien se succéder ; je n'avais qu'à tenir bon. Je n'avais qu'à leur survivre.

Le matin du deuxième jour, Mosala et De Groot me rendirent visite. Elles me firent l'effet de voyageurs temporels : ma vie antérieure sur Anarchia avait déjà reculé dans un lointain passé.

Mosala semblait bouleversée par mon apparence.

— J'ai suivi votre conseil, dit-elle doucement. J'ai subi des examens approfondis. Je ne suis pas contaminée, Andrew. J'ai parlé à votre médecin, et il pense que vous avez dû attraper ça dans l'avion avec la nourriture.

— Est-ce que quelqu'un d'autre, dis-je d'une voix étranglée, sur le même vol… ?

— Non. Mais un seul repas emballé sous vide a pu échapper à l'irradiation et finir par arriver imparfaitement stérilisé. Ça peut arriver.

Je n'avais pas la force de discuter. Et cette théorie tenait debout, jusqu'à un certain point : une bavure aléatoire avait percé la barrière technologique entre le Tiers Monde et le Premier Monde et perturbé momentanément l'impeccable logique de l'économie libérale voulant qu'on emploie les traiteurs les moins chers de la planète, quitte à désintégrer les risques impliqués avec une décharge tout aussi bon marché de rayons gamma.

Ce soir-là, ma température se mit à remonter. Michael – le Fidjien qui m'avait accueilli à mon premier éveil et m'avait expliqué depuis qu'il était « à la fois médecin et infirmier, si vous insistez pour employer ces termes étrangers archaïques

ici » – me veilla pendant la plus grande partie de la nuit… ou, du moins, il se trouva là en chair et en os lors de toutes mes brèves périodes de lucidité ; le reste du temps, pour autant que je sache, sa présence n'avait été qu'une hallucination.

Je dormis trois heures d'affilée de l'aube au milieu de la matinée – assez longtemps pour mon premier rêve cohérent. Remontant vers la conscience à la force du poignet, je m'accrochai crânement au happy end : *La maladie avait suivi son cours, s'était éteinte d'elle-même. Mes symptômes avaient disparu. Gina était même venue en avion dans la nuit pour me reprendre, pour me ramener chez nous.*

J'avais été réveillé par une crampe intense. Je ne tardai pas à rejeter une eau grise pleine de mucus intestinal. Je crachai des obscénités entrecoupées de hoquets, je voulais mourir.

En fin d'après-midi, alors que la salle ensoleillée derrière les paravents était aussi imprécise et lumineuse que le paradis et que je passai pour la millième fois par les mêmes convulsions, expulsant encore par le fondement jusqu'à la dernière goutte du liquide perfusé, je me surpris à frissonner et à retrousser les lèvres en émettant une plainte funèbre comme un chien ou une hyène à l'agonie.

Tôt le matin du quatrième jour, ma fièvre disparut presque complètement. Tout ce qui s'était produit auparavant semblait un cauchemar anesthésié, violent et effrayant mais sans effets concrets, une séquence onirique filmée derrière un écran de gaze.

Un réalisme d'un gris impitoyable nimbait tous les objets. Les écrans qui m'entouraient étaient encroûtés de poussière. Les draps étaient tachés du jaune de ma sueur desséchée. Ma peau était couverte de bave. Mes lèvres, ma langue, ma gorge, fendillées et piquantes, se répandaient en cellules mortes et laissaient suinter un écoulement limpide qui avait plus le goût de sel que de sang. Chaque muscle entre mon diaphragme et mon bas-ventre était comme blessé, inutilisable, torturé au-delà de toute guérison, mais tendu comme un animal reculant sous une grêle de coups, prêt à en recevoir d'autres. À en croire les

articulations de mes genoux, j'étais resté accroupi une semaine sur un sol dur et froid.

Les crampes, les spasmes recommencèrent. Jamais je n'avais été aussi lucide ; jamais ils n'avaient été pires.

J'étais à bout de patience. Je ne voulais qu'une chose : me lever et sortir de l'hôpital en abandonnant mon corps derrière moi. La chair et les bactéries régleraient leurs comptes sans moi. Cela ne m'intéressait plus.

J'essayai. Je fermai les yeux et m'imaginai la scène. Je tendis toute ma volonté pour que le miracle se produise. Je ne délirais pas, mais s'éloigner de cette ignoble et absurde confrontation semblait une décision si raisonnable, une solution si évidente que, l'espace d'un instant, je suspendis toute incrédulité.

Et finalement je compris comme je ne l'avais encore jamais compris – ni à travers le sexe, ni la nourriture, ni l'exubérance physique à jamais perdue de l'enfance, ni les trous d'épingle de centaines de bobos et de maladies instantanément guéris – que ce fantasme d'évasion n'avait pas de sens, n'était qu'une fausse arithmétique, un rêve idiot.

Ce corps malade était tout mon être. Ce n'était pas l'abri provisoire de quelque minuscule homme-dieu indestructible vivant dans la chaude obscurité protectrice derrière mes yeux. De mon crâne jusqu'à mon anus putride, c'était l'instrument de tout ce que je ferais, ressentirais et serais jamais.

Je n'avais jamais conçu cette relation autrement…

… mais je ne l'avais jamais ressentie, jamais vraiment connue. Je n'avais jamais été forcé d'embrasser toute la vérité sordide, remuante et viscérale.

Était-ce là ce que Daniel Cavolini avait appris lorsqu'il avait arraché son bandeau ? Je fixai le plafond, tendu et frissonnant, claustrophobe, tandis que toute la nausée et la douleur répandues dans mon abdomen se solidifiaient en bandes rigides comme du métal incrusté dans ma chair.

À midi, ma température se remit à monter. J'étais heureux : je voulais du délire, je voulais de la confusion. Parfois la fièvre mettait le moindre nerf à vif, amplifiait et renforçait la moindre sensation – mais j'espérais encore qu'elle pourrait effacer cette nouvelle compréhension qui était pire que la douleur.

En vain.

Mosala revint me voir. Je souris et hochai la tête. Non seulement je ne lui dis rien, mais j'étais incapable de me concentrer sur ses paroles. Les deux paravents de chaque côté du lit restaient en place, mais le troisième avait été poussé sur le côté et, lorsque je levai la tête, je pus voir le malade en face de moi, un garçonnet triste et maigre sous perfusion. Ses parents étaient à son chevet. Son père lui faisait la lecture sans élever la voix ; sa mère lui tenait la main. Tout ce tableau semblait invraisemblablement lointain, séparé de moi par un infranchissable abîme ; je ne pouvais imaginer recouvrer un jour le pouvoir de me relever et de faire cinq mètres à pied.

Mosala s'en alla. Je commençai à planer.

Puis je remarquai quelqu'un debout au pied du lit et une secousse électrique me traversa le corps. Un choc de terreur transcendantale.

Fendant à grands pas l'impitoyable réalité : un ange.

Janet Walsh se tourna à moitié vers moi. Je me rehaussai sur les coudes et l'appelai, terrifié, ravi.

— Je crois que je comprends, maintenant. Pourquoi vous faites ça. Pas comment… mais pourquoi.

Elle me regarda bien en face, légèrement perplexe mais en rien troublée.

— Regardez-moi, s'il vous plaît, dis-je. Je suis prêt à vous écouter.

Walsh se rembrunit légèrement, tolérante mais compréhensive ; ses ailes battaient patiemment.

— Je sais que je vous ai offensée. Je m'excuse. Vous ne pouvez pas me pardonner ? Je veux tout entendre, maintenant. Je veux comprendre comment vous faites pour que ça marche.

Elle me considéra en silence.

— Comment faites-vous pour mentir au sujet du monde ? Et comment faites-vous pour y croire vous-même ? Comment pouvez-vous voir toute la vérité, *savoir toute la vérité*… et continuer de prétendre qu'elle n'a pas d'importance ? Quel est le secret ? Où est le truc ? *Où est la magie ?*

Mon visage était déjà chauffé à blanc, mais je me penchai en avant dans l'espoir que Walsh puisse par son seul rayonnement me contaminer avec sa grandiose intuition transformatrice.

— J'essaie, mais j'essaie ! Je vous demande de le croire !

Je détournai les yeux, brusquement à court de mots, rendu muet par l'ineffable mystère de sa présence. Puis une crampe me saisit : la chose dont je ne pouvais plus croire qu'elle était un serpent démoniaque prisonnier de mon corps.

— Mais, dis-je, lorsque la vérité, l'autre monde, *la TDT*… tend le bras, vous capture dans sa main et commence à *serrer*…

Je levai ma propre main pour lui faire une démonstration mais elle était déjà involontairement serrée.

— Comment faites-vous pour ignorer la vérité ? Comment faites-vous pour la nier ? Comment pouvez-vous continuer à vous donner l'illusion de vous être jamais dressée au-dessus d'elle, d'avoir jamais tiré les ficelles, d'avoir jamais fait tourner le monde ?

La sueur me coulait dans les yeux et m'aveuglait. Je la repoussai de mon poing serré, en riant.

— Quand toutes les cellules, tous les foutus *atomes* de votre corps vous pyrograveront ce message sur la peau : tout ce que vous estimez, tout ce que vous chérissez, tout ce pour quoi vous vivez… n'est que de la mousse à la surface d'un vide de trente-cinq puissances de dix de profondeur – comment pourrez-vous continuer de mentir ? Comment faites-vous pour fermer les yeux à *ça ?*

J'attendis sa réponse. La consolation, la rédemption étaient à ma portée. Je lui ouvris les bras dans un geste de suppliant.

Walsh eut un mince sourire puis repartit sans dire un mot.

Je m'éveillai au petit matin. Brûlant de fièvre, une fois de plus, trempé de sueur.

Michael était assis sur la chaise à mon chevet et lisait sur son minicom. Une douce lumière éclairait la salle par le haut, mais la brillance des mots sur l'écran était plus forte.

— Aujourd'hui, chuchotai-je, j'ai essayé de devenir… tout ce que je méprise. Mais je n'y suis même pas arrivé.

Michael posa le minicom et attendit que je poursuive.

— Je suis perdu. Je suis vraiment perdu.

Il jeta un coup d'œil au moniteur de chevet et secoua la tête.

— Vous allez vous en sortir. Dans une semaine, vous ne pourrez même plus imaginer comment vous vous sentiez aujourd'hui.

— Je ne parle pas du choléra. Je fais une…

Je ris ; douloureusement.

— Je fais ce que les gens de Renaissance Mystique appelleraient une *crise spirituelle*. Et je ne sais pas où me tourner pour trouver du réconfort. Ou de la force. Je n'ai pas de compagne, pas de famille, pas de pays. Pas de religion, pas d'idéologie. Rien.

— Alors, vous avez de la chance, dit calmement Michael. Je vous envie.

Je le regardai bouche bée, consterné par sa dureté.

— Impossible de vous cacher la tête dans le sable, dit-il. Comme une autruche sur du rocher. Je vous envie. Vous allez peut-être apprendre quelque chose.

À cela, je ne pouvais rien répondre. Je commençai à frissonner ; j'étais en nage, j'avais mal partout mais j'étais frigorifié.

— Je retire ce que j'ai dit à propos du choléra. C'est fifty-fifty. Je suis baisé pareil par les deux.

Michael mit les mains derrière sa nuque, s'étira puis se réinstalla sur sa chaise.

— Vous êtes journaliste. Vous voulez entendre une histoire ?

— Vous n'avez pas de tâche médicale vitale à accomplir ?

— Je suis en train.

Des vagues de nausée commencèrent à remonter de mes entrailles.

— D'accord, je vais écouter. Si vous me laissez enregistrer. Ça parle de quoi ?

— De ma propre *crise spirituelle,* évidemment, dit-il avec un grand sourire.

— J'aurais dû deviner.

Je fermai les yeux et invoquai **Witness**. Tout se passa instinctivement et en une demi-seconde. Mais, une fois l'opération terminée, je fus abasourdi. J'avais l'impression

d'être à deux doigts de la désintégration… et pourtant cette machine – partie intégrante de mon corps comme n'importe quel autre organe – était encore en parfait état de marche.

— Quand j'étais enfant, commença le Fidjien, mes parents m'emmenaient à la plus belle église du monde.

— J'ai déjà entendu ça quelque part.

— Cette fois, c'est vrai. L'église méthodiste réformée de Suva, la capitale. Quelconque de l'extérieur, aussi austère qu'une grange. Mais elle avait une rangée de vitraux avec des scènes des Écritures gravées par ordinateur en bleu ciel, rose et or. Chaque mur était tapissé de centaines d'espèces de fleurs – hibiscus, orchidées, lys – empilées jusqu'au plafond. Et les travées étaient toujours pleines ; tout le monde mettait ses plus beaux habits, arborait les couleurs les plus éclatantes, tout le monde chantait, tout le monde souriait. C'était comme si on entrait tout à coup au paradis. Même les sermons étaient beaux : pas d'enfer, pas de flammes, rien que de la joie et du réconfort. Pas de délire sur le péché et la damnation : juste quelques modestes suggestions concernant la bonté, la charité, l'amour.

— Ça m'a l'air parfait. Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Dieu a envoyé une tempête dopée à l'effet de serre pour mettre fin à ce bonheur et cette modération blasphématoires ?

— Il n'est rien arrivé à l'église. Elle est toujours là.

— Mais vous lui avez faussé compagnie ? Pourquoi ?

— J'ai pris les Écritures trop à la lettre. Elles disaient de renoncer aux choses enfantines. C'est ce que j'ai fait.

— Vous vous moquez de moi.

Il hésita.

— Si vous voulez vraiment connaître l'itinéraire précis de mon évasion… tout a commencé avec une parabole. Vous connaissez l'histoire du denier de la veuve ?

— Oui.

— Des années durant, quand j'étais écolier, je l'ai tournée et retournée dans ma tête. Le minuscule cadeau de la veuve indigente était plus précieux que le somptueux cadeau du riche. D'accord. Très bien. J'avais compris le message. Je voyais la dignité qu'il donnait à tout geste charitable. Mais je voyais

beaucoup plus de choses que ça, encodées dans cette parabole, et ces autres choses ne voulaient pas s'en aller.

« Je voyais une religion qui se souciait plus du bien-être que du bien-faire. Une religion qui mettait le plaisir de donner – ou la douleur – au-dessus de tout effet tangible. Une religion qui mettait… le fait de *sauver son âme par de bonnes actions* bien au-dessus de leurs conséquences séculières.

« Peut-être que je déchiffrais trop de choses dans ce seul épisode. Mais si ça n'avait pas commencé là, ça aurait commencé ailleurs. Ma religion était belle – mais ce n'était pas assez pour moi. J'exigeais plus. Il fallait qu'elle soit vraie. Et elle ne l'était pas. »

Il sourit tristement, leva les mains et les laissa retomber. Je crus apercevoir le manque dans ses yeux, je crus comprendre.

— Grandir dans la foi, dit-il, est comme grandir avec des béquilles.

— Mais vous avez jeté vos béquilles et vous avez marché ?

— Non. J'ai jeté mes béquilles et je me suis cassé la gueule. Toute la force était passée dans les béquilles : il ne m'en restait plus. J'avais dix-neuf ans quand finalement le rideau s'est ouvert pour moi. La fin de l'adolescence est un âge idéal pour avoir une crise existentielle, non ? Vous avez attendu terriblement longtemps pour avoir la vôtre.

Mon visage brûlait d'humiliation. Michael tendit la main et me toucha l'épaule.

— J'ai eu une longue journée, mon jugement commence à me jouer des tours. Je n'essaie pas d'être cruel. Écoutez-moi, dit-il en riant, qui vous balance des conneries du style « un temps pour chaque chose », et pourquoi pas « Adolf chez les Édénistes », tant que j'y suis : *Ces trains émotionnels devront arriver à l'heure, vu* ?

Il se renversa en arrière et se passa la main dans les cheveux.

— N'empêche que j'avais dix-neuf ans, c'est la vérité incontournable. Et j'avais perdu Dieu. Qu'est-ce que je peux dire ? J'ai lu Sartre, j'ai lu Camus, j'ai lu Nietzsche…

Je tressaillis. Michael était perplexe.

— Vous avez un problème avec *Friedrich* ?

La crampe s'accentua. Je répliquai, les dents serrées :

— Pas du tout. Les meilleurs philosophes européens sont tous devenus fous et se sont suicidés.

— Exactement. Et je les ai tous lus.

— Et ?

Il secoua la tête en souriant, gêné.

— Pendant un an ou deux… j'y ai vraiment cru : *je suis là, en train de contempler l'abîme avec Nietzsche*. Je suis là, au bord de la démence, de l'entropie, du non-sens : l'indicible damnation rationnelle et athée du siècle des Lumières. Un seul faux pas, et c'est la culbute.

Il hésita. Je l'observai attentivement, soudain soupçonneux. *Était-il en train d'inventer cette histoire en temps réel ? Une petite impro sur le thème Soignons Aussi l'Âme du Malade ?* Et, même si ce n'était pas le cas… nous avions eu des vies différentes, des parcours différents. À quoi tout ce discours pouvait-il bien me servir ?

J'écoutai quand même.

— Mais je n'ai pas fait la culbute. Parce qu'il n'y a pas d'*abîme*. Il n'y a *pas* de gouffre béant qui attend de nous engloutir lorsque nous apprenons qu'il n'y a pas de dieu, que nous sommes des animaux comme les autres, que l'univers n'a pas de finalité, que notre âme est faite de la même matière que l'eau et le sable.

— Il y a sur cette île deux mille adeptes des sectes qui pensent autrement.

Michael haussa les épaules.

— Qu'est-ce qu'on peut attendre des fanatiques de la Terre Plate ou de leurs équivalents moraux si ce n'est la peur de tomber dans le vide ? Si vous voulez désespérément, passionnément dégringoler dans l'abîme, c'est bien sûr possible, mais seulement si vous y travaillez. Seulement si vous créez intégralement cette chute à force de volonté. Seulement si vous la construisez au centimètre près une fois lancé.

« Je ne crois pas que la sincérité conduise à la folie. Je ne crois pas que nous ayons besoin d'illusions pour rester sains d'esprit. Je ne crois pas que la vérité soit truffée de chausse-trapes qui attendent d'engloutir quiconque *pense trop*. On ne peut tomber nulle part, sauf si on est en train de creuser le trou.

— Vous êtes tombé, alors ? Quand avez-vous perdu la foi ?

— Tombé, oui, mais jusqu'à quel point ? Qu'est-ce que je suis devenu ? Un tueur en série ? Un tortionnaire ?

— J'espère sincèrement que non. Mais vous avez perdu beaucoup plus que des « choses enfantines », n'est-ce pas ? Et tous ces sermons émouvants sur la bonté, la charité et l'amour ? »

Michael rit doucement.

— Et la *foi* est bien la dernière de ces choses. Qu'est-ce qui vous fait croire que j'ai perdu quoi que ce soit ? J'ai cessé de me donner l'illusion que les choses auxquelles je tiens sont enfermées dans quelque chambre forte magique appelée « Dieu », à l'extérieur de l'univers, à l'extérieur du temps, à l'extérieur de moi-même. C'est tout. Je n'ai plus besoin de beaux mensonges rien que pour prendre les décisions que je veux prendre, pour essayer de vivre une vie qui me semble bonne. Si la vérité m'avait pour de bon enlevé tout ça… je n'aurais vraiment jamais pu grandir avec.

« Et je vous nettoie quand même votre merde, hein ? Et je vous raconte quand même des histoires à trois heures du mat. Si vous voulez des miracles plus relevés que ça, vous tombez mal. »

Qu'il soit une authentique autobiographie ou rien qu'une habile thérapie sur mesure, le récit de Michael commença à saper ma panique et ma claustrophobie. Ses arguments étaient bien trop convaincants pour moi ; ils tranchaient dans mon autoapitoiement comme un fil de fer incandescent. Si l'univers lui-même n'était pas une notion culturelle, la terreur sans nom que je ressentais en voyant que j'en faisais partie en était certainement une. Si je n'avais jamais eu l'honnêteté d'assumer la nature moléculaire de ma propre existence, la société dans laquelle j'avais résidé avait été tout aussi timorée. La réalité avait toujours été déguisée, censurée, ignorée. J'avais passé trente-six ans dans un monde encore infecté par un dualisme attardé, par une stupide spiritualité tacite, où films et chansons chantaient encore l'âme immortelle avec force sanglots… tandis que la majorité des gens avalaient des drogues synthétiques

dans un contexte purement matérialiste. Rien d'étonnant à ce que la vérité soit traumatisante.

L'abîme, comme tout le reste, était compréhensible. Creuser mon propre trou ne m'intéressait plus.

Vibrio cholerae refusa de suivre mon exemple.

Je gisais recroquevillé sur le flanc, mon minicom calé sur un oreiller supplémentaire, tandis que **Sisyphus** me montrait ce qui se passait dans mon corps.

— La subunité B de la molécule de choléragène s'attache à la surface de la cellule de la muqueuse intestinale ; la subunité B se détache et traverse la membrane. Ce qui catalyse une activité accrue de l'adénylcyclase, laquelle élève à son tour le taux d'adénosine monophosphate cyclique, ce qui stimule la sécrétion d'ions sodium. Le gradient de concentration ordinaire s'inverse et le liquide est pompé dans la mauvaise direction : vers l'extérieur, dans l'espace intestinal.

Je regardai les molécules s'imbriquer, je regardai cette impitoyable danse aléatoire. *Voilà ce que j'étais,* que cela me rassure ou non de le comprendre. La physique même qui m'avait maintenu en vie pendant trente-six ans allait peut-être me détruire négligemment – ou peut-être pas – mais, si je ne pouvais accepter cette vérité simple et évidente, je n'avais pas le droit d'expliquer le monde à qui que ce soit. Le réconfort et la rédemption pouvaient aller se faire foutre. J'avais été tenté par les Sectes Ignorantes – et peut-être avais-je à présent presque compris ce qui les animait – mais qu'avaient-elles à proposer, en fin de compte ? L'aliénation par rapport à la réalité. L'univers comme indicible horreur à réfuter en permanence, enveloppée de mystères artificiels douceâtres, où toute vérité était soumise à l'hypocrisie et aux contes de fées.

Rien à foutre. Je souffrais d'un manque et non d'un excès d'honnêteté. D'un surplus de mythes sur l'Humanité et non d'une pénurie. J'aurais été mieux préparé à toute cette épreuve par une vie passée à affronter calmement la vérité que par une vie passée à en mettre au point les réfutations les plus séduisantes.

Je regardai une simulation du scénario le plus pessimiste.

— Si le biotype Mexico antibiorésistant de *V. cholerae* réussit à franchir la barrière hémato-encéphalique, des immunosuppresseurs peuvent limiter la fièvre, mais les toxines bactériennes elles-mêmes causeront vraisemblablement des dommages irréparables.

Des molécules mutantes de choléragène fusionnèrent avec les membranes neurales. Les cellules s'effondrèrent comme des baudruches crevées.

Bien que je craigne encore autant la mort que jamais, la vérité avait perdu sa virulence. Si la TDT m'avait pris dans sa main et avait serré le poing… elle avait au moins prouvé qu'il y avait un sol ferme sous moi : la loi ultime, la configuration la plus simple qui assurait la cohésion du monde dans toute son étrangeté.

J'avais touché le fond. Une fois qu'on avait touché le soubassement rocheux de l'autre monde, les fondations de l'univers, on ne pouvait plus tomber nulle part.

— Ça suffit, dis-je. Maintenant, trouve-moi quelque chose pour me remonter le moral.

— Les poètes de la Beat Generation, par exemple ?

— Parfait, dis-je avec un sourire.

Sisyphus pilla les bibliothèques et ramena des enregistrements d'auteurs en train de lire leurs propres œuvres. Ginsberg hurlait « Moloch ! Moloch ! » Burroughs déclamait « Le Noël du camé » de sa voix grinçante, entouré de valises pleines de membres amputés, et s'injectait une dose sublime.

Et le meilleur de tous, Kerouac lui-même, sauvage et mélodique, défoncé et innocent : « Et Si les Trois Compères Existaient Vraiment ? »

Le soleil de l'après-midi pénétrait obliquement dans la salle et me frôlait le visage, neutralisant la distance, l'énergie, la dimension, la complexité. Il n'y avait pas de quoi éprouver de terreur. Même respectueuse. C'était la chose la plus ordinaire qu'on puisse imaginer.

J'étais on ne peut plus prêt. Je fermai les yeux.

Quelqu'un me toucha rudement l'épaule et dit, pour la quatrième ou la cinquième fois :

— Réveillez-vous, s'il vous plaît.

Je n'avais plus le choix. J'ouvris les yeux.

Une jeune femme se tenait près de moi ; je ne l'avais encore jamais vue. Elle avait des yeux marron foncé, un regard sérieux. Une peau olivâtre, de longs cheveux noirs. Elle parlait avec un accent allemand.

— Buvez ceci, dit-elle en me tendant une fiole d'un liquide limpide.

— Je rends tout ce que j'avale. On ne vous l'a pas dit ?

— Pas ceci.

Je n'en avais cure ; vomir était pour moi aussi naturel que respirer. Je pris la fiole et en vidai le contenu dans ma gorge. Un spasme secoua mon œsophage et un renvoi acide m'éclaboussa le palais, mais les choses en restèrent là. Je toussai.

— Pourquoi personne ne m'a proposé ça plus tôt ?

— Ça vient d'arriver.

— D'où ?

— Mieux vaut que vous ne le sachiez pas.

Je la fixai de mes yeux papillotants. Mon esprit s'éclaircit légèrement.

— « Ça vient d'arriver » ? Quel genre de drogue ne serait pas déjà en stock ?

— À votre avis ?

La chair à la base de ma colonne vertébrale se refroidit.

— Je rêve ? Ou je suis mort ?

— Akili a fait parvenir clandestinement des échantillons de votre sang dans… un certain pays, et les a fait analyser par des amis. Vous venez d'avaler un ensemble de potions magiques pour chaque stade évolutif de l'arme. Vous serez sur pied en quelques heures.

Le sang me cogna aux tempes. *L'arme*. Ma pire crainte venait d'être confirmée et éliminée dans la même phrase. C'était à n'y rien comprendre.

— Chaque *stade* ? Qu'est-ce qu'il y aurait eu ensuite ? Qu'est-ce que j'ai raté ?

— Mieux vaut que vous ne le sachiez pas.

— Je crois que vous avez raison.

Je n'étais toujours pas persuadé de la réalité de cette conversation.

— Mais pourquoi ? Pourquoi Akili s'est-ille donné toute cette peine rien que pour me sauver ?

— Il nous fallait identifier exactement ce que vous transportiez. Il se pourrait que Violet Mosala ne soit pas hors de danger, bien qu'elle ne manifeste pas de symptômes. Il fallait que nous disposions d'un remède pour elle, au cas où, sur l'île même.

Je digérai cela. Au moins, elle n'avait pas dit : *Peu nous importe qui est ou n'est pas la Clef. Nous sommes tous prêts à risquer notre vie pour protéger pratiquement n'importe qui.*

— Alors, qu'est-ce que je transportais ? Et pourquoi ça s'est déclenché prématurément ?

La jeune AC fronça les sourcils d'un air sévère.

— Nous n'avons pas encore élucidé tous les détails mais il s'agit d'une panne de synchronisation. Les signaux internes émis par les bactéries auraient été brouillés en raison d'une disparité entre les horloges moléculaires intracellulaires et les signaux biochimiques de l'hôte. Les récepteurs de la mélatonine étaient bloqués, saturés…

Elle s'interrompit, inquiète.

— Je ne comprends pas. Qu'est-ce qui vous fait rire ?

Lorsque je quittai l'hôpital le mardi matin, j'avais déjà recouvré mes forces, et j'étais furieux. La conférence était à mi-parcours mais les TDT n'étaient plus à la une de l'actualité, et si Sarah Knight, pour d'impénétrables raisons, avait renoncé à me disputer Mosala afin de rester dans le plus grand secret au chevet de Yasuko Nishide… j'allais finalement être obligé de débrouiller toute la vérité touffue par mes propres moyens.

De retour dans ma chambre d'hôtel, je branchai ma fibre ombilicale, récupérai les dix-huit photos anthropométriques données par Kuwale et les transmis à **Witness** pour recherche en temps réel permanente.

J'appelai Lydia.

— J'ai besoin de cinq mille dollars de plus pour les recherches : consultation de bases de données et rémunération

des serveurs pirates. Il se passe quelque chose de gros ici, tellement gros que je ne peux pas te donner de détails. Et si dans une semaine tu ne trouves pas que la dépense était justifiée jusqu'au dernier centime, je te rembourserai intégralement.

Nous discutâmes pendant quinze minutes. J'improvisai ; je lâchai des sous-entendus mensongers évoquant le FDCPA et un orage politique en perspective mais passai sous silence les projets d'émigration de Mosala. Lydia finit par céder. Je n'en revenais pas.

J'utilisai le logiciel que Kuwale m'avait donné pour lui envoyer un message chiffré : « Non, je n'ai repéré aucun de vos nervis. Mais si vous voulez encore que je vous aide – en plus de servir de bouillon de culture *in vivo* –, vous allez être obligé(e) de me dire tout en détail : qui sont ces gens, qui les a engagés, votre analyse de l'arme… tout. C'est à prendre ou à laisser. Retrouvez-moi dans une heure au même endroit que la dernière fois. »

Je me calai dans mon fauteuil et fis le point de ce que je savais, de ce que je croyais. *Armes biotechnologiques, intérêts biotechnologiques ?* Que cela soit vrai ou faux, le boycott avait failli me tuer. J'avais toujours vu les deux côtés de la législation sur les brevets en génétique et j'avais toujours nourri autant de soupçons à l'égard des multinationales que des pirates, mais, à présent, la symétrie était brisée. J'avais un long passé d'apathie et d'ambivalence – et j'avais honte d'avouer qu'il avait fallu une telle épreuve pour me politiser – mais j'étais désormais prêt à embrasser la *technolibération**. J'étais prêt à faire tout ce que je pourrais pour démasquer les ennemis de Mosala et aider sa cause.

Or les Beach Boys ne mentaient jamais. Je ne pouvais croire qu'une arme en provenance d'EnGeneUity et de ses alliés ait été mise en échec par quelque chose d'aussi simple que mon cycle de la mélatonine perturbé. C'était plutôt l'œuvre de brillants et astucieux amateurs au savoir et au matériel limités.

Le FDCPA ? Les Sectes Ignorantes ?

D'autres *technolibérateurs**, qui avaient décidé que l'idée originale de Mosala profiterait grandement d'un prix Nobel

martyr ? Sans savoir qu'ils s'opposaient à des gens qui partageaient en gros leurs objectifs, non seulement ils faisaient peu de cas de la vie humaine mais ils avaient élevé la célébrité sacrificielle en question au statut de créatrice de l'univers ?

Il y avait là comme une ironie : les *realpolitiker* parmi les *technolibérateurs**, froids et pragmatiques, semblaient infiniment plus fanatiques que les Anthrocosmologistes quasi religieux.

Une ironie, ou un malentendu.

La réponse de Kuwale arriva pendant que j'étais en train de me frotter sous la douche pour chasser la peau morte et l'odeur âcre que je n'avais pu éliminer dans la salle de bains de l'hôpital.

« Les données que vous tenez absolument à voir ne peuvent être déverrouillées à l'endroit que vous avez précisé. Retrouvez-moi aux coordonnées suivantes. »

Je consultai une carte d'Anarchia. Il était inutile de discuter.

Je m'habillai et partis pour les récifs au nord de l'île.

TROISIÈME PARTIE

20

Pour circuler au-delà du terminus du tram, le plus facile était de monter à bord d'un des camions à pneus basse pression qui transportaient les produits alimentaires dans l'île. Ces utilitaires automatisés suivaient des itinéraires prédéterminés ; les habitants les traitaient comme des transports en commun bien que les mariculteurs contrôlent en fait leurs horaires par les délais qu'ils imposaient pour les charger et les décharger. Sur le plateau de chaque véhicule, une douzaine de barrières basses se croisant à angle droit délimitaient des alvéoles de chargement pour les cageots et servaient de bancs aux passagers.

Pas le moindre signe de Kuwale ; à croire qu'ille avait trouvé un autre itinéraire ou était allé(e) au lieu du rendez-vous beaucoup plus tôt. J'avais pris la route au nord-est du terminus avec une vingtaine d'autres voyageurs, résistant à l'envie de demander à ma voisine ce qui se passerait si l'un des mariculteurs insistait pour charger tant de cageots qu'il n'y ait plus de place pour personne au retour, ou ce qui dissuadait les passagers de chaparder de la nourriture. L'harmonie qui régnait sur Anarchia me semblait toujours précaire, mais je me refusais de plus en plus à poser tout haut des questions qui voulaient finalement dire : Qu'est-ce que vous attendez, braves gens, pour vous payer une crise de folie furieuse et vous rendre aussi malheureux que possible ?

Je n'avais pas cru un instant que le reste de la planète puisse jamais fonctionner ainsi – ni que quiconque sur Anarchia n'y tienne vraiment – mais je commençais à comprendre l'optimisme prudent de Bill Munroe. Si je vivais moi-même ici, est-ce que j'essaierais de tout démolir ? Non. Est-ce que je provoquerais par inadvertance émeutes et massacres en vue d'obtenir quelque avantage à court terme ? Non, espérons-le. Quelle ridicule vanité me permettait donc d'imaginer que j'étais

tellement plus raisonnable ou intelligent que l'insulaire moyen ? Si je pouvais reconnaître la précarité de cette société, ses membres le pouvaient aussi – et agir en conséquence. C'était un équilibre actif, un vol aux instruments, une survie maintenue par la conscience de soi.

Une bâche protégeait le plateau du camion, mais les côtés étaient ouverts. Lorsque nous nous approchâmes de la côte, la morphologie du terrain commença à changer : des incursions de corail partiellement compacté apparurent, humides et granuleuses, scintillant au soleil comme des fleuves comblés par une neige poudreuse gris et argent. L'entropie aurait dû favoriser une évolution qui aurait lessivé cette boue, résultat de la dissolution des berges coralliennes compactes, or elle penchait pour un processus où l'abondant rayonnement solaire alimentait en énergie les bactéries lithophages infestant les débris coralliens, bactéries qui s'appliquaient à insérer l'agrégat meuble de calcaire dans la matrice polyméro-minérale, plus dense, qui l'entourait. Des processus biologiques froids et efficaces, catalysés par des enzymes aux formes parfaites, véritables moules à injection de taille moléculaire, avaient toujours ridiculisé la chimie industrielle à hautes températures et hautes pressions des XIXe et XXe siècles. Ici, ils se moquaient de la géologie même. Le tapis roulant de la subduction injectant au tréfonds de la Terre des sédiments océaniques qui mettraient des milliards d'années à se métamorphiser sous l'écrasement était aussi dépassé sur Anarchia que le procédé Bessemer pour l'acier, le procédé Haber pour l'ammoniaque.

Le camion avançait entre deux larges coulées de corail compacté. Au loin, d'autres coulées s'élargissaient et fusionnaient tandis que les doigts de roche corallienne qui les reliaient s'étrécissaient et disparaissaient, jusqu'à ce que la terre autour d'elles soit plus qu'à moitié composée de boue. Le corail partiellement digéré devint plus grossier, la surface des coulées moins unie ; des flaques d'eau miroitantes commencèrent à apparaître. Je remarquai des stries colorées survivant par endroits à l'intérieur du calcaire blanchi – non pas les teintes atténuées des minéraux qui égayaient les édifices de la ville mais des rouges et des orange, des verts et des bleus d'un éclat

surprenant. Le camion puait déjà l'océan mais la brise qui avait d'abord chassé cette odeur ne tarda pas à la raviver.

En quelques minutes, le paysage se transforma. De vastes bancs de corail vivant, inondés d'eau océanique, entouraient d'étroites et tortueuses chaussées. Les récifs étaient d'une éblouissante polychromie ; les symbiontes algomorphes vivant à l'intérieur des diverses espèces de polypes corallogènes déployaient un arc-en-ciel de pigments photosynthétiques distincts et, même de loin, je pouvais distinguer de fantasques variations morphologiques dans les squelettes minéralisés d'une colonie à l'autre : agrégats de galets, débauches de tubes épais et branchus, délicates structures de fougères – à n'en point douter un exercice pratique de diversité dans l'intérêt de la robustesse écologique aussi bien qu'un déploiement délibérément somptueux de virtuosité en génie biologique.

Le camion s'arrêta et tous les passagers descendirent, sauf les deux que j'avais vus en train de charger des cageots sur un tramway de marchandises au terminus. J'hésitai puis suivis le mouvement ; je n'étais pas encore à destination mais je ne voulais pas attirer l'attention sur moi.

Le camion repartit. La plupart des autres passagers emportaient des masques de plongée, des tubas, des palmes ; je ne savais pas au juste s'il s'agissait de touristes ou d'autochtones, mais tous se dirigeaient droit sur les récifs. Je m'aventurai au milieu d'eux et restai un instant à les regarder descendre prudemment sur le corail affleurant pour gagner des eaux plus profondes. Puis je fis demi-tour et longeai tranquillement le rivage en direction du nord, loin des plongeurs.

J'aperçus pour la première fois l'océan, à plusieurs centaines de mètres devant moi. Une douzaine de petites embarcations mouillaient dans le port – l'un des creux entre les bras de l'étoile de mer géante. La vue aérienne me revint à l'esprit, fragile et exotique. *Je me tenais sur quoi, au juste ? Une île artificielle ? Une machine flottante ? Un monstre marin créé par le génie génétique ?* Ces distinctions devenaient floues, perdaient tout sens.

Je rattrapai le camion au port ; les deux ouvriers qui le chargeaient me jetèrent des regards curieux mais ne demandèrent pas ce que je faisais là. Mon inactivité me donnait l'impression d'être un intrus ; toutes les autres personnes visibles étaient en train de transporter des cageots ou de trier des fruits de mer. Il y avait des machines, d'une technologie très primitive pour la plupart : des chariots élévateurs électriques, mais pas de grues géantes, pas de vastes tapis roulants pour alimenter des usines de traitement ; la roche corallienne était probablement trop tendre pour supporter le matériel lourd. Les insulaires auraient pu construire une plate-forme flottante dans le port pour supporter le poids d'une grue mais, semblait-il, personne n'avait l'impression que l'investissement soit justifié. Ou peut-être que les mariculteurs préféraient tout simplement que les choses en restent là.

Il n'y avait toujours aucun signe de Kuwale. Je m'éloignai de l'aire de chargement et me risquai plus près du bord. Des signaux biochimiques diffusés à partir de la roche maintenaient le port libre de coraux et le plancton transportait le sédiment sur les récifs, là où il le fallait. Ici, l'eau, apparemment insondable, était d'un bleu-vert profond ; au milieu de l'écume soulevée par la houle légère, je crus discerner une effervescence peu naturelle, des bulles qui montaient de partout. L'air s'échappant de la roche pressurisée, que j'avais vu par caméra interposée sous le fond d'Anarchia, parvenait ici jusqu'à la surface.

Sur le port, les mariculteurs treuillaient ce qui aurait pu être un filet de pêche plein à craquer de produits de la mer. Des vrilles gélatineuses étreignant le butin luisaient sous le soleil. Un ouvrier se dressa et toucha le sommet du « filet » avec un outil quelconque au bout d'une longue perche, et toute la pêche se répandit soudain sur le pont, libérée par les vrilles à présent flasques et tremblantes ; en quelques secondes, lorsque les dernières miettes furent tombées, la créature translucide fut presque invisible. Je dus me fatiguer les yeux pour la suivre lorsque les mariculteurs l'immergèrent à nouveau dans l'océan.

— Vous savez, dit Kuwale, ce que des gens respectueux des lois versent à Ocean Logic pour un récolteur comme celui-ci ?

Tous ses gènes proviennent directement d'espèces existantes et le fabricant s'est contenté de les faire breveter et de les recombiner.

Je me retournai et dis :

— Épargnez-moi la propagande. Je suis de votre côté… si vous me donnez quelques réponses franches.

Kuwale eut l'air troublé(e) mais ne dit rien. J'étendis les bras dans un geste de frustration.

— Qu'est-ce que je dois faire pour vous convaincre de me faire confiance comme vous avez fait confiance à Sarah Knight ? Faut-il que je meure pour la cause au préalable ?

— Je suis désolé(e) que vous ayez été contaminé. La variété non contrôlée est déjà assez féroce ; je le sais, je l'ai eue.

Ille portait le même T-shirt noir avec lequel je l'avais vu(e) à l'aéroport, semé de points lumineux clignotant au hasard. Une fois de plus, je fus frappé par sa jeunesse : ille n'avait qu'un peu plus de la moitié de mon âge et était mouillé(e) jusqu'au cou.

— Ce n'était pas votre faute, dis-je à contrecœur. Et je vous suis reconnaissant pour ce que vous avez fait.

Même si sauver ma vie n'était pas l'essentiel.

Kuwale parut manifestement mal à l'aise, comme si je venais de faire pleuvoir sur ille des louanges imméritées. J'hésitai, puis dis :

— Ce n'était pas votre faute, hein ?

— Pas directement.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Que l'arme venait de chez vous ?

— Non !

Ille détourna les yeux et dit, d'une voix amère :

— Mais je suis encore obligé(e) d'être un peu responsable de tout ce qu'ils font.

— *Pourquoi ?* Parce qu'ils ne travaillent pas pour les industriels de la biotech ? Parce que ce sont des *technolibérateurs**, comme vous ?

Ille refusa de me regarder en face.

Je sentis comme une petite pointe de triomphe. J'avais enfin compris quelque chose.

— Bien sûr que ce sont des *technolibérateurs* ! répliqua Kuwale, agacé(e).

Histoire de dire : Comme tout le monde, non ?

— Mais, dit-ille, ce n'est pas pour ça qu'ils essaient de tuer Mosala.

Un homme s'avançait vers nous, un cageot sur l'épaule. Lorsque je regardai dans sa direction, des lignes rouges s'allumèrent brusquement dans mon champ de vision. Il gardait la tête à moitié détournée et un chapeau à large bord dissimulait la moitié du profil restant, mais **Witness** – reconstituant les parties cachées à l'aide de la symétrie et de règles d'extrapolation anatomiques – en voyait suffisamment pour être convaincu.

Je me tus. Kuwale attendit que l'homme soit hors de portée de nos voix puis demanda, d'un ton pressant :

— C'était qui ?

— Ne me le demandez pas à moi. Rappelez-vous : vous n'avez pas voulu me donner de noms pour mettre sous les photos.

Mais je cédai et interrogeai le logiciel.

— Le numéro sept sur votre liste, si ça peut vous dire quelque chose.

— Vous nagez comment ?

— Très mal. Pourquoi ?

Kuwale se retourna et plongea dans le port. Je m'accroupis près du bord et attendis qu'ille réapparaisse.

— Qu'est-ce que vous faites ? lui criai-je. Vous êtes cinglé(e) ou quoi ? Il est parti.

— Attendez encore avant de me rejoindre.

— Si vous croyez que j'ai l'intention…

Kuwale nagea dans ma direction.

— Attendez qu'on sache qui de nous deux s'en tire le mieux.

Ille leva la main droite ; je tendis le bras et la saisis, puis commençai à le hisser ; ille secoua la tête impatiemment.

— Maintenez-moi dans l'eau jusqu'à ce que je commence à flancher.

Ille nageait debout.

— Une irrigation immédiate est le meilleur moyen d'éliminer certaines toxines transdermiques mais, pour d'autres, c'est le pire que vous puissiez faire : ça risque d'enfoncer les aiguillons hydrophobes dans la peau beaucoup plus vite.

Ille s'immergea complètement, me forçant à plonger le bras dans l'eau jusqu'au coude, me disloquant presque l'épaule.

Ille refit surface.

— Et si c'est un mélange des unes et des autres ? dis-je.

— Alors, nous sommes foutus.

Je levai les yeux vers le quai de chargement.

— Je pourrais aller chercher du secours.

Malgré tout ce que je venais de subir – sans doute grâce aux bons soins d'un inconnu qui passait par là avec un aérosol –, une partie de moi-même se refusait platement à croire à l'existence d'*armes invisibles*. Ou alors, j'imaginais peut-être qu'en vertu de quelque principe juridique le monde moléculaire n'avait plus barre sur moi, ne pouvait plus essayer de me condamner une deuxième fois. Au loin, notre assaillant présumé poursuivait tranquillement son chemin ; il était impossible de se sentir menacé.

Kuwale m'observait anxieusement.

— Comment vous sentez-vous ?

— Très bien. Sauf que vous êtes en train de me casser le bras. Tout ceci est délirant.

Ma peau commença à picoter. Kuwale gémit comme si ses pires pressentiments venaient de se vérifier.

— Vous virez au bleu. Plongez.

Mon visage s'engourdissait, mes membres étaient de plomb.

— Et me noyer ? Pas question.

J'avais la voix pâteuse, je ne sentais plus ma langue.

— Je vous tiendrai.

— *Non*. Sortez de l'eau et allez chercher du secours.

— Vous n'avez plus le temps.

Ille hurla en direction du quai de chargement ; son cri me sembla bien faible ; ou bien j'étais en train de perdre l'ouïe, ou bien ille avait inhalé suffisamment de toxines pour que sa voix en soit affectée. J'essayai de tourner la tête pour voir si des gens avaient réagi ; je n'y arrivai pas.

Maudissant mon entêtement, Kuwale se souleva et me fit basculer dans l'eau.

Je coulai. J'étais paralysé et engourdi, je ne savais pas si nous étions encore reliés l'un à l'autre. Sans les bulles d'air, l'eau aurait été transparente ; c'était comme si je tombais dans du cristal plein d'impuretés. J'espérai désespérément que je n'étais pas en train d'inhaler, sans pouvoir apparemment m'en assurer.

Ondulants et contradictoires, des flots de bulles me passaient devant le visage et refusaient de définir la verticale. J'essayai de m'orienter d'après le gradient de l'absorption lumineuse, mais les indices étaient ambigus. Je n'entendais plus que le martèlement sourd de mon cœur – qui battait lentement, à croire que la toxine bloquait les voies neurales qui auraient dû le faire bondir. J'eus un étrange sentiment de déjà-vu ; privé de toute sensation cutanée, j'avais l'impression de n'être pas plus mouillé que lorsque j'étais au sec en train de regarder l'image transmise par la caméra du plongeur. J'éprouvai mon corps par procuration.

Les bulles devinrent soudain floues, leur danse s'accéléra. Autour de moi, la turbulence s'illumina puis, sans prévenir, mon visage émergea et je ne vis plus que du ciel bleu.

— Ça va ? me hurla Kuwale à l'oreille. Je vous tiens, maintenant.

Sa voix était lointaine ; je ne réussis qu'à émettre un grognement indigné.

— Encore deux minutes, et nous devrions être hors de danger. Mes poumons sont affectés, mais je crois que ça va passer.

Je levai les yeux et fixai le ciel insondable dans une noyade inversée.

Kuwale me jeta de l'eau au visage. Mon état s'améliorait ; je pouvais au moins me rendre compte que j'avalais pratiquement tout. Je toussai, furieux. Je commençai à claquer des dents ; l'eau était plus froide que je ne l'avais imaginé.

— Vos copains sont lamentables. Un cambrioleur amateur, surpris par une alarme de secours. Un choléra mis dans

l'embarras par un timbre de mélatonine. Des toxines qui partent à l'eau de mer. Violet Mosala n'a rien à craindre.

Quelqu'un me saisit par un pied et m'entraîna sous l'eau.

Je comptai cinq silhouettes en combinaison étanche avec masque et tuba, toutes vêtues de polymère des chevilles aux poignets. *Pas un centimètre de peau exposé. Pourquoi ?* Je me débattis faiblement mais deux plongeurs me tinrent fermement et tentèrent de me plaquer un genre de dispositif métallique sur le visage. Je le repoussai.

Le récolteur émergea des lointains translucides, à peine visible dans l'eau ensoleillée et j'eus mon premier vrai choc de peur viscérale. S'ils avaient empoisonné les tentacules – redonné le gène naturel à l'espèce reprogrammée –, nous étions morts. Je me dégageai assez longtemps pour me retourner et voir les trois autres plongeurs se démener autour de Kuwale et tenter de l'immobiliser.

L'un de mes ravisseurs agita à nouveau l'appareil devant moi. C'était un détendeur relié à un tube d'air. Je me tournai pour dévisager cette femme : c'est à peine si je pus distinguer son expression derrière la visière, bien que **Witness** ait reconnu instantanément une autre cible. Le tube d'air menait à une deuxième bouteille arrimée sur son dos. Impossible de savoir ce qu'elle contenait, mais, si c'était un gaz toxique, j'allais de toute façon me noyer dans quelques minutes.

Le regard de la plongeuse semblait dire : *À vous de voir. C'est à prendre ou à laisser.*

Je me retournai encore une fois. Kuwale avait les bras attachés dans le dos ; il avait cédé et accepté le gaz inconnu. J'étais encore affaibli par la toxine, et j'allais manquer d'air. Je n'avais aucune chance de m'échapper.

Je les laissai me lier les mains puis j'ouvris la bouche et mordis fermement l'embout du détendeur. J'aspirai l'air avec gratitude, oscillant entre la panique et le soulagement. S'ils avaient voulu nous tuer, ils nous auraient déjà plongé un couteau de pêche entre les omoplates, mais je n'étais pas encore préparé à ce qui m'attendait à la place.

Le récolteur s'approcha et les plongeurs nagèrent à sa rencontre avec nous en remorque. Je voulais me protéger le

visage avec les mains mais c'était impossible. Les tentacules transparents s'ouvrirent autour de nous, se tortillant comme les topologies pathologiques du proto-espace, comme le vide devenu vivant.

Puis le filet se referma hermétiquement.

21

Les toxines du récolteur étaient incapacitantes sans être douloureuses. À tout le moins, elles rendaient le voyage plus agréable, détendant les muscles crispés par la révulsion et la claustrophobie, émoussant l'impression d'être dévoré vivant. La créature n'était probablement qu'une espèce commerciale et non l'arme programmée maison que j'avais imaginée. Tardivement, je commençai à enregistrer ; le sel me piquait les yeux, mais j'avais le vertige si je les fermais. Je voyais Kuwale et ses gardiens flous comme derrière du verre givré. Calmés par les toxines, enveloppés d'un cocon de gelée translucide, nous avancions dans l'eau lumineuse.

Je nous voyais déjà soulevés par un treuil et jetés sans cérémonie sur le pont, exactement comme la pêche que j'avais vue le monstre dégorger tantôt. Au lieu de quoi, quelqu'un tranquillisa le récolteur avec un aiguillon hormonal alors que nous étions encore dans l'eau et les plongeurs nous hissèrent à bord en grimpant à des échelles de corde. Sur le pont, **Witness** identifia trois visages de plus. Personne ne nous adressa la parole et j'étais encore trop défoncé pour élaborer une question intelligente. La femme qui m'avait proposé le détendeur m'attacha les pieds ensemble puis lia mes mains, déjà jointes, à celles de Kuwale en nous réunissant dos à dos. Un autre plongeur nous enleva nos minicoms, passa un bout de filet de pêche (non vivant) autour de nos personnes en le coinçant sous nos bras puis l'attacha au treuil pour nous déposer dans une cale vide. Lorsqu'ils refermèrent la trappe, nous nous trouvâmes dans l'obscurité complète.

Je sentis ma stupeur biochimique se dissiper ; l'odeur d'algues en décomposition devait y être pour quelque chose. J'attendis que Kuwale veuille bien émettre un jugement sur notre situation. Après plusieurs minutes de silence, je dis :

— Vous les avez tous en photo ; ils ont tous vos codes de communication. Maintenant, dites-moi qui est en train de gagner la guerre du renseignement.

Ille s'agita, irrité(e).

— Je ne vous dirai qu'une chose : je ne pense pas qu'ils nous fassent du mal. Ce sont des modérés ; ils veulent simplement nous mettre sur la touche.

— Pendant qu'ils font quoi ?

— Qu'ils tuent Mosala.

La puanteur me donnait le vertige ; son pouvoir de réanimation était à présent superflu et produisait l'effet inverse.

— Si des modérés veulent tuer Mosala, qu'est-ce que les extrémistes ont l'intention de faire ?

Kuwale ne répondit pas.

Je scrutai l'obscurité. Tout à l'heure, sur le port, ille avait affirmé que la menace qui planait sur Mosala n'avait aucun rapport avec la *technolibération**.

— Voulez-vous éclaircir pour moi un petit point de doctrine anthrocosmologique, un seul ? demandai-je.

— Non.

— Si Mosala meurt avant de devenir la Clef… rien ne se passe, rien ne change. D'accord ? Quelqu'un d'autre finira par prendre sa place, sinon nous ne serions pas là pour en parler.

Pas de réponse.

— Et pourtant, vous vous sentez encore responsable de sa sécurité ? *Pourquoi* ?

Je me maudis en silence : j'avais la réponse sous le nez depuis que j'avais parlé à Amanda Conroy.

— Ces gens ne sont *pas* les ennemis politiques de quelqu'un qui se trouve simplement être une Clef potentielle, n'est-ce pas ? Ils représentent un affront pour l'Anthrocosmologiste moyen : parce qu'ils vous ont piqué vos idées et les ont portées à leur conclusion logique. Ils sont AC, exactement comme vous-même, sauf qu'ils ont décidé qu'ils ne voulaient pas de Violet Mosala comme créatrice de l'univers.

— Ce n'est pas une « conclusion logique », dit Kuwale d'un ton venimeux. Essayer de choisir la Clef relève du délire.

L'univers existe parce que la Clef est *donnée*. Vous essayeriez de changer le Big Bang ?

— Non. Mais cet acte de création ne s'est pas encore produit, pas vrai ?

— Ça ne change rien, dit-ille. Le temps fait partie de ce qui est créé. L'univers existe – maintenant – parce que la Clef *finira par le créer*.

— Mais il y a toujours la possibilité de changer des choses, non ? persistai-je. Personne ne sait exactement quelle TDT est vraie.

Kuwale remua à nouveau ; je sentais son corps se raidir de colère.

— Cette manière de voir les choses est totalement fausse ! La Clef est donnée ! La TDT est fixe !

— Avec moi, vous perdez votre temps à défendre les modérés. Je pense que vous êtes tous également en coma dépassé. J'essaie simplement d'appréhender la tendance la plus dangereuse. Vous ne croyez pas que j'ai le droit de savoir ce qu'il y a en face de nous ?

Je l'entendais respirer lentement, essayer de se calmer. Puis ille expliqua, à contrecœur :

— Ils croient que l'identité de la Clef est déterminée, choisie à l'avance… comme tout le reste de l'Histoire, y compris l'assassinat de « rivaux » éventuels. Mais le déterminisme n'enlève pas l'illusion du pouvoir. Avez-vous jamais connu un fataliste islamique qui soit passif ? Ce n'est pas comme si la main de Dieu allait descendre du ciel pour s'assurer qu'ils épargnent la Clef… ou qu'une improbable conspiration du destin déjoue leurs plans s'ils se trompaient de physicien. Il n'y a nul besoin d'intervention surnaturelle lorsque l'univers entier et tous les individus qu'il contient conspirent à expliquer l'existence de la Clef. Ils peuvent assassiner qui ils veulent et pour n'importe quelle raison, ils *ne peuvent pas se tromper*.

« Donc… s'ils tuent tous les rivaux du théoricien de la TDT qui leur agrée, alors *cette* TDT doit forcément être celle qui fait naître l'univers. Et, qu'ils aient ou non vraiment choisi, le résultat est le même. La TDT qu'ils veulent et la TDT qu'ils ont finissent par être identiques. »

Je fis un rapprochement tardif.

— Et ils sont aussi à Kyoto ? Vous croyez qu'ils sont arrivés jusqu'à Nishide, que c'est pour ça qu'il est malade ? Et qu'ils sont arrivés jusqu'à Sarah avant qu'elle puisse les démasquer ?

— C'est très vraisemblable.

— Vous avez informé la police de Kyoto ? Vous avez des gens sur place ?

Je m'interrompis ; ille ne pouvait guère évoquer de contre-mesures, vu qu'il était presque certain que nous étions écoutés.

— Qu'est-ce que la TDT de Buzzo a de si remarquable, d'ailleurs ? dis-je d'une voix lasse.

— Ils croient, dit Kuwale d'un ton moqueur, qu'elle laisse la possibilité d'accéder à d'autres univers ensemencés depuis le proto-espace par d'autres Big Bangs. C'est totalement exclu chez Mosala comme chez Nishide ; il se peut qu'il existe d'autres univers, mais ils sont inaccessibles. Dans leurs TDT, les trous noirs et les trous de ver ramènent toujours à ce cosmos unique.

— Et ils sont prêts à tuer Mosala et Nishide parce qu'un univers ne leur suffit pas ?

Kuwale protesta ironiquement.

— Songez aux richesses infinies dont nous nous priverions si nous choisissions un univers fermé sur lui-même. Adoptons une perspective à long terme. Où pourrions-nous fuir lorsque viendrait le Big Crunch ? Une ou deux vies, c'est un prix bien modeste à payer pour l'avenir de l'humanité tout entière, non ?

Je repensai à Ned Landers, qui essayait de sortir de la race humaine pour lui dicter sa loi. S'il était certes impossible de *sortir* de l'univers, utiliser l'Anthrocosmologie pour damer le pion à tous les théoriciens de la TDT puis jouer à Chacun Son Créateur en était toutefois une bonne approximation.

— Peut-être, dit Kuwale, découragé(e), que Mosala a raison de nous mépriser si c'est à cela qu'ont abouti nos idées.

Je n'allais pas le contredire.

— Elle le sait ? Qu'il y a des AC qui veulent la tuer ?

— Elle le sait et elle ne le sait pas.

— Ce qui veut dire ?

— Que nous avons essayé de l'avertir. Mais elle nous déteste si passionnément – même les modérés – qu'elle ne veut pas

prendre la menace au sérieux. Je pense qu'elle croit que… de mauvaises idées n'ont aucune prise sur elle. Si l'Anthrocosmologie n'est que pure superstition, elle ne peut lui faire du mal.

— Allez raconter ça à Giordano Bruno.

Mes yeux étaient en train de s'adapter à l'obscurité ; je discernai un rai de lumière au loin sur le plancher de la cale.

— Dites-moi si je me trompe : nous parlons depuis le début des gens que vous appelez les *modérés*, non ?

Kuwale ne répondit pas, mais je le sentis bouger, se laisser glisser en avant comme pour céder finalement à la honte.

— Qu'est-ce que croient les extrémistes ? Dites-le-moi gentiment, mais dites-le-moi maintenant. Je ne veux plus de surprises.

— On pourrait dire, avoua piteusement Kuwale, qu'ils se sont hybridés avec les Sectes Ignorantes. Ils sont toujours AC au sens le plus large du terme : ils croient que l'univers *accède à l'existence par explication*. Mais ils croient qu'il est possible – et souhaitable – d'avoir un univers sans TDT du tout : sans équation ultime, sans configuration unificatrice. Pas de profondeur zéro, pas de lois fixes, pas de prescriptions inviolables. Pas de limite assignée aux possibilités de *transcendance*.

« Or le seul moyen de garantir cela… est d'assassiner quiconque risque de devenir la Clef. »

Mes vêtements avaient atteint un point d'équilibre avec l'air moite de la cale au taux d'humidité le plus inconfortable possible. J'avais besoin d'uriner mais me retenais par souci de dignité tout en espérant pouvoir estimer correctement le moment où le problème mettrait ma vie en danger. Je songeai à l'astronome Tycho Brahe, mort d'un éclatement de la vessie lors d'un banquet parce qu'il était trop gêné pour demander la permission de quitter la table.

Le rai de lumière sur le plancher ne bougea pas mais s'éclaircit lentement puis s'assombrit au fil des heures. Les sons qui parvenaient jusqu'à la cale n'avaient guère de sens pour moi ; grincements et heurts métal contre métal survenant au

hasard, voix étouffées, bruits de pas. Il y avait des bourdonnements et des vibrations lointains, certains continuels, d'autres intermittents ; le plaisancier le moins attentif y aurait sans aucun doute discerné la signature d'un moteur magnétohydrodynamique expulsant vers l'arrière un jet d'eau de mer à l'aide d'aimants supraconducteurs, mais je n'aurais pu déceler la différence entre la poussée maximale et un membre de l'équipage en train de prendre sa douche.

— Comment peut-on jamais devenir Anthrocosmologiste si personne ne sait que vous existez ? demandai-je.

Kuwale ne répondit pas ; je le poussai de l'épaule.

— Je ne dors pas.

Ille semblait encore plus démoralisé(e) que moi.

— Alors, parlez-moi, ou je vais devenir fou. Comment recrutez-vous ?

— Il y a sur les réseaux des groupes de discussion qui abordent des sujets parallèles : la cosmologie ésotérique, la métaphysique de l'information. Nous participons – en ne révélant que le minimum – mais nous prenons contact avec les gens individuellement s'ils semblent sympathiques à notre cause et dignes de confiance. Deux ou trois fois par an, quelqu'un, quelque part, réinvente l'Anthrocosmologie. Nous n'essayons pas de persuader qui que ce soit, mais si ces gens arrivent par eux-mêmes aux mêmes conclusions que nous, nous leur faisons savoir qu'ils ne sont pas seuls.

— Et les extrémistes font pareil ? Ils cueillent des adeptes sur les réseaux ?

— Non. Ce sont tous des dissidents. Ils ont tous commencé par faire partie du courant principal.

— Ah.

Pas étonnant que ledit courant principal se sente si fortement obligé de protéger Mosala. Les Anthrocosmologistes modérés avaient pratiquement recruté ses assassins en puissance.

— C'est triste, dit tranquillement Kuwale. Certains se considèrent vraiment comme les *technolibérateurs** ultimes : ils prennent eux-mêmes la science en main, refusent d'être laminés

par la théorie de quelqu'un d'autre, refusent de ne pas avoir la parole en la matière.

— Très démocratique, ouais. Ils ont déjà songé à organiser l'élection de la Clef au lieu d'éliminer tous les rivaux de leur propre candidat ?

— Et abandonner tout ce pouvoir, de leur propre chef ? Je ne le crois pas. Muteba Kazadi avait une version « démocratique » de l'Anthrocosmologie qui n'impliquait l'assassinat de personne. Seulement, personne ne pouvait la comprendre. Et je ne crois pas qu'il ait jamais réussi à en faire fonctionner la base mathématique.

Je ris, étonné.

— *Muteba Kazadi* était AC ?

— Bien sûr.

— Je ne pense pas que Violet Mosala le sache.

— Je ne pense pas que *Violet Mosala* sache quoi que ce soit qu'elle ne veut pas savoir.

— Hé ! Un peu de respect pour votre déité !

Le bateau oscilla légèrement.

— Nous avançons ? Ou alors nous venons de nous arrêter ?

Kuwale haussa les épaules. Un ballast compensateur effaçait si complètement les secousses qu'il était presque impossible de deviner ce qui se passait ; depuis que nous étions à bord, je n'avais jamais perçu de tangage ni de roulis, sans parler des subtiles accélérations de la traversée.

— Parmi ces gens, demandai-je, il y en a que vous connaissez personnellement ?

— Non, ils avaient déjà tous quitté le courant majoritaire quand j'ai moi-même adhéré.

— Alors, comment pouvez-vous vraiment être sûr de leur degré de *modération* ?

— Je suis sûr de la faction à laquelle ils appartiennent. Et s'ils avaient l'intention de nous tuer, nous serions déjà morts.

— Il doit y avoir de bons et de mauvais endroits pour se débarrasser de cadavres. Les coordonnées de sites où les objets illégalement jetés à la mer ont le moins de chances de s'échouer sur la côte peuvent se calculer avec un logiciel de navigation maritime tant soit peu efficace.

Le bateau subit une nouvelle secousse puis quelque chose heurta la coque, qui résonna tout autour de nous et me fis grincer des dents. J'attendis, crispé. Le bruit s'éteignit et ce fut tout.

Je me forçai à meubler le silence.

— Vous êtes d'où ? Je n'arrive toujours pas à situer votre accent.

— Vous vous tromperiez quand même, dit Kuwale avec un rire las. Je suis né(e) au Malawi mais j'avais dix-huit mois quand j'en suis parti(e). Mes parents sont des diplomates spécialisés dans le commerce international : nous avons sillonné l'Afrique, l'Amérique du Sud, les Antilles.

— Ils savent que vous êtes sur Anarchia ?

— Non. Nous nous sommes séparés. Il y a cinq ans. Quand j'ai migré.

Pour devenir asexe.

— Il y a cinq ans ? Vous aviez quel âge ?

— Seize ans.

— N'est-ce pas un peu trop jeune pour une opération ?

Simple supposition. Mais il faudrait plus qu'une androgynie superficielle pour briser la plupart des familles.

— Pas au Brésil.

— Et ils l'ont mal pris ?

— Ils n'ont pas compris, dit-ille avec amertume. La *technolibération**, l'asexualité – tout ce qui comptait pour moi –, ça n'avait pas de sens pour eux. Dès que j'ai eu mes idées à moi, ils ont commencé à me traiter comme une sorte… d'enfant trouvé extraterrestre. C'étaient des gens très cultivés, très bien payés, sophistiqués, cosmopolites… traditionalistes. Où qu'ils aillent, ils restaient liés au Malawi, d'une part, et aux valeurs et préjugés d'une classe sociale particulière, d'autre part. Je n'avais pas de patrie. J'étais libre, dit-ille en riant. Les voyages mettent en évidence les constantes : les mêmes hypocrisies qui n'en finissent pas de se répéter. Quand j'ai eu quatorze ans, j'avais déjà vécu dans trente cultures différentes et j'avais compris ce qu'était *le sexe* chez les conformistes butés.

J'en fus presque réduit au silence.

— Vous voulez-dire la sexualisation ou les rapports sexuels ? risquai-je.

— Les deux.

— Il y a des gens qui ont besoin des deux. Pas seulement par une pulsion biologique qui peut, comme vous le savez, se mettre en sommeil. Mais… pour conserver leur identité. Pour l'estime de soi.

Ce qui eut l'heur d'amuser prodigieusement Kuwale.

— L'*estime de soi*, ricana-t-ille, est une denrée inventée par les sectes de l'épanouissement individuel du XXe siècle. Si vous voulez de l'*estime de soi* – ou un *centre émotionnel* –, allez à Los Angeles, c'est là que ça s'achète.

Ille ajouta, sur un ton moins méprisant :

— Qu'est-ce qui ne va pas chez vous autres Occidentaux ? J'ai parfois l'impression que toute la psychologie préscientifique de Freud et de Jung – et toutes ses régurgitations commerciales états-uniennes – a détourné si complètement votre langue et votre culture que vous ne pouvez même plus *penser à vous-mêmes* sauf dans le jargon des sectes. Et c'est tellement enraciné en vous à présent que vous ne vous en rendez même plus compte.

— Vous avez peut-être raison.

Je commençais à me trouver moi-même inexplicablement vieux et traditionaliste. Si Kuwale était l'avenir, la génération après ille allait me devenir totalement incompréhensible. Ce qui n'était probablement pas une mauvaise chose mais qui était tout de même une douloureuse révélation.

— Mais qu'est-ce que vous mettez à la place du blabla psychologique occidental ? demandai-je. Je peux presque comprendre l'asexualité et la *technolibération**, mais qu'est-ce qui vous attire tellement dans l'Anthrocosmologie ? Si vous voulez une dose de réconfort cosmique, pourquoi ne pas au moins choisir une religion avec une vie après la mort ?

— Vous devriez rejoindre les assassins sur le pont si vous estimez que vous pouvez décider de ce qui est vrai et de ce qui n'est pas vrai.

Je scrutai les profondeurs ténébreuses de la cale. Le mince rai de lumière s'assombrissait rapidement ; nous allions

apparemment passer une nuit glaciale dans cette prison. Ma vessie était prête à éclater mais il m'était difficile de me forcer à me laisser aller. Chaque fois que je croyais avoir finalement accepté mon corps et tout ce qu'il pouvait me faire, l'autre monde tirait à nouveau sur la corde. Je n'avais rien accepté. J'avais fugitivement vu sous la surface des choses et maintenant je voulais enfouir tout ce que j'avais appris, continuer comme si rien n'avait changé.

— La vérité, dis-je, est tout ce qu'on peut faire avaler aux autres.

— Non, ça, c'est le journalisme. La vérité est tout ce à quoi on ne peut échapper.

Je fus réveillé par la lumière d'une torche en plein visage et par quelqu'un qui tranchait avec un couteau enduit d'enzyme le filet en polymère qui m'attachait à Kuwale. Il faisait tellement froid que ce devait être le petit matin. Je frissonnai et clignai des yeux sous la lumière aveuglante. Je ne pouvais pas voir combien de personnes étaient présentes, sans parler des armes qu'elles portaient ; je n'en restai pas moins parfaitement immobile tandis qu'on me libérait, en supposant que le moindre mouvement superflu me vaudrait une balle dans la tête.

Je fus treuillé dans une grossière élingue puis laissé en suspens dans le vide tandis que trois personnes sortaient de la cale par une échelle de corde, abandonnant Kuwale à son sort. Je balayai d'un regard circulaire le pont au clair de lune et – pour autant que je puisse m'en rendre compte – la haute mer. La pensée d'avoir quitté Anarchia me glaça le sang ; s'il y avait le moindre espoir de secours, c'était sûrement sur l'île.

Les autres refermèrent brutalement la trappe de la cale, me déposèrent, me libérèrent les pieds et commencèrent à me pousser vers une cabine de l'autre côté du bateau. Après les avoir quelque peu suppliés, j'eus le droit de m'arrêter pour pisser par-dessus bord ; pendant quelques secondes, je fus submergé par la gratitude, à tel point que j'aurais été prêt à exécuter Violet Mosala de mes propres mains si on me l'avait demandé.

La cabine était bourrée d'écrans de contrôle et de matériel électronique. Je n'avais jamais été sur un bateau de pêche de ma vie mais tout cela était manifestement excessif à l'époque où une flotte de taille moyenne pouvait probablement être gérée par une puce unique.

J'étais attaché à une chaise au milieu de la cabine. Il y avait quatre personnes avec moi ; **Witness** en avait déjà reconnu deux – les numéros trois et cinq dans la collection de Kuwale – mais ne put identifier les autres, deux femmes de mon âge. Je capturai et sauvegardai leurs visages : les numéros dix-neuf et vingt.

— C'était quoi, ce bruit, tout à l'heure ? dis-je à la cantonade. J'ai cru que nous nous étions échoués.

— On a été éperonnés, dit Trois. Vous avez raté quelque chose.

C'était un Européen ultramâle, puissamment musclé, avec des idéogrammes chinois tatoués sur les avant-bras.

— Éperonnés par qui ?

Il ignora la question un peu trop froidement ; il en avait déjà trop dit.

Vingt, qui avait attendu dans la cabine pendant que les autres allaient me chercher, prit alors la direction des opérations.

— Je ne sais pas de quels fantasmes Kuwale vous a abreuvé, dit-elle. Ille a fait de nous des enragés fanatiques, sans doute.

C'était une Noire grande et mince à l'accent francophone.

— Non, ille m'a dit que vous étiez des modérés. Vous ne nous écoutiez pas ?

Elle secoua la tête innocemment, stupéfaite, comme s'il allait de soi qu'une surveillance audio était en dessous de sa dignité. Elle avait un air d'autorité tranquille qui me désarmait ; je pouvais me l'imaginer en train d'ordonner aux autres de faire à peu près n'importe quoi tout en conservant un sérieux absolu.

— Des « modérés », mais des « hérétiques » quand même, évidemment.

— Comment croyez-vous que les autres AC vous appellent ?

— Oubliez les autres AC. Vous devriez juger par vous-même, une fois que vous serez complètement informé.

— Je crois que vous avez perdu toute chance de recevoir une appréciation favorable lorsque vous m'avez contaminé avec votre choléra maison.

— Ce n'était pas nous.

— Non ? C'était qui, alors ?

— Le même groupe qui a contaminé Yasuko Nishide avec une souche naturelle virulente de pneumocoques.

Un frisson me traversa. Que je la croie ou non, cela correspondait avec la description que Kuwale avait donnée des extrémistes.

— Vous êtes en train d'enregistrer ? demanda Dix-neuf.

— Non.

C'était la vérité. Bien que j'aie capturé leurs visages, j'avais arrêté de filmer en continu des heures auparavant, quand j'étais dans la cale.

— Alors commencez, s'il vous plaît.

Dix-neuf avait l'air Scandinave et l'accent correspondant. À croire que chaque faction des AC était obligatoirement internationaliste. Les cyniques, qui prétendaient que les gens qui forgeaient des amitiés transglobales sur les réseaux ne se rencontraient jamais physiquement, se trompaient, évidemment. Il suffisait d'être suffisamment motivé.

— Pourquoi ?

— Vous êtes ici pour faire un documentaire sur Violet Mosala, non ? Vous ne voulez pas raconter toute l'histoire ? Jusqu'au bout ?

— Lorsque Mosala sera morte, expliqua Vingt, ça fera du bruit, évidemment, et nous serons obligés de passer dans la clandestinité. Le martyre ne nous intéresse pas, mais nous n'avons pas peur d'être identifiés une fois la mission accomplie. Nous n'avons pas honte de ce que nous faisons ici ; nous n'avons aucune raison de l'être. Et nous voulons quelqu'un d'objectif, d'impartial, digne de confiance pour présenter au monde notre version des faits.

Je la dévisageai. Elle avait l'air parfaitement sincère, s'excusant presque de demander une faveur légèrement gênante.

Je regardai les autres. Trois m'examinait avec une nonchalance affectée. Cinq s'affairait avec l'électronique. Dix-neuf affrontait mon regard, inflexible dans sa solidarité.

— Laissez tomber, dis-je. Je ne filme pas des meurtres sur commande.

Jolie réplique. Si je n'avais pas repensé à l'interrogatoire de Daniel Cavolini juste après l'avoir prononcée, elle aurait pu me réchauffer le cœur pendant des heures.

— Personne ne s'attend à ce que vous filmiez la mort de Mosala, rectifia poliment Vingt. Ce serait difficile en plus d'être de mauvais goût. Nous voulons simplement que vous soyez en mesure d'expliquer à vos téléspectateurs *pourquoi* sa mort était nécessaire.

Je commençais à perdre prise sur la réalité. Dans la cale, j'avais envisagé la torture. J'avais imaginé en détail le processus consistant à me donner l'aspect d'une victime de requin.

Mais pas ça.

— Une interview exclusive avec les assassins de mon sujet ne m'intéresse pas, dis-je en me forçant à parler d'une voix égale.

Il me vint brusquement à l'esprit que la moitié des responsables de SeeNet ne me pardonneraient jamais ces paroles, si jamais ils venaient à découvrir que je les avais prononcées.

— Pourquoi ne pas acheter du temps d'antenne sur TechnoLalia ? Je suis sûr que leurs téléspectateurs vous accorderaient un soutien franc et massif si vous leur signaliez qu'il était nécessaire de tuer Mosala afin de préserver la possibilité de *voyager par des trous de ver pour atteindre d'autres univers*.

Vingt fronça les sourcils, injustement calomniée.

— Je savais que Kuwale vous gavait de mensonges empoisonnés. C'est ille qui vous a raconté ça ?

Je commençais à avoir le vertige que donne l'incrédulité. Le soin maniaque avec lequel elle énonçait des atrocités avait quelque chose de surréel.

— Rien à foutre de la *raison* exacte ! hurlai-je.

J'essayai de tendre les mains pour la supplier de revenir sur terre ; elles étaient fermement attachées au dossier de la chaise.

— Je ne sais pas, dis-je mollement. Peut-être que vous pensez qu'Henry Buzzo a plus de poids, que son style est plus présidentiel. Qu'il peut mieux jouer les Jéhovah. Ou peut-être que vous pensez que ses équations sont plus élégantes.

Je faillis bien leur dire ce que Mosala m'avait dit : que la méthodologie de Buzzo contenait des erreurs fatales ; que leur candidat favori ne pourrait jamais être la Clef. Je me repris juste à temps.

— Qu'importe. C'est toujours un assassinat.

— Mais non, c'est de la légitime défense.

Je me retournai. La voix venait de la cabine, la porte était ouverte.

Helen Wu rencontra mon regard.

— Les trous de ver n'ont rien à voir avec ça, expliqua-t-elle d'une voix triste. Buzzo n'a rien à voir avec ça. Mais si nous n'intervenons pas, Violet aura bientôt le pouvoir de nous tuer tous.

22

Après qu'Helen Wu fut entrée dans la cabine, j'enregistrai tout.

Pas pour SeeNet. Pour Interpol.

— J'ai fait tout ce que j'ai pu pour la remettre dans le droit chemin, insista Wu d'un ton solennel. J'ai pensé que, si elle comprenait dans quelle direction elle allait, elle changerait ses méthodes… pour des raisons scientifiques conventionnelles. Dans l'intérêt d'une théorie dotée d'un *contenu physique* – ce que la majorité de ses confrères attendent d'une TDT.

Elle leva les bras dans un geste de désespoir.

— Rien n'arrête Violet ! Vous le savez. Elle a absorbé toutes les critiques que je lui ai suggérées et s'en est fait une vertu. Mon intervention n'a rien arrangé. Au contraire.

— Je ne pense pas qu'Amanda Conroy ait ne serait-ce que commencé à vous donner une vraie image de la richesse de la *cosmologie informationnelle*, dit Vingt. Qu'est-ce qu'elle vous a décrit ? Un seul modèle : une Clef qui crée un univers parfaitement lisse, où aucun effet observable ne viole jamais la TDT ? Sans la moindre perspective de voir à travers la métaphysique sous-jacente ?

— C'est exact.

J'avais renoncé à l'indignation ; la meilleure stratégie que je puisse envisager était de jouer le jeu, de les laisser s'incriminer tant qu'ils le voudraient, et s'accrocher à l'espoir que j'aie encore une chance d'avertir Mosala.

— Ce n'est qu'une possibilité parmi des millions. Et qui est aussi simpliste que les premiers modèles cosmologiques de la Relativité généralisée remontant aux années 1920 : des univers parfaitement homogènes, aussi innocents et aussi vides que des ballons géants. On les étudiait seulement parce que tout ce qui était plus plausible était trop difficile à analyser,

mathématiquement parlant. Personne n'a jamais cru qu'ils décrivaient la réalité.

— Conroy et ses amis ne sont pas des scientifiques, enchaîna Wu ; ce sont des dilettantes enthousiastes. Ils se sont emparés de la première solution qui s'est présentée et ont décidé qu'elle les satisfaisait complètement.

Je ne savais pas où en étaient les autres, mais Wu avait une carrière, une vie confortable qu'elle était en train de réduire en miettes sous mes yeux. Peut-être que l'énergie intellectuelle qu'elle avait investie dans l'Anthrocosmologie lui avait déjà coûté tout le succès qu'elle aurait pu avoir avec les MTT, mais à présent elle sacrifiait tout.

— Cette sorte de cosmos parfait et stable n'est pas impossible, mais elle dépend entièrement de la structure de la théorie. La physique observable et la métaphysique informationnelle sous-jacente ne peuvent être maintenues strictement indépendantes et séparées que sous certaines contraintes rigoureuses. Les travaux de Mosala témoignent d'une violation de ces contraintes de la manière la plus dangereuse qui soit.

Wu me fixa un instant de plus, comme si elle essayait de déterminer si elle m'avait ou non convaincu de la gravité de la situation. Rien dans son attitude ne trahissait la moindre paranoïa, le moindre fanatisme. Elle avait beau se fourvoyer, elle me semblait aussi sérieuse qu'un des savants du projet Manhattan effrayé à l'idée que le premier essai de la bombe A risque de déclencher une réaction en chaîne atmosphérique qui embraserait le monde entier.

Je devais avoir l'air suffisamment consterné ; Wu se tourna vers Cinq et dit :

— Montrez-lui.

Puis elle quitta la pièce.

Tout mon courage m'abandonna.

— Où va-t-elle ? demandai-je.

Elle retourne à Anarchia, sur un autre bateau ? Personne n'avait de meilleures chances d'approcher Mosala que Wu. Je les revis toutes les deux en train de traverser le hall de l'hôtel en riant, presque bras dessus, bras dessous.

— Helen en sait déjà trop sur la TDT de Mosala et trop sur la cosmologie informationnelle, expliqua Dix-neuf. Aller un tant soit peu plus loin dans cette direction pourrait faire un mélange explosif, aussi n'assiste-t-elle plus aux séances durant lesquelles nous discutons des nouveaux résultats. Pourquoi prendre des risques inutiles ?

Je digérai cela en silence. L'obsession des AC pour le secret allait bien plus loin que la peur de la dérision médiatique manifestée par Amanda Conroy, ou la nécessité de mettre au point des assassinats à l'insu de tous. Ils croyaient vraiment que leurs idées mêmes étaient aussi dangereuses que n'importe quelle arme concrète.

J'entendais l'océan bouger doucement autour de nous, mais les fenêtres se contentaient de réfléchir la scène à l'intérieur de la cabine. Dans ce miroir, j'étais méconnaissable : mes cheveux étaient bizarrement ébouriffés, mes yeux enfoncés, le contexte ne cadrait pas du tout. J'imaginai le bateau parfaitement encalminé, la cabine comme une minuscule île de lumière fixée dans l'obscurité. J'essayai de forcer sur mes liens pour séparer mes poignets, histoire d'évaluer la résistance du polymère, la topologie du nœud. Il ne céda ni ne glissa. Depuis qu'on m'avait réveillé et hissé au-dessus du pont, j'étais malade de peur, survolté, pieds et poings liés mais, l'espace d'un instant, ce fut comme si la lucidité de la chambre d'hôpital était revenue. Le monde perdit toute prétention de sens : il n'y eut ni réconfort, ni mystère, ni menace.

Cinq – un Italien d'une cinquantaine d'années – avait fini de bricoler avec l'électronique. Il s'adressa à moi d'un air affecté comme si je lui braquais un projecteur de mille watts et une caméra des années 1950 en plein visage.

— Ceci est notre toute dernière simulation sur superordinateur, élaborée à partir de tout ce que Mosala a publié jusqu'ici. Nous avons délibérément évité d'extrapoler jusqu'à une TDT, pour des raisons évidentes, mais il est tout de même possible d'obtenir une approximation des effets produits si ses recherches venaient à être achevées.

Le plus grand des écrans de la cabine – cinq mètres de long sur trois de haut – s'éclaira brusquement. L'image qu'il

montrait ressemblait à une masse densément enchevêtrée de fil fin et multicolore. Je n'avais rien vu de tel lors de la conférence ; ce n'était pas l'écume tourmentée et anarchique du vide quantique. Cela ressemblait plus à une boule compacte de câble torsadé luminescent enroulé tour à tour par Escher et Mandelbrot, avec une exquise minutie et pendant plusieurs siècles. Il y avait des symétries enchâssées dans des symétries, des nœuds incrustés dans des nœuds, des détails et des motifs qui accrochaient l'œil mais trop complexes et convolutés pour aboutir à quelque forme de clôture que ce soit.

— Ce n'est pas le proto-espace, hein ? demandai-je.

— Pas vraiment, dit Cinq en me toisant d'un air soupçonneux, comme s'il conjecturait que mon ignorance serait insurmontable. C'est une carte très grossière de l'espace informationnel à l'instant où la Clef « devient » la Clef. Nous appelons « Aleph » cette configuration initiale.

Je ne réagis pas, car il ajouta, d'un air dégoûté, comme s'il était forcé de parler bébé :

— Représentez-la-vous comme un instantané du *Big Bang Explicatif*.

— C'est le point de départ de… de tout ? La prémisse d'un univers tout entier ?

— Oui. Ça vous surprend ? Le Big Bang primordial, physique, est immensément plus simple ; il peut se caractériser par dix nombres seulement. L'Aleph contient cent millions de fois plus d'informations ; créer des galaxies et l'ADN à partir de là est une idée beaucoup moins saugrenue.

Ouais.

— Si c'est censé être le contenu du crâne de Violet Mosala, ça ne ressemble à aucune des cartes du cerveau que j'aie jamais vues.

— J'espère que non, dit sèchement Cinq. Ce n'est pas un *tomodensitogramme anatomique,* ni une carte neurale fonctionnelle, ni même un réseau symbolique cognitif. Les neurones de la Clef – sans parler de son crâne – n'existent même « pas encore ». Ceci est l'information pure qui précède logiquement l'existence de *tous* les objets physiques. Le

« savoir » et la « mémoire » de la Clef viennent en premier. Le cerveau qui les encode vient ensuite.

Il fit un geste en direction de l'écran et la boule explosa, projetant partout dans l'obscurité des gerbes de boucles brillantes.

— La Clef est, à tout le moins, armée d'une TDT et consciente à la fois de sa propre existence et d'un corpus canonique d'observations et de résultats expérimentaux – produits par elle ou « de seconde main » – qui ont besoin d'être expliqués. S'il lui manquait soit la densité informationnelle, soit le schéma organisationnel nécessaires pour expliquer d'une manière cohérente sa propre existence, tout l'événement serait au stade subcritique : aucun univers ne serait impliqué. Mais, étant donné un Aleph suffisamment riche, le processus ne s'arrêtera pas avant qu'un cosmos physique soit intégralement créé.

« Bien entendu, ce processus ne « commence » ni ne « s'arrête » jamais au sens conventionnel de ces termes : il n'a pas lieu dans le temps. Dans cette simulation, des images successives correspondent simplement à des incréments en extension logique, comme les étapes d'une preuve mathématique qui ajoutent des couches successives de conséquences à un ensemble de prémisses initial. L'histoire de l'univers est enchâssée dans ces conséquences comme… le déroulement d'un meurtre reconstitué par pure déduction à partir des indices relevés sur les lieux du crime. »

Tandis qu'il parlait, les motifs que j'avais entrevus à la surface de l'« Aleph » furent tissés et retissés dans le « vide informationnel » environnant, comme si à chaque seconde une éblouissante tapisserie neuve jaillissait de la tapisserie au-dessous d'elle, dont la trame se desserrait juste ce qu'il fallait pour être reprise puis recombinée par un million de mains invisibles. Mille subtiles variations faisaient contrepoint au motif originel ; de nouveaux thèmes surprenants émergeaient, apparemment de nulle part. Des îles fractales entrelacées, rouges et blanches, se dissociaient et se recombinaient, se démenaient pour s'entre-dévorer puis fusionnaient en un archipel d'hybrides. Des ouragans au sein d'autres ouragans, violets et jaunes, imprimaient au fil une torsion sans cesse plus

forte… puis d'infimes tourbillons inversaient leur sens de rotation et toute la hiérarchie se dissolvait. De minuscules fragments irréguliers d'argent cristallin se diffusaient lentement dans cette chaotique régularité, s'infiltraient partout, interagissaient avec tout.

— C'est du techno-porno de toute beauté, commentai-je. Mais c'est censé représenter quoi, au juste ?

Cinq hésita puis condescendit à m'expliquer quelques éléments de ce tableau.

— Ça, c'est l'âge de la Terre, sans cesse affiné vers une valeur définitive à mesure que s'y intègrent diverses conclusions géophysiques et biologiques. Ça, c'est la base du code génétique, en passe de donner naissance à un ensemble défini de possibilités pour les origines de la vie. Et là, c'est la régularité sous-jacente à la chimie des éléments…

— Et vous vous attendez à ce que Violet Mosala tombe dans un genre de transe et pense à tout ça juste après le moment de son apothéose ?

— Non ! dit-il en fronçant les sourcils. Tout ceci découle *logiquement* du contenu informationnel de la Clef au moment Aleph : ce n'est pas une prédiction des *processus mentaux* de la Clef. Vous vous imaginez peut-être que la Clef est obligée de compter tout haut de un à un trillion pour créer tous les nombres dans l'intervalle avant que l'arithmétique puisse les utiliser ? Pas du tout. Le zéro, le un et l'addition suffisent pour *impliquer* l'existence de tous, et bien d'autres choses. C'est exactement pareil pour l'univers. Sauf qu'il évolue à partir d'une graine différente.

Je regardai les autres. Ils fixaient l'écran avec une fascination inquiète mais sans aucun signe d'un quelconque effroi sacré. Ils auraient tout aussi bien pu observer un modèle climatique avec effet de serre galopant ou la simulation d'un impact de météorite. L'obsession du secret leur avait épargné toute contestation sérieuse de leurs idées mais ils s'accrochaient encore à un semblant de rationalité. Ils n'avaient pas tiré du néant le besoin supposé de tuer Mosala et inventé l'Anthrocosmologie après coup pour justifier leur acte. Ils se

croyaient vraiment poussés à cette conclusion peu ragoûtante par la seule raison.

Peut-être pourrait-on employer la même logique implacable pour les faire changer d'avis. Tout profane ignorant que j'étais, ils avaient sollicité mon attention dans le but d'expliquer leurs actions au monde. Ils m'avaient tiré de la cale afin de pouvoir se défendre devant la postérité mais, si j'acceptais tous leurs a priori et leur répliquais dans le même langage… peut-être aurais-je encore une petite chance de leur injecter assez de doutes pour les persuader d'épargner Mosala.

— Très bien, dis-je en pesant mes mots. L'implication logique suffit ; la Clef n'est pas forcée de tout penser jusqu'aux détails les plus microscopiques. Mais ne serait-elle pas tout de même obligée, finalement, de prendre le temps de réfléchir et, au moins… de cartographier l'intégralité de tout ce que sa TDT peut impliquer ? Et de s'assurer qu'il n'y ait pas d'imprécisions non résolues ? Ce serait quand même le travail de toute une vie. Peut-être que la course à l'achèvement de la TDT n'est que la première étape dans la course pour devenir la Clef. Comment un objet quelconque peut-il accéder à l'existence par explication avant que la Clef *sache* qu'il a été expliqué ?

— Une Clef avec une TDT, s'empressa de rectifier Cinq, est inexplicable sans la totalité de l'histoire humaine et sans la totalité du savoir humain antérieur. Et tout comme chaque ancêtre ou cousin biologique requiert son propre quota d'espace et de temps pour y résider et observer – son propre corps, sa propre nourriture, son propre air, sa propre parcelle de sol sous ses pieds –, chaque prédécesseur ou contemporain intellectuel exige sa propre explication partielle de l'univers. Tout cadre avec tout, dans une mosaïque qui remonte au Big Bang. Sinon, nous ne serions pas ici.

« Or la Clef a pour mission d'occuper le point où toutes les explications convergent en un noyau suffisamment concis pour être appréhendé par *un seul esprit*. Non de récapituler intégralement la science et l'histoire, mais simplement de l'encoder. »

L'entreprise était futile. Je ne pouvais pas les battre à leur propre jeu ; ils avaient eu des années pour réfléchir à toutes les

objections possibles et se convaincre eux-mêmes de les avoir réfutées. Et si les AC modérés, qui partageaient presque leur vision du monde, n'avaient pas réussi à les fléchir, quel espoir me restait-il ?

Je tentai une autre approche.

— Et vous êtes satisfaits de croire que vous n'êtes que des figurants dans le rêve de quelque théoricienne détraquée de la TDT ? Entraînés dans le scénario pour lui éviter d'être forcée d'inventer un moyen de faire évoluer l'intelligence dans une espèce ne comportant qu'un seul membre ?

Cinq me considéra d'un air apitoyé.

— Maintenant, vous parlez par oxymorons. L'univers n'est pas *un rêve*. La Clef n'est pas l'avatar de quelque ordinateur-dieu assoupi dans une réalité supérieure, qui menacerait de se réveiller et de nous oublier. La Clef ancre l'univers *de l'intérieur*. Cela ne peut se faire nulle part ailleurs.

« Un cosmos ne peut avoir fondation plus solide que l'explication cohérente d'un observateur unique. Qu'y aurait-il de plus évanescent que cela, d'après vous ? Une TDT qui est simplement vraie – sans raison aucune ? Un rêve du proto-espace inanimé ? Des fictions imaginées par le vide lui-même ? Non. Parce que tout est exactement ce qu'il semble être, quoi qu'il y ait en dessous. Et, qui que soit la Clef, je suis *quand même* vivant, je suis *quand même* conscient – il donna un coup de pied dans le pied de ma chaise – et le monde que j'habite est concret. La seule chose qui compte pour moi, c'est *de le maintenir ainsi*. »

Je me tournai vers les autres. Trois fixait le plancher ; il semblait gêné par l'opération inutile consistant à essayer de justifier quoi que ce soit aux yeux d'un monde ingrat. Dix-neuf et Vingt me regardaient, pleines d'espoir, à croire qu'elles s'attendaient à ce que la stupidité de mon refus d'embrasser leurs idées me vienne à l'esprit d'un moment à l'autre.

Comment pouvais-je discuter avec ces gens ? Je ne savais plus ce qui était raisonnable. Il était trois heures du matin ; j'étais mouillé, transi de froid, prisonnier, isolé et en état d'infériorité. Eux possédaient tout le vocabulaire des initiés, toute la puissance informatique, tous les élégants graphismes,

toute la rhétorique condescendante. L'Anthrocosmologie disposait de toutes les armes intimidantes dont elle aurait jamais besoin – selon Culture d'Abord – pour *être* une science, aussi bonne ou aussi mauvaise que les autres.

— Nommez-moi, dis-je, une seule expérience que vous pouvez faire pour distinguer toute cette *cosmologie informationnelle* d'une TDT qui est « vraie sans raison aucune ».

— Voici une expérience pour vous, dit tranquillement Vingt. Un test empirique. Nous pouvons laisser Violet Mosala achever ses travaux sans qu'elle soit inquiétée. Et, si vous avez raison, rien ne se passera. Dix milliards d'humains vivront jusqu'au bout la journée du 18 avril, ignorant, pour la plupart d'entre eux, qu'une Théorie de Tout vient d'être achevée et proclamée à la face du monde.

— Seulement, dit Cinq, si vous avez tort…

Il fit un geste en direction de l'écran, et l'animation s'accéléra.

— Logiquement, le processus doit remonter jusqu'au Big Bang, pour fixer les dix paramètres de la Théorie standard du Champ Unifié, pour expliquer toute l'histoire de la Clef. Voilà pourquoi il faut si longtemps pour calculer la simulation. En temps réel, toutefois, les *conséquences observables* commenceront quelques secondes après l'Aleph et – localement, du moins – elles ne devraient durer que quelques minutes.

— Localement ? Vous voulez dire, sur Anarchia ?

— Je veux dire dans le Système solaire. Qui lui-même ne devrait durer que quelques minutes.

Tandis qu'il parlait, une petite tache noire sur la couche périphérique de la tapisserie informationnelle commença à grossir. Autour d'elle, le fil de l'explication se déroulait, des nœuds qui n'étaient pas vraiment des nœuds se défaisaient. J'avais une impression écœurante de déjà-vu ; la métaphore fantaisiste que j'avais trouvée pour les critiques adressées par Helen Wu à la logique circulaire de Mosala était concrétisée sous mes yeux comme preuve à charge justifiant une condamnation à mort.

— Conroy et les « modérés », dit Cinq, tiennent pour acquis que toute cosmologie informationnelle doit être symétrique dans le temps, que la même physique est vraie avant comme après le moment Aleph. *Mais ils se trompent*. Après l'Aleph, la TDT de Mosala commencerait à saper toute la physique qu'elle a d'abord impliquée. Cette TDT fait tout ce qu'il faut pour créer un passé et aboutit à la conclusion qu'elle n'a pas d'avenir.

Sur l'écran, l'obscurité se répandit plus vite, comme à un signal donné.

— Ça ne prouve rien, dis-je. Rien derrière cette prétendue « simulation » n'a jamais été testé, hein ? Vous êtes en train de vous acharner sur un ensemble d'équations de la théorie de l'information sans avoir aucun moyen de savoir si elles décrivent ou non la réalité.

— Il n'y a aucun moyen de savoir, admit Cinq. Mais supposons que la chose arrive, sans être prouvée ?

— *Mais pourquoi ?* implorai-je. Si Mosala est la Clef, elle n'a pas besoin de *tout ça* – je tirai sur mes mains, désespérant de pouvoir montrer l'imposture du doigt – pour expliquer sa propre existence ! Sa TDT ne le prédit pas, *ne le permet pas* !

— Non. Mais sa TDT ne peut survivre à sa propre expression. Elle peut faire d'elle la Clef. Elle peut lui accorder un passé sans failles. Elle peut fabriquer pour vingt milliards d'années de cosmologie. Mais, une fois qu'elle aura été explicitement déclarée, elle se résoudra en pure mathématique, pure logique.

Il joignit les mains, les doigts entrelacés, puis les écarta lentement.

— Vous ne pouvez pas maintenir l'intégrité d'un univers avec un système qui énonce lui-même son manque de contenu physique. Il n'y a plus de… *friction*. Plus d'étincelles dans les équations.

Derrière lui, la tapisserie partait en morceaux ; tous les éblouissants motifs du savoir se désintégraient. Non qu'ils soient dévorés par l'entropie ni immobilisés ni inversés comme les galaxies en fuite ; le processus continuait simplement, implacablement d'avancer vers une conclusion implicite dès le début. Toutes les permutations possibles du sens avaient été extraites du « nœud » Aleph, à l'exception de la dernière. Ce

n'était pas un nœud du tout : c'était une simple boucle qui ne menait nulle part. Les couleurs de mille fils explicatifs différents n'avaient codé que leur ignorance de leurs connexions cachées. Et l'univers qui avait été projeté dans l'existence par le filage de ces explications en un milliard de hiérarchies enchevêtrées d'une complexité sans cesse croissante… se dévidait finalement dans une simple déclaration de sa propre tautologie.

Un cercle blanc tournoya une seconde sur fond d'obscurité puis l'écran s'éteignit.

La démonstration était terminée. Trois commença de me détacher de la chaise.

— Il y a quelque chose qu'il faut que je vous dise, commençai-je. Je ne l'ai révélé à personne : ni à SeeNet, ni à Conroy, ni à Kuwale. Sarah Knight ne s'en est jamais aperçue. Personne n'est au courant, à part moi et Mosala. Mais il faut vraiment que vous le sachiez.

— Nous vous écoutons, dit Vingt.

Elle se tenait près de l'écran vide, l'image même de la politesse attentive.

C'était ma dernière chance d'essayer de les faire changer d'avis. Je m'efforçai de me concentrer, de me mettre à leur place. *Modifieraient-ils le moins du monde leurs projets s'ils savaient que Buzzo se trompait ?* Probablement pas. Avec ou sans autres candidats pour prendre sa place, Mosala serait également dangereuse. Si Nishide mourait, son héritage intellectuel pourrait encore être prolongé… et ils se hâteraient de protéger ses successeurs et de massacrer ceux de Mosala.

— Violet Mosala avait déjà achevé sa TDT au Cap, dis-je. Les calculs qu'elle fait actuellement ne sont que des vérifications : le vrai travail est terminé depuis des mois. Donc… *elle est déjà devenue la Clef*. Et il ne s'est rien passé, le ciel ne s'effondre pas, nous sommes encore tous là.

J'essayai de rire.

— L'expérience que vous trouvez trop dangereuse à tenter est déjà terminée. Et nous avons survécu.

Vingt continua de m'observer sans changer d'expression. Une vague d'intense embarras déferla sur moi. Je pris soudain conscience de tous les muscles de mon visage, de l'inclinaison

de ma tête, de l'avachissement de mes épaules, de la direction de mon regard. J'étais comme une motte de glaise à forme humaine, à peine façonnée, qui aurait besoin d'être soigneusement et laborieusement moulée pour ressembler à un être humain en train de dire la vérité.

Et je savais que chaque os, chaque pore, chaque cellule de mon corps trahissait l'effort que je faisais pour le simuler.

Règle numéro un : ne jamais laisser entendre qu'il existe des règles.

Vingt me désigna du menton à Trois, qui finit de me détacher de la chaise. On me raccrocha au treuil, me redéposa dans la cale et me rattacha à Kuwale.

Tandis que les autres commençaient à remonter par l'échelle de corde, Trois hésita. Il s'accroupit près de moi et chuchota, comme un ami qui vous donne un conseil peu agréable mais d'importance vitale :

— Je te reproche pas d'avoir essayé, mec. Mais on t'a jamais dit que t'es vraiment le plus mauvais menteur du monde ?

23

Quand j'eus fini de relater la présentation médiatique des assassins, Kuwale dit posément :

— Ne vous imaginez pas que vous auriez eu la moindre chance avec eux. Personne n'aurait pu les faire changer d'avis.

— Non ?

Je ne le croyais pas. Ils s'étaient eux-mêmes convaincus, et d'une manière plutôt systématique. Il y avait forcément un moyen de démonter sous leurs yeux leur logique prétendument irréprochable, de les forcer à reconnaître son absurdité.

Or je n'avais pas pu le trouver. Je n'avais pas réussi à m'insinuer dans leur cerveau.

Je demandai l'heure à **Witness**. C'était presque l'aube. Je ne pouvais m'arrêter de grelotter ; le tapis d'algues était plus humide que jamais et le sol en polymère rigide était devenu froid comme de l'acier.

— Mosala bénéficiera d'une protection rapprochée.

Kuwale était découragé(e) quand je l'avais quitté(e) mais semblait en mon absence avoir retrouvé un optimisme agressif.

— J'ai envoyé une copie du génome de votre choléra mutant aux responsables de la sécurité de la conférence, afin qu'ils sachent le type de risque qu'elle court… même si elle-même ne veut pas le reconnaître. Et il y a des tas d'autres AC modérés sur Anarchia.

— Personne sur Anarchia ne sait que Wu est dans le coup, n'est-ce pas ? Et, de toute façon… Wu aurait pu contaminer Mosala avec une arme biologique depuis longtemps. Vous croyez qu'ils auraient tout avoué devant la caméra si l'assassinat n'était pas déjà un fait accompli ? Ils voulaient le revendiquer, se mettre sur les rangs de bonne heure et éviter la cohue avant que tout le monde, du FDCPA à EnGeneUity, devienne suspect.

Mais ç'aurait forcément été la dernière chose qu'ils fassent avant de confirmer qu'elle est morte et de s'enfuir d'Anarchia.

Comme quoi rien de ce que j'avais dit sur le pont n'aurait pu faire la moindre différence ? Pas exactement. Ils auraient encore pu fournir un antidote, leur propre potion magique préexistante.

Kuwale se tut. Je tendis l'oreille, cherchant à entendre des voix ou des bruits de pas lointains ; mais il n'y avait rien d'autre que le grincement de la coque et le bruit blanc de mille vagues.

Voilà pour mes grandioses projets de renaissance par l'adversité en tant qu'intrépide champion de la *technolibération**. Je n'avais réussi qu'à me fourvoyer dans un jeu cruel entre deux groupes rivaux de délirants faiseurs de dieux, et à me faire ramener à mon modeste rôle dans l'existence : vecteur des messages de quelqu'un d'autre.

— Vous croyez qu'ils nous écoutent, en ce moment ? demanda Kuwale. Là-haut sur le pont ?

— Qui sait ?

Je scrutai l'obscurité de la cale autour de moi ; je n'étais même pas sûr que la mince bande de lumière qui aurait pu être la paroi opposée soit réelle, ou ne soit qu'un artefact de ma rétine et de mon imagination.

— Qu'est-ce qu'ils croient que nous allons faire ? dis-je en riant. Sauter à six mètres de hauteur, percer un trou dans la trappe et puis faire cent kilomètres à la nage, déguisés en frères siamois ?

Je sentis un tiraillement sec sur la corde qui me liait les mains. Irrité, je faillis protester tout haut mais me retins à temps. Kuwale avait apparemment bien employé l'heure pendant laquelle ses poings n'étaient plus coincés entre nos dos. Ille avait dû légèrement desserrer ses propres liens puis cacher dans ses mains la boucle ainsi dégagée… qui, à son tour, aurait pu l'aider à les maintenir légèrement écartées lorsqu'on nous avait de nouveau attachés l'un à l'autre. Quel que soit le truc utilisé, la tension de la corde disparut au bout de plusieurs minutes de délicates manipulations. Kuwale sortit ses bras de derrière son dos et les étira à fond.

Sans pouvoir réprimer une bouffée de pure allégresse primaire, j'attendis l'inévitable bruit de bottes sur le pont. Des caméras à infrarouge placées dans la cale et surveillées en continu par des logiciels auraient enregistré sans problème la transgression de Kuwale.

Le silence se prolongea. La décision de nous mettre le grappin dessus lorsqu'ils avaient intercepté mon appel à Kuwale avait dû être improvisée sur le moment. S'ils l'avaient préparée à l'avance, ils auraient à tout le moins disposé de menottes. Peut-être que leur technologie de surveillance de dernière minute était aussi primitive que leurs cordes et leurs filets.

Kuwale frissonna de soulagement – je l'enviai, avec mes épaules douloureusement crispées – puis réinséra sa main dans l'interstice.

La corde en polymère était glissante et fortement serrée, les ongles de Kuwale étaient coupés ras (ils m'entrèrent dans la chair plusieurs fois). Lorsque mes mains furent enfin libérées, ce fut décevant ; le sursaut d'allégresse était passé depuis longtemps et je savais que je n'avais aucune chance de m'échapper. Mais tout était mieux que de rester assis dans le noir en attendant d'avoir l'honneur d'annoncer au monde la mort de Mosala.

Le plastique intelligent du filet adhérait sélectivement à sa propre surface opposée – sans doute pour faciliter les réparations – et la soudure était aussi solide que la matière elle-même. Tant que nous étions emballés les bras derrière le dos, le filet était resté tendu ; à présent qu'ils étaient libres, il y avait quatre ou cinq centimètres de mou. Nous nous relevâmes maladroitement en dérapant sur le tapis d'algues gluant. J'expirai et rentrai l'estomac en me félicitant de mon jeûne récent.

Une douzaine de tentatives se soldèrent par des échecs. Dans l'obscurité, il fallait dix à quinze minutes de tortueux rajustements pour trouver une position qui minimisait de haut en bas notre embonpoint combiné. Ç'aurait pu être le genre d'activité ardue et stupide proposée aux candidats des émissions de jeux en enfer. Lorsque le filet toucha le sol, j'avais déjà perdu toute sensation dans les mollets ; je fis quelques pas dans la cale

et faillis m'évanouir. J'entendais le léger claquement d'ongles glissant sur le plastique : Kuwale s'affairait déjà sur la corde qui lui liait les pieds. Personne ne s'était soucié de m'entraver une seconde fois. Je marchai de long en large dans le noir pour me dégourdir les jambes, profitant au maximum de l'illusion viscérale de liberté tant que je l'avais encore.

Je retournai à l'endroit où Kuwale était assis(e) et me penchai jusqu'à ce que je puisse discerner le blanc de ses yeux ; ille leva la main et me posa un doigt sur la bouche, verticalement. Je hochai la tête en signe d'assentiment. Il semblait que jusque-là nous ayons eu de la chance : s'il n'y avait pas de caméras à infrarouge, il y avait peut-être tout de même une surveillance audio et nous n'avions aucun moyen d'estimer l'intelligence du logiciel d'écoute.

Kuwale se leva, se tourna et disparut ; son T-shirt s'était complètement éteint, trop longtemps privé de soleil. J'entendis sporadiquement grincer les semelles humides de ses chaussures. Je n'avais aucune idée de ce qu'ille espérait trouver. Quelque improbable défaut de la coque elle-même ? Immobile, j'attendis. Le mince rai de lumière sur le sol était à nouveau là, à peine visible. Le jour se levait, et le jour signifiait encore plus de gens réveillés sur le pont.

J'entendis approcher Kuwale ; ille me tapota le bras puis me prit le coude. Je le suivis jusqu'à un coin de la cale. Ille m'appuya la main contre la paroi, à un mètre de hauteur environ. Ille avait trouvé un genre de tableau de commande derrière un panneau protecteur, une petite porte à ressort qui s'escamotait dans la paroi. Je ne l'avais pas remarquée lorsqu'on nous avait déposés là, mais les parois étaient abondamment maculées d'éclaboussures dont les motifs constituaient un excellent camouflage.

J'explorai le tableau du bout des doigts : il y avait là une prise de courant continu basse tension et deux embouts métalliques filetés, d'environ deux centimètres de diamètre chacun, avec des manettes de contrôle de débit. Quel que soit le liquide qu'ils injectaient – où qu'ils étaient censés pomper –, je ne voyais pas tellement en quoi ils pourraient nous être utiles. À

moins que Kuwale n'envisage d'inonder la cale afin que nous puissions flotter jusqu'à la trappe.

Je faillis passer à côté de l'essentiel. À l'extrême droite du tableau se trouvait une ouverture circulaire, au rebord de faible épaisseur, de cinq à six millimètres de diamètre, pas plus.

Un port d'interface optique.

Reliée à quoi ? À l'ordinateur de bord ? Si le bateau avait été conçu à l'origine pour transporter une cargaison, peut-être qu'un membre de l'équipage muni d'un terminal portatif aurait utilisé l'interface pour transmettre des données d'inventaire. Sur un bateau de pêche loué à des Anthrocosmologistes, je n'escomptais pas vraiment qu'elle soit configurée pour une tâche quelconque.

Je déboutonnai ma chemise tout en invoquant **Witness**. Le logiciel disposait d'une option « terminal virtuel » grossière qui me permettrait de visionner toutes les données entrantes et de simuler une frappe au clavier. Je dégageai le port d'interface sur mon nombril et me pressai contre le mur en essayant d'aligner les deux connecteurs. C'était malaisé, mais, après toutes les contorsions exécutées pour m'extirper du filet, cela ne semblait pas irréalisable.

Je n'obtins rien de mieux qu'un bref afflux de caractères aléatoires puis un message d'erreur de la part du logiciel lui-même. Il recevait un signal de réponse, mais les données étaient brouillées au point d'être illisibles. Les deux ports étaient des prises femelles conçues pour accepter la fiche d'un ombilic. Les rebords protecteurs identiques les empêchaient de s'approcher suffisamment : leurs photodétecteurs étaient à un millimètre au-delà du plan focal de leurs signaux laser réciproques.

Je reculai, essayant de ne pas manifester audiblement ma frustration. Kuwale me toucha le bras, inquiet(ète). Je plaçai sa main sur mon visage, secouai la tête puis guidai son doigt jusqu'à mon nombril artificiel. Ille me donna une tape sur l'épaule. *Je comprends. D'accord. Nous avons essayé.*

Je m'affalai plus que je ne m'appuyai contre la paroi à côté du panneau. Il me vint à l'esprit qu'EnGeneUity aurait encore de bonnes chances de porter le chapeau si j'enterrais la confession des AC. Si Helen Wu et ses amis, depuis leur

cachette, tentaient de revendiquer la responsabilité du crime, ils passeraient pour un obscur groupuscule de fous inoffensifs. Personne n'avait encore jamais entendu parler des Anthrocosmologistes. Le martyre de Mosala pourrait encore faire sauter le blocus.

Je m'entendais déjà ressasser mentalement cette réconfortante rationalisation : *Elle aurait obtenu ce qu'elle cherchait*.

Je retirai ma ceinture et forçai l'ardillon de la boucle dans la chair entourant mon nombril métallique. Une mince couche de tissu conjonctif génétiquement modifié entourait l'acier chirurgical, isolant hermétiquement la plaie permanente contre l'infection ; le bruit du collagène déchiré me fit grincer les dents mais il n'y avait pas de terminaisons nerveuses pour enregistrer les dégâts. À deux centimètres de profondeur, cependant, je touchai la collerette métallique qui ancrait le port en position. Me servant de l'ardillon comme d'un levier, j'éloignai la chair du tube puis réussis à enfoncer la pointe sous le rebord de la collerette.

J'aurais cru qu'agrandir de sept ou huit millimètres la perforation existante dans la paroi abdominale ne serait qu'un geste d'autochirurgie improvisée mineur. Mon corps était d'un autre avis. Je persistai, creusai sous la collerette et tentai de l'extraire par torsion tandis que des vagues antagonistes de messagers chimiques jaillissaient du site opératoire, distribuant tour à tour réprimandes tranchantes et réconfort analgésique. Kuwale s'approcha et m'aida à maintenir la plaie ouverte. Lorsque ses doigts chauds frôlèrent les cicatrices, là où je m'étais tailladé la peau sous les yeux de Gina, je découvris que j'avais une érection. C'était une réaction inappropriée pour tellement de raisons que je faillis éclater de rire. La sueur me dégoulinait dans les yeux, du sang gouttait sur mon bas-ventre… et mon corps continuait de manifester du désir. Et, à la vérité, s'ille avait été demandeur, je me serais allègrement allongé à même le sol pour faire l'amour de toutes les manières possibles. Rien que pour sentir plus de sa peau contre ma peau. Rien que pour croire que nous avions établi une connexion.

Le tube d'acier enseveli émergea, tirant derrière lui un bout de fibre optique gluante de sang. Je me détournai et crachai une pleine gorgée de bile. Par bonheur, rien d'autre ne suivit.

J'attendis que mes doigts cessent de trembler puis essuyai les pièces sur ma chemise et dévissai intégralement les éléments de l'embout, laissant le port optique à nu, dégagé de tout obstacle. C'était plus une circoncision qu'une phalloplastie – et beaucoup de travail pour un millimètre de pénétration. J'empochai le prépuce métallique, retrouvai la prise murale et procédai à un nouvel essai.

De gros caractères rassurants, bleus sur fond blanc, apparurent devant moi, incapables de m'aveugler mais brutalement décevants tout de même.

Mitsubishi Shanghai Marine
Model Number LMHDV-12-5600
Emergency Options :
F – launch Flares
B – activate radio Beacon

Je composai tous les codes ESCAPE possibles dans l'espoir de trouver un menu plus général. En vain ; la liste complète des commandes se réduisait au choix entre lancer des fusées éclairantes et activer la balise radio. Tous les mirifiques fantasmes que je n'avais osé caresser supposaient que je pouvais remonter jusqu'à l'ordinateur de bord, accéder immédiatement au réseau et archiver la confession préenregistrée des AC en vingt lieux sûrs tout en expédiant simultanément des copies à tous les participants de la Conférence Einstein. Ce n'était là qu'une relique, un système d'appels de détresse probablement intégré à l'origine pour satisfaire des obligations réglementaires minimales de sécurité puis négligé lorsque le bateau avait été affrété par un tiers doté d'un matériel de télécommunications et de navigation convenable.

Négligé, ou déconnecté ?

Je mimai la frappe d'un B.

Le texte d'un simple appel de détresse défila de gauche à droite sur l'écran virtuel. Il donnait le numéro de type du

bateau, son numéro de série, la latitude et la longitude – si je me rappelais correctement la carte d'Anarchia, nous étions plus près de l'île que je ne l'aurais cru – et déclarait que des « survivants » se trouvaient « dans la cale principale ». Soudain, je soupçonnai fortement que, si nous avions daigné fouiller le reste de la cale, nous aurions peut-être découvert un autre panneau, qui aurait dissimulé deux boutons rouges, gros comme le poing, marqués BALISE et FUSÉES, mais je ne voulus pas y réfléchir.

Quelque part sur le pont, une sirène se mit à ululer.

Kuwale était consterné(e).

— Qu'est-ce que vous avez fait ? Déclenché l'alarme incendie ?

— J'ai lancé un SOS. Je me suis dit que des fusées nous attireraient des ennuis.

Je refermai le panneau et commençai à reboutonner ma chemise ensanglantée, comme si cacher les pièces à conviction allait me servir à quelque chose.

J'entendis courir lourdement sur le pont. Quelques secondes plus tard, la sirène s'arrêta. Puis la trappe se releva à moitié et Trois nous toisa d'un œil critique. Il tenait une arme, presque distraitement.

— Ça vous avance à quoi, hein ? On est déjà en train d'envoyer le code de fausse alerte ; personne ne va réagir.

Il semblait plus stupéfait que furieux.

— Tout ce que vous avez à faire, c'est de ne pas bouger et d'arrêter de déconner, et vous serez bientôt libérés. Alors, pourquoi ne pas essayer de coopérer un peu ?

Il déroula l'échelle de corde et descendit, seul. Je levai les yeux vers la bande de ciel blafard derrière lui ; je distinguai un satellite pâlissant, mais je n'avais aucun moyen de l'atteindre. Trois ramassa deux bouts de corde et nous les jeta.

— Asseyez-vous et attachez-vous les pieds. Faites ça comme il faut et vous aurez peut-être droit à un petit déjeuner.

Il bâilla à se décrocher la mâchoire puis se retourna et hurla :

— Giorgio ! Anna ! Venez me donner un coup de main !

Kuwale lui sauta dessus, plus vite que je ne l'avais jamais vu faire dans ma vie. Trois leva l'arme et tira, touchant Kuwale à la

cuisse. Kuwale tituba et pirouetta, sans cesser d'avancer. Trois garda l'arme braquée sur ille tandis que ses genoux fléchissaient et que sa tête dodelinait. Lorsque l'écho de la détonation eut cessé de résonner dans mon crâne, j'entendis Kuwale chercher à reprendre son souffle.

Je me levai et l'insultai, à peine conscient de ce que je disais. J'avais perdu le nord : je voulais prendre la cale, le bateau, l'océan et les faire disparaître d'un coup de torchon comme des toiles d'araignée. J'avançai d'un pas, agitant les bras comme un dément, hurlant des obscénités. Trois me regarda, perplexe, comme s'il ne pouvait imaginer la raison de tout ce tapage. J'avançai encore d'un pas et il braqua l'arme sur moi.

Kuwale bondit et lui fit perdre l'équilibre. Avant qu'il puisse se relever, Kuwale lui sauta dessus et lui plaqua les bras contre le corps, lui écrasant la main droite sur le sol. Je restai une seconde paralysé, persuadé que cet affrontement était inutile, puis je me précipitai pour aider Kuwale.

Trois devait donner l'impression d'un père indulgent en train de jouer avec deux belliqueux garnements de cinq ans. Je tirai sur le canon du pistolet qui dépassait de son gigantesque poing ; ce fut comme si l'arme était scellée dans de la pierre. Trois semblait prêt à se remettre sur ses pieds dès qu'il aurait repris son souffle, avec ou sans la mince carcasse de Kuwale accrochée à lui.

Je lui donnai un coup de pied en pleine tête. Il protesta, indigné. J'attaquai plusieurs fois le même endroit, refoulant ma révulsion. La peau éclata au-dessus de son œil ; j'enfonçai mon talon dans la blessure, m'accroupis et tirai sur l'arme. Il hurla de douleur et la laissa échapper… puis se redressa à moitié sur son séant, projetant Kuwale sur le côté. Je tirai une balle dans le plancher derrière moi, espérant décourager Trois de m'obliger à me servir du pistolet. Un autre coup de feu retentit, au-dessus de moi. Je levai les yeux. Dix-neuf – Anna ? – était à plat ventre au bord de la trappe.

Je braquai l'arme sur Trois et reculai de quelques pas. Il me regarda avec de grands yeux, furieux et plein de sang mais encore avide d'interpréter mes actions insensées.

— C'est ça que tu veux, hein ? Le *dénouement* ultime. Tu veux que Mosala bousille la planète.

Il rit et secoua la tête.

— T'arrives trop tard.

— Tout ceci est inutile, cria Anna. Écoutez-moi, s'il vous plaît. Posez votre arme, et vous serez rentrés à Anarchia dans une heure. Personne ne veut vous faire du mal.

— Apportez-moi un minicom en état de marche, lui criai-je. *Et vite*. Vous avez deux minutes avant que je lui fasse sauter la cervelle.

Et je le pensai – du moins le temps qu'il me fallut pour énoncer cette menace.

Anna s'éloigna de l'embrasure sur les mains et les genoux ; j'entendis un murmure de voix courroucées tandis qu'elle consultait les autres.

Kuwale me rejoignit en boitant. Sa blessure saignait toujours ; la balle avait manifestement manqué l'artère fémorale mais ille respirait irrégulièrement et avait besoin de soins.

— Ils ne vont pas le faire, dit-ille. Ils essaient de gagner du temps, c'est tout. Mettez-vous à leur place…

— Ille a raison, dit calmement Trois. On peut donner la valeur qu'on veut à ma vie, mais… si Mosala devient la Clef, on va tous mourir, de toute façon. Si vous essayez de la sauver, vous n'avez rien à donner en échange, parce que toutes vos menaces, dans un cas comme dans l'autre, ne valent plus rien.

Je levai les yeux vers le pont ; j'entendais toujours les autres se disputer. Mais s'ils avaient suffisamment de foi en leur cosmologie pour tuer Mosala, et gâcher leur propre vie en devenant des fugitifs hypocrites terrés dans les campagnes de la Mongolie ou du Turkestan sans la moindre miette d'accès aux médias… alors la menace d'une mort de plus n'allait pas émousser leur conviction.

— Je crois que vos travaux ont besoin d'être examinés de toute urgence par un comité de contrôle scientifique, dis-je.

Je remis l'arme à Kuwale puis enlevai ma chemise et la nouai autour du haut de sa jambe. J'avais moi-même cessé de saigner ; le tissu conjonctif déchiré laissait suinter un baume incolore d'antibiotiques et de coagulants.

Je retournai au tableau de commandes et me reconnectai. Indépendant de l'ordinateur de bord, le dispositif d'appels de détresse ne pouvait être désactivé ; je réitérai le SOS puis lançai les fusées. J'entendis trois bruyants sifflements de gaz décomprimé puis une clarté actinique impitoyable commença à envahir la paroi opposée, chassant la douce lumière de l'aube. La patine brune d'algues décomposées n'avait jamais été plus précise, mais elle en avait complètement perdu ses aptitudes au camouflage : les contours d'un autre compartiment encastré apparurent, soulignés par la découpe noire du panneau de protection. Je regardai à l'intérieur : il y avait deux gros boutons, exactement comme je l'avais deviné, et une réserve d'air de secours. En y regardant de plus près, la trace à peine visible d'un logotype mystérieux – incompréhensible dans toutes les langues et cultures – transparaissait sous les taches maculant la porte du compartiment.

Sur le pont, les autres avaient cessé de parler. J'espérais simplement qu'ils n'allaient pas s'affoler et nous tomber dessus.

Trois fit mine de dire quelque chose de péjoratif, mais il n'ouvrit pas la bouche. Il surveillait Kuwale d'un air inquiet ; peut-être avait-il conclu que c'était ille le vrai(e) fanatique qui voulait le dénouement et qu'ille avait fait de moi son complice involontaire.

La fusée éclairante monta vers le zénith, inondant la cale de lumière.

— Je ne comprends pas, dis-je. Comment en arrivez-vous au point où vous êtes prêts à tuer une innocente simplement parce qu'un ordinateur quelconque vous dit qu'elle a le pouvoir de déchaîner l'Armageddon ?

Trois mima l'*Indifférence en présence des Imbéciles*.

— Alors, repris-je, vous avez trouvé une théorie qui pourrait avaler n'importe quelle TDT. Un système au pouvoir explicatif supérieur à celui de toute physique. Mais ne vous faites pas d'illusions : ce n'est pas de la science. Vous pourriez tout aussi bien être tombés par hasard sur une manière quelconque d'additionner les nombres gématriques de « Mosala » pour obtenir 666.

Trois dit avec douceur :

— Demande à Kuwale si c'est vraiment du charabia cabalistique. Demande-lui de parler de Kinshasa en 43.

— Quoi ?

— C'est rien que… des conneries apocryphes, dit Kuwale.

Ille était trempé(e) de sueur et manifestait les signes d'un état de choc imminent. Je repris l'arme et ille alla s'asseoir contre la paroi.

— Demande-lui comment est mort Muteba Kazadi, insista Trois.

— Il avait soixante-dix-huit ans, dis-je.

Je tentai de me rappeler ce que ses biographes avaient dit à propos de sa mort ; vu son âge, je n'y avais pas tellement prêté attention.

— Je crois que le terme que vous cherchez est « hémorragie cérébrale ».

Trois éclata d'un rire incrédule et un frisson me traversa. Bien sûr, il y avait plus que de la théorie de l'information derrière leurs croyances : ils avaient au moins une *mort par connaissance interdite* mythique, histoire de valider tout, de se convaincre que les abstractions avaient des dents.

— D'accord, dis-je. Mais si Muteba n'a pas entraîné la chute de l'univers quand il est mort… pourquoi Mosala devrait-elle le faire ?

— Muteba n'était pas un théoricien de la TDT ; il n'aurait pas pu devenir la Clef. Personne ne sait exactement ce qu'il faisait, toutes ses notes ont été perdues. Mais certains d'entre nous pensent qu'il avait trouvé un moyen de fusionner avec l'information, et que, lorsqu'il y est parvenu, il n'a pas pu supporter le choc.

Kuwale ricana, méprisant(e).

— « Fusionner avec l'information », qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ? demandai-je.

— Toute structure physique encode de l'information, dit Trois, mais, normalement, ce sont les lois de la physique qui contrôlent le comportement de la structure. Jetez du haut d'une tour une bible et un exemplaire des *Principes* de Newton en même temps, dit-il avec un grand sourire, et ils tomberont ensemble jusqu'en bas. Le fait que les lois de la physique sont

elles-mêmes de l'*information* est invisible et n'est pas pertinent. Elles sont tout aussi absolues que l'espace-temps newtonien : une toile de fond fixe et non des acteurs.

« Or rien n'est pur, rien n'est indépendant. Le temps et l'espace fusionnent aux vitesses quasi luminiques. Les possibilités macroscopiques fusionnent au niveau quantique. Les quatre forces fusionnent aux hautes températures. Et *la physique et l'information* fusionnent… selon un processus inconnu. Le groupe de symétrie n'est pas clair, sans parler des détails de la dynamique. Mais ce processus pourrait tout aussi bien être déclenché par de la connaissance pure – la connaissance de la cosmologie informationnelle elle-même, encodée dans un cerveau humain – que par n'importe quel extrême physique.

— Et pour donner quoi ?

— Difficile à prédire. »

Sous la clarté de la fusée, le sang lui coiffait le visage comme une membrane fœtale noire.

— Peut-être que ça… exposerait l'unification à son niveau le plus profond : que ça révélerait précisément comment la physique se crée par explication, et vice versa. Que ça ferait pivoter le vecteur et mettrait au grand jour toute la machinerie cachée.

— Ah oui ? Si Muteba avait eu une révélation cosmique aussi grandiose, comment savez-vous qu'elle ne l'a pas changé en Clef à l'instant précédant sa mort ?

Je savais que j'étais probablement en train de parler dans le vide, mais je ne pouvais m'empêcher d'essayer de décrocher Mosala de l'hameçon.

Trois afficha un sourire narquois devant mon ignorance.

— Je pense que non, dit-il. J'ai vu des modèles d'un cosmos informationnel avec une Clef qui *fusionnait*. Et je sais que nous ne vivons pas dans cet univers-là.

— Pourquoi ?

— Parce que, après le moment Aleph, tous les autres individus seraient entraînés dans le mouvement en progression exponentielle : un individu fusionne, puis deux, puis quatre, huit… si cela s'était produit en 43, nous aurions tous suivi

Muteba Kazadi. Nous saurions tous à présent ce qui l'a tué exactement, et de première main.

La fusée retomba et disparut, plongeant à nouveau la cale dans la grisaille. J'invoquai **Witness** et adaptai instantanément mes yeux à la lumière ambiante.

— Andrew ! dit Kuwale. Écoutez !

Les pulsations rythmées d'un son grave traversaient la coque et ne cessaient de s'amplifier. J'avais finalement appris à reconnaître un moteur magnétohydrodynamique, et celui-ci n'était pas le nôtre.

J'attendis, malade d'incertitude. Mes mains commençaient à trembler aussi fort que celles de Kuwale. Au bout de quelques minutes, j'entendis des appels au loin. Je ne pouvais distinguer les mots, mais il y avait des voix nouvelles, avec des accents polynésiens.

— Bouclez-la, dit tranquillement Trois, sinon ils vont tous y passer. À moins que pour vous la vie d'une douzaine de mariculteurs soit négligeable à côté de celle de Violet Mosala ?

Je le regardai, ébahi, saisi de vertige. *Est-ce que le reste des AC penseraient ainsi ?* Combien de morts réelles devraient-ils encore constater avant d'admettre qu'il se pouvait qu'ils se trompent ? Ou alors, s'étaient-ils complètement soumis à une algèbre morale où même la plus infime chance d'un *dénouement* excusait tous les crimes, toutes les atrocités ?

Les voix se rapprochèrent puis le moteur stoppa ; apparemment, le bateau de pêche s'était rangé juste contre notre bord. Mais j'en entendais déjà un autre au loin.

Je saisis des bribes d'une conversation : « Mais c'est moi qui vous ai loué ce bateau, alors je suis responsable. Le système de sécurité n'aurait pas dû se détraquer. »

C'était une voix grave, une voix de femme, surprise, raisonnable, insistante. Je regardai Kuwale ; ille avait les yeux fermés, les dents serrées. J'étais bouleversé de le voir souffrir ; je ne tenais pas compte de ce que je commençais à ressentir pour ille, mais c'était secondaire. Ille avait besoin de soins, il fallait que nous partions de là.

Mais si j'appelais… combien de personnes mettrais-je en danger ?

J'entendis approcher un troisième bateau. Un SOS… un code de fausse alerte… un nouvel SOS… des fusées de détresse. Toute la flotte locale semblait estimer que c'était suffisamment bizarre pour mériter un détour. Même si tous ces gens étaient sans armes, les AC étaient à présent en état d'infériorité numérique absolue.

Je levai la tête et rugis :

— Par ici !

Trois se raidit comme s'il allait se relever. Je tirai une balle dans le plancher à côté de sa tête et il ne bougea plus. Une vague de vertige déferla sur moi et j'attendis une fusillade d'armes automatiques. *J'étais cinglé. Qu'est-ce que j'avais fait là ?*

Il y eut des pas lourds sur le pont, et encore des cris.

Vingt et une grande Polynésienne en salopette bleue approchèrent de la trappe.

La maricultrice nous considéra en fronçant les sourcils.

— S'ils ont menacé de recourir à la violence, recueillez des témoignages et transmettez-les à un juge une fois que vous serez revenus sur l'île. Je ne veux pas savoir ce qui s'est passé ici, mais vous ne croyez pas qu'il vaudrait mieux que les deux groupes antagonistes soient séparés ?

Vingt simula l'indignation.

— Ils se cachent à bord, ils nous menacent avec des armes à feu, ils prennent un otage ! Et vous voulez que nous vous les remettions pour que vous puissiez les laisser partir ?

La Polynésienne me regarda bien en face. Je ne pouvais parler, mais je rencontrai son regard et laissai ma main droite retomber le long du corps.

Une fois de plus, elle s'adressa à Vingt, les yeux dans les yeux.

— Je serais heureuse de témoigner en votre faveur à propos de ce que je viens de voir ici. Donc, s'ils sont disposés à libérer leur otage et à venir avec nous, justice sera faite, je vous en donne ma parole.

Quatre autres mariculteurs apparurent dans l'embrasure. Kuwale, toujours assis(e) près de la paroi, les salua de la main et leur cria quelques mots dans une langue polynésienne. L'un des mariculteurs rit bruyamment et lui répondit. Je sentis monter

une brusque bouffée d'espoir. Le bateau grouillait de monde et les AC s'étaient dégonflés devant la perspective d'un massacre à bout portant.

Je rangeai l'arme dans ma poche-revolver.

— Il est libre ! lançai-je.

Trois se releva, l'air hargneux.

— De toute façon, elle est morte, dis-je tranquillement. Vous l'avez dit vous-même. Vous êtes déjà sauveur de l'univers.

Je me tapotai l'estomac.

— Pensez à votre place dans l'histoire. Ce n'est pas le moment de ternir votre image.

Il consulta Vingt du regard puis commença à grimper à l'échelle de corde.

Je jetai le pistolet dans un coin de la cale puis allai aider Kuwale. Ille grimpa lentement ; je le suivis de près, espérant pouvoir le rattraper s'ille lâchait prise.

Il devait y avoir une trentaine de mariculteurs sur le pont, et huit AC, la plupart armés, qui semblaient beaucoup plus à cran que les anarchistes désarmés. Je fus saisi d'une horreur rétrospective à la pensée de ce qui aurait pu se passer. Je regardai autour de moi pour chercher Helen Wu, mais elle était invisible. Était-elle retournée sur l'île pendant la nuit pour mettre au point la mort de Mosala ? Je n'avais pas entendu de bateau… mais elle aurait pu endosser une tenue de plongée et se faire ramener par le récolteur.

Tandis que nous nous dirigions vers le côté du pont où une passerelle télescopique reliait les deux bateaux, Vingt me lança :

— Ne croyez pas que vous allez partir comme ça avec quelque chose qui ne vous appartient pas.

La maricultrice perdait patience ; elle se tourna vers moi.

— Voulez-vous vider vos poches et nous faire gagner à tous un peu de temps ? Votre ami(e) a besoin d'un médecin.

— Je sais.

Vingt s'approcha de moi. Elle balaya le pont d'un regard circulaire, lourd de signification, et mon sang se figea. *Ce n'était pas encore fini.* Ils espéraient que tout ce qu'ils avaient pu faire à Mosala était désormais irréversible… mais ils n'en étaient pas certains et ils étaient prêts à commencer à tirer dans le tas

plutôt qu'à me lâcher dans la nature avec du métrage prouvant la réalité du danger.

Ils connaissaient trop bien Mosala. Je ne savais pas du tout comment je pourrais la convaincre sans l'enregistrement, elle qui croyait que j'avais crié au loup, une fois déjà.

Seulement, je n'avais pas le choix. J'invoquai **Witness** et effaçai tout.

— D'accord. C'est fait. C'est effacé.

— Je ne vous crois pas.

Je montrai la fibre optique qui dépassait.

— Branchez un minicom là-dessus, faites un inventaire. Voyez par vous-même.

— Ça ne prouve rien. Vous pourriez le simuler.

— Alors… qu'est-ce que vous voulez ? Vous voulez me mettre dans un champ de micro-ondes sélectif et griller toute la RAM ?

Elle secoua la tête le plus sérieusement du monde.

— Nous n'avons pas ce genre de matériel ici.

Je regardai du côté de la passerelle, qui soupirait sous les variations de tension tandis que les deux bateaux oscillaient dans une houle légère.

— D'accord. Laissez partir Kuwale. Je reste.

— *Ne faites pas ça*, gémit Kuwale. Vous ne pouvez faire confiance à…

— Il n'y a pas d'autre moyen, l'interrompit Vingt. Et je vous donne ma parole qu'on vous ramènera sur Anarchia sans vous faire de mal une fois que cette affaire sera terminée.

Elle me fixait calmement ; pour autant que je puisse m'en rendre compte, elle était absolument sincère. Une fois que Mosala serait morte, je serais libre.

Mais si elle survivait et achevait sa TDT – démontrant que ces gens n'étaient que des conspirateurs et des assassins manqués –, seraient-ils aussi bien disposés envers leur messager ?

Je tombai à genoux. Je me dis, entre autres choses : *Plus tôt je commence, plus tôt ce sera fini.*

J'enroulai la fibre optique autour de ma main et commençai à tirer dessus pour extraire les puces mémoire de mon intestin. La blessure produite par le port optique était trop étroite, mais

les carters de protection des puces, en forme de gélules, forcèrent le passage et émergèrent à la lumière un par un, tels les segments étincelants d'un bizarre parasite cybernétique qui luttait pour demeurer à l'intérieur de son hôte. Les mariculteurs s'écartèrent, alarmés et troublés. Plus je hurlais, moins je sentais la douleur.

Le processeur – la tête cachée du ver – émergea le dernier, tramant derrière lui un fin câble en or qui menait à ma moelle épinière et aux connexions nerveuses de mon cerveau. Je le sectionnai à l'endroit où il disparaissait dans le processeur puis me relevai, plié en deux, le poing plaqué sur l'ouverture informe.

Je poussai du pied la sanglante offrande en direction de Vingt. Je n'arrivai pas à me redresser suffisamment pour la regarder dans les yeux.

— Vous pouvez partir.

Elle était ébranlée, mais ne manifestait aucun repentir. Je me demandai quelle sorte de mort elle avait choisie pour Mosala. Propre et indolore, sans aucun doute : une descente immédiate dans un coma de conte de fées, sans une trace de sang, d'excrément ou de vomissure.

— Renvoyez-le-moi par la poste quand vous n'en aurez plus besoin, dis-je. Sinon, vous aurez des nouvelles de mon banquier.

24

Dans l'infirmerie exiguë, une tomographie de la jambe de Kuwale révéla des vaisseaux sanguins rompus et des ligaments tranchés ; un sillage dévastateur comme la trajectoire d'un avion qui s'écrase conduisait à la balle logée à l'arrière de sa cuisse. Ille regardait l'écran avec un sourire sinistre ; la sueur gouttait de son visage tandis que l'antique logiciel peinait à produire une appréciation détaillée, dont la dernière ligne était : Blessure par balle probable.

— Ah bon ! commenta-t-ille. Je me disais aussi…

L'un des mariculteurs, Prasa Jwala, nettoya et pansa nos blessures et nous injecta force drogues (toutes prêtes) pour limiter le saignement, l'infection et le choc. Les seuls analgésiques puissants du bord étaient de grossiers opiacés synthétiques qui me plongèrent dans une telle défonce que j'aurais été dans l'incapacité de fournir une description cohérente des projets des AC à qui que ce soit si le sort de l'univers en avait dépendu. Kuwale perdit complètement conscience ; je m'assis à côté d'ille et fantasmai sur le retour de ma lucidité.

C'était une bonne chose que mon estomac soit serré dans des bandages : j'avais fortement envie de passer la main par l'entrée que j'avais pratiquée et de sonder la machinerie qui demeurait dans mon corps : l'étroit et lisse enroulement des intestins, le serpent démoniaque que la potion magique de Kuwale avait calmé ; le foie chaud, gorgé de sang, dix milliards de microscopiques usines à enzymes branchées directement sur le système circulatoire, un robopharm clandestin dispensant toutes les drogues que son intuition chimique pouvait désirer. Je voulais extraire un à un ces organes mystérieux et les exposer au jour, les étaler devant moi dans leurs positions correctes

jusqu'à ce que je ne sois plus qu'une enveloppe de peau et de muscle, face à face avec mon jumeau interne, enfin.

Environ quinze minutes plus tard, ces mêmes usines à enzymes commencèrent finalement à décomposer les opiacés dans mon sang, et je redescendis laborieusement du septième ciel. Je suppliai qu'on me donne un minicom ; Jwala me prêta le sien puis partit aider les autres sur le pont.

Je réussis à avoir Karin De Groot immédiatement. Je m'en tins à l'essentiel. De Groot m'écouta jusqu'au bout en silence ; mon apparence physique devait donner un minimum de crédibilité à mon récit.

— Il faut que vous persuadiez Violet Mosala de retourner à la civilisation. Même si elle n'est pas convaincue du danger, qu'est-ce qu'elle a à perdre ? Elle peut toujours présenter sa communication finale depuis Le Cap.

— Croyez-moi, dit De Groot, elle prendra au sérieux tout ce que vous dites, jusqu'au dernier mot. Yasuko Nishide est mort hier soir. C'était une pneumonie – et il était très fragile – mais Violet en est encore toute secouée. En plus, elle a vu l'analyse du génome du choléra, qui a été effectuée par un laboratoire de confiance à Bombay. Mais…

— Alors, vous allez partir avec elle ?

Si la mort de Nishide m'attristait, le retour de Mosala à une certaine modestie était, sans restriction aucune, une bonne nouvelle.

— Je sais, dis-je, il y a un risque, elle pourrait tomber malade dans l'avion, mais…

— Écoutez-moi ! coupa De Groot. Il y a eu des problèmes ici pendant votre absence. Plus question de quitter l'île.

— Pourquoi ? Quel genre de problèmes ?

— Un bateau plein de… mercenaires, je ne sais pas exactement… est arrivé sur l'île la nuit dernière. Ils ont occupé l'aéroport.

Jwala était revenu contrôler l'état de santé de Kuwale ; il saisit la dernière partie de la conversation et commenta, méprisant :

— Des *agents provocateurs*. Tous les quatre ou cinq ans, une bande de macaques – jamais les mêmes – en tenue camouflée

dernier cri débarquent pour semer le désordre… échouent, et repartent.

Il semblait aussi peu inquiet qu'un citoyen d'une démocratie ordinaire déplorant l'irritation périodique associée aux campagnes électorales.

— Je les ai vus hier soir, quand ils ont débarqué dans le port. Ils étaient lourdement armés, nous avons été obligés de les laisser passer. Mais, dit-il avec un grand sourire, ils ne sont pas à l'abri des surprises. Je leur donne au maximum six mois.

— Six mois ?

— Ça ne dure jamais plus longtemps, dit-il en haussant les épaules.

Un plein bateau de mercenaires venus semer le désordre. Le bateau qui avait éperonné les AC ? Quoi qu'il en soit, Vingt et ses collègues devaient savoir depuis le matin que l'aéroport avait été pris… et que mon témoignage ne changerait pas grand-chose au sort de Mosala.

Cela ne pouvait pas arriver à un plus mauvais moment, mais la chose n'avait rien de surprenant. La Conférence Einstein donnait déjà beaucoup trop de respectabilité à Anarchia, et l'émigration de Mosala serait encore plus gênante. Mais EnGeneUity et ses alliés ne tenteraient pas de l'assassiner pour en faire une martyre instantanée. Ils ne dissoudraient pas non plus l'île dans l'océan au risque d'effrayer des clients respectables pesant des milliards de dollars. Tout ce qu'ils pouvaient faire, c'était tenter, une dernière fois, de démolir l'ordre social d'Anarchia avec perte et fracas – et démontrer à la face du monde que cette expérience naïve était condamnée dès l'origine.

— Où est Violet, actuellement ? demandai-je.

— Elle parle avec Henry Buzzo. Elle essaie de le convaincre d'aller avec elle à l'hôpital.

— Bonne idée.

Immergé dans les complots des « modérés », j'avais presque oublié que Buzzo était lui aussi en danger… et que Mosala était menacée sur deux fronts à la fois. Les extrémistes avaient déjà triomphé à Kyoto, et le ou les individus qui m'avaient contaminé avec le choléra quelque part entre Sydney et

Anarchia étaient sans doute sur l'île à présent et chercheraient un moyen de se racheter après leur première tentative bâclée.

— Je vais leur montrer cette conversation immédiatement, dit De Groot.

— Et en donner une copie aux gens de la sécurité.

— D'accord. Si ça peut servir à quelque chose.

Elle semblait encaisser la tension beaucoup mieux que moi.

— Aucun signe d'Helen Wu déguisée en sirène, ajouta-t-elle en grimaçant. Pas encore. Je vous tiendrai au courant.

Nous convînmes de nous retrouver à l'hôpital. Je me déconnectai et fermai les yeux, luttant contre la tentation de me replonger dans le brouillard opiacé qui n'en finissait pas de se dissiper.

Il avait fallu cinq jours aux AC modérés pour introduire en fraude le remède qui m'avait guéri, même avec l'aéroport en service. Après tout ce que j'avais subi, je n'étais pas disposé à accepter le fait que Mosala soit à présent un cadavre en sursis, mais, à moins d'une contre-invasion des *technolibérateurs** africains, lancée à des dizaines de milliers de kilomètres d'ici, le lendemain ou, au plus tard, le surlendemain… je ne lui donnais aucun espoir de survivre.

Tandis que le bateau s'approchait de la rade nord, je restai assis à surveiller Akili. J'aurais bien voulu lui prendre la main, mais j'avais peur que cela ne fasse qu'empirer les choses. *Comment avais-je pu tomber sous le charme de quelqu'un qui avait chirurgicalement excisé jusqu'à la possibilité du désir ?*

Sans trop de peine, apparemment : une expérience traumatisante partagée, une absence troublante de signes sexuels… il n'y avait là pas grand mystère. Tomber amoureux d'un(e) asexe n'était aucunement exceptionnel. Et cela me passerait sans doute assez vite, une fois que j'aurais accepté le simple fait que rien de ce que je ressentais ne pourrait jamais être payé de retour.

Au bout d'un moment, je me rendis compte que je ne pouvais plus supporter de le regarder en face. Alors je contemplai les tracés luminescents sur le moniteur de chevet, écoutai chacune de ses brèves exhalaisons et tentai de

comprendre pourquoi la douleur que je ressentais refusait de partir.

On disait que les tramways circulaient toujours, mais une maricultrice proposa de nous conduire jusqu'à la ville.

— C'est plus rapide que d'attendre une ambulance, expliqua-t-elle. Il n'y en a que dix pour toute l'île.

C'était une jeune Fidjienne, Adelle Vunibobo ; je me rappelai l'avoir vue se pencher au bord de la trappe sur le bateau des AC.

Kuwale était assis(e) entre elle et moi dans la cabine du camion, à demi éveillé(e) mais encore abruti(e) par les drogues. Je regardai les anses de corail violemment colorées s'étrécir autour de nous comme dans une simulation en accéléré du lent compactage des récifs.

— Vous avez risqué votre vie, là-bas, dis-je.

— Les appels de détresse en mer sont pris très au sérieux, dit-elle d'un ton gentiment ironique, comme si elle essayait de saper mon affectation de déférence.

— Heureusement que nous n'étions pas échoués, persistai-je. Mais vous pouviez constater que le bateau n'était pas en danger. L'équipage vous a dit de mettre les voiles et de vous occuper de vos affaires. En soulignant leurs propos du canon de leurs armes.

Elle m'observa avec curiosité.

— Alors vous croyez que c'était imprudent ? Stupide ? Il n'y a pas de force de police, ici. Qui d'autre aurait-pu vous porter secours ?

— Personne, avouai-je.

Elle se concentra sur le terrain accidenté droit devant nous.

— J'étais sur un bateau de pêche qui s'est retourné, il y a cinq ans. Nous avons été pris dans une tempête. Moi, mes parents et ma sœur. Mes parents ont été assommés, ont perdu connaissance et se sont noyés immédiatement. Ma sœur et moi avons passé dix heures dans l'océan à nager debout, en nous soutenant tour à tour.

— Je suis désolé. L'effet de serre et ses tempêtes ont fait tellement de victimes…

— Je n'ai pas besoin de vos condoléances, gémit-elle. J'essaie de vous expliquer, c'est tout.

J'attendis en silence.

— Dix heures, dit-elle au bout d'un moment. J'en rêve encore. J'ai grandi sur un bateau de pêche… et j'ai vu des tempêtes balayer des villages entiers. Je croyais savoir exactement ce que je pensais de l'océan. Mais ces dix heures dans l'eau avec ma sœur ont tout changé.

— Dans quel sens ? Est-ce que vous avez plus de respect envers l'océan, plus de crainte ?

— Plus de gilets de sauvetage, en fait, dit Vunibobo en secouant la tête impatiemment. Mais ce n'est pas de ça que je parle.

Elle grimaça, frustrée, mais dit alors :

— Pourriez-vous faire quelque chose pour moi ? Fermez les yeux, et essayez de vous représenter le monde. Les dix milliards d'humains en même temps. Je sais que c'est impossible, mais essayez quand même.

J'étais déconcerté. J'acceptai néanmoins.

— D'accord.

— Maintenant, décrivez ce que vous voyez.

— La Terre vue de l'espace. Le nord est en haut. L'océan Indien est au centre, mais la vue s'étend de l'Afrique occidentale à la Nouvelle-Zélande, de l'Irlande au Japon. Il y a des foules de gens – pas à l'échelle – debout sur tous les continents et toutes les îles. Ne me demandez pas de les compter, mais je dirais qu'il y en a environ une centaine, en tout.

Je rouvris les yeux. J'avais exclu de la carte ses deux patries, l'ancienne et la nouvelle, mais j'avais l'impression qu'il ne s'agissait pas d'un exercice de prise de conscience dans la force marginalisante des représentations géographiques.

— Je voyais quelque chose de ce genre, avant. Mais, depuis l'accident, ce n'est plus pareil. Quand je ferme les yeux et imagine le monde, maintenant… je vois la même carte, les mêmes continents… mais la terre n'est pas du tout de la terre. Ce qui ressemble à de la terre ferme est en réalité une masse humaine compacte : il n'y a pas de terres émergées, on ne peut poser le pied nulle part. Nous sommes tous dans l'océan, en

train de nager debout et de nous soutenir les uns les autres. C'est comme ça que nous naissons, c'est comme ça que nous mourons. En essayant de nous maintenir la tête au-dessus des vagues.

Elle éclata de rire, brusquement gênée. Mais elle dit alors, d'un ton provocant :

— Vous aviez demandé une explication, pas vrai ?

— Si.

Les anses de corail éblouissantes s'étaient changées en fleuves de boue calcaire délavée, mais la roche corallienne autour de nous était pailletée de verts et de gris argent délicats. Je me demandai comment les autres mariculteurs auraient réagi si je leur avais posé la même question. Par une douzaine de réponses différentes, probablement ; Anarchia semblait être gouvernée par le principe voulant que les gens conviennent de faire la même chose pour des raisons entièrement différentes. C'était une sommation de topologies mutuellement contradictoires qui tenait pour mort le calcul du proto-espace ; pas de politique, de philosophie ni de religion imposées, pas d'adoration idiote de drapeaux ou de symboles avec chœurs et majorettes. Mais l'ordre n'en émergeait pas moins.

Et je n'arrivais toujours pas à décider si cela relevait du miracle ou si c'était absolument normal. Où que ce soit, l'ordre ne naissait et ne survivait que s'il y avait assez de gens pour le vouloir. Toute démocratie était un genre d'anarchie au ralenti : avec le temps, on pouvait changer n'importe quelle loi, n'importe quelle constitution. Tous les contrats sociaux, écrits ou non écrits, pouvaient être reniés. Les ultimes filets de sécurité étaient l'inertie, l'apathie et la confusion. Sur Anarchia, les gens avaient eu le courage – insensé, peut-être – de démêler tout l'enchevêtrement politique jusqu'à sa forme la plus simple, de contempler les structures nues du pouvoir et de la responsabilité, de la tolérance et du consensus.

— Vous m'avez sauvé de la noyade, dis-je. Comment puis-je vous remercier ?

Vunibobo me toisa, évaluant mon sérieux.

— En nageant plus vigoureusement. En essayant de nous maintenir tous à la surface.

— Je vais essayer. Dès que j'en aurai l'occasion.

Elle prit acte en souriant de cette promesse grossièrement prudente et me rappela à l'ordre.

— Nous allons droit sur une tempête, à l'heure qu'il est. Je crois que vous allez avoir votre chance.

Je m'étais attendu à voir au moins des rues désertes au centre de l'île mais, à première vue, il n'y avait guère de changement. Pas de manifestations de panique : pas de queues devant les magasins d'alimentation, pas de planches clouées sur les devantures. Lorsque nous passâmes devant l'hôtel, toutefois, je constatai que le carnaval de Renaissance Mystique s'était volatilisé ; je n'étais pas le seul touriste souffrant d'un désir soudain d'invisibilité. Déjà, sur le bateau, j'avais entendu dire qu'une femme avait été légèrement blessée lors de la prise de l'aéroport mais que la plupart des membres du personnel avaient carrément abandonné leur poste. Bill Munroe avait évoqué l'existence d'une milice ; je n'avais toutefois aucun moyen de savoir si son équipement, la qualité de l'entraînement de ses membres et leur sens de la discipline confirmaient ou non son avantage numérique probable sur les envahisseurs. Les mercenaires semblaient jusque-là se contenter de se retrancher dans l'aéroport. Or si leur but ultime n'était pas de prendre le pouvoir mais d'amener l'« anarchie » sur Anarchia, j'avais au creux des tripes le pressentiment qu'il y aurait bientôt quelque chose de bien moins agréable que la prise sans effusion de sang d'installations stratégiques.

À l'hôpital, l'ambiance était calme. Vunibobo m'aida à soutenir Kuwale lorsqu'ille entra dans l'immeuble ; ille sourit d'un air rêveur et essaya d'avancer en boitant mais il fallut conjuguer nos efforts pour l'empêcher de tomber à plat ventre. Prasa Jwala avait transmis la tomographie de la blessure par balle et on préparait déjà la salle d'opération. Je regardai Kuwale arriver sur un chariot et tentai de me convaincre que je ne ressentais que l'anxiété que j'aurais ressentie pour n'importe quelle autre personne. Vunibobo me dit au revoir.

Après avoir attendu mon tour aux urgences, je fus recousu sous anesthésie locale. J'avais réussi à tuer la greffe

génétiquement modifiée qui aurait accéléré la guérison et formé un joint étanche ; l'interne de service combla la plaie avec un polymère hydrocarboné antibactérien et spongieux qui se dégraderait lentement en présence de facteurs de croissance sécrétés par la chair environnante. Elle me demanda ce qui avait causé le trou. Je lui dis la vérité et elle parut grandement soulagée.

— Je commençais à me demander si quelque chose était sorti en mangeant tout sur son passage.

Je me relevai prudemment, tout engourdi dans mes entrailles mais sentant aux quatre coins de mon corps le tiraillement musculaire avivé par la peau retendue sur la béance.

— Essayez d'éviter les transits intestinaux laborieux, dit la femme. Et de rire.

Je trouvai De Groot et Mosala dans la salle d'attente du service d'imagerie médicale. Mosala avait l'air tendue et anxieuse ; elle ne m'en accueillit pas moins chaleureusement, me serrant la main, m'étreignant l'épaule.

— Andrew, vous allez bien ?

— Moi, très bien. Mais le documentaire risque d'avoir une petite lacune.

Elle réussit à sourire et dit :

— Ils sont en train de passer Henry au scanner. Ils n'ont pas terminé le traitement de mes données ; ça risque de prendre un certain temps. Ils cherchent des protéines étrangères, mais on n'est pas sûr que la résolution du matériel soit à la hauteur. La machine est d'occasion et vieille de vingt ans.

Elle se croisa les bras sur la poitrine et tenta de rire.

— Écoutez-moi, dit-elle. Si j'ai l'intention d'habiter ici, il faut bien que je m'habitue à l'équipement hospitalier local.

— Tous les gens à qui j'ai parlé, dit De Groot, ont vu Helen pour la dernière fois hier en début de soirée. Le service de sécurité de la conférence a visité sa chambre ; elle est vide.

Mosala semblait encore abasourdie par la révélation de la trahison de Wu.

— Pourquoi irait-elle frayer avec les Anthrocosmologistes ? C'est une brillante théoricienne et non quelque parasite pseudo-

scientifique ! Je puis comprendre que… certaines personnes en viennent à penser que travailler sur les TDT a quelque chose de mystique lorsqu'elles ne peuvent elles-mêmes en appréhender les détails… mais Helen comprend mes travaux presque mieux que moi !

J'estimai que ce n'était pas le moment rêvé pour dire que cela constituait la moitié du problème.

— Quant à ces autres voyous, dont vous pensez qu'ils ont tué Yasuko… Je vais donner une conférence de presse multimédia cet après-midi, pour évoquer le problème de la mesure choisie par Henry Buzzo et ce que cela implique pour sa théorie. Voilà qui devrait concentrer leurs petits intellects.

Elle parlait d'une voix presque calme mais gardait les bras croisés sur la poitrine, une main refermée sur le poignet opposé, tentant de dissimuler un léger frémissement de rage.

— Et lorsque j'annoncerai ma propre TDT vendredi matin… ils pourront dire adieu à leur *transcendance*.

— Vendredi matin ?

— Les algorithmes de Serge Bischoff font des merveilles. Tous mes calculs seront terminés au plus tard demain soir.

— S'il se révèle, dis-je en pesant mes mots, que vous ayez été contaminée par une arme biologique et que vous soyez trop malade pour travailler, y a-t-il quelqu'un d'autre qui puisse interpréter ces résultats et en faire la synthèse ?

— Qu'est-ce que vous me demandez là ? dit Mosala avec un mouvement de recul. De sacrer mon successeur et de le désigner comme prochaine victime ?

— Non ! Mais si l'on annonce que votre TDT est achevée, les modérés seront obligés de reconnaître qu'ils se sont trompés et il y a une chance qu'ils acceptent de nous remettre l'antidote. Je ne vous demande pas de livrer un nom en pâture au grand public ! Mais si vous pouviez demander à quelqu'un de donner sa forme définitive à…

— Je n'ai rien à prouver à ces gens, dit Mosala, glaciale. Et je ne vais pas risquer la vie de quelqu'un d'autre rien que pour voir !

Avant que je puisse pousser un tant soit peu plus loin mon raisonnement, le minicom de De Groot sonna. Le chef du

service de sécurité, Joe Kepa, avait visionné la copie de ma communication depuis le bateau de pêche retransmise par l'assistante de Mosala. Et il voulait me parler. En personne. Immédiatement.

Dans une petite salle de réunion au dernier étage de l'hôtel, assisté par deux géants ultramâles, Kepa me cuisina pendant environ trois heures. Il voulut tout savoir depuis le moment où j'avais supplié SeeNet de me confier le documentaire. Il avait beau avoir déjà vu des comptes rendus faits par les mariculteurs des événements qui s'étaient déroulés sur le bateau des AC (ils avaient affiché leurs récits directement sur les réseaux d'information locaux) et pris connaissance de l'analyse du choléra, il restait agressivement soupçonneux et semblait encore vouloir à tout prix démolir ma version des faits. Je supportais mal son hostilité, mais je ne pouvais vraiment pas lui en vouloir. Jusqu'à la prise de l'aéroport, son plus gros problème avait été des musiciens ambulants en costume de clown ; il avait maintenant sur les bras une menace imprécise pouvant aller jusqu'à un engagement militaire grandeur nature autour de l'hôtel. Une histoire de théoriciens de l'information équipés d'armes biologiques visant les physiciens les plus célèbres de la conférence avait dû lui sembler soit une plaisanterie de mauvais goût, soit la preuve que Dieu l'avait expressément choisi pour recevoir Sa punition.

Mais lorsque Kepa m'annonça que l'entretien était terminé, je pensai l'avoir convaincu. Il était plus furieux que jamais.

Ma déposition avait été enregistrée conformément aux normes judiciaires internationales : chaque image était frappée en surimpression des coordonnées temporelles en TU et une copie chiffrée était envoyée à Interpol. On m'invita à inspecter chaque fichier pour m'assurer qu'il n'avait pas été manipulé avant d'y apposer ma signature électronique. Je vérifiai une douzaine de passages au hasard ; je n'allais pas visionner intégralement les trois heures.

Je regagnai ma chambre et pris une douche, protégeant instinctivement la blessure fraîchement bandée alors que je savais qu'il n'était nullement indispensable de la maintenir au sec. Le luxe de l'eau chaude et la solidité du décor élégamment

austère semblaient surréels. Vingt-quatre heures auparavant, j'avais projeté de faire tout ce que je pourrais pour aider Mosala à démolir le boycott en recentrant le documentaire autour de la nouvelle de son émigration. Mais que pouvais-je faire pour la *technolibération** à présent ? Acheter une caméra externe et me préparer à filmer sa mort absurde… tandis qu'Anarchia s'effondrait autour de nous ? Était-ce vraiment ce que je voulais ? Récupérer à tout prix mes illusions d'objectivité et enregistrer calmement tout ce qui pourrait arriver à Violet Mosala ?

Je me regardai dans la glace. *À qui pouvais-je encore être utile* ?

Il y avait un téléphone mural dans la chambre ; j'appelai l'hôpital. L'opération s'était déroulée sans problèmes, mais Akili dormait encore sous l'effet de l'anesthésique. Je décidai de lui rendre visite malgré tout.

Je traversai le hall de l'hôtel juste au moment où les séances du matin se terminaient. La conférence se déroulait toujours conformément au programme – bien que les écrans annoncent un hommage à Yasuko Nishide pour la fin de la journée – mais les participants étaient visiblement anxieux et taciturnes. Ils parlaient à voix basse en petit groupes ou regardaient à la dérobée autour d'eux comme s'ils espéraient surprendre une information vitale quelconque, même fausse, concernant l'occupation de l'île.

Je repérai un groupe de journalistes que je connaissais tous plus ou moins et ils me laissèrent me joindre à eux tandis qu'ils échangeaient des rumeurs. On s'accordait à dire que les étrangers allaient être évacués – par la marine américaine (ou néo-zélandaise, ou japonaise) – dans les jours prochains, bien que personne ne puisse fournir la moindre preuve solide pour appuyer cette conviction. David Connolly, le photographe de Janet Walsh, était confiant.

— Il y a trois prix Nobel américains ici. Vous croyez vraiment qu'on va les laisser en rade indéfiniment pendant qu'Anarchia sombre dans la violence ?

L'autre opinion communément partagée était que l'aéroport avait été pris par des « anarchistes rivaux », les soi-disant

« réfugiés » américains de sinistre mémoire qui fuyaient les lois sur le port d'arme. Pas un mot sur les multinationales de la biotech. Et, si le projet d'émigration de Mosala n'était plus un secret sur l'île, personne ici n'avait pris la peine d'interroger les autochtones assez longtemps pour le découvrir.

Ces gens étaient censés informer le monde de la situation sur Anarchia, mais aucun d'entre eux n'avait la moindre idée de ce qui s'y passait réellement.

Sur le chemin de l'hôpital, je repérai un magasin d'électronique. J'achetai un nouveau minicom et une petite caméra d'épaule. Je composai mon code personnel sur le minicom et les dernières données de l'ancienne machine sauvegardées par satellite commencèrent à s'y déverser et à rattraper le temps réel. Un tourbillon d'activité brouilla l'écran quelques secondes puis **Sisyphus** annonça :

— Le nombre des cas de D-stress signalés a dépassé les trois mille.

— Ça ne m'intéresse pas.

Trois mille ? La maladie aurait donc progressé de six cents pour cent en deux semaines.

— Montre-moi une carte de l'épidémie.

Elle évoquait plus la répartition des cancers spontanés que l'évolution d'une maladie infectieuse : une dispersion aléatoire d'un bout à l'autre de la planète, qui ignorait tous les facteurs sociaux et environnementaux et dont la concentration ne dépendait que de la densité de la population elle-même.

Comment les cas pouvaient-ils se multiplier aussi rapidement en l'absence de foyers d'infection localisés ? J'avais entendu dire que des modèles fondés sur la transmission par le vent, les contacts sexuels, les systèmes d'adduction d'eau et les parasites s'étaient tous révélés incapables d'expliquer l'épidémiologie.

— D'autres informations sur le même sujet ?

— Officiellement, non. Mais du métrage archivé chez SeeNet par votre confrère John Reynolds fait mention des premiers exemples de discours cohérent chez les sujets atteints.

— Qui seraient en voie de guérison ?

— Non. Mais certains ont manifesté une modification intermittente de la pathologie.

— Une modification, ou une réduction ?

— Le discours est cohérent, mais le contenu est contextuellement inapproprié.

— Tu veux dire qu'ils sont psychotiques ? Que lorsqu'ils s'arrêtent finalement de crier et se calment suffisamment pour enchaîner un mot après l'autre… c'est pour nous informer qu'ils sont déments ?

— Seul un expert pourrait le dire.

J'étais presque arrivé à l'hôpital.

— D'accord. Montre-moi des exemples de cette *pathologie modifiée*. Donne-moi une petite idée des plaisirs que je me suis refusés.

Sisyphus pilla les archives et me ramena une séquence. S'octroyer en douce un aperçu des travaux inachevés d'autrui n'était pas très conforme à la déontologie, mais si Reynolds avait voulu rendre ce métrage inaccessible à ses confrères, il l'aurait encodé.

Je regardai la scène dans l'ascenseur de l'hôpital, seul, et le sang reflua de mon visage. *Il n'y avait pas d'explication à ce que je voyais, aucun moyen de l'interpréter*.

Reynolds avait archivé trois autres séquences de « discours cohérent » chez des victimes du D-stress. Je les visionnai toutes, déployant le casque incorporé au minicom afin de pouvoir écouter tranquillement en progressant dans les couloirs bruyants. Les termes exacts employés par les malades étaient à chaque fois différents, mais les implications restaient les mêmes.

Je suspendis mon jugement. Peut-être étais-je toujours en état de choc ou sous l'influence des drogues qu'on m'avait administrées sur le bateau. Peut-être voyais-je des rapprochements là où il n'y avait que des coïncidences.

Lorsque j'atteignis la salle, Akili était déjà réveillé(e). Ille sourit tristement en me voyant et je compris que j'étais gravement atteint. Son visage était pyrogravé dans mon cerveau, si profondément que je n'arrivais plus à croire que j'aie jamais pu être attiré par un(e) autre. La beauté, après tout, était

la chose la plus superficielle qui soit. Mais ses yeux sombres révélaient une profondeur de passion, d'humour et d'intelligence que je n'avais connue chez personne avant ille…

Je me repris. *C'était grotesque !* Pour un(e) asexe intégral(e), c'étaient là les sentiments d'un jouet à ressort mû par ses hormones, d'un lamentable robot biologique. Si jamais ille venait à découvrir ce que je ressentais pour ille… je ne pourrais tout au plus espérer que sa *pitié* en contrepartie.

— Vous êtes au courant pour l'aéroport ? dis-je.

Ille hocha la tête d'un air abattu.

— Et pour la mort de Nishide aussi. Comment Mosala prend-elle tout ça ?

— Elle tient le coup, mais je ne suis pas sûr qu'elle pense correctement.

Pas comme moi.

Je relatai ma conversation avec elle.

— Qu'est-ce que vous en dites ? Si on peut la maintenir en vie jusqu'à ce que quelqu'un proclame la TDT à sa place, est-ce que les modérés se repentiraient et nous remettraient l'antidote ?

Kuwale n'avait pas l'air très optimiste.

— Peut-être. S'il y avait la preuve manifeste que la TDT ait été menée jusqu'à son terme sans contestation possible. Mais s'ils sont en fuite à l'heure qu'il est, ils ne peuvent rien nous *remettre*.

— Ils pourraient transmettre la structure de la molécule.

— Ouais. Et ensuite, il n'y aurait plus qu'à espérer trouver sur Anarchia une machine capable de la synthétiser à temps.

— Si l'univers tout entier conspire à l'explication de la Clef, vous ne croyez pas qu'elle a peut-être sa chance ?

Je n'en croyais pas un mot mais cela semblait la chose à dire vu les circonstances.

— L'explication du moment Aleph ne va pas jusqu'à offrir des sursis miraculeux. Mosala n'est pas obligée d'être la Clef, même après la mort de Nishide et la réfutation de la TDT de Buzzo. Si elle survit, ce sera uniquement parce que les gens qui se sont démenés pour la sauver se seront battus plus vaillamment que ceux qui ont tout fait pour la tuer.

Ille eut un rire las et conclut :

— Voilà ce que signifie une Théorie de Tout : qu'il n'y a pas de miracles, même pas pour la Clef. Tout le monde vit et meurt exactement selon les mêmes règles.

— Je comprends.

J'hésitai puis je dis :

— J'ai quelque chose à vous montrer. Il y a du nouveau sur le D-stress.

— Le D-stress ?

— Laissez-moi finir. Peut-être que l'information ne veut rien dire, mais j'aimerais avoir votre opinion.

Par égard pour Reynolds, je ne pouvais me permettre de montrer à tout le monde son métrage inédit. La salle était pleine, mais il y avait des paravents à droite et à gauche, et l'homme immobilisé par un plâtre sur le lit opposé semblait assoupi. Je donnai mon minicom à Kuwale et lui fis repasser une des séquences avec le volume au minimum.

Une femme d'une cinquantaine d'années, pâle, les cheveux en bataille, sanglée sur un lit d'hôpital, regardait la caméra bien en face. Si elle n'avait pas l'air droguée et ne manifestait aucunement le comportement caractéristique associé au syndrome, elle considérait Reynolds avec une fascination intense et horrifiée.

Elle dit : « Cette configuration informationnelle, le fait d'être conscient et de posséder ces perceptions s'enveloppe de couches de corollaires de plus en plus volumineux : des neurones pour encoder l'information, du sang pour nourrir les neurones, un cœur pour pomper le sang, des intestins pour l'enrichir, une bouche pour ravitailler les intestins, de la nourriture pour y transiter, des champs entiers de cultures, la Terre, le rayonnement solaire, un trillion d'étoiles. » Tandis qu'elle parlait, son regard mobile balayait de droite à gauche le visage de Reynolds. « Neurones, cœur, intestins, cellules de protéines, d'ions et d'eau enveloppées de membranes lipidiques, tissus différenciés au cours de leur développement, gènes activés par l'intersection des gradients d'hormones témoins, un million de formes moléculaires imbriquées les unes dans les autres, carbone tétravalent, hydrogène monovalent, électrons partagés

par paires entre les noyaux des protons, neutrons pour équilibrer la répulsion électrostatique, quarks tourbillonnant dans les uns et les autres pour s'associer aux leptons dans une hiérarchie d'excitations de champ, le tout structuré dans une matrice à dix dimensions… définissant une symétrie rompue sur l'espace de toutes topologies. » Son débit s'accéléra. « Neurones, cœur, intestins, morphogenèse rétroconvergeant sur une cellule unique, ovule fécondé dans un autre corps. Les chromosomes diploïdes exigent un donneur distinct. L'ascendance entre en itération. Les mutations coupent les espèces des lignées antérieures, de la vie unicellulaire, des fragments autorépliquants, des nucléotides, des sucres, des aminoacides, du gaz carbonique, de l'eau, de l'azote. Un nuage protostellaire en cours de condensation, riche en éléments lourds synthétisés dans d'autres étoiles, projetés d'un bout à l'autre d'un cosmos gravitationnellement instable qui commence et finit par des singularités. »

Elle se tut, mais ses yeux continuèrent de bouger ; je pouvais presque déduire les contours du visage de Reynolds à partir des oscillations de son regard. Et s'il lui était apparu, de prime abord, comme un être bizarre, des éclairs d'une compréhension intense semblaient à présent traverser sa stupéfaction, à croire qu'elle poussait son raisonnement cosmologique jusqu'à ses limites et qu'elle insérait cet inconnu, ce cousin éloigné logiquement nécessaire, dans la trame du même schéma unificateur.

C'est alors qu'il se passa quelque chose qui mit fin à sa brève rémission : un surgissement d'horreur et de panique déforma ses traits. Le D-stress l'avait reprise. J'arrêtai le défilement avant qu'elle puisse recommencer à hurler et se débattre.

— Il y a trois autres cas plus ou moins identiques, dis-je. Alors, est-ce que je déforme ce délire par mes propres pensées ou est-ce que ça sonne pareil pour vous ? Parce que… quelle sorte d'épidémie pourrait faire croire aux gens qu'*ils sont la Clef* ?

Kuwale posa le minicom sur le lit et se retourna vers moi.

— Andrew, si c'est du bidon…

— Mais non ! Pourquoi je… ?

— Pour sauver Mosala. Parce que, si c'est du bidon, tu ne pourras pas faire gober ça à personne.

— Si je voulais inventer une Clef pour mettre Mosala à l'abri, c'est Yasuko Nishide que j'aurais simulé sur son lit de mort en train de recevoir toutes ces révélations cosmiques et non quelque psychotique pris au hasard.

Je lui expliquai Reynolds, SeeNet, l'origine du métrage.

Ille scruta mon visage, essayant de déterminer si je disais ou non la vérité. Je lui retournai son regard, trop épuisé et désorienté pour dissimuler quoi que ce soit. Il y eut dans ses yeux comme un éclair de surprise puis de… d'amusement ? Impossible de savoir. Quoi qu'il en soit, ille gardait le silence.

— Peut-être que d'autres AC modérés ont fabriqué la séquence de toutes pièces et l'ont injectée en douce sur SeeNet, suggérai-je.

J'échafaudai des hypothèses au hasard ; je ne voyais pas d'autre moyen de m'expliquer la chose.

— Non, dit posément Kuwale. J'en aurais entendu parler.

— Alors… ?

— La séquence est authentique.

— Comment est-ce possible ?

Ille me regarda à nouveau dans les yeux, affichant sa peur sans vergogne.

— Parce que tout ce que nous croyions vrai est bien vrai, mais nous nous sommes trompés dans le détail. *Tout le monde s'est trompé dans le détail.* Le tout-venant des militants, les modérés, les extrémistes : nous avons tous fait des suppositions différentes et nous nous sommes tous trompés.

— Je ne comprends pas.

— Tu finiras par comprendre. Comme nous tous.

Je me rappelai soudain la légende apocryphe qu'un AC du bateau avait mentionnée à propos de la mort de Muteba Kazadi.

— Tu crois que le D-stress vient de… du fait de fusionner avec de l'information ?

— Oui.

— Si la Clef commence, tout le monde est entraîné dans le mouvement ? Dans une *progression exponentielle ?* Exactement comme dans une épidémie ?

— Oui.

— Mais… comment ? Qui était la Clef ? Qui a donné le signal ? Muteba Kazadi ? Il y a si longtemps que ça ?

— Non ! dit Kuwale avec un rire de dément.

L'homme sur le lit d'en face était éveillé à présent et écoutait tout, mais cela n'avait plus d'importance.

— Miller n'a pas trouvé l'occasion de te raconter ce qu'il y avait de plus bizarre dans ce modèle cosmologique.

Miller était l'ultramâle, celui que j'avais appelé « Trois ».

— À savoir ?

— Si on porte les calculs jusqu'à leur conclusion… l'effet s'exerce rétroactivement. Pas très loin : une progression exponentielle vers l'avenir signifie une décroissance exponentielle en sens inverse. Mais la *certitude absolue* de la fusion informationnelle de la Clef au moment Aleph implique une légère probabilité que d'autres personnes soient « entraînées » au hasard, même avant l'événement. Il n'y a pas de solution de continuité ; dans aucun système il n'y a de saut de zéro à un.

Je secouai la tête, incrédule. Je n'arrivais pas à encaisser ça.

Akili me prit la main et la serra très fort, sans réfléchir, me transmettant sa peur – et un vertigineux frisson d'anticipation – directement dans le corps par simple contact de sa peau sur la mienne.

— La Clef n'est pas encore la Clef. Le moment Aleph n'a même pas encore eu lieu… mais nous en sentons déjà le choc.

25

Kuwale m'emprunta le minicom pour tracer rapidement et en détail les flux d'information qui, d'après ille, se trouvaient derrière le D-stress. Ille tenta même d'adapter aux données épidémiologiques un grossier modèle informatique du processus, mais aboutit à une courbe bien moins accentuée que celle représentant le nombre réel des cas (dont l'augmentation avait dépassé une progression exponentielle, « probablement à cause d'une sous-estimation initiale ») et à une prédiction localisant le moment Aleph quelque part entre le 7 février 2055… et le 12 juin 3070. Nullement découragé(e), ille s'efforça d'affiner le modèle. Courbes, arborescences et équations papillotaient sous ses doigts d'un bout à l'autre de l'écran ; c'était aussi impressionnant que tout ce à quoi j'avais pu assister avec Violet Mosala et je le comprenais à peu près aussi bien.

À un certain niveau, je ne pouvais m'empêcher de me laisser entraîner par l'urgente logique de Kuwale mais, à mesure que s'estompait le choc initial de la révélation, je recommençais à me demander si nous n'étions pas en train de lire tout simplement notre propre interprétation dans les bizarres soliloques des trois malades. L'Anthrocosmologie n'avait encore jamais fait la moindre prédiction vérifiable. Je ne doutais pas qu'elle puisse fournir un fondement mathématique élégant à n'importe quelle TDT mais, si la première preuve manifeste à l'appui de la théorie elle-même consistait dans le délire de trois personnes souffrant d'une maladie mentale exotique et inédite, c'était là une bien mince base pour rejeter tout ce que je croyais sur l'univers.

Et quant au pronostic – si Kuwale avait raison – d'un monde complètement atteint par le D-stress… c'était un cataclysme aussi impensable que le *dénouement* des modérés.

Je gardai mes doutes pour moi. Néanmoins, lorsque je quittai la salle d'hôpital – et laissai Kuwale immergé(e) dans une téléconférence avec les autres AC unitaires –, j'avais déjà repris contact avec la réalité. Toutes ces histoires d'*échos du moment Aleph futur* étaient encore moins plausibles que les hypothèses conventionnelles les plus tordues.

Peut-être qu'un pathogène militaire neuroactif mutant qui ciblait une région spécifique du cerveau pourrait induire les symptômes ordinaires du D-stress chez la plupart de ses victimes – plus ces accès d'observations démentes mais détaillées dans quatre cas sur mille. Le *raisonnement* était le produit d'événements organiques dans le cerveau, comme tout autre processus mental, et si un schizophrène paranoïaque, victime de grossiers accidents génétiques et pathologiques, pouvait trouver une signification personnelle dans chaque panneau publicitaire, chaque nuage, chaque arbre… peut-être que la combinaison de la culture scientifique appropriée et des atteintes extrêmement focalisées induites par cette arme virale pouvait déclencher une avalanche d'interprétations tout aussi incontrôlable mais bien plus rigoureuse. Si l'objectif originel de l'arme avait été d'handicaper la pensée analytique, il n'était pas impensable qu'une version sauvage puisse finir par hyperstimuler précisément les voies neurales qu'elle avait été conçue pour détruire.

Je retournai au magasin d'électronique et m'achetai un autre minicom. J'appelai De Groot depuis la rue ; elle semblait troublée mais se refusa à parler sur le réseau.

Nous nous retrouvâmes à l'hôtel, dans la suite de Mosala. De Groot me fit entrer, en silence.

— Violet est déjà… ?

Des grains de poussière flottaient sous la verrière ; lorsque je parlai, la pièce sonna creux.

— Elle a été admise à l'hôpital. Je voulais rester, mais elle m'a renvoyée.

De Groot se tenait en face de moi, les mains croisées sur la poitrine, les yeux baissés.

— Vous savez, dit-elle tranquillement, nous avons reçu du courrier délirant d'un peu tout le monde. Toutes les sectes, tous les détraqués de la planète voulaient communiquer à Violet leurs stupéfiantes révélations cosmiques… ou lui faire savoir qu'elle était en train de profaner leur précieuse mythologie et qu'elle rôtirait en enfer pour sa peine… ou qu'elle allait chasser Bouddha et ses œuvres… ou pulvériser en poussière nihiliste les grandes civilisations mondiales avec son *hubris* réductionniste, macho et occidentale. Les Anthrocosmologistes n'étaient qu'une… qu'une voix de plus dans ce tintamarre.

Elle me regarda bien en face et dit :

— Vous auriez dit que le danger venait d'eux ? Et pas des intégristes, ni des racistes, ni des psychotiques qui décrivaient par le menu ce qu'ils projetaient de faire à son cadavre ? Ni des gens qui nous envoyaient d'interminables dissertations sur la théorie de l'information en ajoutant en post-scriptum : on serait ravis de vous voir créer l'univers mais certains essaieront peut-être de vous en empêcher ?

— Personne n'aurait pu le dire.

De Groot se passa la main sur le front puis resta immobile et muette, protégeant ses yeux de la lumière.

— Vous allez bien ?

Elle hocha la tête et rit sans la moindre trace d'humour.

— Simple mal de tête.

Elle inspira profondément, se forçant manifestement à poursuivre.

— On a trouvé des traces de protéines étrangères dans son sang, sa moelle osseuse et ses ganglions lymphatiques. Mais voilà, les structures moléculaires résistent à l'analyse et elle ne présente pas de symptômes, pas encore. Alors on la traite avec un mélange de drogues antivirales énergiques et on ne peut rien faire d'autre que la mettre en observation jusqu'à ce qu'il se passe quelque chose.

— Les mesures de sécurité… ?

— Elle est sous bonne garde. Pour ce à quoi ça peut servir, maintenant.

— Et Buzzo ?

— Apparemment, il n'y avait rien sur ses tomographies.

De Groot renifla, furieuse et abasourdie.

— Il ne se sent pas concerné… par tout ça. Il croit que Nishide est décédé de mort naturelle, que Violet a un quelconque polluant inoffensif dans le corps et que l'analyse de votre choléra était une sorte de falsification, un coup pour rameuter les médias ! La seule chose qui semble le préoccuper est de savoir comment il va rentrer chez lui une fois la conférence terminée si l'aéroport est encore fermé.

— Mais il a des gardes du corps, non ?

— Je n'en sais rien ; ce serait à vous de lui poser la question. Oh… et puis Violet lui a demandé de donner lui-même une conférence multimédia pour annoncer que sa TDT était défectueuse. Les drogues antivirales ont un effet débilitant ; elle a tellement la nausée qu'elle peut à peine parler. Buzzo lui a fait une vague promesse, mais ensuite il m'a dit plus ou moins qu'il fallait qu'il examine la question de près avant de se rétracter sur quoi que ce soit. Alors, je ne sais pas ce qu'il va faire.

Je sentis la colère et la frustration monter en moi mais je dis :

— Il a eu toutes les données en main. La décision lui appartient.

Je n'avais moi-même pas tellement envie de penser aux ennemis de Buzzo. Si le corps de Sarah Knight n'avait pas encore été retrouvé, la possibilité que son assassin soit sur Anarchia me déconcertait plus que tout le reste. Les modérés m'avaient laissé repartir librement une fois qu'ils avaient conclu qu'ils pouvaient encore obtenir ce qu'ils désiraient. Les extrémistes avaient failli me tuer, une fois déjà, et sans même l'avoir fait exprès.

— Même si cette arme risque d'entrer en action d'un moment à l'autre, dis-je, il n'y a rien qui puisse se faire sur Anarchia qui ne puisse se faire dans un avion sanitaire, pas vrai ? Et votre gouvernement serait sûrement disposé à envoyer un appareil militaire complètement équipé…

Le rire de De Groot sonna creux.

— Ah oui ? À vous entendre, il n'y a rien de plus facile. Violet a quelques amis en haut lieu, et quelques ennemis jurés… mais, pour la plupart, ce sont d'ignobles opportunistes qui seront

ravis de pouvoir l'utiliser comme bon leur semblera. Il faudrait un petit miracle pour qu'ils soupèsent le pour et le contre, prennent parti, mettent la chose aux voix et aboutissent à une décision dans l'espace d'une seule journée, même si la situation sur Anarchia était normale et que l'avion puisse se poser directement sur l'aéroport.

— Allons donc ! Toute l'île est aussi plate qu'une piste d'atterrissage ! D'accord, elle est un peu molle sur les bords, mais il doit y avoir un rayon d'une vingtaine de kilomètres dans lequel le sol est suffisamment dur.

— Nulle part on n'est à l'abri d'un missile tiré depuis l'aéroport.

— Oui, mais pourquoi les mercenaires s'inquiéteraient-ils d'un rapatriement sanitaire ? Ils doivent s'attendre à ce que des marines étrangères viennent évacuer leurs ressortissants. Ce ne serait pas très différent ; plus rapide, c'est tout.

De Groot secoua la tête d'un air peiné ; elle voulait être convaincue mais trouvait mes propos absurdes.

— Vous et moi pouvons penser ce que nous voulons des risques courus, ça reste quand même du domaine du pifomètre et de la méthode Coué. Le gouvernement sud-africain va évaluer la situation selon ses propres critères, et il ne va pas prendre une décision en trente secondes. Investir des dizaines de milliers de dollars dans un rapatriement exceptionnel est une chose. Un avion détruit au-dessus d'Anarchia est tout autre chose. Et la dernière chose que Violet – ou toute personne saine d'esprit – voudrait, c'est voir trois ou quatre innocents abattus en plein ciel sans raison aucune.

Je me détournai et traversai la pièce pour aller à la fenêtre. D'après ce que je pouvais voir en bas dans la rue, la paix régnait effectivement toujours sur Anarchia. Mais, quel que soit le sanglant massacre projeté par les mercenaires, la dernière chose que voulaient leurs employeurs était une martyre mondialement célèbre pour la cause de la *technolibération**, non ? Voilà pourquoi les patrons d'EnGeneUity ne m'avaient jamais tellement convaincu dans le rôle de commanditaires supposés de l'exécution : la mort de Mosala ne les arrangerait pas plus que son émigration au grand jour.

Pareille opération exigeait du doigté, toutefois. Qu'avoueraient-ils s'ils faisaient une exception pour elle ? Et quel scénario trouveraient-ils plus préjudiciable au mouvement antiboycott : le récit édifiant de la mort tragique de Mosala suite à son flirt éhonté avec les hors-la-loi ou la nouvelle réconfortante de sa survie lorsqu'un avion secourable la ramènerait au bercail (là où chaque gène appartenait à son légitime propriétaire et ou chaque maladie avait son remède instantané) ?

À l'heure qu'il était, ils n'étaient probablement pas informés du choix difficile qui les attendait. Alors, il reviendrait à quiconque leur apprendrait la nouvelle de les aiguiller vers la bonne décision.

Je me retournai vers De Groot.

— Et si on pouvait persuader les mercenaires de garantir la sécurité d'un vol de rapatriement ? De s'y engager publiquement par une déclaration ? Vous croyez que vous pourriez commencer à faire avancer les choses… en supposant que ça marche ?

Je serrai les poings et tentai de lutter contre l'affolement. *Est-ce qu'au moins je me rendais compte de ce que j'étais en train de dire* ? Une fois que j'aurais promis, je ne pourrais plus reculer.

Mais j'avais déjà promis de *nager plus vite*.

De Groot avait l'air déchirée.

— Violet n'a encore rien dit à Wendy ni à Makompo. Et elle m'a fait jurer de garder le secret. Wendy est en voyage d'affaires à Toronto…

— Si elle peut faire jouer son influence depuis Le Cap, elle peut le faire depuis Toronto. Et Violet n'a pas toute sa tête. Racontez tout à sa mère. Et à son mari. Avertissez Marian Fox et tous les membres de l'Union internationale de physique théorique s'il le faut.

De Groot hésita puis hocha la tête sans conviction.

— Ça vaut la peine d'essayer. Autant tout essayer, au point où nous en sommes. Mais comment imaginez-vous pouvoir obtenir la moindre garantie de la part des mercenaires ?

— Primo, espérons de tout cœur qu'ils répondent au téléphone. Parce que je ne veux vraiment pas être obligé d'aller à l'aéroport négocier en personne.

La plus grande partie du centre de l'île semblait ne pas encore avoir été affectée par l'invasion, mais, à quatre rues de l'aéroport, tout changeait. Pas de barricades, pas de panneaux de mise en garde – et pas la moindre présence humaine. C'était en début de soirée, les rues derrière moi bourdonnaient d'animation, boutiques et restaurants étaient ouverts à cinq cents mètres des bâtiments occupés, pas plus. Or, une fois que j'eus franchi cette invisible ligne de démarcation, ce fut comme si Anarchia avait soudain donné naissance à ses propres Ruines, répliques en miniature des cœurs morts des villes assassinées par la télématique.

Les balles ne sifflaient pas, ce n'était pas une zone de guerre, mais je n'avais aucune expérience qui puisse me guider, aucune idée de ce à quoi m'attendre. Je m'étais tenu à l'écart des champs de bataille ; j'avais choisi le journalisme scientifique avec la rassurante conviction de ne jamais avoir à filmer quelque chose de plus dangereux qu'un congrès de bioéthiciens.

L'entrée de l'aérogare était un vaste rectangle de noirceur. Les restes des portes coulissantes étaient éparpillés à dix mètres de là. Des fenêtres avaient été fracassées, des plantes et des statues jetées par terre au hasard ; les murs étaient bizarrement entaillés, à croire qu'ils avaient été escaladés par une entité aux griffes mécaniques. J'avais espéré trouver une sentinelle, des signes d'ordre témoignant d'une structure de commandement cohérente. J'avais plutôt l'impression d'une bande de pillards tapis dans l'obscurité, prêts à fondre sur quiconque s'égarerait dans leur antre.

Sarah Knight aurait fait ça, me dis-je. *Rien que pour avoir son reportage.*

Ouais. Et Sarah Knight était morte.

Je m'approchai avec précaution, scrutant anxieusement le sol. Je regrettai d'avoir ordonné à **Sisyphus**, quatorze ans plus tôt, d'effacer tous les publipostages de fabricants d'armes à la recherche de journalistes technophiles susceptibles de vanter

gratuitement les mérites de leurs affriolantes mines antipersonnel dernier cri. Et puis, de toute façon… ces communiqués de presse ne contiendraient probablement pas de conseils utiles pour éviter de se faire piéger – à moins d'investir cinquante mille dollars pour se procurer les détecteurs correspondants.

L'intérieur du bâtiment était noir comme la poix ; dehors, la roche corallienne était d'un blanc aveuglant sous les projecteurs. Je plissai les yeux pour scruter l'entrée béante en regrettant de ne pas avoir **Witness** pour régler la sensibilité de mes rétines. La caméra perchée sur mon épaule gauche ne pesait pratiquement rien mais me donnait quand même l'impression d'être bancal et contrefait, aussi à l'aise, équilibré et fonctionnel que si mes organes génitaux s'étaient retrouvés sur une de mes rotules. Et – irrationnellement ou pas – les connexions nerveuses et la RAM invisibles m'avaient toujours donné l'impression d'être blindé, protégé. Lorsque mes propres yeux et oreilles avaient intégralement capté la situation en vue de son enregistrement numérique, j'avais été un observateur privilégié tant qu'on ne m'aurait pas éventré ou aveuglé. Mais la microcaméra pouvait être balayée d'un revers de main comme un grain de poussière.

Je ne m'étais jamais senti aussi nu de ma vie.

Je m'arrêtai à dix mètres du seuil désert, ouvris les bras, levai les mains en l'air et hurlai à l'adresse de l'obscurité :

— Je suis journaliste ! Je veux vous parler !

J'attendis. Je percevais toujours les bruits de foule dans la ville derrière moi, mais l'aéroport ne suscitait que du silence. Je criai une fois de plus. Et attendis. J'étais sur le point d'échanger ma peur contre de l'embarras ; peut-être que l'aérogare était abandonnée, que les mercenaires avaient établi leur camp à l'extrémité opposée de la piste et que j'étais en train de me ridiculiser en pure perte.

Puis je sentis un léger frémissement dans l'air humide et les ténèbres de l'entrée dégorgèrent une machine.

Je tressaillis mais ne reculai pas ; si l'engin avait voulu me tuer, je ne l'aurais jamais vu arriver. En se déplaçant, il émettait une succession scintillante de contours partiels – distorsions

légères mais cohérentes de la lumière auxquelles l'œil se raccrochait comme à des angles – mais, une fois qu'il s'immobilisa, il ne me resta plus que des images rémanentes et des hypothèses. Un robot à six pattes, de trois mètres de haut ? Qui calculait en continu ma vision de son environnement et programmait une enveloppe optiquement active pour apparier les luminosités ? *Non, c'était plus que cela.* À demi sorti sur le perron de l'aérogare illuminé par les projecteurs, le monstre ne projetait aucune ombre, ce qui signifiait qu'il holographiait en temps réel les sources lumineuses occultées auxquelles sa peau en polymère substituait un rayonnement laser parfaitement calculé au front d'onde près. J'eus la révélation écœurante et brutale de ce que les habitants d'Anarchia avaient en face d'eux. C'était là une technologie militaire du plus haut niveau, qui coûtait des millions de dollars. Cette fois-ci, les patrons d'EnGeneUity n'avaient pas mégoté sur les moyens. Finis les mouvements d'humeur bon marché. Ils voulaient récupérer leur propriété intellectuelle en gardant intacte la réputation de leurs produits, quitte à raser Anarchia au niveau du corail s'ils trouvaient des obstacles sur leur chemin.

— Nous avons déjà fait notre sélection dans le pool des journalistes, Andrew Worth, énonça l'insecte. Vous n'êtes pas dans le hit-parade de l'invasion.

Il parlait un anglais aux inflexions parfaites jusqu'à un soupçon d'amusement dans la voix, mais avec une neutralité géographique déconcertante. Impossible de savoir si son expression était autonome ou si je parlais en temps réel avec les mercenaires, voire avec leurs spécialistes des relations publiques.

— Je ne veux pas couvrir la guerre. Je suis ici pour vous offrir une chance d'éviter… une publicité indésirable.

L'insecte s'avança dans un sautillement courroucé ; de délicats motifs moirés créés par les franges d'interférence s'épanouissaient et se fanaient sur sa surface camouflée. Je ne bougeai pas d'un centimètre ; mon instinct me disait de fuir, mais mes muscles refusaient tout service. Le monstre s'arrêta à deux ou trois mètres de moi et redevint invisible. J'étais

convaincu qu'il aurait pu, à tout le moins, lever ses pattes antérieures et me décapiter sur-le-champ.

Je me ressaisis et m'adressai au vide qu'il remplissait.

— Il y a sur l'île une femme qui va mourir si elle n'est pas évacuée dans les heures qui suivent. Et si elle meurt… SeeNet est prêt à diffuser un documentaire intitulé *Violet Mosala, martyre pour la Technolibération.*

C'était la vérité, bien que Lydia ait quelque peu résisté, au début. Je lui avais envoyé une séquence truquée de Mosala en train de donner les raisons de sa future émigration – plus ou moins ce qui avait été dit en réalité, bien qu'en fait je ne l'aie pas enregistré. Trois monteurs de chez SeeNet s'escrimaient à incorporer ce métrage – et quelques extraits de ce que j'avais réellement filmé – à la mise à jour de la notice nécrologique. J'avais toutefois omis d'y inclure la moindre référence aux Anthrocosmologistes. Mosala avait failli servir de figure de proue à un important mouvement de contestation du boycott ; elle était à présent infectée par une arme virale et Anarchia était occupée. Lydia en avait tiré elle-même ses conclusions et les monteurs avaient dû recevoir les instructions correspondantes.

L'insecte ne dit rien pendant de longues minutes. Je restai immobile, les mains encore en l'air. Je me représentai la menace de chantage en train de remonter les échelons de la hiérarchie. Les multinationales de la biotech étudiaient peut-être la possibilité d'acheter SeeNet et d'étouffer l'affaire. Mais, dans ce cas, elles seraient obligées de faire pression sur d'autres réseaux également ; elles seraient obligées de payer et de repayer pour manipuler l'information dans le sens voulu par elles. Si elles laissaient vivre Mosala, elles pouvaient obtenir le même résultat gratuitement.

— Si Mosala survit, dis-je, vous pouvez l'empêcher de repartir. Mais si elle meurt ici… elle restera associée à Anarchia dans l'imagination du grand public pendant les cent prochaines années.

Je sentis comme une piqûre sur mon épaule. Je baissai les yeux sur la caméra ; elle avait été grillée et les cendres étaient en train de tomber d'une minuscule zone calcinée sur ma chemise.

— L'avion peut atterrir. Et vous pouvez partir avec Mosala. Une fois qu'elle sera hors de danger, envoyez depuis Le Cap un nouveau reportage sur son projet d'émigration… et ce qu'il en est advenu.

C'était la même voix qu'avant, mais le pouvoir derrière ces paroles venait de très loin, bien au-delà de l'île.

Inutile d'ajouter : *Si ça passe correctement, vous serez récompensé*.

Je baissai la tête en signe d'assentiment.

— Je le ferai.

L'insecte hésita.

— Vraiment ? Je ne le crois pas.

Une douleur cuisante me déchira l'abdomen ; je poussai un cri et tombai à genoux.

— Elle rentrera seule. Vous pourrez rester sur place et couvrir la chute d'Anarchia.

Je relevai la tête pour voir un soupçon de vert et de violet chatoyer lorsque l'engin se retira, comme un reflet de soleil aperçu les yeux mi-clos.

Je mis un certain temps à me relever. L'éclair du laser avait tracé un sillon horizontal sur mon estomac mais le rayon s'était attardé plusieurs microsecondes sur la blessure existante ; le polymère hydrocarboné avait été caramélisé et un liquide brunâtre suintait de mon nombril. J'agonis d'injures l'entrée déserte puis commençai à m'éloigner cahin-caha.

Lorsque je retrouvai la foule, deux adolescents m'abordèrent et me proposèrent leur aide. J'acceptai avec gratitude. Ils me soutinrent tandis que je gagnais l'hôpital en boitant.

J'appelai De Groot depuis les urgences.

— Ils étaient très civilisés, dis-je. Nous avons l'autorisation d'atterrir.

De Groot avait l'air hagard mais elle m'adressa un sourire radieux.

— C'est fantastique !

— On a des nouvelles de l'avion ?

— Pas encore, mais j'ai parlé à Wendy il y a quelques minutes et elle attendait rien de moins qu'un coup de fil du Président.

Elle hésita puis dit :

— Violet a la fièvre. Ce n'est pas encore dangereux, mais…

Mais l'arme s'était déclenchée. Nous allions désormais lutter de vitesse avec le virus à chaque nouveau stade de son évolution. Qu'est-ce que j'avais espéré, d'ailleurs ? Une nouvelle erreur de synchronisation ? Ou une immunité magique pour la Clef ?

— Vous êtes avec elle ?

— Oui.

— Je vous retrouve là-bas dans une demi-heure.

L'interne des urgences me connaissait déjà. Elle avait eu une longue journée.

— Je ne veux pas entendre votre excuse cette fois-ci, dit-elle d'une voix irritée. La dernière était déjà assez lamentable.

Je considérai la cabine impeccable, les placards de drogues et d'instruments bien rangés et fus accablé de désespoir. Même si Mosala était évacuée à temps… il y avait sur Anarchia un million de personnes qui ne pouvaient fuir nulle part.

— Qu'est-ce que vous allez faire quand la guerre commencera ? dis-je.

— Il n'y aura pas de guerre.

J'essayai d'imaginer les machines infernales en cours de montage et le destin qu'on préparait à ces gens depuis les profondeurs de l'aérogare.

— Je ne crois pas que vous aurez le choix en la matière, dis-je doucement.

Elle cessa d'appliquer du baume sur mes blessures et me foudroya du regard comme si j'avais tenu des propos impardonnables pour attaquer et vilipender sa patrie.

— Vous n'êtes pas d'ici. Vous n'avez pas la moindre idée des choix à notre disposition. Qu'est-ce que vous croyez ? Que nous avons passé les vingt dernières années dans quelque bienheureuse stupeur utopique, rassurés par la conviction que l'énergie positive de notre karma repousserait tous les envahisseurs ?

Elle se remit à appliquer le baume, sans douceur.

J'étais stupéfié.

— Non. Je crois que vous êtes absolument prêts à vous défendre. Mais, cette fois, je crains que vous ne soyez technologiquement dépassés, et de loin.

Elle déroula un bandage sans cesser de me toiser d'un œil sévère.

— *Écoutez-moi,* parce que je ne vais pas dire ceci deux fois : le moment venu, vous aurez intérêt à compter sur nous.

— Pour quoi faire ?

— Pour en savoir plus que vous.

— Ce n'est pas trop demander, dis-je avec un sourire lugubre.

Lorsque je pris le couloir qui menait à la chambre de Mosala, je vis De Groot parler – à voix basse, mais avec une excitation manifeste – aux deux vigiles. Elle m'aperçut et me fit signe. Je pressai le pas.

Quand j'arrivai devant la porte, De Groot brandit son minicom en silence et pressa une touche. Un présentateur apparut.

« Le point sur la situation dans l'île scélérate d'Anarchia : la minorité anarchiste violente qui occupe l'aéroport vient d'accepter une requête présentée par des diplomates sud-africains en vue de permettre l'évacuation urgente de Violet Mosala, vingt-sept ans, prix Nobel de physique, qui participait à la conférence controversée du Centenaire d'Einstein. »

En arrière-plan, un globe terrestre stylisé tournait sous l'image de Mosala et l'écran alternait des zooms sur Anarchia puis sur l'Afrique du Sud en synchronisme parfait avec le texte.

« Vu l'état primitif de l'équipement hospitalier sur l'île, les médecins locaux ont été incapables de donner un diagnostic précis, mais on croit savoir que l'état de Violet Mosala mettrait ses jours en danger. D'après des informations de source sûre en provenance de Mandela, le président Nchabaleng lui-même aurait lancé personnellement un appel aux anarchistes et aurait reçu leur réponse il y a quelques minutes seulement. »

Ivre de joie, je pris De Groot dans mes bras, la soulevai et la fis tourner jusqu'à en avoir le vertige sous le regard des vigiles qui souriaient comme des enfants. C'était peut-être une victoire

microscopique par rapport à l'invasion, mais c'était quand même la première bonne nouvelle qui tombait depuis très longtemps.

— Ça suffit, dit doucement De Groot.

Je m'arrêtai et nous nous séparâmes.

— L'avion atterrit à trois heures du matin, dit-elle. À quinze kilomètres de l'aéroport.

Je retins mon souffle.

— Elle le sait ?

De Groot secoua la tête.

— Je ne lui ai encore rien dit. Elle dort ; elle a encore beaucoup de fièvre, mais la température s'est stabilisée depuis quelque temps. Les médecins sont incapables de dire ce que le virus va faire ensuite, mais ils peuvent emporter dans l'avion un choix de drogues pour parer aux éventualités les plus vraisemblables.

— Il n'y a plus qu'une seule chose qui m'inquiète vraiment, dis-je sans élever la voix.

— Quoi ?

— Connaissant Violet… lorsqu'elle s'apercevra que nous avons agi dans son dos, elle refusera probablement de quitter l'île, par pur entêtement.

De Groot me regarda d'un air bizarre, comme si elle essayait de déterminer si je plaisantais ou non.

— Si c'est vraiment ce que vous croyez, alors vous ne connaissez pas du tout Violet.

26

J'annonçai à De Groot que j'allais dormir un peu et que je reviendrais à deux heures et demie au plus tard. Je voulais souhaiter *bon voyage** à Violet Mosala.

Je cherchai Akili pour lui apprendre la bonne nouvelle, mais ille avait été renvoyé(e) de l'hôpital. Je lui laissai un message puis rentrai à l'hôtel, me lavai le visage et changeai ma chemise grillée par le laser. Mes brûlures étaient endormies, absentes ; l'anesthésique local les avait fait disparaître comme par magie. Je me sentais meurtri mais triomphant, et trop énervé pour rester dans mon coin et encore moins dormir. Il avait beau être presque onze heures, les magasins étaient encore ouverts ; je sortis m'acheter une nouvelle caméra d'épaule puis me promenai dans la ville en filmant tout ce que je voyais. *La dernière nuit de paix sur Anarchia ?* Si l'ambiance dans les rues n'avait rien à voir avec l'atmosphère de siège régnant chez les physiciens et les journalistes à l'intérieur de l'hôtel, il y avait tout de même une certaine tension, une anticipation anxieuse, comme à Los Angeles à l'annonce d'un risque sismique élevé (j'en avais fait l'expérience une fois, mais c'était une fausse alerte). Lorsque les passants rencontraient mon regard, ils semblaient curieux – voire soupçonneux – mais ne manifestaient aucun signe d'hostilité. Comme s'ils croyaient qu'il n'était pas impossible que je sois un espion à la solde des mercenaires mais que, si tel était le cas, c'était seulement un trait exotique qu'ils n'avaient nullement l'intention de me reprocher.

Je fis halte au centre d'une place brillamment éclairée et consultai les réseaux d'informations générales. Buzzo n'avait pas donné de conférence de presse pour reconnaître son erreur. Toutefois, à présent que Mosala manifestait des symptômes, il allait peut-être prendre la menace des extrémistes au sérieux et

changer d'avis. La couverture des évènements sur Anarchia était uniformément ringarde mais SeeNet allait bientôt prendre tout le monde de vitesse avec un scoop annonçant les véritables raisons de l'occupation. Et même avec Mosala en vie, la vérité risquerait d'éclater au mauvais moment pour les partisans du boycott.

L'air était humide mais froid. Je levai les yeux vers les satellites qui encerclaient la planète et tentai de trouver un sens au fait que j'étais sur une île artificielle du Pacifique Sud, à la veille d'une guerre.

Ma vie était-elle tout entière encodée dans ce moment – les souvenirs que je possédais, les circonstances dans lesquelles je me trouvais ? En prenant ces données et rien de plus, aurais-je pu reconstituer tout le reste ?

Je n'en avais pas l'impression. Mon enfance à Sydney était inimaginable, aussi lointaine et hypothétique que le Big Bang, et même les heures que j'avais passées à fond de cale dans le bateau de pêche et la rencontre avec le robot à l'aéroport s'étaient estompées comme les fragments d'un rêve.

Je n'avais jamais eu le choléra. Je ne possédais pas d'organes internes.

Les étoiles scintillaient, glaciales.

À une heure du matin, les rues étaient encore pleines de monde, boutiques et restaurants travaillaient encore. Personne ne faisait la grise mine attendue ; la population croyait peut-être qu'elle n'affrontait rien de plus que le type de harcèlement auquel elle avait déjà survécu.

Sur la place, un groupe de jeunes gens faisait cercle autour d'une fontaine ; ils riaient, échangeaient des plaisanteries. Je leur demandai s'ils pensaient que la milice allait bientôt attaquer l'aéroport. Je ne pouvais imaginer quelle autre raison ils auraient d'avoir un tel moral ; peut-être allaient-ils être de la partie et se préparaient-ils psychologiquement.

Ils me toisèrent d'un air incrédule.

— Attaquer l'aéroport ? Et se faire massacrer ?

— Il se pourrait que ce soit notre seule chance.

Ils échangèrent des regards amusés. L'un d'eux me posa la main sur l'épaule et dit, plein de sollicitude :

— Tout va bien se passer. Restez à l'écoute et tenez bon. C'est tout.

Je me demandai à quoi ils se droguaient.

Lorsque je retournai à l'hôpital, De Groot me dit :

— Violet est réveillée. Elle veut vous parler.

J'entrai seul dans la chambre. Elle était peu éclairée ; sur un moniteur près de la tête du lit, les données émettaient des lueurs vertes et orange. Mosala était lucide, même si elle n'avait pas de force dans la voix.

— Vous irez avec moi dans l'ambulance ?

— Si c'est ce que vous voulez.

— Je veux que vous enregistriez tout. Faites-en bon usage, au cas où.

— C'est promis.

Je ne savais pas exactement ce qu'elle voulait dire : faire accuser EnGeneUity de sa mort, si les choses en arrivaient là ? Je ne lui demandai pas de préciser sa pensée ; je commençais à me lasser de la politique du martyre.

— Karin a dit que vous êtes allé à l'aéroport et que vous avez négocié avec les mercenaires pour moi.

Elle scruta mon visage.

— Pourquoi ?

— Pour vous rendre la politesse.

— Qu'est-ce que j'ai bien pu faire pour mériter ça ? dit-elle en riant doucement.

— C'est une longue histoire.

Et je ne savais plus très bien moi-même si j'avais essayé de remercier Adelle Vunibobo, si je faisais tout cela pour la *technolibération**, si j'agissais par respect et admiration pour Violet Mosala ou si j'espérais impressionner Akili en « sauvant la Clef » – même si le personnage commençait à ressembler plus à une pétroleuse du sida informationnel qu'à une Créatrice révérée.

De Groot revint et confirma que l'avion sanitaire était en route ; tout se passait comme prévu, et l'heure était venue de partir. Deux infirmiers nous rejoignirent. Je pris du recul et filmai avec la caméra d'épaule tandis que Mosala, toujours

reliée au moniteur et aux pompes, était transférée sur un chariot.

Dans le garage où nous attendait l'ambulance, je remarquai une demi-douzaine de véhicules à pneus basse pression qu'on chargeait de matériel médical, de pansements et de drogues. Peut-être que le personnel était en train de transférer les fournitures sur d'autres sites dispersés dans la ville, au cas où l'hôpital serait capturé. Il était réconfortant de constater que tout le monde ne prenait pas l'invasion à la légère.

Nous traversâmes la ville lentement, sans faire hurler la sirène. Il y avait plus de gens dans les rues que je n'en avais jamais vu le jour. Mosala demanda un minicom à De Groot puis le plaça sur le matelas à côté d'elle et se tourna sur le côté pour pouvoir taper au clavier. La tâche qui l'occupait semblait exiger une intense concentration, mais elle me parla, sans toutefois quitter l'écran des yeux.

— Vous m'avez suggéré de nommer un successeur, Andrew. Quelqu'un qui m'assurerait que le travail soit mené à son terme. Eh bien, je suis en train d'arranger ça.

Je ne voyais plus à quoi cela pouvait servir, mais je ne discutai pas. Une tomographie à haute résolution faite au Cap fournirait les structures de toutes les protéines virales presque immédiatement, et des drogues de précision prévues pour les empêcher d'agir pourraient être conçues et synthétisées en quelques heures. Obliger les modérés à reconnaître leur erreur avant de les supplier de fournir l'antidote ne faisait plus gagner de temps à personne.

Mosala leva les yeux vers moi et s'adressa à la caméra.

— Le logiciel travaille actuellement sur dix expériences canoniques. Une analyse complète et combinée de toutes ces expériences donnera ce qu'on croyait être les dix paramètres de l'espace total : les détails de la géométrie à dix dimensions sous-jacente à toutes les particules et toutes les forces. En termes modernes… ces dix expériences révèlent, dans leur interaction, la manière exacte dont, pour nous, la symétrie du proto-espace est brisée. Et nous disent enfin exactement ce qui est commun à tous les objets de cet univers.

— Je comprends.

Elle secoua la tête impatiemment.

— Laissez-moi finir. En ce moment même, le réseau des superordinateurs ne planche que sur les gros, les très gros calculs. Je voulais que le logiciel me laisse les honneurs de la prestation finale : vérifications croisées, synthèse… rédaction d'une communication qui présente les résultats de manière telle qu'ils soient compréhensibles par tout un chacun. Mais ce ne sont là que détails triviaux. Je sais déjà exactement quoi faire des résultats dès qu'ils seront disponibles. Et…

Elle exécuta une volée de frappes, en contrôla les effets puis reposa le minicom.

— Tout cela vient d'être automatisé. La semaine dernière, ma mère m'a donné un clonelet **Kaspar** de présérie qui rédigera probablement les résultats plus professionnellement que je ne pourrai jamais le faire moi-même. Donc, que je sois vivante, morte ou entre les deux… vendredi à six heures du matin, cette communication sera effectivement écrite, et affichée sur les réseaux avec accès mondial gratuit. Des copies seront envoyées à tous les professeurs et à tous les étudiants des départements de physique de toutes les universités de la planète.

Elle me lança un sourire de défi, rayonnant d'allégresse pure.

— Et maintenant, qu'est-ce que vont faire les Anthrocosmologistes ? Tuer tous les physiciens du monde entier ?

Je regardai De Groot. Elle était pâle comme la mort, les lèvres serrées.

— Pas la peine de faire cette tête d'enterrement, vous deux. J'envisage toutes les éventualités, c'est tout.

Elle ferma les yeux ; sa respiration était irrégulière mais elle souriait encore. Je me tournai vers le moniteur : elle avait 40,9 °C de fièvre.

Nous avions laissé la ville derrière nous ; les vitres de l'ambulance ne montraient que nos propres reflets. Le véhicule roulait en douceur, le moteur était absolument silencieux. Au bout d'un moment, je crus entendre le souffle de la roche corallienne elle-même monter d'un lointain puits de forage, mais je me rendis compte alors que c'était le sifflement de l'avion en approche.

Mosala avait perdu connaissance ; personne ne tenta de la réveiller. Nous atteignîmes le lieu du rendez-vous et je me dépêchai de sortir pour filmer l'atterrissage, plus pour respecter ma promesse que poussé par un quelconque vestige de professionnalisme. L'appareil descendit à la verticale, à quarante ou cinquante mètres seulement de nous, et ses réacteurs décapèrent la roche mère, soulevant une fine poussière caustique de calcaire. J'aurais voulu savourer cet instant triomphal, mais le spectacle de cet engin militaire élancé se posant dans l'obscurité au milieu de nulle part m'enleva tout espoir. J'imaginai qu'il en serait de même lors de l'évacuation navale : le monde extérieur allait débarquer sur la pointe des pieds, récupérer ses ressortissants et prendre le large. Les anarchistes n'auraient plus qu'à affronter l'ennemi avec les moyens du bord.

Les deux hommes qui descendirent les premiers avaient des uniformes d'officiers et des pistolets à la ceinture, mais ils auraient pu faire partie du corps médical. Ils prirent les infirmiers à part et leur parlèrent à l'oreille, leurs voix inaudibles dans le vrombissement des tuyères ; les turbines tournaient toujours, injectant de l'air dans les moteurs stationnaires pour les empêcher de chauffer. Puis un jeune homme mince en tenue civile froissée émergea, l'air hagard et désorienté. Il me fallut quelques secondes pour le reconnaître ; c'était Makompo, le mari de Violet Mosala.

De Groot vint à sa rencontre ; ils s'étreignirent en silence. Je ne les suivis pas lorsqu'elle le conduisit à l'ambulance. Je dirigeai mon regard vers l'étendue corallienne gris argent ; des affleurements isolés de minéraux traces accrochaient la clarté lunaire et luisaient comme l'écume d'un océan invraisemblablement tranquille. Lorsque je me retournai, les militaires transportaient dans l'avion Mosala sanglée sur une civière. Makompo et De Groot les suivaient. Je me sentis soudain très fatigué.

De Groot descendit les marches et s'approcha de moi.

— Vous venez avec nous ? cria-t-elle. Ils disent qu'il y a largement la place.

Je la fixai sans rien dire. Qu'est-ce qui me retenait ici ? La mission pour laquelle SeeNet m'avait engagé consistait à faire un portrait de Mosala et non à filmer les derniers jours d'Anarchia. L'insecte invisible m'avait interdit de prendre cet avion, mais les mercenaires auraient-ils un moyen de le savoir ? Question stupide : dehors, les satellites militaires pouvaient presque prendre les empreintes digitales des gens et lire leurs conversations sur leurs lèvres, le tout en infrarouge. Les mercenaires iraient-ils jusqu'à abattre l'avion – sabotant ainsi toute l'opération de relations publiques et appelant des représailles – rien que pour punir un obscur journaliste ? Non.

— Je voudrais bien, répondis-je enfin. Mais il y a ici quelqu'un que je ne peux pas abandonner.

De Groot hocha la tête. Elle n'avait pas besoin d'explications supplémentaires. Elle me serra la main en souriant.

— Bonne chance à vous deux, alors. J'espère qu'on se reverra bientôt au Cap.

— Moi aussi.

Les deux infirmiers restèrent silencieux pendant le trajet de retour. J'avais fermement l'impression qu'ils voulaient parler de la guerre, mais pas devant un étranger. Je visionnai sommairement le métrage que j'avais pris avec la caméra d'épaule, sans faire encore confiance à cette technologie pour moi inhabituelle, puis basculai le tout sur ma console chez moi, à Sydney.

Les rues de la ville étaient pleines de monde, plus que jamais, seulement il y avait à présent moins de gens qui circulaient. La plupart campaient dans la rue, avec des sacs de couchage, des sièges pliants, des réchauds portatifs et même quelques petites tentes. Je ne savais pas si ce spectacle devait me redonner courage ou me déprimer par l'optimisme pathétique qu'il sous-entendait. Peut-être que les anarchistes étaient préparés à tirer le meilleur parti de la situation si l'infrastructure de la ville venait à tomber aux mains des mercenaires. Et je n'avais pas encore vu le moindre signe d'affolement, d'émeutes ou de pillages. Alors peut-être que Bill Munroe avait raison et que leur connaissance des origines et de la dynamique de ces activités culturelles humaines respectées

suffisait à leur donner la faculté d'envisager le processus jusqu'à ses conséquences et de refuser d'y participer.

Mais en présence de quincaillerie militaire valant des milliards de dollars, ils allaient avoir besoin de beaucoup plus que des réchauds, des tentes et de la sociobiologie pour éviter de se faire massacrer.

27

Je fus réveillé par le bombardement. Le martèlement sourd des impacts semblait lointain mais le lit tremblait. Je m'habillai en quelques secondes puis restai planté au milieu de la pièce, paralysé par l'indécision. Ici, pas de sous-sols, pas d'abris, alors où était-on le plus en sécurité ? Au rez-de-chaussée ? Ou bien dehors dans la rue ? Je repoussai l'idée de rester à découvert, mais quatre ou cinq étages au-dessus de ma tête signifieraient-ils une réelle protection ou simplement un plus gros tas de décombres ?

Il était tout juste six heures, il faisait à peine jour. Prudemment, je m'approchai de la fenêtre, luttant contre une peur absurde des tireurs embusqués – comme si quelqu'un, d'un côté comme de l'autre, allait s'intéresser à mes mouvements. Cinq colonnes de fumée blanche flottaient à quelque distance, tornades alanguies dont les entonnoirs montaient de pointes invisibles. Je demandai à **Sisyphus** d'éplucher les réseaux locaux pour trouver des vues rapprochées ; des douzaines de gens avaient envoyé du métrage de l'attaque. La roche corallienne était résiliente et ininflammable ; la charge des projectiles avait dû être additionnée d'un agent chimique spécialement conçu pour causer des dégâts là où s'arrêtait l'action de la chaleur et de la percussion, car les résultats évoquaient moins des immeubles démolis que des scories minières répandues sur des terrains vagues. Je ne pouvais imaginer que quiconque ait pu survivre à l'intérieur, mais les rues adjacentes n'avaient guère été épargnées, enterrées qu'elles étaient sous plusieurs mètres de poussière crayeuse.

Les gens qui campaient devant l'hôtel ne donnaient aucunement l'impression d'avoir été pris de court ; la moitié d'entre eux étaient déjà prêts à se mettre en route, les autres

pliaient leurs tentes, roulaient leurs couvertures et leurs sacs de couchage, démontaient leurs réchauds. J'entendais pleurer de jeunes enfants et la foule était visiblement tendue, mais personne ne se faisait piétiner. Pas encore. Portant mon regard vers le bout de la rue, je discernai un flot continu de gens qui marchaient vers le nord, loin du cœur de la ville.

Je m'étais presque attendu à une arme mortelle et silencieuse – EnGeneUity était synonyme de génie génétique, après tout –, mais je n'avais pas assez réfléchi. Un déluge d'explosions, des immeubles réduits en poussière et une colonne de réfugiés donnaient de bien meilleures images pour *Anarchia sombre dans l'Anarchie*. Les mercenaires n'étaient pas là pour prendre le contrôle de l'île avec une efficacité chirurgicale ; ils étaient là pour prouver que toutes les sociétés vivant dans l'illégalité étaient condamnées à s'effondrer dans un carnage télégénique.

Un obus explosa quelque part à l'est de l'hôtel – le premier à tomber aussi près. Une poudre blanche commença à pleuvoir du plafond ; un des coins de la fenêtre en polymère s'éjecta de son cadre et se recroquevilla comme une feuille morte. Je m'accroupis sur le sol en me protégeant la tête, me maudissant moi-même pour ne pas être parti avec De Groot et Mosala et maudissant Akili pour avoir ignoré mes messages. *Pourquoi ne pouvais-je accepter le fait que je ne signifiais rien pour ille ?* Je lui avais été d'une certaine utilité dans la lutte pour protéger Mosala des AC hérétiques et lui avais fourni les informations censées révéler la vérité qui se cachait derrière le D-stress… mais à présent que la grande épidémie informationnelle était imminente, je ne comptais plus pour ille.

La porte s'ouvrit brusquement et une vieille Fidjienne entra dans la pièce. Le personnel ne portait pas d'uniforme ; je crus néanmoins l'avoir déjà vue travailler dans l'hôtel.

— Nous évacuons la ville, annonça-t-elle sèchement. Prenez tout ce que vous pouvez emporter avec vous.

Le plancher avait cessé de bouger mais je me relevai sans conviction, me demandant si j'avais compris de travers.

J'avais déjà rangé mes vêtements. J'empoignai ma valise et suivis la femme dans le couloir. Ma chambre était juste au coin

de l'escalier et la Fidjienne se dirigea vers la porte suivante dans le couloir. Je désignai d'un geste l'autre moitié du couloir – une vingtaine de chambres.

— Vous avez vérifié… ?

— Non.

Elle hésita un instant à me charger de cette tâche puis finit par céder. Elle me tendit son passe-partout et laissa mon minicom en dupliquer la signature infrarouge.

Je laissai ma valise au coin du palier. Les quatre premières chambres étaient inoccupées. Des obus explosaient à présent continuellement, la plupart à une distance rassurante. Je gardai un œil sur l'écran tout en agitant mon minicom à l'adresse des serrures ; quelqu'un était en train de rassembler toutes les informations sur les destructions et d'afficher un plan de la ville annoté. Jusque-là, vingt et un immeubles avaient été démolis, des unités d'habitation pour la plupart. Il ne faisait pas de doute que des objectifs militaires auraient été touchés s'ils avaient été visés ; peut-être les infrastructures les plus vitales étaient-elles épargnées – maintenues intactes pour servir à un gouvernement fantoche installé par une deuxième vague d'envahisseurs qui viendrait « sauver » l'île de l'« anarchie » ? Ou peut-être l'objectif était-il de raser un maximum d'immeubles résidentiels afin de chasser un maximum d'habitants vers le désert.

Je découvris Lowell Parker – le journaliste d'*Atlantica* que j'avais vu lors de la conférence de presse multimédia de Mosala – en train de trembler, recroquevillé sur le plancher… tout comme moi lorsque l'employée de l'hôtel m'avait trouvé. Il se ressaisit rapidement et sembla bien prendre la nouvelle de l'évacuation, à croire qu'il n'attendait que l'annonce d'un plan précis, même de la bouche de quelqu'un qui n'était absolument pas au courant.

Je trouvai quatre autres occupants dans les dix ou douze chambres suivantes, sans doute des journalistes et des universitaires, mais personne que je reconnaisse ; ils avaient presque tous fait leur valise et n'attendaient qu'un mot pour partir. Aucun ne prit le temps de contester la sagesse du message que je transmettais – et je voulais moi-même à tout prix échapper au bombardement – mais la perspective de voir

un million de personnes évacuer la ville commençait à me remplir de frayeur. Les plus grandes catastrophes des cinquante dernières années avaient toutes frappé des réfugiés fuyant les zones de conflit. Peut-être serait-il plus intelligent de tenter ma chance en jouant à la roulette russe avec les obus.

Je savais que la dernière pièce était une suite, réplique exacte de celle de Mosala et De Groot et diamétralement opposée, ainsi que le voulait la symétrie architecturale de l'édifice. La signature clonée du passe-partout déverrouilla la porte mais il y avait une chaîne empêchant de l'entrebâiller ne serait-ce que d'un centimètre.

J'appelai, très fort. Pas de réponse. Je tentai d'enfoncer la porte d'un coup d'épaule mais ne réussis qu'à me faire un bleu. Poussant un juron, j'attaquai la porte à coups de pied près de la chaîne ; c'était deux fois plus douloureux – et je faillis faire sauter mes points de suture – mais ce fut efficace.

Henry Buzzo était étendu de tout son long sur le dos, par terre, en dessous de la fenêtre. Je m'approchai, consterné, doutant qu'il y ait beaucoup de chances de trouver du secours dans tout ce chaos. Il portait un peignoir en velours rouge et avait les cheveux mouillés comme s'il venait de sortir de la douche. Une arme biologique des extrémistes qui avait finalement fait mouche ? Ou une simple crise cardiaque déclenchée par le choc des explosions ?

Ni l'une ni l'autre. Le peignoir était trempé de sang. Buzzo avait eu la poitrine trouée par une balle. Ce n'était pas l'œuvre d'un tireur embusqué : la fenêtre était intacte. Je m'accroupis et appuyai deux doigts contre sa carotide. Il était mort, mais encore tiède.

Je fermai les yeux et serrai les dents, essayant de ne pas hurler de frustration. Après tout ce qu'il avait fallu faire pour éloigner Mosala de l'île, Buzzo aurait pu sauver sa peau le plus facilement du monde. Quelques mots pour reconnaître la faille dans ses travaux, et il vivrait encore.

Ce n'était pas l'*orgueil* qui l'avait tué, cependant. Et merde, il avait bien le droit de s'entêter, de défendre sa théorie, erronée ou non. Il était mort pour une raison précise : un AC

psychotique quelconque l'avait sacrifié au mirage de la *transcendance*.

Je trouvai deux vigiles ultramâles dans la deuxième chambre de la suite, dont l'un tout habillé ; l'autre devait probablement dormir. Apparemment, ils avaient tous les deux été abattus d'une balle en plein visage. J'étais en état de choc – plus ahuri qu'écœuré – mais j'eus finalement assez de présence d'esprit pour commencer à filmer. Peut-être y aurait-il finalement un procès, et si l'hôtel était sur le point de devenir un tas de décombres, il n'y aurait pas d'autre pièce à conviction. J'examinai les cadavres en gros plan puis allai d'une pièce à l'autre en panoramiquant tous azimuts, espérant enregistrer suffisamment de détails pour une reconstruction complète.

La porte de la salle de bains était verrouillée. Je fus soudain envahi par un espoir stupide ; peut-être une troisième personne avait-elle assisté au crime et réussi à se mettre à l'abri dans cette cachette. Je secouai la poignée et étais sur le point de crier des paroles rassurantes lorsque la signification de la chaîne sur la porte d'entrée finit par percer mon hébétude.

Je restai figé sur place plusieurs secondes sans y croire tout à fait – puis j'eus peur de bouger.

Parce que j'entendais quelqu'un respirer. Doucement et peu profondément, mais pas assez discrètement. Et qui tentait de se maîtriser. À quelques centimètres de moi.

Impossible de lâcher la poignée ; mes doigts s'étaient refermés comme des griffes. Je posai la main gauche à plat contre la surface froide de la porte, à la hauteur probable de la tête de l'assassin, comme si j'espérais détecter ses contours, estimer la distance de sa peau à la mienne en mesurant l'écho des hurlements émis par toutes mes terminaisons nerveuses.

Qui était-ce ? Qui était le tueur à la solde des extrémistes ? Qui avait eu l'occasion de m'inoculer le choléra piégé ? Un inconnu que j'aurais croisé dans la salle de transit à Phnom Penh ou dans la cohue du bazar à l'aéroport de Dili ? L'homme d'affaires polynésien assis à côté de moi pendant la dernière partie du trajet ? *Indrani Lee ?*

Je tremblais d'horreur, persuadé qu'une balle allait me percer le crâne dans quelques secondes, mais une partie de moi-même voulait à tout prix enfoncer la porte et *savoir*.

J'aurais pu diffuser ce moment en direct sur le réseau… et mourir dans le fracas de la révélation.

Un nouvel obus explosa, tout près, et l'onde de choc résonna si puissamment dans l'édifice que le cadre de la porte plia et faillit se libérer de la serrure.

Je fis demi-tour et m'enfuis.

L'exode en procession des habitants hors de leur cité fut une expérience éprouvante, certes, sans toutefois être jamais intolérable. De mon point de vue d'escargot au sein de la foule, tous les gens avaient l'air aussi terrifiés, aussi claustrophobes, aussi frustrés par leur lenteur que moi, mais ils conservaient obstinément une patience agressive, progressant centimètre par centimètre comme des danseurs de corde novices, calculant le moindre mouvement et transpirant sous la tension entre la peur et la discrétion. Si, au loin, des enfants pleurnichaient, les adultes autour de moi s'exprimaient prudemment à voix basse entre les détonations qui ébranlaient le sol. Je m'attendais à chaque instant à voir un immeuble résidentiel s'effondrer devant nous, ensevelir une centaine de personnes et en écraser une centaine de plus dans la panique subséquente, or la chose refusa obstinément de se produire et, au bout de vingt minutes atroces, nous avions laissé le bombardement derrière nous.

La procession continua d'avancer. Nous restâmes longtemps soudés en un troupeau, épaule contre épaule, sans autre choix que de suivre le mouvement, mais une fois que nous eûmes quitté les banlieues habitées et abordé les zones industrielles où usines et entrepôts étaient construits au milieu de vastes étendues de roche nue, il y eut soudain toute la place pour se déplacer librement. Lorsque la mêlée opaque qui m'entourait s'éclaircit jusqu'à une quasi-transparence, je discernai au loin devant moi une demi-douzaine de quadricycles et même un camion électrique qui les accompagnait.

Nous marchions alors depuis presque deux heures mais le soleil était encore bas et, lorsque la foule s'éparpilla, une brise

fraîche et bienvenue se mit à circuler entre nous. Mon moral remontait, légèrement. Malgré l'ampleur de l'exode, je n'avais assisté à aucun véritable acte de violence ; le pire que j'aie vu jusque-là avait été un homme et une femme qui échangeaient à tue-tête des accusations d'infidélité tout en avançant vaille que vaille, l'un à côté de l'autre, et tenaient chacun l'extrémité d'une toile de tente orange dans laquelle ils avaient enroulé leurs possessions.

Il était clair que toute l'évacuation avait été répétée – ou qu'on en avait du moins débattu en grand détail – longtemps avant l'invasion. *Défense passive, plan n° 4 : se diriger vers la côte*. Et, sur Anarchia, une évacuation planifiée, avec des tentes, avec des couvertures, avec des réchauds solaires à batteries rechargeables n'était pas forcément la catastrophe qu'elle aurait pu être presque partout ailleurs. Nous nous rapprochions des récifs et des zones de mariculture : les sources de tout le ravitaillement de l'île. On pouvait se brancher avec une relative facilité sur les conduites d'eau douce au sein de la roche et sur les canalisations du système de retraitement des eaux usées. Si l'exposition au froid, la déshydratation, la famine et la maladie étaient les principales causes de décès dans la guerre moderne, les habitants d'Anarchia semblaient exceptionnellement bien équipés pour leur résister à toutes.

La seule chose qui me tracassait était la certitude que les mercenaires comprenaient parfaitement tout cela. Si leur intention en nous bombardant avait été de nous chasser de la ville, ils devaient savoir que notre détresse serait relativement limitée. Peut-être croyaient-ils que des séquences choisies de l'exode suffiraient tout de même à confirmer l'échec politique d'Anarchia aux yeux de la plupart des gens, et, avec ou sans scènes de dysenterie et de famine, il ne faisait pas de doute que la position des pays antiboycott était déjà minée. J'avais toutefois l'impression que le simple fait d'expulser un million de gens dans des villages de toile ne suffirait pas à contenter EnGeneUity. Et j'en avais déjà la nausée.

J'avais transmis le métrage filmé dans la suite de Buzzo, avec une brève déposition le replaçant dans son contexte, au FBI et au siège de l'agence de sécurité à Suva. Cela m'avait semblé la

méthode qui s'imposait pour annoncer à leurs familles le décès des trois hommes et pour ne serait-ce que faire démarrer une enquête, vu les circonstances. Je n'avais pas transmis de copie à SeeNet, moins par respect pour les parents en deuil que par une répugnance à choisir entre avouer à Lydia que j'avais dissimulé la vérité sur Mosala et les AC… et aggraver mon cas en feignant de n'avoir aucune idée de ce qui aurait pu motiver l'assassinat de Buzzo. À terme, dans un cas comme dans l'autre, j'étais probablement foutu, mais je voulais retarder l'inévitable de quelques jours encore, si possible.

À environ trois heures de marche (lente) de la ville, j'aperçus au loin une masse floue multicolore qui se précisa bientôt en un vaste patchwork de carrés vert et orange vif dispersés sur toute l'étendue rocheuse à quelques kilomètres devant nous. Nous avions laissé derrière nous le plateau central et le sol descendait à présent en pente douce, sans interruption, jusqu'à la côte ; que ce soit à cause de cette modeste déclivité ou parce que le terme de l'exode était visible, la marche sembla soudain plus facile. Trente minutes plus tard, les gens qui m'entouraient firent halte et commencèrent à planter leurs tentes.

Je m'assis sur ma valise et me reposai un peu puis, obligeamment, commençai à enregistrer. Que l'évacuation ait été ou non répétée, l'île elle-même collaborait si complètement avec les réfugiés dans l'installation de leur campement que ce processus ressemblait plus à l'insertion harmonieuse de composants manquants dans un dispositif complexe – aboutissement logique d'une fonction que la roche nue avait toujours impliquée – qu'à toute tentative désespérée pour improviser dans une situation critique. Une gouttelette de peptide messagère suffisait pour amorcer la cascade ordonnant aux lithophiles de forer en direction d'une conduite d'eau douce enterrée et, lorsque j'eus assisté à l'installation de la troisième pompe, j'avais déjà appris à reconnaître le tourbillon caractéristique de minéraux traces vert et bleu qui marquait l'emplacement des futurs puits. Le raccordement sanitaire prenait un peu plus de temps, les puits étant plus larges et plus profonds, et les points d'accès plus rares.

C'était donc l'envers du cauchemar survivaliste de Ned Landers, ce délirant mangeur de pneus : l'autonomie via la biotechnologie mais sans extrémisme ni paranoïa. J'espérai simplement que les fondateurs et concepteurs d'Anarchia – les anarchistes californiens qui avaient travaillé pour EnGeneUity des décennies auparavant – étaient encore en vie pour constater à quel point leur invention remplissait son contrat.

À midi déjà, des auvents bleu roi donnaient de l'ombre aux pompes à eau, des tentes rouge vif étaient dressées au-dessus des latrines et il y avait même un centre de premier secours rudimentaire ; je crus alors comprendre ce que l'interne avait voulu dire lorsqu'elle m'avait dissuadé de m'imaginer que j'en savais plus que les autochtones. Je consultai la carte des destructions de la ville ; elle n'était plus mise à jour mais, au dernier relevé, plus de deux cents immeubles – dont l'hôtel – avaient été rasés.

La *technolibération** ne pourrait peut-être jamais transformer la roche inflexible des continents en quoi que ce soit d'aussi hospitalier qu'Anarchia mais, dans un monde accoutumé aux images de camps de réfugiés sordides envahis par la poussière ou noyés par la boue… la vision contraire du village de toile des hors-la-loi pourrait peut-être symboliser les bienfaits d'une suppression des brevets génétiques plus efficacement que n'aurait jamais pu le faire l'île en temps de paix.

J'enregistrai tout puis expédiai le métrage à la rédaction de SeeNet, avec un commentaire dont j'espérais qu'il corrigerait un effet pervers négatif : moins le sort des anarchistes apparaîtrait tragique, moins il y aurait de chances d'un mouvement populaire d'opinion condamnant l'invasion. Je ne voulais pas voir Anarchia discréditée et entendre les commentateurs rappeler doctement qu'elle était depuis toujours condamnée à glisser dans l'abîme, mais lorsqu'il fallait mille cadavres par jour pour susciter une lueur d'intérêt chez le téléspectateur moyen, une image trop optimiste de l'exode enverrait le reportage au placard.

Le premier camion de ravitaillement parti de la côte que j'aperçus avait été dévalisé bien avant d'arriver près de nous. À

trois heures, toutefois, lors de la sixième livraison, deux tentes de vente en plein air avaient été dressées près de l'une des pompes à eau et un « restaurant » *ad hoc* était en construction. Quarante minutes plus tard, j'étais assis sur une chaise pliante à l'ombre d'un auvent photovoltaïque, un bol de soupe aux oursins fumante sur les genoux. Il y avait là une douzaine d'autres dîneurs qui avaient été forcés de fuir sans leurs ustensiles de cuisine ; lorgnant ma caméra d'un œil soupçonneux, ils avouèrent tout de même qu'il existait évidemment des plans d'évacuation de la ville, dont la première ébauche remontait à bien longtemps mais qui étaient remis en question et améliorés chaque année.

Je me sentis plus optimiste que jamais – et encore plus déphasé par rapport aux autochtones. Ils semblaient trouver normale la réussite de l'exode (un petit miracle, à mon avis) mais, à présent qu'ils étaient sortis indemnes de cette épreuve, ainsi qu'ils s'y attendaient depuis toujours, et que la balle était dans le camp des mercenaires, tout était devenu moins sûr.

— À votre avis, qu'est-ce qu'il va se passer dans les prochaines vingt-quatre heures ? demandai-je à une femme avec un petit garçon sur les genoux.

Elle enveloppa son fils dans ses bras d'un geste protecteur et ne répondit pas.

Dehors, quelqu'un rugit de douleur. Le restaurant se vida en quelques secondes. Je réussis à fendre la foule qui s'était accumulée sur la placette entre le marché et le restaurant puis fus repoussé lorsqu'elle reflua dans un mouvement de panique.

Un jeune Fidjien avait été soulevé à plusieurs mètres du sol par une machinerie invisible ; les yeux écarquillés par la terreur, il hurlait au secours. Il se débattait pitoyablement mais ses bras, moignons informes et sanglants, lui battaient les flancs ; un morceau d'os blanc perçait sous la chair d'un de ses coudes. L'entité qui l'avait saisi était d'une force irrésistible.

Les gens gémissaient et hurlaient, tentaient de s'extraire de force de la cohue. Cloué sur place par l'horreur, je résistai trop longtemps au mouvement ; je fus renversé et tombai à genoux. Je me protégeai la tête et me recroquevillai mais je faisais toujours obstacle à la bousculade. Quelqu'un de lourd trébucha

sur moi, me bourra de coups de genou et de coude puis prit appui sur mon dos pour retrouver l'équilibre, manquant de me briser l'échine. Je m'aplatis au sol tandis que les coups continuaient de pleuvoir ; je voulais me relever mais j'étais sûr qu'à la première tentative je me retrouverais couché sur le dos et me ferais piétiner le visage. Les supplications désespérées du malheureux étaient comme une deuxième grêle de coups ; je rentrai la tête encore plus dans les bras pour essayer d'étouffer sa voix. Quelque part près de moi, la paroi d'une tente s'effondra doucement.

D'interminables secondes s'écoulèrent, et plus personne ne trébucha sur moi : la place était déserte. L'homme vivait encore, mais ses yeux se révulsaient dans son crâne par intermittence et sa mâchoire bougeait difficilement. Il avait à présent les deux jambes broyées et perdait son sang sur son invisible tortionnaire : chaque gouttelette s'arrêtait à mi-course et s'écrasait un instant, suggérant une surface concrète avant de disparaître dans la carapace invisible. Je cherchai ma caméra par terre, émettant des soupirs de colère étranglés. J'avais la gorge nouée, la poitrine oppressée ; chaque respiration, chaque mouvement était comme une punition. Je retrouvai la caméra et l'attachai à ma chemise puis me relevai en tremblant et commençai à enregistrer.

L'homme me fixa d'un regard incrédule. Il me regarda dans les yeux et dit :

— Aidez-moi.

Je tendis la main dans sa direction, totalement impuissant. L'insecte m'ignora – et je savais que je ne courais aucun danger puisqu'il voulait que je montre ce spectacle – mais la rage et la frustration me donnaient le vertige et une sueur froide coulait en ruisselets malodorants sur mon visage et mon torse.

Une moire délicate de franges d'interférence se répandit sur les contours du robot lorsqu'il éleva l'homme encore plus haut. La caméra accompagna mon regard jusqu'à ce que j'aie la certitude qu'elle ne cadrait que le corps brisé et le ciel indifférent.

Je m'entendis hurler :

— Où elle est, cette milice de merde ? Où elles sont, vos armes ? Où elles sont, vos bombes ? *Faites quelque chose !*

La tête de l'homme ballottait ; j'espérai qu'il avait perdu connaissance. Des pinces invisibles lui brisèrent l'échine d'un coup sec puis le projetèrent au loin. J'entendis le cadavre heurter l'auvent au-dessus des pompes à eau avec un bruit sourd puis glisser jusqu'au sol.

Les dix mille réfugiés du camp gémissaient sous mon crâne et je poussais des cris incohérents mais je gardais les yeux rivés sur l'endroit où le robot devait forcément se trouver.

Il y eut un fort bruit de grattement dans l'espace juste en face de moi. Un silence écœurant descendit sur les allées autour de la place. Jouant avec la lumière, l'insecte nous esquissa sa silhouette en gris corallien sur fond de ciel, en bleu ciel sur fond de roche. Suspendu à six pattes en forme de V renversé, son corps était long et segmenté ; à chaque extrémité, une tête émoussée, très mobile, pivotait comme mue par la curiosité et humait l'air. Quatre tentacules agiles, terminés par des griffes acérées, coulissaient dans des gaines ouvertes sur la carapace.

Je restai là à vaciller dans le silence, attendant qu'il se passe quelque chose – qu'un(e) kamikaze à la veste bourrée de plastic surgisse d'une allée et fonce droit sur la machine… même s'ille n'aurait pu approcher à moins de dix mètres de l'insecte avant d'être rejeté(e) dans la foule par sa propre explosion et d'incinérer une douzaine d'amis à la place.

Le monstre se cambra et leva une paire de pattes qu'il écarta en signe de victoire.

Puis il se dandina vers un espace libre entre les tentes tandis que les gens s'écrasaient contre les murs de toile, déchirant frénétiquement le tissu pour essayer de s'écarter de son passage.

L'insecte descendit l'allée au pas de course et disparut vers le sud, en direction de la ville.

Recroquevillé sur le sol derrière les latrines, hésitant encore à affronter les habitants démoralisés du camp, j'expédiai l'enregistrement du meurtre à SeeNet. J'essayai de rédiger un commentaire mais j'étais encore sous le choc et n'arrivais pas à me concentrer. Les correspondants de guerre voient pire que

cela, me dis-je. Combien de temps me faudra-t-il pour m'habituer ?

J'interrogeai les réseaux internationaux pour voir comment ils rendaient compte de la situation. Tout le monde parlait encore de « groupes anarchistes rivaux », y compris SeeNet, qui n'avait rien diffusé de ce que je lui avais envoyé.

Je passai quelques minutes à essayer de me calmer puis appelai Lydia. Il me fallut attendre une demi-heure pour lui parler en personne. Autour de moi, ce n'étaient que pleurs et sanglots. *Qu'est-ce que ça serait, après la dixième attaque ? Ou la centième ?* Je fermai les yeux et fantasmai sur Le Cap, Sydney, Manchester. N'importe où.

— Je suis sur place, dis-je, je couvre ce truc, alors qu'est-ce qu'on fait de mon métrage ?

Lydia n'était pas responsable des Infos, mais c'était vraisemblablement la seule personne qui puisse me répondre franchement.

Or elle afficha un visage de pierre et me parla d'un ton glacial, chargé de colère.

— Ta prétendue « nécrologie » de Violet Mosala comportait une scène fabriquée de toutes pièces. Et rien sur la secte qui a tué Yasuko Nishide et qui vient de tuer Henry Buzzo ! J'ai vu ta déposition adressée à l'agence de sécurité, ces histoires de choléra et de bateau de pêche. Alors, à quoi tu joues ?

Je me cherchai des excuses, essayant de trouver quelque chose de mieux que *Mosala serait morte si je ne m'étais pas servi de toi.*

— Elle a vraiment dit tout ce que j'ai simulé. Confidentiellement. Demande-le-lui.

Lydia ne se laissa pas émouvoir.

— C'est quand même inacceptable, c'est quand même contraire à toutes les règles de la profession. Et puis on ne peut rien *demander* à Mosala. Elle est dans le coma.

Je n'aurais pas voulu entendre ça ; si Mosala avait une lésion au cerveau, tout ce cirque aurait été inutile.

— Je ne pouvais pas te dire le reste… parce que je ne pouvais pas risquer d'avertir les Anthrocosmologistes en diffusant tout.

Je délirais : les AC savaient alors exactement ce que j'aurais dit aux autorités.

L'expression de Lydia se radoucit, comme si j'étais déjà tellement irrécupérable que je méritais plus sa pitié que ses reproches.

— Écoute, j'espère que tu trouveras un moyen de rentrer à Sydney sain et sauf. Mais ton documentaire a été annulé – pour non-respect des termes du contrat – et ta couverture des problèmes politiques sur l'île n'intéresse pas les Infos.

— *Problèmes politiques ?* Je suis en plein milieu d'une guerre financée par la plus grosse société de biotech de la planète. Je suis le seul journaliste présent sur l'île qui sache de quoi il retourne. Et je suis le seul journaliste de SeeNet, point final. Alors comment se peut-il que ça *ne les intéresse pas* ?

— Nous sommes en train de négocier avec quelqu'un d'autre pour la couverture des événements.

— Ah oui ? Qui ça ? *Janet Walsh ?*

— Ça ne te regarde pas.

— Je ne te crois pas ! EnGeneUity est en train de *massacrer des gens,* et…

Lydia leva la main pour me faire taire.

— Je ne veux plus rien entendre de ta… propagande. Vu ? T'en as vraiment bavé, et je suis désolée pour toi. Les anarchistes s'entre-tuent, je suis désolée aussi.

À l'entendre, elle était sincèrement attristée.

— Mais si tu as choisi ton camp et que tu veuilles nous abreuver d'une polémique contre le boycott et les brevets génétiques bourrée de séquences truquées… alors, c'est ton problème. Ne compte pas sur moi pour t'aider.

« Sois prudent, Andrew. Au revoir. »

À la nuit tombante, je me promenai dans le camp et filmai ; je transmis le métrage en temps réel à ma console personnelle, garantissant ainsi un archivage intégral, à toutes fins utiles.

Le village modèle des réfugiés était encore intact, les pompes en fonctionnement, les sanitaires impeccables. Partout brillaient des lumières, auréolées d'orange et de vert par la toile, et des effluves culinaires s'échappaient d'une tente sur deux. Il y

avait encore de quoi tenir des heures avec les réserves d'électricité photovoltaïque. L'attaque n'avait pas causé beaucoup de dégâts : aucune source de confort matériel n'avait été détruite.

Mais les gens que je croisais étaient tendus, apeurés, silencieux. Le robot pouvait revenir à n'importe quelle heure, de jour comme de nuit, et tuer encore une personne ou – pourquoi pas ? – des milliers.

En envoyant les robots frapper au hasard, les mercenaires pouvaient rapidement miner le moral des réfugiés et les chasser encore plus loin vers la côte. Des rescapés des grandes tempêtes forcés de s'accrocher au rivage en attendant le prochain caprice de l'effet de serre – situation qu'ils avaient voulu éviter en allant à Anarchia – seraient peut-être prêts à abandonner l'île pour de bon.

Je n'arrivais pas à m'imaginer ce qu'étaient devenus les membres de la fameuse milice. Peut-être avaient-ils tous déjà été massacrés lors de quelque stupide baroud d'honneur dans la ville. J'épluchai les réseaux locaux ; à part les mornes comptes rendus de douzaines d'attaques comme celles dont j'avais été témoin, il n'y avait pas grand-chose. Je ne m'attendais pas à ce que les anarchistes divulguent tous leurs secrets militaires sur le réseau ; néanmoins, l'absence de propagande maladroite ou d'annonces de victoire imminente destinées à remonter le moral de la population était étrangement inquiétante. Peut-être que ce silence avait un sens, mais, si tel était le cas, je ne pouvais le déchiffrer.

Il commençait à faire froid. J'hésitai à demander l'hospitalité à des inconnus ; non que j'eusse peur d'essuyer un refus, mais je me sentais encore par trop étranger en dépit de tous mes timides témoignages de solidarité. Anarchia était en état de siège et ces gens n'avaient aucune raison de me faire confiance.

Je restai donc assis dans le restaurant à boire un mince brouet bien chaud. Les autres clients parlaient entre eux à voix basse, et me regardaient avec plus de prudence calculée que d'hostilité manifeste mais en m'excluant tout de même.

J'avais détruit ma carrière – pour Mosala, pour la *technolibération** – sans avoir abouti à rien. Mosala était dans le coma. Anarchia était sur la pente d'un déclin long et sanglant.

Je me sentis engourdi, paranoïde et inutile.

C'est alors qu'arriva un message d'Akili. Ille était indemne, s'était échappé(e) de la ville et se trouvait dans un autre camp, à moins d'un kilomètre de là.

28

— Assieds-toi où tu veux, du moment que ça te semble confortable.

La tente ne contenait qu'un sac à dos et un sac de couchage non déroulé ; le tapis de sol transparent avait l'air sec malgré le soupçon de rosée qui s'était déposé dehors, mais il était presque assez mince pour qu'on puisse sentir les graviers sous-jacents à travers le plastique. Une douce chaleur rayonnait d'un rectangle noir sur la paroi, activé par l'énergie solaire emmagasinée dans les polymères à déplacement de charge incorporés à chaque brin du tissu.

Je m'installai à un bout du sac de couchage, Akili assis(e) en tailleur à côté de moi. Je jetai un regard circulaire appréciatif ; pour humble que soit cet abri, c'était un immense progrès par rapport à la roche nue.

— Tu as trouvé ça où ? Je ne sais pas si on fusille les pillards sur Anarchia… mais je dirais que le jeu en valait la chandelle.

— Je n'ai pas eu à le *voler,* protesta Akili d'un ton méprisant. Où crois-tu que j'ai passé ces deux dernières semaines ? Tout le monde n'a pas les moyens de se payer le Ritz.

Nous échangeâmes nos informations. Akili connaissait déjà par d'autres sources une bonne partie de ce que je croyais lui apprendre ; la mort de Buzzo, l'évacuation de Mosala et son état de santé incertain. Mais pas le bon tour qu'elle avait joué aux AC : la dissémination automatique de sa TDT sur toute la planète.

Akili fronça les sourcils intensément et ne dit rien pendant un long moment. Quelque chose avait changé dans son visage depuis que je l'avais vu(e) à l'hôpital ; l'ébranlement profond manifesté lorsqu'ille avait appris l'existence de la prétendue « épidémie informationnelle » avait été remplacé par une sorte de regard optimiste, à croire qu'ille était maintenant préparé(e)

à être emporté(e) par le D-stress d'un moment à l'autre et était presque impatient(e) d'embrasser cette expérience en dépit de l'angoisse et de l'horreur manifestées par toutes ses victimes. Même les rares sujets qui, à leur manière insolite, avaient momentanément conservé leur calme et leur lucidité n'avaient pas tardé à rechuter ; s'ille avait raison de croire que ce syndrome était le destin de tout un chacun, je n'aurais pas voulu vivre encore plus longtemps.

— Nous ne pouvons toujours pas appliquer nos modèles aux données, avoua Akili. Personne avec qui j'ai été en contact n'arrive à comprendre ce qui se passe.

Apparemment, ille se résignait au fait que l'épidémie élude une analyse précise à court terme mais était persuadé(e) que son explication initiale était correcte.

— Les nouveaux cas apparaissent trop rapidement, reprit-ille, beaucoup plus rapidement qu'avec une croissance exponentielle.

— Alors peut-être que l'idée de fusion est erronée. Tu as émis une prédiction de croissance exponentielle ; elle a été démentie. Alors peut-être que tu as vu trop d'Anthrocosmologie dans les délires de quatre personnes.

Ille secoua la tête, repoussant calmement cette possibilité.

— Dix-sept personnes, maintenant. Ton collègue de chez SeeNet n'est pas le seul à avoir constaté le phénomène ; d'autres journalistes ont commencé à en rendre compte. Et il y a un moyen d'expliquer ce nombre excessif de cas.

— Et c'est quoi ?

— Des Clefs multiples.

— C'est quoi, le nom collectif pour ça ? demandai-je avec un rire las. Un trousseau de Clefs, sûrement pas ! Un panthéon ? Une seule personne, munie d'une seule théorie, qui explique l'univers jusqu'à l'existence, n'est-ce pas là toute la prémisse de l'Anthrocosmologie ?

— Une seule théorie, certes. Et *une seule personne* avait toujours semblé être le scénario le plus vraisemblable. Nous savions depuis toujours que la TDT serait disséminée de par le monde, mais nous avions toujours supposé qu'elle serait mise au point dans ses moindres détails par son inventeur d'abord.

Mais si cet inventeur est dans le coma sur un lit d'hôpital lorsque la TDT dans son état définitif est envoyée à des dizaines de milliers de gens en même temps… ça ne ressemble à rien de ce que nous ayons jamais envisagé. Et à rien que nous puissions espérer modéliser : le fondement mathématique résiste au calcul.

Ille ouvrit les mains dans un geste de résignation.

— Peu importe. Nous finirons tous par savoir la vérité, tôt ou tard.

J'en eus la chair de poule. En présence d'Akili, je ne savais plus ce que je croyais.

— La savoir *comment* ? dis-je. La TDT de Mosala ne prédit pas plus de télépathie avec la Clef – ou les Clefs – qu'elle ne prédit le *dénouement* de l'univers. Si Mosala a raison, c'est vous qui avez tort.

— Ça dépend sur quoi elle a raison.

— Sur tout ? Comme dans « Théorie de Tout » ?

— *Tout* pourrait se dénouer ce soir, et la plupart des TDT n'auraient rien à dire là-dessus, d'une manière ou d'une autre. Les règles du jeu d'échecs ne peuvent vous dire si l'échiquier est assez solide pour supporter toute configuration licite de pièces.

— Mais chaque TDT a des tas de choses à dire sur le cerveau humain, non ? C'est une masse de matière ordinaire, sujette à toutes les lois de la physique ordinaire. Il ne se met pas à « fusionner avec l'information » sous prétexte que quelqu'un vient d'achever une Théorie de Tout de l'autre côté de la planète.

— Il y a deux jours, j'aurais été d'accord avec toi. Mais des TDT qui n'arrivent pas à gérer leur propre fondement informationnel sont aussi incomplètes que… la Relativité généralisée, qui exigeait que le Big Bang ait lieu, puis s'est effondrée complètement sur ce point précis. Il a fallu l'unification des quatre forces pour faire disparaître cette singularité. On dirait qu'il va falloir une unification de plus pour comprendre le Big Bang explicatif.

— Pourtant, il y a deux jours…

— Je m'étais trompé. Les AC tendance unitaire avaient de tout temps supposé qu'une TDT incomplète était dans la nature

des choses. Et que la Clef allait tout expliquer… sauf la manière dont une TDT pourrait réellement entrer en vigueur. L'Anthrocosmologie répondrait à cette question, mais ce volet de l'équation ne serait jamais visible.

Akili tendit les deux mains horizontalement, paume contre paume.

— La physique et la métaphysique : nous croyions qu'elles resteraient à jamais séparées. Elles l'avaient toujours été, par le passé ; cela semblait donc une prémisse raisonnable. Comme la Clef unique.

Ille entrelaça les doigts et inclina ses mains à quarante-cinq degrés.

— Il se trouve qu'elle est fausse, c'est tout. Peut-être parce qu'une TDT qui unifie la physique et l'information – qui fait fusionner les niveaux et décrit sa propre autorité – est exactement le contraire du *dénouement*. Elle est plus stable que toute autre possibilité ; elle s'affirme toute seule, elle serre le nœud encore plus fort.

Je me rappelai soudain le soir où j'avais rendu visite à Amanda Conroy, lorsque j'avais conclu, en rigolant en douce, que la *séparation des pouvoirs* entre Mosala et les Anthrocosmologistes était une bonne chose. Plus tard, Henry Buzzo avait postulé pour plaisanter une théorie qui se soutenait toute seule, se défendait toute seule, éliminait toute possibilité de théories concurrentes, refusait de se laisser englober par une autre.

— Mais quelle théorie va unifier la physique et l'information ? dis-je. La TDT de Mosala ne tente nullement de « décrire sa propre autorité ».

Akili ne voyait là aucun obstacle.

— Mosala n'en a jamais eu l'intention. Mais soit elle n'a pas su comprendre toutes les implications de ses propres travaux, soit quelqu'un, quelque part sur le réseau, va se saisir de sa TDT purement physique et la prolonger pour qu'elle inclue la théorie de l'information. C'est une question de jours. Ou d'heures.

Je fixai le sol, brusquement irrité de voir toutes les vulgaires horreurs de la journée me rattraper au tournant.

— Comment tu peux rester là sur ton cul à ruminer ces conneries ? Où est passée la *technolibération** ? Et la solidarité avec les hors-la-loi ? Et la lutte contre le boycott ?

Mes maigres compétences et le peu d'étendue de mes relations n'avaient pas fait le poids devant l'invasion et je m'étais plus ou moins imaginé qu'Akili se révélerait mille fois plus efficace, qu'ille jouerait un rôle clef au cœur de la résistance, orchestrerait quelque brillante contre-attaque.

— Qu'est-ce que tu attends de moi ? dit-ille tranquillement. Je ne suis pas un soldat ; je ne sais pas comment gagner la guerre pour le compte d'Anarchia. Il va bientôt y avoir plus de victimes du D-stress qu'il n'y a de gens sur toute l'île, et si des AC n'essaient pas d'analyser l'épidémie informationnelle, personne ne le fera à leur place !

— Et maintenant tu es prêt(e) à croire que c'est le fait de *tout comprendre* qui nous rend fous ? dis-je avec un rire amer. Les Sectes Ignorantes avaient raison ? La TDT nous envoie culbuter en hurlant dans l'abîme ? Juste au moment où j'avais décidé que rien de tel n'existait.

Mal à l'aise, Akili changea de position.

— Je ne sais pas pourquoi les gens le prennent si mal.

Pour la première fois, il y eut une trace de peur dans sa voix, qui perçait sous son acceptation obstinée.

— Mais, reprit-ille, une fusion avant le moment Aleph est forcément imparfaite, déformée… parce que si elle n'était pas défectueuse d'une manière ou d'une autre, la première victime du D-stress aurait tout expliqué et serait devenue la Clef. Je ne sais pas où est le défaut – ce qui manque, ce qui rend la compréhension partielle si traumatisante – mais, une fois que la TDT est achevée…

Ille ne termina pas sa phrase. Si le moment Aleph ne mettait pas fin au D-stress, l'horreur d'une guerre sur Anarchia ne serait rien à côté de la folie universelle qui nous attendait si la TDT ne pouvait être tenue en respect.

Nous nous tûmes tous les deux. Il n'y avait pas de bruit dans le camp, hormis quelques pleurs d'enfants en bas âge au loin et le léger tintement des ustensiles de cuisine dans quelques tentes proches.

— Andrew ? dit Akili.

— Oui ?

— Regarde-moi.

Je me tournai et le regardai en face pour la première fois depuis mon arrivée dans la tente. Ses yeux sombres semblaient plus lumineux que jamais : intelligents, pénétrants, pleins de compassion. La beauté non affectée de son visage suscita en moi une résonance profonde, inattendue, un frisson de déjà-vu qui se répercuta depuis les ténèbres de mon crâne jusqu'à la base de ma colonne vertébrale. Rien qu'à le voir, je souffrais de tout mon corps, jusqu'à la moindre fibre musculaire, jusqu'au dernier tendon. Mais cette douleur était bienvenue, comme si j'avais été battu et laissé pour mort et que, contre toute attente, je me réveillais.

Voilà ce qu'était Akili : mon dernier espoir, ma résurrection.

— Qu'est-ce que tu veux, au juste ? me demanda-t-ille.

— Je ne sais pas de quoi tu veux parler.

— Allez. Je ne suis pas aveugle.

Ille scruta mon visage, les sourcils légèrement froncés, le regard perplexe sans être accusateur.

— J'ai fait quelque chose ? Je t'ai donné des idées, ou quoi ?

— Non.

Je voulais que la terre m'engloutisse. Et je voulais le toucher plus que je ne voulais vivre.

— L'état d'asexe neural(e) peut amener les gens à oublier les messages qu'illes émettent. Je croyais avoir mis les choses au clair, mais si je t'ai induit en erreur…

— Exact. Tu as tout fait pour.

J'entendis ma voix se désintégrer ; je laissai s'écouler quelques secondes, me forçant à respirer calmement, désamorçant la tension qui me nouait la gorge, puis dis d'une voix égale :

— Ce n'est pas ta faute. Je suis navré de t'avoir offensé(e). Je m'en vais.

Je commençai à me lever.

— Non, dit Akili en me posant la main sur l'épaule, m'empêchant doucement de partir. Tu es mon ami, et tu souffres, et nous allons régler ça tous les deux.

Ille se leva puis s'accroupit et commença à délacer ses chaussures.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Quelquefois, on pense savoir quelque chose, on pense avoir tout compris. Mais ça n'a pas de réalité tant qu'on ne l'a pas vu de ses propres yeux.

Ille fit passer son T-shirt par-dessus sa tête ; ille avait le torse élancé, légèrement musclé, la poitrine parfaitement lisse – pas de seins, pas de mamelons, rien. Je détournai les yeux puis me levai, bien décidé à partir – à cet instant précis, disposé à l'abandonner uniquement pour préserver un désir dont je savais depuis toujours qu'il ne menait nulle part – mais, finalement, je restai paralysé, la tête vide, en proie au vertige.

— Tu n'es pas obligé(e) de faire ça, bredouillai-je.

Akili s'approcha et s'immobilisa, debout, près de moi. Je regardai droit devant moi. Ille me prit la main droite et la plaça contre son estomac, qui était plat, doux et glabre, puis força mes doigts en sueur à descendre entre ses jambes. Il n'y avait là rien qu'un épiderme lisse, frais et sec jusqu'au bout – et un minuscule orifice urétral.

Je me dégageai, brûlant d'humiliation et ravalant juste à temps une remarque venimeuse sur les *coutumes africaines*. Je battis en retraite aussi loin que la tente le permettait, me refusant encore à regarder Akili en face, submergé par une vague de chagrin et de colère.

— *Pourquoi ?* Comment pouvais-tu détester ton corps à ce point ?

— Je ne l'ai jamais détesté. Mais je ne l'ai jamais adoré non plus.

Ille parlait doucement, s'efforçait d'être patient(e) mais se méfiait du besoin de se justifier.

— Je ne t'ai pas pris pour un Édéniste. Toutes les Sectes Ignorantes adorent les plus petites prisons qu'elles puissent trouver : les accidents de la naissance, de la biologie, de l'histoire et de la culture… puis se répandent en invectives contre quiconque ose leur montrer les barreaux d'une prison dix milliards de fois plus grande. Mais mon corps n'est *pas* un temple – ni un tas de fumier, d'ailleurs. Ce sont là les choix

d'une mythologie idiote et non ceux de la *technolibération**. La vérité la plus profonde concernant le corps est qu'en dernière analyse tout ce qui le retient est la physique. Nous pouvons lui donner toutes les formes que permet la TDT.

Cette froide logique me hérissa encore plus. J'avais beau l'approuver de bout en bout, je m'accrochai à mon dégoût instinctif comme à une bouée de sauvetage.

— *La vérité la plus profonde* aurait encore été vraie si tu n'avais pas sacrifié…

— Je n'ai rien sacrifié du tout. À part quelques antiques processus comportementaux inscrits dans mon système limbique, mis en branle par certains signaux visuels, certaines phéromones… et le besoin de déclencher quelques petites explosions d'opiacés endogènes dans mon cerveau.

Je me retournai et me permis de regarder Akili. Ille me répondit par un regard provocant. L'opération avait été bien exécutée ; ille n'avait l'air ni dissymétrique ni déformé(e). Je n'avais pas le droit de déplorer une perte qui n'existait que dans mon cerveau. Personne ne l'avait mutilé(e) de force ; ille s'était décidé(e) en connaissance de cause, les yeux grands ouverts. Je n'avais pas le droit de vouloir qu'ille *guérisse*.

Pourtant, j'étais encore ébranlé et irrité. Je voulais encore le punir pour ce qu'ille m'avait dérobé.

— Et ça t'avance à quoi ? demandai-je d'un ton sardonique. L'excision de tes *vils instincts animaux* te donne-t-elle une vision d'une rare ampleur ? Je sais : tu peux te syntoniser sur la sagesse perdue des saints célibataires du Moyen Âge ?

Amusé(e), ille fit la grimace.

— Pas vraiment. Mais le sexe non plus ne donne pas de visions – pas plus qu'une dose d'héroïne –, même si les adeptes délirent sur les *mystères tantriques* et l'*intercommunication des âmes*. Si on donne un champignon magique ou deux à un membre de Renaissance Mystique, il va raconter, en toute sincérité, qu'il a baisé avec la Divinité. Parce que le sexe, les drogues et la religion s'articulent tous autour du même type d'événements neurochimiques simples ; intoxicants, euphorisants, émoustillants… et tous également privés de sens.

Vérité familière, certes, mais qui était dure à encaisser sur le moment. Parce que j'avais encore envie d'ille. Et que la drogue à laquelle j'étais accro n'existait pas.

Akili fit mine de lever les mains comme pour proposer une trêve : ille ne voulait pas me blesser mais seulement défendre sa propre philosophie.

— Si la plupart des gens choisissent d'avoir une dépendance vis-à-vis de l'orgasme, c'est leur droit. Pas même l'asexe le plus radical(e) ne songerait à forcer qui que ce soit à nous suivre. Mais je ne suis pas du genre à souhaiter que ma propre vie tourne autour de quelques vulgaires trucs biochimiques.

— Pas même pour être fait(e) à l'image de ta Clef adorée ?

— Tu ne piges toujours pas, hein ? dit-ille en riant. La Clef n'est pas un… point d'arrivée téléologique, un idéal cosmique quelconque. Dans mille ans, le corps de la Clef sera la même plaisanterie éculée que le tien et le mien.

J'étais à court de colère.

— Ça m'est égal, dis-je simplement. Le sexe peut quand même être bien plus que la libération d'opiacés endogènes…

— Bien sûr que oui. Il peut être une forme de communication. Mais il peut aussi être exactement le contraire tout en reposant sur les mêmes processus biologiques. Et je n'ai abandonné que ce qui est commun au pire et au meilleur du sexe. *Et ça t'échappe complètement ?* Je n'ai fait que filtrer le bruit.

Je trouvai ces propos absurdes. Je détournai les yeux, vaincu. Et je compris que la douleur que j'avais prise pour *les affres du désir* n'avait jamais été pire que les contusions que m'avait infligées la foule en fuyant le robot, les palpitations de la blessure au creux de mon estomac et le poids de l'échec.

— Mais tu n'as jamais besoin d'une… consolation physique quelconque ? hasardai-je. D'un genre de contact ? Est-ce que ça ne t'arrive jamais, même maintenant, de vouloir qu'on te *touche* ?

Akili s'approcha de moi et dit doucement :

— Si. C'est ce que j'ai essayé de te dire.

J'étais interloqué. Ille posa la main sur mon épaule et me prit le visage dans l'autre, m'inclinant la tête pour que mon regard rencontre le sien.

— Si c'est ce que tu veux toi aussi, si ça promet autre chose que de la frustration pour toi. Et si tu comprends ceci : cela ne peut pas déboucher sur n'importe quel acte sexuel, je n'ai pas…

— Je comprends.

Je me dévêtis rapidement, avant que je puisse changer d'avis ; tremblant nerveusement comme un adolescent, je tentai de faire disparaître mon érection par la seule force de ma volonté, mais sans y parvenir. Akili augmenta la température du panneau chauffant et nous nous allongeâmes sur le sac de couchage, tournés l'un vers l'autre, les yeux dans les yeux, sans nous toucher tout à fait. Je tendis le bras et lui caressai prudemment l'épaule, la nuque, le dos.

— Tu aimes ?

— Oui.

J'hésitai.

— Je peux t'embrasser ?

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée. Détends-toi.

Ille me frôla la joue de ses doigts frais puis caressa du dos de la main le centre de ma poitrine, en descendant vers mon abdomen serré dans ses bandages.

Je frissonnai.

— Ta jambe te fait encore mal ?

— Quelquefois. *Détends-toi.*

Ille me pétrit les épaules.

— Tu as déjà fait ça… avec un non-asexe ?

— Oui.

— Masculin ou féminin ?

— Féminin. Tu devrais voir ta gueule, dit-ille en riant doucement. Écoute, si tu jouis, ce n'est pas la fin du monde. Elle y est arrivée, elle. Alors je ne vais pas te rejeter avec un air dégoûté.

Ille me passa une main sur la hanche.

— Ça serait mieux si tu y arrivais ; ça pourrait te détendre.

Je frissonnai à son contact, mais mon érection retombait lentement. Je caressai la peau glabre et sans défaut là où un

mamelon aurait pu se trouver, cherchant du bout des doigts le tissu cicatriciel, mais sans résultat. Akili s'étira paresseusement. Je recommençai à lui masser la nuque.

— Je suis paumé, dis-je. Je ne sais pas ce que nous sommes en train de faire. Je ne sais pas où cela nous mène.

— Nulle part. Nous pouvons en rester là si tu veux. Nous pouvons toujours parler, à défaut d'autre chose. Ou alors nous pouvons parler sans nous arrêter. Ça s'appelle la liberté ; tu finiras par t'y habituer.

— Tout ceci est très bizarre.

Nous restâmes les yeux dans les yeux et Akili semblait suffisamment heureux, mais j'avais quand même l'impression que j'aurais dû chercher activement un moyen quelconque de rendre le tout mille fois plus intense.

— Je sais pourquoi ça cloche, dis-je. Le plaisir physique sans rapport sexuel…

— Continue.

— Le plaisir physique sans rapport sexuel est généralement considéré comme…

— Quoi ?

— Ça ne va pas te plaire.

Ille m'enfonça le pouce dans les côtes.

— Accouche.

— Comme *infantile*.

Akili soupira.

— D'accord. C'est l'heure de l'exorcisme. Répète après moi : oncle Sigmund, je te répudie en tant que charlatan, maître chanteur et falsificateur de données. Qui corrompt le langage et qui détruit les existences.

Je m'exécutai. Puis je l'emprisonnai dans mes bras ; allongés, jambes enlacées, la tête de l'un sur l'épaule de l'autre, nous nous caressions doucement le dos. Toute la futile charge sexuelle que j'avais ressentie depuis l'épisode du bateau de pêche commençait enfin à se dissiper ; tout le plaisir émanait de la chaleur de son corps, des contours insolites de sa chair, de la texture de sa peau, de sa simple présence.

Et je le trouvais plus beau que jamais. Je tenais à ille plus que jamais.

Était-ce là ce que je recherchais depuis toujours ? L'amour asexuel ?

L'idée était dérangeante, mais je pris le temps de l'explorer.

Peut-être avais-je toute ma vie durant gobé inconsciemment le mensonge édéniste : que tout dans l'harmonieuse relation émotionnelle moderne sourdait magiquement de la bienveillante nature. La monogamie, l'égalité, l'honnêteté, le respect, la tendresse, l'altruisme – tout cela était pur instinct, pure biologie sexuelle suivant son cours en toute liberté –, en dépit du fait que tous ces critères de perfection avaient radicalement changé d'un siècle à l'autre, d'une culture à l'autre. Les Édénistes proclamaient que quiconque ne pouvait atteindre ce resplendissant idéal soit combattait sciemment notre Mère Gaïa, soit avait été corrompu par une éducation traumatisante, les manipulations des médias ou les structures profondément contre nature du pouvoir dans la société moderne.

En fait, si les pulsions reproductrices primitives avaient été circonscrites par des forces civilisatrices, inhibées par des restrictions culturelles et mises au service de la cohésion sociale de mille manières différentes, elles n'avaient en réalité pas changé au cours de dizaines de milliers d'années et contredisaient les mœurs de l'époque, ou se taisaient tout aussi souvent qu'elles les confortaient. L'infidélité de Gina n'avait pas vraiment été un crime contre la biologie… et tout ce que j'avais pu faire pour l'éloigner de moi avait été une défaillance de l'effort purement conscient – un manque d'attention que n'importe quel ancêtre de l'âge de pierre aurait considéré comme une seconde nature. Pratiquement tout ce que les humains modernes appréciaient dans les relations – et, par-dessus tout, l'acte sexuel lui-même et un minimum d'attitude protectrice envers les partenaires et la progéniture – était créé par un effort de volonté spécifique. Une coquille massive de concepts moraux et sociaux entourait le minuscule noyau du comportement instinctif… et la perle ne ressemblait guère au gravier initial.

Je n'avais l'intention d'abandonner ni l'un ni l'autre, mais si ce en quoi j'avais si pitoyablement et si souvent échoué les avait *réconciliés…*

Si le choix était entre la *biologie* et la *civilisation*…

Je savais à présent laquelle je mettrais au-dessus de l'autre.

Et l'asexualité pouvait être encore proche. L'asexualité pouvait encore me toucher.

Au bout d'un moment, nous nous glissâmes dans le sac de couchage pour nous tenir au chaud. J'étais encore sous le coup du désespoir devant la tragédie d'Anarchia, le meurtre absurde de Mosala – à demi perpétré – et les ruines de ma carrière. Mais Akili m'embrassa sur le front et fit de son mieux pour détendre mon dos et mes épaules endoloris, et je fis de même pour ille, dans l'espoir que cela lui rende ne serait-ce qu'un peu plus supportable sa peur de la grande épidémie informationnelle à laquelle je refusais toujours de croire.

En m'éveillant, troublé, j'entendis la respiration d'Akili qui dormait à côté de moi. La tente baignait dans une clarté gris et bleu, sans ombre, comme à midi ; levant les yeux, je vis le disque de la lune haut dans le ciel, projecteur dont la lumière blanche, irisée par la diffraction, pénétrait la texture du toit.

Akili m'a rencontré devant l'aérogare, me dis-je. Ille aurait pu alors m'inoculer le choléra reprogrammé, sachant que j'allais le transmettre à Mosala.

Et lorsque l'arme s'était enrayée, ille avait fourni l'antidote, pour gagner ma confiance, dans l'espoir de pouvoir se servir de moi une fois de plus… mais les modérés nous avaient alors, sans le vouloir, kidnappés tous les deux et il n'y avait pas eu besoin de frapper Mosala une fois de plus.

C'était de la pure paranoïa. Je fermai les yeux. Pourquoi un extrémiste ferait-il semblant de croire à l'épidémie informationnelle ? Et si cette croyance était sincère, pourquoi tuer Buzzo dès lors que l'inévitabilité du moment Aleph avait été démontrée ? Dans un cas comme dans l'autre, lorsque Mosala serait rentrée au Cap – et que ses travaux se poursuivraient avec ou sans elle –, je ne serais plus d'aucune utilité pour les extrémistes.

Je me dégageai de l'étreinte de mon compagnon et sortis du sac de couchage. Akili se réveilla pendant que je m'habillai et marmonna dans un demi-sommeil :

— Les latrines sont signalées par une lumière rouge. Tu ne peux pas te tromper.

— Je reviens de suite.

Je marchai au hasard, tentant de m'éclaircir les idées. Il était plus tôt que je ne l'aurais imaginé, juste après neuf heures, même s'il faisait scandaleusement froid. Il y avait encore de la lumière dans la plupart des tentes, mais les allées du campement étaient désertes.

Akili en assassin extrémiste, ça ne tenait pas debout – pourquoi aurait-ille fait des pieds et des mains pour nous sortir du bateau de pêche ? – mais le doute qui m'avait assailli à mon réveil jetait encore une ombre sur toute notre relation, comme si ma méfiance même pouvait être aussi désastreuse que la possibilité que j'aie raison. Après ce que nous avions vécu ensemble, comment pouvais-je me réveiller auprès d'ille en me demandant si tout cela n'avait été que mensonge ?

J'atteignis la limite sud du camp. Ces réfugiés avaient dû être les derniers à se diriger vers le nord car il n'y avait à perte de vue, jusqu'à l'horizon, que de la roche corallienne nue.

J'hésitai et faillis revenir sur mes pas. J'avais l'impression d'être un espion en arpentant les allées, mais je n'étais pas prêt à retourner à la tente d'Akili, à la chaleur de son corps, à l'espoir qu'ille semblait m'offrir. Une demi-heure plus tôt, j'aurais sérieusement envisagé de migrer vers une asexualité intégrale – de m'arracher les organes génitaux et plusieurs morceaux essentiels de matière grise – pour me guérir de tous mes malheurs. J'avais besoin de faire une longue promenade, seul.

J'entrai dans le désert au clair de lune.

Partout brillaient des tourbillons de minéraux traces ; à présent que j'avais assisté au déchiffrage de quelques-uns de ces hiéroglyphes, le sol m'apparaissait comme transformé, chargé de sens, quand bien même, autant que je sache, la plupart de ces motifs n'aient pu être que des ornements créés par le hasard.

La ville abandonnée était soit plongée dans l'obscurité, soit dissimulée à ma vue par la pente du sol : je ne discernais aucune trace de lumière à l'horizon sud. Je m'imaginai un nouvel essaim d'insectes invisibles se déployant à toutes pattes depuis leur repaire central… or je savais que je ne serais pas plus en

sécurité une fois de retour au camp et qu'enfin ces monstres ne tuaient que pour le spectacle, que pour la panique qu'ils suscitaient. Seul, j'étais, plus que jamais, une cible sans intérêt.

Je crus sentir le sol trembler ; la secousse était si légère que je doutai immédiatement de sa réalité. Le bombardement se poursuivait-il ? J'aurais cru que tout le monde abandonnerait la ville aux mercenaires, mais peut-être quelques dissidents avaient-ils ignoré le plan d'évacuation… ou peut-être les miliciens étaient-ils restés, clandestinement, et le véritable affrontement avait-il finalement commencé. Perspective peu réjouissante : ils n'avaient aucune chance.

La chose se reproduisit. Impossible d'estimer la direction de l'explosion : je n'avais entendu aucun son, j'avais seulement senti la vibration. Je fis un tour complet sur moi-même, scrutant l'horizon à la recherche de fumées. Peut-être les mercenaires bombardaient-ils les camps, à présent. Le matin, les panaches blancs au-dessus de la ville avaient été visibles à des kilomètres. Cependant, des obus destinés à des tentes dressées sur la roche nue devaient porter des charges différentes, aux effets différents.

Je continuai de marcher vers le sud, espérant que la ville m'apparaîtrait – avec un indice quelconque confirmant que ce déploiement pyrotechnique y était encore circonscrit. Et j'essayai de m'imaginer en survivant du conflit, indemne mais parfaitement à l'aise avec les myriades de technologies de la mort… et proposant – aux réseaux qui n'en étaient plus à un trucage près de ma part – du métrage clefs en main, accompagné de mon propre commentaire d'expert frais émoulu sur « le son caractéristique d'un missile Vigilance de fabrication chinoise touchant sa cible » ou « la signature visuelle indubitable d'un obus PeaceTech de 40 explosant en terrain découvert ».

Une vague de résignation me submergea. J'avais avalé trop de rêves ces trois derniers jours : la *technolibération**, la fin des brevets génétiques, le bonheur individuel, la félicité asexuelle… il était temps de me réveiller. La folie ordinaire du monde avait finalement atteint Anarchia, alors pourquoi ne pas prendre du recul, recouvrer un minimum de perspective et essayer de

gagner un peu ma vie avec ? L'invasion d'Anarchia n'était pas plus tragique que mille autres sanglantes conquêtes antérieures – et elle était, depuis toujours, inévitable. D'une manière ou d'une autre, toutes les cultures humaines avaient fini par connaître la guerre.

Je chuchotai tout haut, sans grande conviction :

— Rien à foutre de toutes les cultures humaines.

Le sol gronda et me renversa.

La roche corallienne était molle mais je la heurtai la tête la première, m'ensanglantant le nez, le cassant, peut-être. Le souffle coupé, ahuri, je me redressai sur les mains et les genoux, mais le sol n'avait pas cessé de trembler. Je n'osai pas me remettre debout. Je cherchai autour de moi un signe quelconque d'un impact rapproché, or il n'y avait ni lueur, ni fumée, ni cratère, rien.

C'est quoi cette nouvelle terreur ? Après des robots invisibles, des bombes invisibles ?

Je m'agenouillai, attendis puis me remis maladroitement sur mes pieds. La roche corallienne résonnait toujours ; je tournai en rond comme un ivrogne, fouillant l'horizon, refusant de croire qu'il n'y ait pas d'autres signes de l'explosion.

L'atmosphère n'avait pas été ébranlée. C'était la roche qui avait transmis le bruit. Une détonation souterraine ?

Ou sous-marine, en dessous de l'île ?

Et pas de détonation du tout…

Le sol se convulsa à nouveau. J'atterris plutôt mal que bien et me tordis le bras mais la panique oblitéra tout le reste, émoussant la douleur jusqu'à la rendre insignifiante. Je m'accrochai au sol, essayant de trouver la force de nier tous les instincts qui me criaient de rester couché, de ne pas prendre le risque de me déplacer – alors même que je savais que si je ne me relevais pas et ne courais pas sur la vibrante cendrée du corail mort plus vite que j'aie jamais couru de ma vie, j'étais perdu.

Les mercenaires avaient tué les lithophiles qui faisaient flotter la roche corallienne. Voilà pourquoi ils nous avaient chassés de la ville. Seul le centre de l'île tiendrait ; privé du

soutien du guyot, le surplomb périphérique était en train de sombrer.

Je me retournai pour voir ce qu'était devenu le campement. Des carrés bleus et orange me regardèrent comme autant d'yeux vides : la plupart des tentes étaient encore debout. Je ne voyais encore personne traverser le désert, toutefois ; c'était trop tôt – mais il était hors de question de rebrousser chemin pour avertir les autres. Pas même Akili. Des plongeurs subinsulaires comprendraient sûrement ce qui se passait, et plus vite que moi. Il ne me restait plus qu'à sauver ma peau.

Je me relevai et me mis à courir. Je couvris une dizaine de mètres puis la roche oscilla et me plaqua au sol. Je me relevai, fis trois pas, me foulai la cheville, et retombai. Un bruit de craquement torturé me remplissait à présent la tête, transmis dans tout mon corps par le contact de l'os sur la roche, par la résonance entre deux minéraux vivants, à croire que le monde subinsulaire montait jusqu'à moi pour me faire partager sa désintégration.

Je me mis à ramper sur les mains et les genoux, hurlant sans émettre un son, quasi paralysé par la vision de l'océan déferlant sur les récifs à demi engloutis, balayant les corps, les rejetant vers l'intérieur de l'île et les projetant contre le sol crevassé. Je me retournai et ne vis que le tranquille village de toile, toujours inutilement intact. Mais l'île tout entière vrombissait dans ma tête et le déluge n'était plus qu'à quelques minutes.

Je me relevai encore une fois, courus plusieurs secondes d'affilée malgré les étoiles oscillantes puis atterris lourdement, faisant craquer mes points de suture. Les bandages furent trempés de sang tiède. Je me reposai, me bouchant les oreilles et osant me demander pour la première fois s'il ne vaudrait pas mieux que je m'arrête là pour attendre la mort. *À quelle distance étais-je du guyot ? Jusqu'où l'océan avancerait-il, même si je réussissais à gagner la terre ferme* ? Je cherchais à tâtons la poche du minicom, comme si je pouvais relever ma position avec le GPS, consulter quelques cartes et aboutir à une décision. Je roulai sur le dos et éclatai de rire. Les étoiles se fractionnèrent en sillages rémanents.

Je me levai, jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule… et vis quelqu'un courir sur la roche derrière moi. Je me laissai choir sur les mains et les genoux, presque volontairement mais ne quittai pas la silhouette des yeux. Ille était mince et basané(e), mais ce n'était pas Akili, ses cheveux étaient trop longs. Je me forçai à scruter l'apparition. C'était une adolescente. Son visage accrocha la clarté lunaire : elle avait les yeux écarquillés par la peur mais la bouche ferme, décidée. Puis le sol haleta et nous tombâmes tous les deux. Elle poussa un cri de douleur.

J'attendis, mais elle ne se releva pas.

Je commençai à revenir vers elle en rampant. Si elle était blessée, je n'aurais d'autre choix que lui tenir compagnie jusqu'à ce que l'océan nous prenne tous les deux. Je ne pouvais pas continuer mon chemin et l'abandonner.

Lorsque je l'atteignis, elle était couchée sur le côté, les jambes en chien de fusil ; elle se massait le mollet en maugréant tout bas. Je m'accroupis près d'elle et criai :

— Vous croyez que vous pouvez vous lever ?

Elle secoua la tête.

— On ferait mieux de rester ici en attendant que ça passe ! On risque rien, ici !

Je la regardai, incrédule.

— Vous ne savez pas ce qui se passe ? Ils ont tué les lithophiles !

— Mais non ! Ils ont été reprogrammés : ils absorbent le gaz. Les tuer purement et simplement serait trop lent, une fois l'alerte donnée.

C'était surréel. Je n'arrivais pas à accommoder sur elle ; le sol tremblait trop fort.

— On ne peut pas rester ici ! *Vous ne comprenez pas ?* On va se noyer !

Elle secoua la tête, une fois de plus. L'espace d'un instant, des flous de bougé contradictoires s'annulèrent : elle levait les yeux en souriant vers moi comme si j'étais un enfant qui a peur de l'orage.

— Vous inquiétez pas ! Il nous arrivera rien !

Qu'est-ce qu'elle croyait qu'il se passerait lorsque l'océan déferlerait en rugissant ?

Nous nous… maintiendrions mutuellement à la surface ? Un million de réfugiés en passe de se noyer qui nageraient debout en se tenant par la main ?

Anarchia avait rendu fous ses enfants.

Une fine pluie d'embruns nous mouilla. Je me recroquevillai en me protégeant la tête, m'imaginant la mer en train d'affluer dans la roche dépressurisée, de la fissurer jusqu'à la surface. Et lorsque je levai les yeux, elle était là : au loin, un geyser jaillissait en cascade, droit vers le ciel, redoutable toron d'argent au clair de lune. Il était à une centaine de mètres de nous, mais vers le sud, ce qui signifiait que l'accès au guyot était déjà miné et qu'il n'y avait plus d'espoir de s'échapper.

Je m'allongeai lourdement à côté de l'adolescente.

— Pourquoi vous étiez en train de courir dans la mauvaise direction ? me cria-t-elle. Vous vous étiez perdu, ou quoi ?

Je tendis le bras et lui saisis l'épaule, espérant mieux voir son expression. Nous nous dévisageâmes dans une incompréhension mutuelle.

— J'étais là en éclaireur, me hurla-t-elle. J'aurais dû vous arrêter à la lisière du campement, mais j'ai cru que vous alliez juste un peu plus loin, j'ai cru que vous vouliez avoir un meilleur point de vue pour votre caméra.

La caméra d'épaule était encore dans mon portefeuille ; je n'avais même pas songé à l'utiliser pour filmer le camp inondé et diffuser dans le monde entier l'image du génocide.

La douce pluie tomba plus drue une seconde ou deux puis s'atténua progressivement. Je regardai vers le sud et vis le geyser retomber.

Puis, pour la première fois, je remarquai que mes mains tremblaient.

Le sol s'était calmé.

Conclusion ? L'avancée de roche corallienne sur laquelle nous étions allongés s'était libérée comme un iceberg crissant vêlé d'une banquise et flottait à présent dans une relative quiétude… avant que l'eau la submerge ?

Mes oreilles bourdonnaient, je frissonnais de tout mon corps, mais je levai les yeux vers le ciel et les étoiles étaient fermes comme le roc. Ou vice versa.

Puis l'adolescente me décocha un sourire défoncé, nauséeux, dopé à l'adrénaline, les yeux luisants de larmes de soulagement. *Elle croyait que l'épreuve était terminée. Et on m'avait averti de ne pas m'imaginer que j'en savais plus que les autres !* Je l'examinai, curieux, le cœur affolé par la terreur, la poitrine oppressée par l'espoir et l'incrédulité. Je me surpris à émettre de longs sanglots coupés de soupirs.

Quand j'eus retrouvé l'usage de ma voix, je demandai :

— Pourquoi sommes-nous encore en vie ? Le surplomb ne peut pas flotter sans les lithophiles. Pourquoi ne coulons-nous pas ?

Elle se redressa et s'assit en tailleur, massant son mollet meurtri, oubliant un instant ma présence. Puis elle me regarda, prit la mesure de ma méprise, secoua la tête et m'expliqua, patiemment :

— Personne n'a touché aux lithophiles du surplomb. La milice a envoyé des plongeurs à la périphérie du guyot et ils ont injecté des molécules amorces pour obliger les lithophiles à dégazer la roche corallienne juste au-dessus du basalte. L'eau est entrée et la roche superficielle au centre est plus lourde que l'eau. Je vois les choses comme ceci, dit-elle avec du soleil dans les yeux. Nous avons perdu une ville. Mais nous avons gagné un lagon.

QUATRIÈME PARTIE

29

Le camp était dans un état de joyeux désarroi. Au clair de lune, des milliers de réfugiés examinaient mutuellement leurs blessures, remontaient des tentes affaissées, célébraient la victoire et pleuraient la disparition de la ville – quand ils ne rappelaient pas à quiconque aurait bien voulu les écouter que la guerre n'était peut-être pas terminée. Personne ne savait avec certitude quelles forces ni quelles armes auraient pu être dissimulées, loin de la dévastation assurée par l'effondrement du centre de l'île… ou pourraient encore remonter péniblement à la surface du lagon.

Je trouvai Akili, indemne, en train d'aider à redresser l'auvent qui s'était abattu sur les pompes à eau. Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre. J'avais des bleus partout, mon visage était maculé de sang séché et ma blessure trois fois rouverte lançait des éclairs de douleur comme autant d'arc électriques – mais je ne m'étais jamais senti plus en vie.

Akili se dégagea doucement de mon étreinte.

— À six heures du matin, la TDT de Mosala sera affichée sur les réseaux. Tu veux bien veiller avec moi en attendant ?

Ille me regarda dans les yeux, sans rien cacher : ni sa peur de l'épidémie, ni sa peur d'avoir à l'affronter seul(e).

— Bien sûr, dis-je en lui pressant le bras.

J'allai aux latrines faire un brin de toilette. Les conduits d'évacuation étaient par bonheur restés ouverts et les déchets antérieurement expulsés n'avaient pas été refoulés à la surface par les ondes de compression du séisme. Je lavai le sang de mon visage puis retirai prudemment les bandages de mon estomac.

La blessure saignait encore légèrement. L'entaille tracée par le laser de l'insecte était plus profonde que ce que j'avais cru constater sur le coup ; lorsque je me penchai au-dessus du lavabo, je sentis les deux parois de chair qui flanquaient la

plaie – longue de sept ou huit centimètres – glisser l'une contre l'autre, disjointes sauf à leurs extrémités. La brûlure avait cautérisé le tissu jusqu'à la paroi abdominale et voilà que cette couture abolie s'était déchirée.

Je regardai autour de moi ; personne en vue. *Ce n'est pas une bonne idée,* pensai-je. Mais j'avais déjà été bourré d'antibiotiques en prévision du risque d'une infection interne…

Je fermai les yeux et plongeai trois doigts au profond de la blessure. Je touchai l'intestin grêle, chaud comme le sang et non froid comme un serpent, résilient, musclé et rugueux sous mes doigts. C'était cette partie de ma personne qui avait failli me tuer, subvertie par des enzymes étrangères, en me vidant impitoyablement comme on presse une éponge. *Mais le corps n'est pas traître : il se contente d'obéir aux lois auxquelles il doit obéir pour ne serait-ce qu'exister.*

La douleur se déchaîna brusquement et je faillis rester paralysé – je m'imaginai en train de passer le reste de ma vie en Napoléon ou saint Thomas – mais je libérai ma main d'une secousse puis m'appuyai contre la cuvette en plastique du lavabo et cognai sur la paroi.

Je voulais me regarder dans un miroir et proclamer : *Ça y est. À présent, je sais qui je suis. Et j'accepte absolument ma vie en tant que machine mue par le sang, en tant que créature de cellules et de molécules, ma vie en tant que prisonnier de la TDT.*

Il n'y avait pas de miroirs, toutefois. Pas dans les latrines d'un camp de réfugiés, même pas sur Anarchia.

Et si j'attendais quelques heures de plus, ces paroles auraient plus de poids, parce qu'à l'aube je saurais finalement toute la vérité sur la TDT qui m'avait permis de les prononcer.

En allant retrouver Akili, je sortis mon minicom et zappai sur les réseaux internationaux. Le coup décisif porté aux mercenaires par les anarchistes était abondamment commenté partout.

Mais c'était SeeNet qui couvrait le mieux l'événement.

D'abord avec une vue du lagon lui-même, immense, d'un calme surnaturel au clair de lune, presque parfaitement

circulaire – tel un antédiluvien cratère volcanique inondé, réplique du guyot dissimulé sous lui. Je ressentis malgré tout une pointe de chagrin pour les mercenaires disparus dont je n'avais jamais vu les visages, qui avaient été trahis par le roc et s'étaient noyés dans la terreur pour rien d'autre que l'argent et les droits des actionnaires d'EnGeneUity.

La journaliste parlait hors champ – une pro, avec des connexions directes au nerf optique : « Il faudra peut-être des dizaines d'années avant qu'on découvre qui exactement a financé l'invasion d'Anarchia, et pourquoi. Il n'est même pas certain, au moment où je vous parle, que le sacrifice désespéré des habitants de cette île leur permette d'échapper aux agresseurs.

« Mais je sais au moins une chose. Violet Mosala – la prix Nobel qui a été évacuée d'Anarchia dans un état critique il y a moins de vingt-quatre heures – avait l'intention de faire de cette île sa nouvelle patrie. Elle espérait donner aux hors-la-loi suffisamment de respectabilité pour permettre à un groupe de pays opposés au boycott de l'ONU de dire enfin ce qu'ils pensaient. Et si cette invasion était une tentative pour réduire au silence ces voix discordantes, elle semble à présent condamnée à l'échec. Violet Mosala est dans le coma, luttant contre la mort après avoir été attaquée par une secte violente – et la population d'Anarchia luttera plus que jamais pour sa survie dans les années à venir, même si elle a retrouvé la paix cette nuit – mais le stupéfiant courage de l'une comme de l'autre restera dans toutes les mémoires. »

Suivaient une partie de mon métrage sur Mosala à la conférence et le reportage de la journaliste sur le bombardement, l'évacuation de la ville dans la dignité, l'installation des camps et une attaque d'un des robots envoyés par les mercenaires.

Le tout impeccablement filmé et monté. Des images fortes, mais jamais racoleuses. Et, de bout en bout, c'était une propagande éhontée – bien qu'absolument sincère – en faveur des hors-la-loi.

Je n'aurais pas pu faire à moitié aussi bien.

Mais le meilleur était pour la fin.

Lorsque l'écran montra à nouveau les eaux sombres du lagon, la journaliste conclut : « Ici Sarah Knight, en direct d'Anarchia pour SeeNet News. »

À en croire les réseaux de télécommunications personnelles, il était toujours impossible de joindre Sarah Knight à Kyoto. Lydia refusa de prendre mon appel, mais je dénichai un assistant de production de chez SeeNet qui voulut bien transmettre le message à Sarah. Elle m'appela une heure plus tard et Akili et moi finîmes par lui extorquer toute l'histoire.

— Lorsque Nishide est tombé malade à Kyoto, j'ai dit aux autorités japonaises tout ce que je croyais savoir, mais le séquençage ARN du pneumocoque a indiqué une souche non manipulée et les Japonais ont refusé de croire qu'il ait été introduit par un cheval de Troie.

Les chevaux de Troie étaient des micro-organismes capables de se reproduire – avec leur cargaison pathogène clandestine – sans déclencher ni symptômes ni réponse immunitaire sur des douzaines de générations… puis de s'autodétruire sans laisser la moindre trace, abandonnant derrière eux une infection massive mais apparemment naturelle pour submerger les défenses du corps.

— Après avoir fait tout ce raffut sans que personne ne me prenne au sérieux, même pas la famille de Nishide, j'ai pensé qu'il valait mieux que je disparaisse de la circulation.

Nous ne pûmes pas nous entretenir longtemps. Sarah avait une interview de prévue avec l'un des plongeurs de la milice mais, juste au moment où elle allait couper la communication, je balbutiai :

— Le… le documentaire sur Mosala. Tu aurais dû le faire. C'est à toi que le contrat revenait.

En riant, elle fit mine de passer l'éponge sur toute l'affaire, comme si c'était de l'histoire ancienne, mais elle s'arrêta et dit posément :

— C'est vrai. J'ai passé six mois à m'assurer que j'étais mieux préparée que quiconque, ensuite tu as débarqué et tu m'as piqué le boulot le jour même. Parce que tu étais le chouchou de Lydia et qu'elle voulait te faire plaisir.

Je n'arrivai pas à croire à quel point il serait difficile de prononcer les mots qu'il fallait. L'injustice était flagrante – et je l'avais reconnu mille fois par-devers moi – mais un résidu de fierté et d'hypocrisie me restait obstinément en travers de la gorge.

— J'ai abusé de mon pouvoir, dis-je. Je regrette.

Sarah hocha lentement la tête, les lèvres pincées.

— D'accord. J'accepte tes excuses, Andrew. À une seule condition : qu'Akili et toi acceptiez d'être interviewés. L'invasion n'est qu'une partie de ce qui s'est passé ici, et je ne veux pas que les ordures qui ont mis Violet dans le coma s'en tirent comme ça. Je veux savoir exactement ce qui s'est passé sur le bateau.

Je me tournai vers Akili.

— Pas de problème, dit-ille.

Nous échangeâmes nos coordonnées. Sarah était de l'autre côté de l'île mais elle était en train de faire la tournée des camps à bord des véhicules de la milice.

— À cinq heures du matin ? suggéra-t-elle.

Akili éclata de rire et me décocha un regard complice.

— Pourquoi pas ? dit-ille. Cette nuit, personne ne dort sur Anarchia.

Tout le camp fêtait bruyamment la victoire. Un flot de gens passaient devant la tente, riant et criant, silhouettes tronquées sur fond de clair de lune. La place principale résonnait d'une musique tonitruante, relayée par satellite de Tonga, de Berlin, de Kinshasa, et quelqu'un avait trouvé des pétards ou le moyen d'en fabriquer. J'étais encore intoxiqué par l'adrénaline mais laminé par l'épuisement. Je ne savais pas vraiment si je voulais participer aux réjouissances ou me rouler en boule et hiberner pendant quinze jours. Je n'avais promis de faire ni l'un ni l'autre.

J'étais assis avec Akili sur le sac de couchage, porte fermée, chaudement vêtus : l'électricité baissait. Nous passâmes ces heures ultimes à bavarder, à zapper sur les réseaux, à retomber dans des silences gênants. Je désirais ardemment l'amener, d'une manière ou d'une autre, dans l'auréole d'invulnérabilité que je sentais autour de moi pour avoir survécu à mon

apocalypse imaginaire. Je voulais le réconforter de toutes les manières possibles. Or mon jugement était paralysé ; son langage corporel m'était devenu opaque et je ne savais plus ni comment ni à quel moment le toucher. Nous avions couché nus l'un à côté de l'autre, mais je ne pouvais empêcher cette pensée, cette image, d'avoir plus de sens pour moi qu'elle ne pourrait jamais en avoir pour ille.

Je lui demandai pourquoi ille n'avait pas parlé de l'épidémie informationnelle à Sarah.

— Parce qu'elle aurait pu la prendre suffisamment au sérieux pour répandre la nouvelle et semer la panique.

— Tu ne crois pas qu'il y aurait moins de panique si les gens étaient informés ?

— Toi, ricana-t-ille, tu ne crois pas ce que je t'ai dit quant à la cause du mal. Tu penses que les gens vont réagir autrement qu'avec de l'incompréhension ou de l'hystérie ? De toute façon, après le moment Aleph, les « victimes » en sauront bien plus que quiconque n'a pas fusionné pourrait jamais leur apprendre. Et plus question de panique, à ce moment-là ; le D-stress lui-même aura disparu.

Ille débita toute cette tirade – ou presque – avec une conviction absolue qui ne sembla vaciller qu'avec sa dernière prédiction.

— Mais pourquoi les modérés se sont-ils trompés à ce point ? dis-je prudemment. Ils avaient leurs propres superordinateurs. Ils donnaient l'impression d'en savoir autant que quiconque sur l'Anthrocosmologie. S'ils se trompaient sur la question du *dénouement*…

Akili me toisa longuement d'un regard féroce comme s'ille essayait encore de voir jusqu'à quel point ille pouvait me faire confiance.

— Je ne *sais* pas s'ils se trompent au sujet du dénouement. Je l'espère, mais je n'en ai pas la certitude.

Je méditai le sens de ces paroles.

— En somme, la seule distorsion dans la fusion avant le moment Aleph suffirait pour empêcher le *dénouement* – jusqu'ici –, mais une fois que la TDT serait achevée…

— Exactement.

Je frissonnai plus d'incompréhension que de peur.

— Et tu as quand même essayé de protéger Mosala ? En sachant qu'il y avait une chance qu'elle puisse tout arrêter ?

Akili fixa le sol, tentant de trouver la formulation appropriée.

— Si cela se produit effectivement, nous n'aurons même pas le temps d'en prendre connaissance, mais je crois quand même que ç'aurait été une erreur de la tuer. À moins d'avoir la certitude absolue du *dénouement* et de ne disposer d'aucun autre moyen pour l'empêcher. Personne ne peut affronter *une probabilité invérifiable de la fin de l'univers*. Combien de personnes peut-on tuer pour une cause pareille ? Une ? Cent ? Un million ? C'est comme… si on essayait de manipuler un poids infiniment lourd à l'extrémité d'un levier infiniment long. On peut avoir une finesse de jugement exceptionnelle, mais on sait qu'elle ne sera jamais à la hauteur. Tout ce qu'on peut faire, c'est l'admettre et s'en aller discrètement.

Avant que je puisse répondre, **Sisyphus** dit :

— Je crois que vous voudrez voir ceci.

Le bateau de pêche affrété par les modérés avait été arraisonné au large de la Nouvelle-Zélande. Le reportage montrait des individus descendus d'une vedette, menottes aux mains, les yeux baissés, et qu'on rassemblait sur un quai éclairé par des projecteurs. « Cinq » – Giorgio –, qui m'avait fait un cours sur le *dénouement*. « Vingt », qui avait refusé de me laisser quitter le bateau avec leur confession collective dans mes tripes. Mais tous n'étaient pas là.

Suivirent des marins transportant des corps sur des civières. Ils étaient enveloppés dans des draps mais l'ultramâle – « Trois » – était absolument reconnaissable. Le journaliste évoqua des pactes de suicide. Helen Wu fut mentionnée nommément – elle avait été empoisonnée.

Les premières scènes de l'arrestation m'avaient bercé d'une vertueuse euphorie à la pensée que ces fanatiques puissent enfin être jugés. Mais je ne ressentis plus qu'une horreur débilitante lorsque je tentai de comprendre ce qui s'était passé dans leur esprit au dernier moment. Peut-être avaient-ils vu les reportages sur les victimes délirantes du D-stress et certains en avaient-ils conclu que le *dénouement* était inévitable, et d'autres

qu'il était à présent impossible. Ou peut-être la logique complexe de leurs comportements s'était-elle simplement dévidée, les laissant contempler la révélation non retouchée des conséquences de leurs actes.

Je ne pouvais pas les juger. Je ne savais pas comment j'aurais pu m'accrocher et remonter la pente si j'avais moi-même basculé dans le cauchemar de leurs convictions. Peut-être me serais-je efforcé d'abolir intégralement l'Anthrocosmologie par la force du raisonnement mais, en cas d'échec, aurais-je eu l'humilité (ou l'irresponsabilité génocidaire) de me désintéresser des conséquences, de refuser d'intervenir ?

Dehors, les gens éclataient de rire. Sur la place, quelqu'un poussa le volume de la musique à un niveau insensé pendant une seconde, l'écrasant dans des basses fréquences percutantes qui ébranlèrent le sol.

Akili était en téléconférence avec les autres AC unitaires. Quelqu'un piratait un serveur de l'OMS pour obtenir les tout derniers chiffres non officiels des cas de D-stress signalés dans le monde.

— Neuf mille vingt, dit-ille.

Ille se tourna vers moi et reprit sa respiration d'un coup. Je ne savais pas si c'était de l'affolement ou l'excitation de la chute libre.

— Ça a triplé en trois jours. Et tu crois encore que c'est un virus ?

— Non.

Même en l'absence de cette inexplicable contagion explosive, je savais que ma théorie d'une arme biologique neuroactive ciblée mutante s'effondrerait à la première analyse sérieuse.

— Mais nous pouvons encore nous tromper l'un et l'autre, non ?

— Peut-être.

J'hésitai.

— Si ça progresse à cette vitesse maintenant, alors, après le moment Aleph…

— Je n'en sais rien, dit-ille. Il se peut que ça balaie la planète en une semaine. Ou en une heure. Le plus tôt serait le mieux :

les gens qui l'ont vu venir souffriront moins. Mais je ne comprends toujours pas.

Akili ferma les yeux, commença à se prendre la tête dans les mains, s'arrêta, serra les poings.

— Quand ça viendra, il vaudrait mieux que ça soit bien. La vérité à laquelle on ne peut échapper a intérêt à être agréable.

Sarah arriva avec à peine une minute de retard. Elle s'assit sur ma valise et nous parlâmes pour ses yeux enregistreurs. Nous étions parfois obligés de crier pour nous faire entendre ; qu'importe : le logiciel réduirait le vacarme de la fête à une discrète ambiance sonore.

Sarah et moi ne nous connaissions pas vraiment – je ne lui avais parlé en personne qu'une douzaine de fois auparavant – mais, pour moi, elle débarquait du monde au-delà d'Anarchia, du temps d'avant la conférence ; elle était le vivant symbole de cette ère épargnée par la folie. Et il ne me fallut que la présence d'une tierce personne en chair et en os pour m'ancrer à la normalité, me donner la certitude, une fois de plus, qu'Akili se trompait. Le D-stress était une horreur banale, tout comme le choléra. L'univers était indifférent aux explications humaines. Les lois de la physique étaient depuis toujours inébranlables et le resteraient à jamais – jusqu'au tréfonds de la TDT –, qu'elles soient ou non comprises.

Et – même si nous ne parlions pas en direct – Sarah avait amené son public. Sous le regard critique de dix millions de téléspectateurs potentiels, me restait-il d'autre choix que penser comme ils s'y attendaient, céder à leur consensus, rentrer dans le rang ?

Akili, ille aussi, semblait détendu(e). Il m'était toutefois impossible de savoir si la présence de Sarah lui donnait le même ancrage qu'à moi ou ne représentait qu'une distraction bienvenue.

Sarah dirigea d'une main experte notre prestation dans *Violet Mosala, victime de l'Anthrocosmologie*. La déposition recueillie par Joe Kepa s'était limitée aux faits pertinents ; cette interview était censée sonder les profondeurs morales et philosophiques de la conspiration des AC. Mais Akili et moi

parlâmes du bateau de pêche et des croyances insensées des modérés comme si nous ne doutions pas que leur conception du monde – comme leurs méthodes violentes – ne méritait que le mépris ; comme si rien d'un tant soit peu comparable ne nous était jamais venu à l'esprit.

Le résultat s'afficherait à la une des réseaux et entrerait dans l'histoire. Sarah signait là un travail impeccable, mais il faut dire qu'à nous trois nous nous appliquions à étouffer sciemment toute peur secrète, toute inquiétude et jusqu'à la moindre trace de l'idée que le monde puisse jamais être différent de sa pâle imitation télématique.

Nous avions presque terminé – j'étais sur le point de relater le trajet en ambulance – lorsque mon minicom sonna. C'était une mélodie codée signalant un appel à prendre strictement en privé. Si je répondais, le logiciel imposerait automatiquement un chiffrement du plus haut niveau, mais, si le minicom détectait la présence de tiers à portée de voix, il refuserait de maintenir la communication.

Je priai Sarah et Akili de m'excuser et quittai la tente. Dans le ciel, une légère grisaille délavait les étoiles. Des flots de musique et de rires se déversaient encore depuis la place derrière le marché et des fêtards sillonnaient les allées ; je finis quand même par trouver un coin tranquille et pas trop éloigné.

— Andrew ? dit De Groot. Ça va ? Vous pouvez parler ?

Elle avait l'air effarée, à bout de nerfs.

— Ça va. J'ai été un peu malmené par les secousses, c'est tout.

J'hésitai. Je ne pouvais me résoudre à poser la question.

— Violet est morte. Il y a environ vingt minutes.

La voix lui manqua, mais elle se ressaisit et poursuivit péniblement :

— Personne ne sait exactement pourquoi, pas encore. Un genre de piège déclenché par une des potions magiques antivirales, peut-être une enzyme présente à une concentration indécelable et qui a transformé le remède en toxine.

Elle secoua la tête, incrédule.

— Ils ont transformé son corps en champ de mines. *Qu'est-ce qu'elle a fait pour mériter ça* ? Elle a essayé de trouver quelques

vérités simples, quelques explications simples pour structurer le monde.

— Ils se sont fait prendre, dis-je. Ils vont être jugés. Et on se souviendra de Violet Mosala… pendant des siècles.

Ces piètres consolations sonnaient creux, mais je ne savais pas quoi dire.

Et moi qui m'étais cru préparé à cette nouvelle depuis que j'avais su que Mosala était dans le coma ! Elle me fit néanmoins l'effet d'un brusque coup sur la tête… comme si la stupéfiante victoire des anarchistes et la réapparition miraculeuse de Sarah avaient en quelque sorte recalculé ses chances de survie. Je me cachai un instant les yeux sous l'avant-bras et la revis, assise dans sa chambre d'hôtel en dessous de la verrière, sous les feux du soleil, qui tendait la main pour prendre la mienne. *Même si je me trompe… il y a forcément quelque chose derrière. Sinon personne ne pourrait ne serait-ce que toucher quelqu'un d'autre.*

— Dans combien de temps pourrez-vous quitter l'île ? demanda De Groot.

Elle manifestait une sollicitude non négligeable – touchante, certes, mais étrange. Nous n'avions pas vraiment atteint ce degré d'intimité.

Je lui ris au nez.

— Mais pourquoi ? Les anarchistes ont gagné, le pire est passé. J'en suis sûr.

De Groot n'en avait pas l'air si sûre que ça.

— Vous avez eu des nouvelles ? insistai-je. De la part de… vos contacts politiques ?

Un frisson glacé me traversa soudain les entrailles, me rappelant la réaction d'incrédulité que j'avais eue avant chaque nouveau spasme du choléra : *Ça va pas recommencer !*

— Ce n'est pas en rapport avec la guerre. Mais… vous êtes coincé ici, pas vrai ?

— Pour le moment. Vous allez me dire enfin de quoi… ?

— Nous avons reçu un message. Juste après la mort de Violet. Une menace des Anthrocosmologistes.

La colère convulsa son visage.

— Pas ceux du bateau, dit-elle, évidemment. Ça doit donc émaner de ceux qui ont tué Henry Buzzo.

— Le contenu ?

— Arrêter tous les calculs de Violet. Présenter un relevé certifié de son compte superordinateur prouvant que toutes les sauvegardes de ses travaux sur la TDT ont été effacées sans avoir été ni recopiées ni lues.

— Tu parles ! À quoi ça va les avancer ? Toutes les méthodes de Mosala, toutes ses idées sont déjà dans le domaine public. Elles vont être intégralement reproduites par quelqu'un d'autre… dans un an, tout au plus.

De Groot semblait indifférente aux motivations des AC ; elle voulait simplement mettre un terme à la violence.

— J'ai montré le message à la police d'ici, mais ils disent qu'on ne peut rien faire vu l'état dans lequel se trouve Anarchia.

Elle se reprit : elle n'avait pas encore tout dit.

— La menace est la suivante : ou bien nous affichons le relevé dans l'heure, ou bien ils vous tuent.

— Très bien.

Ça tenait debout : De Groot et les proches de Mosala seraient trop bien protégés pour être directement menacés, mais ils ne pouvaient pas vraiment se croiser les bras et laisser les extrémistes me tuer après le rôle que j'avais joué dans le rapatriement de Violet.

— Les calculs étaient déjà terminés quand je me suis connectée, dit De Groot. Encore heureux que Violet ait programmé l'affichage de sa communication sur les réseaux pour six heures pile.

Elle rit doucement.

— C'était sa manière à elle de lui donner un cachet formel, reprit-elle. Nous ferons ce qu'ils ont demandé, cela va sans dire. La police m'a conseillé de ne pas vous appeler – et je sais que cette nouvelle ne vous fait pas plaisir – mais j'ai tout de même estimé que vous aviez le droit d'être informé.

— Ne faites rien, n'effacez pas un seul fichier. Je vous rappellerai. Très bientôt.

Et je coupai la communication.

Je restai quelques secondes au milieu de l'allée dans le vent glacial, à écouter la musique sauvage en méditant les implications du message.

Lorsque j'entrai dans la tente, Sarah et Akili étaient en train de rire. Mon intention était d'inventer un prétexte pour éloigner Sarah discrètement afin que nous puissions partir tranquillement tous les deux, mais il me vint alors brusquement à l'esprit que cela ne me servirait à rien. Bien que Buzzo ait été tué par balle, l'ennemi préférait des méthodes biologiques. Si je prenais la fuite, il y avait des chances pour que je transporte l'arme sur moi.

Je me baissai, attrapai Akili par le devant de sa veste et le fis tomber à la renverse. Ille leva les yeux vers moi en feignant la surprise, l'angoisse, l'étonnement. Je m'agenouillai au-dessus d'ille et lui donnai – maladroitement – un coup de poing en plein visage, surpris d'être allé aussi loin ; je n'étais pas doué pour la violence et je m'étais attendu à ce qu'ille se défende avec toute l'agilité dont ille avait fait preuve sur le bateau, et ce bien avant que je pose la main sur ille.

Sarah était scandalisée.

— Qu'est-ce que tu fais ? *Andrew !*

Akili me regardait fixement : incapable de parler, blessé(e), ille jouait encore les innocent(e)s. D'une seule main, je le relevai à moitié – c'est à peine s'ille résista – puis je le frappai à nouveau.

— Je veux l'antidote, dis-je sans élever la voix. *Maintenant*. Tu comprends ? Plus de menaces à De Groot, plus de fichiers détruits, plus de négociations – tu vas être obligé(e) de le donner.

Akili scruta mon visage, s'accrochant à sa mascarade, protestant de son innocence avec le regard d'un(e) amant(e) accusé(e) à tort. L'espace d'un instant, je voulus lui faire très mal ; j'eus des visions stupides d'une sanglante catharsis qui noierait la douleur de sa trahison. Mais la pensée que Sarah puisse tout enregistrer me retint d'agir ; je ne sais toujours pas ce que j'aurais fait si j'avais été seul avec ille.

Et ma rage retomba lentement. Ille m'avait inoculé le choléra, avait massacré trois personnes, manipulé mes

pathétiques besoins émotionnels, s'était servi(e) de moi comme otage… mais ille ne m'avait pas *trahi,* ni de près ni de loin. Ç'avait été une mise en scène dès le départ ; il n'y avait jamais rien eu entre nous qui doive être sacrifié à la cause. Et si la consolation que nous nous étions mutuellement apportée n'avait existé que dans ma tête, alors l'humiliation aussi.

Je survivrais.

— Andrew ! dit sèchement Sarah.

Je risquai un coup d'œil par-dessus mon épaule : elle était livide, elle avait dû croire que j'étais devenu fou.

— C'était un appel de Karin De Groot, lui expliquai-je, à bout de patience. Violet est morte. Et maintenant, les extrémistes ont menacé de me tuer si De Groot ne détruit pas les calculs de la TDT.

Akili simula une profonde consternation ; je lui ris au nez.

— D'accord. Mais qu'est-ce qui te fait croire qu'Akili travaille pour les extrémistes ? Ça pourrait être n'importe qui dans le camp…

— Akili est la seule personne à part moi et De Groot qui soit au courant du bon tour que Mosala voulait jouer aux AC.

— Quel *bon tour* ?

— Quand elle était dans l'ambulance.

J'avais presque oublié ce détail ; je n'avais pas eu le temps de raconter à Sarah toute l'histoire.

— Violet a programmé le logiciel pour qu'il transcrive les calculs, mette la dernière main à la TDT et diffuse sur le réseau. Et le travail est intégralement terminé ; De Groot l'a intercepté juste avant qu'il soit affiché.

Sarah se tut. Je me tournai vers elle avec précaution, m'attendant toujours à ce qu'Akili passe à l'action dès que je baisserais ma garde.

Elle avait un pistolet à la main.

— Lève-toi, s'il te plaît, Andrew.

— Tu ne me crois toujours pas ? dis-je avec un rire forcé. Tu préférerais faire confiance à ce tas de merde, uniquement parce que c'est ille qui t'a renseignée ?

— Je sais qu'ille n'a pas envoyé ce message à De Groot.

— Ah oui ? *Comment ?*

— Parce que c'est moi qui l'ai envoyé.

Je me relevai lentement et me tournai pour lui faire face, refusant d'accepter cette imposture ridicule. Une nouvelle bouffée de musique, incroyablement forte, monta brusquement de la place et toute la tente vibra.

— Je savais qu'il y avait des calculs en cours, dit Sarah, mais je croyais qu'ils allaient encore durer plusieurs semaines. J'ignorais totalement que nous aurions une marge de temps aussi infime.

Mes oreilles bourdonnaient. Sarah m'observa calmement, pointant l'arme avec une inflexible conviction. Elle avait dû entrer en contact avec les extrémistes lors de ses recherches pour *Le Ciel à bout de bras* et il ne faisait pas de doute qu'elle avait eu l'intention de les démasquer une fois qu'elle aurait parfaitement possédé le sujet. Mais ils avaient dû comprendre à quel point elle pourrait leur être utile et, avant d'en être réduits à la supprimer, ils avaient dû essayer par tous les moyens possibles de l'amener à partager leur point de vue.

Et ils y avaient réussi. Ils l'avaient finalement persuadée d'avaler intégralement leur credo : *que toute TDT serait une atrocité, un crime contre l'esprit humain, une prison intolérable pour l'âme*.

Voilà pourquoi elle s'était tellement démenée pour décrocher le contrat de *Violet Mosala* et, lorsqu'elle l'avait perdu, elle s'était arrangée pour me faire inoculer le choléra, modifié pour atteindre sa cible indirectement. Mais les autres avaient négligé les remises à jour nécessaires pour intégrer ce changement tactique de dernière minute.

Quant à Nishide et à Buzzo, elle s'était occupée d'eux personnellement.

Et je venais de réduire à néant toutes les chances que j'aurais eues de trouver chez Akili confiance, amitié et amour. J'avais tout gâché, irrémédiablement. Je me cachai la tête dans les mains et restai drapé dans les ténèbres de ma solitude, ignorant les ordres de Sarah. Elle pouvait faire ce qu'elle voulait ; je n'avais aucune raison de continuer.

— Andrew, dit Akili. Fais ce qu'elle dit. Tout se passera bien.

Je regardai Sarah. L'arme braquée vers ma tête, elle répétait d'une voix furieuse :

— Appelle De Groot !

Je sortis mon minicom et m'exécutai. Je panoramiquai avec la caméra pour illustrer la situation. Sarah donna à De Groot des instructions détaillant la procédure pour prendre le contrôle du compte superordinateur de Mosala.

De Groot sembla d'abord être en état de choc, abasourdie d'apprendre la trahison de Sarah ; elle obéit presque sans mot dire. Puis sa colère fit surface et elle lui jeta, d'un ton sardonique :

— Avec toutes vos ressources et votre expertise, vous n'avez même pas trouvé quelqu'un pour pirater un *compte universitaire* ?

Sarah s'excusa presque.

— Ce n'est pas faute d'avoir essayé. Mais Violet était parano, elle était bien protégée.

De Groot n'en revenait pas.

— Mieux protégée que Thought Craft ?

— Quoi ?

De Groot se tourna vers moi.

— Ils ont tenté un coup puéril quand Wendy était à Toronto. Ils ont piraté **Kaspar** et lui ont fait débiter leurs stupides théories. Et tout ça pour faire quoi ? De *l'intimidation* ? Les programmeurs ont été obligés de le désactiver et de recourir à des copies de sauvegarde. Wendy ne savait même pas ce que ça voulait dire jusqu'à ce que je sois obligée de lui dire qui essayait de tuer sa fille.

J'entendis Akili, toujours sur le sol, inspirer sèchement. Et puis je compris, moi aussi.

Chute libre.

Sarah fronça les sourcils, irritée par cette diversion.

— Elle ment.

Sarah sortit son propre minicom et vérifia quelque chose sans cesser de braquer son arme sur moi.

— Coupe la communication, Andrew.

J'obéis.

— Sarah ? dit Akili. Est-ce que tu as suivi l'affaire du D-stress ?

— Non. J'étais occupée.

Elle examina le minicom prudemment, comme si c'était une bombe qu'il fallait désamorcer. Toute l'œuvre de Mosala était à présent entre ses mains, et il lui fallait s'assurer qu'elle la détruise, intégralement et irrévocablement, sans se laisser contaminer par elle.

— Tu as perdu, Sarah, insista Akili. Le moment Aleph est passé.

Elle leva les yeux de l'écran et s'adressa à moi :

— Fais-le taire. Je ne veux pas lui faire du mal, mais…

— Le D-stress est une épidémie, dis-je. Les victimes fusionnent avec l'information. Je croyais qu'il s'agissait d'un virus organique, mais **Kaspar** prouve que c'est impossible.

Sarah me regarda d'un air menaçant.

— Qu'est-ce que tu dis ? Tu crois que De Groot a lu l'article définitif sur la TDT et est devenue la Clef ?

Elle brandit triomphalement son minicom ; le relevé certifié était affiché.

— Personne n'a lu l'article. Personne n'a eu accès aux résultats finals.

— Excepté l'auteur. Wendy a envoyé à Violet un clonelet **Kaspar**. C'est lui qui a rédigé l'article, c'est lui qui a rassemblé tous les calculs. Et il est devenu la Clef.

— Quoi ? Un vulgaire *logiciel ?*

— Faites le tour des réseaux et cherchez des victimes lucides du D-stress, suggéra Akili. Écoutez ce qu'elles ont à dire.

— Si c'est du bluff, c'est ridicule, et vous perdez…

— Cette configuration informationnelle, interrompit jovialement **Sisyphus**, exige d'être encodée dans des cristaux de phosphite de germanium, dans un artefact conçu en collaboration avec des organismes…

Sarah hurla mais aucun son ne sortit de sa bouche. Elle agita le pistolet au-dessus de sa tête, projetant des ombres belliqueuses sur les murs de la tente. Je coupai le son et la déclaration se poursuivit sur l'écran en défilement horizontal.

Les implications me donnaient le vertige, mais j'avais perdu ma pulsion de mort et Sarah avait toute mon attention.

Akili parla calmement mais avec insistance.

— Écoutez-moi. À l'heure qu'il est, le nombre des cas de D-stress doit être en train d'exploser. Et avec une Clef logicielle – une vision du monde machinique –, la fusion informationnelle va continuer de ravager les cerveaux *jusqu'à ce que quelqu'un prenne connaissance de l'article sur la TDT*.

Il en fallait plus pour émouvoir Sarah.

— Vous vous trompez. Il n'y a pas de *Clef*. Nous avons gagné : nous avons laissé la dernière question sans réponse.

Brusquement, elle m'adressa un sourire radieux, perdue dans son apothéose personnelle.

— La faille, le résidu d'incertitude est peut-être infime, mais peu importe : nous saurons comment l'agrandir à l'avenir. Et nous ne serons jamais des machines brutes, nous ne serons jamais des êtres purement physiques… tant qu'il y aura encore cet espoir de *transcendance*.

Je restai impassible. La musique s'amplifia. Les deux grandes Polynésiennes – des miliciennes ? – qui étaient entrées sur la pointe des pieds derrière elle levèrent leurs matraques et frappèrent en même temps ; Sarah tomba comme une masse.

L'une des femmes s'agenouilla pour examiner Sarah ; l'autre m'observa, curieuse.

— Alors, qu'est-ce qu'elle avait ?

— Elle avait pris une drogue quelconque, dit Akili en se relevant.

— Elle est arrivée en plein délire, confirmai-je, elle lui a volé son minicom. Impossible de la raisonner.

— C'est vrai ?

Akili hocha humblement la tête. Les miliciennes n'avaient pas l'air convaincues. Elles récupérèrent le pistolet avec un dégoût manifeste mais remirent le minicom à Akili.

— Ça ira. Nous allons l'amener à la tente de premiers secours. Il y a des gens qui feraient vraiment n'importe quoi pour prendre leur pied.

— On devrait redémarrer la procédure d'envoi prévue par Mosala, dit Akili. Disséminer la TDT sur le réseau.

Ille était assis(e) à mes côtés, le minicom à la main, en état d'urgence.

Je m'efforçai de concentrer mes pensées. Cette situation avait beau effacer tout ce qui s'était passé entre nous, je n'arrivais toujours pas à le regarder dans les yeux. Son collecteur de données avait déjà recensé plus de cent nouveaux cas de D-stress en cinq minutes ; les agences annonçaient que les gens s'effondraient en pleine rue.

— On ne peut pas disperser la TDT, dis-je. Pas avant de savoir si ça inverse ou non la tendance. Tous nos modèles, toutes nos prédictions ont échoué. Peut-être que **Kaspar** prouve que la fusion est réelle, mais tout ça est hypothétique. Tu veux vraiment rendre fous tous les théoriciens de la TDT de la planète ?

— Pas du tout ! protesta Akili, furieux. C'est à la fois le remède et la cause. Il lui manque simplement une dernière étape. Il lui faut simplement une interprétation humaine.

Mais il ne semblait pas convaincu. *Peut-être la vérité était-elle pire que l'aperçu déformé qui conduisait au D-stress. Peut-être n'y avait-il rien d'autre à attendre que de la folie.*

— Tu veux que je prouve ça ? dit-ille. Tu veux que je lise l'article avant toute chose ?

Je brandis le minicom ; je lui pris le bras.

— Ne sois pas stupide ! Les gens qui comprennent la situation, même partiellement, sont trop peu nombreux pour que nous prenions le risque de perdre l'un de vous.

Nous restâmes assis, paralysés. J'examinai ma main refermée sur son bras ; je voyais l'endroit où je m'étais écorché quand je l'avais frappé(e) au visage.

— Tu crois que la vision de **Kaspar** est trop dure à encaisser pour la plupart des gens ? dis-je. Tu crois que quelqu'un doit se lancer et l'interpréter ? Pour réduire la différence de perspective ?

« Alors tu n'as pas besoin d'un expert, ni en TDT ni en Anthrocosmologie. Tu as besoin d'un journaliste scientifique. »

Akili me laissa extraire le minicom de sa main.

Je songeai à la femme désespérée qui hurlait en se roulant par terre à Miami et aux victimes brièvement lucides qui ne s'étaient accrochées à leur raison que quelques minutes de plus. Je n'avais aucune envie de les imiter.

Or s'il me restait encore un but dans la vie, c'était celui-ci : prouver qu'on pouvait toujours affronter la vérité, l'expliquer, la démystifier, l'accepter. C'était ma mission, ma vocation. J'avais une dernière chance de me montrer à la hauteur.

Je me levai.

— Il va falloir que je parte du camp. Je ne peux pas me concentrer avec tout ce bruit. Mais j'y arriverai.

Akili était blotti(e) sur le sol, la tête baissée.

— Je sais que tu y arriveras, dit-ille sans lever les yeux. Je te fais confiance.

Je quittai la tente rapidement et me dirigeai vers le sud. Les étoiles brillaient encore confusément dans une moitié de ciel pâle ; le vent qui soufflait des récifs était plus froid que jamais.

Au bout de cent mètres dans le désert, je m'arrêtai, brandis le minicom et dis :

— Montre-moi *Essai sur la Théorie de Tout*, de Violet Mosala.

Je retirai mon bandeau.

30

Je lus tout en marchant, reprenant presque inconsciemment le chemin par lequel j'étais arrivé quelque huit heures auparavant. Si la roche corallienne ne s'était pas fissurée lors du séisme, la texture du sol, elle, semblait s'être subtilement transformée. Peut-être les ondes de pression avaient-elles réaligné les chaînes de polymères et forgé un minéral nouveau, déclenchant ainsi la toute première métamorphose géologique de l'île.

En plein désert, loin des factions de l'Anthrocosmologie, des réjouissances insouciantes des anarchistes, de l'inflation galopante des cas de D-stress, je ne savais pas ce que je devais croire. Si j'avais senti le poids de dix milliards de gens sombrant dans la folie autour de moi, je sais que j'aurais été paralysé. Ce fut d'une part un scepticisme persistant, et, d'autre part, la simple curiosité qui durent me sauver. Si j'avais cédé aux *réactions humaines appropriées* – panique aveugle et humilité mêlée de terreur – devant l'ampleur de tout ce qui était censé être dans la balance, j'aurais jeté loin de moi le calice empoisonné du minicom.

Ayant donc fait le vide dans mon esprit, je laissai les mots et les équations prendre le relais. Le clonelet **Kaspar** avait bien travaillé : je n'eus aucune difficulté à comprendre l'article.

La première section ne recelait aucune surprise. Elle résumait les dix expériences canoniques de Mosala et la manière dont elle avait calculé leurs propriétés antisymétriques. Elle concluait par l'équation de la TDT elle-même, qui associait les dix paramètres de la symétrie rompue à une sommation de toutes les topologies. La mesure choisie par Mosala pour donner son poids à chaque topologie était le plus simple, le plus élégant et le plus évident de tous les choix possibles. Si son équation ne pouvait conférer à l'univers l'« inévitabilité » de se concrétiser à

partir du proto-espace que Buzzo et Nishide avaient tenté de créer, elle montrait en revanche comment les dix expériences – et, par extension, tout objet depuis les moucherons jusqu'aux étoiles en collision – étaient liées, étaient capables de coexister. Dans un espace imaginaire à haut niveau d'abstraction, elles occupaient toutes exactement le même point.

Présent et passé étaient liés eux aussi. Jusqu'au niveau de l'indétermination quantique, l'équation de Mosala encodait l'ordre commun se trouvant dans tout processus, depuis l'enroulement d'une protéine jusqu'au déploiement des ailes d'un aigle. Elle délimitait l'éventail de probabilités reliant tout système, à tout moment, à tout ce qu'il pourrait devenir.

Dans la seconde section, **Kaspar** avait ratissé les bases de données à la recherche d'autres références aux mêmes bases mathématiques, d'autres résonances avec les mêmes abstractions et avait, au terme de ses recherches minutieusement exhaustives, découvert suffisamment de parallèles avec la théorie de l'information pour pousser la TDT un niveau plus loin. **Kaspar** avait sereinement rapproché tout ce que Mosala avait dédaigné et tout ce qu'Helen aurait craint de combiner.

Il ne pouvait y avoir d'information sans physique. Le savoir devait toujours être encodé sous une forme concrète. Des marques sur du papier, des nœuds sur une cordelette, des charges dans un semi-conducteur.

Mais il ne pouvait y avoir de physique sans information. Un univers d'éléments purement aléatoires ne pourrait exister. Des structures profondes, des puissantes régularités étaient tout le fondement de l'existence.

Ayant déterminé quels systèmes physiques pouvaient se partager un univers, **Kaspar** avait donc posé la question : *quelles configurations d'information ces systèmes pouvaient-ils encoder ?*

Une deuxième équation analogue avait émergé des mêmes bases mathématiques, presque sans effort aucun. La TDT informationnelle était l'envers de la TDT physique, son inévitable corollaire.

Kaspar les avait alors unifiées, les amenant en coïncidence comme deux reflets inversés (j'avais malgré tout l'impression que notre Championne de la Symétrie en aurait été fière)… et toutes les prédictions de l'Anthrocosmologie avaient mordu la poussière. La terminologie était différente – **Kaspar**, ignorant les précédents inédits, avait innocemment créé un nouveau jargon –, mais les concepts étaient parfaitement identifiables.

Le moment Aleph était aussi nécessaire que le Big Bang. L'univers n'aurait jamais pu exister sans lui. **Kaspar** n'avait pas osé revendiquer l'honneur d'être la Clef – et avait même refusé d'accorder au Big Bang explicatif la priorité sur son parallèle physique – mais l'article déclarait sans ambiguïté aucune qu'il fallait que la TDT soit *connue*, soit *comprise* si elle devait jamais être en vigueur.

La fusion était elle aussi inévitable. Une connaissance latente de la TDT infectait en totalité le temps et l'espace – encodée qu'elle était par tout système existant dans cet univers-ci – mais, une fois qu'elle était explicitement comprise, cette information cachée se cristalliserait chaque fois qu'elle en aurait la possibilité, percolant à travers l'écume de l'indétermination quantique. Le processus tenait plus de l'ensemencement des nuages que de la télépathie ; les sujets ne pouvaient lire dans l'esprit de la Clef, mais ils suivraient la Clef en lisant la TDT qu'auraient déjà encodée leur propre esprit, leur propre chair.

Et la fusion se produirait, imparfaite, certes, avant même le moment Aleph.

Mais pas pour longtemps.

Dans la dernière section, **Kaspar** prédisait le *dénouement*. Le moment Aleph serait suivi, en quelques secondes, par la dégénérescence de la physique en mathématique pure. Tout comme le Big Bang impliquait le proto-espace avant lui – turbulente abstraction infiniment symétrique là où rien n'existait ni ne se passait vraiment –, le moment Aleph fournirait l'image informationnelle inversée, autre désert sans temps ni espace.

Ces mots qui prédisaient la fin de l'univers avaient été écrits une demi-heure avant que je les lise.

Kaspar n'était pas devenu la Clef.

J'abaissai le minicom et regardai autour de moi. Le lagon était enfin visible au loin, gris argent sous les premières lueurs de l'aube. Quelques étoiles brillaient encore à l'ouest. J'entendais encore la musique de la fête, faiblement, comme un lointain bourdonnement sans mélodie.

La fusion s'accomplit en douceur, à tel point que c'est à peine si je sentis qu'elle avait commencé. En écoutant les malades du D-stress enregistrés par Reynolds, j'avais imaginé qu'ils avaient au moins vu à travers les choses comme aux rayons X, qu'ils avaient été submergés d'images de molécules et de galaxies et saisis de vertige devant l'univers jaillissant de chaque grain de sable – et ils faisaient partie des rares privilégiés ! Je me préparai au pire : le ciel se déchirant pour révéler un cauchemar au LSD filmé par Lucasfilms, à faire saliver les clones de Renaissance Mystique, la fin de la pensée, l'incinération mielleuse de la raison.

La réalité ne pouvait pas être plus différente. À l'instar des hiéroglyphes de la roche corallienne, la surface du monde commença à parler de ses profondeurs et de ses connexions secrètes. Comme si j'apprenais une langue nouvelle en quelques secondes et que, sous mes yeux, un alphabet étranger – jusque-là purement décoratif – se transformait en une sublime calligraphie, acquérant une signification sans modifier d'aucune manière son apparence. Les étoiles pâlissantes expliquèrent leur fusion nucléaire, la pression écrasante de la gravitation tenue en respect par la libération de l'énergie de liaison. L'air pâle qui rougissait à l'est décrivit adroitement sa propre diffusion partiale de photons. L'eau ridée de légères vaguelettes suggéra le jeu de forces intermoléculaires, la force de la liaison hydrogène, la douce élasticité d'une surface tentant de minimiser son contact avec l'air.

Et tous ces messages étaient écrits dans une langue commune. Il était clair, au premier coup d'œil, qu'ils étaient apparentés.

Pas d'engrenages enchâssés, pas d'éblouissant techno-porno cosmique, pas de diagrammes infernaux.

Pas de visions. Rien que de la compréhension.

J'empochai le minicom et pirouettai en riant. Il n'y avait pas de saturation, pas de flux d'information incapacitant. Les messages étaient bien là, mais je pouvais les prendre ou les laisser. Ce fut d'abord comme si je survolais un texte les yeux vitreux et qu'un effort conscient d'accommodation m'était nécessaire mais, au bout de quelques instants de pratique, c'était devenu une seconde nature.

C'était le monde tel que je m'étais toujours efforcé de le voir : complexe, étrange, d'une beauté majestueuse – mais foncièrement harmonieux et donc compréhensible en fin de compte.

Il n'y avait pas de raison d'éprouver de la terreur. Même mêlée de respect.

La fusion commença à s'enraciner plus profond.

Je pris conscience de ma propre physicalité, de ma propre nature inscrite dans la TDT. Les connexions que j'avais aperçues dans le monde s'attachèrent à moi et me relièrent à tout ce que je voyais. Il n'y avait pas encore de vision aux rayons X ni de rêve de double hélice, mais je sentis l'immuable grammaire de la TDT dans mes membres, dans mon sang, dans le vol plané ténébreux de la conscience.

C'était la leçon du choléra, en plus puissant et en plus clair. *J'étais matière, comme tout le reste.*

Je percevais le lent déclin de mon corps, la certitude absolue de la mort. Chaque battement de cœur énonçait une nouvelle preuve de mortalité. Chaque instant était un enterrement prématuré.

J'inspirai profondément et étudiai les événements qui suivirent la bouffée d'air. Et je pus détecter l'odeur douceâtre et la fraîcheur de mes muqueuses nasales, la plénitude rassasiante de mes poumons, l'afflux du sang, la lucidité procurée au cerveau… et remontai jusqu'à la TDT.

Ma claustrophobie s'évapora. *Pour habiter cet univers – pour coexister avec quoi que ce soit –, il fallait que je sois matière.* La physique n'était pas une prison ; sa distinction entre le possible et l'impossible était le strict minimum qu'exigeait l'existence. Et la symétrie rompue de la TDT –

arrachée aux choix infinis et paralysants du proto-espace – était le roc sur lequel je me tenais.

J'étais une machine moribonde de cellules et de molécules ; je ne pourrais jamais plus en douter.

Mais cela ne conduisait pas à la folie.

La fusion ne m'avait pas encore tout montré ; les messages d'introspection se firent plus riches. J'avais déchiffré les liens explicatifs qui rayonnaient de la TDT et m'attachaient au monde, or à présent les liens qui expliquaient mes pensées commençaient à retourner à leur source. Alors je les suivis, et je compris ce que mon propre intellect créait par la compréhension :

Des symboles interagissants codés sous forme de configurations de décharges dans les voies neurales. Des règles de croissance et de connexion arborescentes, d'ajustement de la pondération synaptique, de la diffusion des neurotransmetteurs. Toute une chimie de membranes, de pompes à ions, de protéines, d'amines. Tout le comportement détaillé des molécules et des atomes, toutes les lois gouvernant leurs constituants indispensables. Couche après couche de régularité convergente… jusqu'à la TDT.

Il n'y avait pas d'arène pour une physique désintéressée. Pas de couche compacte de lois objectives. Rien qu'un courant de convection explicatif circulant en profondeur, un magma causal sourdant des entrailles du monde puis replongeant dans les ténèbres, fluant de la TDT au corps et de l'esprit à la TDT, sa cohésion maintenue par le seul mécanisme de l'entendement.

Il n'y avait pas de fondement, pas de point fixe, pas de lieu de repos.

Je nageais debout, sans cesse.

Je tombai à genoux, refoulant mon vertige. Je me couchai face contre terre et m'accrochai à la roche corallienne. La fraîche solidité du sol ne réfuta rien.

Mais en avait-elle besoin ? Maintenue par des lois distantes, atemporelles, ou maintenue par l'étrier de l'explication… elle perdurait, quoi qu'il en soit.

Je songeai aux plongeurs subinsulaires qui avaient traversé toutes les couches de l'écologie artificielle assurant la flottaison de cette île et avaient observé l'océan souterrain en train de corroder sans trêve la roche par en dessous.

Ils étaient repartis, étourdis mais exaltés.

Je pouvais faire de même.

Je me remis sur mes pieds en vacillant. Je me dis que c'était fini : je me dis que j'étais sorti indemne de la fusion. **Kaspar** n'aurait pas pu devenir la Clef, et pourtant, le moment Aleph avait dû, d'une manière ou d'une autre, se passer sans problème, éliminant la distorsion et bannissant le D-stress. Peut-être quelque AC unitaire avait-il piraté le compte de Mosala en apprenant sa mort et avait-il saisi une erreur cruciale dans l'analyse de **Kaspar** avant que j'en aie lu le premier mot.

Akili s'approchait ; ille n'était qu'une silhouette floue au loin, mais je savais que ce ne pouvait être qu'ille. Je levai la main prudemment puis l'agitai en signe de victoire. La silhouette me répondit de même, étirant vers l'ouest son ombre géante sur le désert.

Et toutes les choses que j'avais apprises se rassemblèrent en coup de tonnerre, comme pour une embuscade.

J'étais la Clef. J'avais expliqué l'univers jusqu'à l'existence, l'avais enroulé autour du germe de cet instant, couche par couche de sublime et complexe nécessité. Le désert flamboyant des galaxies, vingt milliards d'années d'évolution cosmique, dix milliards de cousins humains, quarante milliards d'espèces vivantes, toute la complexe ascendance de la conscience s'écoula de cette singularité. Je n'avais nul besoin d'imaginer chaque molécule, chaque planète, chaque visage. Cet instant les encodait tous.

Mes parents, amis, amantes… Gina, Angelo, Lydia, Sarah, Violet Mosala, Bill Munroe, Adelle Vunibobo, Karin De Groot, Akili. Même ces inconnus hurlants et désemparés, victimes de la même révélation, n'avaient fait que prononcer des échos déformés de ma propre horreur en comprenant que je les avais créés tous.

Telle était la folie solipsiste que j'avais vue se refléter dans le visage de cette pauvre femme à Miami. *C'était cela, le D-stress* : non pas la peur de la sublime machinerie de la TDT mais la révélation que j'étais seul dans le noir avec cent milliards d'éblouissantes toiles d'araignée drapées autour de mes yeux inexistants…

… et, à présent que je le savais, le souffle de ma propre compréhension les chasserait toutes.

Nulle chose ne pouvait avoir été créée sans la connaissance totale de la manière dont elle était faite : sans la TDT unifiée, physique et informationnelle. Aucune Clef n'aurait pu agir innocemment et forger l'univers sans s'en rendre compte.

Mais ce savoir était impossible à contenir. **Kaspar** avait raison. Les modérés avaient raison. Tout ce qui avait craché du feu sur les équations allait à présent se dénouer en vaine tautologie.

Je levai la tête pour affronter le ciel vide, prêt à écarter le voile du monde et à ne rien trouver derrière.

Puis Akili m'appela par mon nom et je m'arrêtai net. Je baissai les yeux vers ille – plus beau que jamais, plus inaccessible que jamais.

Plus que jamais inconnaissable.

Et je vis le moyen de m'en sortir.

J'aperçus dans le raisonnement de **Kaspar** une faille qui l'avait empêché de devenir la Clef : une question non posée, une hypothèse délaissée, encore ni vraie ni fausse.

Un esprit isolé pouvait-il, à lui seul, en expliquer un autre jusqu'à l'existence ?

L'équation de la TDT n'en disait mot. Les expériences canoniques étaient muettes. Nulle part je ne pouvais chercher la réponse ailleurs que dans mes propres souvenirs, ma propre vie.

Tout ce que j'avais à faire pour m'arracher du centre de l'univers – tout ce que j'avais à faire pour empêcher le *dénouement* – était d'abandonner une dernière illusion.

ÉPILOGUE

L'avion touche le sol et je commence à enregistrer. **Witness** confirme : « Le Cap, mercredi 15 avril 2105, 7 : 12 : 10 TU. »

Karin De Groot est venue m'accueillir à l'aéroport. Elle a l'air étonnamment en bonne santé – et c'est encore plus évident en chair et en os – même si, comme chez tous les autres vétérans, pertes et deuils se sont profondément gravés dans ses traits. Nous nous saluons puis je regarde autour de moi, tentant d'apprécier la profusion des styles anatomiques et vestimentaires ; elle n'est pas plus riche qu'ailleurs, mais chaque lieu arbore un amalgame différent, un système de mode différent. D'imposants capuchons rétractables pleins de symbiontes photosynthétiques violet sombre semblent être le dernier cri dans toute l'Afrique australe. Chez moi, d'élégantes adaptations amphibies permettant de se nourrir et de respirer sous l'eau sont communes.

Après le moment Aleph, on avait cru que la fusion imposerait l'uniformité. Il n'en a rien été. Pas plus qu'à l'âge de l'ignorance le fait brutal et incontestable que l'eau soit mouillée et que le ciel soit bleu n'avait forcé tous les habitants de la planète à penser et agir identiquement. Il y a un nombre infini de manières de réagir à la vérité unique de la TDT. Ce qui est devenu impossible, c'est de continuer à prétendre que chaque culture ait pu jamais créer sa propre réalité séparée alors que nous respirions tous le même air et foulions le même sol.

De Groot consulte mentalement l'horaire des vols.

— Vous n'êtes pas venu directement d'Anarchia, alors ?

— Non. Du Malawi. J'avais quelqu'un à voir là-bas. Je voulais lui dire au revoir.

Nous descendons jusqu'au métro, où une rame qui nous attend nous trace un chemin lumineux jusqu'à la porte de la voiture. Il y a presque cinquante ans que je n'ai pas remis les

pieds dans cette ville et la majeure partie de l'infrastructure a changé ; dans des environnements insolites, la TDT resplendit sur toutes les surfaces, sans qu'on le lui demande, comme un(e) enfant exubérant(e) qui se vante des petites merveilles multicolores qu'ille vient de fabriquer. Même les nouveautés les plus simples – le revêtement de sol antidérapant qui mange la poussière, les pigments lumineux des sculptures vivantes – attirent mon attention en énonçant leurs modes uniques de coexistence.

Rien n'est incompréhensible. Rien ne peut se confondre avec la magie.

— La première fois que j'ai entendu dire qu'on construisait l'École *maternelle* Violet-Mosala, j'ai imaginé qu'elle aurait été insultée. Ce qui montre seulement à quel point je la connaissais mal. Je ne sais pas pourquoi, j'ai été invité.

— Je suis heureuse que vous ne soyez pas venu de si loin rien que pour la cérémonie, dit De Groot en riant. Vous auriez pu faire ça par télématique ; personne ne vous en aurait tenu rigueur.

— Rien ne vaut le direct.

La rame nous rappelle notre arrêt, tient la porte pour nous. À pied, nous traversons un quartier soigné de banlieue, pas très loin de la maison où Mosala passa son enfance, bien que les rues soient à présent bordées d'espèces de plantes qu'elle n'aurait jamais reconnues. Elle ne vit jamais d'arbres pousser sur Anarchia non plus. Des passants nous croisent d'un pas décidé, levant les yeux vers l'élégante logique du ciel sans nuages.

L'école maternelle est un petit bâtiment réaménagé en auditorium pour l'occasion. Une demi-douzaine d'orateurs sont là pour s'adresser aux cinquante enfants. Je me prends à rêvasser jusqu'à ce que l'une des petites-filles de Violet, qui travaille sur l'*Halcyon*, explique la propulsion du vaisseau stellaire ; le principe fondamental, proche de la TDT, est facile à comprendre. Karin De Groot parle de Violet, raconte par anecdotes sa générosité et son intransigeance. Et l'un des enfants prépare mon intervention en évoquant l'âge de l'ignorance devant ses camarades.

— Il pend comme une stalactite du Cosmos informationnel.

Le présent de l'indicatif est un raffinement et non un solécisme ; la relativité l'exige.

— Il n'est pas autonome, il ne s'explique pas lui-même ; il a besoin d'être joint au Cosmos informationnel pour exister. Nous avons besoin de lui aussi, toutefois. C'est une histoire nécessaire, une excroissance logique si l'on essaie d'étirer le temps avant le moment Aleph.

Ille matérialise dans l'espace équations et graphiques éclatants. Le brillant amas stellaire du Cosmos informationnel, densément enveloppé de fils explicatifs, tient le cône simple et terne de l'âge de l'ignorance, dont la pointe désigne le Big Bang physique. Le public d'enfants de quatre ans, moins précoces qu'ille, se débat avec les concepts. *Le Temps est avant le moment Aleph ?* Nonobstant les grands-parents, c'est à peine croyable.

Je me lève et récite ma version toute rédigée des événements d'il y a cinquante ans ; j'obtiens des rires incrédules partout où il le faut. Propriété génétique ? Autorités centralisées ? *Sectes Ignorantes ?*

L'histoire ancienne sonne toujours faux, et les vieilles victoires semblent arrangées d'avance ; j'essaie néanmoins de leur donner une idée du temps et des efforts que leurs ancêtres ont investis dans l'apprentissage de tout ce qu'ils trouvent normal aujourd'hui. De leur faire comprendre que la loi et la morale, la physique et la métaphysique, l'espace et le temps, le plaisir, l'amour, le sens… incombent tous aux participants. Il n'y a pas de centres immuables qui dispenseraient des absolus comme de la manne céleste : pas de Dieu, pas de Gaïa, pas de monarques bienveillants. Nulle réalité hormis l'univers expliqué jusqu'à l'existence. Nul dessein dans la vie à moins que nous ne le créions, ensemble ou isolément.

Quelqu'un pose une question sur le bouleversement dans les jours qui suivirent l'Aleph.

— Tout le monde a trouvé la vérité difficile à accepter, dis-je. Les scientifiques orthodoxes, parce que la TDT s'est révélée exclusivement fondée sur ses propres pouvoirs d'explication. Les Sectes Ignorantes, parce que même l'univers participatif, la réalité la plus subjective possible, n'avait rien d'une synthèse de

leurs mythes favoris – qui n'auraient jamais rien pu créer – mais était le produit de la compréhension scientifique universelle de ce que la *coexistence* signifiait vraiment. Même les Anthrocosmologistes s'étaient trompés, en fin de compte ; ils avaient tellement été obsédés par l'idée d'une Clef unique qu'ils avaient à peine envisagé la possibilité que tout un chacun pouvait tenir ce rôle également. Ils avaient négligé la solution la plus stable et la plus symétrique où chaque esprit individuel obéit à la TDT mais où il les faut tous ensemble pour la créer.

Un auditeur perspicace s'aperçoit que j'élude la question – un enfant que j'aurais appelé « humain » à l'époque où la vieille idée-force n'avait pas encore explosé, où nous n'avions pas encore compris que *la TDT est tout ce que nous avons en commun*.

— La plupart des gens n'étaient pas des scientifiques, ni des membres des sectes ni des Anthrocosmologistes, hein ? Ils n'avaient rien investi dans ces idées. Alors pourquoi toute cette tristesse ?

Tristesse. Il y eut neuf millions de suicides. Neuf millions de personnes que nous ne pûmes retenir lorsque disparurent toutes les illusions de la solidité. Et je ne suis toujours pas certain qu'il n'y ait pas eu d'autre moyen – que j'aie trouvé le seul accès possible au Cosmos informationnel. *Si on m'avait laissé descendre dans la folie du D-stress, quelqu'un d'autre aurait-il posé une question finale différente et trouvé une autre voie d'accès ?*

Nul ne m'a accusé, nul ne m'a jugé. Je n'ai jamais été maudit en tant que criminel ni célébré en tant que sauveur. L'idée qu'une Clef unique ait jamais pu expliquer dix milliards d'individus jusqu'à l'existence est à présent absurde. Avec le recul, le D-stress semble comparable à l'illusion naïve que toutes les galaxies s'éloignent de nous alors qu'en vérité il n'y a pas de centre du tout et qu'il ne peut y en avoir.

J'évoque d'une voix hésitante l'aire de Lamont.

— Elle faisait croire aux gens qu'ils se connaissaient mutuellement et pouvaient parler les uns pour les autres, se comprendre mutuellement… beaucoup plus qu'ils ne le pouvaient en réalité. Certains parmi vous l'ont peut-être encore

dans leur cerveau mais, avec tout ce que nous savons désormais, il est facile de l'ignorer.

J'essaie d'expliquer l'illusion de l'intimité et tout ce qui fut jadis investi en elle. Ils écoutent poliment, mais je constate que cela n'a pas de sens pour eux, parce qu'ils savent très bien qu'ils n'ont rien perdu. L'amour mis en face de la vérité s'est révélé plus fort que jamais. Le bonheur n'a jamais vraiment dépendu des vieux mensonges.

Pas pour ces enfants, nés sans béquilles.

Chez ille, dans l'éblouissante et généreuse jungle du Malawi, j'avais annoncé à Akili que j'allais mourir. *Après toi, il n'y aura personne*. Et nous nous étions touchés pour la dernière fois.

Je passe rapidement à la suite.

— D'autres personnes, ajouté-je, déplorèrent la fin du mystère. Comme s'il ne resterait rien à découvrir une fois que nous aurions compris ce qui se trouvait sous nos pieds. Et il est vrai qu'il n'y a plus de surprises « profondes » – il n'y a plus rien à apprendre sur les raisons de la TDT, ou les raisons de notre propre existence. Mais on ne finira jamais de découvrir ce que peut contenir l'univers ; il y aura toujours de nouveaux récits qui viendront s'inscrire dans la TDT : de nouveaux systèmes, de nouvelles structures à naître de l'explication. Il se pourrait même qu'il y ait d'autres esprits sur d'autres planètes, des cocréateurs dont nous ne pouvons même pas encore imaginer la nature.

« Violet Mosala a dit un jour : « Atteindre les fondations ne signifie pas qu'on a atteint le plafond. » Elle nous a tous aidés à toucher les fondations ; je regrette seulement que Violet Mosala n'ait pu vivre pour vous voir construire sur elles, encore plus haut que quiconque a jamais construit. »

Je me rassois. Les enfants applaudissent poliment, mais j'ai l'impression de passer pour un vieux demeuré quand je leur dis que *leur avenir est illimité*.

Ils le savaient déjà, évidemment.

FIN

Note de l'auteur

Parmi les nombreuses œuvres qui m'inspirèrent dans l'écriture du présent roman, il me faut signaler tout particulièrement Rêves d'une théorie finale, *de Steven Weinberg,* Culture et impérialisme, *d'Edward W. Said, et la nouvelle d'Andy Robertson,* « *Out of the Light, Back into the Cave* » *(« Adieu la lumière, retour à la caverne ») (*Interzone, *n° 65, novembre 1992). L'extrait liminaire du poème* Technolibération *est calqué sur un passage tiré des* Cahiers d'un retour au pays natal, *d'Aimé Césaire.*